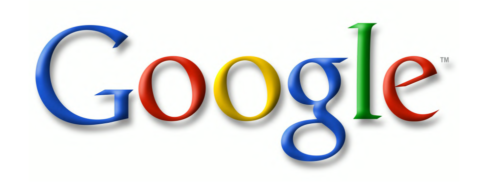
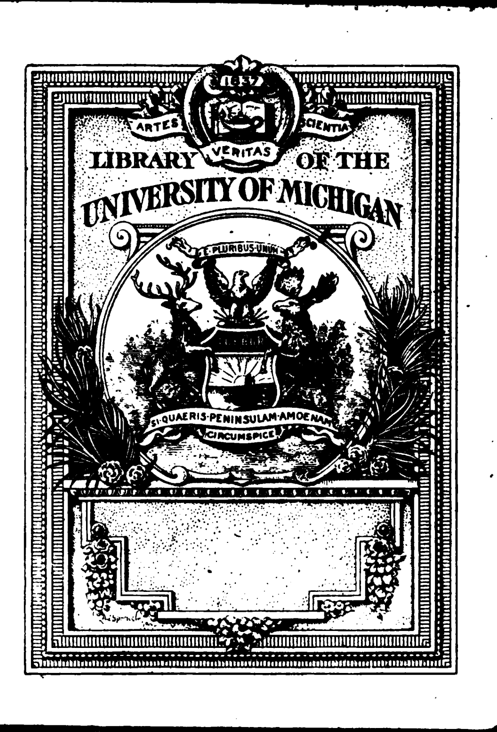
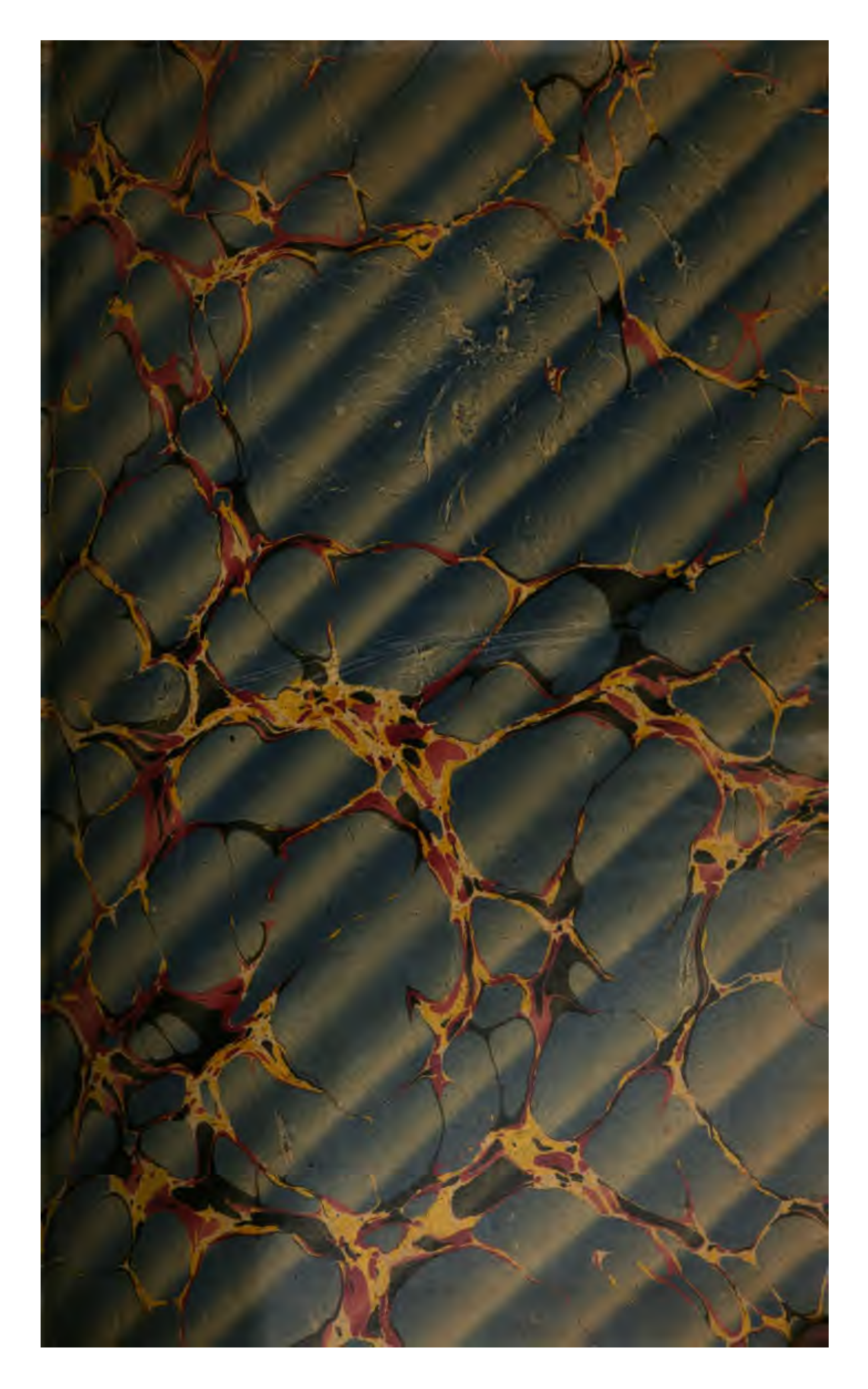



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES

DES FAITS HISTORIQUES,

DES CHARTES, DES CHRONIQUES,

ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS,

DEPUIS LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Cet ouvrage se trouve aussi :

Chez ARTHUS-BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, à Paris.

L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES
DES FAITS HISTORIQUES,
DES CHARTES, DES CHRONIQUES,
ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS,
DEPUIS LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR,

Par le moyen d'une Table Chronologique, où l'on trouve les Olympiades, les Années de J. C., de l'Ère Julienne ou de Jules César, des Ères d'Alexandrie et de Constantinople, de l'Ère des Séleucides, de l'Ère Césaréenne d'Antioche, de l'Ère d'Espagne, de l'Ère des Martyrs, de l'Hégire; les Indictions, le Cycle Pascal, les Cycles Solaire et Lunaire, le Terme Pascal, les Pâques, les Épactes, et la Chronologie des Éclipses;

Avec deux Calendriers Perpétuels, le Glossaire des Dates, le Catalogue des Saints; le Calendrier des Juifs; la Chronologie historique du Nouveau Testament; celle des Conciles, des Papes, des quatre Patriarches d'Orient, des Empereurs Romains, Grecs; des Rois des Huns, des Vandales, des Goths, des Lombards, des Bulgares, de Jérusalem, de Chypre; des Princes d'Antioche; des Comtes de Tripoli; des Rois des Parthes, des Perses, d'Arménie; des Califes, des Sultans d'Iconium, d'Alep, de Damas; des Empereurs Ottomans; des Schahs de Perse; des Grands-Maîtres de Malte, du Temple; de tous les Souverains de l'Europe; des Empereurs de la Chine; des grands Feudataires de France, d'Allemagne, d'Italie; des Républiques de Venise, de Gênes, des Provinces-Unies, etc., etc., etc.

PAR UN RELIGIEUX DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR;

Réimprimé avec des corrections et annotations, et continué jusqu'à nos jours,

Par M. DE SAINT-ALLAIS, chevalier de plusieurs Ordres, auteur de l'Histoire généalogique des Maisons souveraines de l'Europe.

TOME HUITIÈME.

À PARIS,

RUE DE LA VRILLIÈRE, N°. 10, PRÈS LA BANQUE.

VALADE, IMPRIMEUR DU ROI, RUE COQUILLIÈRE.

1818.

L'ART

DE

VÉRIFIER LES DATES.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

DUCS, PUIS ROIS DE BOHÊME.*

LA Bohême (en allemand *Bohmen*), anciennement la forêt Hercinie ou Orcinie, si célèbre dans les auteurs grecs et latins, eut pour premiers habitants connus les Boïens. Sortis des Gaules, sous la conduite de Sigovèse, vers l'an 164 de la fondation de Rome, ils s'emparèrent de ce pays et lui donnèrent leur nom. Les Boïens en furent chassés par les Marcomans sous le règne de l'empereur Auguste, et se retirèrent dans le Norique, auquel ils donnèrent le nom de Bavière (*pays des Boïens.*) La Bohême conserva néanmoins le nom qu'ils lui avaient donné. Dans la suite (au sixième ou septième siècle) les Slaves, ou Sclaves, sous la conduite de Tscheccus, ou Czechus, vinrent en Bohême et en chassèrent les Marcomans, « Selon l'opinion la plus pro-

* On a cru devoir intervertir l'ordre établi par les Bénédictins, en plaçant cet article à la suite des rois de Hongrie. (*Note de l'Editeur.*)

» bable, dit M. Busching, les Sclaves bohémiens descendent
» de cette partie de la nation des Sclaves, qui portait le nom de
» Tsechiens, et qui habitaient autrefois les côtes du Palus Méo-
» tide et de la mer Noire. Il y eut d'abord, ajoute-t-il, plusieurs
» républiques de Sclaves sous diverses dénominations : de là
» vient qu'on trouve souvent le nom du pays exprimé au plu-
» riel. » La plus puissante de ces petites républiques fut celle qui s'établit aux environs de Prague. Elle parvint successivement à soumettre les autres, ou par alliance avec leurs chefs, ou par le sort de la guerre. La terreur que répandaient partout les armes victorieuses des Francs, inspira aux Sclaves bohémiens, de même qu'aux autres peuples voisins, la résolution de changer le gouvernement démocratique et aristocratique en monarchique. Leur premier duc bien reconnu est Prémislas, ou Przémislas, qui fit passer l'administration de la Bohême à sa postérité. Charlemagne rendit à la vérité les Bohémiens tributaires de l'empire ; mais leur dépendance dura peu, et ils eurent constamment des démêlés avec les Allemands. Les historiens les plus exacts, même nationaux, ne s'accordent point sur le tems précis et la durée des règnes des successeurs de Przémislas, jusqu'à Borzivoi, premier duc chrétien du tems de l'empereur Arnoul. Ainsi nous les supprimerons pour commencer par ce dernier.

BORZIVOI.

890. BORZIVOI, ou BORZIWOF, dit aussi BORIWAI, succéda, l'an 890, à son père Hostivitus, du tems de l'empereur Arnoul, qui céda à Zuentipold, roi de Moravie, le tribut que la Bohême lui payait ; mais Zuentipold s'étant révolté depuis, Arnoul le réduisit par ses armes. Borzivoi, l'an 894, embrassa le Christianisme, et fut baptisé par Methodius, évêque de Moravie, avec sa femme et ses enfants, au mois de juin de la même année. Quelque tems après, les Bohémiens, en haine de son changement de religion, chassèrent leur duc, et mirent en sa place Stoymir, duc de Bilin, descendant, par femmes, des anciens ducs; mais au bout de dix mois Borzivoi fut rétabli, et plusieurs bohémiens reçurent le baptême. Borzivoi construisit des églises à Prague et en plusieurs autres lieux, et établit des écoles pour instruire les peuples. Mais les grands de Bohême, toujours attachés à leurs superstitions, prirent prétexte des soins qu'il donnait aux affaires de la religion, pour l'accuser de négliger celles de l'état. Leurs clameurs augmentant de jour en jour, Borzivoi, dans la crainte d'une seconde expulsion, prit le parti d'abdiquer. Ayant donc convoqué, l'an 902 (et non pas 905, comme le disent des modernes), une assemblée générale, il y fit élire, pour lui suc-

céder, son fils aîné, la septième année depuis son rétablissement; après quoi il se retira au château de Teschen, où il mourut l'an 910. Il avait épousé LUDOMILLE, fille de Slavibor, comte de Mielnick, dont il eut Spitignée, qui suit; Vratislas, et Boleslas, mort jeune.

SPITIGNÉE Ier.

902. SPITIGNÉE Ier, fils aîné de Borzivoi, eut le duché de Bohême par la démission de son père, en 902, sous la tutelle de deux comtes; mais bientôt il méprisa leurs conseils, et se livra à toutes ses passions. Il mourut jeune en 907, sans laisser d'enfants.

VRATISLAS Ier.

907. Borzivoi, rappelé au gouvernement après la mort de son fils aîné, ne voulut quitter sa retraite que pour faire proclamer duc VRATISLAS, son second fils, encore mineur, promettant de l'aider de ses conseil. Il lui donna un gouverneur sage et fidèle. Vratislas, au commencement de son règne, épousa DRAHOMIRE, de Lutitz, *Lucensis*, sous la promesse qu'elle fit d'embrasser le Christianisme. Mais, après la mort de Borzivoi, cette princesse fut l'ennemie déclarée des chrétiens, tandis que son époux cherchait à étendre la religion. Il s'était d'abord allié avec les Hongrois contre la Bavière, où il avait remporté avec eux des avantages, dont une bataille perdue en 913 fit évanouir le fruit. Mais l'assistance qu'il crut devoir au roi de Moravie, attaqué par ces barbares, lui fit ensuite tourner ses armes contre eux pour la défense de son voisin. Les ayant battus en diverses rencontres, il les obligea de rentrer dans leur pays, et revint dans le sien couvert de gloire. Ce prince mourut le 13 février 916, laissant de son mariage deux fils; Wenceslas, qui suit; et Boleslas, avec une fille. Vratislas fut enterré dans l'église de Saint-Georges de Prague, où l'on voit encore son tombeau avec une inscription qui le qualifie de bienheureux.

WENCESLAS Ier.

916. WENCESLAS Ier, né l'an 908, élevé par Ludomille, son aïeule, succéda, l'an 916, à son père. Pour ôter tout sujet de discorde entre lui et Boleslas, son frère, on assigna au plus jeune le district de Boleslavie, au nord de l'Elbe. Drahomire, après la mort de son mari, s'étant emparée du gouvernement pendant la minorité de ses fils, persécuta les Chrétiens, fit fermer leurs églises, et fit étrangler Ludomille, sa belle-mère,

en 922. Ces troubles cessèrent lorsque Wenceslas prit en main les rênes de l'état. Elevé dans l'école de Budin par un vertueux prêtre, que Ludomille lui avait donné pour instituteur, il en avait parfaitement retenu les leçons, dont il faisait la règle de sa conduite. Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, porta plusieurs fois la guerre en Bohême depuis 920, dans la vue de rendre ce pays tributaire de son royaume. Il assiégea enfin Prague en 930, la prit avec le duc Wenceslas, et soumit la Bohême à la loi qu'il voulait lui imposer. C'est en précis ce que raconte Bohuslaüs Balbinus. D'autres Historiens disent au contraire que Wenceslas, dès qu'il vit entrer le roi de Germanie en Bohême, vint au-devant de lui, se reconnut son vassal, et que jamais, depuis, il ne se départit de cette soumission. Ce qui est certain, c'est qu'en 931 il vivait en très-bonne intelligence avec Henri. Nous voyons en effet que Wenceslas, avec le secours du même roi, réprima la révolte de Radislas, duc de Gurim. La Bohême, pendant son règne, eut beaucoup à souffrir des incursions des Hongrois. Son zèle pour la réforme des abus, lui attira d'autres ennemis; Boleslas, son frère, fut de ce nombre. Celui-ci ayant eu un fils, invita son frère Wenceslas à venir à Boleslavie ou Buntzlau, assister aux fêtes qu'il faisait pour cette naissance. Wenceslas y fut assassiné dans l'église, de la propre main de Boleslas, par les conseils de Drahomire, leur mère commune, le 28 septembre 936, âgé de trente ans. Il n'était point marié : on l'a depuis canonisé comme martyr. L'affreuse Drahomire eut la fin qu'elle méritait : elle tomba près de Prague, l'an 958, dans un précipice, où la terre, dit Dubravius, semblait s'être entr'ouverte pour l'engloutir.

BOLESLAS Ier.

936. Boleslas Ier, fils de Vratislas Ier, né l'an 909, s'empara de toute l'autorité dans la Bohême après son fratricide, et commença par y rétablir l'idolâtrie, où sa cruelle mère l'avait élevé. Otton I, roi de Germanie, pour venger la mort de Wenceslas, déclara la guerre au duc de Bohême; mais ses généraux furent plusieurs fois défaits par Boleslas. Otton s'étant enfin mis lui-même à la tête de son armée, obligea Boleslas à laisser le libre exercice de la religion chrétienne en Bohême, et à se rendre tributaire de l'empire. Mais cette soumission ne fut pas de durée. Boleslas s'étant de nouveau soulevé, Otton l'assiégea, l'an 950, dans Boleslavie, et le força d'accepter les conditions qui lui furent imposées. Le duc de Bohême, corrigé par ses défaites, rétablit la religion chrétienne, bâtit de nouvelles églises, et resta depuis fidèle à l'empereur, qu'il suivit dans ses guerres contre les Hon-

grois. Il mourut le 15 juillet 967, laissant de **Bolzène de Stochou**, sa femme, Boleslas, qui suit; Dambroucka, mariée à Micislas, prince de Pologne, et quatre autres enfants.

BOLESLAS II, DIT LE DEBONNAIRE ET LE CHASTE.

967. **Boleslas** II succéda, l'an 967, à Boleslas I, son père. Il fonda l'évêché de Prague, fit bâtir vingt nouvelles églises, qu'il dota de revenus, fit fleurir la religion chrétienne, et appela, de Saxe à Prague, Thiédagus, qui fut le premier évêque des Bohémiens. En 973, il remporta une victoire sur les Païens de Bohême, qui s'étaient soulevés. Après la mort de l'empereur Otton I, Boleslas prit le parti de Henri, duc de Bavière, qui aspirait à l'empire. Mais Otton II, ayant fait déclarer Boleslas rebelle, entra, l'an 976, avec une armée en Bohême, où fut surpris un corps de ses troupes près de Pilsen. Le duc de Bohême, se trouvant encore attaqué de nouveau, l'année suivante, fit sa paix avec l'empereur, et se soumit dans la diète de Quedlimbourg, où il obtint le rétablissement de l'évêché de Prague, du consentement de l'évêque de Ratisbonne, qui était l'ordinaire de la Bohême. Cette église fut remise sous la métropole de Mayence, et lui demeura soumise jusqu'au règne de l'empereur Charles IV, qui fit ériger Prague en archevêché. L'an 984, Boleslas envahit, sur le margrave Ricdag, la Misnie, qu'Eckard, successeur de Ricdag, l'obligea ensuite de restituer. Boleslas, duc de Pologne, étant venu, l'an 994, faire une irruption dans la Bohême, fut repoussé avec une perte considérable. Le duc, victorieux, le poursuivit jusque dans le cœur de ses états, dont il conquit la capitale (Cracovie), et d'autres places qu'il retint, après l'avoir obligé à lui demander la paix. L'an 995, nouvelle révolte des Païens en Bohême. Le duc, les ayant réduits, leur propose l'alternative du baptême ou de la mort. Ils feignent de se convertir, et reçoivent le sacrement. Mais comme il s'en retournait plein de sécurité, laissant ses troupes errer çà et là dans la campagne, ils courent après lui dans le dessein de l'enlever. Déjà ils commençaient à l'entourer lorsque son armée, avertie du danger où il était, se réunit et vole à son secours. Les traîtres sont taillés en pièces, et Boleslas revient triomphant dans sa capitale. Ce fut sa dernière expédition. Il passa tranquillement le reste de ses jours, occupé à faire fleurir la religion dans la Bohême. Ce prince mourut, plein de jours et de bonnes œuvres, le 7 février 999, après trente-deux ans de règne. **Emme de Saxe**, son épouse, morte en 1006, lui donna Boleslas, qui suit; Jaromir, Udalric, qui viendront ci-après, Mésico, Mistivoi et Wladiboi.

Les Bohémiens, dont la langue est un dialecte de l'esclavon, se servaient autrefois des mêmes lettres que les Russes. Mais, sous le règne de Boleslas II, ils adoptèrent les lettres latines, ainsi que la liturgie latine.

BOLESLAS III.

999. **Boleslas III**, surnommé **l'Aveugle**, fils de Boleslas II, lui succéda l'an 999; mais il n'eut ni le courage ni l'habileté de ce prince. Par son avarice et sa lâcheté, il perdit, en l'année 1000, Cracovie, et les autres conquêtes de son père. Boleslas Ier., duc de Pologne, sous prétexte de terminer leurs différents dans une entrevue, l'engagea, l'an 1002, à venir à Cracovie, lui promettant toute sûreté. Le duc de Bohême se confia aux insinuations de son cousin : mais, par la trahison la plus marquée, on priva de la vue Boleslas après le repas, en lui appliquant sur les yeux une plaque ardente de cuivre ; et toute sa suite fut massacrée. Boleslas, renvoyé aveugle, résigna le duché à son frère Jaromir, et mena une vie privée avec **Ezmislave**, sa femme. Il mourut en 1037, âgé de plus de quatre-vingts ans.

JAROMIR.

1002. **Jaromir**, frère de Boleslas III et son successeur, eut d'abord à soutenir l'irruption de Boleslas, duc de Pologne, qui prit plusieurs places en Bohême, s'empara de Prague par trahison, excepté le château, et resta maître du pays pendant deux ans. Jaromir se retira en Saxe auprès de l'empereur Henri II, dont il implora le secours. L'empereur pénétra en Bohême avec son armée, en 1005, prit plusieurs villes, et envoya Jaromir, avec un corps de troupes, pour recouvrer celle de Prague. Boleslas, ne pouvant résister, prit la fuite. Jaromir fut reçu dans Prague, comme légitime souverain, l'an 1006, et confirmé par l'empereur. Il gouverna tranquillement jusqu'en 1012, qu'Udalric, son frère, vint de Bavière avec une armée, gagna les seigneurs de Bohême, et envahit le duché. L'empereur abandonna Jaromir, sur les plaintes des vexations qu'il exerçait contre ses sujets et contre les étrangers. Jaromir, d'abord enfermé à Utrecht, fut ensuite livré à Udalric, qui le priva de la vue, et le garda dans le château de Lissa. Les deux frères se réconcilièrent dans la suite. Jaromir mourut de mort violente, par les intrigues d'un polonais nommé Cochan, de Varsovie, vers le mois de novembre 1037, sans alliance.

UDALRIC.

1012. **Udalric**, frère de Jaromir, ayant été confirmé par l'empereur dans le duché de Bohême, eut dans la suite beaucoup de peine à éviter les embûches de plusieurs seigneurs bohémiens qui aspiraient à sa place. En 1015, il prit Micislas, fils de Boleslas Chrobri, roi de Pologne, devant Meissen, qu'il assiégeait, et le renvoya ensuite. Il soutint avec avantage la guerre, en 1026, contre les Polonais, dans la Moravie et la Lusace, et contre l'empereur Conrad II en 1031. Udalric mourut le 9 novembre 1037, après avoir gouverné la Bohême vingt-cinq ans. **Bozéna** ou **Béatrix**, fille de Domarade, laboureur, sa concubine et non sa femme, suivant l'Annaliste Saxon, le fit père de Brétislas, qui suit. Bozéna mourut en 052.

BRÉTISLAS Ier.

1037. **Brétislas**, ou **Brzetislas**, surnommé **le Guerrier** et **l'Achille**, succéda, l'an 1037, à son père Udalric, du consentement de Jaromir, son oncle. A l'âge de dix-huit ans, Brétislas avait enlevé d'un couvent, près de Ratisbonne, l'an 1021, **Judith**, sœur d'Albert-Otton, comte de Schweinfurt, et l'avait épousée à Prague. L'empereur Conrad II, sur les plaintes du père de Judith, porta la guerre en Bohême. Les deux armées étant prêtes à combattre, Judith s'avance au milieu des troupes, et demande à grands cris la paix. L'empereur se laisse fléchir par ses prières, et consent à se retirer moyennant certaine satisfaction que Brétislas promet de faire à son beau-père. Ceci arriva du vivant d'Udalric, l'an 1028. (*Bohusl. Balbin.* p. 161.)

En 1038, Brétislas, voyant la Pologne sans roi, porta la guerre dans ce pays, prit Breslaw, Posnanie, Gnesne et d'autres villes, enleva un butin considérable, et transporta en Bohême un grand nombre de peuple à qui il donna des terres à cultiver. L'empereur Henri III, sollicité par Casimir, roi de Pologne, tombe sur la Bohême en 1041. Son armée est défaite en traversant des forêts sans précaution. Il revient, l'année suivante, avec de nouvelles forces, ravage le pays et assiège Prague, où Brétislas s'était renfermé. Le duc de Bohême, hors d'état de résister, se soumet aux conditions que l'empereur veut lui imposer; elles furent douces, parce que l'empereur craignait sa valeur et les ressources de son génie. La paix s'étant faite, Brétislas attaque ensuite la Silésie, qu'il rend tributaire de la Bohême. L'an 1049, nouvelle irruption de Brétislas en

Pologne, où il prend Gnesne, Cracovie, Posnanie et Vratislavie, après quoi il s'en retourne, chargé de grandes richesses qu'il avait tirées surtout de la première de ces quatre places. L'empereur Henri III, à qui les Polonais ont encore recours, ordonne à Brétislas de rendre l'or et l'argent dont il s'est emparé. Le prince le refuse ; on lui déclare la guerre. Prague est assiégée par l'empereur l'an 1052. L'évêque Sévère étant sorti de la place pour venir trouver Henri dans son camp, lui peint si vivement la difficulté de la prendre, qu'il le détermine à consentir à un accommodement qui sauva l'honneur de la majesté impériale. De retour à Prague, le prélat engage Brétislas, à promettre à l'empereur quinze cents marcs d'argent avec l'hommage, au moyen de quoi la paix se fait. (Dubrav. liv. VII, p. 53.) Brétislas se préparait à une nouvelle expédition contre les Hongrois, lorsqu'il tomba malade, à Chrudim. Voyant la mort approcher, il déclara Spitignée, son fils aîné, prince de toute la Bohême, partagea la Moravie, à titre d'apanage, entre ses fils, Vratislas, Conrad et Otton, et destina l'évêché de Prague à Jaromir, le dernier de ses enfants. JUDITH, leur mère, finit ses jours le 2 août 1058. Brétislas est un des plus grands princes qui aient régné dans la Bohême. Il mourut le 10 janvier 1055.

SPITIGNÉE. II.

1055. SPITIGNÉE II, fils aîné de Brétislas et son successeur en Bohême, fut un prince inquiet et turbulent. Le premier usage qu'il fit de la souveraineté, fut de chasser tous les Allemands, sans excepter sa propre mère. Il est vrai qu'ils vivaient dans la Bohême comme dans un pays de conquête. Spitignée attaqua ensuite ses frères en Moravie. Après avoir obligé Vratislas à se sauver chez André, roi de Hongrie, il retint sa femme en prison. Il obligea ses deux autres frères, Conrad et Otton, à se rendre, et en fit les principaux officiers de sa maison; mais ensuite il les rétablit dans leurs biens. Etant revenu des égarements de sa jeunesse par les exhortations de l'évêque Sévère, Spitignée mourut, sans avoir été marié, le 28 janvier 1061, à trente et un ans. Il avait commencé le nouveau bâtiment de la cathédrale de Prague. On remarque que le pape Nicolas II lui avait accordé la permission de porter la mitre à la charge d'un cens annuel de cent livres d'argent envers l'église de Rome; ce qui n'avait jamais été accordé à aucun laïque.

WRATISLAS, OU VRATISLAS II,

PREMIER ROI DE BOHÈME.

1061. WRATISLAS, prince d'Olmutz, se mit en possession du duché de Bohême, après la mort de Spitignée, son frère, par droit de majorat, comme l'aîné des fils restants de Brétislas. Il partagea la Moravie entre ses frères, Conrad et Otton. Jaromir, le dernier, qui avait embrassé l'état ecclésiastique, se plaignit vivement d'être frustré de la succession paternelle. Pour l'apaiser, on lui donna une ville en Moravie. Il n'en fut pas content, et, s'étant retiré en Pologne, il en amena des troupes pour faire la guerre à son frère. L'évêché de Prague étant venu ensuite à vaquer, on le lui donna par forme d'indemnité. L'an 1068, le pape Alexandre II permit à Wratislas l'usage de la mitre, comme Nicolas II l'avait accordé à Spitignée. Il avait mérité cette faveur aux yeux du pontife par le zèle ardent avec lequel il s'était élevé contre les superstitions de son tems. Rien n'était si commun sous le règne de Wratislas que les devins et les magiciens. Pour détruire ces imposteurs, il établit une espèce d'inquisition qui les poursuivit à feu et à sang. Voyant que les Juifs s'étaient excessivement multipliés en Bohême, et que, par leurs usures ils engloutissaient toutes les richesses de l'état, il en chassa les deux tiers, et contint le reste par de sévères lois. (Dubrav. liv. VIII, pag. 63.)

Attaché à l'empereur Henri VI, Wratislas lui mena du secours contre les princes révoltés de l'empire, et en reçut, pour récompense, la haute Lusace en 1075. Henri, l'an 1086, lui donna, le 16 juin, dans la diète de Mayence, le titre de roi de Bohême, et l'investit en même tems de la Lusace, de la Moravie et de la Silésie. Wratislas fut couronné, le 3 juillet suivant, avec sa femme, par l'archevêque de Trèves et l'évêque de Misnie. (Dubravius.) Léopold, marquis d'Autriche, ayant fait des courses dans la Moravie, Wratislas vole au secours de ses frères, et oblige le marquis à se retirer. Peu de tems après, Otton, l'un de ces deux frères, étant mort, le roi de Bohême veut s'emparer de sa succession au préjudice de ses enfants. Conrad prend la défense de ses neveux. Wratislas envoie dans la Moravie son fils aîné, Brétislas, qui se déclare contre son père. La paix se fait. Brétislas, oubliant son pardon, abandonne la cour pour aller s'établir en Hongrie. Wratislas en fut si indigné, qu'étant au lit de la mort, il appela Conrad, son frère, et le déclara son successeur, lui recommandant ses autres fils. Wratislas mourut le 14 janvier 1092. Il avait épousé,

1°. **Arabona**, qui mourut en allant rejoindre son mari en Hongrie, après être sortie de la prison où Spitignée l'avait mise; 2°. **Adélaïde**, fille d'André, roi de Hongrie; 3°. **Zuatava**, fille de Casimir Ier, roi de Pologne. Du second lit il eut Judith, femme, en 1083, d'Uladislas-Herman, duc de Pologne; Ludomille, mariée au comte Vigbert de Lusace; et Brétislas. Du troisième lit sortirent Boleslas, Borzivoi, Wladislas et Sobieslas, dont trois parvinrent au duché de Bohême. Wratislas avait demandé, l'an 1080, au pape Grégoire VII, la permission de faire célébrer dans ses états l'office divin en langue esclavonne; ce qui lui fut refusé, quoique le pape Jean VIII eût accordé cette permission aux Moraves et à quelques autres des peuples que saint Cyrille et saint Méthode avaient convertis.

CONRAD Ier, DUC DE BOHÊME.

1092. **Conrad** Ier, appelé, par son frère Wratislas, à la succession de Bohême, fut reconnu par les seigneurs du pays en qualité de duc, le titre de roi ayant été, comme on l'a dit, personnel à Wratislas. Il ne gouverna que huit mois, et appela ses neveux, fils de Wratislas, à sa succession. Conrad mourut le 6 septembre 1093. Il avait épousé **Walpurge**, qui le fit père d'Udalric et de Léopold, qui eurent Brinn et Znaïm en partage.

BRÉTISLAS II, DUC DE BOHÊME.

1093. **Brétislas** II, fils aîné de Wratislas II, vint, à la tête d'un corps de hongrois, prendre possession de la Bohême, en vertu du testament de Conrad, son oncle. Il gouverna d'abord fort paisiblement. Une grande partie du peuple voulant reprendre le culte des Païens, ce prince donna un édit sévère contre l'idolâtrie. Il leva une puissante armée contre les Polonais, qui refusaient depuis deux ans le tribut que Brétislas Ier leur avait imposé, ravagea la Silésie, qui leur était soumise, et en amena un grand butin; Brétislas n'accorda la paix à la Pologne, qu'après le paiement des arrérages du tribut qui avait occasionné la guerre. Ce prince eut des discussions avec les fils de Conrad, et les chassa de la Moravie. Etant allé à la diète de Ratisbonne, en 1099, il y reçut de l'empereur l'investiture de ses états. Il y fit approuver, en même-tems, l'accord qu'il avait fait avec Borzivoi. Brétislas, étant à la chasse, fut tué, en décembre 1100, d'un coup de flèche, par Lorec, de Varsovie, son ennemi. Il avait épousé **Lucrèce**, fille d'un

prince sur le Rhin, dont il eut Uladislas, qui conduisit un corps de troupes en Italie.

BORZIVOI II, DUC DE BOHÊME.

1100. BORZIVOI II, fils de Wratislas II, prit possession du duché de Bohême le 25 décembre 1100. Son règne et les suivants furent remplis de troubles et de divisions entre les frères et les cousins des ducs. On avait introduit le droit de majorat, et le plus âgé des princes devait succéder. Udalric, fils aîné de Conrad, se trouvait avoir la prérogative de l'âge : il eut recours à l'empereur pour avoir le duché. Ce prince reconnut le droit d'Udalric; mais il laissa aux Bohémiens le choix entre Udalric et Borzivoi. Le premier, faute de secours, fut obligé de se désister. L'an 1103, Borzivoi et Suatopluc, son cousin germain, fils d'Otton de Moravie, entrent avec des troupes en Pologne. Le duc Boleslas III donna des sommes d'argent pour les faire retirer; Borzivoi prit tout l'argent, et refusa d'en faire part à son frère. Suatopluc, irrité, mena des troupes devant Prague, et aspira au duché; mais, n'ayant pu réussir par la force, il forma, avec les Versovices et d'autres seigneurs de Bohême, une conspiration contre Borzivoi, peu aimé des peuples. Ce prince se sauva avec Sobieslas, le plus jeune de ses frères, chez Boleslas, en Pologne, ensuite chez l'empereur en Saxe; Suatopluc s'empara du duché. Borzivoi y rentra deux fois; mais il fut toujours obligé de céder, comme on le verra ci-après. Ce prince mourut, en Hongrie, le 2 février 1124. Il avait épousé HELBERGE, fille de Léopold *le Beau*, marquis d'Autriche, dont il eut un fils nommé Jaromir.

SUATOPLUC.

1107. SUATOPLUC, après la fuite de Borzivoi, son cousin, occupa le duché vacant de Bohême, et fut reconnu par les états. L'empereur Henri V le cita pour rendre compte de sa conduite : Suatopluc fut mis en prison, et Borzivoi renvoyé en Bohême avec quelques troupes; mais il n'y fut pas paisible. Otton, frère de Suatopluc, vint assiéger Borzivoi dans le château de Donin, d'où il se sauva, avec les siens, en Pologne. Suatopluc promit à l'empereur une grosse somme d'argent, s'il lui rendait la liberté avec le duché, et en même-tems un corps de troupes pour le servir contre Coloman, roi de Hongrie. Suatopluc servit l'empereur en Hongrie et en Silésie, au siége de Glogaw, contre la Pologne. Un seigneur de la maison de Versovice le fit assassiner, au sortir de la tente de l'empereur,

le 12 septembre 1109. Il avait eu, d'un premier mariage, Wenceslas, nommé par quelques-uns Henri, mort en 1130; Sobieslas, décédé, l'an 1136, en Italie; Brétislas, seigneur de Leutmeritz, fondateur d'une abbaye de Prémontrés au même lieu. HILDE, sa seconde femme, fille d'un comte Thierri, lui donna Gonthier, patriarche d'Aquilée, et une fille dont on ignore le nom. (Eccard.)

WLADISLAS III.

1109. Après la mort de Suatopluc, l'empereur Henri V, sur la demande des Moraves, accorda le duché de Bohême à Otton de Moravie, frère du dernier duc; mais les Bohémiens avaient fait serment de ne reconnaître, après le décès de Suatopluc, que Wladislas, frère de Borzivoi, dont le droit n'avait pu lui être ôté par l'empereur. Wladislas ayant été mandé à la diète de Ratisbonne, Borzivoi, pendant son absence, entra dans Prague avec un corps de troupes. Henri cita les deux frères à Rokitschani, en 1110; Borzivoi fut gardé à vue, et Wladislas envoyé à Prague pour prendre en main le gouvernement. Sobieslas, le plus jeune des frères, soutenu par les Polonais, troubla la tranquillité de la Bohême en 1110 et 1114; mais les Bohémiens furent victorieux et les repoussèrent. Zuatava, mère commune des deux frères, les réconcilia, et fit donner au plus jeune le district de Luckau. Wladislas, touché du malheureux sort de Borzivoi, son frère, errant, le rappela, en 1117, à Prague, et partagea le gouvernement avec lui. Borzivoi, s'étant encore attiré la haine des Bohémiens, se retira, l'an 1120, en Bavière, puis en Hongrie. Wladislas mourut le 12 avril 1125, après avoir nommé Sobieslas, son frère, pour successeur, au préjudice d'Otton de Moravie, son cousin, qui avait pour lui la prérogative de l'âge. Il eut de GERTRUDE, fille de Léopold le Pieux, margrave d'Autriche, morte en 1174, trois fils, Wladislas, depuis roi de Bohême; Henri-Brétislas, évêque de Prague; Thibaut, mort en Italie; et une fille, mariée à Frédéric, duc de Bavière.

SOBIESLAS Ier.

1125. SOBIESLAS Ier succéda, l'an 1125, à son frère Wladislas, et fut reconnu par tous les Bohémiens. Otton de Moravie, qui voulait lui contester le duché, implora le secours de l'empereur Lothaire II; mais Sobieslas alla, avec une armée au-devant de l'empereur, et gagna contre lui, le 18 février 1126, la bataille de Chlumetz, dans laquelle Otton fut tué. Lothaire fit

la paix, et donna l'investiture de la Bohême à Sobieslas, qui le suivit avec ses troupes contre les ducs Conrad et Frédéric de Suabe. Sobieslas ravagea la Silésie et la Pologne, pour les arrérages du tribut qui lui était dû. Il bâtit plusieurs villes, et donna de nouvelles lois à la Bohême. Après la mort de Lothaire II, Sobieslas reconnut l'empereur Conrad III, et lui envoya une armée contre Henri, duc de Saxe. S'étant rendu, l'an 1139, à la diète de Bamberg, il demanda, pour récompense de ses services, à l'empereur, de déclarer Wladislas, fils de son frère, successeur au duché de Bohême. Conrad lui accorda sa demande, et donna en même-tems Gertrude, sa sœur, en mariage à Wladislas. Sobieslas mourut le 13 mars 1140. Il avait épousé ADÉLAÏDE, fille de Coloman, roi de Hongrie, dont il eut Sobieslas, Udalric, Wenceslas, et Marie, femme de Léopold IV, marquis d'Autriche.

WLADISLAS IV, SECOND ROI.

1140. WLADISLAS IV, fils de Wladislas III, succéda, l'an 1140, à son oncle Sobieslas. Les commencements de son règne furent troublés par Conrad, marquis de Moravie, petit-fils de Conrad, frère puîné de Wratislas, premier roi de Bohême. Conrad prétendit que le duché devait lui être accordé par la prérogative de l'âge. Il attira dans son parti un grand nombre de seigneurs de Bohême, et, soutenu d'un corps de troupes de Béla II, roi de Hongrie, il gagna, l'an 1142, une bataille sur Wladislas, qui fut obligé de se renfermer dans Prague. L'empereur Conrad III marcha avec une armée en Bohême, rétablit Wladislas, et obligea le marquis de Moravie à se soumettre.

L'empereur s'étant mis en route, l'an 1147, pour la croisade, Wladislas se fit un devoir de l'accompagner dans cette expédition. Mais une maladie, ou quelque autre inconvénient, l'obligea de revenir sur ses pas, ce qui lui causa un grand regret. C'est ce qu'il témoigne dans une charte de l'an 1149, par laquelle il assigne plusieurs fonds en Bohême aux Hospitaliers, en reconnaissance de ce qu'instruits de l'impossibilité où il s'était trouvé de les aller joindre, ils lui avaient envoyé les clefs du château de Crac. L'empereur était peut-être alors de retour en Allemagne. Ce qui est certain, c'est que Wladislas, sur la fin de l'an 1149, lui amena des troupes pour faire la guerre aux Polonais. Frédéric Barberousse ayant succédé, l'an 1152, à l'empereur Conrad, reçut de Wladislas des marques d'attachement, dont il le récompensa en lui conférant le titre de roi, le 13 janvier 1158, à la diète de Ratis-

bonne. Décoré de ce titre, qui n'était en Bohême, comme on l'a déjà dit, que personnel, Wladislas retourna en Bohême, pour se préparer à l'expédition d'Italie, projetée par l'empereur. Wladislas fut chargé du siége de Brescia, qu'il força de se rendre, il passa ensuite, avec ses troupes, la rivière d'Adda, à la vue des ennemis, et se distingua beaucoup dans cette guerre, jusqu'à la soumission des Milanais. Sobieslas, fils du dernier duc de Bohême, causa, pendant l'absence du roi, des troubles dans la Moravie. Bientôt réduit, on le prit, et on le retint prisonnier dans un château pendant plusieurs années. Wladislas marcha au secours du roi de Hongrie, contre Manuel, empereur des Grecs; mais ce fut moins en guerrier qu'en pacificateur. Il accommoda leurs différents, et fit une alliance avec le second par le mariage de sa petite-fille avec le petit-fils de l'empereur des Grecs, en 1162. Le roi de Bohême étant avancé en âge, associa, l'an 1173, Frédéric, son fils aîné, au gouvernement. L'empereur regardant cette démarche, faite sans son agrément, comme contraire aux droits de l'empire sur la Bohême, ne voulut point confirmer à Frédéric cette dignité; il ordonna que Wladislas continuerait de gouverner, et qu'après sa mort, les Bohémiens choisiraient entre Sobieslas le jeune et Udalric, fils du précédent duc Sobieslas. Wladislas se retira avec sa femme et ses enfants en Lusace, et Frédéric, son fils aîné, en Hongrie, auprès du roi Béla. Le premier ne survécut à sa retraite que quatre mois, étant mort le 17 janvier 1174. Ce prince avait épousé, 1°. GERTRUDE, fille de Léopold le Pieux, duc d'Autriche, sœur utérine de l'empereur Conrad III, morte le 25 juin 1154; 2°. JUDITH, ou CÉCILE, fille de Louis II, landgrave de Thuringe. Il laissa cinq fils : Frédéric, qui viendra ci-après; Albert, archevêque de Saltzbourg; Suatopluc; Prémislas-Ottocare, qui fut depuis roi de Bohême; et Uladislas, marquis de Moravie.

SOBIESLAS II, DUC DE BOHÊME.

1174. SOBIESLAS II, fils de Sobieslas I, fut duc de Bohême, du consentement d'Udalric, son frère puîné, et prit le gouvernement en main. Il donna du secours à Conrad, marquis de Moravie, contre Henri Ier, duc d'Autriche. Il livra à Béla, roi de Hongrie, Emeric, frère de ce prince, qui s'était réfugié chez lui. Ayant accompagné, l'an 1175, l'empereur Frédéric au siége d'Alexandrie de la Paille, dans le Milanez, il s'en retira subitement avec ses troupes, et fit manquer par là cette expédition. Frédéric, irrité de cette défection, prit prétexte des plaintes que les Bohémiens, à son retour, lui adressèrent

contre Sobieslas, pour le citer à la diète de l'empire. Sur son refus de comparaître, l'empereur le déclara déchu du duché, et en investit Frédéric, fils aîné de Wladislas. Le nouveau duc s'empara de Prague, et obligea Sobieslas de fuir en Lusace l'an 1178, après un règne de quatre ans. Sobieslas perdit une bataille contre Frédéric, et mourut en exil. Il avait épousé ELISABETH, fille de Micislas III, duc de Pologne, dont il ne laissa point d'enfants mâles.

FREDERIC, DUC DE BOHÊME.

1181. FRÉDÉRIC, nommé duc de Bohême par l'empereur, n'eut pas un règne paisible. Tandis qu'il était à la diète de Ratisbonne, Sobieslas occupa les défilés pour empêcher son retour, et surprit son armée, qui fut défaite. Frédéric, secouru par Conrad, marquis de Moravie, et par les habitants de Prague, livra, sous les murs de cette ville, une nouvelle bataille à Sobieslas, le blessa de sa main, et remporta une victoire complète. Obligé, à cause des frais de la guerre, à mettre de nouveaux impôts sur ses sujets, Frédéric mécontenta les Bohémiens. Le voyant parti pour la diète de l'empire, ils appelèrent Conrad, marquis de Moravie, qui s'empara de Prague. L'empereur mit Conrad au ban de l'empire, et rétablit Frédéric. Ce prince se maintint dans sa dignité malgré les troubles causés par Conrad et par les fils de Sobieslas I. Il mourut en 1290. Frédéric avait épousé ELISABETH, fille de Géisa II, roi de Hongrie, dont il eut une fille, nommée Sophie, femme d'Albert, marquis de Misnie.

CONRAD II, DUC DE BOHÊME.

1190. CONRAD II, marquis de Moravie, fils de Léopold et petit-fils de Conrad I, duc de Bohême, avait été, comme on l'a vu, le compétiteur du duc Frédéric. De retour de l'expédition en la Terre-Sainte, Conrad fut appelé au duché de Bohême, après la mort de Frédéric, par droit d'agnation et de majorat. L'empereur Henri VI l'engagea à l'aider de ses troupes dans la guerre de Naples, contre Tancrède. Conrad accompagna ce prince au siége de Naples, et y mourut de la peste, en 1191. Sa mort causa de nouveaux troubles en Bohême pour la succession. Il avait épousé, 1°., une fille de Béla *l'Aveugle*, roi de Hongrie; 2°., MARIE, dont l'origine est incertaine.

WENCESLAS II, DUC DE BOHÊME.

1191. WENCESLAS II, le plus jeune des fils de Sobieslas Ier,

prétendit au duché de Bohême, après la mort de Conrad. Henri, évêque de Prague, le fit reconnaître et recevoir dans la ville; mais il ne régna que trois mois. Prémislas, fils du roi Wladislas, fut son compétiteur, et vint avec un corps de troupes devant Prague. Wenceslas alors se réfugia à Bamberg chez l'empereur. Prémislas entra dans Prague, et se mit en possession du duché; mais l'empereur le menaça du ban de l'empire, s'il ne sortait de la Bohême. Wenceslas, renvoyé dans le duché, fut arrêté par Albert, marquis de Lusace, et mourut de chagrin dans sa prison, l'an 1193, laissant un fils, nommé Spitignée, qui fut dans la suite privé de la vue par ordre de Prémislas.

HENRI-BRÉTISLAS, DUC DE BOHÊME.

1193. Après la mort de Wenceslas, l'empereur toujours irrité contre Prémislas, qui avait fait une incursion dans l'empire et ravagé la Bavière, ne voulut point le confirmer dans sa dignité. Sur ce refus, les Bohémiens offrirent le duché à HENRI-BRÉTISLAS, évêque de Prague, dernier fils du duc Wladislas III; mais l'empereur ne lui en accorda l'investiture, qu'à condition qu'il lui paierait les sommes d'argent auxquelles Wenceslas s'était engagé. Henri rétablit la paix et chassa les vagabonds qui ravageaient la Bohême. Il fit heureusement la guerre en Moravie et en Lusaee, par ses généraux, qui repoussèrent les troupes de Prémislas et de Wladislas, son frère, dont le dernier fut fait prisonnier. Ce prince se fit aimer de ses peuples, et mourut à Egra, l'an 1196, sans laisser de postérité.

WLADISLAS V, DERNIER DUC DE BOHÊME.

1196. WLADISLAS V, cinquième fils du roi Wladislas, fut tiré de prison et réconnu pour duc, parce que Prémislas, son frère était encore retenu à Ratisbonne, et avait été privé du duché. L'empereur Henri VI étant mort à Messine, en 1197, Prémislas se rendit aussitôt en Bohême. Wladislas lui remit le duché, comme à son aîné, après l'avoir gouverné pendant quinze mois. Il se contenta de la Moravie, où il mourut le 12 août 1218, laissant un fils, nommé Wladislas, qui eut la Moravie après son père; et une fille, Richsa, femme de Henri, fils de Léopold V, marquis de la Bavière orientale.

PREMISLAS II, DIT OTTOCARE Ier ET LE VICTORIEUX, TROISIÈME ROI.

1197. PRÉMISLAS II profita des troubles, causés par la double

élection de deux empereurs, pour s'affermir dans le duché de Bohême. L'empereur Philippe réussit à l'attirer à son parti. Prémislas fit une irruption dans la Saxe, pour se venger des ravages faits par Otton dans la Lusace; il se rendit ensuite à la diète de Mayence, où Philippe, du consentement des princes, le déclara roi de Bohême l'an 1198, et le fit ensuite couronner en sa présence à Boppart, suivant Godefroi de Saint-Pantaléon. Dubravius dit que Philippe lui-même mit une couronne d'or sur la tête de Prémislas. Quoi qu'il en soit, la dignité royale, depuis ce tems, n'a pas été interrompue en Bohême. Mais la bonne intelligence ne fut pas constante entre les deux rois. Le marquis de Misnie brouilla Philippe avec Prémislas, qui avait fait divorce avec sa femme, sœur du marquis; l'empereur lui ôta la qualité de roi, et lui enleva plusieurs villes en 1204. Le roi de Bohême se jeta avec tant de chaleur dans le parti d'Otton, qu'il en fut surnommé Ottocare, et fit une guerre très-vive à Philippe. Ce dernier eut à la fin l'avantage; on se réconcilia en 1205, et Philippe promit sa fille, Cunégonde, en mariage à Wenceslas, fils du roi de Bohême. Après la mort de Philippe, Prémislas envoya des troupes à l'empereur Otton pour son voyage d'Italie, où il rompit avec le pape, et lui fit la guerre. Otton fut déposé: on indiqua une assemblée à Coblentz, en 1210, où Prémislas et les autres princes élurent pour empereur le jeune Frédéric, fils de l'empereur Henri VI. Frédéric, en reconnaissance, accorda au roi de Bohême et à ses héritiers plusieurs priviléges, les exempta de toutes redevances, à la charge néanmoins de prendre l'investiture de l'empire, et confirma, en 1216, à Wenceslas, fils de Prémislas, la succession éventuelle au royaume. L'an 1228, Prémislas fait couronner Wenceslas, son fils, avec Cunégonde sa femme, par Sigefroi, archevêque de Mayence, et attache aux prélats de cette église, le droit de couronner désormais les rois de Bohême. Prémislas mourut à Prague, le 15 décembre 1230, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il avait épousé, 1°. ADELAÏDE, fille d'Otton, marquis de Misnie, qu'il répudia en 1199; 2°. Constance, fille, à ce qu'on prétend de Béla III, roi de Hongrie, morte en 1240, dont il eut Wenceslas, qui suit; Prémislas, prince d'Olmutz; et trois filles, dont l'une, nommée Agnès, embrassa la règle de Saint-François, le 18 mai 1236, dans le monastère de Saint-Janvier, qu'elle avait fondé à Prague; une autre, nommée Béatrix, devint femme d'Otton le Pieux, margrave (et non électeur) de Brandebourg, à qui elle apporta en dot les villes de Budissin, de Goerlitz, de Lauban et de Lœben, avec leurs districts; la troisième, nommée Ludomille, épousa Louis I, duc de Bavière.

WENCESLAS III, SURNOMMÉ OTTOCARE ET LE BORGNE.

1230. WENCESLAS III, dit LE BORGNE, couronné roi du vivant de son père, en 1228, lui succéda en 1230. S'étant brouillé avec Frédéric II, duc d'Autriche, il entra, l'an 1232, sur ses terres, où il le battit deux fois dans la même année. Mais la suivante, Frédéric eut sa revanche, et fit le dégât en Moravie. Pour garantir ce pays des nouvelles courses dont les Autrichiens le menaçaient, Wenceslas y envoya résider son fils, Przémislas-Ottocare, sous la dépendance de la reine Constance, aïeule du jeune prince. L'an 1237, Wenceslas joignit ses armes à celles de l'empereur pour faire exécuter le décret de proscription, rendu, l'année précédente, à la diéte d'Ausbourg, contre le duc d'Autriche. Il prit Vienne, que le duc d'Autriche racheta depuis moyennant 20000 pièces d'or, dont Wenceslas fit des largesses à ses troupes. L'an 1242, les Tartares, après avoir ravagé la Pologne et la Silésie, tombent sur la Moravie, et font le siége d'Olmutz. Jaroslas de Sternberg, commandant de la place, fait, pendant la nuit, une sortie sur les ennemis qu'il trouve plongés dans le sommeil, tue leur général, et remplit le camp de carnage. Ce qui put échapper à ce massacre, se sauva en diligence vers la Hongrie. Les Autrichiens, après la mort de Frédéric II, leur duc, tué dans une bataille contre les Hongrois, en 1246, se voyant environnés d'ennemis, voulurent se soumettre à Wenceslas. Ce prince leur offrit son fils Przémislas pour duc, en lui faisant épouser Marguerite, sœur de Frédéric. (Voy. *les ducs d'Autriche.*) En 1248, Przémislas, appuyé du marquis de Misnie, se révolta contre son père; mais Wenceslas l'ayant réduit, le tint quelque tems en prison, et à la fin lui pardonna. Wenceslas, cette même année, s'étant rendu à Aix-la-Chapelle, assista, le 1er. novembre, au couronnement de l'anti-césar Guillaume de Hollande, après l'avoir armé chevalier. L'an 1252, Béla IV, roi de Hongrie, qui voulait avoir l'Autriche par conquête, la ravagea avec la Moravie; mais il fut battu, fait prisonnier et obligé d'accepter la paix, avec perte d'une partie de ses frontières. Wenceslas mourut le 22 septembre 1253, à l'âge de quarante-huit ans. Il avait épousé CUNÉGONDE, fille de l'empereur Philippe, dont il eut Przémislas-Ottocare, qui suit; Wladislas, marquis de Moravie, décédé sans lignée en 1247; Agnès, femme de Henri *l'Illustre*, landgrave de Thuringe; et Catherine, mariée à Otton le Long, margrave de Brandebourg. Wenceslas III joignait à la valeur, la libéralité. il avait

coutume de dire qu'un prince bienfaisant ne manquait jamais de rien.

PRZEMISLAS-OTTOCARE II, DIT LE VICTORIEUX.

1253. PRZÉMISLAS-OTTOCARE II, fils aîné de Wenceslas-Ottocare, roi de Bohême et son successeur, surpassa tous les ducs et rois de Bohême en valeur, en richesses et en puissance. Il obtint l'Autriche et la Styrie par son mariage contracté, le 11 février 1252, avec Marguerite, sœur du dernier duc, Frédéric le Belliqueux, et veuve de Henri, fils de l'empereur Frédéric II, et s'y maintint au préjudice et à l'exclusion de Frédéric de Bade, fils de Gertrude et petit-fils par elle de Henri d'Autriche, l'aîné de sa maison. Il eut vers le même tems la guerre avec Henri, duc de la basse Bavière, pour un sujet que l'histoire ne développe point. Ottocare répudia Marguerite l'an 1261, et, malgré ce divorce, il garda la dot de sa femme, dont il prit l'investiture, en 1262, de Richard d'Angleterre, l'un des compétiteurs à l'empire. Ottocare acquit de plus, à prix d'argent, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, du duc Ulric d'Autriche, qui n'avait point d'enfants. Il avait porté, l'an 1255, la guerre en Prusse, défait les chefs des ennemis, qui se firent chrétiens, et bâti la ville de Kœnigsberg. Béla IV, roi de Hongrie, voulant, en 1260, s'emparer de la Styrie, Ottocare marcha contre lui, gagna, le 13 juillet, une bataille sur les Hongrois, et resta en possession tranquille de la province. Etienne, fils de Béla, renouvela la guerre pour le même sujet en 1270, et s'en trouva mal. Ottocare assiégea et prit Presbourg, poussa jusqu'à Raab, où il perdit quelques troupes par la chute d'un pont, et retourna avec son butin à Prague. Ottocare, l'année suivante, reçut la députation des princes d'Allemagne, qui, après un long interrègne rempli de troubles, lui offrirent la couronne de l'empire; mais ce prince la refusa avec une sorte de dédain. Rodolphe de Habsbourg l'ayant acceptée, Ottocare fut le seul des princes de l'empire qui se dispensa de le féliciter sur son élévation. Ce manquement fut sensible au nouvel empereur. Mais la prudence l'obligea de suspendre les effets de son ressentiment. Uniquement occupé à réparer les maux qu'une longue anarchie avait causés dans l'empire, deux ans se passèrent sans qu'il parut songer au roi de Bohême. Enfin, l'an 1275, il le fit tout-à-coup sommer de venir lui rendre hommage, et de se dessaisir des pays usurpés sur les héritiers du dernier duc d'Autriche, comme étant des fiefs de l'empire. Ottocare, dont Rodolphe avait été maréchal dans sa jeunesse, méprisa cette sommation, disant qu'ayant

payé les gages à Rodolphe, il ne lui devait rien. Sur son refus, la diète d'Ausbourg prononça contre lui un arrêt de proscription. Alors la guerre lui est déclarée par Rodolphe du consentement des états qui lui fournirent des subsides considérables. Elle fut très-désavantageuse au roi de Bohême, qui, malgré le secours que lui donna Henri, duc de la basse Bavière, se vit enlever, dans une campagne, toutes les villes des trois provinces qu'on vient de nommer, et courut risque de perdre encore ses autres états. La paix se fit en 1277 (*Struvius*) par le double mariage arrêté de Wenceslas, fils du roi de Bohême, avec la fille de l'empereur, et de Rodolphe le fils, avec la fille du roi de Bohême. Ottocare après cela reçut de l'empereur, le 19 novembre 1277, dans l'île de Camberg, près de Vienne (*Struvius*), l'investiture de la Bohême et de la Moravie, en renonçant à l'Autriche, à la Styrie et à la Carniole. On prétend qu'il avait été convenu que cette cérémonie se ferait en secret dans la tente de l'empereur, mais qu'au moment qu'elle s'exécutait, la tente, par une ruse préparée, s'abattit et laissa voir, au milieu des deux armées, le roi de Bohême aux genoux de l'empereur : anecdote regardée comme une fable par le P. Frœlich. (*Archontol. Carinth.*, p. 83.) Quoi qu'il en soit, Ottocare, excité par sa femme, ne tarda pas à reprendre les armes. On en vint aux mains. La bataille se donna, le 26 août 1278, à Laa, dans le quartier de Marckfeld, près de Vienne. Ottocare, abandonné par les Moraves, la perdit avec la vie, après vingt-cinq ans de règne. C'est ainsi que les annales de Colmar racontent sa mort : « Le roi de Bohême, voyant venir à lui le roi des » Romains à la tête de trois cents chevaux, fit tête lui seul à cette » multitude, frappant à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'é- » puisé de fatigue, il fut pris par un soldat qui, l'ayant dé- » pouillé de ses armes, l'emmenait prisonnier. Mais un autre » soldat, courant à sa poursuite, s'écria en le voyant : Voilà ce » roi qui a vilainement tué mon frère ; et aussitôt, tirant son » sabre, lui fit au visage une blessure dont il mourut le même » jour. Son corps fut porté dans le monastère des Frères Mineurs ; » et comme il était mort dans l'excommunication, on n'osa » lui donner la sépulture ecclésiastique. » (*Apud Urstit.*, t. II, p. 46.) Il avait épousé, 1°., en 1252, MARGUERITE D'AUTRICHE, veuve de Henri, roi des Romains, fils de l'empereur Frédéric II, qu'il répudia, en 1261, pour cause de stérilité (morte en 1267) : 2°. CUNÉGONDE, nièce de Béla IV, roi de Hongrie (*Bohusl. Balbin.*), dont il eut Wenceslas, qui suit, Agnès, mariée à Rodolphe, landgrave de la haute Alsace, fils de l'empereur, morte le 17 mai 1296, six ans après son époux ; et Cunégonde, mariée au duc de Mazovie. Après la mort d'Ot-

tocare, l'empereur Rodolphe voulut s'emparer de la Bohême; mais les électeurs s'étant opposés à cette usurpation, celui de Brandebourg ménagea un traité de conciliation, qui fut conclu, l'an 1278, à Iglaw, entre Rodolphe et Wenceslas IV, fils du feu roi. Par cet accommodement, la possession de la Bohême fut assurée à ce jeune prince, déjà fiancé à Judith, fille de Rodolphe. On arrêta de plus le mariage de Rodolphe, second fils de l'empereur, avec Agnès, dont on vient de parler; et l'on stipula que si Wenceslas venait à mourir sans hoirs mâles, la Bohême passerait à Rodolphe, son beau-frère, et à sa femme Agnès. (Pfeffel.) Sur les démêlés d'Ottocare avec l'empereur pour l'Autriche, la Carinthie et la Styrie, *Voy.* Philippe, *duc de Carint.* (*Dubrav. et Balbin.*)

WENCESLAS IV, ROI DE BOHÊME ET DE POLOGNE.

1278. WENCESLAS IV, fils de Przémislas-Ottocare II, lui succéda, l'an 1278, par la concession forcée de l'empereur, qui s'était voulu emparer, comme on l'a dit, de la Bohême, après la bataille de Marckfeld. Le nouveau roi n'ayant alors que douze ans (et non pas seulement huit), on lui donna pour tuteur Otton *le Long*, margrave de Brandebourg, son oncle, qui l'emmena chez lui, et gouverna tyranniquement la Bohême, ce qui excita des mécontentements. Après avoir accablé ce royaume d'impositions pendant cinq ans, comme les états lui redemandaient son pupille, il exigea pour le rendre vingt-cinq mille marcs d'argent, à quoi il faisait monter les frais de régence et de tutelle. Dans l'état d'épuisement où il avait réduit la Bohême, cette somme ne pouvant lui être fournie, il se fit adjuger, par forme d'engagement, un certain nombre de villes et de châteaux. Mais l'empereur Rodolphe, instruit de ces aliénations extorquées, les déclara nulles et la Bohême quitte envers le marquis, par son diplôme donné à Fribourg, le 23 août 1283. (Balbin. *Epit. rerum Bohem.*, l. 3, c. 15 et 16.) Le mariage de Wenceslas avec Judith, fille de l'empereur Rodolphe, à laquelle il était fiancé depuis l'an 1278 au plus tard, n'était pas encore accompli. Enfin il l'épousa solennellement l'an 1289, après avoir renoncé à ses prétentions sur l'Autriche et la Styrie. La même année, il réunit à la Bohême une partie de la Silésie, auparavent feudataire de la Pologne. Non content de ratifier cette réunion, l'empereur lui confirma, le 26 septembre 1290, tous les priviléges des rois de Bohême, et spécialement les titres de recteur et de grand-échanson de l'empire, dont avaient joui ses père, aïeul et trisaïeul. L'an 1297, il est sacré le jour de la Pentecôte avec sa femme, à Prague, par l'archevêque de

Mayence, encore alors métropolitain de la Bohême, en présence des électeurs de Saxe et de Brandebourg, et d'Albert, duc d'Autriche, son beau frère. Æneas Sylvius dit qu'au festin qui suivit cette cérémonie, on régala 200,000 cavaliers (peut-être a-t-il voulu dire 20,000) et un nombre encore plus grand de gens de pied. Les réjouissances durèrent plusieurs jours. Ce fut à l'ombre de ces fêtes que les princes qu'on vient de nommer et d'autres, tous ennemis de l'empereur Adolphe, tramèrent une ligue contre lui avec l'archevêque de Mayence son parent, et résolurent de le déposer pour mettre Albert, duc d'Autriche, en sa place. Albert promit à Wenceslas seize mille marcs d'argent pour prix de cette trahison. Les conjurés s'étant ensuite transportés à Chadan, petite ville de Bohême, mirent la dernière main à leur complot. L'année suivante, nouvelle entrevue de ces princes à Vienne, où ils ratifient les engagements qu'ils avaient pris avec le duc d'Autriche. Albert leur assure d'avance le prix de la complaisance qu'il attendait d'eux. Il promet en particulier au roi de Bohême de le dispenser de l'obligation onéreuse d'assister aux diètes, et de lui confirmer tous les priviléges de sa couronne. Ces promesses furent accompagnées d'un billet de cinquante mille marcs d'argent, pour lesquels il lui engagea le pays de la Pleisse avec les villes impériales d'Altenbourg, de Zuickau et de Chemnitz. Le complot réussit. Cependant Albert, dans une cour plénière qu'il tint à Nuremberg cette même année, après le couronnement de sa femme, obligea le roi de Bohême à faire en personne à sa table l'office de grand-échanson, la couronne en tête, sans vouloir lui permettre de se faire remplacer, comme il le demandait, par son fils, dans cette fonction. (Pfeffel.)

L'an 1300, Wenceslas fut appelé à la couronne de Pologne, après la déposition d'Uladislas Loketek. Celle de Hongrie lui ayant été offerte, l'an 1301, il la céda, du consentement des seigneurs hongrois de son parti, à Wenceslas, son fils, âgé de douze à treize ans. L'empereur Albert, excité par le pape Boniface VIII, partisan de Charobert, compétiteur du jeune Wenceslas, porta la guerre dans la Bohême qu'il ravagea; mais il fut obligé de se retirer après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes par les eaux que les Bohémiens avaient, dit-on, empoisonnées. Wenceslas voyant le parti de son fils affaibli en Hongrie, va le tirer de Bude, l'an 1304, avec une forte armée, et le ramène en Bohême, emportant avec lui la couronne de saint Etienne. Une fièvre violente emporte le roi père, l'année suivante, le 21 juin, à l'âge de trente-neuf ans. Il avait épousé, 1°., comme on l'a dit, en 1289, JUDITH, fille de l'empereur Rodolphe, morte au moins de juin 1297; 2°., en

1300, **Richsa**, ou **Elisabeth**, fille de Przémislas II, roi de Pologne. Il eut du premier lit Wenceslas, qui suit, avec trois filles; Judith, morte jeune; Anne, ou Agnès, mariée à Henri, duc de Carinthie, et Elisabeth, femme de Jean, comte de Luxembourg et roi de Bohême. Du second lit sortirent deux princesses : Agnès, femme de Henri, duc de Jauer, en Silésie; et Marguerite, mariée à Boleslas III, duc de Lignitz. Les auteurs polonais ne s'accordent nullement avec ceux de Bohême touchant le caractère de Wenceslas IV. Ceux-là le taxent d'esprit faible, indolent et facile à gouverner; ceux-ci le peignent comme un prince vigilant, actif et bienfaisant, toujours en garde contre la séduction. (Voy. *les rois de Pologne.*)

WENCESLAS V.

1305. **Wenceslas** V, fils de Wenceslas IV, lui succéda, l'an 1305, au royaume de Bohême, à l'âge d'environ dix-huit ans. Il avait mené une vie dissolue en Hongrie; il continua de la mener en Bohême. Pour fournir à ses folles dépenses, il vendit une partie de ce qu'il possédait en Misnie à Herman le Long, margrave de Brandebourg. L'an 1306, il se mit en marche avec son armée pour aller chasser de Pologne Uladislas Loketek, qui était remonté sur le trône. Mais étant à Olmutz, il fut attaqué dans sa chambre par un assassin, qui lui porta trois coups de poignard, dont il mourut le 4 août 1306. Il avait épousé, le 4 octobre 1305, **Viole**, fille de Miescon, duc d'Oppelen, dont il n'eut point d'enfants. Viole épousa en secondes noces Pierre, baron de Rosenberg, et mourut le 21 septembre 1317. Wenceslas fut le dernier mâle de la maison de Prémislas, qui avait régné dans la Bohême près de six siècles sans interruption.

HENRI DE CARINTHIE ET RODOLPHE DE HABSBOURG.

1306. **Henri**, duc de Carinthie et comte de Tyrol, époux d'**Anne**, sœur aînée de Wenceslas, fut reconnu roi de Bohême par les états, après la mort du roi, son beau-frère. Son règne ne fut pas long-tems paisible. Wenceslas IV avait fait, comme on l'a dit, en 1278, avec l'empereur Rodolphe, un traité pour la succession à la couronne de Bohême en faveur des princes d'Autriche, en cas de défaut d'héritier mâle dans sa maison. L'empereur Albert, voulant faire valoir cette convention, mena, l'an 1307, son fils **Rodolphe** à la tête d'une armée en Bohême, après lui avoir fait épouser la veuve de Wenceslas IV, et le fit proclamer roi; ce qui souffrit peu de contradiction.

Mais Rodolphe étant mort sans postérité le 4 juillet de la même année, Henri reprit le gouvernement de la Bohême, malgré les efforts des partisans de la maison d'Autriche, qui voulaient appeler à ce trône Frédéric, second fils d'Albert. On fit main-basse sur eux, et il en périt un très-grand nombre dans ce soulèvement. Albert attaque de toutes parts les anciens et les nouveaux états du roi Henri. Il est repoussé avec perte de ses meilleures troupes, et Henri s'affermit sur le trône par le secours d'Otton, duc de la Basse-Bavière, et d'Eberhard, comte de Wurtemberg. Le gouvernement de Henri ne répondit pas à l'attente des Bohémiens. Il se comporta si mal, qu'ils témoignèrent hautement leur repentir de l'avoir élu. Craignant que les états ne fissent épouser à la princesse Elisabeth, sa belle-sœur, un prince capable de le supplanter, il voulut la forcer à un mariage inégal, et, sur son refus, il l'enferma dans le château de Vischérad. La princesse s'étant échappée, se retira auprès de l'empereur Henri VII, à Spire. Les états de Bohême demandèrent alors à ce prince, par une députation qu'ils lui firent, Jean de Luxembourg, son fils, pour leur souverain, à condition qu'il épouserait Elisabeth. L'empereur, sous prétexte de l'indue occupation de la Bohême par Henri, comme ayant été faite sans en avoir demandé l'investiture à l'empire, déclara le trône vacant. Ayant fait ensuite épouser la princesse à son fils, il l'envoya, l'an 1310, en Bohême, avec une armée, pour en chasser Henri. Celui-ci fit peu de résistance, et retourna en Carinthie, où il mourut le 4 août 1335, ne laissant qu'une fille, Marguerite, héritière du Tyrol, surnommée *Maultasch*, c'est-à-dire, *Gueule de Sac*, femme, 1°. de Jean-Henri, duc de Moravie, frère de l'empereur Charles IV; 2°. de Louis Ier, électeur de Brandebourg, après avoir été séparée de son premier mari.

JEAN DE LUXEMBOURG.

1310. JEAN DE LUXEMBOURG étant parvenu à la couronne par son mariage avec ELISABETH, la plus proche héritière de la Bohême, après l'exclusion d'Anne, sa sœur aînée. en reçut l'investiture de l'empereur, et se fit couronner, avec sa femme, le 5 février 1311, par l'archevêque de Mayence. L'empereur Henri VII, partant pour l'Italie, le nomma vicaire de l'empire en son absence. Le commencement de son règne ne fut pas tranquille. Henri de Carinthie fit quelques efforts, mais inutiles, pour recouvrer le trône de Bohême. Jean combattit, le 28 septembre 1322, à la bataille de Mukldorff, ou de Wheewis, pour l'empereur Louis de Bavière, contre Frédéric d'Autriche, son compétiteur. Il y fit prisonnier Frédéric, dont il

tira, l'an 1325, une grosse rançon. Louis de Bavière récompensa le roi de Bohême en lui donnant la Haute-Lusace. La Bohême était cependant troublée depuis plusieurs années par les factions des seigneurs qui se prévalaient de la faiblesse du monarque pour méconnaître son autorité. La jalousie des deux reines, l'une douairière, l'autre régnante, entretenait ces divisions. Le roi Jean acheva de s'aliéner les cœurs de ses sujets par le parti qu'il prit d'échanger avec l'empereur le royaume de Bohême contre le palatinat du Rhin, à cause de son voisinage avec le duché de Luxembourg. Les seigneurs de Bohême, informés de ce traité, le déclarent nul dans une grande assemblée, et pensent même à se donner un nouveau souverain. L'empereur arrive à Prague, et réconcilie en quelque sorte le monarque avec ses sujets. Mais en faisant au roi Jean un nouveau serment de fidélité, les Bohémiens ne regagnèrent point son affection. C'était dans le Luxembourg qu'était son cœur; aussi y faisait-il sa résidence la plus ordinaire.

L'an 1327 (et non l'an 1337, comme le marquent les auteurs de l'Histoire Universelle), le roi Jean ajoute à ses états la Silésie, par la cession que lui en fit Henri, duc de Breslaw, capitale de toute cette principauté. (Hénélius, *Annal. Siles.* pages 275-276.) Cet exemple fut suivi, la même année, par tous les autres ducs de Silésie, lesquels, à l'exécéption de deux (Jauer et Schweidnitz), offrirent au roi de Bohême la directe de leurs terres, en se réservant néanmoins les principaux droits régaliens. (Busching.) Attaché à Philippe de Valois, nouveau roi de France, le roi de Bohême marche, l'an 1328, à son secours contre les Flamands rebelles, et partage avec lui la gloire de la journée de Cassel, où ce monarque fut pleinement victorieux, non sans avoir couru de grands risques. De là, il vole à la défense des chevaliers Teutoniques, qui étaient en guerre avec Gedimin, grand-duc de Lithuanie. Ce fut dans cette expédition qu'une fluxion lui fit perdre un œil; ce qui ne l'empêcha pas de retourner en France, où le roi le déclara son lieutenant au pays de Gascogne. (*Voyez* Bernard Ezi II[e]. du nom, *sire d'Albret.*) Nommé, l'an 1330, par l'empereur Louis de Bavière, vicaire de l'empire en Italie, il passe les Alpes, et soumet plusieurs villes de Lombardie, que le pape Jean XXII avait soulevées contre l'empereur, dont il était l'ennemi capital. Mais l'adroit pontife trouva le moyen de le détacher des intérêts de l'empereur, en le flattant de l'espoir de la couronne de Lombardie. Raynaldi (*ad. an.* 1331), rapporte le traité qu'il fit avec Bertrand de Poyet, légat du pape, pour détruire les faibles restes de l'autorité impériale en Italie. Mais ce traité, malgré le voile dont on le

couvrit, étant venu à la connaissance du public, réunit contre le roi de Bohême les factions des Guelfes et des Gibelins, qui craignaient également pour leur liberté. L'empereur en étant instruit, dénonça comme un traître le roi de Bohême à la diète de Nuremberg. Celui-ci, laissant son fils Charles en Italie, se hâte de retourner en Allemagne pour apaiser l'empereur. Mais, sans attendre la réponse à la lettre qu'il lui avait écrite de Prague pour se justifier, il se jette avec une armée sur les terres de Frédéric, duc de Thuringe et marquis de Misnie, partisan de l'empereur. (Voy. *les ducs de Thuringe.*) Il tourna ensuite ses armes contre les ducs d'Autriche, Albert et Otton, dont il ravagea le pays jusqu'à Vienne. Ayant après cela repris la route d'Italie, où son fils avait gagné une bataille, il rétablit le bon ordre en Lombardie, et revint, avec son fils, triomphant à Prague. Le roi Jean fit une nouvelle expédition, l'an 1333, en Italie; mais elle n'eut pas le même succès que la précédente, malgré les secours que lui donna le roi de France, qu'il était venu trouver en personne pour les obtenir. La fleur de la noblesse française qu'il avait emmenée, sous la conduite des comtes d'Armagnac et de Forès et du maréchal de Mirpoix, fut battue à plate couture sur les bords du Pô, dans les eaux duquel une partie se noya : presque tous ceux qui échappèrent à la mort demeurèrent prisonniers avec le comte d'Armagnac. Tel fut le fruit de la valeur inconsidérée des Francais dans cette expédition. Jean forma, l'an 1335, du chef de sa femme, des prétentions sur la Pologne, et entra dans ce pays à main armée pour les faire valoir. Le roi Casimir, pour éviter la guerre, lui céda ses prétentions sur la Silésie : cession qui fut confirmée en février 1339. Les Polonais lui promirent de plus une somme de quarante mille écus d'or. Suivant le P. Bertholet, cette somme n'ayant pas été entièrement payée, le roi de Hongrie, qui appréhendait également le roi de Bohême, y suppléa en lui donnant cinq cents livres d'or, avec une vaisselle de même métal, plusieurs chevaux de Hongrie superbement enharnachés, un baudrier et une écharpe d'or avec plusieurs meubles de grand prix. Le roi Jean était alors en France, où il fit un séjour au moins de deux ans. « C'est ce qu'on voit » par des lettres que donna le roi Philippe de Valois à Estre- » pilli, vers Mantes, le dernier de novembre 1338, pour » établir son très-cher cousin et féal Jean, roi de Bohême, » capitaine-général et son lieutenant sur tous autres en tout » le Languedoc, avec pouvoir de prendre, recevoir, retenir, » faire garnir, garder et établir, comme bon lui semblera, » les château, ville et appartenances de Penne, en Agénois, » et de faire en ce cas et en tout ce qui en dépend, en tous

» autres qui le touchent, et en toute ladite Languedoc. . . . .
» tout ce qu'il pourrait y faire lui-même s'il y était présent.
» On voit par ces lettres, dit dom Vaissète (*Hist. de Lang.*
» T. IV, p. 228), quelle était l'étendue de l'autorité du roi de
» Bohême dans la province. Nous trouvons en effet, ajoute-t-il,
» qu'il accorda par lui-même divers ennoblissements dans le
» pays, et on voit des rémissions et des grâces données par Guil-
» laume de Villars.... en qualité de commissaire député par
» ce prince, dans les parties de la Languedoc ».

L'an 1340, le roi de Bohême, attaqué de la même fluxion qui lui avait fait perdre un œil, se remet entre les mains d'un médecin juif de Montpellier, qui ne put le guérir. La fluxion même augmenta, et lui fit perdre entièrement la vue : c'est depuis ce tems qu'il fut appelé *Jean l'Aveugle.* (Dubrav. *Hist. Bohêm.*, l. 21.) En retournant dans ses états la même année, il s'arrêta au pont de Bouvines, entre Tournai et Lille, où il fit, le 9 septembre, son testament. Dans la suite, le roi de Bohême, gagné par le pape, engagea plusieurs princes de l'empire à déposer l'empereur Louis de Bavière, et à élire à sa place, Charles de Bohême son fils, le 24 juillet 1346. La même année, Jean, quoiqu'aveugle, et Charles son fils, marchent au secours de Philippe de Valois, roi de France, contre les Anglais. Ils se trouvèrent à la bataille de Créci, le 26 août 1346. Le roi de Bohême, qui s'était tenu d'abord à l'écart, apprenant que la victoire penchait du côté des ennemis, dit aux chevaliers qui étaient auprès de lui de le mener à l'endroit où combattait son fils Charles. On lui représente qu'étant privé de la vue, c'est se précipiter inutilement dans le danger. *N'importe*, dit-il, *je veux faire un coup d'épée ; et il ne sera pas dit que je suis venu ici pour rien. — Sire*, reprirent les chevaliers, *nous vous accompagnerons par-tout.* Alors pour ne point le perdre dans la mêlée, ils attachèrent la bride de son cheval aux brides des leurs, et entrèrent avec lui au milieu de la bataille. Tous ceux qui étaient avec lui furent tués, et il y trouva aussi la mort, digne fruit de son extravagante témérité (1). Ce prince

(1) Tous les historiens de Bohême s'accordent à dire que le corps du roi Jean de Luxembourg fut transporté à Luxembourg et y fut inhumé. Mais, en 1748, en réparant l'église des Dominicaines de Montargis, on y trouva son tombeau. Voici tout ce qu'on a pu lire de son épitaphe, à moitié détruite par le tems : *qui trépassa à la tête de ses gens ensemblement, les recommandant à Dieu le père le jour de. . . . . la glorieuse vierge Marie. Priez Dieu pour l'âme de ce bon roi.* 1346. Jean avait dans ce couvent deux tantes religieuses, dont une en fut prieure. Il y a lieu de croire qu'elles auront demandé le corps de ce prince, et

avait épousé, 1°., en 1310, ELISABETH, fille de Wenceslas IV, roi de Bohême, morte le 28 septembre 1330; 2°., l'an 1334, BÉATRIX, fille de Louis I, duc de Bourbon, morte le 23 décembre 1373, après s'être remariée à Eudes II, seigneur de Grancei, en Bourgogne. Il eut du premier lit, entr'autres enfants, Wenceslas, depuis nommé Charles, qui suit; Jean, marquis de Moravie; Gutte, ou Bonne, mariée à Jean, roi de France; Anne, femme d'Otton, duc d'Autriche; et du second lit, Wenceslas, duc de Luxembourg. Guillaume Machaut, poète contemporain, fait un portrait magnifique de Jean, roi de Bohême, dans son *Confort d'Amis*, adressé à Charles V, roi de France.

Pren garde, *lui dit-il*, au bon roi de Boheigne,
Qu'en France et en Allemaigne,
En Savoie et en Lombardie,
En Dannemarche et en Honguerie. . . . .
Et là pris et honneur conquerre.
Il donnoit fiés, joyaux et terres,
Or, argent; rien ne retenoit
Fors l'onneur, ad ce se tenoit,
Et il en avoit plus que nus:
Des bons fu li mieudres tenus;
De son bien tout li cœur me rit,
Et pour ce aussi qu'il me nourrit. . . . .
Mais je te jure et te promet
Qu'il estoit en si haut sommet
D'onneur, qu'il n'avoit si haut homme
Voisin, ne l'empereur de Rome,
Que si li voisist mouvoir guerre
Ou faire, qu'il ne l'allast querre
Tout en milieu de son pays.
N'estoit pas de ses gens haïs;
Car chakun l'aimoit et servoit
Pour ce que bien le desservoit.

Malgré ce pompeux éloge, la vie du roi Jean fut plutôt celle d'un chevalier errant que d'un grand monarque. Il entra dans presque toutes les guerres de son tems pour faire montre de sa valeur. Il n'eut rien de fixe dans le caractère: tantôt prodigue, tantôt avare; tantôt équitable, tantôt injuste; plein d'amour quelquefois pour ses sujets, et souvent leur oppresseur; alternativement religieux et libertin: bref, un composé bizarre de

---

que les historiens, ignorant cette circonstance, auront écrit sans preuve qu'il fut transporté à Luxembourg. (De Grâce, *Hist. de l'Univers*, tome IV, p. 432, n.)

vices et de vertus qu'il quittait et reprenait tour à tour. (Voy. *les comtes de Luxembourg.*) Il avait augmenté ses domaines des duchés de Lignitz et de Breslaw, dont le premier lui fut cédé par le duc Wladislas en 1323, et le second par Henri, fils de Henri *le Gras*, en 1327.

CHARLES I, ROI DE BOHÊME, IVe. DU NOM, EMPEREUR.

1346. CHARLES I, né à Prague le 16 mai 1316, élu roi des Romains au mois de juillet 1346, succéda, vers la fin du mois suivant, à Jean son père, dans le royaume de Bohême. On voit, à l'article des empereurs, ce qu'il a fait comme chef de l'empire, auquel il parvint en 1347. Cette même année 1347, et non 1361, il établit une université à Prague, ville érigée en archevêché quatre ans auparavant. Il visitait souvent cette académie, et prenait tant de plaisir à entendre les leçons des professeurs et les disputes des écoliers, qu'il y faisait quelquefois des séances de quatre heures entières; et lorsque ses courtisans, qui n'avaient pas le même goût que lui, l'avertissaient qu'il était l'heure de souper, « c'est ici mon souper, répondait-il, je n'ai pas le » loisir d'en faire d'autre ». (Hénélius, *Annal. Siles.*, p. 288.) Il divisa la Bohême en cercles, orna les principales villes, et fit construire à Prague un pont de pierre sur la Moldau, qui surpasse en longueur et en largeur ceux de Dresde et Ratisbonne. Dans son ordonnance, donnée à Prague, le 7 avril 1348, sur la supplication des états de Bohême, il confirma et expliqua les priviléges des Bohémiens, contenus dans les lettres de l'empereur Frédéric II. Charles y décida que l'élection du roi n'appartient aux états que dans le cas où il n'y aurait plus ni fils ni filles de la famille royale. L'an 1351, Charles acquiert, à deniers comptans, de l'électeur palatin, son beau-père, une grande partie du haut Palatinat; et telle est l'origine de la suzeraineté que les rois de Bohême ont toujours exercée sur ces terres depuis la rétrocession qu'ils en ont faite aux ducs de Bavière. « Ce » fut le premier pas, dit M. Pfeffel, que Charles fit dans la » route qu'il s'était tracée pour asservir à sa maison l'Allemagne » en la soumettant à la cour féodale de Bohême. Nous savons, » ajoute-t-il, que le ressort de cette cour s'étend d'une part » jusqu'aux portes de Francfort, et de l'autre jusqu'au centre de » la Thuringe et de la Misnie, qu'il pousse des rayons jusqu'en » Suabe, et que ses dépendances embrassent la Françonie ». Charles, vers le même tems, incorpora à la Bohême la ville et le cercle d'Egra, de l'aveu et du consentement des électeurs. Il confirma, par sa bulle d'or de 1356, le droit d'électorat aux rois de Bohême. L'an 1357, se voyant suzerain de toute la Si-

lésie, il la réunit à la couronne de Bohême sans éprouver d'opposition. (Busching.) Charles fit, le 10 février 1364, un pacte de confraternité avec les ducs d'Autriche pour leurs successions mutuelles. L'an 1370, il annexa la Lusace au royaume de Bohême. Il acquit d'Otton de Bavière, en 1373, le margraviat de Brandebourg. Le 29 novembre 1378 fut le terme de ses jours.

Charles était fort attentif à faire rendre la justice à ses peuples, et la leur rendait lui-même en personne. On remarque qu'il se tenait assis deux ou trois heures par jour devant la grande porte du château de Prague pour écouter les plaintes de ses sujets sans distinction. Il avait épousé, 1°. l'an 1333, BLANCHE, fille de Charles de Valois et sœur de Philippe VI, morte en 1348; 2°. l'an 1349, ANNE, fille de Rodolphe, électeur palatin, morte l'an 1352; 3°. l'an 1353, ANNE, fille de Henri II, duc de Schweidnitz, morte en 1364 (mariage qui lui apporta les principautés de Jauer et de Schweidnitz); 4°. l'an 1365, ELISABETH, fille de Bogislas V, duc de Poméranie, morte en 1393. Du premier lit sortirent Marguerite, femme de Louis le Grand, roi de Hongrie; Catherine, femme de Rodolphe IV, duc d'Autriche; Elisabeth, mariée à Jean-Galéas Visconti, duc de Milan; et Marguerite, femme de Jean, burgrave de Nuremberg: du second, Wenceslas, mort enfant: du troisième, Wenceslas, qui suit: du quatrième, Sigismond, empereur; Jean, duc de Luxembourg: Anne, femme d'Otton de Bavière, électeur de Brandebourg; et Anne, deuxième femme de Richard II, roi d'Angleterre. (*Voy.* Charles IV, empereur.)

WENCESLAS VI, ROI DE BOHÊME ET EMPEREUR.

1378. WENCESLAS VI, couronné roi de Bohême, l'an 1363, à l'âge de deux ans, et roi des Romains en 1376, succéda l'an 1378, à l'empereur Charles, son père. Ce prince, livré à toutes sortes de vices, dissipa en débauches, à Aix-la-Chapelle et à Francfort, les trésors que son père lui avait laissés. La peste cependant désolait la Bohême. Mais au lieu de faire passer des secours à ses malheureux sujets, il ne fit sentir son pouvoir dans ce royaume que par des ordres fulminants qu'il y envoyait contre ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. La noblesse bohémienne, irritée de sa tyrannie, ne tarda pas à se révolter. Pour la contenir, il fit venir ces restes de brigands, qu'on nommait *grandes compagnies*, qui couraient toute l'Europe, cherchant des princes qui voulussent les employer. Le ravage de la Bohême leur tint lieu de solde. L'arrivée de Wenceslas, après leur départ, fut un autre fléau pour ce pays. Il ne s'y distingua

que par des extravagances et des atrocités. Sa conduite ne se dé-mentit point dans le gouvernement de l'empire. Elle le fit mé-priser et détester, au point que quatre électeurs, auxquels se joignirent plusieurs princes, le déposèrent juridiquement le 20 août de l'an 1400. (Voy. *l'empereur Wenceslas.*) Les Bohémiens n'avaient pas attendu ce terme pour en venir à un nouveau sou-lèvement. L'an 1394, ayant surpris Wenceslas, le 4 octobre, dans le monastère de Beraun, ils l'enferment à Prague, où il fut gardé près de quatre mois. S'étant échappé par l'adresse d'une servante, il se vengea cruellement de ses ennemis. Wenceslas continuant ses fureurs, les Bohémiens appelèrent, en 1402, son frère Sigismond, roi de Hongrie. On le renferma de nouveau dans le château de Prague, puis on le transporta dans une for-teresse sur le Danube, et Sigismond fut déclaré régent du royau-me. Un pêcheur fournit à Wenceslas le moyen de se sauver. Il revient à Prague, fait main-basse sur une partie des Hongrois, et taxe la ville à des sommes considérables. Sigismond, trop oc-cupé pour lors en Hongrie, ne peut songer aux affaires de Bo-hême. Vers le même tems, les livres de Jean Wiclef, anglais, furent apportés en Bohême. Jean Hus, bohémien de naissance, qui avait étudié à Oxford et était devenu confesseur de la reine, adopta la doctrine de Wiclef, et la prêcha publiquement à Prague. Il le fit encore plus hardiment lorsque l'université de Prague l'eut élu pour recteur. Ce fut alors qu'il attaqua, sans ménagement, le clergé, le pape, les indulgences, et la com-munion sous une seule espèce. Le roi et la reine inclinèrent pour Jean Hus. L'université fut partagée à son occasion. Plus de qua-rante mille écoliers, allemands et polonais, en sortirent pour ne pas prendre part aux nouveautés. Le pape frappa d'excom-munication Jean Hus, et d'interdit la ville de Prague. Wen-ceslas, intimidé par le pape, veut réprimer les Hussites. Il n'en était plus tems. La noblesse s'étant déclarée pour les sectaires, l'autorité du roi et du sénat fut entièrement anéantie. L'an 1415 se tint le concile générale de Constance. Jean Hus et Jé-rôme de Prague, son disciple, mandés à cette assemblée, y fu-rent arrêtés, condamnés et brûlés vifs. (Voy. *le concile de Cons-tance.*) Le prétendu martyr de Jean Hus augmenta le zèle de ses disciples. « Les Bohémiens, qui étaient trop grossiers pour » entrer dans les disputes subtiles des théologiens, n'embras-» sèrent cette nouvelle secte que par esprit d'indépendance et » de mutinerie, qui est assez le caractère de cette nation. Ces » nouveaux convertis secouèrent le joug du pape, et se servirent » des libertés de leur conscience pour couvrir le crime de leur » révolte ». (*Mémoires de Brandeb.*) Ayant choisi pour leur chef Jean de Toveznow, dit Zischka, ou Ziska, c'est-à-dire

le Borgne, parce qu'il avait perdu un œil dans un combat, ils s'assemblèrent au nombre de quarante mille sur une montagne située dans le cercle du Bechin, pour y célébrer le service divin et tenir leurs assemblées. Le camp qu'ils y établirent fut bientôt transformé en une ville, dont les habitants furent appelés *Taborites*; car Tabor, en langue bohémienne, veut dire *camp*. L'an 1419, au mois d'août, Ziska, jouissant de toute la confiance du peuple, marche à Prague avec une armée. Il entre dans l'hôtel de ville, et fait jeter par les fenêtres les sénateurs, qui sont reçus du peuple sur leurs lances et leurs fourches. A la nouvelle de ce massacre, Wenceslas est frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il meurt le 16 août 1419, à l'âge de cinquante huit ans. Il avait épousé, 1°. l'an 1377, JEANNE, fille d'Albert, duc de Bavière-Straubing et comte de Hollande, morte en 1388; 2°. en 1389, SOPHIE, fille de Jean, électeur de Bavière, décédée en 1428: ces deux mariages furent stériles.

Jamais la Bohême n'eut de souverain plus cruel ni plus infâme que Wenceslas. L'ivrognerie, qui était sa passion dominante, le plongea dans toutes sortes de crimes. Lan 1383, le 16 mai, il fit précipiter dans la Moldau le prêtre Jean Népomucène, pour n'avoir pas voulu lui révéler la confession de la reine. On raconte qu'un jour son cuisinier n'ayant pas apprêté les mets à son goût, il le fit embrocher et rôtir vif. Il menait ordinairement à ses côtés le bourreau, qu'il appelait son compère et qui l'était en effet; et lorsque son humeur sanguinaire l'agitait, il faisait pendre à ses yeux le premier qu'il rencontrait, sans autre forme de justice. Il avait pratiqué dans une des salles basses de son château de Wischeradt, sur la Moldau, un pavé ferme en apparence, mais qui d'un coup de pied se renversait, et précipitait dans le fleuve ceux qui étaient dessus. Ce monstre faisait gloire de prendre pour modèle le plus affreux des empereurs romains. On écrivit un jour sur le mur de sa chambre, *Wenceslaüs alter Nero*. Loin de s'offenser de ce trait, il ajouta avec de la craie : *Si non fui adhuc, ero*. Telle est l'idée que nous donnent de Wenceslas la plupart des historiens, tant anciens que modernes. Ce qui pourrait néanmoins faire soupçonner de l'exagération dans ce portrait, c'est le silence que garde, en parlant de ce prince, Æneas Silvius (qui devint le pape Pie II), sur les énormités dont on charge sa mémoire.

SIGISMOND.

1419. SIGISMOND, empereur et frère de Wenceslas, lui succéda au royaume de Bohême en 1419. Ayant assemblé les états,

le 15 décembre de la même année, à Béraun, il y reçut les soumissions de la ville de Prague. La Bohême, cependant, continuait d'être un théâtre de troubles et de discordes. Les succès de Ziska contre les Catholiques, l'avaient rendu le maître de tout. On fut obligé de publier une croisade contre les révoltés. La ville de Prague, oubliant la fidélité qu'elle avait promise au roi, se joignit à eux. Sigismond en fit le siége; mais Ziska ayant défait son armée le 11 juillet 1420, Sigismond fut obligé d'accorder une trêve, pendant laquelle il se fit couronner à Prague le 27 ou le 28 du même mois, suivant Byzinius. Ziska, la même année, assiégeant la forteresse de Rabi, perd, d'un éclat de bombarde, le bon œil qui lui restait, et n'en devient pas moins redoutable aux Catholiques. L'an 1421, nouveaux progrès des Hussites. Ziska, tout aveugle qu'il est, bat à leur tête toutes les armées qu'on envoie contre lui. Les Hussites offrent la couronne à Jagellon, roi de Pologne, qui la refuse; puis, en 1422, à Sigismond Koributh, neveu du duc de Lithuanie. Koributh fit un troisième parti dans la Bohême, et augmenta le trouble jusqu'en 1427, époque de sa retraite forcée. Ziska meurt de la peste le 18 octobre 1424. En mourant, il ordonna, suivant plusieurs écrivains, qu'après son trépas on écorchât son corps, et qu'on fît un tambour de sa peau. *Le bruit qu'elle fera*, disait-il, *suffira pour effrayer nos ennemis, et les mettre en fuite.* C'est un conte que cet ordre. Le corps de Ziska fut porté à Czaslau, ville épiscopale de Bohême, et inhumé dans la cathédrale, avec une épitaphe magnifique qu'on lisait encore sur son tombeau du tems de Théobalde, qui la rapporte. La mort de Ziska ne rétablit pas les affaires de Sigismond. Deux autres généraux hussites, Procope *le Rasé* et Procope *le Petit*, eurent le même succès que Ziska, et détruisirent, en 1431, une nouvelle armée de croisés, formée contre eux. Sigismond, toujours malheureux à la guerre, fut obligé de composer avec les rebelles. Il fit avec eux divers traités, dont il tira plus d'avantages que des batailles qu'il leur livra. L'an 1433, la division se mit parmi les différents partis des Bohémiens. Le décret du concile de Bâle, qui leur accordait la communion sous les deux espèces, en fut l'occasion. Les états de Bohême, acceptant le formulaire d'union que le concile leur avait envoyé, se séparèrent des Hussites, qui le rejetaient, et furent appelés Calixtins, à cause du calice dont ils demandaient l'usage dans la communion.

L'an 1434, bataille gagnée, le 31 mai, par Meinard de Néhauss, général des états, sur les Hussites, dont un grand nombre furent tués avec Procope *le Rasé* : le reste des Hussites fut reduit. Sigismond, rappelé à Prague, y fit son entrée le 23 août 1436, et fut de nouveau reconnu souverain du royaume. Ce

prince mourut, le 9 décembre 1437, à Znaïm, en Moravie, et fut inhumé à Waradin, en Hongrie. Il avait épousé, 1°. l'an 1386, **Marie**, fille et héritière de Louis le Grand, roi de Hongrie, morte sans enfants, l'an 1392; 2°. l'an 1408, **Barbe**, fille d'Herman, comte de Cillei, décédée le 11 juillet 1451, dont il eut Elisabeth, femme d'Albert, qui suit. Barbe fut la plus méchante princesse de son siècle, et mérita, par ses débauches et ses autres vices, l'affreux nom de *Messaline de l'Allemagne*. (*Voyez* Sigismond, *empereur, roi de Hongrie, margrave de Brandebourg.*)

ALBERT D'AUTRICHE.

1438. **Albert**, fils d'Albert IV, duc d'Autriche, et de Jeanne de Bavière, succèda au royaume de Bohême à Sigismond, en vertu de son mariage avec **Elisabeth**, fille et unique héritière de ce prince, et conformément aux conventions faites entre les rois de Bohême et les ducs d'Autriche, pour la succession de la Bohême. Sigismond, dès l'an 1423, lui avait conféré la Moravie, qu'il défendit avec valeur contre les Hussites. Albert n'alla prendre possession de la Bohême qu'après avoir reçu la couronne de Hongrie, le 1er. janvier 1438, et s'être fait élire empereur le 18 mars suivant. Arrivé en Bohême, il y éprouva de la contradiction de la part des Hussites, qui avaient appelé au trône Casimir, prince de Pologne, âgé de treize ans. Albert avait pour lui tous les Catholiques. Les états le proclamèrent roi de Bohême le 6 mai 1438, et, le 29 juin suivant, il fut couronné à Prague. La guerre continua vivement entre les deux compétiteurs. Les Polonais, ayant enfin succombé, furent obligés d'évacuer le Pays. Albert, après avoir rétabli le calme en Bohême, se mit en marche pour aller au secours de Georges, despote de Servie, contre les Turcs. Il tomba malade à Bude, et mourut au village de Niesmiel, près de Gran ou Strigonie, en retournant à Vienne, le 27 octobre 1439, dans la quarante-cinquième année de son âge. Sa femme, **Elisabeth**, qu'il avait laissée enceinte, accoucha, le 22 février 1440, d'un fils nommé Ladislas, qui suit. Elle lui avait donné auparavant deux filles : Anne, mariée à Guillaume III, duc de Saxe; et Elisabeth, femme de Casimir IV, roi de Pologne. La mère de ces enfants, qu'Albert avait épousée l'an 1422, mourut, l'an 1447. (Voyez *les empereurs et les rois de Hongrie.*)

LADISLAS LE POSTHUME.

1440. **Ladislas**, né, comme on l'a dit, le 22 février 1440, d'Albert, et d'Elisabeth, éprouva de grandes contradictions,

même avant sa naissance, en Bohême et en Hongrie, pour succéder à ces deux couronnes. Les états de Bohême, divisés entre les Catholiques et les Hussites, voulurent d'abord, après la mort d'Albert, pourvoir à la régence. La reine obtint d'eux qu'ils attendraient ses couches. Lorsque Ladislas fut né, les états, et sur-tout les Hussites, déclarèrent qu'ils ne voulaient point d'un enfant pour roi. Ils offrirent la couronne à Albert, duc de Bavière, qui la refusa. L'empereur Frédéric, à qui ils firent ensuite la même offre, répondit qu'il voulait conserver à Ladislas les royaumes de ses pères. Les états nommèrent deux administrateurs pendant la minorité. Ptaczeck fut choisi par les Hussites, et Meinard de Néhauss par les Catholiques. Georges Podiébrad, étant parvenu, l'an 1444, à l'une de ces deux places, s'empara de toute l'autorité pendant la minorité de Ladislas, et par-là se fraya la route du trône après la mort de ce prince. L'an 1453, Ladislas arrive de Hongrie en Bohême, où il est couronné le 28 octobre, après avoir juré une capitulation favorable aux Hussites. Podiébrad se fait confirmer par ce prince dans la dignité de gouverneur du royaume. Le nouveau roi s'étant rendu, l'année suivante, en Silésie, fait son entrée dans Breslaw avec une pompe extraordinaire, et y reçoit, le 11 décembre, l'hommage des Silésiens; sur quoi il est à remarquer, qu'alors un roi de Bohême ne pouvait pas exiger, en Silésie, le serment de fidélité qu'il n'y fût présent en personne. L'an 1457, Ladislas envoie des ambassadeurs à Charles VII, roi de France, pour lui demander Madeleine, sa fille, en mariage. Mais avant que la princesse se mît en route pour la Bohême, Ladislas mourut à Prague, le 23 novembre 1457, à l'âge de dix-huit ans. Sa mort fut mise sur le compte de Podiébrad et de Rockisane, deux chefs des Hussites. Jean Cochlée, dans son Histoire des Hussites, liv. XI, l'attribue à un excès de raves qu'il avait mangées à son souper. (*Voyez* Ladislas V, *roi de Hongrie*).

GEORGES PODIÉBRAD.

1458. Georges de Cunstat, né le 23 avril 1420, de Victorin de Cunstat, seigneur de Podiébrad, et d'Anne de Wartemberg, comte de Glatz, ayant toute la puissance en main après la mort de Ladislas, déclara que ce prince lui avait laissé l'administration du royaume jusqu'à la Pentecôte de l'année suivante. Personne n'osa le contredire; ainsi il resta le maître de tout. Cependant, plusieurs compétiteurs se présentèrent pour la couronne; les ducs d'Autriche, en vertu des pactes de famille; Guillaume, duc de Saxe, et Casimir, roi de Pologne, du chef de leurs femmes, sœurs de Ladislas; le

roi de France, Charles VII, offrait un de ses fils, avec de magnifiques promesses. L'empereur, de son côté, voulait disposer de la Bohême comme d'un fief vacant, attendu que Ladislas, dans le tems, ne lui avait pas demandé l'investiture. Podiébrad, par la faveur des Hussites qu'il protégeait, et l'adresse de Rockisane, triompha de tous ces partis, et fut élu roi de Bohême par acclamation, le 2 mars 1458, puis couronné le 7 mai suivant. Pour se maintenir sur le trône, il s'étudia à gagner tous ceux qui pouvaient le traverser. Après avoir rendu la liberté à Mathias Corvin, que les Hongrois venaient d'élire pour leur roi, pendant qu'il était en prison sous sa garde, il lui donna Catherine, sa fille, en mariage; il maria Sidonie, son autre fille, avec Albert, fils du duc de Saxe: il délivra l'empereur Frédéric III, assiégé dans son palais, à Vienne, par ses sujets rebelles, et obtint, par là, d'être reconnu roi de Bohême, par un diplôme impérial du 31 juillet 1459. Podiébrad ne réussit pas également auprès du saint siége. Il envoya, l'an 1462, des ambassadeurs au pape Pie II, pour lui demander la confirmation de son élection, et du compacte fait avec la Bohême au concile de Bâle, pour la liberté de communier sous les deux espèces. Le pape éluda le premier point, et refusa net le second. Podiébrad s'obstinant, par le conseil de Rockisane, fait archevêque de Prague, à soutenir la légitimité du compacte, le pape le frappa d'anathème, le 29 mars 1463, comme fauteur d'hérétiques, et le cita à Rome. Podiébrad, excité par Rockisane, commença dès-lors à persécuter les Catholiques; il s'attira par-là un nouvel anathème, qui fut lancé par Paul II. Ce pape le déclara même, l'an 1465, privé du royaume, et pressa Mathias, roi de Hongrie, d'accepter la couronne de Bohême. Mathias entra, l'an 1468, dans la Moravie, et fut proclamé roi de Bohême, le 3 mai 1469. Podiébrad, pour lui opposer un adversaire puissant, fit reconnaître pour son successeur, le 19 juillet de la même année, Wladislas, fils de Casimir, roi de Pologne. Cette double élection continua la guerre en Moravie et en Silésie. Georges Podiébrad mourut au milieu de ces troubles, le 22 mai 1471, à l'âge de 51 ans. « C'était un prince faible, dit le nouvel » historien de Hongrie, dont le caractère était peu décidé, » supportant les malheurs avec assez de courage, mais igno- » rant l'art de les réparer, trop incertain pour rien entre- » prendre de grand, trop peu ferme pour achever ce qu'il » avait entrepris ». Il avait épousé, 1°. CUNÉGONDE, fille de Smilon, baron de Sternberg, morte en 1449; 2°. JEANNE, baronne de Rosmithel, morte en 1475. Du premier lit, il eut cinq enfants, du nombre desquels sont Henri, qu'il fit

duc de Munsterberg, en Silésie, après Victorin, son frère, que le roi Mathias avait emmené prisonnier à Bude; Catherine et Sidonie, mentionnées ci-dessus. Du second sortirent un fils et une fille, Ludomille, mariée à Frédéric Ier, duc de Lignitz et de Brieg.

WLADISLAS, OU LADISLAS II.

1471. Wladislas, fils aîné de Casimir IV, roi de Pologne, et d'Elisabeth, reconnu pour successeur de Podiébrad, le 19 juillet 1469, fut proclamé roi de Bohême, le 27 mai 1471, à Kuttemberg, et couronné, le 16 août suivant, à Prague, par des évêques polonais. Mathias, roi de Hongrie, son compétiteur, se fit, de son côté, proclamer à Iglaw, en Moravie, par le nonce, de l'autorité du pape; et les Silésiens tinrent son parti. Il obtint de l'empereur, par force, l'investiture de la Bohême, que ce prince avait déjà accordée à Wladislas. Enfin, le 12 février 1475, les deux contendants firent une convention qui fut confirmée, le 7 décembre 1478, à Olmutz, par laquelle il fut réglé que chacun d'eux jouirait du titre de roi de Bohême; que le royaume appartiendrait à Wladislas, avec les droits d'électeur; que Mathias aurait les trois provinces incorporées à la Bohême, savoir la Lusace, la Moravie et la Silésie, lesquelles reviendraient à Wladislas, au cas que Mathias décédât le premier. Wladislas avait des droits bien fondés sur le duché de Luxembourg. Pour les faire valoir, il fit, l'an 1480, une ligue offensive avec Louis XI, roi de France, contre l'archiduc Maximilien et Marie de Bourgogne, sa femme. Mais cette ligue n'eut point de suite. L'an 1490, Mathias étant mort, le 4 avril, sans enfants légitimes, Wladislas se mit en possession des trois provinces dont le premier avait joui. Il marcha ensuite à la tête d'une armée en Hongrie, et emporta cette couronne sur ses concurrents, le 15 juillet de la même année.

Wladislas établit, en 1498, une cour souveraine des ducs et des états de Silésie, et forma par-là une liaison plus étroite entre les duchés particuliers de cette province. « Cependant » le pouvoir de ces ducs diminua de jour en jour à proportion » que l'autorité des suzerains augmentait. Insensiblement, les » ducs de la famille de Piaste s'éteignirent, et leurs états » tombèrent en partie sous la puissance immédiate des rois de » Bohême; les autres, à la vérité, furent conférés à d'autres » ducs et princes, mais sous des conditions beaucoup plus » onéreuses que celles sous lesquelles les princes Piaste avaient » tenu leurs fiefs. Peu après, toute l'administration de la

» Silésie, fut mise sur le pied allemand, et nombre de familles de cette nation furent attirées dans ce pays, où elles perfectionnèrent l'économie rurale, établirent des manufactures et firent fleurir le commerce. » (Busching.)

L'an 1509, pour assurer la succession de la Bohême à sa maison, Wladislas fit couronner Louis, son fils, le 11 mars à Prague. L'an 1516, Wladislas mourut à Bude, le 13 mars, à l'âge de soixante ans, emportant au tombeau le surnom de *la Vache*, qu'on lui avait donné à cause de sa lenteur. Il avait régné quarante cinq ans en Bohême. Ce prince avait épousé, 1°. BÉATRIX, fille de Ferdinand, roi de Naples, et veuve de Mathias, roi de Hongrie, morte en 1491; 2°., l'an 1502, ANNE DE FOIX, fille de Gaston de Candale, morte en 1506. Il eut du second lit Anne, mariée à Ferdinand, archiduc d'Autriche; et Louis, qui suit. (*Voy.* Ladislas VI, *roi de Hongrie.*)

LOUIS.

1516. LOUIS, né le 11 juillet 1506, de Wladislas et d'Anne, couronné roi de Bohême, le 11 mars 1509, succéda, l'an 1516, à son père, dans les royaumes de Bohême et de Hongrie, sous la tutelle de l'empereur Maximilien et de Sigismond, roi de Pologne. L'an 1526, il périt le 29 août, à la bataille de Mohatz, sans laisser d'enfants de MARIE, son épouse, fille de Philippe *le Beau*, archiduc d'Autriche et roi d'Espagne. Cette princesse devint gouvernante des Pays-Bas, en 1530, et mourut à Cicales, en Espagne, le 18 octobre 1558, âgée de cinquante-trois ans. (*Voy.* Louis II, *roi de Hongrie.*)

FERDINAND Ier.

1526. FERDINAND Ier, fils de Philippe d'Autriche et de Jeanne de Castille, aussitôt après la mort de Louis, envoya des ambassadeurs aux états de Bohême, pour demander la couronne, tant du chef d'Anne, sa femme, que du sien, en vertu des pactes de succession faits entre les rois de Bohême et la maison d'Autriche. Les états déclarèrent que, sans s'arrêter à la discussion de ces droits, ils procéderaient à une élection libre. En conséquence, ils proclamèrent, en décembre 1526, Ferdinand, roi de Bohême, et, le 13 du même mois, ils l'obligèrent à leur donner des reversaux pour reconnaître qu'il avait été par eux volontairement élu. Cet acte fut depuis anéanti par les états de 1545 et de 1548. L'une et l'autre assemblées donnèrent des lettres reversales, où elles se référaient

à la bulle d'or, et à celle de 1348 pour la succession héréditaire, sans préjudice de leurs autres privilèges. L'an 1527, Ferdinand fut couronné, le 24 février, à Prague. Les Catholiques de Bohême se distinguèrent, l'an 1546, sous les ordres de leur roi, dans la guerre de Smalkalde : ils furent victorieux à Elsmick, et défirent, en 1554, à Swarzénach, Albert, margrave de Brandebourg, mis au ban de l'empire. Ferdinand parvint, l'an 1558, à l'empire, après la mort de Charles V, son frère. Il mourut à Vienne, le 25 juillet 1564, et fut inhumé, le 20 août, à Prague. Ce prince avait fait, l'an 1543, un testament auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, portant que la postérité mâle venant à s'éteindre dans sa maison, les états autrichiens seraient dévolus à l'archiduchesse Anne, sa seconde fille, femme d'Albert III (ou V), duc de Bavière et à ses enfants. Le cas prévu est arrivé deux siècles après. (*Voyez* Charles-Albert, *duc de Bavière.*)
ANNE, son épouse, fille de Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, à laquelle il avait donné sa main, l'an 1521, morte en 1547, le fit père de Maximilien, qui suit; de Ferdinand, comte de Tyrol, décédé en 1595, à l'âge de soixante-six ans; de Jean, mort en bas âge; de Charles, archiduc de Gratz; d'Elisabeth, femme de Sigismond-Auguste, roi de Pologne; d'Anne, mariée à Albert, duc de Bavière; de Marie, femme de Guillaume, duc de Juliers; de Catherine, alliée à Sigismond-Auguste, roi de Pologne, veuf de sa sœur; de Barbe, femme d'Alphonse d'Est II, duc de Ferrare; de Jeanne, alliée à François de Médicis, grand duc de Toscane; et de deux filles religieuses.

MAXIMILIEN.

1564. MAXIMILIEN, fils de Ferdinand et d'Anne de Hongrie, couronné roi de Bohême le 20 septembre 1562, succéda, l'an 1564, à son père dans l'empire et dans ses autres états : il travailla, mais sans succès, à pacifier les troubles de la religion. L'an 1567, on abrogea, dans les états de Prague, les compactes observés jusqu'alors sur la religion; ce qui causa dans la suite beaucoup de désordres. Maximilien mourut le 12 octobre 1576. (*Voy.* Maximilien II, *empereur*, et Maximilien, *roi de Hongrie.*)

RODOLPHE.

1575. RODOLPHE, fils de Maximilien et de Marie d'Autriche, couronné roi de Bohême le 22 septembre 1575, du vivant de son père, lui succéda, l'an 1576, dans l'empire, comme dans

ses autres domaines. L'an 1587, après la mort d'Etienne Batthori, roi de Pologne, il envoie solliciter cette couronne pour l'archiduc Maximilien, son frère. L'archiduc est élu, par une partie des Polonais, au mois d'août de la même année. Mais, peu de jours après, vaincu et pris dans une bataille par Sigismond, son compétiteur, il n'obtint sa liberté qu'en renonçant à la couronne qui lui était contestée. L'an 1609, le 10 juillet, Rodolphe, sur les fortes instances des Protestants de Bohême, est obligé de leur accorder le libre exercice de leur religion. L'ambition de Mathias, son frère, était ce qui troublait le plus sa tranquillité. L'an 1611, après lui avoir enlevé la Hongrie, Mathias le force à lui céder la Bohême par traité du 22 mai. Rodolphe mourut le 20 janvier 1612. (*Voy.* Rodolphe II, *empereur*, et Rodolphe, *roi de Hongrie.*)

MATHIAS.

1611. **Mathias**, successeur de Rodolphe son frère dans tous ses états héréditaires, fut couronné roi de Bohême à Prague, le 23 mai 1611. Le cardinal Diétrichstein, avant la cérémonie, tenant ce prince d'une main, et le burgrave de l'autre, dit à l'assemblée : « voici Mathias, roi de Hongrie : » voulez-vous l'avoir et le reconnaître pour votre roi » ? Tout le monde y ayant consenti par des cris de joie, le prélat mit la couronne sur la tête du prince, et prononça plusieurs oraisons ; après quoi les seigneurs lui prêtèrent serment, en touchant sa couronne avec deux doigts. Lui-même, huit jours après, en fit à son tour un, par lequel il s'engageait à maintenir les priviléges et statuts du royaume, et ratifia les accords faits entre les Catholiques et les Protestants. Mais ces serments n'assurèrent point une paix durable au royaume. L'an 1618, recommencèrent les troubles de la Bohême, qui enfantèrent la guerre qu'on nomma de trente ans. Les états ecclésiastiques du pays y donnèrent occasion, en faisant abattre les temples des Protestants. Ceux-ci ne laissèrent pas cette entreprise impunie. Le 23 mai de la même année, ils s'assemblent en grand nombre ; et, sous prétexte d'une infraction faite aux lettres-patentes de 1609 pour le libre exercice de leur religion, ils montent au château, et jettent par les fenêtres, d'une hauteur prodigieuse, deux des principaux seigneurs catholiques, avec le secrétaire d'état. Leur chute ne fut point funeste, parce-que l'eau du fossé les soutint, et le secrétaire conserva même assez de présence d'esprit pour demander pardon à l'un des deux seigneurs d'être tombé sur lui. Ils eurent de plus le bonheur de n'être atteints d'aucun des coups de mousquet qu'on

tira sur eux. Les séditieux ayant pour chef le comte de Thurn, ou de la Tour, se saisissent ensuite du gouvernement, lèvent des troupes et font une confédération de diverses provinces. Les princes protestants s'unirent aux Bohémiens, et leur envoyèrent du secours. On leur opposa la ligue catholique pour le maintien de la réligion. L'an 1619 se tint l'assemblée d'Egra pour apaiser ces troubles; elle fut inutile. Matthias mourut de chagrin à Vienne, le 20 (et non le 10) mars de la même année. (*Voy.* Mathias, *empereur*, et Mathias, *roi de Hongrie.*

FERDINAND II.

1619. FERDINAND II, fils de Charles d'Autriche, duc de Styrie, et de Marie-Anne de Bavière, fut couronné roi de Bohême le 29 juin 1617, roi de Hongrie le 1er. juillet 1618, et empereur le 6 septembre 1619; mais il éprouva de grandes contradictions, pour les couronnes de Bohême et de Hongrie, après la mort de Mathias. Les Protestants de l'Autriche et de la Hongrie se joignirent à ceux de Bohême pour le rejeter, malgré l'élection qu'ils avaient précédemment faite de lui pour leur roi. Leur armée, commandée par le comte de la Tour, fit irruption dans la Moravie et la basse Autriche, pour contraindre ces provinces à se joindre à eux. Les états de Bohême s'étant assemblés à Prague, déposent Ferdinand le 19 août 1619, et élisent à sa place, le 5 septembre, Frédéric V, électeur palatin, chef de la ligue protestante. Sa mère n'oublia rien pour engager celui-ci à refuser cette couronne, qu'elle prévoyait devoir lui être funeste. Mais sa femme, princesse ambitieuse, fit tant par ses importunités, qu'il consentit à son election. Il en signa le décret en pleurant, et fut couronné roi de Bohême à Prague, le 25 octobre suivant selon M. Pfeffel, le 4 novembre selon Sponde et d'Avrigni. Les princes protestants et les catholiques arment respectivement pour la défense de Frédéric et pour celle de Ferdinand. Bataille de Prague gagnée par les derniers, le 8 novembre 1620. Frédéric se réfugie dans Prague, d'où il sort la nuit suivante pour se retirer en Silésie avec sa femme et ses enfants. Mais l'empereur l'ayant mis au ban de l'empire avec tous ses alliés, les Silésiens effrayés l'obligent à quitter leur pays. Il passe en Danemarck, et de là en Hollande. Cependant le comte de Mansfeld, le plus zélé de ses généraux, travaillait à relever son parti. Le duc de Brunswick et le marquis de Bade-Dourlach entrèrent dans ses vues et levèrent des troupes à la hâte. Frédéric vint les joindre avec ce qu'il avait pu ramasser de soldats et d'argent. Mais le génie qui présidait à leur entreprise ne fut ni plus heureux ni

plus sage qu'auparavant. Tandis que Tilli, général des troupes impériales, taillait en pièces l'armée du comte de Mansfeld dans le Palatinat, le comte d'Anhalt, commandant des troupes de Cologne, chassait de la Westphalie celles du duc de Brunswick. La Bohême ne prenait aucune part à ces mouvements. Entièrement soumise à Ferdinand depuis l'exécution qu'il avait fait faire, en 1621, de quarante-trois chefs de la dernière révolte, elle ferma l'oreille à toutes les sollicitations qu'on lui fit pour remuer de nouveau. Ferdinand mourut à Vienne le 13 février 1637. Il avait épousé, 1°., l'an 1600, MARIE-ANNE, fille de Guillaume, duc de Bavière, morte le 8 mars 1616; 2°., l'an 1622, ELÉONORE, fille de Vincent Ier, duc de Mantoue, morte le 17 juin 1635. Il laissa du second lit Ferdinand, qui suit; Marie-Anne, mariée à Maximilien, électeur de Bavière; Cécile-Renée, femme de Wladislas VII, roi de Pologne; et Léopold, évêque de Strasbourg. (*Voy.* Ferdinand II, *roi de Hongrie*, Ferdinand II, *empereur*, et Jean-Georges Ier, *électeur de Saxe.*)

FERDINAND III.

1637. FERDINAND III, roi de Hongrie en 1625, reconnu roi de Bohême le 25 novembre 1627, élu roi des Romains en 1636, succéda, l'an 1637, à l'empereur Ferdinand II, son père. Le 5 août 1646, il fit couronner roi de Bohême FERDINAND IV, son fils, que la mort lui ravit le 9 juillet 1654. L'empereur Ferdinand termina ses jours le 1er. avril 1657. Il avait épousé, 1°. l'an 1631, MARIE-ANNE, fille de Philippe III, roi d'Espagne, morte en 1646; 2°. l'an 1648, MARIE-LÉOPOLDINE, fille de Léopold V, archiduc de Tyrol, morte en 1649; 3°. l'an 1651, ELÉONORE, fille de Charles II, duc de Mantoue, morte le 5 décembre 1686. Du premier lit il eut, entr'autres enfants, Ferdinand IV, dont on vient de parler; Léopold, qui suit; et Marie-Anne, femme de Philippe IV, roi d'Espagne. Du second lit, vint Charles-Joseph, grand-maître de l'ordre Teutonique. Du troisième sortirent Eléonore-Marie, femme de Michel, roi de Pologne, puis de Charles-Léopold, duc de Lorraine; et Marie-Anne, mariée à Jean-Guillaume, électeur palatin. (*V.* Ferdinand III, *empereur*, et Ferdinand IV, *roi de Hongrie.*)

LEOPOLD.

1657. LÉOPOLD, second fils de Ferdinand III, fut proclamé roi de Bohême le 14 septembre 1656. Il était déjà roi de Hongrie dès l'année précédente, et il parvint à l'empire, en 1657,

après la mort de son père. La Bohême fut paisible sous son règne. Léopold mourut à Vienne le 5 mai 1705. (*Voyez* Léopold, *roi de Hongrie*, et Léopold, *empereur.*)

JOSEPH Ier.

1705. JOSEPH Ier, roi de Hongrie en 1687, succéda, le 5 mai 1705, à Léopold, son père, dans le royaume de Bohême, ainsi que dans l'empire. L'an 1708, les états de l'empire consentirent, le 30 juin, au rétablissement de la couronne de Bohême, dans tous les droits aux diètes, dont les anciens rois avaient joui, et dont ils avaient laissé perdre une partie. Joseph mourut le 17 avril 1711. (Voyez *les empereurs et les rois de Hongrie.*)

CHARLES.

1711. CHARLES, fils puîné de l'empereur Léopold, succéda, l'an 1711, à Joseph, son frère, dans la Bohême, ainsi que dans la Hongrie et dans l'empire. Il mourut le 20 octobre 1740. (*Voyez* Charles, *roi de Hongrie*, et Charles VI, *empereur.*)

MARIE-THÉRÈSE.

1740. MARIE-THÉRÈSE, fille aînée de l'empereur Charles VI, fut reconnue, aussitôt après la mort de ce prince, par tous les grands qui l'environnaient, et par tous les officiers des tribunaux, héritière et souveraine de tous les états qui composaient les principautés héréditaires de son père. Mais plusieurs princes lui disputèrent cet immense patrimoine. L'électeur de Bavière fut le premier qui se mit sur les rangs. Le 3 novembre 1740, il fit faire à Vienne, par son ministre, une protestation contre la prise de possession de Marie-Thérèse. On pouvait lui objecter la renonciation de l'archiduchesse, sa femme; mais il soutenait qu'elle ne pouvait préjudicier aux droits qu'il avait de son chef à la succession des états de la maison d'Autriche, en vertu du testament de Ferdinand Ier, dont Albert V, duc de Bavière, avait épousé la fille aînée; testament qui substituait cette princesse pour succéder au royaume de Bohême et de Hongrie, selon lui, *au défaut d'hoirs mâles*, et, selon le système de la cour de Vienne, *au défaut d'hoirs légitimes.* Au mois de décembre suivant, les princes de l'Europe refusent de reconnaître le suffrage électoral de Bohême entre les mains d'une princesse. Marie-Thérèse veut transmettre ce droit au grand-duc, son époux, qu'elle avait associé au gouvernement de ses états; mais on lui soutient qu'il n'est point cessible, et ne peut être exercé que par le pos-

sesseur du titre qui le donne. Au mois de septembre 1741, l'électeur de Bavière entre, avec une armée de bavarois et de français, en Autriche, se replie ensuite sur la Bohême, prend d'assaut Prague, et s'y fait couronner roi le 19 décembre. Ce triomphe ne fut pas de longue durée. Charles semblait l'avoir prévu; car lorsque le maréchal de Saxe le félicita sur son couronnement à Prague, *Oui certes*, lui répondit-il, *me voilà roi de Bohême, comme vous duc de Curlande*. Le maréchal de Belle-Isle, bloqué dans Prague par l'armée autrichienne, aux ordres du prince Lobkowits, trouve moyen d'en sortir, le 16 décembre 1742, avec la sienne, sans que les bourgeois eussent pu deviner quel était son but. La garnison qu'il y avait laissée évacue la place, après avoir fait une capitulation honorable, le 2 janvier suivant. Il ne reste en Bohême, de troupes des alliés, que la garnison française qui occupait Egra. Bloquée pendant trois mois, elle se rend enfin prisonnière le 7 décembre 1743. Marie-Thérèse n'avait pas attendu jusqu'alors à se faire couronner reine de Bohême : cette cérémonie s'était faite dès le 11 et non le 12 mai précédent. L'Autriche était aussi rentrée sous la domination de cette princesse. Enfin, après avoir obligé l'empereur à se sauver à Francfort, et s'être emparée pour la troisième fois de la Bavière, elle se fait prêter serment, le 16 septembre 1743, par les états de cet électorat. L'an 1745, après la mort de Charles VII, elle donne son suffrage à l'élection du grand-duc, son mari, pour empereur, malgré la réclamation du roi de Prusse et de l'électeur palatin, contre l'activité rendue à la voix électorale de Bohême. Le 30 septembre de la même année, victoire du roi de Prusse sur les Autrichiens, commandés par le prince Charles de Lorraine, à Prausnitz, en Bohême, sur les frontières de la Silésie. Malgré l'ardeur que les Prussiens mirent dans cette affaire, Charles eût remporté la victoire si ses ordres eussent été ponctuellement exécutés. Mais un corps de douze mille hongrois, chargé de prendre les Prussiens en queue, tandis que les Autrichiens les combattraient de front, s'amusèrent à piller le camp de l'ennemi au lieu de pousser jusqu'à lui. On vint avertir le roi qu'ils en étaient à son bagage, au moment qu'il était occupé à faire marcher son infanterie. *Il faut*, répondit froidement Frédéric, *que chacun fasse son métier. Celui des Pandours est de piller, le nôtre de combattre : remportons la victoire, nous gagnerons le tout.* Cette journée coûta autant de monde aux Autrichiens que celle de Friedberg, en Silésie, gagnée, le 4 juin précédent, par le même monarque. L'an 1756, une révolution à laquelle on n'avait pas lieu de s'attendre, frappe le public d'un étonnement subit, et change entièrement le système politique de l'Europe. Le 2 mai, l'impératrice-reine et Louis XV, oubliant l'animo-

sité qui régnait depuis plus de deux siècles, entre la maison d'Autriche et la France, concluent à Versailles un traité d'amitié perpétuelle et d'alliance défensive, pour tous les états qu'ils possèdent en Europe. Le roi de Prusse, loin d'être abattu par cette union, fait une irruption, l'année suivante, en Bohême, par quatre endroits différents. Le prince Charles de Lorraine, et le maréchal Brown lui ayant livré bataille le 6 mai, sont battus, et se retirent dans Prague, que le roi fait aussitôt investir, et dont il forme le siége. Mais il éprouve un revers à son tour. Le 18 juin suivant, il est défait à Chotzemitz par le maréchal Daun. Deux jours après, il lève le siége de Prague; et au bout de deux mois, il est obligé d'évacuer la Bohême. L'an 1765, Joseph II ayant succédé à François son père, dans l'empire, est déclaré corégent des états autrichiens par l'impératrice-reine sa mère. (*Voyez* Marie-Thérèse, *reine de Hongrie*, et Louis XV, *roi de France*.)

Pour la suite des rois de Bohême, on peut voir la chronologie des empereurs d'Occident, d'Allemagne et d'Autriche.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

DUCS DE SILÉSIE (1).

La Silésie est bornée à l'Orient par la Pologne, au Midi par la Hongrie, au Couchant par la Moravie, la Bohême et la Lusace, au Nord par la marche de Brandebourg et la Pologne. Cette province faisait autrefois partie du pays des Ligiens et des Quades. Les Slaves et Sarmates-léchides s'en emparèrent vers le milieu du sixième siècle. Une partie de ce pays fut réunie à la Pologne, et eut ensuite le nom de Silésie, en latin *Silesia*, ou *Zlesia*. Les ducs, puis rois de Pologne, la possédèrent sous le titre de duché. Mais ils la divisèrent successivement en différentes principautés, dont le nombre monta jusqu'à dix-sept ou dix-huit sans les baronnies. Boleslas III, duc de Pologne, ayant partagé, l'an 1138, ses états entre ses fils, l'aîné, nommé Wladislas II, eut, outre les terres de Cracovie, de Siradie et de Poméranie, la Silésie avec la principale part au gouvernement. Boleslas mourut en 1139.

WLADISLAS.

1139. WLADISLAS, né l'an 1104, ayant eu, dans le partage que Boleslas III, son père, avait fait de ses états entre ses

(1) Article tiré presqu'entièrement du grand Recueil des historiens de Silésie, trois volumes in-folio, imprimés à Leipsick, en 1730.

enfants, la Silésie, avec d'autres provinces de Pologne; savoir, celles de Cracovie, de Siradie et de Lencici, voulut abuser du droit d'inspection que sa qualité d'aîné lui donnait sur ses frères, pour envahir leurs possessions. La guerre commença entre eux l'an 1142, et dura jusqu'en 1149, que Wladislas fut obligé d'abandonner le pays. Alors Boleslas, dit *le Frisé*, son frère, s'empara de ses terres et de sa dignité. Wladislas employa vainement l'autorité du pape Eugène III et des empereurs Conrad III et Frédéric Ier, pour obtenir son rétablissement. Il mourut, le 2 juin 1159, dans la ville d'Oldenbourg, en Franconie, où il avait passé la plus grande partie de son exil avec sa femme et ses enfants. Il avait épousé CHRISTINE, fille de Frédéric II, duc de Suabe, dont il eut trois fils, Boleslas le Grand, Micislas, et Conrad. (Voyez *les ducs et rois de Pologne.*)

BOLESLAS, SURNOMMÉ LE GRAND.

1163. BOLESLAS, à qui la hauteur de sa taille fit donner le surnom de GRAND (*Altus*), fils aîné de Wladislas et de Christine, né l'an 1127, obtint de Boleslas *le Frisé*, son oncle, par traité fait l'an 1163, une partie des états dont avait été dépouillé son père, c'est-à-dire, la Silésie, qu'il partagea avec ses frères. Son lot, dit Hénélius, fut le pays de Breslaw; Micislas eut le pays d'Oppelen, de Ratibor, d'Oppaw et de Teschen; et ceux de Glogaw, de Crossen et de Sagan, furent la part de Conrad. Telle fut, suivant l'auteur cité, la première division de la Silésie. Conrad étant décédé sans postérité, l'an 1178, sa succession retourna au duc Boleslas, non sans opposition de Micislas son frère, qui s'empara de Breslaw. Mais Casimir, roi de Pologne, rétablit la paix entre les deux frères, en cédant à Micislas quelques portions des territoires de Cracovie, pour le dédommager de ce qu'il répétait contre Boleslas. Celui-ci, l'an 1192, accompagna Casimir dans son expédition contre la Prusse. Après la mort de Casimir, il y eut division en Pologne, l'an 1194, entre Micislas, son frère, et Lesko *le Blanc*, pour la succession. Boleslas envoya au secours du premier des troupes commandées par son fils Jaroslas, qui battit, l'an 1196, les ennemis sur les bords de la Margaw, et fit leur général prisonnier; ce qui ne décida pas néanmoins la querelle des deux rivaux. (Voyez *les ducs et rois de Pologne.*) Boleslas, après avoir acquis beaucoup de gloire par ses exploits, mourut le 6 décembre 1200, et fut inhumé au monastère de Luben. Il avait épousé, 1°. WENCESLAVE, fille d'un prince russe; 2°., en 1167, ADÉLAÏDE, fille de Bérenger, comte de Sultzbach. Du premier lit, il eut Jaroslas, duc d'Oppelen, puis évêque de Breslaw,

mort le 22 janvier 1201 ; et une fille nommée Alga. Du second lit sortirent Henri, qui suit ; Conrad, évêque de Bamberg, mort le 11 mars 1203 ; Jean, décédé le 10 mars 1201 ; et Adélaïde, mariée à Thibaud, margrave de Moravie. (Hénél. *Annal. Siles.*)

HENRI, DIT LE BARBU.

1201. HENRI, dit LE BARBU, deuxième fils de Boleslas le Grand, né l'an 1168, lui succéda l'an 1201. A la sollicitation de sa femme, il fonda, l'an 1208, le monastère de Trebnitz, pour des filles, et, l'an 1223, celui de Henrichow, pour le même sexe, dans le duché de Monsterberg. Lesko le Blanc, prétendant que la souveraineté de toute la Pologne et le duché de Cracovie lui appartenaient comme à l'aîné des ducs de Pologne, Henri *le Barbu* lui déclara la guerre en 1225 ; mais l'évêque de Cracovie et les seigneurs de Pologne les réconcilièrent la même année, et Henri céda tous ses droits à Lesko, qui en demeura paisible possesseur. En 1229, Lesko, qui avait appelé à son secours Henri *le Barbu*, contre Suatopluc de Poméranie, fut surpris et tué par ce dernier dans un combat où Henri *le Barbu* reçut plusieurs blessures. Celui-ci, l'année suivante, prétendit à la succession de Pologne ; mais Conrad, frère de Lesko, s'y opposa, entra avec des troupes dans Cracovie, et fit prisonnier son compétiteur. Le fils de Henri accourut au secours de son père ; et la guerre aurait été longue sans Hedwige, femme du duc de Silésie, qui réconcilia les parties. Henri se désista de ses prétentions, reconnut Conrad et retourna en Silésie. En 1235, Henri s'empara de plusieurs terres en Pologne contre les ducs de Mazovie et autres. Il en resta possesseur jusqu'en 1237. La paix étant rétablie en Pologne, Henri revint, l'an 1238, en Silésie ; il tomba malade à Crossen, où il mourut le 19 mars de la même année, suivant Hénélius, et fut inhumé dans le couvent de Trebnitz. Il avait épousé, l'an 1186, HEDWIGE, fille de Berthold III, duc de Méranie, dont il eut quelques enfants. Cette princesse vécut ensuite dans la continence, du consentement de son mari, mourut le 9 octobre 1243, et fut inhumée au couvent des Cisterciennes de Trebnitz. Elle fut canonisée par le pape Clément IV, en 1267. Ses enfants furent Henri II, qui suit ; Conrad, dit *le Crépu*, né en 1192, mort, l'an 1213, sans hoirs ; Boleslas, mort en 1213 ; Gertrude, abbesse de Trebnitz, morte le 30 décembre 1262 ; Sophie et Agnès, religieuses.

HENRI II, DIT LE PIEUX.

1238. HENRI II, dit LE PIEUX, duc de Silésie, de Pologne et de Cracovie, né l'an 1191, eut, après la mort de son père,

non-seulement la basse Silésie, mais aussi la grande Pologne. Il gouverna ses provinces aussi glorieusement que son père, mais l'irruption subite d'une armée formidable de Tartares arrêta le cours de sa prospérité. Ces barbares brûlèrent la ville de Breslaw, avec les pays des environs. Le duc Henri, à la tête d'une armée polonaise et prussienne, partit de Lignitz pour aller au secours de ce duché. Il s'y donna, le 9 avril 1241, une sanglante bataille, où le duc Henri, après une longue résistance, fut tué, avec une grande partie de la noblesse, qui furent tous inhumés dans l'église de Saint-Jacques de Breslaw. Il avait épousé ANNE, qu'on fait mal-à-propos fille de Przémislas II, roi de Bohême, dont il eut quatre fils et cinq filles. Les fils sont : Boleslas II, qui viendra aux ducs de Lignitz; Henri III, qui suit, et que nous donnons le premier, parce que sa ligne finit à la seconde génération; Conrad, d'abord nommé à l'évêché de Passaw, fait ensuite duc de Glogaw (V. *la ligne des ducs de Glogaw*); Wladislas, né l'an 1227, archevêque de Saltzbourg, mort le 24 avril 1270. Les filles sont : Hedwige, abbesse de Sainte-Claire à Breslaw, morte le 5 avril 1288; Agnès, abbesse de Trebnitz; Constance, mariée, en 1239, à Casimir, duc de Cujavie; Elisabeth, alliée, en 1245, à Przémislas, duc de Posnanie, morte le 9 janvier 1265; et Gertrude, mariée, en 1237, à Boleslas, duc de Mazovie.

HENRI III.

1241. HENRI III, né l'an 1221, deuxième fils de Henri II, eut, par le partage fait après la mort de son père, le duché de Lignitz, et Boleslas le Chauve, le duché de Breslaw. Comme les deux derniers fils étaient destinés à l'état ecclésiastique, on assigna à Conrad, sa part sur le lot de Boleslas, et à Wladislas, la sienne sur le lot de Henri, en cas qu'ils quittassent leur premier état. A peine ce partage fut-il exécuté, que Boleslas s'imaginant que le lot du pays de Lignitz était plus considérable, crut être en droit, comme l'aîné, de le demander. Henri y consentit; et eut, pour sa part, le duché de Breslaw, qui comprenait en même tems le pays de Monsterberg. Ce changement occasionna beaucoup de divisions, et ensuite la guerre avec Conrad, qui, ayant quitté l'état ecclésiastique, demanda sa part dans la succession, et Boleslas fut obligé de lui abandonner le duché de Glogaw. Boleslas, ayant fait, l'an 1247, une irruption dans la grande Pologne, d'où il fut repoussé, attaqua, l'année suivante, son frère Henri dans le duché de Breslaw. Il assiégea trois fois cette ville, qui fut défendue avec valeur par le duc Henri, et où Boleslas même

fut fait prisonnier. Mais Henri lui rendit la liberté, et tous les différents entre les trois frères, finirent par une transaction, en 1255. Henri s'occupa ensuite à embellir et à fortifier la ville de Breslaw, où il attira beaucoup d'allemands, et y établit le droit saxon. Henri avait abandonné une partie de son duché à Wladislas, son frère cadet, archevêque de Saltzbourg. Se voyant attaqué d'une fièvre maligne, il pria Wladislas de se charger de ses deux enfants et d'administrer le duché pendant leur minorité. Ce prince mourut le 29 novembre 1266. JUDITH, fille de Conrad, duc de Mazovie, sa première femme, qui était veuve de Micislas, duc de Silésie, était morte en 1247, après avoir donné à son second époux, Henri, qui suit, et Hedwige, mariée, 1°., à Henri, dit *l'Illustre*, landgrave de Thuringe; 2°., à Otton, comte d'Ascanie. Le duc Henri III, épousa, en secondes noces, AGNÈS, fille d'Albert, électeur de Saxe, dont il n'eut point d'enfants. Elle fut enterrée à Sainte-Claire.

HENRI IV, SURNOMMÉ LE JUSTE ET LE BON.

1266. HENRI IV, surnommé LE BON et LE JUSTE, succéda au duc Henri III, son père, dans le duché de Breslaw, sous la tutelle de Wladislas, archevêque de Saltzbourg, son oncle, qui mourut en 1270. Henri, encore mineur alors, passa sous la tutelle des principaux habitants de Breslaw. Ils exercèrent si bien leur emploi, qu'ils lui procurèrent de grandes sommes d'argent, sans trop charger ses sujets. Henri, ayant pris ensuite le gouvernement en main, acheva les murs de Breslaw, et lui accorda tant de priviléges, qu'elle fut les délices de ses habitants. En 1277, Boleslas, duc de Lignitz, jaloux des succès de ce prince, le surprit, au mois de février, pendant la nuit, dans son château de Seltz, où il le tint dans une rude captivité, pendant laquelle il ravagea le duché par le fer et le feu. Ottocare, roi de Bohême, sollicita son élargissement, qu'il n'obtint qu'en cédant à Boleslas quelques villes et châteaux. Le roi de Bohême ayant été tué, l'année suivante, dans une bataille contre l'empereur Rodolphe, Henri se remit en possession de la ville de Klodsko, qu'il avait été obligé de céder au roi de Bohême. Boleslas, duc de Lignitz, étant mort la même année 1278, Henri chercha à rétablir ses états, et ensuite à se venger de sa captivité sur ses cousins. Il indiqua, l'an 1281, une assemblée des princes à Baritsch, pour le dimanche de la Septuagésime. Prémislas, duc de la grande Pologne, Henri, duc de Lignitz, et Conrad, duc de Glogaw, furent pris à leur arrivée et menés à Breslaw. Henri ne rendit la liberté à ces princes, qu'en obtenant d'eux quelques cessions et d'autres

conditions avantageuses, qui occasionnèrent, dans la suite, de nouveaux troubles. En 1288, Henri, qui avait eu plusieurs disputes avec l'évêque et le clergé de Breslaw, rendit tous les biens ecclésiastiques dont il s'était emparé, fonda l'église collégiale de Sainte-Croix, et lui donna un revenu considérable. Lesko le Noir, duc de Pologne, étant mort en 1289, Henri aspira à cette principauté, et eut d'abord quelque avantage sur Boleslas, duc de Mazovie, qui pareillement y prétendait; mais Wladislas Loketek, duc de Cujavie, ayant assemblé, au printems de l'an 1290, une armée, battit les troupes de Henri, et s'empara de Cracovie. Henri, malade à Breslaw, envoya une nouvelle armée, qui reprit Cracovie, avec le duché de ce nom; mais, sentant approcher sa fin, il assembla l'évêque de Breslaw et les principaux seigneurs, auxquels il déclara que, n'ayant point d'enfants, il laissait le duché de Breslaw à son oncle, Conrad, duc de Glogaw, et les duchés de Cracovie et de Sandomir à Prémislas, duc de la grande Pologne. Il mourut d'un poison lent, suivant les auteurs polonais, la veille de la Saint-Jean-Baptiste 1290, et fut inhumé à Breslaw, dans l'église de Sainte-Croix, qu'il venait de fonder. Il avait épousé, en 1278, MATHILDE, fille d'Otton le Long, margrave de Brandebourg, dont il n'eut point d'enfants. (Hénélius, *Annal. Silesiæ*, p. 264.)

C'est un préjugé de plusieurs historiens modernes de prétendre que la Silésie ne relevait pas anciennement de l'empire. Nous avons la preuve du contraire dans trois diplômes de l'empereur Rodolphe Ier, donnés, l'an 1290, dans la diète d'Erfort, après la mort du duc Henri IV, où il confère à Wenceslas, roi de Bohême, à titre de fief, la principauté de Breslaw, vacante par la mort du duc Henri. (*Rer. Silesia. Script.*, tom. III, p. 892.)

DUCS DE SILÉSIE-LIGNITZ.

BOLESLAS II, DIT LE CHAUVE.

1241. BOLESLAS II, dit LE CHAUVE, fils aîné de Henri le Pieux, eut, après la mort de son père, le duché de Breslaw; mais croyant que celui de Lignitz était plus considérable, il l'obtint par échange, de Henri, son frère. Boleslas, d'un caractère turbulent et ennemi de la paix, fit une irruption, en 1247, dans la grande Pologne, d'où ayant été repoussé, il attaqua, l'année suivante, son frère Henri, dans Breslaw, dont il fut obligé de lever le siége. Dans les années suivantes

il ravagea encore les états de son frère, dont les troupes le firent prisonnier; mais Henri le remit en liberté. Boleslas continua d'inquiéter ses voisins et ses parents, qui ne furent tranquilles que par sa mort, arrivée le 17 janvier 1278, à Lignitz, où il fut inhumé chez les Dominicains, qu'il y avait fondés. Il avait épousé, 1°., en 1243, HEDWIGE, fille de Henri le Vieux, prince d'Anhalt, morte le 21 décembre 1259; 2°. ADÉLAÏDE, fille de Sambor, duc de Poméranie, 3°. SOPHIE DE DOREN. Boleslas eut d'une concubine, un fils nommé Jaroslas. Il eut de sa première femme, quatre fils et cinq filles. Les fils sont Henri le Gras, qui suit; Bernard, surnommé le Sauteur, né en 1249, mort en 1286; Conrad; mort jeune; et Bolcon, ou Boleslas, duc de Schweidnitz, né en 1253. Les filles sont Hedwige, née en 1244, mariée à Conrad, duc de Mazovie; Agnès, née en 1245, mariée à Ulric VI, comte de Wurtemberg, morte le 14 mars 1265; N., mariée à Louis de Hackenborn; Anne, abbesse de Trebnitz; et Catherine, morte jeune.

HENRI V, SURNOMMÉ LE GRAS.

1278. HENRI V, surnommé LE GRAS, né l'an 1248, succéda à Boleslas, son père, dans le duché de Lignitz, en 1278. Henri IV, duc de Breslaw, se voyant près de mourir en 1290, légua son duché à Conrad, duc de Glogaw, son oncle; mais le peuple de Breslaw lui préféra Henri de Lignitz, qui fut proclamé duc, et gouverna ce duché avec beaucoup de justice et de sagesse. Conrad, obligé de sortir de la ville, se ligua ensuite avec Bolcon, duc de Schweidnitz, jaloux de l'agrandissement de son frère, et ils parvinrent à gagner par argent un officier de Henri, qui le surprit, le 7 octobre 1293, dans le bain, et le livra au duc Conrad. Henri, enfermé pendant six mois dans une prison horrible, où il dépérissait, se vit obligé, pour avoir sa liberté, de céder à Conrad huit villes, avec leurs districts, et de lui payer trente mille marcs d'argent; ce qui fut une grande perte pour le duché de Breslaw. (*Hénélius*, p. 265.) Depuis ce tems, Henri ne fit plus que languir, et voyant sa fin approcher, il engagea Bolcon, son frère, à se charger de la tutelle de ses enfants mineurs. Bolcon ne l'accepta qu'à condition qu'on lui remettrait le château de Sobotha. Henri, trois jours après, mourut le 22 février 1296, et fut enterré au couvent des religieuses de Sainte-Claire. (*Ibid.*) Il avait épousé ELISABETH, fille de Boleslas, duc de Kalisch, morte le 28 septembre 1304, dont il eut trois fils et cinq filles. Les fils sont Boleslas, duc de Brieg et de Lignitz,

qui viendra ci-après ; Henri, qui suit ; Wladislas, duc de Lignitz par le partage fait avec ses frères, et qui, l'an 1323, céda ses droits à Jean, roi de Bohême. Les filles sont Agnès, femme d'Ulric I, comte de Wurtemberg ; Anne, abbesse de Sainte-Claire ; Hedwige, femme d'Otton IV, margrave de Brandebourg ; Euphémie, épouse d'Otton, marquis de Carinthie ; Hélène, religieuse ; et Elisabeth, abbesse de Sainte-Claire.

HENRI VI.

1296. Henri VI, deuxième fils de Henri le Gras, né le 16 mars 1294, fut d'abord, avec ses frères Boleslas et Wladislas, sous la tutelle de son oncle Bolcon, et après la mort de celui-ci, Henri, évêque de Breslaw, prit soin de leur éducation. Par le partage fait avec ses frères, Boleslas eut Brieg, Wladislas eut Lignitz, et Henri eut Breslaw. Le jeune duc, ayant pris le gouvernement en main, eut grand soin d'embellir et d'agrandir la ville de Breslaw, de sorte qu'en 1311 elle devint la capitale de toute la Silésie. Boleslas, son frère, prince ambitieux, lui fit souvent la guerre, et malgré les secours qu'il avait reçus des princes de Pologne, ne pouvant plus lui résister, offrit le duché de Breslaw à Jean, roi de Bohême, en 1327, sous la condition, néanmoins, que le roi Jean laisserait jouir Henri du comté de Glatz pendant sa vie. Cet acte fut passé entre les deux princes le lendemain du dimanche des Rameaux 1327. Henri VI mourut le 24 novembre 1335, le dernier duc de Breslaw des Piastes, et fut inhumé au monastère des religieuses de Sainte-Clairé. Il avait épousé, en 1310, Anne, fille de l'empereur Albert I, et veuve d'Herman, margrave de Brandebourg, morte en 1326, dont il eut cinq filles : Elisabeth, femme de Conrad I, duc d'Oëls, morte le 22 février 1328 ; Hedwige, femme de Bolcon, duc de Flackberg ; Marguerite, abbesse de Sainte-Claire, morte le 15 mars 1378 ; et Hedwige, religieuse à Kœnigsfeld, en Suisse.

DUCS DE SILÉSIE-GLOGAW.

CONRAD.

1242. Conrad, troisième fils de Henri II, dit le Pieux, duc de Breslaw, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique ; et dans le partage fait entre ses frères, après la mort de Henri II leur père, on lui assigna sa part sur le lot de Boleslas. Il fut élu évêque de Passaw, l'an 1250, et ne posséda ce siége qu'un

an sans se faire sacrer. En 1251, ayant pris le parti des armes, il demanda son partage à ses frères, et leur déclara la guerre. Il prit sur son frère Boleslas la ville de Crossen et tout ce qui en dépendait. Conrad reçut des secours des ducs de Pologne, et il eut tant d'avantages en 1255, que Boleslas et Henri furent obligés de convoquer à Glogaw l'évêque de Breslaw et les barons de Silésie. Dans cette assemblée, Boleslas fut forcé de céder Glogaw à Conrad, et de se contenter de Lignitz. Henri, ayant eu l'expectative de Wladislas, garda son lot en entier. Conrad, étant ainsi devenu duc de Glogaw et de Crossen, voulut, en 1257, rendre visite à son frère Boleslas à Lignitz; mais ayant été instruit qu'il serait arrêté pour être obligé de rendre Glogaw, il y alla avec des gens bien armés, et enleva lui-même Boleslas dans Lignitz. Pour recouvrer sa liberté, Boleslas fut obligé de rendre l'argent qu'il avait enlevé à l'évêque de Breslaw. Il fut compris, en 1271, par Ottocare, roi de Bohême, dans le traité de paix fait avec Etienne, roi de Hongrie. L'an 1281, Henri le Bon, duc de Breslaw, ayant invité Conrad de Glogaw, et quelques autres princes, ses parents, à Baritsch, les arrêta prisonniers par une perfidie qui démentait bien ses titres de JUSTE et de BON, et en tira une forte rançon. (Hénélius, *Annal. Silesiæ*, pag. 261.) Ce prince mourut à Breslaw en 1290. Il avait institué Conrad pour son héritier; mais les habitants de Breslaw lui ayant préféré Henri le Gras, duc de Lignitz, Conrad en fut tellement outré, qu'en 1293 il gagna un des officiers de Henri, qui enleva, le 9 octobre, son maître lorsqu'il était au bain, et le remit entre les mains de Conrad. Celui-ci le força de lui payer trente mille marcs d'argent et de lui céder plusieurs villes, qui furent démembrées de son duché et réunies à celui de Glogaw. Conrad avait déjà partagé, l'an 1280, ses domaines entre ses trois fils. Bolcon, ou Boleslas, duc de Schweidnitz, nommé tuteur des enfants de Henri le Gras, voulut, en 1297, contraindre par les armes Conrad à remettre les villes qu'il leur avait enlevées. Conrad mourut en 1298, et fut inhumé dans l'église collégiale de Glogaw, qu'il avait fondée avec Thomas, évêque de Breslaw. Ce prince avait épousé, 1°. en 1252, SALOMÉ, fille de Wladislas, duc de la grande Pologne, morte en 1271; 2°. il épousa, la même année 1271, BRIGITTE, fille de Thierri, margrave de Misnie, qui mourut, en 1272, sans avoir eu d'enfants. Du premier lit sortirent Conrad, surnommé *le Bossu*, seigneur de Sagan, qui eut des démêlés continuels avec son frère Henri. Celui-ci le fit enlever dans un voyage à Saltzbourg; mais il fut contraint ensuite de lui rendre la liberté. Conrad mourut peu de tems après, étant prévôt de l'église de Breslaw. Prémislas, second fils de Conrad, eut en partage Sprottaw du vivant de son

père, et fut envoyé par Henri, duc de Breslaw, au secours de la ville de Cracovie, assiégée par le duc de Cujavie. Cette expédition devint funeste à Prémislas : il fut tué, le 27 février 1290, dans un combat livré devant la place. Son corps fut inhumé dans le monastère de Lébus. Henri VII, qui suit, fut le troisième fils de Conrad; ses filles sont Euphémie, alliée à N., comte de Goritz, et Hedwige, troisième abbesse de Sainte-Claire, morte le 9 juin 1317.

HENRI VII, SURNOMMÉ LE FIDELE.

1298. HENRI VII, surnommé LE FIDÈLE, succéda à Conrad, son père, dans le duché entier de Glogaw. En 1306, il prit la qualité d'héritier du royaume de Pologne, ayant été élu par les seigneurs de la grande Pologne comme fils de Salomé, sœur du roi Prémislas; ce qui occasionna une guerre considérable entre lui et Wladislas Loketek. Henri d'abord s'empara de Gnesne, de Posnanie et de Kalisch : mais il fut presque toujours vaincu dans la suite par son adversaire, et son duché de Glogaw fut exposé à de grands ravages. Le général de ses troupes ayant été obligé de lever le siége de Kletzko après beaucoup de perte, Henri touché de chagrin, tomba dans une grande maladie, qui l'enleva le 9 décembre 1309. Il fut inhumé dans le monastère de Luben. Il avait épousé MATHILDE, fille d'Albert, duc de Brunswick, et veuve d'Eric V, roi de Danemarck, dont il eut cinq fils et quatre filles. Les fils sont, 1°. Henri VIII, qui suit; 2°. Jean, qui eut dans le partage fait, en 1312, avec ses frères, le duché de Steinau et Goran, ou Goris (il vendit, en 1321, le duché de Steinau à Henri et Conrad, ses frères, et céda, le 1er. octobre 1331, à Jean, roi de Bohême, pour deux mille marcs d'argent, les droits qu'il pouvait avoir encore sur le duché de Glogaw. Le duc Jean vivait encore en 1344); 3°. Przimko, ou Prémislas, seigneur de Posnanie et de Sagan, mort en 1331 (il épousa Constance, fille de Bernard, duc de Schweidnitz, dont il n'eut point d'enfants; elle fut ensuite abbesse de Tranitz, ordre de Sainte Claire); 4°. Conrad, duc d'Oelsnitz; 5°. Bolcon, seigneur d'Oelsnitz, né en 1291, vivant encore en 1319. Les filles de Henri VII sont Béatrix, mariée à l'empereur Louis de Bavière, morte le 24 août 1323; Agnès, mariée à Otton de Bavière, roi de Hongrie, en 1305; Salomé et Hedwige, mortes jeunes; et Hedwige, septième abbesse de Trebnitz, morte le 28 mai 1348.

HENRI VIII, DIT L'HEUREUX.

1309. HENRI VIII, dit L'HEUREUX, qui porta le titre d'héri-

tier du royaume de Pologne, duc de Posnanie, eut d'abord en partage le duché de Sagan avec une partie de Glogaw. Après la mort de son frère Prémislas, décédé sans enfants, il eut le reste du duché de Glogaw. En 1311, Jean, roi de Bohême, acheta, moyennant deux mille marcs d'argent, de Jean, duc de Steinau, frère de Henri, une portion de la ville de Glogaw, que le roi céda aussitôt à titre de fief à Casimir, duc de Teschen. Henri voulant s'y opposer, le roi de Bohême s'empara de la ville de Glogaw par trahison. Henri, chassé de son pays, mourut de chagrin en exil en 1334, et fut inhumé dans le monastère des Chanoines Réguliers de Sagan. Il avait épousé MATHILDE, fille d'Herman le Long, margrave de Brandebourg, dont il eut Henri IX, qui suit; Agnès, mariée, en 1343, à Louis I, duc de Brieg, morte en 1396; Catherine, fiancée à Jean, margrave de Brandebourg.

HENRI IX, SURNOMMÉ LE FERRÉ.

1334. HENRI IX, surnommé LE FERRÉ, duc en partie de Glogaw et de Sagan, chercha, après la mort de Henri son père, à recouvrer la moitié du pays de Glogaw, dont Jean, roi de Bohême, s'était emparé. Il en vint à bout après plusieurs guerres et beaucoup de peines, tant contre le roi Jean que contre l'empereur Charles IV, son fils, et soutint même si vaillamment un siége, qu'il en eut le surnom de *Ferré*. La paix étant faite en 1344, il fit, avec le roi de Bohême à Prague, un traité par lequel il prit, de la couronne de Bohême, à titre de fief, la moitié de la ville de Glogaw et le pays de Sagan. L'an 1355, il accompagna l'empereur Charles IV à son couronnement à Rome. Il fut, la même année, un des témoins qui signèrent la constitution de l'empereur, portant la réunion des duchés de Silésie et du marquisat de Lusace, et de deux districts de la Pologne, avec le royaume de Bohême. Henri IX mourut en 1369, et fut inhumé aux Chanoines Réguliers de Sagan. Il avait épousé ANNE, fille de Wankon, duc de Mazovie et de Plesko, morte avant 1337, dont il eut trois fils et deux filles : Henri X, qui suit; Henri XI, après son frère; Henri XII, surnommé *le Passereau*, qui viendra ensuite; Hedwige, mariée, 1°. en 1357, à Casimir III, roi de Pologne; 2°. en 1371, à Rupert, duc de Lignitz, morte le 26 mars 1390; Anne, mariée en 1361 à Jean I, duc d'Oppaw.

HENRI X, SURNOMMÉ L'ANCIEN.

1369. HENRI X, surnommé L'ANCIEN, fils aîné de Henri *le Ferré*, eut, après la mort de son père, dans le partage fait avec

ses frères les terres de Sagan, de Crossen, de Schwibusen et de Naumbourg. Il mourut en 1387. Il avait épousé HEDWIGE, fille de Wenceslas, duc de Lignitz, dont il ne laissa point d'enfants.

DUCS DE SAGAN ET DE GLOGAW.

HENRI XI, DIT RAPOLD.

1369. HENRI XI, surnommé RAPOLD, deuxième fils de Henri *le Ferré*, eut, dans le partage fait avec ses frères, la moitié de Glogaw, de Gora et de Steinau. L'an 1388, la Pologne étant divisée par les guerres civiles, Henri voulut en profiter, et, avec le secours de Conrad, duc de Steinau et de Gora, il chercha à recouvrer le pays de Frauenstadt, qui leur avait été enlevé depuis quarante ans : mais la fortune lui fut contraire. Quoique la ville fût écroulée à moitié, les habitants se défendirent si bien, que les Polonais eurent le tems d'y envoyer une armée. Henri fut obligé de reculer, et son pays de Glogaw fut ravagé par ses ennemis; mais, ayant eu le tems de rassembler ses troupes, il attaqua les Polonais près de Veschitz-sur-l'Oder, les défit, et une grande partie périt dans la rivière. Des dépouilles de ses ennemis, Henri fit bâtir, dans le faubourg de Glogaw, une église sous le nom de Saint-Georges. Ce prince mourut le 12 décembre 1398, sans avoir pris d'alliance. (Hénélius, *Annal. Siles.*)

HENRI XII, SURNOMMÉ LE PASSEREAU.

1369. HENRI XII, surnommé le PASSEREAU, troisième fils de Henri *le Ferré*, eut, dans le partage avec ses frères, Freissard, Sprottaw, et les lieux voisins. Après la mort de ses deux frères, il réunit dans sa main Glogaw, Sagan et tous les pays que son père avait possédés. L'an 1397, Henri se trouvant à Lignitz à un jeu de lances, y fut si grièvement blessé, qu'il en mourut le 28 février, et fut inhumé au monastère de Luben. Il avait épousé ANNE, princesse de Silésie, dont il eut quatre fils et deux filles. Les fils sont Jean, qui fut duc de Sagan; Wenceslas, qui eut en partage Crossen, et se tua fort jeune en voulant manier une machine de guerre; Henri XIII, duc de Glogaw, qui viendra ci-après; Henri XIV, duc de Glogaw après son frère. Les filles sont Hedwige, mariée à Bernard VI, prince d'Anhalt; et Marguerite, mariée à Wolrad II, comte de Mansfeld, morte en 1450.

HENRI XIII.

1397. **Henri XIII**, troisième fils de Henri XII, fut envoyé par l'empereur Sigismond, en Danemarck, pour traiter de la paix entre le roi de Danemarck et les ducs de Holstein. Le roi Éric donna en mariage à Henri XIII, N..., fille du duc de Poméranie, avec beaucoup de bijoux et une grosse somme d'argent. Mais à peine Henri eut-il conclu cette paix, qu'il fut frappé de la maladie épidémique dont il mourut l'an 1423, après avoir exhorté le roi d'entretenir la bonne intelligence avec ses sujets. Il fut inhumé à Hadersléve avec beaucoup de solennité.

JEAN I.

1399. **Jean I**, fils aîné de Henri XII, eut, dans la succession de son père, le duché de Sagan. Ce prince a laissé après lui une mauvaise réputation. Il signala sa fureur et sa cruauté vis-à-vis de sa femme, qu'il chassa avec ses enfants ; il fit crever les yeux à Henri, abbé de Sagan, et maltraita tous ses sujets. Jean mourut en 1439. Il avait épousé **Scholastique**, fille de Rodolphe III, électeur de Saxe, morte à Naumbourg en 1463. Il eut d'elle quatre fils et deux filles. Les fils sont Jean II, qui suit ; Wenceslas, qui mena une vie privée à Breslaw, et y mourut le 29 avril 1488 ; Rodolphe, qui conduisit un corps de troupes au secours des chevaliers Teutoniques en Prusse, et combattit à la bataille de Conitz, où il fut tué le 18 septembre 1454 ; Balthasar, qui se trouva à la même bataille, et contribua le plus à la victoire remportée sur l'armée polonaise. (Voyez *l'article suivant.*) Les filles sont Marguerite, mariée, en 1468, à Henri II, duc de Brunswick-Volffenbuttel ; et Anne, mariée à Albert, comte de Ruppin.

JEAN II.

1439. **Jean II**, duc de Sagan, fils aîné de Jean I, fut un prince cruel et haï dans toute la Silésie. Il enleva à Balthasar, son frère, tout ce qui pouvait lui appartenir dans la ville de Sagan. Balthasar, aidé des troupes de Breslaw, attaqua son frère ; mais il fut vaincu dans une bataille, en 1467, et obligé d'implorer le secours de son oncle Henri XIV, duc de Glogaw, qui lui fit rendre Sagan, et rétablit la paix. Elle fut de courte durée. Jean II, comptant sur les promesses de Mathias, roi de Hongrie, assiégea, l'an 1472, la ville de Sagan, avec le château où demeurait Balthasar. Il les prit le 16 mai, et, malgré la

promesse faite par Jean à son frère, il le mena enchaîné à Priébus, et le fit enfermer dans un cachot d'une tour, où il mourut le 15 juillet de la même année. Jean II vendit, au mois de décembre 1472, son duché de Sagan à Ernest et Albert, ducs de Saxe, moyennant cinquante-cinq mille ducats d'or, dont il s'empara pour la plus grande partie, et n'en donna qu'une très-petite somme à son frère et à ses sœurs. Henri XV, duc de Glogaw, étant mort en 1476, Barbe de Brandebourg, sa veuve, voulut garder le duché comme lui ayant été légué par le testament de son époux; mais le duc Jean, sur les conseils du roi Mathias, la chassa de Glogaw, et l'obligea de rester dans Crossen, dont il ravagea les fauhourgs. Il en demeura là, ayant été obligé, par la garnison des troupes de Brandebourg de se retirer. Mais, au mois d'octobre de l'année suivante, étant entré avec une armée dans la Marche, il pénétra jusqu'à Francfort-sur-l'Oder, battit l'armée du margrave, et remporta de cette ville un butin considérable, de même que du duché de Glogaw, qu'il ruina par ses exactions. Le roi Mathias, ayant fini la guerre d'Autriche, demanda à Jean le duché de Glogaw pour le donner à Jean Corvin, son fils naturel. Sur le refus du duc de Sagan, Mathias assiégea Glogaw, qui, après avoir soutenu un siége de six mois, fut pris, et en grande partie brûlé. Jean vécut depuis en exil; et ses gendres, ducs de Munsterberg, ne pouvant le faire rétablir après la mort du roi Mathias, obtinrent du roi Wladislas, son successeur, qu'il demeurât dans la ville de Wohlau, où il mourut, dans la pauvreté et le mépris, le 22 septembre 1504, dans la soixante-dixième année de son âge. Il avait épousé CATHERINE, fille de Guillaume, duc de Troppau et de Steinau, dont il eut cinq filles: Salomé, mariée, 1°., le 6 janvier 1488, à Albert, duc de Munsterberg, 2°. à Jean, baron de Kurtzbach, morte en 1513; Hedwige, mariée le même jour (6 janvier 1488) à Georges, duc de Munsterberg, frère du précédent, morte le 15 février 1524; Anne, alliée, le 6 janvier 1488, à Charles Ier., duc de Munsterberg, morte le 27 octobre 1541; Marguerite, alliée à Nicolas Banfi, baron de Hongrie; et Barbe, abbesse de Strehlen.

HENRI XIV.

1423. HENRI XIV, dernier fils de Henri XII, successeur de son frère au duché de Glogaw, se trouva, le 21 septembre 1435, au traité de confédération fait à Breslaw, entre les ducs de Silésie, pour repousser les attaques de leurs ennemis. L'an 1462, il accompagna Georges, roi de Bohême, lorsqu'il reçut l'investiture de l'empereur, et qu'il fit un traité d'alliance avec Ca-

simir, roi de Pologne. Dans la suite il secourut Balthasar contre son frère Jean II, duc de Sagan, qu'il obligea de lui rendre ce qu'il lui avait enlevé, et à conclure la paix. Henri mourut, le 11 novembre 1467, à Freystadt, où il fut inhumé dans l'église paroissiale. Il avait épousé ANNE, fille de Conrad, duc d'Oels, dont il eut deux fils et deux filles. Les fils sont Sigismond, mort, le 24 décembre 1458, à Freystadt, âgé de vingt-huit ans; et Henri, qui suivra. L'aînée des filles, Anne, mariée, en 1454, à Jean, baron de Rosenberg, mourut le 17 décembre 1483, laissant quatre fils : Elisabeth fut la deuxième fille du duc Henri XIV.

HENRI XV.

1467. HENRI XV, duc de Glogaw après la mort de son père, se trouva dans une assemblée des princes de Silésie, qui voulaient abandonner le parti de Georges, roi de Bohême. Henri leva une armée qu'il envoya dans la haute Lusace pour contraindre ce pays à rester sous l'autorité du roi; mais il fut vaincu et mis en fuite. L'an 1469, Henri, duc de Munsterberg, fils du roi Georges, menaçant de surprendre Glogaw, Henri XV, à la tête d'une armée, s'avança si promptement à Luben, que son ennemi, épouvanté, se retira après avoir manqué son entreprise. En 1474, le roi Mathias ayant envoyé Frédéric, duc de Lignitz, avec des troupes en Pologne, Henri joignit les siennes, et dans cette expédition la ville de Mescritz fut prise. Le 21 février 1476 fut le terme des jours du duc de Glogaw. Il mourut à Freystadt, avec la réputation d'un prince sage et équitable. Il avait épousé depuis environ un an BARBE, âgée de douze ans, fille d'Albert III, margrave de Brandebourg. Henri XV, craignant la férocité de Jean II, duc de Sagan, son plus proche parent, avait laissé, par testament, toute sa succession à Barbe, sa femme; mais Mathias, roi de Hongrie, engagea Jean, duc de Sagan, à s'emparer de Glogaw, sous la promesse de le lui laisser sa vie durant; promesse qui fut mal exécutée. Le duché de Glogaw resta à la veuve de Henri, et parvint ensuite à la maison de Brandebourg.

DUCS D'OELS.

CONRAD Ier.

1309. CONRAD Ier., quatrième fils de Henri VII, duc de Glogaw, porta le titre d'héritier du royaume de Pologne avec

celui de duc de Silésie-Oelsnitz ou d'Oels, qu'il eut dans le partage fait en 1312 avec ses frères. Après avoir eu pendant dix ans la jouissance tranquille des terres qui lui étaient échues dans ce partage, il y fut troublé par Boleslas, duc de Lignitz, qui lui fit la guerre et lui enleva son duché. Conrad, vaincu, fut obligé de se contenter de la ville de Wohlau. Il invoqua ensuite le secours de Jean, roi de Bohême, dont il se déclara le vassal par acte du 10 mai 1329, et le duc de Lignitz fut obligé de lui rendre son duché. Conrad en fut si reconnaissant, qu'en 1345 il suivit le roi Jean avec une armée en Pologne. Son frère Jean étant mort sans héritiers, il obtint la ville de Steinau, dont il vendit la moitié avec Gora, Luben et Frauenstadt, au roi de Bohême, moyennant cinq mille marcs d'argent, afin de pouvoir racheter les prisonniers faits sur lui par les Polonais. Il se trouve comme témoin dans la plupart des actes publics sous les rois de Bohême Jean et Charles. Conrad parvint à une grande vieillesse. Il mourut en 1366, et fut inhumé dans le monastère de Trebnitz. Il avait épousé, 1°. ELISABETH, fille de Henri VI, duc de Breslaw, morte en 1328, dont il eut une fille Hedwige; 2°. EUPHÉMIE, fille et héritière de Wladislas, duc de Kosel, qui lui donna un fils nommé Conrad, qui suit.

CONRAD II.

1366. CONRAD II, succéda au duc Conrad, son père, et reçut à Prague, le 24 février 1367, de Wenceslas, roi de Bohême, l'investiture d'Oels, Kosel et Bentheim, à titre de fiefs. L'an 1383, il fit la guerre en Pologne, assiégea la ville de Kalisch et s'empara du château de Tonyecz. La paix s'étant faite peu de tems après, Conrad accompagna, l'an 1387, Wladislas, roi de Pologne, à son expédition en Lithuanie, pour soumettre le peuple païen à la religion catholique. A son retour, ayant trouvé, l'an 1390, la ville d'Oels envahie par deux gentilshommes, il lui rendit la liberté et fit punir ces deux usurpateurs. Au mois de juillet 1402, il accéda à la confédération faite par les princes de Silésie pour conserver la paix dans leur patrie contre leurs ennemis. Conrad II mourut le 10 juin 1403, et fut inhumé au monastère de Trebnitz. Il avait épousé, 1°. AGNÈS, fille de Casimir III, duc de Teschen, morte le 15 août 1371; 2°. BÉATE, fille de Bernard, duc de Schweidnitz, morte en 1395. Conrad II laissa quatre fils et deux filles. Les fils sont Conrad III, qui suit; Conrad IV, duc de Wohlau et de Steinau, mort en 1431, laissant un fils, Wenceslas, duc de Steinau et de Wohlau, décédé sans enfants

le 1er. février 1474; Conrad V, dit le Noir, duc de Kanth, lequel assista, en 1414, à l'expédition de Wladislas, roi de Pologne, contre la Prusse, et mourut, en 1452 (il avait épousé, 1°. N. DE RINCKENBERG, sœur de Conrad de Rinckenberg; 2°. MARGUERITE, fille de Ziénovit, duc de Mazovie, dont il eut une fille, Anne, mariée à Wladislas, duc de Mazovie); Conrad VI, seigneur d'Oels, Wartenberg et Bernstadt, 30e. évêque de Breslaw en 1417, mort le 9 août 1447, à Breslaw, où il fut inhumé dans la cathédrale. Les filles sont Euphémie ou Offéga, mariée, 1°., en 1420, à Albert III, électeur de Saxe, mort en 1422, 2°., en 1445, à Georges Ier., prince d'Anhalt; et Anne, mariée à Henri X, duc de Glogaw.

CONRAD III.

1403. CONRAD III, surnommé LE BLANC, duc de Kosel et d'Oels, succéda au duc Conrad son père. Dans la guerre qui s'éleva entre les Polonais et les Prussiens, l'an 1410, il suivit le parti des chevaliers Teutoniques, qui perdirent une grande bataille contre Jagellon, roi de Pologne, le 15 juillet, où Conrad III et Casimir, duc de Stettin, furent faits prisonniers; mais le roi de Pologne leur rendit bientôt la liberté. L'an 1414, il suivit le roi de Pologne, dont il avait pris le parti, avec son frère de Kanth, à son expédition contre la Prusse. En 1424, les deux frères assistèrent à Cracovie au mariage de Wladislas, roi de Pologne, avec la princesse Sophie. Conrad s'opposa vivement dans son duché aux entreprises des Hussites. Il causa dans la suite des troubles dans la Silésie, brûla les moines de Breslaw, et engagea les Polonais à ravager le pays. Son frère, l'évêque de Breslaw, voulut remettre la tranquillité dans le pays; mais ne pouvant y réussir, il fit prendre le duc prisonnier le 14 février 1444, et l'enferma dans la ville de Neisse. On lui rendit la liberté sous la promesse de ne plus causer de troubles; mais ce fut inutilement. Conrad le Blanc, surnommé *le Jeune*, son fils, le fit arrêter en 1450, et l'obligea de céder le duché. Il vécut ensuite comme un simple particulier à Breslaw, où il mourut en 1451. (Hénélius, *Annal. Siles.* p. 329.) Il avait épousé DOROTHÉE, fille de Jean, duc de Mazovie, morte le 6 janvier 1471, dont il eut deux fils, qui suivent, et une fille, Agnès, mariée, en 1437, à Gaspar, comte de Schlick, morte au mois de septembre 1448.

CONRAD, DIT LE NOIR.

1450. CONRAD, dit LE NOIR, chevalier de l'ordre Teutonique, et CONRAD, dit LE BLANC, tous deux fils de Conrad III,

gouvernèrent en commun les duchés d'Oels, de Kosel, de Wohlau et de Wartenberg. L'an 1466, ils firent un traité de paix avec la ville de Breslaw. Conrad VII mourut le 15 août 1471. Son frère Conrad le Blanc suivit le parti de Georges, roi de Bohême, ce qui lui attira l'indignation du roi Mathias. Conrad voulut vendre aux ducs de Saxe ses duchés, mais inutilement. Le roi Mathias étant mort l'an 1490, Wladislas, son successeur, rendit le duché d'Oels à Conrad, qui en jouit encore jusqu'à sa mort arrivée le 21 septembre 1492; il fut le dernier de sa branche, n'ayant point laissé de postérité.

DUCS DE SCHWEIDNITZ.

BOLCON Ier., OU BOLESLAS III.

1288. **Bolcon Ier.**, ou **Boleslas**, duc de Silésie, seigneur de Furstenberg et de Schweidnitz, né l'an 1253, quatrième fils de Boleslas II, dit le Chauve, duc de Lignitz, eut d'abord, en partage la seigneurie de Lewenberg. Il eut ensuite le duché de Schweidnitz et de Furstenberg. Wenceslas IV, roi de Bohême, lui donna Schonenberg, avec ses dépendances, dans le comté de Glatz en 1289. Bolcon fonda le couvent de Griessace en 1292. Henri le Pieux, duc de Breslaw, étant mort, en 1290, sans enfants, la division se mit entre ses neveux pour sa succession. Bolcon obtint les villes de Jauer, Franckenstein et Reichenbach. Henri le Gras, de Breslaw, laissa en mourant, l'an 1296, à Bolcon, son frère, la tutelle de ses enfants mineurs, et lui donna pour récompense le château de Sobotha. Bolcon devint si puissant, qu'il fortifia les villes de Brieg, Niempez et Grotkow. Le roi de Bohême voulant lui déclarer la guerre, Bolcon marcha avec une forte armée jusqu'à Landshut contre lui, et l'obligea de retourner dans son pays. La ville de Breslaw ne voulant plus le reconnaître comme tuteur, il l'assiégea et l'obligea de diminuer ses murs jusqu'à la hauteur de quatre coudées. Bolcon mourut le 30 janvier 1301, et fut inhumé dans l'église de Grissau. Il avait épousé **Béatrix**, fille d'Otton le Long, margrave de Brandebourg, qui lui donna trois fils et deux filles. Les fils sont Bernard, Henri, et Bolcon, duc de Munsterberg, dont nous donnerons les articles l'un après l'autre. Les filles sont Judith, mariée, à ce qu'on dit faussement, en 1299, à Etienne, duc de Bavière, et Béatrix, abbesse de Strehlen.

BERNARD.

1301. **Bernard** succéda, l'an 1301, à Bolcon, son père,

dans les duchés de Schweidnitz et de Furstenberg, sous la tutelle de son oncle maternel, Herman le Long, margrave de Brandebourg. Ayant atteint, l'an 1308, sa majorité, il prit en main le gouvernement; et débuta par accorder plusieurs priviléges aux habitants de Franckenstein. Il se trouva, l'an 1322, à la bataille de Muhlberg, où il avait mené du secours à l'empereur Louis de Bavière, contre Frédéric d'Autriche. L'année suivante, il fit la guerre, avec les chevaliers Teutoniques, contre la Lithuanie et la Samogitie, encore païennes. Les trois frères avaient déjà partagé les états de leur père. Bernard eut le pays de Schweidnitz, Henri eut le pays de Jauer, et Bolcon, le troisième, eut Munsterberg et Strehlen, et porta le premier le titre de duc de Munsterberg. Bernard mourut le 6 mai 1326, et fut inhumé dans l'église de Grissau. Bernard avait épousé CUNÉGONDE, fille d'Uladislas Loketek, roi de Pologne, dont il eut deux fils et trois filles. Les fils sont Bolcon II, qui suit, et Henri, duc de Furstenberg et de Schweidnitz, qui eut en partage le duché de Jauer; et mourut en 1345, laissant d'Elisabeth, sa femme, une fille, Anne, mariée à l'empereur Charles IV. Les filles de Bernard sont Constance. abbesse de Tranitz; Elisabeth, femme de Boleslas II, duc d'Oppelen; et Béate, mariée à Conrad II, duc d'Oelsnitz.

BOLCON II OU BOLESLAS IV.

1326. BOLCON II ou BOLESLAS IV, duc de Schweidnitz et de Furstenberg, successeur de Bernard, son père, en 1326, accorda plusieurs priviléges aux villes et aux monastères de ses duchés. L'an 1346, Jean, roi de Bohême, qui avait réduit la plupart des ducs de Silésie à le reconnaître pour leur seigneur suzerain, et reçu leur foi et hommage, voyant que le duc de Schweidnitz lui refusait l'obéissance, et se tenait toujours attaché à la couronne de Pologne, assembla une puissante armée, et assiégea Schweidnitz. Bolcon se préparant à faire lever le siége, le roi se retira en Bohême, après avoir surpris Landshut, qui rentra promptement sous l'obéissance de Bolcon. L'an 1363, il fut nommée à Cracovie arbitre pour régler les différents entre les rois de Bohême, de Hongrie et les ducs d'Autriche. On trouve, en 1367, un diplôme par lequel il convient avoir vendu une partie de la Lusace à Wenceslas, roi de Bohême, et l'autre partie à Otton, margrave de Brandebourg. Bolcon II mourut, le 27 juillet 1368, à Schweidnitz, le dernier de sa branche, et fut inhumé à Grissau. Il avait épousé AGNÈS, fille de Léopold I, archiduc d'Autriche, morte, le 2 février 1392, sans laisser d'enfants. Par sa mort, les duchés de

Schweidnitz et de Jauer passèrent à Charles, roi de Bohême, à cause de sa femme Anne, fille unique de Henri, duc de Jauer, frère de Bolcon. Alors ces deux duchés cessèrent d'avoir des ducs, et furent réduits en provinces de Bohême. La duchesse Agnès en conserva la jouissance sa vie durant.

HENRI I.

1301. **Henri I**, deuxième fils de Bolcon I, et frère du duc Bernard, étant seigneur de Jauer et de Furstenberg, fonda vers l'an 1320, à Lauben, dans la Haute-Lusace, un couvent de religieuses avec un revenu considérable. Il vendit, l'an 1329, la ville de Gorlitz à Jean, roi de Bohême. En 1337, il offrit au même roi Luben, Fridberg, Soraw et Puck, dans la Basse-Lusace, pour les réunir à la Bohême, en cas qu'il décédât sans enfants mâles; ce qui arriva l'an 1346. Sa principauté retourna à son frère Bolcon II.

DUCS DE MUNSTERBERG.

BOLCON, ou BOLESLAS II.

1301. **Bolcon**, ou **Boleslas II**, troisième fils de Bolcon I, duc de Schweidnitz, et de Béatrix de Brandebourg, eut en partage le duché de Munsterberg. Au mois de mai 1334, il accorda à la ville de Munsterberg plusieurs privilèges. L'année précédente, Jean, roi de Bohême, avait envoyé son fils Charles avec une armée contre Bolcon, pour l'obliger à se reconnaître vassal de la couronne de Bohême. Depuis que le roi Jean eut acquis la ville de Breslaw du duc Henri X, qui décéda sans enfants mâles, presque tous les ducs de Silésie se mirent sous la protection des rois de Bohême, qui devaient les défendre contre leurs ennemis. L'armée du prince Charles ayant entièrement dévasté les terres du duc Bolcon II, celui-ci fut obligé de se soumettre et de se reconnaître, au mois d'août 1336, vassal de la couronne de Bohême. Au mois de janvier de l'an 1337, il vendit au roi de Bohême la ville de Franckenstein, et la même année il lui promit qu'en cas de mort de sa femme il n'en épouserait point d'autre que celle que le roi lui permettrait. Bolcon II mourut le 11 juin 1341, et fut inhumé dans le couvent de Henrichow. Il avait épousé **Juthe**, morte le 2 mai 1342, dont il eut Nicolas, qui suit.

NICOLAS, dit LE PETIT.

1341. **Nicolas**, dit **le Petit**, successeur de Bolcon, son

père, au duché de Munsterberg, fit hommage au roi de Bohême le 24 août 1341. Il confirma plusieurs priviléges accordés à différentes villes de son duché. En 1355, il se trouva à Pise avec l'empereur Charles IV, qui en cette ville reçut l'hommage pour Forcalquier et le Piémont, et ensuite à Prague lorsque le même empereur rendit son jugement sur les différents entre les ducs d'Oelsnitz et de Teschen. Il fit un voyage à la Terre-Sainte; et passant à son retour par la Hongrie, il y mourut l'an 1369. Son corps fut porté au monastère de Henrichow, où il fut inhumé. Il avait épousé AGNÈS, dont il eut deux fils, Bolcon, qui suit, et Henri, commandeur de l'ordre Teutonique en Prusse.

BOLCON, OU BOLESLAS IV.

1369. BOLCON, ou BOLESLAS IV, fils aîné de Nicolas, duc de Munsterberg et son successeur, fit, l'an 1370, une transaction avec l'empereur Charles IV, par laquelle il renonça à tous les droits qu'il pouvait prétendre sur les duchés de Schweidnitz et de Jauer. Il confirma, l'an 1380, tous les priviléges et immunités de l'abbaye de Henrichow. Bolcon mourut le 12 juin 1410. Il avait épousé EUPHÉMIE, fille de Bolcon, duc de Kosel, et de Marguerite de Sternberg, dont il laissa deux fils et cinq filles. Les fils sont Jean, qui suit, et Henri, duc de Munsterberg avec son frère. On trouve plusieurs diplômes au nom des deux frères jusqu'en 1422, époque de la mort de Henri. Les filles de Bolcon III sont Euphémie, mariée à Frédéric IV, comte d'Oettingen, morte au mois de novembre 1447; Offka, ou Euphémie, mariée à Pnothom de Czastalowitz, capitaine de Franckenstein; Agnès; Catherine, alliée à Prémislas, duc d'Oppaw; et Juthe, religieuse de Sainte-Claire à Breslaw, en 1391, et depuis abbesse du même monastère, morte en 1413.

JEAN.

1410. JEAN, succéda à son père Bolcon III, au duché de Munsterberg, en 1410. Il le gouverna, conjointement avec son frère Henri. L'an 1416, ils accordèrent plusieurs priviléges à la ville de Munsterberg. Après la mort de Henri, Jean continua de gouverner seul. L'an 1428, les Hussites étant entrés en Silésie, qu'ils ravagèrent, y reçurent depuis un échec considérable; mais étant revenus avec une plus forte armée, ils s'emparèrent de la ville de Munsterberg, et livrèrent bataille aux Silésiens, à Viehelmdorff, près de Glatz, le 27 décembre 1429, où le duc Jean fut tué, et son armée mise en fuite,

(*Script. Rer. Silesiæ*, tom. I p. 319.) Il fut le dernier duc piaste. Il avait épousé ELISABETH, fille de Spitkon de Melstein, palatin de Cracovie. Après la mort du duc Jean, le duché de Munsterberg parvint, à titre de féodalité, à l'empereur Sigismond, roi de Bohême, qui en laissa la jouissance à Euphémie, sœur des deux derniers ducs, pendant sa vie.

En 1443, le roi Ladislas investit du duché de Munsterberg, Guillaume, duc de Troppau, suivant Busching, ou d'Oppaw, suivant Hénélius (1). Guillaume étant mort sans postérité mâle, en 1454, la principauté de Munsterberg, dit Busching, retourna pour la seconde fois à la couronne de Bohême, et le roi Georges Podiébrad la donna à ses fils. Ceux-ci, ajoute le même écrivain, ayant fait un partage, l'aîné, nommé Henri, eut Munsterberg, Glatz, et quelques terres de Bohême. Les descendants de ce dernier engagèrent, en 1542, la principauté de Munsterberg, à Frédéric II, duc de Lignitz. Mais les états du pays ayant, dans la suite, acquis les biens domaniaux, se soumirent à l'empereur Maximilien II, roi de Bohême, et, l'an 1653, l'empereur Ferdinand II, investit Jean Weichard d'Aversberg, de la principauté d'Aversberg, et du district de Franckenstein, que ses descendants possèdent encore de nos jours. (Busching, *Géogr.* tom. VI, p. 345.)

DUCS DE LIGNITZ ET DE BRIEG.

BOLESLAS III.

1296. BOLESLAS III, fils de Henri V, dit *le Gras*, duc de Breslaw et de Lignitz, naquit le 21 septembre 1291. Il eut en partage, après la mort de son père, les duchés de Lignitz et de Brieg. L'an 1310, il obtint, avec ses frères, le duché d'Oppaw, à titre d'engagement, et confirma, avec eux, les priviléges des villes de Breslaw et de Lignitz. La même année il fit la guerre à Henri, duc de Glogaw, qui fut défait dans une bataille et en mourut de chagrin. L'an 1315, Wladislas, frère cadet de Boleslas, se trouvant lésé par le partage fait avec ses frères, redemanda Lignitz les armes à la main. Boleslas le fit prisonnier et le retint dans le château de Lignitz pendant six mois. Les deux frères s'étant réconciliés en 1318, Boleslas, conserva Lignitz, et donna à son frère cadet une pen-

(1) C'est la même ville, capitale de la Silésie autrichienne. (*Note de l'Editeur.*)

sion annuelle de 800 marcs d'argent. L'an 1319, Boleslas fit la guerre à Conrad Ier, duc d'Oelsnitz, et se fit rendre plusieurs villes dont le père de Conrad s'était emparé. Il fut nommé, l'an 1321, capitaine de la Bohême, par le roi Jean. L'an 1329, Boleslas se déclara vassal, pour le duché de Lignitz, de la couronne de Bohême. (Hénél., *Annal. Siles.*, p. 277.) Il fonda, l'an 1335, à Brieg, un couvent de Frères-Mineurs. L'an 1337, il fit la guerre à l'évêque de Breslaw, dont il ravagea les terres, et s'attira, par-là, une excommunication dont il ne put être relevé que vers le tems de sa mort. Ce prince, après un gouvernement plein de troubles, de guerres et de divisions, mourut, suivant Jean Schram, le 22 avril 1353, et fut inhumé dans une chapelle qu'il avait fait bâtir dans le couvent de Leubus. Il avait épousé, 1°. MARGUERITE, fille de Wenceslas IV, roi de Bohême, morte le 8 avril 1332; 2°., l'an 1335, CATHERINE, née en Croatie, morte en 1356. Il eut du premier lit, Wenceslas, qui suit; Louis I, duc de Brieg, qui viendra après son frère, et Nicolas, né et mort en 1322. Du second lit, il eut Catherine, mariée à Prémislas, duc de Teschen.

WENCESLAS.

1353. WENCESLAS, né l'an 1306, succéda, dans le duché de Lignitz, à Boleslas, son père, laissant à Louis, son frère puîné, le duché de Brieg. Il s'était reconnu vassal de la couronne de Bohême, du vivant de son père. Se voyant sans enfants, il avait promis, vers le même tems, à son frère Louis, par un pacte de famille, une grande partie de ses domaines; mais après dix-huit ans de stérilité, sa femme eut successivement quatre fils et une fille. Wenceslas voulut alors rompre l'accord qu'il avait fait avec son frère. Leur division les porta à des voies d'hostilité. Mais l'empereur Charles IV fut leur médiateur; et par un diplôme, donné à Carlstein au mois de juillet 1359, le partage fut arrêté. Louis eut tout le duché de Brieg, avec la faculté de racheter, après la mort de Boleslas, duc de Schweidnitz, ce qui en avait été démembré par Wenceslas. Celui-ci eut pour sa part les duchés de Lignitz et de Hayn. Il mourut le 2 juin 1364, et fut inhumé dans l'église de Saint-Jean. Il avait épousé, l'an 1334, ANNE, fille de Casimir III, duc de Teschen, morte en 1367, dont il eut Rupert, qui suit; Wenceslas, évêque de Luben, puis, en 1362, de Breslaw, qu'il abdiqua en 1417, mort en 1420; Boleslas, mort en 1394, des blessures reçues à une course; Henri, doyen de Breslaw, puis évêque d'Uladislavie, en Polo-

gne, mort le 12 décembre 1398, et Hedwige, mariée à Henri, duc de Glogaw.

RUPERT.

1364. RUPERT, duc de Lignitz, né l'an 1352, fut le successeur de Wenceslas, son père, au duché de Lignitz. Pendant sa minorité, Louis, duc de Brieg, son oncle, administra les domaines de Rupert et de ses frères, avec la plus grande fidélité, améliora les biens, racheta les villes qui avaient été engagées, paya les dettes et remit, dans un état florissant au bout de six ans de tutelle, le duché à Rupert, qui suivit exactement la bonne conduite de son oncle, dans son gouvernement. L'an 1379, il reçut l'investiture de son duché, de Wenceslas, empereur et roi de Bohême. Rupert mourut, selon les uns, en 1390, et selon d'autres en 1400, et fut inhumé dans la chapelle du Saint-Sépulcre, qu'il avait dotée. Il avait épousé, en 1371, HEDWIGE, fille de Henri le Ferré, duc de Glogaw, et veuve de Casimir III, roi de Pologne, morte le 26 mars 1390, dont il eut Barbe, née l'an 1372, mariée le 6 mars 1396, à Rodolphe III, électeur de Saxe, morte en 1435.

LOUIS I.

1352. LOUIS I, né l'an 1316, second fils de Boleslas III, eut en partage le duché de Brieg. L'an 1365, et dans les années suivantes, il fut nommé arbitre pour régler les différentes contestations qui s'étaient élevées entre les ducs de Silésie. L'empereur Charles IV voyant la discorde entre les deux frères, Wenceslas et Louis, les réconcilia par un nouveau partage de leurs duchés. Les ducs d'Oppelen ayant fait une invasion dans le duché de Brieg, Louis remporta sur eux, à Creutzbourg, une victoire considérable, qui les obligea à demander la paix. Il fonda ensuite, avec son frère, une collégiale à Brieg, à l'honneur de saint Jean-Baptiste et de sainte Hedwige. Louis mourut en 1396, à l'âge de quatre-vingt-deux ans (Hénélius, p. 304.) Il avait épousé, en 1343, AGNÈS, fille de Henri VIII, duc de Glogaw, dont il eut deux fils et trois filles, savoir : Henri, qui suit; Wenceslas, mort jeune; Marguerite, mariée à Albert, duc de Bavière et comte de Hollande, morte en 1385; Hedwige, alliée à Prémislas, duc d'Oswieczim, et Catherine, abbesse de Trebnitz.

HENRI VII.

1396. HENRI VII, duc de Brieg après la mort de Louis, son père, se trouve comme témoin dans plusieurs actes de 1373 et

1381, passés du tems de l'empereur Charles IV et de son fils Wenceslas. Il ne gouverna son duché que deux ans, étant mort au commencement de l'an 1400. Il avait épousé, 1°. SALOMÉ, fille de Ziémovit, duc de Mazovie, et veuve de Casimir, duc de Stettin; 2°. MARGUERITE, fille de Casimir III, duc de Teschen, dont il eut Louis II, qui suit; et Henri IX, qui eut la seigneurie de Luben, et continua la branche de Brieg.

LOUIS II.

1400. LOUIS II, né l'an 1374, fut duc de Brieg en 1400, et duc de Lignitz en 1402, deux ans après la mort de Rupert, son cousin. Au mois de juillet 1402, il signa la confédération faite entre les ducs de Silésie pour conserver la paix dans leurs états. Le duc Louis était singulièrement aimé et estimé de l'empereur Sigismond. S'étant rendu, l'an 1414, à la cour plénière que Sigismond tenait à Mayence, il voulut y signaler sa magnificence par un grand repas, où il l'invita avec les électeurs et les princes qui l'accompagnaient. L'empereur, voyant qu'il s'engageait par là dans une dépense qui était au-dessus de ses facultés, voulut l'arrêter, après lui avoir fait d'inutiles remontrances là-dessus, en défendant qu'on lui fournît du bois pour ses cuisines. Le duc, persistant dans son dessein, fit acheter toutes les noix qui se vendaient à Mayence et dans les environs, et en alluma des brasiers qui suffirent pour la cuisson des mets qu'il avait préparés. L'année suivante, il partit pour la Terre-Sainte; mais à son retour il tomba entre les mains des ennemis (on ne dit pas quels ils étaient), qui le retinrent dans une dure captivité. Ses sujets, dont il était chéri, se cottisèrent pour sa délivrance. L'ayant obtenue, il reconnut ce service par diverses grâces qu'il leur accorda. Son pays, l'an 1426, fut cruellement dévasté par une irruption subite des Hussites, qui s'y étaient jetés sous la conduite d'un prêtre de Moravie, nommé Bodric. Ils y revinrent les années suivantes; et quoique mis en fuite, l'an 1428, devant Neisse, ils ne laissèrent pas de continuer leurs ravages. Le duc Louis finit ses jours le 30 avril, ou le 1er. mai 1436, et fut inhumé à la Chartreuse qu'il avait fondée, l'an 1423, près de Lignitz. Il avait épousé, 1°., l'an 1412, HEDWIGE, fille de Jean Zapol, comte de Scepus, morte sans enfants en 1414; 2°., le 29 mai 1417, ELISABETH, fille de Frédéric I, électeur de Brandebourg, morte le 31 octobre 1449, dont il laissa Madeleine, mariée à Nicolas I, duc d'Oppelen; et Hedwige, alliée, en 1445, à Jean, duc de Brieg et de Luben, morte le 20 octobre 1471. La mère de ces deux filles se remaria à Wenceslas, duc de Teschen. (*Rer. Siles. Script.*, tome I, pages 310-319; *ibid.* tome III, pages 660-661.)

HENRI VIII, OU IX.

1400. HENRI VIII, ou IX, deuxième fils de Henri VII, eut dans son partage la seigneurie de Luben. Il accéda, en 1402, dans Breslaw, à la confédération faite entre les princes de Silésie pour conserver la paix dans leurs états. Il eut avec Louis II, son frère, des démêlés au sujet du duché de Lignitz, pour lequel il reçut une somme d'argent, avec promesse qu'en cas du décès de Louis II sans hoirs mâles, le duché reviendrait à Henri ou à ses enfants mâles. Henri IX mourut au commencement de l'an 1421. Il avait épousé, en 1396, ANNE, fille de Prémislas, duc de Teschen et de Glogaw, dont il eut deux fils, Louis, qui suit; et Rupert, né en 1399, maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, mort en 1432.

LOUIS III.

1421. LOUIS III, né l'an 1397, duc de Luben et de Hayn, fut le successeur de Henri son père. Il accorda, l'an 1423, avec son frère Rupert, à la ville de Luben, le droit de battre monnaie. L'an 1435, il accéda au traité fait à Breslaw entre les ducs de Silésie, pour la conservation de leurs pays contre leurs ennemis, et surtout contre les Hussites. Ces derniers s'étant emparés du château de Hayn, en 1427, brûlèrent la ville et en massacrèrent les habitants. Louis défendit avec ses troupes la ville de Luben, força les ennemis d'en lever le siége, et les chassa ensuite du château de Hayn. Louis III hérita, en 1436, du duché de Brieg, après la mort de Louis II, et mourut à Luben en 1441. Il avait épousé, en 1418, MARGUERITE, fille de Boleslas V, duc d'Oppelen, dont il eut deux fils, Jean, qui suit, et Henri, duc de Goldberg, né l'an 1420, mort, en 1452, sans alliance. Marguerite survécut à ses deux fils et laissa à sa mort les villes d'Ohlau et de Nimptsch, avec ses biens dotaux, au duc Frédéric, son petit-fils.

JEAN.

1441. JEAN, né l'an 1418, duc de Brieg et de Luben, se joignit, l'an 1450, au duc Henri, son frère, pour faire valoir leurs droits sur Lignitz et Goldberg à cause de la mort d'Elisabeth, veuve du duc Louis II de Lignitz, qui les avait possédés comme bien dotaux; mais par les ordres de l'empereur Frédéric III, tuteur de Ladislas, roi de Bohême, la ville de Lignitz fut obligée de rendre hommage, le 14 mai 1451, au jeune Ladislas. Le duc Jean en fut si offensé, qu'en 1452 il voulut surprendre la ville

à main armée ; mais ses troupes furent défaites, et obligées de se retirer. Il mourut au mois de novembre 1453. Il avait épousé, l'an 1445, HEDWIGE, fille de Louis II, duc de Lignitz ; elle mourut le 20 novembre 1471, laissant un fils, Frédéric, qui suit.

FRÉDÉRIC I.

1453. FRÉDÉRIC I, né l'an 1446, duc de Lignitz et de Brieg, fut élevé par sa grand'tante, Elisabeth de Brandebourg, comme le plus proche héritier du duché de Lignitz. Après la mort d'Elisabeth, en 1449, es états de ce duché suscitèrent des troubles pour la mouvance et la féodalité, et chassèrent Frédéric avec sa mère, qui furent obligés de se retirer chez l'électeur de Brandebourg, leur parent ; mais les différents s'étant apaisés, les états de Lignitz rappelèrent, le 4 juillet 1454, le duc et sa mère dans leur ville, et lui promirent obéissance. Au mois de juin 1469, Frédéric reçut à Breslaw, de Mathias, roi de Bohême, l'investiture du duché avec tout le pouvoir qu'avaient eu ses prédécesseurs ; et ses sujets de Lignitz lui prêtèrent le serment de fidélité. L'an 1474, Frédéric, pour témoigner sa reconnaissance au roi Mathias, attaqué par Casimir IV, roi de Pologne, et son fils Wladislas, roi de Bohême, lui mena des troupes, qui prirent la ville de Mescritz, en Pologne, le 28 octobre de cette année. L'an 1481, il recouvra les villes de Brieg et Pitschen, qui avaient été engagées, rétablit les châteaux de Lignitz et de Grosberg, et fortifia Nimptsch. Frédéric I mourut le 9 mai 1488, pendant les troubles de la guerre excitée par le duc de Glogaw, et fut inhumé aux Chartreux de Lignitz. Il avait épousé, en 1475, LUDOMILLE, fille de Georges Podiébrad, roi de Bohême, morte le 30 janvier 1503, dont il eut Jean, qui suit ; Frédéric II, successeur de son frère aîné ; Georges I, duc de Brieg, né l'an 1483, mort le 31 mai 1521.

JEAN II.

1488. JEAN II, né l'an 1477, fut duc de Lignitz après la mort de Frédéric son père, sous l'administration de sa mère Ludomille. Ce jeune prince, après avoir demeuré deux ans chez le margrave Frédéric de Brandebourg, son cousin, revint malade, et mourut à Brieg, au mois de février de l'an 1495, à l'âge de dix-huit ans, sans avoir pris d'alliance.

FRÉDÉRIC II.

1495. FRÉDÉRIC II, né le 12 février 1480, succéda à son

frère Jean à Lignitz, et fut duc de Brieg après la mort de son frère puîné Georges. Ce fut un prince de beaucoup d'esprit, et qui gouverna ses états avec sagesse. L'an 1504, il fonda à Goldberg un collége, qu'il plaça dans le couvent des Cordeliers, et ensuite une académie à Lignitz. L'an 1509, Frédéric fit la guerre aux habitants de Breslaw, et leur livra un combat où il périt beaucoup de troupes de part et d'autre. Les deux partis firent la paix au mois de juillet de la même année. L'an 1516, Frédéric obtint la dignité de capitaine-général de la Basse-Silésie. Il établit, en 1522, le Luthéranisme dans son duché, d'où il se répandit assez promptement dans toute la Silésie. En 1524, il acheta le duché de Wohlau. Au mois d'octobre de l'an 1537, Frédéric et ses deux fils firent à Lignitz un pacte de famille avec Joachim, électeur de Brandebourg, pour la succession des deux duchés, en faveur de la maison de Brandebourg; mais il fut dans la suite attaqué par la couronne de Bohême. Il mourut, le 17 septembre 1547, dans la soixante-huitième année de son âge, et fut inhumé dans l'église de Saint-Jean de Lignitz, où il avait fait construire la sépulture pour toute sa maison, et transférer ceux qui avaient été déposés aux Chartreux de Lignitz. Il avait épousé, 1°. le 25 novembre 1515, ÉLISABETH, fille de Casimir III, roi de Pologne, morte le 16 février 1517; 2°. le 13 février 1519, SOPHIE, fille de Frédéric, margrave de Brandebourg-Anspach, morte le 14 mai 1537, dont il eut Frédéric III, qui suit; Georges II, duc de Brieg, qui viendra ci-après; et Sophie, mariée, en 1545, à Jean, margrave de Brandebourg, morte le 25 janvier 1546.

FRÉDÉRIC III.

1547. FRÉDÉRIC III, fils de Frédéric II, né le 20 février 1520, eut en partage le duché de Lignitz. Ce prince dans sa jeunesse fut adonné aux sciences; mais la suite ne répondit pas aux commencements. L'an 1549, vers la Toussaint, Frédéric donna à Prague des lettres réversales, par lesquelles il annulait le pacte de famille fait avec le Brandebourg, et déclara qu'en cas de son décès et du duc de Brieg, son frère, sans héritiers mâles, le roi de Bohême hériterait des deux duchés. Le 2 novembre 1550, Ferdinand, roi de Bohême, attaqua ce même pacte de famille par une autre raison, et reçut des sujets de Lignitz et de Brieg leur soumission, portant qu'au défaut d'hoirs légitimes des ducs, leurs duchés tomberaient à la couronne de Bohême. L'an 1551, Frédéric, abîmé de dettes, abandonna sa principauté, vint en France joindre nos armées, et parcourut plusieurs pays. Ferdinand, roi de Bohême, commit Georges,

duc de Brieg, pour administrer le duché de Lignitz jusqu'à ce que Henri, fils de Frédéric, eût atteint l'âge de puberté. Frédéric, au retour de ses courses, fut envoyé, par ordre du roi Ferdinand, au château de Breslaw, et ensuite remis entre les mains de son fils Henri, qui le garda jusqu'à sa mort arrivée à Lignitz le 15 décembre 1570. Il avait épousé, le 5 mars 1538, CATHERINE, fille de Henri, duc de Mecklembourg, morte le 17 novembre 1581, dont il eut Henri, qui suit; Frédéric IV, qui viendra ensuite; Sophie, née en 1540, morte en 1542; Catherine, née en 1542, mariée, le 28 décembre 1563, à Frédéric-Casimir, duc de Teschen, morte en 1566; et Hélène, née en 1544, mariée, en 1568, à Sigismond, baron de Kurtzbach, morte en 1583.

HENRI XI.

1559. Henri XI, duc de Lignitz, né le 23 février 1539, fut, pendant l'absence de son père, sous la tutelle de Georges II, duc de Brieg, jusqu'en 1559, qu'il prit en main le gouvernement du duché de Lignitz. L'an 1563, il en rendit hommage à Breslaw, dans le mois de décembre, au roi Ferdinand I. Henri, à l'exemple de son père, abandonna son pays pour courir dans les pays étrangers. Le 17 avril 1576, les commissaires de l'empereur chargèrent du gouvernement de Lignitz Frédéric IV, frère de Henri, jusqu'à nouvel ordre. Au mois de juin 1581, Henri fut, par ordre de l'empereur, assiégé dans la ville de Lignitz par ses propres sujets; après une légère défense, il se rendit à Prague, où l'empereur le fit arrêter et transférer à Breslaw. Henri se sauva de sa prison le 30 septembre 1585, et se retira en Pologne auprès de la reine douairière, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut à Cracovie le 3 mars 1588, et fut inhumé dans l'église cathédrale. Il avait épousé, le 20 novembre 1560, SOPHIE, fille de Georges, margrave de Brandebourg-Anspach, morte le 22 février 1587, dont il laissa Catherine-Sophie, née en 1561, mariée, le 6 février 1587, à Frédéric, comte de Weldentz en partie, palatin de Deux-Ponts, morte le 10 mai 1608; et Anne-Marie, née l'an 1563, décédée le 28 février 1620.

FRÉDÉRIC IV.

1576. FRÉDÉRIC IV, duc de Lignitz, second fils de Frédéric III, né le 20 avril 1552, fut chargé, par les commissaires de l'empereur, le 17 avril 1575, de l'administration du duché de Lignitz à la place du duc Henri son frère, qui était absent. Ce prince trouva la principauté entièrement épuisée par les dettes

immenses qu'avaient laissées Frédéric III son père et Henri son frère, qui ambitionnait la couronne de Pologne. Frédéric IV mourut, le 6 avril 1596, sans laisser d'héritiers. Le duché de Lignitz retourna à son cousin, Joachim-Frédéric de Brieg, qui réunit les deux principautés. Frédéric IV fut marié trois fois, 1°. le 20 janvier 1587, à SIDONIE-MARIE, fille de Wenceslas-Adam, duc de Teschen, morte le 3 octobre de la même année; 2°. le 3 décembre 1589, à DOROTHÉE, fille de Jean, duc de Holstein, morte le 5 juillet 1593; 3°. le 24 octobre 1594, à ANNE, fille de Christophe, duc de Wurtemberg, et veuve de Jean-Georges, duc de Wohlau, morte le 7 juillet 1616.

GEORGES II.

1547. GEORGES II, duc de Brieg, né le 18 juillet 1523, second fils du duc Frédéric II, eut en partage, après la mort de son père, le duché de Brieg. Il fut un des prince de Silésie, qui gouvernèrent leurs états avec le plus de grandeur et de dignité. Il conduisit en Hongrie les troupes de Silésie et de Lusace au secours de l'empereur Maximilien II, en 1566, et s'y comporta comme un des meilleurs généraux et des plus expérimentés. L'amour des belles-lettres lui fit construire à Brieg un édifice magnifique pour une académie, qu'il fonda et dota richement en 1564. Georges II mourut le 7 avril 1586. Il avait épousé, le 15 février 1545, BARBE, fille de Joachim II, électeur de Brandebourg, morte le 2 janvier 1595, dont il laissa Joachim-Frédéric, qui suit; Jean-Georges, duc de Wohlau, né le 17 juin 1552, mort le 6 juillet 1592 (il avait épousé, le 16 septembre 1582, Anne, fille de Christophe, duc de Wurtemberg, dont il eut un fils et une fille, morts en bas âge: Anne se remaria à Frédéric IV, duc de Lignitz); Sophie, née le 19 novembre 1556, morte le 24 août 1594; et Elisabeth-Madeleine, née le 17 novembre 1562, mariée, le 30 septembre 1585, à Charles II, duc de Munsterberg, morte le 1 février 1630.

JOACHIM-FRÉDÉRIC.

1586. JOACHIM-FRÉDÉRIC, né le 29 septembre 1550, passa quelques années chez l'électeur de Brandebourg, son oncle, qui l'envoya, en 1574, à Cracovie, pour assister, en son nom, au couronnement de Henri, duc d'Anjou, roi de Pologne; et, l'anné suivante, il assista, avec son oncle, à la diète de Ratisbonne, pour l'élection d'un roi des Romains. L'an 1585, il fut nommé prévot de la cathédrale de Magdebourg. Après la mort de son père, il fut duc de Brieg, et en 1596, après le décès de Frédéric IV, le duché de Lignitz lui echut: il

chercha à le remettre dans un meilleur état qu'il n'avait été sous les derniers ducs. Il assista, avec ses troupes, l'empereur dans la guerre contre les Turcs, et eut le commandement de celles de la Haute et Basse Silésie. Joachim-Frédéric mourut le 25 mars 1602, laissant ses enfants mineurs, sous la tutelle de Charles, duc d'Oels et de Munsterberg. Il avait épousé, le 19 mai 1577, ANNE-MARIE, fille de Joachim-Ernest, prince d'Anhalt, morte le 14 novembre 1605, dont il laissa Jean-Christian, qui suit; Georges-Rodolphe, né le 22 janvier 1595, nommé, le 27 avril 1621, capitaine-général de la Haute et Basse-Silésie, par l'empereur Ferdinand II, et mort le 14 janvier 1653, sans laisser d'enfants de ses deux femmes, savoir, 1°. Sophie-Elisabeth, fille de Jean-Georges, prince d'Anhalt, qu'il avait épousée le 22 octobre 1614, morte le 9 février 1622; 2°., Elisabeth-Madeleine, fille de Charles III, duc de Munsterberg, qu'il avait épousée le 25 novembre 1624, décédée le 3 novembre 1631. Les filles de Joachim-Frédéric sont; Barbe-Agnès, née le 24 février 1593, mariée, en 1620, à Jean-Ulric, baron de Schaffgotsch; Anne-Marie, née le 26 avril 1610; et Marie-Sophie, morte en 1654.

JEAN-CHRISTIAN.

1602. JEAN-CHRISTIAN, né 18 août 1591, devint duc de Lignitz et de Brieg après la mort de son père Joachim Frédéric, sous la tutelle de Charles, duc d'Oels, son oncle. Il se trouva à Breslaw à la tête d'un cortège de sept cents chevaux l'an 1611, à l'arrivée de l'empereur Mathias, dont il gagna les bonnes grâces, et fut nommé capitaine-général de la Silésie. Le 10 mai 1613, on exécuta la transaction sur le partage des deux frères. Jean-Christian eut le duché de Brieg, et Georges-Rodolphe le duché de Lignitz. Ce prince gouverna son duché avec beaucoup de sagesse. Pendant la guerre de trente ans en Allemagne, la Silésie fut aussi exposée à tous ses malheurs. L'an 1633, l'armée saxonne ravagea la principauté de Brieg, ce qui engagea le duc Jean-Christian à quitter le pays avec toute sa famille, et à se retirer d'abord en Poméranie, ensuite en Prusse, où il mourut le 25 décembre 1639. Son corps fut reporté dans le tombeau de ses ancêtres. Il avait épousé, 1°., le 12 décembre 1610, DOROTHÉE-SIBYLLE, fille de Jean-Georges, électeur de Brandebourg, morte le 19 mars 1625; 2°., le 13 septembre 1626, ANNE-HEDWIGE, fille de Frédéric, baron de Sitsch. Il laissa du premier lit Georges III, duc de Brieg, qui suit; Joachim; Henri; et Louis IV, duc de Lignitz, né le 19 avril 1616, qui reporta, en 1640, le corps de son père

à Brieg, et conserva cette ville contre les attaques des Suédois, mort à Lignitz, en 1649; Christian, qui viendra après son frère; Sibylle-Marguerite, née le 20 juin 1620, mariée, le 23 décembre 1637, à Gérard comte de Donhoff, morte le 26 juin 1657; Sophie-Madeleine, née en 1624, mariée, le 2 décembre 1642, à Charles-Frédéric duc de Munsterberg, morte le 8 avril 1660. Du second lit, Jean-Christian laissa Auguste, comte de Lignitz, seigneur de Priborn, capitaine du duché de Brieg, né le 21 août 1627, mort en 1672; et Sigismond, baron du Petit-Lignitz, mort en 1664.

GEORGES III.

1639. GEORGES III, duc de Brieg, né le 4 septembre 1611, défendit, en 1644, la ville de Brieg, avec ses frères, contre les Suédois qui en levèrent le siége. Il assista à Prague au couronnement du roi Ferdinand II, et fut nommé capitaine de la Silésie. Georges mourut le 14 juillet 1664. Il avait épousé, 1°., le 22 février 1638, SOPHIE-CATHERINE, fille de Charles III, duc de Munsterberg, morte le 21 mars 1659; 2°., le 19 octobre 1660, ELISABETH-MARIE, fille de Louis, comte Palatin de Simmeren, morte le 20 mai 1664. Il eut du premier lit Dorothée-Elisabeth, née le 17 décembre 1646, mariée, en 1663, à Henri, prince de Nassau-Dillenbourg, morte le 9 juin 1691.

CHRISTIAN.

1664. CHRISTIAN, né le 9 avril 1618, de Jean-Christian, duc de Lignitz, de Brieg et de Wohlau, défendit, avec ses frères, la ville de Brieg contre les Suédois. Lors du partage des biens paternels, le duché de Wohlau lui échut par le sort, et après la mort de ses deux frères sans enfants mâles, il réunit en sa personne les deux autres duchés de Lignitz et de Brieg, et releva l'ancien lustre des princes Piastes. Après l'abdication du roi de Pologne, Jean-Casimir, en 1668, Christian eut des voix pour lui succéder; mais Michel Wieçnowieçki l'emporta. Christian mourut à Lignitz, le 28 février 1672. Il avait épousé, le 14 novembre 1648, LOUISE, fille de Jean-Casimir, prince d'Anhalt, morte le 25 avril 1680, dont il laissa Georges-Guillaume, qui suit, et Charlotte, née le 2 décembre 1652, mariée, en 1673, à Frédéric, duc de Holstein-Sunderbourg, morte à Breslaw, le 24 décembre 1707.

GEORGES-GUILLAUME.

1672. GEORGES-GUILLAUME, dernier duc de Lignitz, de

Brieg et de Wohlau, né le 29 septembre 1660, succéda à son père, sous la régence de sa mère. A l'âge de quatorze ans, il prit en main le gouvernement, et donna les plus grandes espérances; mais, le 15 novembre 1675, il mourut à Brieg, âgé de quinze ans. Il fut le dernier prince de la maison des Piastes en Silésie. (*Voy.* Frédéric III, *premier roi de Prusse.*)

DUCS DE RATIBOR, DE TESCHEN ET D'OPPELEN.

MIESCO, OU MICISLAS I.

1159. MIESCO ou MICISLAS I, second fils d'Uladislas II, duc de Pologne, fut duc de Ratibor, de Teschen et d'Oppelen. En 1194, après la mort de Casimir, duc de Pologne, il fut proposé pour lui succéder, mais Lesko le Blanc l'ayant emporté, les deux Micislas, cousins, firent la guerre aux habitants de Cracovie, qui les défirent dans une bataille. Miesco I mourut le 13 mai 1211. De LUDOMILLE, sa femme, décédée le 19 septembre 1211, il laissa Casimir, qui suit; et une fille religieuse.

CASIMIR I.

1211. CASIMIR I, né l'an 1179, et successeur de Miesco, son père, en 1211, mourut à Oppelen, le 6 mai 1236. Il avait épousé VIOLE, princesse de Bulgarie, morte en 1251, dont il eut deux fils, Miécislas, qui suit, et Wladislas, qui viendra après son frère.

MIÉCISLAS II.

1236. MIÉCISLAS II, duc d'Oppelen, de Ratibor et de Teschen, fils de Casimir I, fit donation, en octobre 1239, conjointement avec sa mère et son frère, du village de Wigansdorff, à l'hôpital de Breslaw. L'an 1124, à l'irruption des Tartares en Silésie, il attaqua, au passage de l'Oder, un corps de leurs troupes, qu'il mit en fuite; mais toute l'armée tartare étant survenue, il fut obligé de se retirer vers Lignitz, à l'armée du duc Henri de Breslaw, qui y fut entièrement défaite. Miécislas, effrayé, prit la fuite le premier. En 1243, Conrad, duc de Mazovie, alla, avec Miécislas, son gendre, attaquer Boleslas, duc de Cracovie; mais ils perdirent la bataille. Miécislas mourut en 1246. Il avait épousé JUDITH, fille de Conrad, duc de Mazovie, dont il ne laissa point d'enfants. Judith se remaria à Henri III, duc de Breslaw.

WLADISLAS.

1246. **Wladislas**, second fils de Casimir I, fut duc d'Oppelen, de Ratibor, de Teschen et de Beuthen, après son frère. L'an 1254, Boleslas, duc de Cracovie, et Wladislas, ne pouvant souffrir que le roi de Bohême se fût emparé de la ville d'Oppaw et de son district, ravagèrent, avec une armée, tout ce pays, d'où ils emmenèrent un riche butin, avec beaucoup de prisonniers. L'an 1260, Wladislas prit le parti de Prémislas, roi de Bohême, dans la guerre qu'il eut avec Béla, roi de Hongrie. En 1273, Wladislas soutint les rebelles de Cracovie contre Boleslas, leur duc, et se signala, le 10 juin, dans une sanglante bataille, où Boleslas fut victorieux. Celui-ci étant ensuite entré dans le duché d'Oppelen, y mit tout à feu et à sang. Wladislas se tint enfermé dans sa ville, ne pouvant résister à trois ennemis ligués contre lui. Ratibor, Cosel et toutes ses terres furent entièrement dévastées; ce qui l'obligea, en 1274, à demander la paix. L'an 1277, il envoya des troupes aux habitants de Breslaw contre Boleslas, duc de Lignitz, qui avait fait prisonnier Henri *le Pieux*, duc de Breslaw; mais Boleslas demeura victorieux. Thomas, évêque de Breslaw, ayant été chassé, l'an 1287, de sa ville, par Henri, duc de Breslaw, se réfugia à Ratibor. Henri l'y poursuivit, et assiégea la ville; mais Thomas sortit, avec son clergé, de la ville, pour fléchir Henri, qui se réconcilia avec lui. L'évêque en reconnaissance de l'hospitalité et de la protection du duc Wladislas, fonda à Ratibor, l'église collégiale de Saint-Thomas de Cantorberi, et la dota des décimes de l'église de Breslaw. Wladislas mourut en 1288. Il avait épousé Suzanne, comme il paraît par un diplôme de 1258, qui fait mention de trois de ses fils, Miescon, Casimir et Boleslas. Il eut un quatrième fils, nommé Prémislas, qualifié, dans les Tables Généalogiques, duc d'Oppelen et seigneur de Ratibor. Il mourut, en 1295, laissant un fils et deux filles, savoir: Lesko, duc de Ratibor, qui paraît dans des transactions de 1335 et 1339; Anne, mariée à Nicolas II, duc d'Oppaw, et Offka, religieuse à Ratibor.

MIESCON.

1288. **Miescon** fut duc d'Oppelen après la mort de Wladislas, son père. L'an 1294, il fit un traité avec Henri, duc de Breslaw. Il se trouva, l'an 1299, avec son frère Casimir, à Ratibor, à l'inhumation de leur frère Prémislas. On ne sait le tems de la mort de Miescon, ni le nom de sa femme. Viole,

sa fille, fut mariée, le 4 octobre 1305, à Wenceslas V, roi de Bohême, et après la mort de ce prince, elle épousa Pierre, baron de Rosenberg, et mourut le 21 septembre 1317.

CASIMIR II.

1288. CASIMIR II, frère de Miescon fut duc d'Oppelen et seigneur de Beuthen, du vivant de son père. Il assista, l'an 1258, comme témoin, avec ses frères, à la donation du monastère de Rauden. L'an 1289, il se déclara vassal du roi de Bohême, pour son duché d'Oppelen, qui avait relevé auparavant de la Pologne. Casimir II mourut en 1306. Le nom de sa femme est ignoré, quoique quelques auteurs lui donnent, sans preuves, pour épouse Béatrix, fille d'Otton, marquis de Brandebourg. Dans un diplôme du mois de janvier 1289, où il se reconnaît vassal de la couronne de Bohême, il nomme deux de ses fils, Boleslas et Wladislas. Ce Boleslas, dont on ignore l'année mortuaire, ainsi que le nom de sa femme, a eu pour fils, Jean, duc d'Oswieczim, qui se reconnut vassal du roi de Bohême, en 1327. Wladislas, duc de Teschen, l'autre de ses fils, se trouve comme témoin dans la transaction de Cracovie, faite en 1339, et dans la constitution de Bohême, faite par l'empereur Charles IV, en 1354. Il suivit cet empereur à Pise, en février 1355, et y mourut. Les autres enfants de Casimir II, sont : Casimir, qui suit; Mezchou, chevalier teutonique; Marie, femme, en 1306, de Charles-Robert, roi de Hongrie, morte le 15 décembre 1317. Wladislas, duc de Kosel et de Beuthen, était aussi, suivant plusieurs historiens de Silésie, fils de Casimir. Il est fait mention de lui dans plusieurs diplômes. En 1327, il reçut à foi et hommage la terre de Kosel, de Jean, roi de Bohême. En 1342, à l'octave de Saint-Jean-Baptiste, il se déclara à Breslaw, vassal de la couronne de Bohême. Il traita, en 1347, du mariage de son fils Bolcon, avec Marguerite de Sternberg. On ignore le tems de sa mort, et le nom de sa femme. Il laissa deux fils et quatre filles : Casimir, duc de Beuthen; Bolcon, duc de Kosel, mort en 1355, qui épousa Marguerite de Sternberg, dont il eut Euphémie, mariée, vers 1410, à Bolcon III, duc de Munsterberg; Elisabeth, Bolcke, abbesse de Trebnitz, morte le 20 mai 1429, furent ses autres filles. La première des filles de Wladislas, duc de Kosel, fut Euphémie, mariée à Conrad I, duc d'Oels; la seconde, Agnès, abbesse de Trebnitz, morte en 1652; la troisième, Catherine, aussi abbesse de Trebnitz, morte en 1382; et la quatrième, Béatrix, mariée à Berthold, burgrave de Magdebourg.

DUCS DE TESCHEN.

CASIMIR III.

1306. CASIMIR III, duc de Teschen, succéda, l'an 1306, à son père Casimir II. Il se reconnut, en 1327, à Oppaw, vassal du roi de Bohême. Il signa l'an 1347, à Prague, comme témoin, l'ordonnance de l'empereur Charles IV, qui confère à l'archevêque de Prague, le droit de sacrer et couronner les rois de Bohême, droit qui appartenait auparavant à l'archevêque de Mayence. Casimir III mourut en 1358. On ignore le nom de sa femme, dont il laissa deux fils et trois filles; savoir: Prémislas, qui suit; Ziémovit, grand-prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en Bohême, vivant encore en 1390; Anne, mariée, en 1334, à Wenceslas, duc de Lignitz, morte en 1367; Marguerite, alliée à Henri VII, duc de Brieg; et Agnès, alliée à Conrad II, duc d'Oels, morte le 15 août 1371.

PRÊMISLAS.

1358. PRÉMISLAS, succéda, l'an 1358, à Casimir, son père dans le duché de Teschen. Dès l'année 1355, il signa, comme témoin, le traité fait entre l'empereur Charles IV, roi de Bohême, et Jean, roi de France. Il est encore fait mention de lui comme témoin dans plusieurs édits du même empereur en 1359, 1360 et 1364. Par ce dernier, l'empereur consentit à la cession faite par Marguerite, veuve de Louis, margrave de Brandebourg, du comté de Tyrol aux archiducs d'Autriche. L'an 1373, les différents entre Prémislas et Conrad II, duc d'Oels, furent accommodés par les ducs de Brieg et de Munsterberg, choisis pour arbitres. Prémislas fut envoyé, l'an 1381, par l'empereur Wenceslas, à Richard II, roi d'Angleterre, pour une alliance entre ces deux princes. Le 25 février 1383, la ville du Grand-Glogaw lui rendit hommage et à ses enfants. Il signa, l'an 1402, à Breslaw, le traité fait entre les princes de Silésie pour la paix publique. Prémislas, accablé de maladie, revenant de la Prusse, où il était allé pour réconcilier les chevaliers Teutoniques avec Uladislas, roi de Pologne, mourut à Teschen, le 23 mai 1410, et fut inhumé chez les Dominicains. Il avait épousé CATHERINE, fille de Boleslas III, duc de Lignitz, dont il laissa deux fils et une fille. Boleslas, l'aîné, qui suit, eut en partage Teschen, le Grand-Glogaw et la moitié de Beuthen; Prémislas, le cadet, eut Oswieczim avec d'autres

lieux, et fit une branche séparée, qui viendra ci-après. La fille de Prémislas fut Anne, mariée, en 1396, à Henri IX, duc de Silésie, à Luben.

BOLESLAS.

1410. **Boleslas**, duc de Teschen et du Grand-Glogaw, succéda, l'an 1410, à son père. Il assista, au mois de février 1424, à Cracovie, au couronnement de la reine Sophie, femme d'Uladislas V, roi de Pologne. Boleslas mourut, le 6 mai 1426, à Teschen, et fut inhumé aux Dominicains de cette ville. Il avait épousé, 1°., **Marguerite**, fille de Janus, ou Jean, duc de Ratibor, dont il n'eut point d'enfants; 2°., **Offka**, fille d'Oligard, duc de Lithuanie, dont il eut quatre fils et trois filles. Les fils sont Wenceslas, qui suit; Boleslas, duc de Teschen et du Grand-Glogaw, qui travailla à réunir la Silésie à la Pologne, en 1447, et mourut le 8 octobre 1460 (Il avait épousé, en 1448, **Anne de Russie**, fille de Jean, duc de Byelsko, dont il eut Casimir, qui viendra après Wenceslas, son oncle, et trois filles); Wladislas, duc de Teschen et de Gor, mort en 1463, sans enfants de Marguerite, comtesse de Cillei en Autriche; Przémislas, duc de Teschen et du Grand-Glogaw, mort le 11 mars 1477 (il avait épousé Anne, fille de Boleslas, duc de Warsovie, dont une fille, Hedwige, mariée à Etienne, comte de Lœpus, palatin de Hongrie, morte en 1515). Les filles du duc Boleslas sont Véronique, mariée à Frédéric, comte de Cillei, morte en 1454; Madeleine, alliée à Janus, duc de Ratibor; Alexandrine, épouse de Ladislas de Gora, palatin de Hongrie.

WENCESLAS.

1426. **Wenceslas**, duc de Teschen et du Grand-Glogaw, succéda en 1426, à son père, conjointement avec ses frères. Ils firent en septembre 1435, à Breslaw, un traité avec les autres princes de Silésie, pour conserver la paix et la tranquillité dans leurs pays. En 1447, ils signèrent à Cracovie, avec le roi et la république de Pologne, un traité de paix perpétuelle. Wenceslas, le 30 novembre 1442, partagea, avec ses frères, les terres de la succession de leur père; et, en 1447, les biens maternels. Wenceslas fut un prince religieux: il était fort attaché à Casimir, roi de Pologne, et à Wladislas, roi de Bohême, ses proches parents; et voyant qu'il ne pouvait détourner Przémislas, son frère, de prendre le parti du roi Mathias contre ces deux princes, il en mourut de chagrin à Biesko en

1474. Il avait épousé, 1°., en 1426, OFFKA, fille de Sémovit, duc de Mazovie; 2°. en 1439, ELISABETH, fille de Frédéric I, électeur de Brandebourg, et veuve de Louis II, duc de Lignitz, morte le 31 octobre 1449. Il eut du premier lit, Wenceslas, mort en 1462, et Prémislas, chanoine de Glogaw, mort en 1477.

CASIMIR IV.

1474. CASIMIR IV, duc de Teschen et du Grand-Glogaw, réunit, après la mort de Wenceslas, son oncle, toutes les portions des duchés de Teschen et du Grand-Glogaw, qui avaient été divisées entre les quatre frères. L'an 1479, il fit, en octobre, un traité avec le roi Mathias, par lequel il lui céda la ville de Tarnovitz et la moitié du Grand-Glogaw, avec leurs dépendances; et le roi lui remit la principauté de Kosel et ses dépendances, avec une somme d'argent. Il avait vendu, en 1473, une portion considérable de la terre de Beuthen, à l'évêché de Cracovie; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui le duché de Séverie. L'an 1491, Casimir, comme capitaine de la Haute et Basse-Silésie, confirma les priviléges du duché de Glogaw. Il souscrivit, en janvier 1497, à Breslaw, les lettres par lesquelles les princes de Silésie promirent de rendre hommage à Wladislas, roi de Bohême. Le même roi, l'an 1515, abandonna à Casimir, l'usufruit du duché d'Oppaw; ce qui fut encore confirmé par le roi Louis, en 1523. Casimir mourut le 13 décembre 1528. Il avait épousé JEANNE, fille de Victorin, duc de Munsterberg, qui lui donna deux fils, dont l'aîné, Wenceslas, mourut en 1526, avant son père. Celui-ci avait épousé, en 1518, ANNE, fille de Frédéric, margrave de Brandebourg-Anspach, qui lui donna un fils posthume, nommé Wenceslas-Adam, qui suit. Frédéric, second fils du duc Casimir, fut doyen de l'église cathédrale de Breslaw, mort au mois de juin 1507, à Sienne, en Italie.

WENCESLAS-ADAM.

1528. WENCESLAS-ADAM, né posthume l'an 1526, succéda, dans les duchés de Teschen et de Glogaw, à Casimir, son grand-père, en 1528. Il accompagna, l'an 1546, le roi Ferdinand I, à son entrée dans la ville de Breslaw. Il assista, l'an 1563, le 8 septembre, à Presbourg, au couronnement de Maximilien II, comme roi de Hongrie, et, en 1565, aux obsèques de l'empereur Ferdinand I, à Vienne. Wenceslas-Adam fut un prince généreux et charitable, et fut envoyé

plusieurs fois, par l'empereur, en ambassade au roi de Pologne. Il mourut, le 4 novembre 1579, d'une attaque d'apoplexie. Il avait épousé, 1°., en 1540, MARIE DE BERNSTEIN, fille de Jean, comte de Bernstein; 2°., le 25 novembre 1567, SIDONIE-CATHERINE, fille de François, duc de Saxe-Lawenbourg, remariée, le 16 février 1586, à Éméric de Forgatsch, comte de Trentschin, morte au mois de juin 1594. Wenceslas-Adam eut du premier lit, Frédéric-Casimir, mort le 4 mai 1571, Anne et Sophie. Du second lit il eut Christian-Auguste, né l'an 1570, mort en bas âge; Adam-Wenceslas, qui suit; Jean-Albert; et Sidonie-Marie, née le 10 mai 1572, mariée en 1586, à Frédéric IV, duc de Lignitz, morte en couches la même année.

ADAM-WENCESLAS.

1579. ADAM-WENCESLAS, né le 13 décembre, 1574, succéda, l'an 1579, à Wenceslas-Adam, son père, dans les duchés de Teschen et du Grand-Glogaw. Il commanda la cavalerie silésienne à la bataille gagnée, le 28 juin 1602, par le général Basta, en Transylvanie, contre les Sicules, Turcs et Tartares, qui perdirent en cette affaire plus de trois mille hommes. Le 18 septembre 1611, il accompagna Mathias II, roi de Hongrie et de Bohême, à son entrée à Breslaw, et le 6 février 1617, il fut nommé, par l'empereur, administrateur du gouvernement de la Haute et Basse-Silésie. Adam Wenceslas mourut le 13 juillet 1617. Il avait épousé, le 17 septembre 1595, ELISABETH, fille de Gothard, duc de Curlande, morte le 19 novembre 1601, dont il laissa Christian-Adam, né l'an 1600, mort le 11 mai 1601; Frédéric-Guillaume, qui suit; Anne-Sidonie, née le 2 mars 1598, mariée, le premier novembre 1616, à Jacques-Annibal, comte de Hohenembs; Elisabeth-Lucrèce, née le premier juin 1599, mariée à Guillaume, prince de Lichtenstein, morte le 19 mai 1653. Celle-ci, ayant perdu son frère, obtint de l'empereur l'usufruit du duché sa vie durant; après quoi l'empereur Ferdinand III le réunit dans sa main comme un fief vacant.

FRÉDERIC-GUILLAUME.

1617. FRÉDÉRIC-GUILLAUME, né le 9 novembre 1601, successeur d'Adam-Wenceslas, son père, aux duchés de Teschen et du Grand-Glogaw, fut le dernier duc de cette branche, et mourut en 1625.

DUCS DE TESCHEN-OSWIECZIM.

PREMISLAS.

1401. PRÉMISLAS, second fils de Prémislas, duc de Teschen, eut, dans le partage fait avec Boleslas, son frère aîné, la terre d'Oswieczim et autres. Il fut assassiné, le 1er. janvier 1401, sur le chemin de Teschen, par Martin Chrzan et ses complices, que le duc Prémislas, son père, fit punir par des supplices affreux. Prémislas avait épousé HEDWIGE, fille de Louis Ier., duc de Brieg, dont il eut Casimir, qui suit; et Jean, mort jeune.

CASIMIR.

1401. CASIMIR, duc d'Oswieczim, assista, au mois de février 1424, dans Cracovie, au couronnement de Sophie, reine de Pologne. En 1427, il vendit sa terre de Strehlen à Louis II, duc de Brieg. Casimir mourut le 7 avril 1433, et fut inhumé aux Dominicains d'Oswieczim. Il avait épousé ANNE, fille de Henri VIII ou XII, duc de Glogaw, dont il laissa trois fils et une fille. Wenceslas, qui suit, fut l'aîné des fils de Casimir; Prémislas, duc de Zathor, mort en 1484, fut le second; Janus, ou Jean II, duc d'Oswieczim, fut le troisième; Sophie, mariée à Victorin, duc de Munsterberg.

WENCESLAS.

1433. WENCESLAS, successeur de son père Casimir en 1433, eut en partage le duché de Toscheck. Il assista, l'an 1435, dans Breslaw, à l'assemblée des princes de Silésie pour la conservation de la paix publique dans leur patrie. On ignore le tems de sa mort. Il avait épousé MARGUERITE DE NOWINA, dont il eut plusieurs enfants, qui n'ont pas laissé de postérité.

JANUS, OU JEAN II.

JANUS, ou JEAN II, frère de Wenceslas, vendit, l'an 1457, le duché d'Oswieczim, pour la somme de cinquante mille marcs, à Casimir, roi de Pologne. Corner assigne cette vente à l'an 1453; mais l'acte qui en est rapporté par Prilusius, dans son Traité des Provinces de Pologne, porte la date que nous lui donnons.

SUITE DES DUCS D'OPPELEN.

BOLESLAS I.

1288. BOLESLAS I, troisième fils de Wladislas, duc d'Oppelen, et de Susanne, succéda, l'an 1288, à son père. L'an 1290, il mena des troupes à Henri IV, duc de Breslaw, qui voulait s'emparer du duché de Cracovie. Mais ils perdirent là une bataille, où Boleslas fut blessé et fait prisonnier. En 1312, Boleslas surprit, par intelligence avec les habitants, la ville de Cracovie; mais le duc Wladislas Loketek s'étant avancé avec une forte armée pour l'assiéger, Boleslas fut obligé de l'abandonner. Il mourut le 12 mai 1313, et fut inhumé aux Frères Mineurs d'Oppelen. On ignore le nom de sa femme, dont il laissa trois fils, Bolkon II, duc de Falckenberg, qui suit; Bolkon III, duc d'Oppelen, qui viendra après son frère; et Albert, duc de Strelitz, mort en 1361.

BOLKON II.

1313. BOLKON II, duc de Falckenberg, fut à Breslaw, l'an 1319, un des témoins de la vente faite par Henri, duc de Jauer, de la ville de Gorlitz, à Jean, roi de Bohême. Il fut nommé, l'an 1329, avec le duc de Glogaw, arbitre des différents qui s'étaient élevés entre Conrad Ier., duc d'Oels, et Henri VI, duc de Breslaw. En 1342, il se reconnut, avec les autres ducs de Silésie, vassal du roi de Bohême. En 1354, il souscrivit, à Vienne, la constitution féodale de l'empereur Charles IV pour la Bohême, et en 1355 la confirmation générale de tous les priviléges du royaume de Bohême. L'an 1360, il signa le traité de paix fait entre l'empereur Charles IV, Jean, marquis de Moravie, et Rodolphe, duc d'Autriche. On ignore la date de sa mort et le nom de sa femme. Il a laissé deux fils et une fille, Henri, duc de Falckenberg, mort le 14 septembre 1382; Bernard, mort en 1396; et Marguerite, mariée à Ulric, landgrave de Leuchtenberg, morte en 1378.

BOLKON III.

BOLKON III, second fils de Boleslas I, et duc d'Oppelen après la mort de son père, assista, comme témoin, aux différents actes mentionnés dans l'article précédent, avec son frère. En 1355 il demanda avec ses frères, Bolkon de Falckenberg, et Albert de Strelitz, la succession de Bolkon, duc de Kosel,

à l'empereur Charles IV, qui la refusa, et l'accorda à Conrad I, duc d'Oels, et à Prémislas, duc de Teschen, à qui elle appartenait. Il mourut le 31 décembre 1368, ayant épousé ELISABETH, fille de Bernard, duc de Schweidnitz, dont il eut deux fils, Wladislas, qui suit, et Boleslas III, duc d'Oppelen et de Falkenberg, mort le 21 septembre 1382.

WLADISLAS.

1368. WLADISLAS, successeur de Bolkon, son père, en 1368, au duché d'Oppelen, fit, en 1369, avec son frère Boleslas, la guerre à Louis, duc de Brieg; mais ils furent défaits dans une sanglante bataille à Crutzbourg. L'an 1370, il alla à Cracovie, où il assista à la mort de Casimir III, roi de Pologne, et au couronnement de Louis, roi de Hongrie et de Pologne, qui le fit palatin de Hongrie, et lui fit donation de plusieurs duchés et seigneuries en Pologne. En 1377, étant gouverneur pour le roi de Pologne, il y fonda le monastère de Zenstochau, et le dota richement. Sigismond, margrave de Brandebourg, ayant dévasté la Mazovie et la Cujavie en 1383, Wladislas l'attaqua dans son retour en Hongrie, et défit son armée. L'an 1390, sa faveur commença à diminuer. Hedwige, reine de Pologne, pendant l'expédition de son mari Jagellon, dans la Lithuanie, marcha avec une armée dans la Russie, d'où elle chassa les troupes du duc d'Oppelen. En 1395, il refusa de rendre au roi de Pologne l'hommage pour les trois duchés qu'il possédait en Pologne. Le roi, l'ayant attaqué, lui enleva deux de ces duchés, et porta la guerre jusque dans le duché d'Oppelen en 1396. Les ducs d'Oels et de Falckenberg calmèrent le roi, et procurèrent la paix. Wladislas, après avoir éprouvé les vicissitudes de la fortune, mourut à Oppelen, le 8 mai 1401, et y fut inhumé dans l'église des Frères Mineurs. Il avait épousé OFFKA, fille de Ziemovit, duc de Mazovie, dont il laissa Hedwige, mariée à Alexandre, duc de Lithuanie.

BOLESLAS IV.

1401. BOLESLAS IV, fils de Boleslas III, ayant succédé à son oncle Wladislas, en 1401, fit, au mois de juillet 1402, un traité d'union avec les autres ducs de Silésie, pour la conservation de la paix de cette province. En 1483, il fit la guerre à Nicolas, duc de Ratibor, dont il ravagea le pays; mais Nicolas le vainquit à la bataille de Rybniki, et s'empara de la ville de Beuthen. L'an 1435, il accéda au traité fait à Breslaw par les ducs de Silésie, pour se défendre contre les incursions des Hus-

sites. Boleslas mourut à Oppelen, le 6 mai 1437. Il avait épousé MARGUERITE, comtesse de Gorice, morte le 6 décembre 1437, dont il eut Jean, qui épousa Barbe, fille de Frédéric Ier., électeur de Brandebourg; Boleslas V, qui suit; Henri, mort en 1436; Nicolas I, qui viendra après son frère; Anne, abbesse de Trebnitz, morte en 1456; Marguerite, mariée, en 1418, à Louis III, duc de Silésie, à Luben; et Elisabeth, mariée à Léopold, margrave de Leuchtenberg.

BOLESLAS V.

1437. BOLESLAS V, duc d'Oppelen, fils de Boleslas IV, fit la guerre, en 1452, à Casimir, roi de Pologne, et ravagea plusieurs de ses provinces. Casimir, empêché par les divisions intestines et par les invasions des Tartares, fit, en 1453, une trêve de deux ans avec Boleslas. Le duc d'Oppelen traita fort durement ses sujets, et s'empara des biens ecclésiastiques. Il mourut, peu regretté, le 20 mai 1460, au Petit-Glogaw, où il fut inhumé dans l'église collégiale, dont il avait chassé les chanoines. Il avait épousé ÉLISABETH DE PILCZA, dont il eut un fils, Wenceslas, mort jeune, et une fille, Marguerite, femme de Louis III, duc de Brieg.

NICOLAS I.

1460. NICOLAS I, duc d'Oppelen, succéda, en 1460, à son frère Boleslas V; mais cette succession lui fut contestée par Janus, duc d'Oswieczim, qui lui fit la guerre, et brûla un grand nombre de ses villages. Nicolas l'apaisa moyennant une somme d'argent. Georges Podiébrad, roi de Bohême, prétendit aussi que le duché d'Oppelen lui était dévolu par vacance de fief; mais il se contenta de la cession que Nicolas lui fit de la moitié de la ville d'Oppaw, et de plusieurs villages, avec une somme d'argent. En 1465, il se joignit à plusieurs princes en faveur du roi Georges, pour son accommodement avec le pape. Il reçut, en 1469, à Breslaw, Mathias, roi de Hongrie et de Bohême, avec les autres princes de Silésie. Nicolas I mourut en 1486. Il avait épousé MADELEINE, fille de Louis II, duc de Brieg et de Lignitz, dont il laissa cinq fils et cinq filles. Les principaux sont Jean, ou Janus, qui suit; Nicolas II, duc d'Oppelen et de Glogaw-le-Haut, qui eut des querelles avec Henri, duc de Glogaw; Jean, évêque de Breslaw; et Casimir, duc de Teschen, qui voulut poignarder ses frères; et, ayant été désarmé, se sauva dans l'église, d'où ayant été retiré, il fut jugé, de l'ordre de l'évêque de Breslaw, par les consuls de Neisse, et eut la tête tranchée le 26 juin 1497.

JEAN, OU JANUS.

1486. JEAN, ou JANUS, duc d'Oppelen et de Ratibor, succéda au duc Nicolas son père en 1486. L'année suivante, Janus ayant suivi avec son frère Nicolas le parti du roi de Pologne, ils furent arrêtés à Kosel, et ils n'obtinrent leur liberté qu'en payant quatre-vingt mille florins au roi Mathias. En 1504, au mois de février, il signa à Breslaw la convention qui fut faite entre l'ordre ecclésiastique, les princes et états de Silésie. En 1527, il prêta à Breslaw foi et hommage à Ferdinand I, roi de Hongrie et de Bohême. Jean, duc d'Oppelen et de Ratibor, mourut le 25 mai 1532, le dernier prince de sa branche, et son duché, devenu fief vacant, fut réuni à la couronne de Bohême.

DUCS DE LA HAUTE-SILÉSIE, D'OPPAW, DE RATIBOR ET DE MUNSTERBERG,

SORTIS DU SANG DES ROIS DE BOHÊME.

NICOLAS I.

1252. NICOLAS I, fils naturel de Prémislas-Ottocare, roi de Bohême, reçut de son père en partage le duché d'Oppaw dans la Haute-Silésie, dont Ottocare s'était emparé après la mort de Miécislas, duc d'Oppelen et de Ratibor, décédé sans enfants. En 1281, Nicolas fit don à l'évêque de Breslaw du château d'Eldstein. Wenceslas, roi de Pologne et de Bohême, nomma, l'an 1300, Nicolas, son frère naturel, capitaine du royaume de Pologne, dans le duché de Cracovie; mais, sur les plaintes des Polonais, il le rappela en 1303. Nicolas entreprit, l'an 1308, pour les Bohémiens, une expédition contre la ville de Cracovie; mais il fut repoussé par les Polonais. Depuis l'année 1309 jusqu'en 1315, le duché d'Oppaw fut possédé à titre d'engagement par les ducs de Breslaw. Jean, roi de Bohême, le retira, et Nicolas I en fut privé jusqu'à sa mort, arrivée à Brinn, en Moravie, l'an 1318. Il fut inhumé dans l'église des Frères-Mineurs de cette ville. On ignore le nom de sa femme, dont il laissa un fils, qui suit.

NICOLAS II.

1318. NICOLAS II obtint, au mois de juillet de l'an 1318, de Jean, roi de Bohême, le duché d'Oppaw à titre de fief, et le

servit, l'année suivante, lorsqu'il assiégea la ville de Prague. Dans la suite, Nicolas s'attira l'indignation de ce prince, qui voulut entièrement le détruire; mais Charles, fils du roi de Bohême, le réconcilia avec son père, moyennant une somme d'argent, vers l'année 1334. Nicolas fut témoin à Prague, en 1341, au traité conclu entre Casimir, roi de Pologne, et Jean, roi de Bohême. L'an 1342, il reconnut à Breslaw tenir à titre de fief les duchés d'Oppaw et de Ratibor du royaume de Bohême. Il se trouva, l'an 1355, à Pise, lorsque Louis et Jeanne, roi et reine de Jérusalem et de Sicile, y firent rendre hommage des comtés de Forcalquier et de Piémont à l'empereur Charles IV. Il signa la même année, à Rome, comme témoin, la confirmation générale de tous les priviléges accordés par l'empereur Charles IV au royaume de Bohême. Il vivait encore en 1361, lors du mariage de son fils aîné. On ignore le tems de sa mort. Il avait épousé, 1°. ANNE, fille de Prémislas, duc de Ratibor; 2°. GUTTA. Il eut du premier lit, Jean, qui suit; et du second, Nicolas, duc d'Oppaw, Wenceslas et Prémislas.

JEAN I, DIT JANUS.

1361. JEAN I, dit aussi JANUS, duc d'Oppaw, portait déjà ce titre du vivant de Nicolas, son père, comme il paraît par le titre de la réunion faite de la Silésie à la Bohême en 1355, et par les chartes de priviléges accordés à différents monastères en 1358 et 1359, qu'il signa comme témoin avec la qualité de duc d'Oppaw. L'an 1367, l'empereur Charles IV et les ducs de Brieg et de Teschen terminèrent à Prague, comme arbitres, les différents survenus entre le duc Jean et Nicolas, son frère, sur la division du duché d'Oppaw. En 1371, le duc Jean I prit la tutelle de ses deux frères mineurs, Wenceslas et Prémislas, et leur assigna pour patrimoine les villes d'Oppaw et de Freudenshal. L'an 1396, étant capitaine de la citadelle de Carlstein, en Bohême, il invita à un festin plusieurs seigneurs qui faisaient ombrage au roi Wenceslas, et, les ayant en son pouvoir, il les fit cruellement massacrer. (Hénélius, p. 308.) Dubravius, l. 23, fait entendre que cela se fit de concert avec le roi. On voit un titre de 1397, où le duc Jean prend la qualité de capitaine pour la couronne de Bohême, à Glatz. L'année de sa mort n'est pas bien certaine. Dlugloss, historien de Pologne, assure que, le 12 août 1419, Jean, duc de Ratibor, étant tombé en démence, mourut dans sa capitale. Il avait épousé ANNE, fille de Henri V ou IX, duc de Glogaw, dont il eut deux fils et une fille; savoir, Jean, qui suit; Nicolas, duc de Karnow, mort en 1414; et Marguerite, mariée à Boleslas, duc de Teschen.

JEAN II.

Jean II, duc d'Oppaw et de Ratibor, reçut, conjointement avec son frère Nicolas, en 1404, de Wenceslas, roi des Romains et de Bohême, l'investiture du duché d'Oppaw. La même année, il fut envoyé comme ambassadeur en Pologne pour concilier le roi de Bohême avec Wladislas, roi de Pologne, qui revendiquait la réunion de la Silésie à son royaume; mais cette réunion n'eut point lieu. En 1414, il suivit l'armée polonaise dans la guerre contre les chevaliers Teutoniques. Il fonda, l'an 1416, l'église collégiale de Ratibor. Il assista, l'an 1424, à Cracovie, au couronnement de Sophie, reine de Pologne. On ignore l'année de sa mort. Il avait épousé, en 1406, Hélène, fille de Coributh, duc de Lithuanie, dont il eut deux fils, Nicolas, qui suit, et Wenceslas, qui vient après son frère.

NICOLAS III.

Nicolas III, duc d'Oppaw et de Ratibor, se trouva au traité de Breslaw, en 1435, pour conserver la paix en Silésie, et s'unir contre ceux qui la troublaient. L'an 1443, il eut guerre avec Boleslas, duc d'Oppelen, qui ravagea tout le pays de Ratibor; mais Nicolas le mit en fuite à la bataille de Ribnick, et prit la ville de Beuthen. Nicolas mourut le 13 septembre 1452, et fut inhumé aux Dominicains de Ratibor. Il avait épousé, 1°. Marguerite, veuve de Clème, un de ses vassaux; 2°. Barbe de Roxemberg. Du premier lit il eut Jean, duc de Karnow, que le roi Mathias dépouilla de ses biens pour avoir suivi le parti des Polonais; et Wenceslas, duc de Ratibor, que Mathias, pour la même cause, punit par une longue captivité. Barbe, fille de Nicolas III, épousa, 1°. Jean, duc d'Oswieczim; 2°. Georges, baron de Schellenberg.

WENCESLAS.

1424. Wenceslas, duc d'Oppaw et de Ratibor, frère de Nicolas III, se trouva à Cracovie, en 1447, au couronnement de Casimir IV, roi de Pologne. Il assista aussi au traité de paix fait entre le pape et les ducs de Silésie. Il mourut à Ratibor, le 31 octobre 1457, laissant de sa femme Marguerite, veuve de Casimir, duc de Mazovie, un fils, qui suit, et deux filles.

JEAN.

1457. Jean, duc de Ratibor, succéda, l'an 1457, au duc

Wenceslas son père. Au mois de juillet 1471, il accompagna Wladislas, fils de Casimir, roi de Pologne, lorsqu'il vint prendre possession du royaume de Bohême, auquel il avait été appelé. Jean fut occupé, pendant deux ans, à lever des troupes et à s'opposer aux incursions et ravages de Wenceslas, duc de Ribnitz. Dès l'année 1469, étant à Olmutz, il s'était soumis avec les autres ducs de la Haute-Silésie à Mathias, roi de Hongrie et de Bohême. Jean mourut en 1489. Il avait épousé MADELEINE, fille d'un duc de Teschen, dont il eut Nicolas, qui suit; Jean, duc de Ratibor, mort en 1506; et Valentin, successeur de son frère.

NICOLAS.

1489. NICOLAS, duc de Ratibor, succéda au duc Jean, son père, en 1489. Il assista, avec ses deux frères, au réglement que les princes des deux Silesies firent à Breslaw, l'an 1505, au sujet des monnaies. Nicolas mourut, le 3 novembre 1506, à Cracovie, et fut inhumé à Ratibor. Il avait épousé la fille de Sbignée de Thanzin, dont il ne laissa point d'enfants. Jean, son frère, lui succéda au duché de Ratibor, et mourut peu après.

VALENTIN.

1506. VALENTIN, le troisième fils du duc Jean, recueillit la succession de sa maison. Quoique contrefait de corps et infirme, il avait beaucoup d'esprit et de prudence. Il assista avec ses frères aux assemblées des princes à Breslaw, en 1505, et ensuite à celle de 1511, pour le réglement des monnaies en Silésie. Il mourut le 13 novembre 1521, et fut le dernier duc de Ratibor.

Nous terminerons ici la Chronologie historique des ducs de Silésie, parce que la suite n'offre guère que des noms sans aucun événement remarquable. Tout ce qui concerne l'histoire de ce pays se confondait, depuis environ deux siècles, avec celle de la Bohême, lorsque la mort enleva, l'an 1740, l'empereur Charles VI, et éteignit dans sa personne toute la race masculine de la maison d'Autriche. Le roi de Prusse alors forma des prétentions sur plusieurs terres de ce duché; « 1°. sur » la principauté de Jægerndorf, achetée, en 1524, par le » margrave Georges de Brandebourg, de la maison de Schellen- » berg, avec l'agrément de Louis, roi de Bohême et de Hon- » grie (le margrave l'avait laissée à son fils Gorges-Frédéric, » qui la céda, par un traité, à Joachim-Frédéric, électeur

» de Brandebourg. Celui-ci la donna à son second fils, Jean-
» Georges, qui, ayant été mis au ban de l'empire par Ferdi-
» nand II, perdit, en 1623, cette principauté, dont l'empereur
» inféoda la famille des princes de Lichtenstein, malgré les
» protestations de toute la maison électorale et des différentes
» branches des margraves de Brandebourg. En 1686, l'électeur
» (de Brandebourg) Frédéric-Guillaume renonça, à la vérité,
» à ses prétentions moyennant la cession qui lui fut faite du
» cercle de Schwiebus, que l'électeur Frédéric, son fils, ren-
» dit à la maison d'Autriche, en 1695, pour la somme de
» deux cent cinquante mille florins. Mais le roi Frédéric II
» allégua différentes raisons pour prouver l'invalidité de ces
» cessions et des traités sur lesquels on les avait fondés); 2°. sur
» les principautés de Brieg, de Lignitz et de Wohlau. Ses
» motifs étaient un pacte de succession, fait, en 1537, entre
» Frédéric, duc de Lignitz et de Brieg, et Joachim II,
» électeur de Brandebourg; disposition à laquelle Frédéric
» était pleinement autorisé par les priviléges accordés par les
» rois de Bohême à lui-même et à ses ancêtres dans les années
» 1329, 1505, 1511, 1522, 1524 et 1529, malgré la cassation
» de ce pacte en 1546 par l'empereur Ferdinand I. En consé-
» quence, le roi de Prusse soutint qu'après la mort des ducs
» de Lignitz ces principautés avaient été usurpées sur la maison
» électorale de Brandebourg. Ces prétentions furent si bien
» appuyées par une armée que ce prince conduisit en Silésie,
» que Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême, fille
» aînée et héritière de l'empereur Charles VI, pour elle et
» ses successeurs de l'un et de l'autre sexes, céda au roi de
» Prusse, à ses héritiers mâles et femelles, à perpétuité et en
» toute souveraineté et indépendance de la couronne de Bo-
» hême, la Basse et Haute-Silésie, avec le district de Kutscher,
» autrefois annexé à la Moravie, ainsi que le comté de Glatz,
» en se réservant néanmoins quelques portions de la Haute-
» Silésie, contenant environ quatre-vingt-dix ou cent lieues
» géographiques carrées. Ce sont la principauté de Teschen,
» avec les seigneuries qui en dépendent; la partie des princi-
» pautés de Troppau et de Jœgerndorf située au-delà de la
» rivière d'Oppa; celle de la principauté de Neisse, limitrophe
» de la Moravie; enfin un district enclavé dans la Silésie, mais
» dépendant de la Moravie...... Cette importante cession fut
» d'abord arrêtée à Breslaw en vertu des préliminaires de la
» paix de 1742, et, peu après, confirmée par le traité définitif
» de Berlin..... Dans la même année les limites de la Silésie
» prussienne et autrichienne furent marquées et fixées par des

» poteaux munis de plaques portant les armes de ces deux
» puissances. Cette paix ne dura pas long-tems ; elle fut inter-
» rompue, en 1744, par une nouvelle guerre qui fut ter-
» minée à son tour par le traité de paix, de réconciliation et
» d'amitié, conclu à Dresde le 25 décembre 1745. Ce traité
» renouvelle et confirme les préliminaires de Breslaw, le
« traité définitif de Berlin, ainsi que le réglement des limites
» de 1742. Une guerre éclata, en 1756, au sujet de la Silésie.
» Elle fut beaucoup plus ruineuse pour cette province, et
» terminée enfin par la paix de Hubertsbourg, du 15 février
» 1763, sans porter aucun changement aux limites respectives,
» ni à la constitution politique du pays. » (Busching.)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

DUCS ET ROIS DE POLOGNE.

La Pologne, ancienne patrie des Sclaves et des Sarmates, s'étendait, avant le démembrement qui en a été fait en 1772, sur 240 lieues en longueur, et environ 200 en largeur. Au Nord, elle avait pour limites la mer Baltique, la Livonie, et la Russie qui la bornait aussi au Levant; la Petite-Tartarie, la Valachie, la Transylvanie et la Hongrie la terminaient au Midi, et l'Allemagne au Couchant. Dans cette étendue se trouvait compris le grand-duché de Lithuanie, qui eut autrefois ses souverains particuliers, et ne fut uni à la Pologne, comme on le verra dans la suite, que vers le commencement du seizième siècle. Les limites de la Pologne étaient autrefois beaucoup plus reculées. Il fut un tems où ce royaume comptait entre ses possessions la Silésie, la Lusace, la Poméranie, la Livonie, les duchés de Smolensko, de Séverie, de Czernichovie, et presque tout le palatinat de Kiou, en Ukraine On sait que chaque province de Pologne se subdivise en palatinats, et ceux-ci en districts, auxquels on donne le nom de starosties.

La couronne de Pologne était élective. C'était la noblesse qui en disposait par ses députés appelés nonces. Ce corps, divisé en deux ordres, celui des sénateurs et l'ordre équestre, possédait le pouvoir législatif, et ne laissait au souverain que celui de faire exécuter les lois, auxquelles il était lui-même soumis. Ainsi le gouvernement de la Pologne était aristocratique plutôt que monarchique. Le roi cependant disposait des charges et des honneurs, qu'il dispensait à son gré, pourvu que ce fût à des nationaux. La servitude était la condition de tous

les paysans en Pologne. Ils travaillaient cinq jours de la semaine pour le compte de leurs maîtres, qui avaient, ou s'arrogeaient le droit de vie et de mort sur eux. Les bourgeois des villes étaient, à la vérité, libres sans être nobles; mais ils ne pouvaient posséder de biens-fonds qu'à une lieue autour de leur cité. Les évêques, qui n'étaient qu'au nombre de dix-sept, faisaient partie de la noblesse, et avaient entrée dans le sénat, ainsi que les palatins, les starostes, et les castellans ou gouverneurs de places. La langue des Polonais est un dialecte du sclavon, et diffère de celles des Lithuaniens, qui est un dialecte du sarmate.

L'archevêque de Gnesne était le primat du royaume, et en cette qualité, il exercait, dans l'interrègne, les droits de la royauté. L'élection du roi se faisait à une lieue de Varsovie, par toute la noblesse polonaise assemblée à cheval dans un champ qu'on nommait *Kolau*, dans le milieu duquel s'élevait un vaste bâtiment de bois, dit la *Szopa*, ou la salle du sénat. Les nonces ou députés des palatinats assistaient à ses délibérations, pour les porter aux palatinats. Le champ électoral était entouré d'un fossé avec trois portes; l'une pour la Grande-Pologne, l'autre pour la petite, et la troisième pour la Lithuanie.

Les Polonais regardent comme le fondateur de leur monarchie, Lech I, qui commença à régner l'an 550, et dont les descendants occupèrent le trône de Pologne, sous le titre de ducs, l'espace d'environ 300 ans, jusqu'à Popiel II. Mais tout ce qu'on raconte de ces princes est si rempli de fictions, qu'on a peine à y discerner aucun trait de vérité. Nous passerons donc sous silence cette dynastie, pour venir à la seconde, qu'on nomme celle des Piastes.

PIAST.

L'an 842, PIAST, simple habitant du village de Cruswic, en Cujavie, fut élu duc de Pologne par la nation, pour mettre fin au long et fâcheux interrègne qui avait suivi la mort de Popiel II. Ce choix extraordinaire fut justifié par l'événement. Piast rétablit, par sa prudence, la paix et le bon ordre en Pologne. On s'accorde à mettre sa mort en 861. Piast était d'une taille grosse et courte, d'où lui vient son nom, qui signifie en polonais le moyeu d'une roue.

ZIÉMOVIT.

861. ZIÉMOVIT, fils de Piast, lui succéda. Ce prince fut belliqueux; mais il n'employa ses armes que pour repousser les

attaques de ses voisins. Il les mit bas dès qu'il leur eut appris à les respecter. Ce fut lui qui montra les règles de l'art militaire aux Polonais. Auparavant ils n'avaient que leur courage pour guide dans les combats. Ce prince mourut l'an 892.

LESKO IV.

892. **Lesko**, fils et successeur de Ziémovit, n'hérita point de ses vertus. On le dépeint comme un prince indolent et timide, qui laissa dans ses sujets la valeur sans exercice, et le mérite sans récompense. Il mourut l'an 913. (*Florus Polon.*)

ZIEMOMISLAS.

913. **Ziémomislas** succéda au duc Lesko, son père, et fit à peu près le même personnage que lui sur le trône. Il mourut l'an 964.

MICISLAS ou MIECISLAW I.

964. **Micislas**, ou **Miécislaw**, fils de Ziémomislas, était né presque aveugle; mais, ayant recouvré la vue à l'âge de sept ans, lorsqu'on fit la cérémonie de lui couper les cheveux, fut choisi par la nation polonaise pour lui succéder. C'est la première fois qu'elle exerça le droit d'élire ses maîtres. Les grandes qualités de Micislas répondirent à ce choix et le justifièrent. Quelques missionnaires étant venus en Pologne au commencement du règne de Micislas, l'engagèrent à embrasser le Christianisme, sous la promesse qu'ils lui firent d'un gouvernement heureux. Alors il répudia sept concubines qu'il entretenait, et dont aucune ne l'avait fait père, reçut le baptême, et épousa **Dambrouka**, fille de Boleslas I, duc de Bohême. Cette princesse fut conduite en Pologne par Philippe Persztin, tige de la maison de Lesczinski. L'an 968, ou environ, le pape Jean XIII, instruit de la conversion de Micislas, envoya de nouveaux missionnaires en Pologne, qui fondèrent des églises dans le pays. Mais il n'est pas vrai, comme l'avancent les écrivains polonais, qu'on y érigea dès-lors deux archevêchés. (Pagi.) La ferveur des Polonais nouvellement convertis fut telle, qu'aux jours d'abstinence établis dans l'église, ils ajoutèrent les mercredis de toute l'année, et commencèrent le Carême à la Septuagésime. Manger de la viande les jours défendus était un crime qu'ils punissaient en faisant arracher les dents au coupable, à moins qu'il ne fût en état de se racheter de ce supplice par une grosse amende. On peut juger par-là combien le zèle de ces nouveaux chrétiens tenait encore de la férocité de leurs anciennes mœurs. De ces

deux pratiques, la première subsiste encore de nos jours, à la peine près. L'autre a été abolie sous le pontificat d'Innocent III. On rapporte encore au tems de l'établissement du Christianisme, en Pologne, l'usage que conservent encore (1780) quelques vieux nobles de cette nation, de tirer le sabre à la messe pendant la lecture de l'Evangile, pour marquer la disposition où ils sont de répandre leur sang pour la défense de la foi. Micislas eut quelques démêlés avec ses voisins. Deux princes saxons lui ayant déclaré la guerre, il alla les attendre sur ses frontières, et remporta sur eux une victoire complète. Ceci dut arriver dans les premières années de son règne, puisque ce fut l'empereur Otton I qui fit la paix entre Micislas et les Saxons. Long-tems après il fut attaqué par les Bohémiens, qui donnèrent beaucoup d'exercice à ses armes. Il paraît qu'il fut soutenu dans cette guerre par l'empereur Otton III, qui l'obligea de se reconnaître vassal de l'empire. Micislas termina ses jours, selon Dithmar, l'an 992. D'autres mettent sa mort en 999. Il avait épousé en secondes noces, l'an 977, suivant le nouvel historien de Brandebourg, ODA, fille de Thierri, margrave de Brandebourg, et en troisièmes noces, N...., veuve de Gontier, margrave de Misnie, qui le fit père de Boleslas, qui suit. (Eccard, *Orig. Misnie.*)

BOLESLAS, DIT CHROBRI.

992. BOLESLAS I, dit CHROBRI, ou l'INTRÉPIDE, successeur de Micislas, son père, reprit Cracovie, dont les Bohémiens s'étaient emparés. L'empereur Otton III étant venu, l'an 1000, à Gnesne (qu'il avait fait ériger en métropole l'an 999) pour visiter le tombeau de saint Adalbert, évêque de cette ville, accorda, dit-on, le titre de roi à Boleslas, et le couronna même, à ce qu'on ajoute, de sa main ; mais cela n'est appuyé sur l'autorité d'aucun écrivain du tems. La Chronique de Quedlimbourg sur l'an 1025, Vippon, sur la même année, Otton de Frisingue, liv. VI, disent même formellement que Boleslas ayant appris le décès de l'empereur Henri II, voulut s'arroger le titre de roi, mais que sa mort suivit de près cette entreprise téméraire. Boleslas, sous prétexte de venger le meurtre de saint Adalbert, ayant déclaré la guerre aux Prussiens, conquit la plus grande partie de leur pays, dans lequel était comprise une partie de la Silésie, qu'il réduisit en province de Pologne. Les Bohémiens soulevés contre Boleslas III, leur duc, implorèrent, l'an 1005, le secours du duc de Pologne. Celui-ci, affectant des dispositions pacifiques, invite le duc de Bohême à se rendre à Cracovie pour conférer avec lui sur les moyens de

se réconcilier avec ses sujets; mais par une insigne trahison, dès qu'il l'eut en sa puissance, il le fit aveugler. Tel est le récit des historiens de Bohême. Ceux de Pologne racontent la chose avec des circonstances qui en diminent l'atrocité. L'an 1005, l'empereur Henri oblige Boleslas, les armes à la main, d'abandonner la Bohême, dont il s'était emparé. Mais Boleslas, après la retraite de l'empereur, ravage les frontières de l'Allemagne, et pénètre jusque dans le cœur de la Saxe, malgré la rigueur de l'hiver. Henri, au printems de l'année suivante, revient contre lui, et l'ayant atteint sur les bords du Pober, en Silésie, remporte sur lui une victoire qui l'oblige à demander la paix. Boleslas, l'an 1015, se vit engagé dans une nouvelle guerre avec la Bohême, pour obliger le duc Udalric à lui faire rendre Micislas, son fils, qu'il avait livré à l'empereur, après l'avoir fait prisonnier dans une entrevue où il était venu pour l'engager à faire alliance avec son père. Il fait la paix, l'an 1018, avec le duc de Bohême, et avec l'empereur qui lui rend son fils. La Pologne, par le traité, fut affranchie de l'hommage auquel elle était assujétie envers l'empire. Boleslas, la même année, entreprend de rétablir Sviatopolk I, duc de Kief, ou Kiovie, chassé par Jaroslaf, son frère. Les historiens polonais disent qu'il rendit alors la Russie tributaire. Les écrivains russes n'en conviennent pas, et disent seulement que Boleslas réunit la Russie Rouge à ses états, après avoir remis Sviatopolk sur le trône. (*Voyez* Sviatopolk, *duc de Russie*). Jaroslaf, après le départ de Boleslas, ayant de nouveau chassé Sviatopolk, qui ne reparut plus, se hasarda, l'an 1022, de faire une irruption en Pologne. Mais il ne remporta de cette expédition que la honte d'une déroute. Boleslas mourut le 28 octobre 1025, après avoir épousé, selon Dithmar, trois femmes: 1°. N..., fille de Rigdaw ou Ricdag, marquis de Misnie, qu'il répudia; 2°. ODDA, fille d'Eckard, aussi marquis de Misnie, à qui il fit le même affront, quoiqu'elle lui eût donné un fils nommé Bresper, qui mourut avant lui; 3°. CONILDE, fille d'un seigneur nommé Dobremir, princesse vertueuse, dont il eut Micislas, qui suit, et Dobremir, avec trois filles, dont la troisième fut mariée au duc Sviatopolk, dont on vient de parler. Boleslas fut enterré dans la cathédrale de Posnanie, et emporta dans le tombeau les regrets de ses sujets, qu'il avait gouvernés avec sagesse et défendus avec valeur. Ce prince ordonna par un édit, en 1002, à ses troupes, de chanter un hymne religieux avant de livrer bataille. C'est la plus ancienne loi écrite que l'on connaisse en Pologne. Il n'est point parlé à cette époque d'assemblées nationales ou de diètes. Les ordres et les réglements que faisaient les souverains avec les palatins, avaient force de lois.

MICISLAS II.

1025. **Micislas II**, ou **Mésico**, fils aîné de Boleslas Chrobri, hérita de son père du duché de Pologne. Sa nonchalance et son peu de courage lui firent perdre une partie des conquêtes que Chrobri avait faites en Allemagne. **Richense**, son épouse, fille d'Ezzon ou Ehrenfroi, comte palatin du Rhin, indignée de ses débauches, fit divorce avec lui en 1036, suivant la Chronique de Saint-Pantaléon. (Eccard, *Corp. Hist. Germ.*, tome I, p. 902.) La même chose est assez expressément marquée dans la Vie d'Ezzon. (Boll., *ad diem* 21 *maii*, nº. 19.) Les auteurs polonais se trompent donc en mettant la mort de Micislas au 15 mars 1034. Elle doit être différée jusqu'en 1037. De son mariage il laissa un fils en bas âge, nommé Casimir, et une fille, mariée à Béla I, roi de Hongrie.

INTERRÈGNE.

1037. **Richense**, veuve de Micislas II, prit la conduite de la Pologne pendant la minorité de Casimir, son fils. Mais la mauvaise administration de cette princesse ayant soulevé les nobles, elle fut obligée, sur la fin de 1037, de se retirer en Saxe, avec son fils, auprès de l'empereur Conrad, son parent: elle envoya de là Casimir à Paris pour y faire ses études. Mais le jeune prince s'étant retiré quelque tems après à Cluni, il y fit profession, et reçut dans la suite l'ordre de diacre. La Pologne resta l'espace de quatre ans sans chef, déchirée par les guerres intestines des vingt-quatre grands vassaux qui en possédaient autant de portions, et exposée aux incursions de ses voisins, surtout des Bohémiens.

CASIMIR I, dit LE PACIFIQUE.

1041. **Casimir I**, fils de Micislas II, fut rappelé, l'an 1041, de l'abbaye de Cluni, par les Polonais, avec la permission du pape Benoît IX, qui lui accorda dispense de ses engagements, moyennant un tribut, appelé *le denier de Saint-Pierre*. Ce prince répondit aux espérances de ceux qui avaient procuré son retour. Un gentilhomme, nommé Mazos, avait profité de l'anarchie, pour s'emparer de plusieurs cantons de la Pologne, dont il s'était fait un petit état, nommé Mazovie. Casimir les recouvra sur cet usurpateur, après l'avoir défait en deux batailles; c'est la seule guerre qu'il ait eue, suivant les auteurs polonais; mais ceux de Bohême ajoutent qu'il fut battu en

Silésie par le duc Brétislas, qui rendit ce pays tributaire. Nous remarquerons ici qu'il est souvent très-difficile de concilier les historiens des deux nations, à raison de leur partialité, qui les porte réciproquement à dissimuler ce qui est au désavantage de leur patrie. Le règne de Casimir fut de dix-huit ans. Il mourut le 28 novembre 1058, laissant de MARIE DOBROGNEVA, sa femme, quatre fils, Boleslas et Uladislas, ses successeurs, Micislas et Odon; avec une fille, Zuatava, femme d'Uratislas II, roi de Bohême. Richense, mère de Casimir, était morte en Allemagne, et fut inhumée à Sainte-Marie de Cologne, le 22 avril 1063, suivant la Vie d'Ezzon, son père (n. 24.)

BOLESLAS II, DIT LE HARDI.

1058. BOLESLAS II, successeur de Casimir I, son père, fut l'asile et le vengeur des princes malheureux qui vinrent implorer son secours. L'an 1061, et non 1065, il prit le parti de Béla, duc de Hongrie, contre le roi André, son frère, et lui fit gagner une bataille qui le rendit maître du trône. Il eut guerre, en 1062, avec Uratislas II, roi de Bohême, pour la défense de Jaromir, frère de ce roi, qu'il avait reçu dans ses états. Il y ouvrit de même, l'an 1067, un asile à Isiaslaf, duc de Russie, chassé par ses sujets, et deux mois après le ramena triomphant à Kief. Isiaslaf ayant été contraint par ses frères, l'an 1073, de retourner en Pologne, ne put obtenir les mêmes secours de Boleslas, occupé alors de différentes guerres qui ne lui permettaient point de diversion. Mais après les avoir terminées glorieusement, le roi de Pologne crut qu'il était de son honneur de rétablir une seconde fois le duc de Russie. Il y réussit, l'an 1077, sans effusion de sang, par la seule terreur que son nom inspira et la présence de son armée. Mais le long séjour qu'il fit en ce pays lui corrompit le cœur, et son exemple entraîna ses soldats dans la licence et la débauche. Ils en furent punis par les infidélités de leurs femmes, qui, s'ennuyant de leur absence, permirent à des amants de les remplacer. A la nouvelle de ce qui se passait dans leurs foyers, la plupart abandonnèrent leurs drapeaux pour s'en retourner. Forcé par là de ramener son armée en Pologne, Boleslas se vengea de cette nécessité sur les déserteurs, en les faisant massacrer, et sur leurs femmes, en les obligeant d'exposer les fruits de leurs adultères, et d'alaiter publiquement, en leur place, de petits chiens. Ce prince, dans le même tems, voyant les guerres intestines des Allemands, dont la Pologne avait été jusqu'alors tributaire, secoua le joug, l'an 1077, prit le titre de roi, et s'imposa lui-même la couronne, suivant Berthold

de Constance et Lambert d'Aschaffembourg. Les déportements de Boleslas le rendaient de plus en plus odieux à ses sujets, dont il était le scandale par ses mœurs et le fléau par sa tyrannie. Stanislas Szezapanowsiki, évêque de Cracovie, épuisa vainement la voie des remontrances pour le ramener à son devoir. Le voyant incorrigible, il en vint à l'excommunication. Boleslas, irrité de la vigueur du prélat, le tua d'un coup de cimeterre à l'autel, le 7 mai 1079. Le pape Grégoire VII, instruit de ce meurtre, lança de nouveaux anathèmes, l'année suivante, contre Boleslas, mit son royaume en interdit, délia ses sujets du serment de fidélité, et supprima en Pologne le titre de roi. Le malheureux prince, détesté de ses sujets et agité par ses remords, prit la fuite en 1081, et mourut (on ne sait comment), en 1083. Il laissa de sa femme WICISLAVA, fille d'Isiaslaf, duc de Russie, un fils nommé Micislas, qu'Uladislas Herman, son oncle, fit emprisonner en 1089.

ULADISLAS-HERMAN, DUC DE POLOGNE.

1081. ULADISLAS-HERMAN, deuxième fils de Casimir Ier., succéda au roi Boleslas, son frère; mais il ne prit que le titre de duc, pour ne pas déplaire au pape, qui avait proscrit en Pologne celui de roi. Son premier soin fut de lui envoyer une ambassade pour obtenir la levée de l'interdit qu'il avait jeté sur la Pologne. Grégoire lui accorda comme une grâce, que ses sujets pourraient désormais remplir les devoirs extérieurs du Christianisme. Les Russes s'étant soulevés, l'an 1092, contre les troupes polonaises qui étaient restées sur leur territoire, les massacrèrent, et se rendirent maîtres des forteresses qu'elles y occupaient. La nouvelle de ce soulèvement éveilla le courage et la férocité des Prussiens et des habitants de la Poméranie orientale. Les Polonais, craignant surtout les Prussiens, dirigèrent contre eux toutes leurs forces. Cette guerre dura cinq ans, et finit par une victoire, que Sieciech, palatin de Cracovie, remporta sur les rebelles, le 16 août 1097. Uladislas ne fut pas également heureux contre Brétislas II, duc de Bohême, qui vint ravager la Silésie, pour obtenir le paiement du tribut que la Pologne lui devait. Il fallut composer avec Brétislas, lui payer les arrérages, et lui donner des assurances pour l'avenir Uladislas, l'an 1098, fut obligé d'exiler, malgré lui, Sieciech, dont on vient de parler, pour satisfaire Boleslas, son fils légitime, et Sbignée, son fils naturel, que les hauteurs de ce palatin, favori du duc, avaient portés à se soulever. L'an 1102, Uladislas-Herman termine sa vie le 26 juillet. Il avait épousé, 1°. l'an 1083, JUDITH, fille d'Uratislas, duc de Bohême, dont il eut Boleslas, son suc-

cesseur; 2°. en 1088, SOPHIE, fille de l'empereur Henri III, et veuve de Salomon, roi de Hongrie, morte sans enfants. Ce fut sous le règne d'Uladislas que la Pologne fut divisée en gouvernements; ce qui produisit l'anarchie féodale sous laquelle ce royaume gémit encore de nos jours.

BOLESLAS III, SURNOMMÉ KRZYWOUSTY.

1102. BOLESLAS III, né l'an 1086, succéda au duché de Pologne en 1102, à l'exception de trois palatinats et de la Poméranie, qui furent le partage de Sbignée, son frère naturel. Boleslas eut presque toujours les armes à la main. Sbignée, par ses révoltes multipliées, lui donna de l'exercice pendant quatorze ans. Battu, pris, emprisonné, relâché plusieurs fois, à la fin il contraignit le duc, son frère, de le faire assassiner. L'an 1135, Boleslas, étant venu trouver l'empereur Lothaire à Mersbourg, lui fait hommage de la Poméranie orientale, le jour de l'Assomption, et lui paie douze années d'arrérages du tribut annuel de cinquante marcs d'argent, dont il lui était redevable. Il porte ensuite l'épée impériale devant Lothaire, dans la marche solennelle de ce prince à l'église. (*Annalista saxo, et Alberic. ad hunc an.*) Averti, l'an 1136, que Jaropolk, duc de Kief ou Kiovie, se dispose à lui faire la guerre, il le fait enlever par ruse et amener en Pologne, où il resta près d'un an prisonnier. Jaropolk, délivré, se venge sur la ville de Wislica, qu'il saccage, après s'en être rendu maître par trahison. Boleslas prit sa revanche dans une incursion qu'il fit en Russie. Une nouvelle trahison ayant ouvert, l'an 1138, les portes d'Halicie aux Russes, Boleslas accourt pour les en chasser. Il les attaque; mais abandonné par le palatin de Cracovie au milieu de l'action, il est battu. C'est la seule bataille qu'il perdit, de quarante-sept où il s'était trouvé. Il en mourut de chagrin la même année, suivant l'Annaliste Saxon. Boleslas avait épousé, 1°. ADÉLAÏDE, fille de l'empereur Henri IV, mariage qui fut le sceau de la paix qui se fit, l'an 1109, entre l'empereur Henri V et la Pologne; 2°. SBILAVA, fille de Michel, duc de Kiovie, dont il eut Uladislas, Boleslas et Micislas, ses successeurs et Henri; 3°. SALOMÉ, fille de Henri, comte de Bergen, suivant les Annales de Zwifalt, qui lui donna trois enfants, du nombre desquels était Casimir qui viendra ci-après. Boleslas avant sa mort avait partagé, l'an 1138, ses états entre les quatre premiers de ses fils; mais à la charge d'être soumis à l'aîné comme à leur suzerain. Ce partage qu'il avait imaginé pour empêcher les dissensions dans sa famille, fut justement ce qui les excita. Sous le règne de ce prince, les palatins, qui commandaient les armées, prirent

le nom de Waiwodes. Ces armées n'avaient d'autre solde que le butin qu'elles faisaient sur l'ennemi.

ULADISLAS II.

1138. **Uladislas** II, fils aîné de Boleslas III, né l'an 1104, eut dans son partage les palatinats de Cracovie, de Lencici, de Siradie, la Poméranie orientale et la Silésie, avec la suzeraineté sur ses frères. Excité par sa femme **Christine**, fille de Frédéric II, dit le Borgne, duc de Suabe, il prit le titre de roi, et voulut envahir toute la succession de son père. Boleslas et Micislas, ses frères, qu'il attaqua subitement l'an 1142, furent obligés de prendre la fuite, et se réfugièrent à Posnanie, qui était dans l'apanage de Henri, leur autre frère. Uladislas vint les y assiéger l'an 1146. Il se flattait d'emporter aisément la place. Mais sa confiance excessive l'aveugla. Les assiégés s'apercevant de la licence qu'il permettait à ses troupes, font de nuit une sortie pendant qu'elles étaient plongées dans le vin, mettent le feu à leurs tentes, massacrent tout ce qui ose leur résister et poursuivent les fuyards au loin. Uladislas, au lieu de se retirer à Cracovie, où il aurait pu rétablir ses affaires, se sauve en Allemagne, abandonnant son impérieuse épouse à la vengeance de ses frères qu'elle avait outragés. Mais ces princes ne l'estimant pas assez pour la craindre, lui laissent la vie, et la renvoyent à son lâche époux avec ses enfants.

BOLESLAS IV, DIT LE FRISÉ.

1146. **Boleslas** IV, après la retraite de son frère Uladislas, se mit en possession du trône de Pologne. L'empereur Conrad III, sensible au malheur d'Uladislas réfugié à sa cour, députe en Pologne, mais sans succès, pour demander son rétablissement. Étant parti, l'an 1147, pour la croisade, il laissa au jeune Henri, son fils, roi des Romains, le soin de poursuivre cette affaire. Henri en écrivit au pape Eugène III. Le pontife envoya du concile de Reims un légat à Boleslas pour le presser de rendre à son frère le duché qu'il lui avait enlevé. Sur son refus, le légat l'excommunia, et mit la Pologne en interdit. On n'y tint compte de ces censures. Conrad, à son retour, se mit en marche pour réduire la Pologne. Mais Boleslas l'étant venu trouver dans son camp, l'engagea par ses raisons et ses présents à s'en retourner. Frédéric, successeur de Conrad, reprit le dessein de rétablir le duc détrôné. Ayant assemblé une armée considérable, l'an 1157, il passa l'Oder, entra dans la Pologne, et poursuivit les troupes de Boleslas, qui fuyaient devant lui,

quoique renforcées par les Prussiens, les Poméraniens et les Russes, saccagea la Grande-Pologne, et réduisit Boleslas à venir lui demander grâce dans la posture la plus humble. Fléchi par ses soumissions, Frédéric lui accorda la paix à condition de lui payer à lui-même deux mille marcs d'argent, mille autres aux princes de sa suite, et vingt marcs d'or à l'impératrice, tout cela en punition de ce qu'il ne s'était point rendu à la cour impériale pour y prêter serment de fidélité. (Mais il ne fut nullement question, à ce qu'il paraît, du rétablissement d'Uladislas.) Voilà ce qu'à son retour Frédéric mandait à Wibaud, abbé de Stavelo. (Marten, *Ampliss. Coll.*, t. 2, p. 594.) Récit bien différent de celui que les modernes font de cette expédition. Les historiens de Pologne ajoutent que Boleslas s'étant réconcilié avec son frère, lui céda la Silésie qui fut dès lors démembrée de la Pologne, et devint un fief de l'empire. Mais si cet arrangement fut réel, la nation polonaise ne le ratifia pas. L'an 1163, Boleslas porta ses armes en Prusse. Déjà plusieurs fois les Polonais avaient tenté de subjuguer ce pays, dont les peuples idolâtres et féroces étaient aussi ennemis du Christianisme que jaloux de leur liberté. Après quatre ans d'une guerre sanglante, l'armée de Boleslas, engagée par des guides infidèles dans des marais, fut entièrement détruite, et lui-même n'échappa qu'avec peine. La Pologne se ressentit long-tems de cette malheureuse expédition. Boleslas passa dans un repos forcé le reste de ses jours, qu'il termina le 30 octobre 1173, laissant d'ANASTASIE, sa femme, fille de Vladimir II, duc de Russie, un fils nommé Lesko, qu'il fit duc de Mazovie, et une fille. Mathilde, femme de Pribislas, dernier roi des Obodrites. Boleslas avait épousé en premières noces, AGNÈS, fille de Léopold, marquis d'Autriche. (Voy. *Rerum Austriæ.* tom. 1, p. 300.)

MICISLAS III, DIT LE VIEUX.

1173. MICISLAS III, reconnu pour successeur de Boleslas, son frère, lassa bientôt les Polonais par la dureté de son gouvernement. Gédéon, évêque de Cracovie, le voyant sourd aux remontrances qu'il lui faisait, engagea les Polonais à le déposer. Micislas, après avoir tenté vainement de se maintenir, se retira à Ratibor, en Silésie, où il finit ses jours. Il eut entr'autres enfants de GERTRUDE, son épouse, fille de Béla II, roi de Hongrie, Ludomille, femme de Ferri Ier., duc de Lorraine; et Elisabeth, femme de Sobieslas II, duc de Bohême.

CASIMIR II, DIT LE JUSTE.

1177. CASIMIR II, né l'an 1138, fut proclamé duc de Po-

logne, en 1177, à la place de Micislas, son frère. Celui-ci, pendant le règne de Casimir, fit diverses tentatives pour remonter sur le trône. Casimir les rendit infructueuses par sa valeur, et à la fin il désarma Micislas par sa générosité, lui ayant accordé des terres considérables pour subsister avec honneur. Le soin qu'il prit de faire observer la justice dans ses états, lui mérita le titre de JUSTE. Ce prince mourut le 4 mai 1194, âgé de 56 ans. Il avait épousé, l'an 1168, HELÈNE, fille de Vozevold, duc de Belz, dont il eut Lesko, son successeur; Conrad, duc de Mazovie, tige de la branche de Mazovie, qui finit en 1426; et Salomé, femme de Coloman, fils d'André, roi de Hongrie. (Dlugoss.)

LESKO V, DIT LE BLANC.

1194. LESKO V, fils aîné de Casimir, lui succéda dans un âge encore tendre, sous la régence d'Hélène, sa mère. Cette minorité parut à Micislas une occasion favorable pour récouvrer le trône. Il lève des troupes avec lesquelles il livre bataille, l'an 1196, à son rival, sur les bords de la Mazgava, à sept lieues de Cracovie. Cette action, où il perdit son fils, Boleslas, fut très-sanglante, mais nullement décisive. L'an 1201, il obtient par l'artifice ce qu'il ne pouvait se promettre par la force. La duchesse régente lui cède le trône de son fils, sur la promesse qu'il lui fait d'adopter ce prince au préjudice de ses propres enfants. Mais à peine est-il rétabli, qu'il désavoue cet engagement. La duchesse se voyant abusée, forme une conspiration qui chasse de nouveau Micislas. Il trouve moyen de remonter encore une fois sur le trône; mais ce fut pour peu de tems. La mort l'en fit descendre l'an 1202. D'EUDOXIE, sa première femme, fille de Uladimir, duc en Russie, il eut Otton et Etienne; et de GERTRUDE, la seconde, fille, suivant quelques-uns, de Béla III, roi de Hongrie, Mesicon et Uladislas. Ce dernier, après la mort de son père, se fit proclamer duc de Pologne par un parti considérable. Il fit la guerre à Lesko pendant quatre ans avec des succès variés, et se désista enfin, l'an 1206, de ses poursuites. Lesko gagne, l'an 1207, une grande bataille sous les murs de Zawichost contre les Russes. L'an 1227, il est assassiné dans le bain, le 11 novembre, par les satellites de Suantopulk, gouverneur de la Poméranie orientale, qu'il avait fait citer à la diète de Pologne pour crime de rébellion. Sous son règne se forma l'ordre militaire des chevaliers Porte-Glaives, destiné à subjuguer les Livoniens idolâtres. Il laissa de GRZIMISLAVA, son épouse, fille de Jaroslaf, duc de Russie, Boleslas qui suit, avec Adélaïde, femme de ....

Henri Burwin, duc de Mecklenbourg, et Salomé, femme de Coloman, roi de Galicie ou Halicie.

BOLESLAS V, DIT LE CHASTE.

1227. BOLESLAS V, né l'an 1219, fut proclamé duc de Pologne à l'âge de sept ans, sous la tutelle de Conrad, son oncle. Conrad eut dans cet emploi pour compétiteur Henri le Barbu, duc de Breslaw, qu'il contraignit à se désister après l'avoir fait prisonnier dans Cracovie dont il s'était emparé. L'an 1230, les Prussiens font irruption dans la province de Culm, qu'ils dévastent et où ils brûlent plus de deux cent cinquante églises. De là étant entrés dans la province de Mazovie, ils y commettent les mêmes ravages. Le régent Conrad, réduit à la seule ville de Plosko, appelle à son secours les chevaliers Teutoniques, auxquels il assigne pour établissement le château de Dobzrin avec ses dépendances. Quelque tems après, satisfait de leurs services, et en espérant encore de plus grands, il leur cède le territoire de Culm et tout le pays situé entre la Vistule, la Moera et la Drwencza. Ce fléau était à peine détourné que le duc de Breslaw revient à main armée en Pologne où il fit des progrès qui obligèrent Conrad à lui remettre la régence. L'habileté avec laquelle il en remplit les fonctions, fit oublier la violence qu'il avait employée pour l'obtenir. Boleslas étant enfin parvenu, l'an 1238, à l'âge de majorité, prit en main les rênes du gouvernement. Dans les conjonctures critiques où la Pologne se trouva bientôt, elle avait besoin d'un chef plein de force et de courage. Ces qualités manquaient à Boleslas. Les Tartares ayant fait irruption, l'an 1240, dans la Pologne sous la conduite de Batou-Khan, il abandonna lâchement ce pays et se réfugia en Hongrie, d'où il passa peu de tems après en Moravie. Ces barbares s'étant retirés l'année suivante, les Polonais, indignés de la fuite de leur duc, pensèrent à le détrôner. Conrad, son oncle, voulut profiter de ces dispositions pour usurper la couronne. Guerre entre l'oncle et le neveu, qui finit, l'an 1246, par la mort du premier. Boleslas vit dans la suite de son règne les grands de ses états aux prises les uns avec les autres, sans prendre part à leurs querelles. Ce prince, surnommé *le Chaste*, à cause de la purereté de ses mœurs, mourut le 10 et non le 20 décembre 1279, sans laisser d'enfants de CUNÉGONDE, son épouse, fille de Rostilaf, duc de Russie, suivant Dlugoss, mais plutôt de Béla IV, roi de Hongrie, selon les historiens hongrois.

LESKO VI, SURNOMMÉ LE NOIR.

1279. LESKO VI, petit-fils de Conrad, duc de Mazovie, fut reconnu duc de Pologne après la mort de Boleslas V, qui l'avait désigné pour son successeur. L'évêque de Cracovie, qui s'était opposé à cette élection, ne cessa, pendant sept ans, de susciter des ennemis à Lesko. L'an 1287, nouvelle irruption des Tartares en Pologne. Lesko se retire en Hongrie et y reste jusqu'à leur départ. L'an 1289, il perd une grande bataille contre son cousin Conrad, duc de Mazovie, qui cherchait à le supplanter. Il en meurt de chagrin la même année, sans laisser d'enfants de GRYPHINE, sa femme.

INTERRÈGNE.

Après la mort de Lesko VI, plusieurs concurrents se présentèrent pour occuper le trône. La Pologne fut déchirée pendant six ans par des factions opposées. On élut, on chassa plusieurs souverains. Uladislas Loketek, frère de Lesko, et Przémislas, duc de Posnanie, se disputèrent long-tems la couronne qui resta enfin à Przémislas.

PRZEMISLAS II, ROI DE POLOGNE.

1295. PRZÉMISLAS II prit le titre de roi dans une diète sans en avoir prévenu Rome, et se fit sacrer, le 26 juin 1295, par l'archevêque de Gnesne. La même année, après la mort de Mistewin, duc de la Poméranie orientale, décédé sans enfants, il se mit en possession de ce pays, dont les états lui avaient assuré la succession éventuelle dès l'an 1290. Barnime II et Bogislas IV, ducs de la Poméranie citérieure, et parents de Mistewin, firent de vains efforts pour lui ravir cette proie. Elle demeura annexée à la Pologne. Dans le même tems que Przémislas faisait tête à ces princes, il arrêtait par sa valeur les progrès qu'Otton, marquis de Brandebourg, avait faits sur la Pologne à la faveur des troubles. Otton, prévoyant ce qu'il avait à craindre d'un ennemi si redoutable, eut recours, pour s'en défaire, à l'expédient des lâches. L'an 1296, accompagné de deux de ses parents et d'un nombre de satellites, il l'assassina dans son lit, à Rogozno, le jour des cendres, 8 février. Ainsi mourut Przémislas à l'âge de trente-huit ans, prince capable, s'il eût régné plus long-tems, de rétablir la Pologne dans son ancienne splendeur. Il avait épousé, 1°. l'an 1273, LUCCARTIS, fille de Henri, prince des Obodrites, qu'il fit étrangler, si l'on

croit Valentin d'Eichstet, à cause de sa stérilité ; 2°. RICHSA, fille de Waldemar I, roi de Suède, dont il eut Elisabeth ou Richsa, femme de Wenceslas IV, roi de Bohême et de Pologne.

ULADISLAS LOKETEK.

1296. ULADISLAS LOKETEK, frère de Lesko VI, monta sur le trône après la mort de Przémislas. Il ne prit que le titre de duc, et le soutint même si mal, que la nation indignée de sa conduite licencieuse et tyrannique, le déposa dans une diète l'an 1300.

WENCESLAS, ROI DE BOHÊME ET DE POLOGNE.

1300. WENCESLAS, roi de Bohême, fut élu roi de Pologne par la même diète qui avait déposé Loketek. La conduite des gouverneurs qu'il mit dans ce royaume, dégoûta bientôt les Polonais de ce nouveau souverain. L'an 1304, Loketek, rappelé de Hongrie où il s'était retiré, chassa les Bohémiens de Pologne, et remonta sur le trône.

LOKETEK, *rétabli*.

1304. ULADISLAS LOKETEK ne fut point rétabli sans opposition. Henri III, duc de Glogaw, soutenu des Posnaniens, travailla pendant six ans, mais sans succès, à le supplanter. La guerre que Loketek eut avec les chevaliers Teutoniques, et qui dura tout le cours de son nouveau règne, ne fut pas également heureuse. Ils enlevèrent à la Pologne, Dantzick, avec une partie de la Poméranie, et ravagèrent plusieurs palatinats. Loketek prit le titre de roi, l'an 1320, et se fit sacrer à Cracovie, après en avoir obtenu la permission du pape Jean XXII. Ce prince, accablé des fatigues que des guerrès presque continuelles lui avaient causées, mourut le 10 mars 1333, laissant d'HEDWIGE, son épouse, fille de Boleslas, duc de Posnanie, Casimir qui suit; Élisabeth, femme de Charobert, roi de Hongrie ; et Cunégonde, mariée à Bernard (et non à Conrad) duc de Schweidnitz.

CASIMIR III, DIT LE GRAND.

1333. CASIMIR III, fils et successeur d'Uladislas Loketek, s'était distingué dans les guerres que son père avait eues à soutenir. Monté sur le trône, il céda, pour avoir la paix, ses droits sur la Silésie, à Jean de Luxembourg, roi de Bohême,

qui s'en était fait reconnaître suzerain sous le règne précédent. Il eut ensuite avec les chevaliers Teutoniques de grands démêlés, que nous développerons à l'article de ces derniers. Casimir, l'an 1343, au mépris du traité qu'il avait fait avec le roi de Bohême, se jette sur la Silésie, dont il envahit plusieurs places. La consternation que répandit dans la province cette irruption subite, détermina les princes de Silésie à lui demander la paix. Il l'accorda; et plus généreux qu'on ne l'espérait, il ne retint de ses conquêtes que la ville de Frauenstadt. Le roi de Bohême étant venu, l'an 1344, assiéger Cracovie; Casimir, avec le secours du roi de Hongrie, l'oblige à se retirer. L'arrivée des Tartares en Pologne donna un nouvel exercice aux armes de Casimir. Loin d'être effrayé de leur multitude, il marche fièrement à leur rencontre, les arrête sur les bords de la Vistule, dont il leur dispute le passage, et les force à s'en retourner. L'an 1345, le roi de Bohême, accompagné du duc de Glogaw, conduit une armée en Pologne, pour venger la dernière invasion que Casimir avait faite en Silésie. Il était alors privé de la vue, et comptait pour rien la vie, disait-il, pourvu qu'il pût toucher de ses mains les murs de Cracovie. Il arriva effectivement devant cette place, dont il fit le siége. Mais ses troupes s'étant séparées en deux corps pour subsister, les Polonais tombèrent sur elles avec tant de concert et d'avantage, que le plus grand nombre expira sous le fer, ou fut obligé de se rendre. Le roi de Bohême et le duc de Glogaw, contraints de prendre la fuite, ne ramenèrent que quelques bataillons dans leur pays. Casimir donna, l'an 1347, un code de lois à la Pologne, qui en manquait jusqu'alors. Ce code servit à modérer l'autorité royale qui, jusqu'à ce moment, avait été presque arbitraire. Casimir associa le corps de la noblesse à l'exercice du pouvoir législatif, et lui accorda d'autres priviléges. Mais il restreignit l'autorité arbitraire qu'elle exerçait sur les paysans, et permit à ceux qui étaient opprimés de vendre leurs biens et de changer de patrie, sans crainte d'être poursuivis par leurs maîtres. L'an 1362 (Sponde), il fonda l'université de Cracovie, et fit venir des docteurs de Paris, pour y donner les premières leçons. Il soumit, l'an 1366, quatre provinces de la Lithuanie, qui se révoltèrent presque aussitôt; mais Casimir, l'an 1368, les fit rentrer sous sa domination. Il arracha aussi à la Russie quelques provinces qu'elle avait envahies sur la Pologne Ce prince mourut, le 8 novembre 1370, d'une chute de cheval, à l'âge de soixante et un ans. Il avait épousé, 1°., vers l'an 1325, ANNE, fille de Gedimin, grand duc de Lithuanie, dont il eut Elisabeth, femme de Bogislas IV, duc de Poméranie; 2°. l'an 1341, ADÉLAÏDE, fille de Henri

de Fer, landgrave de Hesse, qu'il répudia ensuite, et relégua dans un château, d'où son père la retira en 1356; 3°., l'an 1357, Hedwige, fille de Henri V, duc de Glogaw, qui lui donna deux filles. Esther, de race juive, fut une de ses concubines, et la plus chérie. Casimir, en sa considération, accorda aux Juifs de Pologne plusieurs priviléges, dont ils jouissent encore de nos jours. Ce prince mérita le titre de *Grand* par des qualités éminentes, qui lui concilièrent les cœurs de toute sa nation. Affable, complaisant, libéral, protecteur du mérite, mêlant à la clémence le zèle pour la justice, il punissait en père et récompensait en roi. D'ailleurs brave, bon politique, il ne lui manqua, pour faire un prince accompli, que la tempérance et la chasteté. En lui finit la dynastie des Piastes, en Pologne, après y avoir subsisté cinq cent vingt-huit ans. Ce n'est pas qu'elle fut entièrement éteinte. Il en subsistait encore un rejeton dans la personne d'Uladislas, neveu de Loketek, par Casimir le Blanc, son père, duc de Gniewkow. Le roi Casimir lui ayant préféré, comme on va le voir, un étranger, dans le choix qu'il fit de son successeur, il abandonna de dépit la Pologne, alla chercher une retraite en France, et fut mal accueilli à la cour, où il se présenta. On y était alors tout occupé de la guerre contre les Anglais qui désolaient ce royaume. N'y trouvant point les ressources qu'il avait espérées, il se rendit à l'abbaye de Citeaux, où il fit profession, l'an 1356, en qualité de religieux convers, ne sachant point apparemment la langue latine. Mais, dégoûté bientôt des austérités qu'on pratiquait en ce monastère, il fit part de ses regrets à son abbé. Celui-ci voyant bien qu'il ne pourrait le retenir, va trouver l'évêque de Langres, pour concerter avec lui les moyens de procurer à son religieux une vie plus douce et des devoirs plus faciles à remplir. L'évêque le plaça dans l'abbaye de Saint-Benigne de Dijon, où il lui fit avoir l'office d'hôtelier, avec deux prébendes de prêtre, et un domestique. (*Archiv. de Saint-Benigne.*)

LOUIS.

1370. Louis, roi de Hongrie, fut proclamé roi de Pologne après la mort de Casimir, son oncle, qui l'avait fait reconnaître pour son successeur dès l'an 1355. On lui fit jurer, alors, certaines conventions qui sont le fondement du gouvernement républicain de Pologne, tel qu'il subsiste encore à présent (1787). Louis, après avoir pris possession de ce royaume, commença l'exercice de son autorité par des actes qui signalèrent son ingratitude envers son bienfaiteur. Il cassa le testament de Casimir, relégua ses filles en Hongrie, après les avoir fait

déclarer illégitimes, ôta aux propriétaires les domaines et les palatinats qu'ils tenaient de la munificence de ce prince, pour les donner à ses créatures, et s'aliéna, par cette conduite si peu réfléchie, les cœurs de ses nouveaux sujets. Il ne tarda pas à s'en apercevoir. Chéri au contraire des Hongrois, il se hâta d'aller les rejoindre, après avoir confié la régence de la Pologne à la reine Elisabeth, sa mère. Cette princesse acheva de soulever les Polonais par sa mauvaise administration. On en vint à une sédition qui l'obligea, l'an 1376, de retourner auprès de son fils. Les chefs de la révolte n'en restèrent point là. Sachant qu'Uladislas, fils du duc Casimir le Blanc et cousin du roi Casimir le Grand, demeurait à Saint-Benigne de Dijon, il lui écrivirent pour l'engager à venir prendre possession du trône de Pologne, qui lui avait été injustement enlevé. Cette invitation, accompagnée de promesses d'un puissant secours, réveilla l'ambition du cénobite. Il part furtivement, et trouve à son arrivée en Pologne, ses partisans disposés à faire les plus grands efforts pour lui. Mais la fidélité des gouverneurs que Louis avait mis dans les places, fit échouer le projet. Contraint d'abandonner une seconde fois la Pologne, Uladislas revint à Saint-Benigne, où depuis ce tems, il fut appelé le roi *Lancelot* (1). Peu de tems après son départ, un autre ennemi plus redoutable profita des troubles de la Pologne, pour y faire des conquêtes. C'était Jagellon, duc de Lithuanie. Louis repassa dans ce royaume, l'an 1377, pour s'opposer à ses progrès, et réussit à les arrêter. L'an 1382, Louis meurt, le 14 septembre, à Tyrnaw, pleuré des Hongrois, et peu regretté des Polonais qu'il avait en effet trop négligés. (*Voy.* Louis, *roi de Hongrie.*)

INTERRÈGNE.

Après la mort de Louis, Sigismond, marquis de Brandebourg, qu'il avait désigné pour son gendre, et fait reconnaître pour son successeur en Pologne, obtint la couronne sans opposition. Mais la fierté de son caractère souleva bientôt la nation, qui le déposa dans la diéte de Williska. Le parti d'Uladislas subsistait toujours en Pologne. L'expérience des deux derniers règnes n'avait servi qu'à le grossir et le fortifier. On sentait de plus en plus le tort qu'on avait eu de préférer des étrangers

(1) M. Hardion dit que Louis fit avec Uladislas un accommodement moyennant dix mille florins, et lui donna de plus une riche abbaye de l'Ordre de Citeaux pour y passer le reste de ses jours. Raynaldi et Sponde avaient dit à peu près la même chose avant lui; mais les monuments de Saint-Benigne doivent l'emporter sur ces autorités.

à un prince national, dont la maison avait occupé le trône de Pologne depuis son établissement jusqu'alors sans interruption. D'après ces dispositions, les amis d'Uladislas lui écrivirent de nouveau pour le presser de revenir, en l'assurant que, pour cette fois, le sceptre ne pouvait lui échapper. Uladislas, avant de partir, voulut se mettre en règle. Il fit solliciter et obtint du pape Clément VII un bref, daté d'Avignon, le 4 juillet 1382, bref par lequel ce pontife lui ordonnait d'aller prendre possession du royaume de Pologne, qui lui était offert. Non content de cet ordre, il alla trouver le saint père, qui lui fit expédier, le 13 septembre de la même année, un bref de sécularisation, dans lequel toute sa vie se trouve décrite. Muni de ces patentes, il se met en route avec la ferme persuasion qu'il va régner en Pologne, et dans le dessein de ne rien négliger pour y réussir. En arrivant, il fut reçu avec acclamation de ses partisans, qui tous lui jurèrent fidélité, et promirent de répandre leur sang pour le faire monter sur le trône de ses ancêtres. La princesse Hedwige, fille du roi Louis, était le seul antagoniste qu'on lui opposât. Mais elle avait indisposé la plupart des Polonais contre elle, par le mariage qu'elle projetait de faire avec un prince de la maison d'Autriche. Hedwige, à la vue du péril qui la menaçait, change de disposition, et fait déclarer à la nation, par ses ambassadeurs (car elle était en Hongrie) qu'elle s'en rapporte à elle pour le choix de son époux et pour les conditions qu'on voudrait lui imposer en le plaçant sur le trône. Ce fut un coup de partie pour cette princesse. La diète, dans son enthousiasme, la proclame reine. A la nouvelle de cette proclamation, Hedwige part de la Hongrie, où les incertitudes de sa mère la retenaient, pour venir jouir à Cracovie de son triomphe. Bientôt il fut complet. Uladislas, voyant le nombre de ses partisans diminuer de jour en jour, poursuivi par sa rivale, prend honteusement la fuite. Il paraît que ne sachant que devenir, il erra l'espace d'environ trois ans en Allemagne. Enfin résolu de retourner en son monastère, il est arrêté à Strasbourg par une maladie qui le conduit au tombeau, l'an 1388. En mourant il fit un testament par lequel il ordonnait à ses serviteurs de reporter son corps à Saint-Benigne, et léguait 2500 florins à ce monastère, pour deux anniversaires. Ses dernières volontés furent exécutées. On voit encore son tombeau dans la nef de Saint-Benigne (1). Nous nous sommes

(1) Voici l'épitaphe de ce prince telle qu'on la lit sur sa tombe, au milieu de la nef de Saint-Benigne : *Hic jacet vir illustris et devotus*

un peu étendus sur l'histoire de ce prince, parce que les écrivains polonais modernes, non plus que ceux de Bourgogne, ne l'ont point connu du tout, et que les anciens n'en ont parlé que superficiellement et sans exactitude. Pour nous, ce que nous venons d'en rapporter, nous l'avons, avec le secours de dom Villevieille, tiré des archives de Saint-Benigne, où l'on conserve en original les deux brefs que nous venons de citer.

HEDWIGE ET JAGELLON, DIT ULADISLAS V.

1385. HEDWIGE, née l'an 1371, fut couronnée reine de Pologne à Cracovie, peu de jours après son arrivée en ce royaume. Recherchée en mariage par plusieurs princes, elle donna la préférence à JAGELLON, grand duc de Lithuanie, prince païen, après l'avoir obligé à se faire baptiser. Jagellon prit au baptême le nom d'Uladislas, et épousa la reine le 17 février 1386. Les Lithuaniens, à l'exemple et par les exhortations de leur prince, demandèrent le baptême; et comme il eût été trop long de baptiser chacun en particulier, on les sépara en diverses troupes, de l'un et de l'autre sexes, pour recevoir ce sacrement par aspersion, sous un seul nom chrétien, qui fut donné à chaque troupe. Jagellon, depuis son baptême, étonna, par la douceur de ses mœurs, les Polonais qu'il avait effrayés, n'étant encore que duc de Lithuanie, en faisant mourir son oncle. Changé tout-à-coup, en commandant à un peuple libre, il sentit l'heureuse nécessité d'être bon. Mais il ne le fut pas jusqu'à faire céder la justice à la bonté. L'an 1388, un gentilhomme, nommé Dalewick, ose flétrir l'honneur de la reine par ses accusations. La calomnie étant découverte, il est condamné à la punition que subissent encore aujourd'hui en Pologne les calomniateurs. Tel est ce châtiment : tout homme convaincu de ce crime juridiquement, est amené dans la salle du sénat, où il est obligé de se coucher à terre sous le siége de celui qu'il a offensé; et là, dans cette humiliante situation, de prononcer à haute voix, qu'il se repent amèrement des bruits injurieux qu'il a malignement répandus contre la réputation de tel ou tel, et qu'il *en a menti comme un chien;* après quoi il faut qu'il contrefasse par trois fois l'aboiement d'un chien.

---

dominus Uladislaus, quondam dux altus Poloniæ, monachus hujus monasterii per plures annos existens, post modùm dispensatus per papam pro successione regni Poloniæ. Obiit in civitate Argentina, hic eligens sepeliri anno 1388 *calendas* (*calendis*) *martii. Anima ejus requiescat in pace. Amen.*

C'est par où finit cette scène singulière. L'innocence de Hedwige étant ainsi reconnue, le roi lui rend toute sa tendresse. La perte qu'il fit de cette princesse, en 1399, le plongea dans une douleur si profonde que, reconnaissant tenir d'elle le trône de Pologne, il voulut en descendre pour se retirer dans ses terres de Russie. La Lithuanie ne lui appartenait plus, il en avait fait cession à Vitolde, son cousin, en 1392, à la charge de l'hommage. Les grands de Pologne, instruits et consternés de la résolution du roi, viennent le trouver, et, à force de prières et de soumissions, l'engagent à reprendre les rênes du gouvernement. La couronne de Bohême lui ayant été offerte, l'an 1402, par les seigneurs du royaume, que la conduite insensée de leur roi Wenceslas avait soulevés, il a la générosité de la refuser, disant qu'il ne peut recevoir de leurs mains, sans injustice, un bien dont ils n'ont pas le pouvoir de disposer. L'an 1410, mécontent des chevaliers Teutoniques, il entre dans la Prusse, avec Vitolde, son cousin, à la tête de cent cinquante mille hommes; et, leur ayant livré bataille, le 15 juillet, il leur taille en pièces, suivant les historiens polonais, quarante mille hommes, parmi lesquels se trouvent le grand-maître et trois cents chevaliers. Cette victoire fut suivie de la conquête de plusieurs places, et pensa causer la ruine entière de l'ordre. Ce fut pendant cette guerre qu'on vit, pour la première fois, des troupes étrangères à la solde de la Pologne. Vitolde, duc de Lithuanie, étant mort l'an 1430, Suidrigelon, frère de Jagellon, se rend maître de Wilna, et d'autres villes de ce duché, qu'il ravage. Il a même la témérité d'arrêter le roi au retour des obsèques de Vitolde. Mais bientôt après il le relâche, par la crainte des mouvements que se donnait la république pour venger cet attentat. Jagellon rémis en liberté, accorda généreusement la Lithuanie à son frère. Mais la mauvaise conduite de celui-ci le fit déposer en 1432. Sigismond, son frère, et non son cousin, (*Florus Polon.*) fut nommé pour le remplacer. Jagellon était toujours en état de guerre avec les chevaliers Teutoniques, depuis l'échec qu'il leur avait fait essuyer en 1410. Il venait de conclure une trêve de douze ans avec eux, lorsqu'il mourut le 31 mai 1434, à l'âge de quatre-vingts ans. Ce prince était brave, politique, religieux et bienfaisant. Il avait épousé, 1°., comme on l'a dit, HEDWIGE, morte en 1399; 2°., en 1401, ANNE DE CILLEI; 3°., en 1417, ELISABETH-PILETSKA; 4°., l'an 1427, SOPHIE, fille d'André, duc en Russie. Il laissa de la troisième, Uladislas, son successeur, et de la quatrième, Casimir, que nous verrons aussi régner, et Elisabeth, femme d'Eric, duc de Poméranie. C'est sous le règne de Jagellon que se tint, l'an 1404, la

première diète générale en Pologne. Voici qu'elle en fut l'occasion. Il s'agissait de payer aux chevaliers Teutoniques une somme de cinq cent mille florins. Mais le roi Louis ayant renoncé, lorsqu'il fut élevé sur le trône, au droit de faire de nouvelles impositions, il fallut que la nation répartît elle-même cette somme sur chaque palatinat. On jugea donc à propos que chaque palatin, dans son district, tint des assemblées particulières, et on ordonna à la noblesse, après les délibérations, d'envoyer des députés à la diète générale. Telle fut l'origine des assemblées particulières ou diétines, et de l'assemblée nationale, appelée diète.

ULADISLAS VI.

1434. ULADISLAS VI, né le 31 octobre 1424, succéda, par une élection qui devint unanime, après avoir été vivement débattue, à Jagellon, son père, sous la conduite de plusieurs régents. (On prétend qu'il y en eut autant qu'il y avait de provinces.) Suidrigelon, son oncle paternel, appuyé de l'empereur, continua de ravager la Pologne, comme il avait fait sous le règne précédent. Ce prince, abandonné de son protecteur et battu par les Polonais, en 1437, est obligé de s'expatrier. L'an 1440, Uladislas est élu roi de Hongrie. Il périt, l'an 1444, dans une bataille donnée, le 10 novembre, contre les Turcs. (*Voy*. Ladislas IV, *roi de Hongrie*.)

CASIMIR IV.

1445. CASIMIR IV, duc de Lithuanie, né le 29 novembre 1427, fut élu l'an 1445, pour succéder au roi Uladislas, son frère. Il refusa d'abord : mais ensuite voyant qu'on offrait la couronne à d'autres, il se repentit de son refus, et se fit élire une seconde fois, en 1446. Après son couronnement, qui se fit le 26 juin 1447, à Cracovie, il retourna en Lithuanie où il continua de faire son séjour, ce qui occasionna de vifs démêlés entre ce prince et les Polonais dans les diètes. L'an 1454, il marche au secours des Prussiens révoltés contre les chevaliers Teutoniques. Le résultat de cette guerre, qui dura douze années, fut un traité de paix, conclu le 18 octobre 1466, par lequel l'ordre Teutonique céda la Poméranie, avec ce qui compose aujourd'hui la Prusse royale, à la Pologne, et conserva l'autre partie de la Prusse, comme un fief de cette couronne, et à la charge de lui en faire hommage. L'an 1492, Casimir finit ses jours le 7 juin à Grodno, nullement regretté des Polonais, dont il avait toujours bravé les clameurs et les remontrances

dans les diètes, se souciant peu de mériter leur affection et leur estime. Sous son règne furent établis, l'an 1466, les *nonces terrestres*, ou députés de chaque palatinat aux diètes. Ils devinrent en Pologne ce que les tribuns étaient à Rome. Casimir eut de sa femme ELISABETH, fille de l'empereur Albert II, qu'il avait épousée le 10 février 1454; Uladislas, roi de Bohême et de Hongrie; Casimir, mort, l'an 1483, en odeur de sainteté, Jean-Albert, Alexandre et Sigismond, ses successeurs; Frédéric, archevêque de Gnesne; Hedwige, femme de Georges, duc de Bavière; Sophie, femme d'Eric II, duc de Wolgalst; Barbe, mariée à Georges de Saxe; et deux autres filles. La reine Elisabeth mourut le 30 août 1505.

JEAN-ALBERT.

1492. JEAN-ALBERT, troisième fils de Casimir, né l'an 1459, fut proclamé roi de Pologne, non par le choix du sénat et des nonces, mais par les voix tumultueuses du peuple, dont il avait gagné l'estime par quelques actions de valeur. Le ministre qu'il choisit fut l'italien Philippe Buonacorsi, qui avait été son précepteur et s'était donné le nom de Callimaque, prétendant imiter l'élégante simplicité de ce poëte grec. C'était un de ces beaux esprits qui furent déférés comme pirrhoniens au pape Paul II, et obligés, pour la plupart de s'expatrier. La grande connaissance qu'il avait acquise des affaires sous Pie II, prédécesseur de Paul II dont il avait été secrétaire, le fit surnommer l'*Esperiente*. Il ne fit point preuve de son habileté dans le ministère de Pologne. Uniquement appliqué à dominer et à s'enrichir, il bouleversa l'état et négligea l'instruction du roi, pour satisfaire ces deux passions. Par ses conseils, Jean-Albert s'engagea témérairement, l'an 1496, dans une guerre ruineuse contre Hellei, vaivode des Valaques, qui ne l'avait point provoqué. Il pensa y périr au commencement avec toute son armée. Les hostilités finirent, l'an 1499, par un traité de paix qui ne le dédommagea point des pertes qu'il avait faites. Buonacorsi n'existait plus alors; mais il fut remplacé par d'autres favoris qui prirent le même ascendant que lui sur l'esprit du roi. L'an 1500, Jean-Albert implora le secours de Schah Mattei, khan des Tartares de la Bulgarie asiatique, située entre le Jaïck et le Wolga, contre les Russes qui menaçaient d'envahir le duché de Smolensko. Les députés du khan s'étant rendus à la diète de Petricaw, trempèrent la pointe de leurs sabres dans l'eau, suivant la coutume des Tartares, et jurèrent au nom de leur maître, qu'il viendrait avec cent mille hommes joindre le roi sur les bords du Boris-

thène. Dans le même tems arrivèrent les députés d'Etienne, nouveau vaivode des Valaques, pour redemander Pierre, fils de son prédécesseur et son rival, qui était venu chercher une retraite en Pologne. On refusa de le rendre; mais on lui fit couper la tête en présence des Valaques et des Tartares. Cette cruauté révoltante passa dans l'esprit de ceux-ci pour une preuve de la fidélité des Polonais à garder leurs promesses. Schah Mattei ne manqua pas à la sienne; mais s'étant transporté avec son armée au lieu du rendez-vous, il n'y rencontra aucun polonais. Le roi de Pologne, pendant que le khan était en route, avait fait secrètement la paix avec les Russes; ce qui jeta le khan dans un embarras dont il eut peine à se tirer. Le roi Jean-Albert mourut d'apoplexie à Thorn, le 17 juin 1501, sans avoir été marié.

ALEXANDRE.

1501. **Alexandre**, grand-duc de Lithuanie, fut élu pour succéder à Jean Albert, son frère. Après qu'il eut été proclamé, on procéda aux funérailles du feu roi. Car tel est (1788) l'usage en Pologne de différer cette cérémonie jusqu'à l'élection du nouveau roi, qui est obligé d'y assister, afin d'apprendre au moment de son élévation, quelle est la fragilité des grandeurs humaines. Les singularités de cette pompe funèbre sont remarquables. On y voit un guerrier, armé de toutes pièces, entrer à cheval dans l'église, et courir au grand galop vers le catafalque, pour briser dessus un sceptre, au son des timbales et des trompettes. La couronne et le globe sont brisés avec les mêmes formalités par deux autres guerriers; puis il en arrive trois autres qui rompent, le premier un cimeterre, le second un javelot, le troisième une lance. (*Anecd. Polon.*) Alexandre confirma la réunion de la Lithuanie à la Pologne. Il eut la guerre avec les Russes et avec les Tartares. Il fit une trêve de six ans avec les premiers. Glinski, gouverneur de Lithuanie, marcha contre les seconds. Alexandre, devenu paralytique, se fit porter au milieu de l'armée, fut témoin de la victoire des Polonais, et expira, le 19 août 1506, un moment après le combat, en rendant grâces au ciel. Sa femme **Hélène**, fille d'Ivan Vassili IV, grand-duc de Russie, ne lui donna point d'enfants.

SIGISMOND I.

1506. **Sigismond I**, frère d'Alexandre, fut élu par acclamation, le 20 octobre 1506, à Petriaw, roi de Pologne, et cou-

ronné le 24 janvier suivant à Cracovie. (*Aug. Liber.*) Glinski, fier de la victoire qu'il avait remportée sur les Tartares, voulut s'ériger en souverain de Lithuanie. Déféré pour ce sujet au sénat, il assassine son accusateur, et se sauve chez les Russes avec un grand nombre de lithuaniens. Ce fut une occasion pour Sigismond de déclarer la guerre aux Russes, sur lesquels il répétait plusieurs villes qui avaient autrefois appartenu à la Pologne, et qu'ils refusaient de rendre. Le czar Vassili à l'aide des Lithuaniens fugitifs, soutint si vigoureusement les efforts des Polonais, suivant les écrivains russes, qu'il obligea Sigismond, l'an 1509, à demander la paix. Le roi de Pologne en l'obtenant, ne demeura pas moins ennemi des Russes. N'osant les attaquer ouvertemement, il suscita contre eux le khan de Crimée. Vers le même tems il fit arrêter et enfermer, on ne sait par quel motif, la reine, veuve de son frère Alexandre et sœur du czar, qui sollicita vainement sa délivrance. Elle mourut en prison l'an 1512. La guerre alors fut de nouveau déclarée entre la Pologne et la Russie. Vassili étant venu faire le siége de Smolensko, échoua devant cette place l'an 1513. Mais, l'année suivante, ayant repris ce siége, il vint à bout de gagner les habitants de Smolensko, la plupart russes, au moyen des intelligences que Glinski y entretenait, et de les engager à lui ouvrir les portes de la ville. Le czar y fut reçu comme un libérateur. La guerre continua encore neuf ans entre les deux couronnes, et finit, ou fut suspendue, l'an 1523, par une trêve de cinq ans. (Voy. *les Russes.*) Albert, grand-maître des chevaliers Teutoniques, s'étant fait luthérien, rendit en 1525, avec le consentement du roi Sigismond, son oncle, la Prusse ducale héréditaire dans sa maison. L'an 1531, victoire mémorable de Tarnouski, général de l'armée polonaise, sur les Valaques qui étaient venus ravager la Pokutie, province de la Pologne. Sigismond termina sa vie le 1er. avril, jour de Pâques, de l'an 1548, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ce prince, le plus accompli, suivant les historiens nationaux, qui eût occupé jusqu'alors le trône de Pologne, lui donna une nouvelle face par le soin qu'il prit de polir les mœurs de ses sujets, de leur inspirer le goût des sciences et des arts, de fortifier les places de guerre, et d'embellir les principales villes. Sa force était extraordinaire et l'a fait comparer à Hercule. On dit qu'avec les mains il brisait les métaux les plus durs. Ce prince avait épousé, 1°. le 2 octobre 1512, BARBE, fille d'Etienne Zapol, palatin de Transylvanie (morte l'an 1515.) 2°. l'an 1518, BONNE, fille de Jean Sforce, duc de Milan (morte en 1559). Il eut du premier lit Hedwige, femme de Joachim II, électeur de Brandebourg; et du deuxième Sigismond, dit Auguste, qui suit; Elisabeth,

femme de Jean Zapol, roi de Hongrie; Catherine, mariée à Jean III, roi de Suède; Anne, femme d'Etienne Batthori, roi de Pologne; et Sophie, mariée à Henri, duc de Brunswick.

SIGISMOND II, DIT AUGUSTE.

1548. SIGISMOND, surnommé AUGUSTE, parce qu'il était né au mois d'août, désigné roi de Pologne dès l'an 1530, succéda, l'an 1548, à Sigismond, son père. Au repas de son couronnement, qui se fit un mercredi, jour consacré chez les Polonais à l'abstinence, comme on l'a dit plus haut, il fit servir de la viande; ce qui donna dès lors une opinion fort mauvaise de sa religion. Aucun des convives, dit-on, n'osa toucher aux mets défendus. Mais l'année suivante, on voulut lui faire rompre un engagement fondé, non sur une institution humaine, mais sur la loi divine. Veuf depuis 1545 d'ELISABETH, fille (et non sœur) de l'empereur Ferdinand I, qu'il avait épousée en 1543, il venait de donner sa main, sans avoir consulté le sénat, à BARBE RADZIWIL, fille de Georges Radziwil, castellan de Wilna. Les Polonais trouvant ce mariage disproportionné, pressent le roi, avec menaces, dans la diète tenue à Petricaw, de le rompre. Il objectait l'indissolubilité du mariage, article sur lequel la discipline était fort relâchée en Pologne. L'archevêque de Gnesne ne craignit pas de se charger du péché, au cas qu'il y en eût, et protesta que toute la diète était dans la même disposition. Raphaël Lesczinski, palatin de Brzescie, le plus jeune des sénateurs, parla avec plus de noblesse et de force. « Avez-vous donc oublié, dit-il, adressant au roi la parole, à » quels hommes vous prétendez commander? Nous sommes » Polonais, et les Polonais, si vous les connaissez, se font » autant de gloire d'honorer les rois qui respectent les lois, que » d'abaisser la hauteur de ceux qui les méprisent. Prenez garde » qu'en trahissant vos serments vous ne nous rendiez les nôtres. » Le roi, votre père, écoutait nos avis; et c'est à nous à faire » ensorte que désormais vous vous prêtiez à ceux d'une répu» blique dont vous paraissez ignorer que vous n'êtes que le pre» mier citoyen. » Sigismond tint ferme, et en jetant une pomme de discorde parmi les nobles, il fit cesser leurs importunités. L'an 1556, il porta la guerre en Livonie, pour délivrer l'archevêque de Riga, son neveu, que Guillaume de Furstemberg, grand-maître de l'ordre Teutonique, avait emprisonné, pour avoir fait son coadjuteur le duc de Mecklenbourg. L'empereur et le roi de Danemarck prévinrent les suites de cet incendie naissant, en faisant relâcher le prélat. Les Russes tombèrent ensuite sur la Livonie, d'où ils emmenèrent captif, l'an 1559, le grand-maître, avec un nombre très-considérable de livoniens

et d'allemands. La Livonie, désolée par les vainqueurs, est cédée, l'an 1561, à la Pologne. Gothard Kettler, nouveau grand-maître de l'ordre Teutonique en Livonie, qui fit cette cession, retint seulement la Curlande et le Semigalle, qui furent érigés en duché mouvant de la Pologne, pour le transmettre à ses descendants. Car il s'était marié, comme nous le disons ailleurs, après avoir embrassé le Luthéranisme. Le sort de la Livonie ne devint pas meilleur entre les mains de ses nouveaux maîtres. La Suède et la Russie, également jalouses de cette acquisition, firent leurs efforts, chacune de son côté, pour en arracher la portion qui était à sa bienséance. Le czar Ivan, cherchant une épouse, jeta les yeux sur Catherine, fille de Sigismond Auguste. La demande qu'il en fit par ses ambassadeurs, fut rejetée d'une manière trop grossière pour en croire là-dessus les historiens russes. Quoiqu'il en soit, la guerre recommença, l'an 1563, entre la Pologne et la Russie. Le czar, étant entré dans la Lithuanie, emporta d'assaut la ville de Polocz, ou Polotsk, dont il envoya prisonniers à Moskou l'Evêque, le commandant et les principaux bourgeois. (Voy. *les Russes*.) Depuis long-tems il y avait une loi établie en Pologne, qui excluait des charges, dignités et conseils d'état, tous ceux qui n'étaient pas de la communion de l'église romaine, ou qui avaient encouru l'excommunication, soit du pape, soit des évêques. Sigismond Auguste, dans la diète tenue, l'an 1563, à Wilna, engagea la noblesse à rendre à tous ses membres leur égalité naturelle, par un privilége donné le 16 juin, et conservé dans les archives du grand duché de Lithuanie. Le souverain y parle en ces termes : « Non seulement » les nobles et les seigneurs qui sont de la communion romaine, » mais en général tous ceux de l'ordre équestre et des nobles, « lithuaniens ou russes d'origine, *pourvu qu'ils soient chrétiens*, » seront admis en commun et d'une manière égale aux hon» neurs et aux dignités tant du sénat que de la couronne, et à » toutes les charges nobles. » Malgré les murmures qu'excita cette loi parmi les Catholiques, Sigismond Auguste la fit confirmer, l'an 1568, par la diète de Grodno et par celle de Wilna tenue l'année suivante (M. de Keralio.) Sigismond Auguste, l'an 1569, mit la dernière main au grand ouvrage de la réunion du duché de Lithuanie à la Pologne. Pour rendre cette réunion durable, il se départit de tous les droits que la famille des Jagellons avait eus jusqu'alors sur la Lithuanie, et voulut que ce duché fut regardé comme appartenant à la république et non à un seigneur particulier. Mais les Lithuaniens ne consentirent à cet arrangement que sous la condition que leur patrie conserverait tous ses droits, et que cette espèce de gouvernement particulier serait dans une parfaite égalité avec la Pologne ; c'est ce

qu'on a appelé *Coæquatio jurium.* Dès cette même année tous les grands officiers de Lithuanie furent inscrits dans la matricule du sénat, chacun selon son rang. Il fut réglé que le gouvernement de Pologne et celui du grand duché formeraient deux gouvernements différents sous un même chef. Les hostilités, tantôt manifestes, tantôt sourdes, continuaient toujours entre la Pologne et la Russie. L'an 1571, ces deux puissances, également fatiguées du mal qu'elle se faisaient réciproquement, conviennent d'une trêve de trois ans. Sigismond Auguste n'en vit pas la fin, étant mort le 7 juillet 1572, à Knyssin, dans la Podlaquie, à l'âge de cinquante-deux ans. Les opinions des nouveaux sectaires firent des grands progrès en Pologne sous le règne de ce prince qui les favorisait secrètement. En lui, faute de postérité, finit la dynastie des Jagellon, après avoir duré cent quatre-vingt-six ans. Il avait épousé en troisièmes noces, l'an 1553, CATHERINE, sœur de sa première femme, et veuve de François de Gonzague, duc de Mantoue. (*Florus Polonicus.*) Ce prince cultiva les lettres et favorisa les savants. Il exécutait ses projets avec vivacité, mais il les formait avec lenteur ; ce qui lui fit donner le nom de *Roi du lendemain.* Il était affable, populaire, et ne parlait que pour dire des choses obligeantes et gracieuses. (*Anecd. de Polog.*)

INTERRÈGNE.

Après la mort de Sigismond Auguste, plusieurs princes se mirent sur les rangs pour obtenir la couronne de Pologne. Mais de tous ces candidats, il n'y eut qu'Ernest, fils de l'empereur Maximilien, et Henri, duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de France, qui partagèrent les suffrages de la nation dans la diète, ouverte le 5 avril 1573. Enfin, le duc d'Anjou, par l'éloquence et les soins de l'évêque Jean de Montluc, ambassadeur de France, emporta la pluralité des voix, et fut élu le 9 mai, veille de la Pentecôte. (Les Polonais avaient regardé jusqu'alors leur couronne comme moitié héréditaire et moitié élective; mais depuis cette époque elle a toujours été purement élective.) Le 18 août suivant arrivent à Paris les ambassadeurs de Pologne, pour apporter au prince le décret de son élection. Henri, le 10 septembre, signe à Paris, dans l'église de Notre-Dame, les *pacta conventa*, ou les conditions auxquelles ont l'avait élu. Les Polonais les avaient faites telles qu'ils avaient voulu, parce qu'ils s'étaient aperçus que Catherine de Médicis voulait à toute force qu'ils eussent son fils pour roi. *Nous eussions exigé*, dit un écrivain de cette nation, *que les Français fissent faire un pont d'or massif sur la Vistule, qu'ils*

s'y seraient engagés. La plus remarquable de ces conditions, toutes onéreuses, portait que le prince relevait ses nouveaux sujets du serment de fidélité, s'il manquait aux engagements qu'il venait de jurer. Tous les *pacta conventa*, signés depuis à l'avénement des rois de Pologne, ont eu celui-ci pour modèle et la dernière clause n'a pas été omise. Henri, se voyant lié par la multitude des serments et des promesses qu'on lui avait fait faire, se repentit d'avoir accepté un trône auquel on avait attaché tant de chaînes. Il fit naître mille obstacles à son voyage, dans le dessein de rebuter par ses lenteurs les ambassadeurs de la république. Mais après avoir épuisé tous les moyens plausibles à retarder son départ, obligé à la fin de partir, il quitte la France les larmes aux yeux, prend sa route par la Lorraine, traverse l'Allemagne, où il reçut plus d'un affront de la part des Protestants, et rencontre à l'entrée de la Pologne trente mille chevaux rangés en bataille.

HENRI DE VALOIS.

1574. Henri de Valois fut couronné roi de Pologne à Cracovie le 24 février 1574. C'est la date marquée par Sponde, Labbe et le *Florus Polonicus*, que nous suivons préférablement au chevalier de Solignac, qui met ce couronnement au 21 février, à Calvisius qui le place au 18 de ce mois, et à le Ragois qui le rapporte au 15 janvier. Au moment où cette cérémonie commença, elle fut interrompue par un accident qui pensa y jeter de la confusion. Henri, par un des articles des *pacta conventa*, s'était engagé à maintenir dans le libre exercice de leur culte les dissidents (c'est ainsi qu'on nomma pour la première fois tous ceux qui n'étaient pas de la communion romaine.) Mais on connaissait son aversion pour les nouvelles sectes. Tirlei, grand-maréchal de la couronne et zélé protestant, se lève, et par une harangue véhémente s'oppose au couronnement à moins que le roi ne jure de nouveau ce qu'il a promis au sujet de la religion. L'ambassadeur de France (Gui du Faur de Pibrac), qui était assis auprès du roi, prévint les suites de cette opposition par sa présence d'esprit. *Le roi vous ordonne*, dit-il, en s'adressant au primat, *de continuer la cérémonie. Sa majesté, de concert avec le sénat, réglera le reste.* Ce ton de fermeté et de confiance fit taire les clameurs des Protestants, et la cérémonie s'acheva sans trouble. Henri, refusant toujours de satisfaire les Protestants, passa des jours fort tristes en Pologne. Il y avait la plus grande apparence que la Pologne allait être plongée dans les horreurs de la guerre civile, lorsqu'il apprit au bout de cinq mois de résidence, la mort du roi Charles, son frère. A cette

nouvelle il part furtivement le 18 juin, comme un captif qui s'échappe de sa prison, et reprend la route de France. Les Polonais, après avoir attendu treize mois son retour qu'il avait fait espérer, déclarent, le 15 juillet 1575, dans la diète de Stenezice, le trône vacant. (*Voy.* Henri III, *roi de France.*)

ETIENNE BATTHORI.

1575. ETIENNE BATTHORI DE SOMLIO, prince de Transylvanie, fut élu roi de Pologne, le 15 décembre 1575, à condition d'épouser la princesse ANNE, sœur de Sigismond Auguste, ce qu'il exécuta. La même diète qui l'élut nomma seize sénateurs pour le suivre et l'aider de leurs conseils; c'est l'origine des sénateurs résidents. L'an 1576, Etienne et sa femme sont couronnés le premier mai à Cracovie. L'ambassadeur d'Espagne, présente à Etienne, de la part de son maître, le collier de l'ordre de la Toison d'Or. Etienne, étant prince de Transylvanie, en avait fait faire un dans lequel on voyait un souverain, armé de dents menaçantes (ce sont encore aujourd'hui les armes de Transylvanie.) *Voilà mon ordre*, dit-il, *j'accepterai le vôtre, quand mon frère, le roi d'Espagne, aura reçu le mien.* Délivré des guerres qu'il avait été obligé de soutenir contre les partisans de Maximilien, son antagoniste, Etienne tourna ses armes contre les Russes, qui s'étaient emparés de la Livonie et d'une partie de la Lithuanie. Ayant mis le siége devant Polocz, il s'en rend maître le 30 août 1576. Batthori, s'étant ligué ensuite avec le roi de Suède, pour attaquer la Livonie, tous deux conviennent de garder chacun les conquêtes qu'il y fera. Les progrès des armes polonaises étonnent le czar, qui, poussé à bout, s'adresse au pape Grégoire XIII, pour obtenir, par sa médiation, la paix. Le jésuite Possevin, envoyé de Rome à Moskou, se rend de-là au camp du roi de Pologne, qui faisait le siége de Pleskof, qu'il emporta. Il conclut, en 1582, au nom du czar, avec ce prince, une paix de dix ans, moyennant l'abandon qui est fait de la Curlande à la Pologne. Etienne s'appliqua depuis à discipliner les Cosaques, peuple adonné au brigandage; il en forma un corps de cavalerie pour l'opposer aux Tartares. Il termina ses jours à Grodno, le 13 décembre 1586, à l'âge de cinquante-quatre ans, sans postérité. Ce fut par ses soins que l'Ukraine, dévastée au treizième siècle par les Tartares, et réduite à une très-grande solitude, commença à se repeupler. On lui doit aussi l'établissement du grand tribunal de la couronne. Les causes de la noblesse de la Grande-Pologne, se jugeaient à Petricaw, celles des nobles de la petite Pologne à Lublin,

telles des nobles lithuaniens, alternativement de six mois en six mois, à Wilna et à Novogrodeck, ou à Minski. C'est encore Etienne Batthori qui fit passer en loi perpétuelle, qu'aucun roturier ne pourrait être anobli sans le consentement de la diète. (*Fastes de Pologne.*)

SIGISMOND III.

1587. SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suède, et petit-fils, par sa mère, de Sigismond I, roi de Pologne, fut proclamé souverain de ce royaume, le 9 août 1587. L'archiduc Maximilien, son concurrent, qui avait eu des voix à l'élection, fait ses efforts pour s'emparer du trône. Il est battu par le palatin Zamoski. Sigismond arrive à Cracovie, où il est couronné, le 27 décembre, à l'âge de 21 ans. Le 22 janvier 1588, Zamoski remporte une nouvelle victoire sur Maximilien, près de Witzen, en Silésie. L'archiduc s'étant retiré dans la place, y est pris, et n'obtient sa liberté, le 28 juillet de l'année suivante, qu'en renonçant au trône de Pologne, par acte du 19 mai 1589. Sigismond, l'an 1593, fut appelé à la couronne de Suède, qu'il perdit en 1604. (Voy. *les rois de Suède.*) L'an 1609, à la faveur des troubles dont la Russie était agitée, il se rend maître de la Séverie. La couronne de Russie lui est offerte l'année suivante pour son fils Uladislas. Au lieu de l'envoyer sur les lieux pour prendre possession de cette couronne, il s'attache au siége de Smolensko, qu'il prend le 13 juillet 1611 (Voy. *les Russes.*) La guerre s'allume, l'an 1621, entre la Pologne et la Turquie, au sujet des pillages que les Polonais et les Cosaques exerçaient sur les bords de la Mer Noire. Elle finit, le 9 octobre de la même année, par un traité de paix qui rendit Choczim aux Turcs. L'an 1632, Sigismond meurt, le 29 avril, près de Varsovie. Il avait épousé: 1°., l'en 1592, ANNE, fille de Charles d'Autriche, morte le 10 février 1598; 2°., en 1605, le 4 décembre, avec dispense du pape Clément VIII, CONSTANCE, sœur de la précédente. Les sénateurs, scandalisés de cette alliance avec les deux sœurs, écrivirent au pape, si l'on en croit un moderne, qu'ils ne souffraient pas une pareille union, même dans leurs haras. Ils en avaient déjà, cependant, un exemple, dans Sigismond Auguste. Du premier lit, Sigismond III eut Uladislas, son successeur, et du second, Jean-Casimir, successeur d'Uladislas; Jean-Albert, évêque de Cracovie et cardinal; Charles-Ferdinand, évêque de Breslaw, et Alexandre-Charles.

ULADISLAS VII.

1632. ULADISLAS VII, né le 9 juin 1595, de Sigismond III,

et d'Anne d'Autriche, fut élu roi de Pologne, le 13 novembre 1632, et couronné le 18 février suivant. A ce couronnement il arriva une chose singulière. Le primat ayant demandé à la noblesse si elle agréait Uladislas pour son roi, un simple gentilhomme s'avisa de répondre, non. On lui demanda quel reproche il avait à faire à ce prince. *Aucun*, dit-il, *mais je ne veux pas qu'il soit roi.* Il tint ce langage pendant plus d'une heure, et suspendit la proclamation. Enfin il alla se jeter aux pieds du roi, et dit qu'il avait voulu voir si sa nation était libre, qu'il était content, et qu'il approuvait le choix qu'on avait fait de sa majesté. Uladislas marcha, l'an 1632, contre les Russes qui faisaient le siége de Smolensko, et les contraignit, après être restés deux ans devant cette place, de se retirer. Les Turcs, cependant, faisaient une diversion en Moldavie pour soutenir les Russes, leurs alliés. Uladislas vole au-devant de ces infidèles, et remporte une victoire complète. Une longue et funeste guerre commença, l'an 1637, entre la Pologne et les Cosaques de l'Ukraine. Le crime de ce peuple, aux yeux des seigneurs polonais, était d'avoir donné retraite aux paysans de Pologne, que l'excès des impôts et des corvées avait obligés de déserter. Bogdan Kmielniçki, noble cosaque, dont Jatinski, gouverneur polonais de la ville de Czesicin, avait pillé les moulins et mis à mort la femme, après l'avoir fait fouetter lui-même publiquement, se met à la tête des Cosaques, et, avec le secours des Tartares, soutient les attaques des Polonais, dont il fait une horrible boucherie dans la forêt de Korsum. L'an 1648, Uladislas meurt à Meretz, en Lithuanie, le 19 mai, suivant la Gazette de France, à l'âge de cinquante-trois ans, sans lignée. Sa mort ouvrit les yeux aux Polonais, qui l'avaient peu respecté durant sa vie. On reconnut, mais trop tard, le tort qu'on avait eu de lui donner des entraves comme à un tyran. On célébra les grands avantages qu'il avait procurés à la nation, et on regretta ceux dont on s'était privé par le peu de liberté qu'on lui avait laissé. Il avait épousé, 1°., l'an 1637, CÉCILE, fille de l'empereur Ferdinand II, morte en 1644; 2°. l'an 1646, MARIE-LOUISE, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, de Rethel et de Mantoue.

JEAN-CASIMIR V.

1648. JEAN-CASIMIR V, 2e. fils de Sigismond III, né l'an 1609, fut proclamé roi de Pologne, le 20 novembre 1648, et couronné le 17 janvier suivant. Cet homme, dit l'historien moderne de Hongrie, semblait destiné à donner au monde, le spectacle bizarre de tous les caprices de la fortune. Le roi

Uladislas, son frère, l'ayant envoyé négocier en Espagne, dans le tems où cette puissance était en guerre avec la France, il fut arrêté à Marseille, comme il était sur le point de s'embarquer, et enfermé dans la tour du Bouc, d'où il ne sortit qu'au bout de deux ans. De là, s'étant rendu à Rome, il entra dans la société des Jésuites, et parvint ensuite au cardinalat. Il eut pour concurrents, dans la diète qui l'éleva sur le trône de Pologne, le czar de Russie et le prince de Transylvanie, qui, tous deux, furent rejetés à l'unanimité. En prenant le sceptre, il fut obligé presqu'aussitôt d'endosser la cuirasse, et fit ses premières armes comme un général exercé dans ce métier. Après divers avantages remportés sur les Cosaques, il conclut, avec eux, l'an 1649, un traité de paix, le 17 août. La guerre recommença, l'année suivante, avec ces peuples, par l'entêtement de la noblesse polonaise à vouloir les subjuguer. Jean Casimir, à la tête de cent mille hommes, bat, le 30 juin 1651, une armée de trois cent mille cosaques et tartares, près de Bérétesko, en Volhinie. L'an 1652 est l'époque du pouvoir qu'ont les nonces d'arrêter, du seul mot *veto*, les délibérations d'une diète (1). Sidzinski, nonce d'Upits, en fit usage le premier. On voulut le mettre en pièces, et il n'échappa que par la fuite. Dans la suite, on en eût fait autant à celui qui aurait proposé l'abolition de ce privilége. Charles-Gustave,

(1) « Les diètes sont les assemblées générales des états de la nation. » Le roi seul a le droit de les convoquer. Elles sont de plusieurs es- » pèces. Les ordinaires, qu'on nomme *Seym*, se tiennent tous les deux » ans. Les extraordinaires sont convoquées lorsque l'état est en danger. » Outre les diètes, qu'on nomme en latin *Comitia togata*, il y en a » qu'on nomme *Comitia paludata*, ou diètes à cheval. On a coutume » de les tenir en rase campagne, et l'on y argumente le sabre à la » main. Pendant l'interrègne le primat indique deux diètes, dont l'une » s'appelle diète de convocation, et l'autre diète d'élection.... Les » diètes ordinaires, que le roi est obligé de convoquer tous les deux » ans, commencent le lundi après la Saint-Barthélemi, et durent six » semaines. Elles se tiennent deux fois de suite à Varsovie, et une » troisième à Grodno .... Les diètes sont toujours précédées par les » diétines : ce sont des assemblées provinciales où les nobles de chaque » palatinat élisent les *nonces* ou les députés qu'ils doivent envoyer à » l'assemblée générale.... Il y a trois sortes de diétines. Celle qui pré- » cède la diète se nomme *ante Comitates*. La seconde, qui se tient » après la diète, s'appelle *post Comitates* : les nonces y font le rapport » de ce qui s'est passé à la diète générale. La troisième espèce de » diétine est celle où l'on choisit les membres du sénat.... L'élection » d'un maréchal est la première opération de la diète. La fonction de » cet officier est de présider aux délibérations et d'y entretenir le bon

roi de Suède, voulant profiter des dissensions de la Pologne, entre à main armée, l'an 1655, dans ce pays, et oblige, par ses progrès, Jean-Casimir à se retirer en Silésie, d'où il revint en Pologne la même année. L'an 1656, combats sanglants donnés les 28, 29 et 30 juillet, entre les Polonais et les Suédois, qui rentrent dans Varsovie, d'où ils avaient été chassés. Dans le même tems, la Pologne était pressée par le Brandebourg, la Russie, et la Transylvanie. Plusieurs princes se réunissent aux Polonais contre les Suédois qui perdent deux batailles, après quoi ils sont obligés, le 23 mai 1660, de conclure avec la Pologne le fameux traité d'Oliva (1), près de Dantzick. L'année suivante, l'armée polonaise remporte, en Lithuanie, le 5 novembre, une grande victoire sur les Russes, à Glembokia (d'Avrigni); mais elle se prévaut de cet avantage pour se déchaîner contre les ecclésiastiques et se révolter contre son souverain. Casimir soumet partout les rebelles. Ce prince, l'an 1665, dégoûté du trône par les contradictions qu'on lui fait essuyer, pense à se donner un successeur, et jette les yeux sur le duc d'Enghien, fils du grand Condé. Le grand maréchal Lubormiski s'oppose à cette entreprise au nom de la nation, dont elle attaque la liberté. C'était violer ouvertement le serment que fait le prince élu de ne jamais nommer son successeur. « On ne vous permettrait pas pour votre » propre fils, dit le grand maréchal au roi, ce que vous tentez » pour un étranger. » Casimir, irrité de cette résistance, fait accuser de rébellion Lubormiski, devant le sénat. On le cite à comparaître, et sur son refus, ce zélé citoyen est condamné à perdre les biens, l'honneur et la vie. Protestation des nonces contre ce jugement. Casimir passe outre, et dispose des biens et des charges de Lubormiski; la fuite seule met ses jours en sûreté. Lubormiski, l'an 1666, rentre en Pologne, rappelé par un parti puissant, à la tête duquel il force Casimir, après divers avantages remportés sur lui, d'en venir à un accommodement. Toujours grand, toujours plein de zèle pour la

» ordre : il donne la permission de parler et impose silence.... Les » constitutions du royaume voulant que les lois soient établies *nemine* » *contradicente*, un seul membre des diètes peut les dissoudre par ces » seuls mots, *sisto activitatem*. C'est ce funeste privilége dont les » nobles polonais sont si jaloux, qui a causé tous les malheurs de la » république. » (*Hist. Univers.*, tome 42, page 97)

(1) L'ancienne édition porte que ce fut Gustave qui fit ce traité; mais à l'article de ce prince on voit qu'il mourut trois mois avant, le 23 mai 1660. Morvic, qui place le traité d'Oliva en 1661, dit aussi que ce prince mourut avant qu'il fut conclu. (*Note de l'Éditeur.*)

patrie, Lubormiski ne répète ni les biens ni les honneurs dont on l'a dépouillé; il exige seulement que le roi renonce au dessein de se donner un successeur, et que l'arrêt de proscription lancé contre lui soit révoqué. Il se retire après cela, et va mourir, le 3 juillet 1667, à Breslaw. Casimir eut, dans la suite, d'autres démêlés avec la noblesse, où le tort ne fut pas également de son côté. Cependant les Tartares, profitant de ces divisions, vinrent, au nombre de cent mille hommes, ravager la Podolie et la Volhinie. Les Cosaques se joignirent à eux, voyant le royaume dépourvu de troupes. C'en était fait de la Pologne, si Jean Sobieski, grand maréchal, n'eut entrepris de la sauver. Il lève, à ses dépens, une armée de vingt mille hommes sur ses terres, et la mène à l'ennemi. Ce fut alors qu'il écrivit à sa femme : *Tel jour, je m'enfermerai avec douze mille hommes dans un camp retranché devant Podahiec, place que le cosaque Doroscensko veut assiéger. Le lendemain et les jours suivants je ferai des sorties sur les ennemis ; j'ai disposé des embuscades sur tous les passages, et je compte bientôt ruiner cette grande armée.* Le grand Condé lut cette lettre, et douta du succès. Cependant il fut tel que Sobieski l'avait prédit. Une bataille, qui dura dix-sept jours, (la plus importante et la plus décisive souvent n'a pas duré quatre heures) rendit Sobieski vainqueur des Tartares, qui laissèrent vingt mille hommes sur la place, et se retirèrent en désordre pour ne plus reparaître. Délivrés de ce fléau, les seigneurs polonais recommencent à contester avec le roi. Enfin, l'an 1668, Casimir, las de ces conflits, qu'il voit continuellement renaître, abdique, le 16 septembre, dans la diète de Varsovie, quitte la Pologne, et se retire en France, où le roi Louis XIV, lui donne l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés de Paris. Modeste dans sa retraite, il ne voulut pas qu'on lui donnât le titre de *majesté*, qui lui rappelait sa gloire et ses chaînes. L'an 1672. il meurt à Nevers, le 16 décembre, suivant son épitaphe qu'on voyait à Saint-Germain-des-Prés, où l'on conservait son cœur. Son corps, après être resté en dépôt dans l'église des Jésuites de Paris jusqu'en 1675, fut porté à Cracovie. Il avait épousé, l'an 1649, la veuve du roi, son frère, (morte en 1667) dont il n'eut point d'enfants. Les Polonais, à qui jamais on n'a pu persuader que le divorce fût défendu par la loi divine, furent néanmoins scandalisés de cette alliance, quoique munie d'une dispense du saint siége, et ne pardonnèrent jamais au roi d'avoir épousé sa belle-sœur. (C'était néanmoins la seconde fois que cela arrivait sur le trône de Pologne.) Etant en France, et trois mois avant sa mort, Casimir fit un mariage secret (le 24 septembre 1672), avec Françoise Mignot, veuve de Fran-

çois de l'Hôpital, maréchal de France, morte en 1711. L'histoire de cette femme est singulière. Elle avait d'abord été blanchisseuse à Grenoble, avait épousé Pierre de Portes, trésorier et receveur général de Dauphiné, ensuite, le maréchal de l'Hôpital, qui commandait en Dauphiné, enfin un roi. Tout cela, dit-on, lui avait été prédit. On avait ajouté qu'elle mourrait pauvre et misérable; c'est ce qui arriva encore. Car le roi, son dernier mari, l'avait ruinée. L'auteur d'un ouvrage périodique très-connu, dit faussement que Casimir descendit du trône de Pologne *pour se faire moine en France.* Mais il rapporte au même endroit, avec plus de vérité, l'extrait du discours que ce prince fit aux états assemblés, lorsqu'il leur annonça la résolution où il était d'abdiquer la couronne, morceau précieux, où l'on voit combien était grande et sûre la prévoyance de Casimir. « Je pré» vois, disait-il, les malheurs qui menacent notre patrie, et » plût à Dieu que je fusse un faux prophète! Le Moscovite et le » Cosaque se joindront au peuple qui parle la même langue » qu'eux, et s'approprieront le duché de Lithuanie. Les confins » de la Grande-Pologne seront ouverts au Brandebourg, et la » Prusse elle-même fera valoir des traités, ou le droit des armes » pour faire la guerre sur notre territoire. Au milieu de ce dé» membrement de nos états, la maison d'Autriche ne laissera pas » échapper l'occasion de porter ses vues sur Cracovie. Chacun » de nos voisins aimera mieux s'emparer, à main armée, » d'une portion de la Pologne, que d'attendre de posséder » peut-être un jour un royaume que ses anciens priviléges » garantissent des entreprises d'une puissance étrangère. » L'événement n'a que trop vérifié, de nos jours, cette prédiction.

MICHEL CORIBUT WIEÇNOWIEÇKI.

1669. MICHEL CORIBUT WIEÇNOWIEÇKI, du sang des Jagellons, fils de Jérémie Wieçnowieçki et de Grisilde Zamoyska, né l'an 1638, fut élu roi de Pologne, le 19 juin 1669, préférablement à plusieurs illustres compétiteurs, du nombre desquels était Christine, ci-devant reine de Suède. Un gentilhomme, qui connaissait l'incapacité du sujet, ayant voulu s'opposer à son élection, des Polonais, de l'autre parti, le mirent en pièces à coups de sabre. C'est ici l'un des premiers exemples de ces meurtres si souvent renouvelés dans les diètes de Pologne, effets presque inévitables de l'absurde loi du *liberum veto.* (Williams.) Michel n'était point présent à son élection; retiré dans un monastère, il en reçut la nouvelle avec une surprise mêlée d'affliction. Le roi Casimir n'en fut pas moins étonné, lorsqu'il l'apprit. *Quoi,*

dit-il, *ils ont élu ce pauvre homme!* (*Fastes de Pologne.*) Michel ne tarda pas à faire repentir les Polonais de leur choix, par la manière peu judicieuse dont il gouverna. L'an 1671, les Cosaques, excités par le grand duc de Russie, menacent la Pologne. On emploie inutilement la voie de la négociation pour détourner la guerre. Les Cosaques veulent être égaux aux Polonais; ce qu'on s'obstine à leur refuser. Jean Sobieski, chargé de les réduire, commence par semer entre eux la division. Il les attaque ensuite, et leur arrache les villes de Bar, de Nimirow, de Braclaw, et tout le pays qui est entre le Bog et le Dniester. Le grand seigneur Mahomet IV, dont les Cosaques venaient de se rendre tributaires, entre, l'an 1672, en Podolie, à la tête de cent cinquante mille hommes, et prend Kaminieck, capitale de la province, le 26 septembre, après douze jours de siége, par la trahison du gouverneur de la place, qui refusa de recevoir les troupes que lui envoyait Sobieski. Pour entendre ceci, il faut savoir qu'au moment que le Turc se mit en marche vers la Pologne, le roi Michel, dès-lors menacé par la nation d'être détrôné, assembla sur les bords de la Vistule une armée de cent mille gentilshommes de la basse-noblesse, tandis que les troupes de la couronne se confédéraient de leur côté sous le général Sobieski. Michel, à l'instigation de Czarneski, son général, osa mettre à prix la tête de Sobieski et celle du primat, sans considérer qu'outre l'armée formidable des Turcs, qui s'approchait, cent mille tartares commençaient déjà à dévaster la Pologne. Michel, à l'arrivée des Turcs, va se renfermer dans Lublin, et son armée découragée par sa fuite se dissipe. C'en était fait de la Pologne, si Sobieski n'eût fait tête à l'ennemi. S'étant mis à la poursuite des Tartares, il les défait en vingt combats, et remporte sur eux une victoire complète, qui valut la liberté à trente mille polonais qu'ils emmenaient captifs. Ce fut dans ces entrefaites que Kaminieck se rendit. Mahomet détacha ensuite de son armée un corps de quarante mille hommes, sous la conduite du pacha d'Alep, pour faire le siége de Léopol, capitale de la Russie-Rouge, qui fit peu de résistance. Michel, apprenant de sa retraite que Sobieski, vainqueur des Tartares, s'avance pour combattre les Turcs, se hâte de conclure, par la médiation du khan des Tartares, la paix avec Mahomet, pour ne pas devoir le salut de la patrie à son ennemi personnel. Par le traité, signé le 18 octobre à Bondchaz, il abandonne aux Turcs la Podolie avec l'Ukraine, et s'oblige à un tribut annuel de vingt mille risdales envers la Porte. L'an 1673, la diète de Varsovie, entrainée par l'éloquence martiale de Sobieski, conclut à déclarer nul le traité de Bondchaz. La guerre recommence avec les Turcs. Sobieski va chercher l'ennemi retranché sous la ville de Choczim. Ayant pra-

tiqué des intelligences avec les princes de Moldavie et de Valachie, irrités contre le séraskier Chuzain, dans l'armée duquel ils se trouvaient, il force de nuit les retranchements de l'ennemi par l'endroit qu'on lui avait marqué le plus accessible, lui taille en pièces vingt mille hommes, en oblige autant à se jeter dans le Niester pour se sauver à la nage, prend quatre mille prisonniers, qu'il fait ensuite égorger de sang froid, et met en fuite le reste qui va se réfugier à Kaminieck. Cette victoire, que suivit la prise de Choczim, fut remportée le 10 novembre, le jour même ou la veille de la mort du roi Michel, qui mit fin par-là aux intrigues qui se tramaient pour le détrôner. Il avait épousé, le 27 mai 1670, contre le gré des Polonais, ÉLÉONORE-MARIE, fille de Ferdinand III, empereur, dont il n'eut point d'enfants. Elle se remaria ensuite à Charles V, duc de Lorraine.

JEAN SOBIESKI.

1674. JEAN SOBIESKI, grand-maréchal de Pologne, né le..... 1629, de Jacques, castellan de Cracovie, dont il était le second fils, et de N. Zolkiewska, fille du grand-chancelier de Pologne, fut proclamé roi le 21 mai 1674, dans une diète où il eut jusqu'à dix compétiteurs, dont les principaux étaient le prince de Condé, le duc de Lorraine et le duc de Neubourg. Quoique la couronne semblât être due au mérite de Sobieski et aux grands services qu'il avait rendus à l'état, cependant il fut obligé de l'acheter. Car outre les *pacta conventa* qu'on lui fit jurer, on exigea qu'il promît de payer le douaire assigné à la reine Eléonore, de remettre à la république une prétention de 150 mille florins, de racheter de ses deniers les pierreries de la couronne, engagées pour 358 mille florins, de fonder une école militaire, et de faire fortifier deux villes. Sobieski avait alors quarante cinq ans; « et » si le trône se donnait à l'avantage de la figure, il l'eût encore » mérité par cet endroit. Une taille haute, un visage plein, des » traits réguliers, un nez aquilin, des yeux pleins de feu, une » physionomie noble et ouverte; c'est son portrait ». (M l'abbé Coyer.) Le grand-visir Kuprogli ayant appris son élection, et sachant par expérience à qui il aurait affaire, donne ordre aux Tartares d'entrer en Ukraine, et fait partir douze mille janissaires pour renforcer leur armée. Sobieski marche à leur rencontre. Mais le grand général de Lithuanie, Paç, dont la jalousie ne pouvait lui pardonner son élection, l'abandonne avec ses Lithuaniens, et par cette espèce de défection l'oblige à se renfermer dans Braclaü. L'an 1675, Kara Mustapha, nouveau grand-visir, envoie contre la Pologne une armée considérable sous la conduite du séraskier Ibrahim, beau-frère de Kuprogli. Mais ce

général, au lieu d'aller droit à Sobieski, qu'il pouvait écraser par le nombre, s'amuse à faire le siége de quelques bicoques sur les confins de l'Ukraine. Ce fut alors que Sobieski dit : *Puisqu'il n'en sait pas davantage, je lui rendrai bon compte de sa grande armée avant la fin de la campagne.* Il tint parole. Le séraskier, après avoir perdu bien du tems et du monde, s'avisa enfin de faire marcher contre lui un détachement de tartares, fort supérieur à sa petite armée. A la vue de l'ennemi, les Polonais, moins effrayés pour eux que pour leur roi, le conjurent de mettre au moins sa personne en sûreté : *Vous me mépriseriez*, leur dit-il, *si je suivais votre conseil.* Le combat s'engage ; douze mille polonais tuent plus de quinze mille tartares, et mettent en fuite ceux que la nuit enveloppe de ses ombres. Cette victoire fut suivie de la levée du siége de Tramboula, que plus de quarante mille hommes, turcs et tartares, avaient formé. L'an 1676, le roi Jean Sobieski est couronné le 2 février ; la reine, sa femme, le fut aussi avec lui. Ce n'était pas une simple formalité pour elle ni pour son époux. « Le couronnement pour les rois de » Pologne, est un acte solennel et nécessaire qui leur donne » l'exercice de la souveraineté. L'intervalle de l'élection à cette » cérémonie, est une suite de l'interrègne, qui laisse encore le » gouvernement dans les mains du primat. Le nouveau roi ne » peut dater son règne que du jour où il reçoit la couronne, et » il a les mains liées, jusqu'à ne pouvoir signer simplement *roi*, » il faut qu'il ajoute *élu* ». (M. l'abbé Coyer.) Il en est de même à-peu-près des reines en Pologne. Sans le couronnement, elles ne peuvent jouir des honneurs attachés à leur dignité ; et lorsqu'elles deviennent veuves, elles perdent leur titre et deux mille ducats de rente que la république leur assigne pour leur douaire.

A l'ouverture de la campagne de 1676, deux cent mille turcs commandés par un autre Ibrahim, dit Shaitan ou le Diable, parce qu'il faisait la guerre avec cruauté, paraissent sur les bords du Niester. Le roi de Pologne, qui n'a que trente-huit mille hommes à leur opposer, quoique la république lui en eût promis cent mille, passe ce fleuve assez loin de l'ennemi, et va se retrancher près de Zurawno, bourgade de Pokutie, dans un camp déjà fortifié par la nature. Bientôt il s'y voit presque assiégé par l'armée turque qui l'entoure. Les Polonais tremblent : *Ne vous ai-je pas sauvés*, leur dit Sobieski, *au camp de Podahiec, où nous n'étions que vingt-quatre mille hommes? La couronne aurait-elle affaibli ma tête?* Les Turcs s'efforcent d'approcher en conduisant des tranchées ; Sobieski tâche de les éloigner par des contre-tranchées. C'est peut-être la première fois que deux armées en pleine campagne se sont approchées ainsi l'une de l'autre. Sobieski, par son intrépidité et par la médiation des

puissances amies de la Porte, obtient, le 27 octobre, un traité de paix, qui assure à la Pologne les deux tiers de l'Ukraine avec une partie de la Podolie, dont Kaminieck fut excepté. L'empereur Leopold, menacé d'une nouvelle guerre par le Turc, en 1682, sollicitait ou faisait solliciter les secours de toutes les puissances chrétiennes. Le plus prochain était celui de la Pologne. Mais Sobieski, mécontent de Léopold, qui lui refusait le titre de majesté, refusait à son tour de s'allier avec lui. Enfin, le comte Walenstein, secondé par la reine qui avait beaucoup d'ascendant sur l'esprit de son époux, l'engage à signer, le 31 mars 1683, une ligue avec l'empereur. Ce fut le salut de l'empire. Apprenant que Vienne est assiégée par les Turcs au nombre de deux cent mille hommes, sous les ordres de Kara Mustapha, Sobieski vole au secours de la place, suivi de vingt mille hommes qu'il avait laissés à deux cents lieues de lui, sous les ordres du grand général Jablonowski. Cette armée le rejoignit avec une promptitude qui étonna les Allemands et les Turcs; la cavalerie attirait l'admiration; l'infanterie était moins brillante : quelques bataillons même étaient à peine vêtus. On conseilla au roi de ne leur faire passer un pont que pendant la nuit. *Non*, dit le prince; et lorsque l'infanterie fut en partie sur le pont, il ajouta : *Regardez-là bien; c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi : dans la dernière guerre, ils étaient tous vêtus à la turque.* « Si ces paroles » ne les habillaient pas, dit énergiquement un de nos écrivains, » elles les cuirassaient ». Le duc de Lorraine vient le joindre à Olle-Brun, le 31 août, avec environ trente mille hommes; l'électeur de Bavière l'attendait avec un pareil nombre. Il arrive à la vue de l'ennemi le 11 septembre. Après avoir considéré sa position du haut d'une montagne, *cet homme*, dit-il, en parlant du visir, *est mal campé : je le connais; c'est un ignorant présomptueux. Nous n'aurons point d'honneur à cette affaire, par la facilité qu'il y aura d'y réussir.* Le lendemain, l'escarmouche commence à la pointe du jour. On se bat jusqu'à l'entrée de la nuit. Tout plie enfin, tout fuit devant l'armée chrétienne; les Turcs laissèrent dans leur camp des richesses immenses. Le roi de Pologne écrivant à sa femme, lui mande : *Vous ne me direz pas ce que disent les femmes tartares, quand elles voient leurs maris revenir sans butin : Vous n'êtes pas un homme, puisque vous rentrez les mains vides; car le grand-visir m'a fait son légataire universel.* Conduit en triomphe à l'église métropolitaine de Vienne, il y entonne lui-même le *Te Deum*, et reste prosterné pendant qu'on le chante. Un prédicateur monte en chaire, et prend pour texte : *Fuit homo missus à Deo.* L'empereur, par un retardement affecté, arrive de Passaw après la cérémonie. Il s'agissait, pour lui,

d'une entrevue avec le libérateur de Vienne. Ellese tient, pour éviter le cérémonial, en pleine campagne, les deux princes étant à cheval. A peine celui qui devait tout à Sobieski, daigne-t-il y prononcer le mot de reconnaissance. On se sépare en moins d'un quart d'heure, avec un mécontentement réciproque. L'armée des Ottomans s'était réfugiée à Javarin, et delà à Bude. Sobieski se met à leur poursuite avec ses Polonais, seuls au commencement d'octobre. Il est battu, le 7 de ce mois, à Barkan, près de Gran, par un corps de leurs troupes, et obligé de fuir avec tant de précipitation qu'il en perd bientôt haleine, parce qu'il était devenu fort replet. Dans cet état, on le descend de cheval, et on l'étend à terre pour le faire respirer. Dès qu'il a repris ses sens, il demande si le prince, son fils, est prisonnier. On le lui amène; la présence du fils rend la vie au père. Il remonte à cheval. Deux jours après, il eut sa revanche au même lieu. Ce ne fut pas néanmoins sans de grands efforts qu'il remporta la victoire, quoique son armée fût double de celle des infidèles, qui laissèrent sur la place plus de dix-huit mille hommes. Le père d'Avrigni dit que quarante mille turcs et tartares furent encore battus le 4 décembre de cette année, près de Tilgrotin. L'historien de Sobieski ne fait point mention de ce dernier avantage. Ce qui est certain, c'est que Sobieski n'ayant pu obtenir de l'empereur des quartiers d'hiver pour son armée en Hongrie, la ramena à travers les glaces et les neiges des monts Krapach, en Pologne, et arriva le jour de Noël à Cracovie, où la reine son épouse l'attendait.

Sobieski avait sauvé l'empire; mais il n'avait rien fait pour la Pologne. La nation le sollicitait, le pressait de recouvrer l'importante place de Kaminieck. S'étant mis en marche, l'an 1684, pour cette expédition, il débuta par la prise du château de Jaslowieck qui fit peu de résistance. De là il s'avance vers Kaminieck qu'il se contenta d'observer sans oser en faire le siége. Outre dix mille hommes de garnison, qui défendaient la place, une armée considérable de turcs s'approchait pour la secourir. Sobieski voulut du moins élever une citadelle contre Kaminieck pour en préparer la chute dans un tems plus favorable. Il en vint à bout en six semaines de tems, malgré les efforts des ennemis pour le traverser. Prêt à rentrer en campagne l'année suivante, une maladie le retint et le contraignit de remettre le commandement de l'armée au grand-général Jablonowski. Attaqué par les Turcs dans la forêt Bucovine où il s'était engagé, ce général triompha d'eux, le 9 octobre, avec une armée fort inférieure en nombre, et termina là son expédition.

Sobieski, l'an 1686, ne recevant aucun secours de l'empe-

reur, était prêt d'accepter l'offre que lui faisait, de Kaminieck, le grand-seigneur, pour le détacher de la ligue chrétienne. Léopold rompit cette négociation en promettant à Sobieski de l'aider à faire la conquête de la Moldavie et de la Valachie, pour rendre ces deux principautés héréditaires dans sa maison. Le roi de Pologne, préférant à l'intérêt de la patrie celui de sa famille, oublia Kaminieck pour se jeter dans la Moldavie, et n'eut presque besoin que de sa présence pour la subjuguer. Il en fut de même de la Valachie. Mais cette double conquête, que la terreur avait procurée, fut aussi fragile que rapide. Sobieski employa vainement, pour la consolider, les cinq campagnes suivantes dont la dernière fut le terme de ses exploits militaires. Les infirmités que quarante ans de guerre, où il avait toujours payé de sa personne, lui avaient occasionnées, l'obligèrent de résigner le commandement des troupes au grand-général pour ne s'occuper que de l'administration intérieure : ouvrage encore qui passait ses forces. Enfin après avoir langui l'espace d'environ cinq ans, une apoplexie l'emporta, le 17 juin 1696, dans la soixante-sixième année de son âge et la vingt-troisième de son règne. Quelque tems avant cet accident, un évêque, à l'instigation de la reine, l'exhortait, en lui proposant son exemple, à faire un testament. *Vous avez fait un testament*, répondit-il ! *O MEDICI, MEDIAM PERTUNDITE VENAM !* (Juvenal.) *O médecins, ouvrez-lui la veine du front pour lui rendre son bon sens ! Il s'imagine que les vivants ne sauront point s'arranger sans le consentement des morts.* Parlant ensuite plus sérieusement, il ajouta : *Un testament de ma part ne servirait à rien. Ne voyez-vous pas que tous les Polonais ont la tête renversée et le cœur corrompu ? Puis-je me flatter de rétablir le bon ordre en faisant un testament ? Que sont devenus ceux des rois mes prédécesseurs ? Si j'en faisais un, j'embrouillerais davantage les affaires de la nation.* Ce prince, le modèle des héros, l'émule et le protecteur des gens de lettres, fut plus regretté des étrangers que de ses sujets. Charles XII versa des larmes en voyant son tombeau, et s'écria : *Un si grand roi ne devait pas mourir.* On ne lit pas qu'aucun polonais ait montré la même sensibilité pour sa mémoire. Il avait épousé, le 6 juillet 1665, MARIE-CASIMIRE DE LA GRANGE, veuve de Jacques Radziwil, prince de Zamoski, palatin de Sandomir, et fille de Henri de la Grange, marquis d'Arquien, que le pape fit cardinal sur le refus que le roi de France lui fit du titre ducal. Cette princesse, après la mort du roi, son époux, s'étant retirée à Rome, y resta jusqu'en 1714, qu'elle en sortit pour aller demeurer à Blois, où elle mourut le 30 janvier 1716, à l'âge de soixante et quinze ans. Son corps fut transporté à Varsovie. Elle fit Jean Sobieski père de

trois fils ; Jacques, mort en 1737 ; Alexandre, mort à Rome, le 19 novembre 1714, à l'âge de trente-sept ans, peu de jours après avoir pris l'habit de capucin ; et Constantin, avec une fille, Cunégonde, mariée, en 1694, à Maximilien, électeur de Bavière.

INTERRÈGNE.

Après la mort du roi Jean Sobieski, plusieurs candidats se présentèrent pour remplir le trône vacant. Les plus renommés furent le prince Jacques, fils aîné du roi défunt, le prince de Conti, et Frédéric-Auguste, électeur de Saxe. la haine que l'on portait à la reine fit bientôt donner l'exclusion au premier. Les deux autres furent élus le même jour 27 juin 1697. Conti part de France à cette nouvelle. le 6 septembre, et vient mouiller à la rade de Dantzick le 26 du même mois. Il attend en vain ses partisans qui lui manquent de parole. La ville et les troupes s'opposent à son débarquement. Enfin le 6 novembre, il reprend la route de France.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE Ier.

1697. FRÉDÉRIC-AUGUSTE Ier., électeur de Saxe, fut couronné roi de Pologne, le 15 septembre 1697, après avoir abjuré le Luthéranisme. Mais sa femme ne le fut point, parce qu'elle ne voulut pas changer de religion. Cependant le nouveau roi ne fut universellement reconnu que le 16 mai 1698. L'année suivante, par le traité de paix de Carlowitz, où il entra, les Turcs rendirent Kaminieck et la Podolie à la Pologne, qui leur abandonna la Moldavie. Auguste, s'étant depuis ligué avec le czar contre Charles XII, roi de Suède, fait irruption, le 12 février 1700, en Livonie ; Flemming, son général, met le siége devant Riga : mais, le 15 mai suivant, il est obligé de le lever aux approches des Suédois. Charles XII, étant entré lui-même en Livonie, bat les Saxons, le 19 juillet 1700, près de Riga. Après cette victoire il s'empare de la Curlande, soumet en passant la Lithuanie, et entre victorieux dans Birgen, où quelque tems auparavant le czar et le roi de Pologne avaient fait une ligue contre ce monarque. Il s'avance jusqu'à Varsovie où il fait son entrée au mois de mai 1702, comme il eût fait dans Stockholm. Combat de Clissow, le 19 juillet suivant, où les Saxons, abandonnés des Polonais, sont mis en déroute par les Suédois. Charles XII, l'an 1704, fait assembler une diète près de Varsovie, où Frédéric-Auguste est déposé le 15 février. Le 28 du même mois, un parti de Saxons enlève les princes Jacques et Constantin Sobieski, et les conduit à Leipsick.

Charles jette les yeux sur le prince Alexandre Sobieski pour le placer sur le trône de Pologne, et lui en fait la proposition. *A Dieu ne plaise*, répond Alexandre, *que je profite du malheur de mon aîné pour obtenir une couronne à laquelle il a plus de droit que moi de prétendre.* Le palatin Stanislas Leczinski vient ensuite, de la part de l'assemblée de Varsovie, pour traiter avec Charles de l'élection d'un nouveau roi. La physionomie ouverte du député, ses manières nobles, son éloquence forte, mais simple, l'amour patriotique dont les élans échappent malgré lui, frappent le monarque suédois et fixent son attention. *Comment pourrons-nous faire une élection*, dit Stanislas, *tandis que les princes Jacques et Constantin Sobieski sont captifs?* —*Comment délivrera-t-on votre république*, répliqua le roi, *si on ne fait pas une élection?* Dès-lors, le choix du nouveau roi de Pologne est déterminé dans l'esprit de Charles.

STANISLAS Ier.

1704. STANISLAS LECZINSKI, palatin de Posnanie, né à Léopol, ou Lemberg, dans la Russie-Rouge, le 20 octobre 1677, fils de Raphaël Leczinski, palatin de Russie, et d'Anne Jablonowska, fille d'un des plus grands hommes qu'ait eus la Pologne, fut élu roi de Pologne, le 12 juillet 1704, sur la désignation du roi de Suède, par la diète des confédérés. Le 31 août suivant, le roi Auguste, toujours poursuivi par le roi de Suède, trompe la vigilance de son ennemi, et rentre subitement dans Varsovie, d'où Stanislas n'eût que le tems de se sauver avec sa famille. Au mois de novembre suivant, Auguste se rend à Cracovie; mais il y resta peu. Instruit que les deux rois, Charles et Stanislas, s'approchaient, il prend la poste, se sauve par la Silésie et la Bohême, et arrive, le 13 décembre, à Dresde. Stanislas, l'an 1705, est couronné, le 4 octobre, à Varsovie avec CATHERINE DE BNIN OPALINSKA, son épouse, en présence du roi de Suède qui assista *incognito* à la cérémonie. Schulembourg, général des Saxons, continue à défendre son maître. Mais il est mis en déroute, le 13 février 1706, par Renschild, général suédois, à Frauenstadt. Cette action ruina entièrement le parti d'Auguste. Au mois de septembre suivant, Charles entre en Saxe, et soumet, par sa seule présence, tout l'électorat. Auguste s'avoue alors vaincu, et demande la paix. Elle est conclue, le 24 du même mois, à Alt-Raenstadt. Les principales conditions furent qu'Auguste renoncerait à la couronne de Pologne et à l'alliance des Russes. Le roi exige de plus, pour comble d'humiliation, qu'il écrive à Stanislas une lettre de félicitation sur son avénement au trône. Mais la bataille de

Pultawa, gagnée, le 8 juillet de l'an 1709, sur les Suédois par les Russes, changea entièrement la face des affaires en Pologne comme en Suède. Auguste alors désavoue le traité d'Alt-Raenstadt, rentre en Pologne vers la fin d'août, oblige Stanislas à se retirer dans la Poméranie suédoise, et se remet en possession du trône. Le sénat, assemblé à Thorn le 2 octobre suivant, le reconnaît de nouveau pour son légitime souverain par une déclaration qu'il rend publique.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE, *rétabli*.

1709. Frédéric-Auguste, rétabli solennellement sur le trône, eut à combattre, pendant quelques années, les restes du parti de Stanislas, commandés par le palatin de Kiow. Tous les princes du Nord s'étaient cependant ligués pour partager les dépouilles de Charles XII, que sa défaite avait obligé d'aller chercher une retraite en Turquie. Stanislas, fidèle à son protecteur, quitte la Pologne, inondée par les Russes, pour aller s'opposer au démembrement de la Suède. Stralsund, Rostock, Stettin et Gustrow, furent les théâtres, si non de ses succès, au moins de sa valeur. Ne pouvant se maintenir en Poméranie, il passe en Suède, et vient à bout d'y étouffer les révoltes naissantes. Il eût bien souhaité pouvoir de même rendre la paix à sa patrie par une abdication volontaire; mais sa délicatesse ne lui permettait pas de faire cette démarche sans le consentement du roi de Suède. Pour l'obtenir; il part, l'an 1713, et va trouver Charles XII à Bender, en Bessarabie. L'inflexible roi de Suède ne veut consentir à aucun traité entre Auguste et Stanislas. Celui-ci l'ayant quitté, traverse l'Allemagne, et arrive, l'an 1714, à Deux-Ponts, qu'on lui avait assigné pour sa demeure, avec les revenus de ce duché. Ce fut là qu'il rassembla sa famille. Nouveaux troubles, l'an 1715, en Pologne. La noblesse les excite au sujet des contributions que le roi Auguste exigeait pour les besoins de l'état et la solde des troupes étrangères répandues dans le royaume. On prend les armes de toutes parts. Les confédérés ne les mirent bas qu'en 1717. La mort de Charles XII, arrivée le 11 décembre de l'année suivante, délivra Auguste d'un ennemi qu'il avait encore, malgré ses malheurs, à respecter. Elle prive en même tems Stanislas de son unique appui. La France ouvre alors un asile à cet infortuné prince. Il quitte, l'an 1719, le duché de Deux-Ponts, et va faire son séjour à Weissembourg, dans l'Alsace française. Auguste, la même année, par la négociation du comte Poniatowski, conclut avec Ulrique-Eléonore, reine de Suède, un traité de paix dont les conditions furent qu'elle reconnaîtrait Frédéric-Auguste,

électeur de Saxe, pour roi légitime de Pologne, que Stanislas garderait le titre et les honneurs de la royauté, que tous ses biens héréditaires lui seraient rendus, que les Polonais lui accorderaient un revenu proportionné à sa dignité, et que ses partisans rentreraient dans les biens, titres et prérogatives dont ils avaient été dépouillés pendant les troubles de l'état. Mais ce traité ne fut publié qu'en 1720.

Frédéric-Auguste n'ayant plus d'ennemis au dehors, ne cessa point d'en avoir dans la Pologne. Il eut besoin de toute sa prudence pour contenir les esprits factieux et apaiser les murmures qu'excitaient la jalousie des Polonais contre les Saxons, et les inimitiés des différentes sectes qui partageaient la Pologne. Il se vit même obligé, l'an 1726, de s'opposer à l'élection que la noblesse de Curlande avait faite de Maurice, comte de Saxe, son fils, pour leur duc. Une maladie emporta ce monarque, le 1er. février 1733, à Varsovie, dans le tems qu'il se préparait à faire un voyage pour les besoins de l'état. Il fut plus regretté des Saxons qu'il avait ruinés pour acquérir le royaume de Pologne ou pour s'y maintenir, que des Polonais dont il avait acheté les suffrages à prix d'argent, et payé les autres services par de grands bienfaits. (Voy. *les électeurs de Saxe.*)

INTERREGNE.

A la nouvelle de la mort de Frédéric-Auguste, Stanislas part de Chambord, où il résidait depuis 1725, pour la Pologne; arrive, le 8 septembre 1733, à Varsovie, et le 12 du même mois il est de nouveau proclamé roi par la diète, à l'unanimité. L'impératrice de Russie envoyait cependant un corps de trente mille russes, commandé par Lasci, pour faire élire roi de Pologne le nouvel électeur de Saxe. La diète, à leur approche, se dissipe, et Stanislas, avec une partie de ceux qui lui étaient attachés, se retire à Dantzick. Une faction, à la tête de laquelle était le prince Wieçnowieçki, s'assemble près de Praage, et y proclame roi, le 5 octobre 1733, Frédéric-Auguste, fils du roi défunt. Ce prince est couronné, le 17 janvier 1734, avec son épouse, à Cracovie. L'armée des Russes, au mois de février suivant, vient assiéger Stanislas à Dantzick: il s'y défend l'espace de six mois en héros. Les ressources lui manquent à la fin. Près de tomber entre les mains des Russes, qui avaient mis sa tête à prix, il s'échappe au commencement de juillet, et passe, à la faveur de plusieurs déguisements, en Prusse, à travers mille dangers. Après un séjour de près d'un an à Kœnigsberg, il revient en France au mois de juin 1736. (*Voy.* Stanislas, *duc de Lorraine.*)

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II.

1734. **Frédéric-Auguste** II, fils de Frédéric-Auguste Ier., élu, comme on l'a dit, roi de Pologne le 5 octobre 1733, et couronné le 17 janvier suivant, ne fut universellement reconnu que dans la diète de pacification, ouverte à Varsovie le 23 juin 1734, et terminée le 9 juillet suivant. Stanislas depuis sa retraite avait toujours un parti puissant qui, ayant reçu des mortifications du roi Auguste, murmurait contre le gouvernement. Le prince fugitif, apprenant qu'ils étaient prêts à prendre les armes, les exhorta, par une lettre très touchante et très affective, à imiter sa résignation à la volonté divine. Le règne de son rival fut une suite continuelle de contradictions et de traverses. Jamais les diètes ne furent plus orageuses, plus importantes par les objets différents de leur convocation, plus inutiles par l'entêtement de leurs membres et leur rupture précipitée, que sous le gouvernement du roi Frédéric-Auguste II. On vit des diétines se déchirer avant la diète générale; on vit des diètes où il ne fut pas possible d'élire un maréchal; on en vit où les sabres étincelèrent, où le sang coula avant même qu'on eût agité aucune affaire, et jamais on ne connut mieux le danger du *liberum veto*. (*Hist. Univ.*) Les dissensions qui troublaient la Pologne firent néanmoins un bon effet; ce fut d'empêcher la nation de prendre parti dans les guerres de ses voisins. En vain dans celle qui s'éleva pour la succession de l'empereur Charles VI, les émissaires de la reine de Hongrie, ceux du roi de Prusse, ceux de la Bavière et ceux de la Saxe, prodiguèrent-ils l'argent, les promesses et les menaces, pour attirer la Pologne dans l'un de ces partis. Jamais ils ne purent la réunir en faveur d'aucune des puissances belligérantes, et le résultat des assemblées qu'on tint à ce sujet, fut toujours de garder la neutralité, faute de pouvoir s'accorder. Tandis que le royaume entier de Pologne était dans la plus grande confusion à cause de l'élection des nonces pour la diète extraordinaire, le sénat apprit la mort de Frédéric-Auguste II, arrivée à Dresde le 5 octobre 1763. Ce prince, à la paix d'Hubertsbourg, conclue le 15 février de la même année, était retourné dans son électorat, d'où, six ans auparavant, l'invasion du roi de Prusse l'avait obligé de sortir pour se retirer en Pologne. Son autorité peu respectée dans ce royaume par la constitution, y devint moins imposante encore par ses malheurs. (Voyez *les électeurs de Saxe.*)

INTERREGNE.

Le nouvel électeur de Saxe, après la mort de son père, écrit

au primat et au sénat de Pologne, pour demander la couronne. Mais, au milieu de ses espérances, il meurt de la petite-vérole le 17 décembre de la même année 1763. Le prince Xavier, son frère, se mit ensuite sur les rangs. Mais ses vues furent traversées par l'impératrice de Russie et le roi de Prusse, qui se concertèrent pour faire élire un piaste. On tint, dès le mois de février 1764, des diétines, dont plusieurs furent très tumultueuses. Celle de Graudentz le fut par dessus toutes. Un corps de troupes russes, que la czarine avait envoyé dans cette ville, sous prétexte de garder un magasin qu'elle y avait établi, y occasionna une querelle qui coûta la vie à quelques personnes. La diète d'élection s'ouvrit le 27 août 1764, et, le 6 septembre, le nouveau roi fut élu avec une unanimité très rare dans les annales de la Pologne.

STANISLAS-AUGUSTE.

1764. Stanislas-Auguste, grand-panetier de Lithuanie, né le 17 janvier 1732, de Stanislas-Cioleck, comte de Poniatowski, grand-trésorier de la couronne de Pologne, et de Constance Czatotinska, élu roi de Pologne le 6 septembre 1764, fut proclamé le lendemain, et couronné le 25 novembre suivant. Huit jours après son élection, (le 14 septembre) les ministres du roi de Prusse lui présentent, de la part de leur maître, un mémoire en faveur des *Dissidents;* c'est ainsi qu'on nomme en Pologne tous les Chrétiens qui ne sont pas de la communion romaine. Semblable mémoire présenté le 19 du même mois par les ministres de Russie. L'affaire est renvoyée à la diète prochaine. Elle se tint, l'an 1766, à Varsovie. Les rois d'Angleterre, de Danemarck, de Suède et de Prusse, réunis à l'impératrice de Russie, y demandent, par leurs ministres, que les Dissidents soient égalés au reste des citoyens. La demande est rejetée. Les Dissidents, l'année suivante, forment une confédération entre eux, pour assurer l'effet de leurs prétentions. Les Catholiques se confédèrent de leur côté pour les traverser. Nouvelle diète qui s'ouvre le 5 octobre de la même année 1767. Le prince Repnin, ambassadeur de Russie, fait entourer la ville par ses troupes, et le 13 du même mois, les évêques de Cracovie et de Kiovie sont enlevés par ses ordres, pour être transportés en Russie. Plusieurs sénateurs essuient le même traitement. Le 21 du mois suivant, l'affaire des Dissidents est terminée à leur avantage. Plusieurs magnats et autres nobles réclament contre la violence dont on avait usé à l'égard de la diète. Le maréchal de la confédération de Lithuanie proteste contre tout ce qui s'est passé ou se

passera sous l'influence des troupes étrangères ; il sort incontinent de l'assemblée, quitte ensuite la Pologne et se retire à Rome pour se mettre à l'abri de toutes poursuites. Il avait eu la précaution de vendre, avant cette démarche, tous ses biens. La diète, contenue par la présence des troupes russes, ne prit aucune part à la protestation du maréchal, et continua tranquillement ses opérations jusqu'au 5 mars 1768, qu'elle tint sa dernière séance. En terminant cette assemblée, on déclara que la confédération générale des états, ainsi que celle des Dissidents, était rompue. C'étaient les deux grandes confédérations nationales dans lesquelles s'étaient fondues, l'année précédente, toutes les petites associations. Le calme paraissait rétabli par la diète. Mais il ne tarda pas à être troublé. Les confédérations particulières se renouvelèrent, les unes formées par les Dissidents, qui se plaignaient d'être vexés par les Catholiques, les autres composées de ceux-ci pour réprimer les violences, jusqu'alors inouies, qu'exerçaient les Russes. La première, et l'une des plus considérables, fut celle de Bar, en Podolie. Elle portait cette devise sur ses drapeaux : *Pro religione et libertate*. Elle attaqua les troupes de la couronne en Podolie, et mit en fuite le commandant, après leur avoir débauché deux mille hommes. Chaque jour vit bientôt paraître des manifestes publiés par les confédérations, et des contre-déclarations au nom du roi. Les troupes polonaises refusaient de combattre les confédérés quand elles les rencontraient. Souvent elles passaient sous leurs drapeaux par régiments entiers. Au milieu des troubles et des massacres qui désolèrent la république, il ne paraît pas, dit M. Williams, qu'il y ait eu une seule goutte de sang répandue dans un combat entre les troupes nationales et les confédérés ; ce qui montre, ajoute-t-il, que la nation entière était favorable aux confédérations. Mais il se passait à peine un jour sans qu'il y eût des escarmouches entre les Russes et les confédérés. L'animosité était devenue si grande entre les deux nations, que les simples particuliers en venaient aux coups par-tout où ils se rencontraient : chaque jour produisait des meurtres et des cruautés abominables. La plupart des confédérations n'étaient pas moins ennemies du roi que des Russes. Un de leur parti pilla et brûla la ville de Zaleswick, afin de mortifier ce prince, qui avait pris beaucoup de peine à y établir différentes manufactures. La confédération d'Halics, commandée par le staroste Potocki, avait mis sur ses drapeaux une croix rouge avec cette devise : *Victoire à l'aide de cette croix*. Weisman, colonel russe, battit Potocki, et le poursuivit jusqu'en Moldavie, où il entra lui-même. Le prince moldave et le pacha de Choczim lui représentèrent, qu'en entrant sur

les terres du grand-seigneur, il enfreignait les traités. Le vainqueur répondit qu'ils les avaient enfreints eux-mêmes en donnant retraite aux vaincus. Bientôt après on vit paraître (le 30 octobre 1768) un manifecte de Mustapha III, par lequel il déclarait la guerre à la Russie. Le roi Stanislas-Auguste y était traité avec le plus injurieux mépris. L'impératrice Catherine II répondit à ce manifeste par un écrit où elle justifiait sa conduite, et finissait par déclarer la guerre aux Turcs. On vit alors, d'un côté, arriver en Pologne de nouvelles troupes envoyées par la Russie, et de l'autre, des Turcs se joindre aux confédérés.

Bientôt les confédérations désunies entre elles se disputèrent la prépondérance. Les maréchaux Szinanski et Malezeuski en vinrent aux mains à la tête de leurs troupes, entre Gnesne et Tremesen. Le nom de confédéré devenant odieux, les rebelles prirent, en 1770, celui de nouveaux croisés, et se signalèrent par les mêmes désordres et les mêmes fureurs que les anciens.

Les cours de Vienne et de Berlin n'avaient pris, jusqu'alors, aucune part aux troubles de la Pologne. Mais, en 1771, elles commencèrent à faire avancer leurs troupes sur les terres de la république. Une partie des Prussiens alla camper sous les murs de Thorn, et l'autre occupa le palatinat de Posnanie. Les Autrichiens pénétrèrent dans celui de Cracovie et dans le district de Sandomir. Les généraux des troupes de ces deux puissances ne dissimulèrent pas les prétentions de leurs maîtres sur quelques parties de la Pologne. Les rebelles s'en prirent au roi. N'ayant pu réussir à le faire déposer, ils osèrent attenter sur sa personne. Le monarque, retournant le soir à son palais, le 3 novembre 1771, son carosse est tout-à-coup attaqué dans l'obscurité, au coin d'une rue de Varsovie, par six hommes à cheval, qui, après avoir tiré sur la voiture, avoir fait au prince deux blessures à la tête, et lui avoir tué ou blessé dangereusement ses heiduques et ses pages, l'enlèvent et l'emmènent hors de la ville, en le faisant marcher à pied entre deux cavaliers qui le tiennent par la main. En traversant un bois ils se demandent plusieurs fois s'il est tems d'immoler la victime. Trois fois Stanislas-Auguste vit les sabres levés sur sa tête. Ils le conduisaient à Modzin; mais les cris continuels des Russes qui cherchaient le roi, et le bruit du canon les ayant déconcertés, ils prennent la fuite, et laissent le monarque entre les mains de Koscinski. Cet officier, touché de compassion, descend de cheval, se jette aux pieds du roi, lui demande pardon et le mène, à travers une forêt et des marais, à un moulin, d'où il fut reconduit à Varsovie, par des troupes du général russe, qu'il avait fait avertir.

Ce fut en 1772 que les cours de Vienne et de Berlin manifestèrent le dessein qu'elles avaient de démembrer la Pologne. Le roi de Prusse, dès l'année précédente, avait enlevé de la Grande-Pologne plus de douze mille familles, et les avait envoyées peupler les sables stériles et déserts de ses pays héréditaires; il continuait de lever des contributions excessives dans la Prusse polonaise; il avait établi autour des villes de Dantzick et de Thorn, des douanes, où l'on percevait des droits exorbitants sur toutes les choses nécessaires à la vie; ses officiers enrôlaient de force les jeunes gens capables de porter les armes. Les Autrichiens se comportaient avec plus de modération. Ils saisirent à la vérité, le 9 juin, les salines royales qui faisaient un des grands revenus de la couronne; mais ils n'obligèrent pas les magistrats des lieux dont ils se rendirent maîtres, à prêter serment de fidélité à l'impératrice reine. Le 18 septembre, les ministres de Pétersbourg et de Berlin déclarent au roi et au sénat, par un manifeste, que leurs souverains respectifs étaient déterminés à faire valoir d'anciens droits sur une partie des domaines de la république. Le 26 du même mois, l'envoyé de l'impératrice reine fit la même déclaration. Les trois puissances spécifièrent ensuite, dans des mémoires particuliers, les cantons qu'elles voulaient s'approprier en vertu de leurs droits prétendus, et commencèrent par en prendre possession. Le roi et le sénat de Varsovie publièrent, le 17 octobre, une contre-déclaration qui excita d'autant plus l'indignation des trois cours, qu'elle faisait une impression contraire dans le public. Ces trois puissances demandaient la convocation d'une diète nationale. On différait de la convoquer; mais les alliés profitèrent de ces délais pour rapprocher vers le centre les cordons de leurs troupes. La diète, enfin, s'ouvrit le 19 avril 1773. Ce jour même les députés de Podolie, et de Volhinie eurent le courage de publier un manifeste par lequel ils protestaient contre tout ce qui se ferait. Alors il se forma, sous les auspices des trois cours, une confédération à laquelle le roi et les nobles furent obligés d'accéder. C'étaient les derniers efforts de la liberté expirante. La cession exigée par les trois puissances, fut consommée sans retour le 13 mai 1773. Toute la Prusse royale, avec ses fiefs et dépendances, fut abandonnée à la maison de Brandebourg. On fit cependant une exception en faveur des villes de Dantzick et de Thorn, qui restèrent villes libres. Le roi de Prusse eut de plus la Varmie et cette partie de la Pologne et de la Posnanie, qui se trouve entre la Poméranie et la rivière de Nottée ou de Nezze. Le lot de la maison d'Autriche, fut toute la rive droite de la Vistule, depuis Biala jusqu'au confluent de la

Vierpz dans la Vistule, les palatinats de Lublin, de Belz et de Russie, et une partie de la Podolie jusqu'à Kaminieck. Enfin la Russie eut, dans son partage, le palatinat de Livonie, la plus grande partie de celui de Polock, les palatinats entiers de Witebs et de Msicislava, et partie de celui de Minsk. Ce n'était pas assez au gré des puissances alliées, de démembrer la Pologne; elles voulaient encore changer sa constitution, parce qu'elle était réellement vicieuse, et qu'en plusieurs points elle avait besoin de réforme. C'est à quoi elles enjoignirent à la diète de travailler. Mais comme cette assemblée, dont la durée est fixée à six semaines, était sur le point de se séparer, on nomma parmi les nonces des commissaires pour cette opération, qui les occupa durant tout l'hiver de 1773 à 1774, et une partie de l'été suivant. Le résultat de leur travail fut l'établissement d'un conseil permanent, présidé par le roi et composé de trois évêques, auxquels sera toujours adjoint le primat, de onze conseillers séculiers de l'ordre des sénateurs, de quatre ministres, d'un maréchal et de dix-huit conseillers de l'ordre équestre. On laisse au roi la liberté de convoquer les diètes; son nom doit paraître à la tête de toutes les ordonnances; il peut donner audience aux ministres étrangers; mais il ne peut rien conclure sans le concours du nouveau conseil. On lui ôte le pouvoir de nommer les évêques, les palatins, les ministres, à moins qu'il n'y ait une nomination de trois sujets proposés par le conseil permanent. Dans ce cas il pourra choisir l'un des trois candidats. Les biens royaux ne seront plus à sa disposition. Les Dissidents sont exclus du conseil permanent, et la religion catholique sera toujours la religion dominante, que le roi sera tenu de professer.

Telle fut la constitution de la Pologne jusqu'en 1792, que l'impératrice de Russie fit entrer ses troupes, au mois de mai, dans ce royaume. Gagné par Catherine, le comte Félix Potocki se mit à la tête de la confédération de Targowiz; le roi fut obligé d'y accéder: le second partage annoncé en avril 1793 eut son effet en juillet, et en novembre suivant le prince Repnin remit à Stanislas une lettre de Catherine, portant que « l'effet » des arrangements pris par elle devenait la cessation de l'au- » torité royale en Pologne; qu'ainsi, on lui donnait à juger » s'il n'était pas convenable qu'il abdiquât formellement. » Stanislas, en effet, cédant au vœu de l'impératrice, signa l'acte d'abandon d'un trône qu'il lui devait, et qu'il ne put ni défendre ni conserver. Ce prince, que Paul Ier, appela auprès de lui, et qu'il dédommagea par tous les égards dus au malheur, mourut à Pétersbourg, le 11 avril 1796. Capable de se faire aimer dans la société privée, il était peu propre à commander aux

hommes et à les défendre. Instruit et spirituel, il parlait et écrivait les sept principales langues de l'Europe. Tel fut le sort de la Pologne, et celui de Stanislas, à qui l'impératrice, en 1787, lors de son voyage en Tauride, avait donné les espérances les plus flatteuses, jusqu'à lui promettre de faire déclarer le prince Joseph-Poniatowski, son neveu, héritier du trône de Pologne. Toute l'Europe connaît la fin de ce dernier prince, qui périt au passage de l'Elster, en 1813, dans la campagne désastreuse de Russie. Depuis la mort de Stanislas jusqu'en 1815, la Pologne, démembrée, passa sous la domination de la Prusse, de l'Autriche, de la Russie et de la France, qui en fit la conquête qu'elle a conservée jusqu'en 1814.

ALEXANDRE PAULOWITCH.

1815. **Alexandre Paulowitch**, empereur de Russie, fils aîné de Paul Ier, après avoir vaincu Napoléon dans la campagne de 1814, et reconquis la Pologne, prit possession de la partie de ce royaume réunie désormais à la Russie, et en fut élu roi le 9 juin 1815. (Voyez *les empereurs de Russie.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

DUCS DE CURLANDE.

La Curlande, en latin *Curonia*, faisait autrefois partie de la Livonie, dont elle est séparée par la Duna. Elle en fut détachée lorsque Gothard Kettler, maître des chevaliers Teutoniques de Livonie, après avoir embrassé le Luthéranisme, céda ses droits et les priviléges de son ordre, avec la ville de Riga, capitale du pays, au roi de Pologne Sigismond-Auguste. Ce prince érigea la Curlande avec le Sémigalle en duché, pour être possédés par Kettler et ses descendants, sous la protection de la Pologne. Goldingen est la capitale de la Curlande, et Mittau celle du Sémigalle; mais cette dernière ville est la résidence du duc.

GOTHARD KETTLER.

1561. GOTHARD KETTLER, d'une maison illustre du duché de Berg, nommé duc de Curlande en 1559, en reçut l'investiture du roi Sigismond-Auguste en 1561. Il demeura neutre et vécut en paix au milieu des guerres de la Pologne avec la Suède. On met sa mort au 17 mai 1587. Il avait épousé, l'an 1566, ANNE, fille d'Albert, duc de Mecklenbourg-Schwerin (morte en 1602) dont il eut deux fils et deux filles. Les princes sont Frédéric et Guillaume; les princesses, Anne, mariée, l'an 1586, au prince de Radziwil, et Elisabeth, alliée, en 1595, avec Adam-Wenceslàs, duc de Teschen, en Silésie.

FRÉDÉRIC.

1587. Frédéric, fils de Gothard, lui succéda dans le duché de Curlande. Il seconda la Pologne contre la Suède; mais il s'en trouva mal, et courut risque de perdre ses états. Frédéric mourut, le 17 août 1641, sans enfants d'Elisabeth-Madeleine, son épouse, fille d'Ernest-Louis, duc de Poméranie-Wolgast.

GUILLAUME.

1641. Guillaume, succéda, dans le duché de Curlande, à Frédéric, son frère, auquel il survécut à peine deux ans, étant mort en 1643. Il avait épousé Sophie, deuxième fille d'Albert-Frédéric, duc de Prusse et marquis de Brandebourg, et de Marie-Eléonore de Clèves, sœur aînée de Jean-Guillaume, dernier duc de Clèves, Juliers, etc. De ce mariage sortit un fils qui suit.

JACQUES.

1643. Jacques, né l'an 1610, hérita de Guillaume, son père, du duché de Curlande. Pacifique de son caractère, il voulut, à l'exemple de son père, se ménager entre la Suède et la Pologne, par une exacte neutralité; mais il n'y gagna rien. Les Suédois l'enlevèrent dans Mittau, l'an 1658, et le retinrent prisonnier à Jwanogrod jusqu'à la paix d'Oliva, conclue en 1660. Jacques mourut le 31 décembre 1682, et non pas 1680, comme le marque Moréri. Il avait épousé, le 30 septembre 1645, Louise-Charlotte, fille de Georges-Guillaume, électeur de Brandebourg, dont il laissa Frédéric et Ferdinand qui suivent; Alexandre, tué au siége de Bude en 1686; et Marie-Amélie, femme de Charles, landgrave de Hesse-Cassel. Le duc Jacques avait eu trois autres enfants décédés avant lui, savoir Charles-Jacques, né l'an 1654, mort à Berlin en 1677; Louise-Elisabeth, femme de Frédéric de Hesse-Hombourg; et Charlotte-Sophie, abbesse de Herford.

FREDERIC-CASIMIR.

1683. Frédéric-Casimir, succéda au duc Jacques, son père. Il mourut le 22 janvier 1698, à l'âge de quarante-huit ans, étant né l'an 1650. Il avait été marié deux fois, 1°., l'an 1675, à Sophie-Amélie, fille de Henri, comte de Nassau-Siégen, morte en 1688; 2°., l'an 1691, à Elisabeth-Sophie, fille de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Du premier

lit il laissa Louise-Amélie, mariée, le 6 mars 1703, à Frédéric-Guillaume, prince de Nassau-Siégen; du deuxième vint, le 9 juillet 1692, un fils qui suit. Élisabeth-Sophie, deuxième femme de Frédéric-Casimir, lui survécut et prit une deuxième alliance, le 30 octobre 1703, avec Christian-Ernest, marquis de Brandebourg-Bareith, et une troisième, le 3 juin 1714, avec Ernest-Louis, duc de Saxe-Meinungen.

FREDERIC-GUILLAUME.

1698. FRÉDÉRIC-GUILLAUME, fils de Frédéric-Casimir, né le 19 juillet 1692, lui succéda sous la régence de Ferdinand, son oncle. Son pays souffrit beaucoup de la part des Suédois, des Polonais et des Moscovites, qui s'en emparèrent tour-à-tour. Ce prince mourut le 21 janvier 1711, sans laisser d'enfants d'ANNE IVANOVNA, fille du prince Ivan, son épouse, qui lui survécut, et monta sur le trône de Russie.

Ferdinand Kettler, deuxième fils de Jacques, duc de Curlande, après la mort du duc Fréderic-Guillaume, son neveu, voulut se mettre en possession de la Curlande. Mais le czar Pierre le Grand, sous prétexte d'assurer le douaire de la duchesse Anne, sa nièce, envoya des troupes qui s'emparèrent de Mittau. Ferdinand en demande en vain l'investiture à la république de Pologne. Elle différa toujours dans la vue de réunir la Curlande à la couronne. Un réglement fait dans une diète tenue en 1689, l'autorisait à faire cette réunion. Il portait en effet que lorsque le fief de Curlande viendrait à vaquer, il serait réuni au royaume et réduit en palatinat.

Ce dessein ayant éclaté, l'an 1726, les états de Curlande s'assemblèrent et élurent, le 28 juin, pour successeur de Ferdinand, le comte Maurice de Saxe, fils naturel du roi de Pologne et de la comtesse de Konigsmarck. Cette élection fut également réprouvée par la Russie et la Pologne. La duchesse douairière, Anne Ivanovna, qui l'avait procurée dans l'espérance d'épouser le comte, la soutint de tout son crédit. Elle alla même à Riga et à Saint-Pétersbourg solliciter en faveur de Maurice. Mais s'étant depuis aperçue d'une infidélité qu'il lui avait faite, elle l'abandonna, et travailla à faire tomber le duché sur la tête du prince Menzikof, favori de Catherine, impératrice de Russie.

L'an 1727, Menzikof envoie huit cents russes en Curlande, qui investissent et assiégent le palais du comte à Mittau. Maurice se défend avec soixante hommes, de manière qu'il oblige les Russes à lever le siége. La Pologne cependant arme de son

côté. Le comte, retiré dans l'île d'Usmeitz, fait tête avec trois cents hommes à quatre mille Russes qui veulent le forcer dans cette retraite. Le général russe désespérant d'y réussir, substitue la perfidie à la force et tente de surprendre le comte dans une entrevue. Instruit de ce complot, Maurice le fait rougir de sa lâcheté, rompt la conférence et passe dans l'île de Memmel, attendant de ses sujets des secours qui ne viennent point. Enfin, obligé de céder à la force, il quitte, au mois d'août, la Curlande pour retourner en France d'où il était venu.

L'an 1737, le duc Ferdinand meurt à Dantzick sans laisser d'enfants mâles. Il était convenu entre la Pologne et la Russie que ce cas avenant, le duché de Curlande et de Sémigalle retournerait sous l'obéissance de la Pologne. Mais la czarine Anne parvint à faire élire duc de Curlande, le 13 juillet, JEAN ERNEST de BIREN, son favori, petit-fils du premier palfrenier de Jacques, duc de Curlande, qui avait pris en entrant à la cour de Russie le nom et les armes de la maison des ducs de Biron en France. Son élection forcée fut confirmée le 17 juillet par le roi de Pologne ; et il prit possession de ses états sans contradiction manifeste, mais non toutefois sans murmures secrets. La noblesse curlandaise avait été jusque-là très-remuante, et surtout très-libre dans ses discours. Le nouveau duc trouva, dit M. le comte de Manstein, un moyen tout particulier d'arrêter les discours. Ceux qui étaient convaincus ou soupçonnés d'en avoir tenu, étaient arrêtés par des gens masqués, jetés dans une voiture couverte, et transportés en Sibérie. L'an 1740, après la mort de l'impératrice Anne, Biron étant tombé dans la disgrâce, fut arrêté la nuit du 19 au 20 novembre, par ordre de la princesse Anne, mère du nouvel empereur Ivan VI, transporté au château de Schlusselbourg, puis exilé en Sibérie. (*Voy.* Ivan VI, *czar de Russie.*)

L'an 1741, les états de Curlande regardant l'exil de Biron comme une mort civile, le raient de la liste de leurs ducs, et, à la recommandation de la princesse, mère du czar, élisent, d'une voix unanime, à sa place, Louis-Ernest de Brunswick-Bevern, beau-frère de cette princesse. Après cette élection, ils envoient une députation solennelle au roi de Pologne pour lui en demander la confirmation, et le supplier d'accorder au prince élu l'investiture du duché de Curlande et de Sémigalle, à titre de fief. Mais la révolution qui arriva peu de tems après en Russie, fit que le roi et la république différèrent de ratifier cette élection. La Curlande fut gouvernée par les états jusqu'en 1759.

L'an 1758, l'impératrice de Russie, Elisabeth, ayant déclaré, par son ministre, aux états de Curlande que, par des raisons politiques, elle ne permettrait jamais au duc de Biron, ni à sa postérité mâle de sortir de son empire, ils députent au roi de Pologne, M. Schepping, pour lui représenter que, d'après cette déclaration, ils doivent regarder comme vacant le trône de Curlande, et cela avec d'autant plus de fondement, que jamais le duc de Biron n'a résidé parmi eux, ni reçu leur serment de fidélité. En conséquence ils supplient sa majesté de leur donner pour duc le prince CHARLES-CHRISTIAN, son troisième fils. Le roi, de l'avis du sénat, déférant à leur demande, investit ce prince du duché de Curlande et de Sémigalle, par son diplôme du 8 janvier 1759, revêtu du sceau de la couronne et de celui du grand duché de Lithuanie. Charles-Christian, aussitôt qu'il eut reçu l'investiture, adressa à la régence du pays les lettres réversales, qu'elle l'avait obligé de promettre avant son élection; lettres par lesquelles ils s'engageait à maintenir en Curlande, la confession d'Ausbourg, de manière à ne jamais permettre aux Catholiques d'y faire l'exercice public de leur culte. Tout étant réglé à la satisfaction des états, le nouveau duc partit pour Mittau, d'où il se rendit à Saint-Pétersbourg, afin d'y consommer ce qui restait à décider par rapport à la levée du séquestre du duché, et aux moyens de pourvoir d'une manière convenable les enfants de l'ex-duc de Biron. Mais la fortune n'avait pas abandonné ce dernier sans retour.

L'an 1763, le duc de Biron, rappelé de son exil par la nouvelle impératrice de Russie, Catherine II, est remis en possession du duché de Curlande, le 22 janvier, jour de son entrée solennelle à Mittau. Le prince Charles, soutenu par une partie des nobles de Curlande, proteste contre la nouvelle prise de possession de Biron, et se maintient dans le palais ducal de Mittau, contre les troupes russes jusqu'au 27 avril de la même année. Mais, ne recevant point de secours du roi, son père, il abandonne la Curlande et retourne à Varsovie. Le 1er. juillet suivant, le duc de Biron, toujours soutenu des Russes et appuyé d'un *conclusum* de la diète de Pologne du 30 juin précédent, se fit prêter le serment de fidélité par les Curlandais. Le sénat de Pologne le confirma, l'année suivante, dans son duché. Le 31 décembre de la même année, le roi Stanislas II, donne à Pierre de Biron l'investiture de la Curlande et du Sémigalle, pour lui et pour le duc Jean-Ernest, son père. La noblesse de Curlande, attachée au prince Charles, refuse de les reconnaître, et fait citer, l'an 1765, le duc de Biron, père,

au tribunal de *rélation*, établi à Warsovie, pour répondre sur huit chefs d'accusation. Ce tribunal s'ouvrit le mercredi 30 octobre, en présence du roi, et ne fut fermé qu'au bout d'un an. Mais il n'en sortit aucun jugement définitif. La noblesse de Curlande, intimidée par la Czarine, s'est désistée à la fin, et a pris le parti de rentrer sous l'obéissance du duc de Biron. Ce prince déjà octogénaire remit, l'an 1769, les rênes du gouvernement à son fils aîné, et mourut, l'an 1772, à Mittau, le 28 décembre, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il avait épousé, en 1722, Benigne Gettliebe de Trotta, dite de Treyden, dont il eut Pierre qui suit, Charles-Ernest, marié avec une princesse de Poninski; et Hedwige, mariée, en 1761, au baron Alexandre de Tscherkassow, chambellan de l'impératrice de Russie.

1769. Pierre, fils aîné du duc Jean Ernest de Biron, né, le 15 février 1724, succède à son père, le 22 novembre 1769, dans le duché de Curlande par la démission de ce prince. Il avait épousé la princesse Caroline-Louise de Waldeck dont il se sépara, l'an 1772, par un acte signé des deux parties, et prit en secondes noces, l'an 1774, Eudoxie Jousoupow dont il se sépara de même, mais simplement *quoad thorum et mensam*: convention qui a été garantie par l'impératrice le 21 février 1778, et qui fut ratifiée par le consistoire de Mittau le 27 août suivant.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE DANEMARCK.

LE DANEMARCK, borné au Midi par le Holstein, au Nord et au Couchant par la mer d'Allemagne, et au Levant par le détroit du Sund et la mer Baltique, est composé d'une grande presqu'île nommée le Jutland, et de plusieurs îles. Celles-ci étaient anciennement habitées par les Teutons, et le Jutland par les Cimbres; ce qui lui fit donner, par les Romains, le nom de Chersonèse cimbrique.

Les historiens danois font remonter l'origine de leur monarchie aux tems les plus reculés. Mais, suivant la remarque de D. Vaissète, nous ne connaissons, d'une manière bien certaine, la succession des rois de Danemarck que depuis le neuvième siècle. On ne commence même d'en avoir une suite non interrompue qu'au dixième. S. Anschaire, moine de Corbie, en France, porta la foi dans ce pays en 826. Dieu bénit sa mission par la conversion d'un grand nombre de danois; mais un plus grand nombre restèrent dans les ténèbres de l'infidélité. Odin était pour ces peuples ce qu'était Jupiter pour les Grecs et les Romains. Ils avaient, comme eux, des dieux subalternes. Le Christianisme ne triompha de ces superstitions que dans le dixième siècle. On sait que les Danois faisaient la plus grande partie de ces pirates, appelés Normands, qui désolèrent, pendant deux siècles, la France et les royaumes voisins. Nous parlerons de leurs principales descentes en traitant des pays où elles se firent. Venons maintenant à la

chronologie des rois de Danemarck, que nous commencerons par Harald II.

HARALD II, DIT BLAATAND, OU A LA DENT BLEUE.

L'an 935, HARALD II, dit AIGROLD ou HAGROLD par les anciens chroniqueurs français, succède dans le royaume de Danemarck à Gormond le Vieux, son père, qui lui avait abandonné, depuis plusieurs années, les rênes de l'état. Il avait un frère, nommé Canut, comte de Holstein, dont on l'accuse de s'être défait en le faisant assassiner. L'an 945 il vient en France, au secours de Richard, duc de Normandie, que le roi Louis d'Outremer voulait dépouiller. Louis, fait prisonnier, n'obtient sa liberté, qu'en promettant de laisser Richard en possession de son duché. Harald, l'an 950, fait une descente en Norwège, d'où il chasse Haquin, usurpateur de ce royaume, et rétablit sur le trône Harald Grafeld, fils aîné d'Eric Blodoxe, que Haquin avait dépouillé. Douze ans après, Harald Grafeld ayant été tué par ses ennemis, le roi de Danemarck revint en Norwège, dont il donna une partie à un jeune prince du sang royal, nommé Harald Granski, une autre plus grande, à un comte nommé Haquin, se réservant le reste et soumettant le tout à un tribut annuel envers le Danemarck. L'an 962, il envoie de nouveaux secours à Richard I, duc de Normandie, attaqué par Lothaire, roi de France, et Thibault, comte de Blois, qui lui avaient déjà enlevé la ville d'Evreux. Les Danois, par les ravages qu'ils firent sur les terres du monarque et du comte, les contraignirent à faire la paix avec le duc, en restituant ce qu'ils avaient pris. Plusieurs d'entr'eux s'étant fait baptiser, s'établirent dans le pays. Les autres, étant remontés sur les vaisseaux, allèrent piller les côtes d'Espagne (*Roman de Rou.*) L'an 964, Harald, excité par Wichman, seigneur allemand, révolté contre l'empereur Otton I et fugitif, fait une irruption en Allemagne pendant l'absence de ce prince, et ravage entièrement la marche de Sleswick. Otton, de retour l'année suivante, repousse à son tour les Danois, les poursuit jusque dans le Juthland, et leur accorde la paix, sur la promesse que font Harald et Suénon, son fils, de se faire baptiser; ce qu'ils exécutent peu de tems après. Une partie de la nation danoise suivit l'exemple de son prince, instruite par le prêtre Poppon qu'Otton avait amené avec lui, et par d'autres missionnaires envoyés par l'archevêque de Hambourg. Harald, l'an 974, prend le parti de Henri de Bavière contre l'empereur Otton II, son neveu, et se jette sur la Saxe à son instigation. Otton, débarassé de Henri, conduit son armée dans le Jutland où il fait le dégât. La plu-

part des historiens confondent les deux expéditions d'Harald contre les empereurs ; et d'autres placent la première, sans fondement, en 948. (Mallet.) Ce qui a trompé ces derniers, c'est qu'ils ont cru devoir faire honneur à Otton I, de l'établissement de la religion chrétienne en Danemarck, et des premiers évêchés qui y ont été fondés. Mais on sait qu'en 948, un prince de Jutland, nommé Frothon, vassal du roi Harald, et converti à la foi par Adalgaude, archevêque de Hambourg, fit revivre en ce pays le Christianisme prêché par S. Anschaire, répara les églises de Sleswick et de Rypen, en construisit une nouvelle à Aarhus, et obtint, par ses envoyés à Rome, que trois évêques fussent préposés à ces trois églises, qui furent soumises à l'archevêché de Hambourg. (*Torfæus.*) Suénon, fils d'Harald, impatient de régner, se révolte contre son père, et met dans ses intérêts la plupart des Danois de la cour, idolâtres, sous la promesse qu'il leur fait de rétablir le Paganisme. Persécuté par son fils, trahi par ses sujets, le malheureux Harald se voit obligé d'abandonner ses états, et d'aller chercher une retraite en Normandie. Le duc Richard, qui lui avait de si grandes obligations, le reçut avec honneur, et lui donna le Côtentin, en attendant qu'il fut en état de le rétablir. Il ne perdit point de vue cet objet. Harald en effet remonta sur le trône quelques années après, avec les secours que Richard lui fournit. Mais il ne jouit pas long-tems de son rétablissement. Suénon, oubliant le pardon que son père lui avait accordé, forma de nouvelles trames contre lui. Il opposa une flotte à celle de Harald ; et, bien que battu, il ne laissa pas de triompher par la perfidie de Palna-Toko, seigneur étranger et son ami, lequel ayant abordé secrètement en Sélande, avec une flotte, surprit Harald dans une forêt où il était accompagné de peu de monde, et le tua d'un coup de flèche, l'an 985, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. De GYZITE, son épouse, (Helmolde la nomme GUNILDE) fille de Biornon, roi de Suède, il eut deux fils ; Haquin, mort avant lui, et Suénon, avec deux filles, Gunilde, mariée à un seigneur anglais ; (elle périt dans le massacre que les Anglais firent des Danois en 1002,) et Thyra, femme d'Olaüs, roi de Norwège.

SUÉNON Ier, DIT TIUGESKEG, OU A LA BARBE FOURCHUE.

985. SUÉNON Ier, fils d'Harald, lui succéda par élection (1). L'an 994, après diverses descentes faites en Angle-

(1) Dans la dernière édition de cet ouvrage, on a suivi M. Mallet dans ce qui a été dit de l'attachement de ce prince au Paganisme ;

terre par les pirates danois depuis le commencement de son règne, il conduit lui-même une flotte dans cette île, accompagné d'Olaüs, roi de Norwège. Ethelred, roi d'Angleterre, s'étant soumis à leur payer un tribut, les deux rois retournèrent dans leurs états. L'an 1000, excité par sa femme, il déclare la guerre à Olaüs, et s'étant allié avec Eric, roi de Suède, il fait une descente avec lui en Norwège. Olaüs, défait par ces deux princes, se précipite, à ce qu'on dit, dans la mer, de désespoir. Ses états sont distribués par les vainqueurs à trois comtes, et ce partage dure seize ans. C'est ce qu'on nomme, dans l'histoire de Norwège, *le règne des Comtes*. L'an 1002, le 13 novembre, massacre des danois qui étaient restés en Angleterre. Suénon, à cette nouvelle, revient sur les lieux pour venger le sang de ses compatriotes. Il en part, l'an 1005, après avoir mis tout à feu et à sang. Informé, l'an 1013, des troubles qui régnaient parmi les Anglais, il retourne en ce pays dont il se rend maître, et s'y fait proclamer roi, au commencement de novembre de cette année (1). Il y termina ses jours le 3 février 1014, laissant de GUNHILDE, sa femme, deux fils, Canut et Harald; et de SIGRITE, sa concubine, veuve d'Eric, roi de Suède, une fille, Marguerite, alliée, 1°. à Richard, frère du duc de Normandie; 2°. à Ulph, seigneur anglais, père de Suénon II. (*Voy.* Suénon, *roi d'Angleterre.*)

CANUT II, DIT LE GRAND. (2)

1014. CANUT II, successeur de Suénon Ier, son père, en Angleterre, s'empara du Danemarck sur Harald, son frère,

---

mais il faut avouer que cela ne s'accorde point avec le récit de Suénon, fils d'Aggon, dans son ouvrage intitulé, *Compendiosa Regum Dan. historia a Skioldo ad Canutum VI*, et publié *inter scriptores rerum Danicarum* de Langebeck, tom. I, p. 52, où il est dit: *Quo (Haraldo) exulante, filius ejus in regno surrogatur Sueno cognomine Tiugeskeg, qui Sanctæ Trinitatis fidem quam profugus pater abjecerat, verus Dei cultor amplexus est, sacrique baptismatis undâ verbi divini semina per universam regionem propagari jussit.* L'auteur de l'*Encomium Emmæ*, publié dans le même recueil, dit, page 474, que Suénon fut heureux *secundùm Deum et sæculum*. A ces autorités joignez celle de Saxon le Grammairien, qui dit, page 191: *Sueno senilis animæ laboribus fessus divinis rebus infatigabilem ultimi temporis curam tribuit.* Le témoignage de ces trois historiens, aussi graves qu'anciens, suffit pour montrer que Suénon n'abolit pas le christianisme dans ses états.

(1) Comme le prouve M. Langebeck. (*Scrip. rerum Dani*, tome II, page 477.)

(2) C'est d'après M. Mallet qu'on a fait ici Canut II roi de Danemarck, et non Harald, son frère cadet. Mais l'auteur de l'*Encomium*

avant qu'il en eut pris possession. Après avoir réglé les affaires de ce royaume, il repassa en Angleterre dont le séjour lui plaisait davantage, et où il croyait d'ailleurs sa présence plus nécessaire qu'en Danemarck. Mais sa longue absence faisant murmurer les Danois, il fut obligé de revenir pour prévenir les suites de ces murmures. Il passa l'hiver entier, de l'an 1025, en Danemarck. Rappelé en Angleterre au printems suivant, soit par la nature des affaires de ce royaume, soit par son inclination, il crut pouvoir faire agréer son départ aux Danois, ou du moins les contenir en leur laissant son fils, Hardi-Canut, âgé de dix ans, sous la régence du comte Ulph, son beau-frère. Mais à peine eut-il disparu que les plaintes recommencèrent; et des plaintes on en vint aux menaces. Ulph, loin d'employer son autorité à réprimer les saillies des mécontents, profita de leurs dispositions pour les engager à transporter la couronne à son pupille. Canut, à cette nouvelle, prépare un grand armement pour aller punir cette révolte. Ulph, ne trouvant pas les Danois disposés à la soutenir, se rend en Angleterre avec le jeune prince pour solliciter aux pieds du roi leur grâce commune. Canut pardonna facilement à son fils, une faute qui pouvait à peine lui être imputée. A l'égard d'Ulph, résolu de tirer vengeance de sa perfidie en tems et lieu, des raisons de politique l'obligèrent à user de dissimulation pour le moment. La flotte que Canut faisait équiper n'avait pas seulement pour objet de calmer les troubles du Danemarck; elle était aussi destinée à faire la conquête de la Norwège. Le roi Olaüs, prévenu de ce dessein, avait fait alliance avec le roi de Suède; et tous deux, s'étant mis en campagne les premiers, avaient commencé les hostilités en Scanie. Canut ayant abordé peu de tems après en cette province, leur livra un grand combat dans lequel il fut battu et forcé de prendre la fuite. Mais il répara bientôt cet échec, et remporta tant d'avantages sur ses ennemis, qu'il

---

Emma dit, page 479, que Canut, voyant les Anglais se préparer à le chasser, s'embarqua pour aller consulter, sur le parti qu'il devait prendre, Harald, son frère, roi de Danemark. *Ut fratrem suum Haraldum, regem scilicet Danorum, super tali negotio consuleret.... ut resumptis viribus fratrisque auxilio repedaret.* Canut proposa à son frère de partager entre eux le royaume de Danemarck; mais Harald s'y refusa, et lui dit : *Hereditatem quam mihi pater te laudante tradidit, guberno; tu verò hac majorem si amisisti doleo, teque juvare paratus regnum meum partiri non sustinebo.* Canut retourna en Angleterre, et y aborda l'an 1015, entre le 15 août et le huit septembre. (*Voyez* Langebeck, tome III, page 481.)

contraignit le roi de Suède de renoncer à son alliance avec le roi de Norwège, et celui-ci de se réfugier en Russie après s'être vu abandonné de son allié et méprisé de ses sujets. Pendant l'absence d'Olaüs, il soumit paisiblement le royaume qu'il avait abandonné, et revint triomphant en Danemarck, dans l'automne de l'année 1028. Ce fut alors qu'il satisfit son ressentiment contre le comte Ulph, en le faisant assassiner, sous un autre prétexte, dans l'église de Roschild, en Sélande. Olaüs étant rentré, l'an 1030, dans la Norwège, avec quelques troupes que les Russes lui avaient fournies, ranime le zèle de ses sujets en sa faveur. Canut repasse en ce pays, et termine la guerre par une bataille livrée le 29 juillet, dans laquelle Olaüs, après avoir fait des prodiges de valeur, eut la jambe coupée d'un coup de hache; accident dont il mourut au bout de quelques jours. (Il est honoré comme saint le 29 juillet.) Canut, depuis ce tems, régna tranquillement sur les trois monarchies, de Danemarck, de Norwège et d'Angleterre. La sagesse de son gouvernement le fit également respecter et chérir dans ces trois royaumes. Il mourut, selon Swaning, le 12 novembre de l'an 1036, laissant d'EMME, sa femme, fille de Richard, duc de Normandie, et veuve du roi Ethelred, Canut, son successeur; et Gunilde ou Chunélinde, femme de l'empereur Henri III. Il eut aussi deux fils naturels; Suénon, qui régna en Norwège; et Harald, qui parvint au trône d'Angleterre. Ce fut Canut le Grand, qui, le premier, introduisit la monnaie dans le Nord, et en fit battre en Danemarck. Les Scandinaves, avant lui, ne connaissaient que quelques monnaies étrangères qu'ils rapportaient de leurs courses maritimes. Ils préféraient d'échanger leurs marchandises, ou d'employer l'or et l'argent au poids. (*Voy.* Canut le Grand, *roi d'Angleterre.*)

CANUT III, DIT HARDI-CANUT.

1036. CANUT III, fut reconnu roi de Danemarck, tandis qu'Harald, son frère naturel, se mettait en possession de l'Angleterre. Dans le même tems, Magnus, fils d'Olaüs, détrôné par Canut le Grand, enleva à Suénon la Norwège, où il se maintint, malgré les efforts de Canut, pour l'en chasser. Harald, roi d'Angleterre, étant mort, l'an 1040, Canut lui succéda. Il décéda le 8 juin 1042, en Angleterre, sans laisser de postérité. Robert du Mont et Albéric, se trompent également en mettant la mort de ce prince, l'un en 1040, et l'autre en 1041, quoique ce dernier soit appuyé de la chronique saxonne d'Angleterre. (*Voyez* Hardi-Canut, *roi d'Angleterre.*)

MAGNUS DIT LE BON.

1042. MAGNUS, dit LE BON, fils d'Olaüs, roi de Norwège, devint le successeur de Canut III au royaume de Danemarck, en vertu d'un traité qu'ils avaient fait entre eux. Suénon, neveu de Canut le Grand, qu'il avait fait vice-roi de Danemarck, comme l'avait été Ulph, son père, sous ce même Canut, entreprend, l'an 1043, avec l'aide des Suédois, de lui enlever ce royaume, pendant qu'il réside tranquillement en Norwège. Dans le même tems, les Vandales, peuple féroce, à qui on avait tenté inutilement de faire embrasser le Christianisme, pénètrent avec une armée innombrable dans le Sleswick. Pressé de deux côtés par des ennemis également animés et redoutables, Magnus court d'abord aux Vandales; et, quoique fort inférieur en nombre, il remporte sur eux la victoire la plus complète. Délivré de cet ennemi, il passe en Scanie pour attaquer Suénon, qu'il bat, et oblige de prendre la fuite. Suénon revint jusqu'à trois fois en Danemarck, toujours avec de nouvelles forces qu'il avait tirées de Suède, son asile ordinaire. Mais bien que toujours défait, il ne renonça pas, néanmoins, à son dessein, et substitua la voie de l'intrigue à celle des armes, pour le faire réussir. Harald, frère utérin de saint Olaüs, se trouvait alors en Suède. Ce prince, après avoir vaillamment combattu à la bataille où son frère périt, était passé à la cour de Constantinople, où, par mille beaux exploits, il s'était fait un grand renom, et avait acquis d'immenses richesses. De là, étant venu à la cour de Jaroslaf, duc de Russie, il y avait épousé Elisif ou Elisabeth, fille de ce prince, et sœur d'Anne, femme de Henri I, roi de France. Suénon, connaissant le désir qu'il avait de monter sur le trône de Norwège, se lie d'intérêt et d'amitié avec lui. Ils forment ensemble une ligue contre Magnus, et font une nouvelle descente en Danemarck. Magnus, craignant la séduction que les largesses d'Harald pouvaient produire, beaucoup plus que la force des armes, lui fait offrir de partager la Norwège avec lui, à condition qu'il lui cédera la moitié de ses trésors. L'offre est acceptée. L'or et l'argent d'Harald sont partagés au poids. Ils étaient en si grande quantité, que plus de dix ans après, si l'on en croit l'Annaliste Saxon, ce trésor, entr'autres choses, renfermait encore une masse d'or que douze hommes des plus forts avaient peine à lever. Suénon, abandonné de son allié, se retire encore une fois en Suède, et laisse, pour un tems, son rival en repos. Magnus et Harald vécurent dans une grande intelligence. Le premier employa,

le loisir que lui procura la paix, à policer son peuple. Se voyant sans enfants, il eut la générosité de désigner, pour son successeur, ce même Suénon, qui avait travaillé avec tant d'obstination à le détrôner, et qui venait encore récemment de perdre une bataille contre lui. Il mourut en Jutland l'an 1047, emportant dans le tombeau le titre de Bon, que sa bienfaisance lui avait mérité.

SUÉNON II.

1047. Suénon II, fils du comte Ulph, et neveu de Canut le Grand, par Marguerite sa mère, succéda au roi Magnus, dans le Danemarck. L'an 1049, il est attaqué par Harald, qui s'était emparé de toute la Norwège, après la mort de Magnus, et prétendait encore au Danemarck. Ces deux princes, l'an 1064, font une paix solide, après une guerre longue et sanglante. Suénon, apprenant que la dureté du gouvernement de Guillaume le Conquérant faisait regretter aux Anglais le joug des Danois, charge Esbern, son frere, l'an 1069, d'aller, avec une flotte considérable, faire une descente en Angleterre, dans la vue d'envahir ce royaume. Esbern met ses troupes à terre dans le Northumberland, et voit presqu'aussitôt accourir autour de lui une foule de mécontents, Anglais, Danois, Ecossais, avec le secours desquels il se rend maître de la ville d'Yorck. Le roi Guillaume, craignant les suites de cette première invasion, engage le prince danois, par ses présents et la permission qu'il lui accorde de piller certaines côtes de l'Angleterre, à s'en retourner au printems suivant. Esbern part au tems marqué, laissant les Northumbres exposés à la vengeance de leur roi. Mais il perd sur mer les dépouilles immenses qu'il remportait, par le naufrage des vaisseaux qui en étaient chargés. Arrivé en Danemarck, il fut très-mal accueilli de son frère, et peu s'en fallut qu'il ne payât de sa tête le mauvais succès de son expédition. Suénon exerça, l'an 1072, un acte de vengeance qui manifesta la violence de son caractère. Quelques seigneurs ayant mal parlé de lui, il les fit massacrer le jour de la Circoncision dans l'église de Roschild. Le dimanche suivant, Guillaume, évêque de cette ville, sachant qu'il venait à l'église, l'arrête sur le pas de la porte, avec sa crosse, en appuie la pointe contre l'estomach du prince, le traite de bourreau, et lui défend d'entrer. Suénon, reconnaissant sa faute, retourne à son palais, se dépouille de ses ornements royaux, et vient de nouveau se présenter à la porte de l'église, en posture de suppliant. L'évêque, satisfait de la bonne disposition du roi, lui fait

reprendre l'habit royal, le conduit jusqu'à l'autel au milieu des acclamations du peuple, et continue la messe qu'il avait interrompue. Suénon, à l'instigation d'Adalbert, archevêque de Brême, entra, l'an 1073, dans la ligue de l'empereur Henri IV, contre les Saxons. Mais ses troupes, après avoir passé l'Elbe, refusèrent de combattre contre les anciens amis de leur nation, et l'obligèrent de renoncer à la ligue. Ce prince mourut, le 28 avril de l'année suivante, au village de Suldetorp, dans le Jutland, avec les sentiments d'un prince religieux et pénitent, et fut enterré à Roschild, comme il l'avait ordonné par son testament. On dit qu'à ses funérailles, l'évêque Guillaume fit apporter deux cercueils, un pour le roi, l'autre pour lui-même, et qu'effectivement Guillaume mourut le même jour. Suénon avait épousé GUDA, fille de Jacob Amand, roi de Suède, dont l'archevêque Adalbert l'obligea de se séparer pour cause de parenté, avant qu'il en eût des enfants et il ne se maria plus depuis. Mais au défaut de postérité légitime, il laissa treize bâtards mâles, dont cinq occupèrent successivement le trône après lui. Ce prince avait fondé dix évêchés nouveaux en Danemarck. Adam de Brême, qui l'avait vu, fait l'éloge de sa douceur envers ses sujets, de son éloquence et de son savoir. Sa mort fut suivie d'un interrègne de quelques années.

HARALD III, DIT HEIN, OU PIERRE-MOLLE.

1077. HARALD III, l'aîné des fils naturels de Suénon II, fut élu, après de longs débats, dans la diète tenue à Sora, l'an 1077, pour lui succéder. Il abrogea plusieurs lois barbares, entr'autres, celle qui ordonnait l'épreuve du fer chaud, ou le duel, au défaut de témoins, et y substitua le serment. Du reste, ce fut un prince pacifique. Il mourut le 17 avril de l'an 1080, dans la troisième année de son règne. (Mallet.)

CANUT IV, DIT LE SAINT.

1080. CANUT IV, 2e. fils naturel de Suénon II, fut rappelé de Suède, où il s'était retiré pendant le règne de son frère, pour lui succéder. Pendant son séjour en Suède, occasionné par la crainte du roi, son frère, à qui il avait disputé le trône, il s'était occupé à faire la guerre aux Païens de Livonie. Il la termina heureusement au commencement de son règne par la conquête de cette province, qu'il ajouta au Danemarck. Ce prince montra beaucoup de zèle pour la propagation de la foi dans ses états, et donna lui-même l'exemple de la plus sincère piété. Mais s'étant obstiné à vouloir établir la dîme,

en faveur du clergé, cette nouveauté souleva le peuple contre lui. Poursuivi par les rebelles, et trahi par ses officiers, Canut fut égorgé, le 10 juillet 1086, dans l'église d'Odensée, en Fionie, où il s'était retranché. Il est honoré comme martyr. Benoît, son frère, qui périt en le défendant, n'a guères moins de droit que lui à la vénération publique. D'ADÈLE, son épouse, fille de Robert le Frison, comte de Flandre, Canut laissa un fils nommé Charles, que sa mère emmena en Flandre, après la mort de son époux, (*Voy.* Charles le Bon, *comte de Flandre.*) et deux filles. Cette reine se remaria à Roger, duc de Pouille et de Calabre.

OLAUS IV, DIT LE FAMÉLIQUE.

1086. OLAUS, troisième fils naturel du roi Suénon II, fut reconnu pour successeur de Canut IV, son frère. Il était alors prisonnier chez le comte de Flandre, à qui le roi Canut l'avait envoyé, et comme vendu, pour le punir d'une conjuration qu'il avait formée pour lui enlever le trône. Nicolas, son frère, alla le délivrer, et se mit en sa place, avec les seigneurs de sa suite, jusqu'au paiement de sa rançon, taxée à dix mille marcs. Mais l'ingrat et avare monarque ne se mit pas en peine de procurer la liberté de ces ôtages, en satisfaisant à ses engagements. Du reste, il gouverna tranquillement ses états. INGERTHE, sa femme, princesse norwégienne, ne lui donna que des filles. Il mourut le 18 août 1095, après avoir régné huit ans et neuf mois. Une grande famine, arrivée sous son règne, lui fit donner le surnom de FAMÉLIQUE.

ÉRIC Ier., DIT LE BON.

1095. ÉRIC Ier, quatrième fils naturel de Suénon II, monta sur le trône en 1095, après la mort d'Olaüs, son frère. Apprenant que les Vandales donnaient asile à deux scélérats, qui, bannis de Scanie pour leurs crimes, infestaient les mers par leurs pirateries, il alla faire le siége de Wollin, principale ville de Vandalie; et, l'ayant prise, la rasa jusqu'aux fondements. Les Vandales, pour se venger, étant entrés dans le Danemarck, Eric fondit sur eux, et les poursuivit jusque dans leur pays, où il mit tout à feu et à sang. Ce prince, après un règne de sept ans, mourut en Chypre, le 11 juillet 1103, dans un voyage qu'il fit à la Terre-Sainte. BOTILDE, sa femme, qui l'avait accompagné, le suivit de près au tombeau, et fut enterrée auprès de lui. Il eut de cette princesse, Pierre-Canut, roi des Abodrites, et Suénon, qui étant

venu à la suite de son père avec quinze cents hommes dans le voyage de la Terre-Sainte, fut tué par les Turcs en traversant l'Asie, peu de tems après la prise de Nicée, c'est-à-dire en 1097. (*Alb. Aqu.*, l. 3, c. 54.) Eric eut aussi d'une concubine, Harald, qu'il établit vice-roi pendant son absence, et que le peuple déposa pour sa mauvaise conduite; Eric, qui parvint à la couronne de Danemarck; et Cécile, femme d'Haquin, et mère du roi Eric III. Le surnom de BON, fut donné avec justice à Eric Ier. *Il vécut avec ses peuples*, dit une ancienne chronique, *comme un père avec ses enfants, et personne ne le quittait sans consolation.* Ce fut sous son règne que Lunden fut érigé en archevêché pour les églises des trois royaumes de Danemarck, de Suède et de Norwège. Liemar, archevêque de Brême, dont elles dépendaient auparavant, donna lieu à cette érection, par une excommunication injuste dont il frappa, ou voulut frapper Eric. Ce prince, ayant été plaider sa cause à Rome, contre le prélat, obtint de Pascal II (on ignore en quelle année), que les églises du Nord seraient soumises à une métropole choisie entre elles pour faciliter l'expédition de leurs affaires, et celle de Lunden fut jugée la plus propre à ce dessein. Mais cette affaire ne fut consommée que sous le règne suivant.

NICOLAS.

1105. NICOLAS, cinquième fils naturel de Suénon II, remplaça, l'an 1105, après deux ans d'interrègne, le roi Eric, son frère, au préjudice des enfants de ce prince, et au refus d'Ubbon, son aîné, à qui la couronne fut offerte. L'an 1126, Henri, son neveu, fils de sa sœur Estrithe, prince des Vandales, lui déclara la guerre. Canut, ou Pierre-Canut, son autre neveu, fils du roi Eric Ier, duc de Sleswick, et roi des Abodrites, (c'était le nom des Sclaves occidentaux) marche contre Henri, et le réduit à demander la paix. Ce service ne fut pas le seul que Canut rendit à Nicolas. Harald, frère du premier, et son aîné, que ses vices avaient fait exclure du trône de Danemarck, ravageait impunément ce royaume, et infestait les mers par ses brigandages et ses pirateries. Canut s'étant joint à Eric, son autre frère, vint à bout de le réprimer et de rétablir la tranquillité dans le Danemarck. La gloire que procurèrent à Canut, ses exploits et ses vertus, excita la jalousie de Magnus, fils du roi Nicolas. Il persuade à son père, que ce prince, devenu roi des Vandales après la mort de Henri, porte encore ses vues sur le trône de Danemarck. Canut, accusé par le roi dans une assemblée des états, se justifie de manière que

Nicolas lui-même reconnaît son innocence, et lui rend ou feint de lui rendre son amitié. Magnus se réconcilie aussi en apparence avec lui. Mais, excité par sa belle-mère, il forma le plus lâche des complots pour le perdre. Canut, à son invitation, l'étant venu trouver à Ringstadt, en Sélande, pour terminer leurs différents, il le tire à part dans une conférence, et lui abat la tête d'un coup de sabre, le 7 janvier 1131, un mercredi, suivant les annales du tems. (Langebeck, t. II, p. 610.) Harald et Eric, frères de Canut, se mettent en devoir de venger sa mort. Le peuple se joint à eux, et demande que l'on fasse justice du meurtrier. Nicolas le promet. Magnus se sauve en Suède; mais il reparaît quelque tems après. Le peuple, alors, ne gardant plus de mesures, dépose le roi Nicolas, et met Eric à sa place. Guerre entre les deux concurrents. Lothaire, roi de Germanie, vient au secours d'Eric. Mais quatre mille marcs d'or, que Nicolas et son fils lui font offrir, l'engagent à s'en retourner. Eric, abandonné dans le même tems par Harald, son frère, n'a de ressources que dans son génie et l'attachement des plus fidèles danois. La guerre continue pendant trois ans, avec des succès partagés. Un massacre commis par Harald, sur les Allemands établis à Roschild et dans les lieux voisins, pour avoir favorisé le parti d'Eric, soulève toute cette nation. Lothaire, au retour de son expédition d'Italie, passe en Danemarck, l'an 1134, pour en tirer vengeance. Nicolas le désarme en se reconnoissant vassal de l'empire. Bataille donnée en Scanie, le 4 juin 1134 (1), entre Eric et son rival. Magnus, fils de ce dernier, y périt. Nicolas, après avoir déclaré Harald, son suceesseur, va chercher une retraite dans le duché de Sleswick. Il ne pouvait faire un choix plus agréable aux Danois, ni se procurer un asile moins sûr. Sa présence dans ce pays, le plus attaché à la mémoire de Canut, y ranima toute l'horreur qu'avait inspiré l'assassinat de ce prince, déjà canonisé par la voix publique. Le 25 juin, les habitants de Sleswick, ayant enfoncé les portes du château, massacrent Nicolas, avec sa suite, deux mois après la mort de son fils. Il avait épousé, 1°. MARGUERITE, fille d'Ingon, roi de Suède, dont il eut Magnus; et un autre fils mort avant lui; 2°. ELWILDE, princesse norwégienne, qui ne lui donna point d'enfants. Celle-ci se remaria depuis à Suercher, roi de Suède.

ERIC II, DIT EMUND.

1135. ERIC II, déjà maître de la plus grande partie du

(1) Langebeck, tom. III, page 449.

Danemarck, et couronné par le parti vainqueur, continua de régner après la mort du roi Nicolas, son oncle. Son premier soin fut de se faire prêter serment par ceux des Fioniens et des Jutlandais qui étaient demeurés attachés à son prédécesseur. Quoiqu'il n'eut éprouvé en cela aucune contradiction, il ne se crut point en sûreté, tant qu'Harald, son frère aîné, et sa postérité vivraient. Il se défit du père par trahison, et fit noyer ou massacrer onze de ses fils. Un seul, nommé Olaüs, eut le bonheur d'échapper, à la faveur d'un déguisement, et fut conduit en Suède. Eric, après cette affreuse exécution, porta la guerre chez les Vandales, qu'il força d'embrasser la religion chrétienne. A son retour, il parcourut les provinces de son royaume, rendant partout la justice avec autant de sévérité que d'impartialité. Mais un gentilhomme de Jutland, irrité d'un jugement qu'il avait prononcé contre lui, le tua d'un coup de lance au milieu de l'assemblée des états de la province, le 18 septembre de l'an 1137. Il ne laissa qu'un fils naturel, nommé Suénon, qui parvint dans la suite au trône de Danemarck.

ERIC III, DIT L'AGNEAU.

1137. Eric III, petit fils, par sa mère, d'Eric le Bon, fut préféré, pour remplacer Eric II, aux trois jeunes princes qui restaient du sang royal en Danemarck, à raison de leur âge qui les rendait incapables d'exercer les fonctions de la royauté. Olaüs, fils d'Harald, ayant appris cette élection en Suède, repassa en Danemarck pour disputer le trône à Eric; mais bientôt après, faute d'argent et de troupes, il est obligé de s'en retourner. Nullement rebuté par ce revers, il revient en forces, et remporte deux victoires en Scanie, contre l'archevêque de Lunden, qui défendait ce pays au nom du roi. Les Scaniens, effrayés de ces succès, plient, la plupart, sous le joug du vainqueur. Eric sort enfin de l'inaction où il avait été jusqu'alors, passe lui-même en Scanie avec une nombreuse armée, et met en déroute celle d'Olaüs. Mais, tandis qu'il séjourne en Scanie, Olaüs va faire une descente en Sélande, et coupe lui-même la tête à l'évêque de Roschild, qui veut lui résister. Le retour du roi l'obligea de se retirer. Il n'abandonna cependant point la partie. Des amis secrets qu'il avait en Scanie, lui facilitèrent les moyens d'y rentrer. Il s'y soutint long-tems contre le roi, jusqu'à ce qu'enfin il fut vaincu et tué dans une bataille donnée l'an 1143. Eric, l'année suivante, se transporta en Vandalie, pour châtier des pirates qui troublaient la sûreté de la mer. Cette expédition ne lui réussit

pas : il fut repoussé avec perte ; et les Vandales, fiers de cet avantage, continuèrent avec plus d'insolence leurs pirateries. L'an 1147, Eric, se voyant méprisé de ses sujets, abdique, et se retire dans un monastère. Il mourut, la même année, à Odensée, sans laisser d'enfants de LUITGARDE, sa femme, sœur d'Hartwic, archevêque de Brême.

SUÉNON III ET CANUT V.

1147. SUÉNON III, fils naturel d'Eric-Emund, fut élu roi de Danemarck, par la plus grande partie de la nation ; mais il eut un antagoniste redoutable, dans la personne de CANUT, fils de Magnus, qui eut les suffrages de l'autre partie. Les deux contendants, après s'être livré divers combats où Suénon eut presque toujours l'avantage, conviennent enfin, l'an 1152, de s'en rapporter au jugement de l'empereur Frédéric Ier, et comparaissent devant lui à la diète de Mersbourg. La couronne y fut adjugée à Suénon, et l'île de Sélande à Canut. Mais Frédéric, pour prix de l'avantage qu'il faisait au premier, exigea de lui qu'il se reconnut vassal de l'empire ; et en qualité de suzerain, il lui mit de sa main la couronne sur la tête. Schatenius rapporte un diplôme que Suénon signa, dans cette occasion, en ces termes : *Sueno, rex Danorum, qui regnum suscepit de manu regis ;* et après lui signa Canut : *Alter Danus qui regnum de manu domini regis refutavit.* Mais Suénon, à son retour protesta contre ce que la nécessité lui avait fait faire au préjudice de l'indépendance de son royaume. Il ne tint pas plus de compte du jugement de Frédéric ; et au lieu de la Sélande, dont il refusa de se dessaisir, il obligea Canut à se contenter de certaines terres qu'il lui offrit dans trois provinces du Danemarck. Ayant ainsi terminé, ou plutôt suspendu la guerre civile, Suénon donna cours à ses passions, et foula son peuple pour satisfaire son luxe et sa prodigalité. L'an 1154, il fait une expédition en Suède pour venger l'outrage fait par le prince Jean, fils du roi Suercher, au préfet de Halland, dont il avait enlevé la femme et la fille. Les Suédois mirent à mort leur roi ; et son fils, étant tombé entre les mains des Danois, eut le même sort. Mais l'armée de Suénon s'étant engagée dans des défilés, fut tellement défaite par les paysans, qu'il n'en ramena que de faibles débris en Scanie. La rigueur avec laquelle il exigeait les impôts dans cette province, y causa une sédition dans laquelle il eût péri, sans un officier nommé Tichon, homme fort accrédité dans le pays, qui promit qu'on supprimerait les impôts. Résolu de

venger l'affront qu'il avait reçu, Suénon revint l'année suivante, avec une armée, en Scanie, où il mit tout à feu et à sang. Tichon, son libérateur, fut une des premières victimes qu'il immola à sa fureur; procédé qui fit horreur à tous les gens de bien. Un autre trait d'ingratitude lui suscita, l'an 1156, un nouveau rival dans la personne de Waldémar, fils de saint Canut. Ce jeune prince lui avait eté attaché jusqu'alors, et l'avait servi très-utilement contre Canut. Pour sa récompense, Suénon cherche à le perdre sur quelques soupçons qu'il avait conçus de sa fidélité. Waldémar se tourne alors du côté de Canut, et l'un et l'autre, de concert, prennent le titre de roi de Dannemarck. Suénon appelle à son secours, Henri le Lion, duc de Saxe, Hartwic, archevêque de Brême, et les Vandales mêmes, ces cruels ennemis des Danois. Après quelques hostilités réciproques, on convient, par un traité de paix conclu à Roschild, l'an 1157, que le Danemarck sera partagé en trois parts, que Suénon aura la Scanie, Canut les îles, Waldémar le Jutland, outre le duché de Sleswick qu'il avait hérité de son père. Ce traité fut suivi d'un festin, dans lequel Suénon fait assassiner Canut, et d'où Waldémar n'échappa qu'à la faveur des ténèbres. C'est une erreur de la plupart des historiens, dit M. Mallet, de croire que la famille de Canut s'éteignit avec lui. Il laissa des fils, dont l'un, nommé Nicolas, mourut en odeur de sainteté. (C'est lui qu'on appelle saint Nicolas d'Aarhus.) Un autre, nommé Harald, fut chef d'un parti de mécontents en Scanie. Il laissa, de plus, un fils naturel, appelé Waldémar, qui fut évêque de Sleswick; une fille nommée Hildegarde, que Waldémar le Grand donna en mariage à Jaromir, prince de Rugen; une autre nommée Judith, qui épousa Bernard, duc de Saxe. Le roi Waldémar, de retour en Jutland, leva promptement une armée, avec laquelle, étant venu attaquer Suénon, il lui livra divers combats, dans le dernier desquels il le mit en déroute. Suénon, dans sa fuite, s'étant engagé dans un marais, y fut tué par les soldats qui le poursuivaient, le 23 octobre 1157. Ce prince détestable avait épousé, l'an 1153, ADELAÏDE, fille de Conrad le Pieux, margrave de Misnie et de Lusace, dont il laissa un fils qui vécut et mourut dans l'obscurité; et une fille, Lutgarde, mariée à Berthold, marquis en Bavière. La reine Adélaïde survécut à son époux, et se remaria, suivant la chronique de Pétersberg ou du Mont-Serin, à un comte Albert, fils d'un marquis du même nom. Ce fut sous le règne de Suénon III, vers l'an 1154, que les églises de Norwège et de Suède furent soustraites à la juridiction de l'archevêque de Lunden, et

eurent chacune leur archevêque particulier. Drontheim fut la métropole de Norwège.

WALDEMAR Ier, DIT LE GRAND.

1157. WALDÉMAR Ier, fils posthume de Saint-Canut, roi des Abodrites, fut reconnu roi de tout le Danemarck, à l'âge de vingt-six ans, après la mort de Suénon. L'an 1160, après divers combats donnés cette année et les précédentes, il purgea les mers qui l'environnaient, des pirates qui infestaient les côtes de ses états. Ces pirates étaient toujours les Vandales, qui, ne pouvant s'accoutumer à cultiver les terres, n'avaient d'autre moyen de subsister que le brigandage. Non content de les avoir réprimés, Waldémar porta la guerre chez eux; fortifié du secours de Henri le Lion, duc de Saxe, avec lequel il avait fait alliance, il leur rendit amplement le mal qu'ils avaient fait en Danemarck. Invité, l'an 1162, par l'empereur Frédéric Ier, à la diète qu'il avait convoquée à Metz pour terminer le schisme qui déchirait l'église, il s'y rend contre l'avis d'Absalon, évêque de Roschild, qui soupçonnait quelque piége qu'on voulait lui tendre. L'empereur, l'ayant en sa puissance, veut le contraindre à se reconnaître son vassal. Après bien des contestations, Frédéric obtient qu'il reconnaisse tenir de l'empire, mais sans aucune charge, la Vandalie, dont il promet de l'aider à faire la conquête. C'était bien là marchander la peau de l'ours avant de l'avoir pris. L'an 1164, provoqué par de nouvelles incursions des Vandales, il va faire une descente dans l'île de Rugen, tandis que le duc de Saxe, le comte de Holstein, le margrave de Brandebourg, ses alliés, agissent contre ces barbares du côté de la terre. Il lui fallut quatre ans pour soumettre cette île, la rendre tributaire, et y établir le Christianisme. D'autres corsaires étant venus, l'an 1175, sur les traces des Vandales, ravager les côtes du Danemarck, Waldémar arme contre eux et leur donne la chasse. Résolu ensuite de punir la ville de Julin en Poméranie, qui leur servait d'asile, il va faire le siége de cette place. L'ayant emportée d'assaut, Waldémar la pille, en livre une partie aux flammes, et fait abattre ses murs : désastre dont elle n'a jamais pu se relever. (*Voyez* Bogislas Ier, *duc de Poméranie.*) L'an 1179, Eskil, archevêque de Lunden, après avoir joué un grand rôle en Danemarck, abdique et se retire à l'abbaye de Clairvaux. Waldémar contraint, par l'autorité du pape, Absalon, évêque de Roschild, qui était en même-tems son ministre et son général d'armée, à remplir le siége vacant. Les Scaniens s'étant révoltés contre ce prélat, à l'occasion des dîmes qu'il voulait exiger, le roi vient à son secours, et défait les rebel-

les dans plusieurs combats. Il leur pardonna ensuite après avoir engagé Absalon de renoncer à ses prétentions. L'an 1181, séduit par les insinuations de l'empereur Frédéric, il s'unit avec lui pour dépouiller Henri le Lion, son ancien allié. Après avoir aidé Frédéric à lui enlever la ville de Lubeck, il a dans cette ville une entrevue avec ce prince, dans laquelle il attire les regards et l'admiration des Allemands par la hauteur de sa taille, son port majestueux et la magnificence de ses équipages. A son retour, il se disposait à châtier les Vandales pour de nouvelles courses qu'ils avaient faites dans le Jutland. Mais une maladie qui le surprit à Wordingsbourg, l'emporta, le 12 mai 1182, dans la quarante-neuvième année de son âge. Ses vertus et ses exploits lui ont mérité le surnom de Grand. Le Danemarck lui doit une partie des lois qui le régissent encore de nos jours. On lui rapporte la fondation de la ville de Dantzick et les commencements de Copenhague, qui ne fut d'abord qu'un simple château. Il avait épousé SOPHIE, fille, dit M. Mallet, *d'un roi de Russie*, dont il eut deux fils, Canut et Waldémar; avec sept filles, Walburge, mariée à Bogislas, duc de Poméranie; Sophie, alliée, en 1181, à Sigefroi, comte d'Orlamunde: Ingeburge, femme de Philippe-Auguste, roi de France; Hélène, mariée en 1202, à Guillaume le Gros, fils de Henri le Lion; Richsa, femme d'Eric X, Canut-Son, roi de Suède, et deux religieuses. La veuve de Waldémar se remaria à Louis le Débonnaire, landgrave de Hesse.

CANUT VI, DIT LE PIEUX.

1182. CANUT VI, fils de Waldémar Ier, associé par son père à la royauté, l'an 1170, lui succéda le 12 mai de l'an 1182. (Meursius.) Harald, prince du sang royal, essaya, mais en vain, de lui disputer le sceptre. L'an 1184, il prit la défense de Jarimar, prince de Rugen, son vassal, attaqué par Bogislas Ier, duc de Poméranie. Après trois ans de guerre contre ce dernier, il le réduisit à venir lui demander grâce, si l'on en croit les auteurs danois, et à se reconnaître son vassal pour l'obtenir. (Voy. *les ducs de Poméranie.*) L'an 1187, tandis que Henri Burevin et Niclot, son frère, se disputent le duché de Mecklenbourg, Canut ordonne au prince de Rugen, et au duc de Poméranie, d'entrer dans ce pays, pour le soumettre à sa couronne. Les deux frères sont faits prisonniers et amenés au roi, qui partage entre eux le Mecklenbourg, et les renvoie après les avoir obligés de lui faire serment de fidélité comme à leur souverain. Canut, l'an 1192, accorde en mariage Ingeburge, sa sœur, à Philippe Auguste, roi de France. Si l'on en croit Guillaume de Neubridge,

les ambassadeurs du monarque français déclarèrent, au nom de leur maître, qu'il ne voulait rien pour la dot de la princesse, sinon qu'on lui cédât l'ancien droit que les rois de Danemarck avaient sur l'Angleterre, et qu'on lui fournît un secours de vaisseaux pour le faire valoir. Mais, ajoute cet historien, les Danois, ne voulant pas s'engager dans une guerre avec les Anglais, aimèrent mieux offrir une somme d'argent pour la dot d'Ingeburge, et Philippe qui désirait la princesse ardemment (passion qui s'évanouit bientôt), ne laissa pas de l'accepter à ces conditions. Canut, la même année, ayant conféré le duché de Sleswick à Waldémar, son frère, l'évêque de Sleswick, nommé aussi Waldémar, fils naturel de Canut V, en prit occasion de se révolter, prétendant que non-seulement ce duché qu'il gouvernait depuis plusieurs années, mais aussi le royaume de Danemarck devait lui appartenir. Adolphe, duc de Holstein, Otton II, margrave de Brandebourg, et les évêques de Norwège, se déclarèrent pour le prélat, et lui amenèrent des troupes. Mais ils s'en retournèrent sans avoir rien fait, par les sages précautions que Canut avait prises pour les mettre dans l'impuissance d'avancer et d'agir. L'évêque de Sleswick fut arrêté par surprise, l'année suivante; ce qui n'empêcha pas Adolphe de continuer la guerre. Elle lui devint funeste, ayant été fait prisonnier en 1201, après avoir perdu en détail tous ses états. (*Voyez* Adolphe III, *duc de Holstein.*) Le 21 mars de cette année, Canut perdit son ministre Absalon, archevêque de Lunden. Ce prélat, que la nature avait formée pour les grands emplois, fut à la fois grand politique, grand général, et grand homme de mer, sans négliger le gouvernement de son diocèse, la propagation de la foi dans les pays qu'il conquérait, et le maintien de la religion dans l'intérieur du royaume. Ce fut lui qui rendit uniforme en Danemarck la célébration de l'office divin, dans lequel les missionnaires, envoyés de différents pays, avaient introduit des usages différents. Il eut pour secrétaire Saxon le grammérien, auteur d'une histoire très-élégante des Danois. Le 6 avril suivant, le Danemarck fit une autre perte dans la personne de l'abbé Guillaume, qui, trente ans auparavant, avait été tiré de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, pour venir établir, en ce royaume, la vie des chanoines réguliers. Canut fut enlevé lui-même le 12 novembre de l'année suivante, dans la quarantième année de son âge, après un règne de vingt et un ans, qui n'avait été qu'un enchaînement de victoires et de conquêtes. Il mérita le surnom de PIEUX par son attachement à la religion, et son exactitude à en remplir les devoirs. Le titre de *Grand* lui était également dû, si l'on considère les grandes choses qu'il fit en Danemarck. Le royaume prit en effet une nouvelle face sous son règne, et ces Danois qui auparavant

vivaient et s'habillaient comme les matelots, commencèrent par ses soins à se civiliser, à cultiver les lettres, et à prendre les mœurs et les usages des nations les plus policées. Canut ne laissa point d'enfants de RICHENSE, son épouse, fille de Henri le Lion, duc de Brunswick, morte en 1221.

WALDÉMAR II, DIT LE VICTORIEUX.

1202. WALDÉMAR II, appelé quelquefois le IIIe, suivant la remarque de M. Mallet, fut reconnu roi de Danemarck, après la mort de Canut, son frère, couronné le jour de Noël 1202, à Lunden en Scanie. Aussitôt après son couronnement, il se rendit à Lubeck, et s'y fit reconnaître en qualité de roi des Vandales ou Sclaves, et de seigneur de la Nordalbingie, titre que les rois de Danemarck et de Suède ont conservé jusqu'à nos jours. L'an 1203, il relâche Adolphe III, duc de Holstein, après l'avoir obligé de renoncer à ce comté, et reçu de lui des ôtages. La même année, il met sur le trône de Norwège Erling, concurrent de Guthorm, et rend ce pays tributaire de sa couronne. Il élargit, l'an 1205, Waldémar, évêque de Sleswick, à condition qu'il sortira du royaume, et s'éloignera de tout endroit où il pourrait lui donner de l'ombrage. Le prélat se retire à Bologne. Mais l'année suivante, voyant l'archevêché de Brême vacant, il brigue pour l'obtenir, et emporte la pluralité des suffrages contre Burchard, grand prévôt de cette église, son compétiteur. Le pape Innocent III, à la sollicitation du roi de Danemarck, casse cette élection; mais Philippe, roi de Germanie, donne des troupes au prélat avec lesquelles il se met en possession de l'archevêché. Le roi de Danemarck survient à la tête d'une armée, et fait triompher à son tour le parti de Burchard. La mort de Philippe, arrivée l'an 1208, achève de ruiner les affaires de son protégé. Guerre du roi Waldémar contre les comtes de Schwerin, qui lui avaient donné des sujets de mécontentement. Le ravage de leur pays les oblige à rentrer dans le devoir. Waldémar porte ses armes, l'an 1210, dans la Poméranie orientale, aujourd'hui la Prusse royale, soumet cette grande province, reçoit l'hommage du duc Mistwin, et recouvre la ville de Dantzick, bâtie et perdue par son père. L'an 1214, diplôme de Frédéric II, daté de Metz, par lequel il cède au Danemarck toutes les provinces que Waldémar possède en Allemagne, c'est-à-dire toutes les provinces septentrionales depuis l'Elbe, en suivant le bord méridional de la mer Baltique, jusqu'aux embouchures de la Dwina, et jusqu'en Livonie. Ces vastes états, dont la possession rendait le roi de Danemarck l'arbitre souverain du commerce maritime d'Allemagne, com-

posèrent ce qu'on appela le royaume des Venèdes ou des Vandales. Tel fut le prix du service que Waldémar rendit à ce prince en se déclarant pour lui contre Otton, son rival à l'empire, dont il avait auparavant embrassé le parti. Otton, pour se venger de cette désertion, fait une ligue avec Henri, son frère, comte palatin du Rhin; Albert, margrave de Brandebourg, et l'évêque Waldémar qui se soutenait toujours à Brême, pour enlever au monarque danois ce que Frédéric lui avait cédé. Ils fondent sur le Holstein qu'ils désolent, et prennent la ville de Hambourg. Mais Waldémar étant venu dans le pays en forces, dissipe la ligue, reprend Hambourg, chasse l'évêque Waldémar et l'oblige de céder le siége de Brême à Gerhard, évêque d'Osnabruck. L'an 1217, il fait une descente en Esthonie pour aider les chevaliers porte-glaives à soumettre les idolâtres du pays. Il y construit à son arrivée le château de Revel, lequel, étant devenu bientôt une ville, a donné son nom à la province; ayant ensuite attaqué les Esthoniens, il remporte une victoire signalée sur eux, met un évêque à Revel et s'en retourne après avoir laissé une forte garnison dans cette place. Dispute, après son départ, entre les missionnaires danois et l'archevêque de Riga, sur la propriété du temporel et du spirituel de l'Esthonie. Waldémar la termine après plusieurs conférences, par un partage entre lui, le prélat et les frères porte-épées. L'an 1223, au retour d'une partie de chasse, Waldémar est enlevé la nuit du 5 au 6 mai, dans la petite île de Lyæ, sur la côte méridionale de Fionie, par Henri, comte de Schwerin. Le motif qui avait porté le comte de Schwerin à cette violence, était le désir de venger son honneur et celui de sa femme, à qui Waldémar avait fait le dernier outrage. Le monarque est emmené d'abord au château de Daneberg, sur la rive opposée de Mecklenbourg, ensuite au château de Schwerin, où il est retenu prisonnier l'espace de deux ans et demi. Ce fut l'empereur Frédéric, à ce qu'on prétend, qui fit sous main prolonger sa captivité, malgré les mouvements que le pape et le sénat de Danemarck se donnèrent pour lui faire rendre la liberté. Enfin après bien des négociations, il l'obtient, le 17 novembre 1225, par l'entremise du jeune Henri, roi des Romains, à des conditions très-dures, qui sont de renoncer à la possession des états usurpés sur l'Allemagne, et de payer pour sa rançon cent mille marcs d'argent. Waldémar, l'an 1226, reprend les armes pour recouvrer ce que la nécessité lui avait fait abandonner. Il surprend Rensbourg, et soumet sans résistance toute la Dithmarsie. Mais il succombe, par la trahison des Dithmarses, dans une bataille livrée près de Bornhoveden, aux confédérés du comte de Schwerin, le 22 juillet

1227, et perd un œil dans l'action. La ville de Lubeck se prévaut de cet échec pour se mettre en liberté, et devient dans la suite la première et la plus puissante des villes anséatiques. Waldémar fit de vains efforts, en 1234, pour la faire rentrer sous ses lois. Ce prince, l'an 1240, publie au mois de mars, le recueil des anciennes lois cimbriques. (Swaning.) Il meurt le 28 mars 1241, avec le surnom de VICTORIEUX, que ses premiers exploits lui avaient acquis. De toutes ses conquêtes et de celles de son père, il ne conserva que la ville de Revel en Esthonie et l'île de Rugen, avec le vain titre de roi des Vandales qu'il transmit à ses successeurs au royaume de Danemarck, et que les rois de Suède partagent avec eux depuis l'union de Calmar et le règne d'Eric X. Il avait épousé, 1°. en 1205, MARGUERITE, fille de Prémislas, roi de Bohême, dont il eut Waldémar, mort en 1231; 2°. en 1214, BÉRENGÈRE, fille de Sanche I, roi de Portugal, morte en 1221, qui lui donna Eric, son successeur; Abel, duç de Sleswick; Canut, duc de Blecking; Christophe, duc de Halland; et Sophie, femme de Jean Ier, margrave de Brandebourg. Les modernes lui donnent pour troisième femme, INGEBURGE, fille de Henri le Lion; mais ce prince n'eut point de fille de ce nom.

ERIC IV.

1241. ERIC IV, fils aîné de Waldémar II, lui succéda au royaume de Danemarck. Abel, son frère, duc de Sleswick, veut se rendre indépendant et refuse de lui rendre hommage. Guerre à cette occasion. Les autres frères du roi prennent le parti d'Abel, et soutiennent pour leurs fiefs les mêmes prétentions. De part et d'autre on déploya toutes les fureurs qui semblent caractériser les guerres fraternelles. Abel, vaincu et mis hors de mesures, fut enfin obligé, l'an 1249, de prêter l'oreille aux propositions d'accommodement que des princes neutres faisaient depuis long-tems; il consentit à tenir le duché de Sleswick en fief mouvant de la couronne. Canut, son frère, en fit autant pour le comté de Blecking; Christophe les avait prévenus, l'année précédente, par une soumission semblable qu'il fit pour recouvrer la liberté qu'il avait perdue dans un combat. Les comtes de Holstein furent compris dans le traité de paix qui fut conclu entre le roi et ses frères. Mais l'année suivante, Eric reprit les armes contre ces comtes au sujet de Rendsbourg qu'ils prétendaient devoir leur revenir par le traité. Ayant envoyé devant lui ses généraux pour investir la place, il fut invité sur sa route par Abel, son frère, à venir le visiter à Sleswick. C'était un piége qu'on lui tendait; il y donna im-

prudemment. Maître de sa personne, Abel le fit mettre dans un bateau sur la Slye à dessein de le faire noyer. Un gentilhomme danois, ennemi personnel d'Eric, l'ayant poursuivi dans un autre bateau l'atteignit, lui coupa la tête et jeta le cadavre dans la rivière, la nuit du 9 au 10 août 1250. Des pêcheurs le retirèrent quelque tems après et le portèrent dans un monastère voisin. Telle fut la fin tragique d'Eric IV, que tous les historiens louent pour son zèle à faire rendre la justice avec impartialité, et son amour pour la religion. Ce prince ne laissa de sa femme JUDITH, fille d'Albert Ier, duc de Saxe, que des filles, dont l'aînée, Sophie, épousa Waldémar, roi de Suède; Ingeburge, la deuxième, fut mariée à Magnus, roi de Norwège; Judith et Agnès, les deux autres, embrassèrent l'état monastique.

ABEL.

1250. ABEL fut élu pour succéder à son frère, après avoir affirmé et fait affirmer avec serment par vingt-quatre de ses barons qu'il n'avait aucune part à la mort de ce prince. Il fit la paix avec les comtes de Holstein, abandonna aux chevaliers Teutoniques une partie de ce qu'il possédait en Livonie, céda l'île d'Oesel à l'évêque du lieu, et s'appliqua ensuite à liquider les dettes de l'état. Ayant établi pour cet effet une imposition générale, il n'éprouva d'opposition que de la part des Frisons qui refusèrent hardiment de payer. Abel marcha contre eux pour les réduire, et les battit dans une première campagne. Mais étant revenu l'année suivante, il fut défait à son tour. Les vainqueurs le poursuivirent dans sa fuite, et l'ayant atteint dans un marais où il s'était engagé, ils l'y massacrèrent le 29 juin 1252. MATHILDE, fille d'Adolphe, comte de Holstein, qu'il avait épousée en 1236, lui donna Waldémar, Eric, Abel, né posthume; et une fille, mariée à Bernard, comte de Bernbourg. La reine Mathilde, après la mort du roi, son époux, entra d'abord dans un cloître, et s'y étant bientôt ennuyée elle se remaria à Birger, régent du royaume de Suède.

CHRISTOPHE Ier.

1252. CHRISTOPHE Ier, frère d'Abel, fut reconnu pour son successeur, au préjudice de Waldémar, fils aîné d'Abel, qui l'avait désigné pour occuper le trône après lui. Waldémar était alors prisonnnier de l'archevêque de Cologne qui l'avait fait arrêter en 1250 (on ne sait sous quel prétexte ni à l'instigation de qui), lorsqu'il passait chez lui en revenant de faire ses études à Paris. Les rois de Suède et de Norwège, le margrave de Brandebourg et les comtes de Holstein, s'étant ligués en

faveur des enfants d'Abel, et pour leurs intérêts propres, dévastent le Danemarck. Christophe s'accommode avec eux par la médiation du duc de Poméranie. Le prince Waldémar remis en liberté arrive, l'an 1254, en Danemarck, et reçoit de Christophe le duché de Sleswick, dont il se contente. Christophe se brouille, l'an 1256, avec Jacob Erlandsen, archevêque de Lunden, au sujet de l'autorité ecclésiastique que ce prélat voulait étendre au-delà de ses justes bornes. L'an 1258, après bien des contestations, le roi prend le parti de le faire arrêter. Trois évêques partisans de l'archevêque, se voyant menacés du même traitement, prennent la fuite, et du lieu de leur retraite lancent sur le royaume un interdit qui le met en combustion. Christophe s'étant rendu, l'an 1259, à Rypen pour conférer avec l'évêque diocésain, sur les moyens de pacifier les troubles, y meurt subitement le 29 mai, empoisonné, à ce qu'on prétend, par un prêtre fanatique, nommé Arefast. Ce prince épousa MARGUERITE, des ducs de Poméranie (1), et en eut Eric, son successeur; et Mechtilde, mariée avec Albert de Brandebourg.

ERIC V.

1259. ERIC V, fils du roi Christophe, lui succéda malgré le clergé, à l'âge de dix ans, sous la tutelle de sa mère. L'évêque de Roschild, retiré dans l'île de Rugen, excite Jarimar, prince de cette île, à faire une descente en Danemarck, pour favoriser la prétention d'Eric, second fils du roi Abel, qui se croyait plus proche héritier du trône que le fils du roi défunt. Ces deux princes étant passés en Sélande accompagnés du prélat, prennent d'assaut et pillent Copenhague, après une bataille gagnée à Nestved sur les troupes de la Reine. Jarimar est assassiné, l'an 1260, par une femme en Scanie, au milieu des conquêtes qu'il faisait en ce pays. Délivrée de cet ennemi, la reine le voit presque aussitôt remplacé par les comtes de Holstein. Elle remet en liberté l'archevêque de Lunden, pour le gagner, et ne peut y réussir. Au lieu de retourner à son siége, le prélat se

(1) L'Esthonie fut son douaire. Dans une charte de l'an 1277, elle se dit : *Margarita Dei gratiâ Danorum Sclavorumque regina, domina Esthoniæ.* Cette princesse étant morte en 1282, l'Esthonie fut donnée à la reine Agnès, qui la posséda comme duchesse, et avec une autorité plus étendue que n'y avait eue la reine Marguerite ; mais après qu'elle se fut remariée en 1293, le roi Eric VI reprit l'Esthonie, dont il se qualifie duc dans un acte de l'an 1294. Il continua de le porter jusqu'en 1303. (*Hist. de Livonie, par Gebhardi,* pages 395 et suivantes, *publiée en allemand à Hall, en* 1786.

retire en Suède, d'où il souffle le feu en Danemarck, et appelle Rome à son secours. La reine et son fils, battus dans la plaine de Lohæde, au duché de Sleswick, le 28 juillet 1261, sont faits prisonniers, et adjugés, la reine au comte de Holstein, et le roi au duc Eric. Albert, duc de Brunswick, s'intéresse à leur sort, porte la guerre dans le Holstein, et obtient la délivrance de la reine. Celle du roi fut plus tardive. On l'avait fait passer entre les mains de Jean Ier., margrave de Brandebourg. Il est enfin relâché, l'an 1264, à condition d'épouser la fille du margrave. Un légat, envoyé de Rome, l'an 1266, pour terminer la querelle du roi et de l'archevêque de Lunden, indispose, par sa partialité, le monarque qui appelle au saint siége d'une citation injurieuse qu'il lui avait faite. Le légat s'étant retiré à Lubeck avec l'archevêque, trois des suffragants de celui-ci osent y fulminer une sentence d'excommunication contre le roi, la reine et leurs partisans. Le droit de justice était jusqu'alors en Danemarck une prérogative incommunicable de la royauté. Eric, l'an 1269, l'accorde à la noblesse et au clergé dans leurs terres. Ce prince épousa, l'an 1273, AGNÈS DE BRANDEBOURG, conformément à la convention passée dix ans auparavant avec le margrave Jean, père de la princesse. La paix se fit enfin l'an 1275, entre le monarque et l'archevêque Erlandsen, par les soins du concile général de Lyon ; au moyen de quoi l'interdit du royaume fut levé après avoir duré dix-sept ans, à compter de la détention du prélat. Celui-ci meurt dans l'île de Rugen la même année, avant d'être rentré dans son siége. Le Danemarck jouit d'une assez grande tranquillité pendant les dix années suivantes. Mais un nouvel orage est près d'y éclater l'an 1285. Waldémar, fils et successeur d'Eric, duc de Sleswick, dresse à la cour du roi le plan d'une ligue contre lui, dans laquelle il fait entrer le roi de Norwège et plusieurs seigneurs danois. Il est arrêté à Elseneur comme il était sur le point de s'embarquer pour la Norwège. Mais les comtes de Holstein s'étant intéressés pour lui, le font relâcher l'année suivante à de certaines conditions. Waldémar se réconcilie sincèrement avec le roi. Mais la ligue qu'il avait formée ne fut pas anéantie par sa désertion. Quelques-uns de ses membres secrets étant à la suite du roi, assouvissent la haine qu'ils lui portaient, en l'assommant à coups de massue, pendant qu'il dormait, dans le village de Findrap, près de Wibourg, au retour de la chasse. Cet événement tragique est de la nuit du 21 au 22 novembre 1286. Eric était dans sa trente-septième année, et en avait régné vingt-sept. Il laissa de sa femme, qui se remaria avec Gérhard II, comte de Holstein, Eric et Christophe, qui lui succédèrent l'un après l'autre; et Waldémar, mort à Rostock en 1302,

avec deux filles, Marthe, femme de Birger, roi de Suède; et Rikissa, mariée à Nicolas de Verle, de la maison de Mecklenbourg.

ERIC VI.

1286. ERIC VI, à l'âge de douze ans succède à son père Eric V, sous la tutelle de Waldémar, duc de Sleswick, son plus proche parent, du consentement de la reine, sa mère. Waldémar se met en devoir de venger la mort du défunt roi. Mais les assassins de ce prince préviennent le châtiment par la fuite, et trouvent un asile à la cour d'Haquin, roi de Norwège. Ce dernier, à leur instigation, fait une descente, l'an 1288, à Elseneur, qu'il brûle, pille Amac et Wéene, et commet ailleurs d'autres ravages. Cette guerre, dont le principal prétexte était la dot d'Ingeburge, mère du norwégien, et fille d'Eric IV, dot qu'il répétait depuis long-tems, dura l'espace de dix-neuf ans, et ne fut interrompue que par quelques trêves assez courtes. Eric, l'an 1294, fait arrêter et jeter dans un cachot Jean Grandt, pour être monté sur le siége de Lunden sans avoir pris sa confirmation. Ce prélat s'étant évadé l'année suivante, passe dans l'île de Bornholm, dépendante de son diocèse, où il est reçu à bras ouverts. Rome prend hautement sa défense. L'an 1298, le légat Isarn déclare le roi excommunié jusqu'à ce qu'il ait payé à l'archevêque la somme de quarante-neuf mille marcs d'argent; à quoi le pape Boniface VIII l'avait condamné par un jugement contradictoire. Les brouilleries ne discontinuant pas entre le monarque et l'archevêque, le pape consent, l'an 1303, que le dernier quitte son siége, et par la retraite de ce brouillon le calme est rétabli dans l'église de Danemarck. Il est remplacé par le légat Isarn. La guerre que se faisaient Eric et Haquin semblait plus difficile à terminer; guerre de chicane qui ne servait qu'à nourrir et augmenter leurs haines sans produire aucun avantage décisif. Enfin las également l'un et l'autre de ces hostilités infructueuses, ils s'accordent ensemble, l'an 1308, et font une paix solide. Il restait encore à Eric un ennemi domestique à désarmer, c'était Christophe, son frère. Ce prince, après différentes alternatives de rupture et de réconciliation avec le monarque, sort du royaume et va exciter contre lui le duc de Poméranie, le margrave de Brandebourg, d'autres seigneurs, et les villes de Stralsund et de Gripswald. Le roi, pour faire tête à cette ligue, s'allie de son côté avec le duc de Saxe, les comtes de Holstein, les comtes de Schwerin, et Henri, prince de Mecklenbourg, qu'il déclare généralissime de ses troupes. Après avoir chassé son frère, qui était venu faire une descente en Danemarck, il entreprend

le siége de Stralsund, où il échoue, et livre ensuite une bataille dont le succès est incertain. La paix se fait en 1317 à Wordingbourg en Sélande. Les coffres du roi se trouvant épuisés, il est obligé d'engager la Fionie pour trois ans aux comtes de Holstein, pour les services qu'ils lui avaient rendus. Le roi de Suède, Birger, son beau-frère. était alors en guerre avec ses sujets révoltés. Eric, l'an 1318, lui envoya des secours qui ne l'empêchèrent point de succomber à la rébellion. Birger ayant été obligé, l'année suivante, d'abandonner la Suède, Eric lui ouvrit généreusement un asile dans ses états, où il finit ses jours au bout d'environ sept ans. (*Voy*. Birger II, roi de Suède.) L'an 1319, Eric mourut à Roschild le 13 novembre, peu de tems après la reine INGEBURGE, sa femme, fille de Magnus I, roi de Suède. Il en avait eu quatorze enfants, tous morts avant lui, du nombre desquels était Sophie, troisième femme de Conrad I, margrave de Brandebourg.

CHRISTOPHE II.

1320. CHRISTOPHE II, second fils d'Eric V, retiré en Suède pendant le règne d'Eric VI, son frère, obtient, le 25 janvier 1320, le royaume de Danemarck à force de soumissions et de promesses. Il fut couronné l'année suivante avec Eric, son fils, dans les fêtes de Noël, à Wibourg. Les prodigalités qu'il avait faites au commencement de son règne, l'ayant appauvri, le mirent dans la nécessité d'établir de nouveaux impôts et de les étendre à tous les ordres de l'état. Il occasionna par là une révolte qui éclata, l'an 1323, et dont il triompha les armes à la main. Ce succès l'ayant enhardi à surcharger encore son peuple, les troubles se renouvelèrent en 1326, et l'on en vint jusqu'à le déposer. Son fils Eric marcha contre les rebelles qui, l'ayant vaincu, le firent prisonnier. Le père, obligé d'abandonner le royaume, se retire à Rostock. On lui substitue le jeune Waldémar, duc de Sleswick, sous la régence et la tutelle de Gerhard, comte de Holstein. Mais en décernant à Waldémar la royauté, les factieux lui ôtèrent son duché qu'ils partagèrent entre eux, ainsi que les plus beaux domaines de la couronne. Christophe, dans sa retraite, trouva moyen de se faire un parti à l'aide duquel il tira son fils de la forteresse où il était renfermé, rentra dans le royaume et remonta sur le trône en 1330, après avoir fait la paix avec Gerhard. Mais s'étant brouillés de nouveau l'an 1331, ils se livrent, le 30 novembre, non loin de Sleswick, une bataille où le roi fut mis en déroute. Eric, son fils, tomba de cheval en fuyant, et mourut de sa chute quelques jours après. Christophe, pour regagner Gerhard, lui confirma l'engage-

ment qu'il lui avait fait de la Scanie et d'autres portions du royaume. Mais les Scaniens, irrités des mauvais traitements que les officiers du comte leur faisaient, secouèrent, l'an 1332, le joug de sa domination, et se donnèrent à la Suède. La paix n'était pas bien cimentée entre Christophe et Gerhard. Deux gentilshommes danois, croyant faire plaisir au second, arrêtent le premier en 1333, et le conduisent dans une forteresse appartenante au comte. Mais celui-ci eut la générosité de rompre les fers du monarque et de le renvoyer dans ses états. Christophe ne survécut pas long-tems à cette disgrâce. L'an 1334, il mourut de chagrin, le 15 juillet, à Nicoping, dans l'île de Falster, excommunié, dit-on, par le pape, pour avoir fait emprisonner un évêque. Son règne fut un enchaînement de malheurs qu'il s'était attirés par l'imprudence de sa conduite. D'EUPHÉMIE, son épouse, fille de Bogislas IV, duc de Wolgast, et non de la maison de Brandebourg, comme le marquent presque tous les modernes, il eut trois fils, Eric dont ou vient de parler; Otton et Waldémar; avec une fille, Marguerite, femme de Louis I[er]., margrave de Brandebourg. Après la mort de Christophe il y eut un interrègne de six ans. (*Voy.* Gerhard, comte de Holstein.)

WALDEMAR III.

1340. WALDÉMAR III, deuxième fils du roi Christophe, élevé depuis douze ans à la cour de l'empereur, revint en Danemarck l'an 1340, et monta sur le trône à l'âge d'environ quinze ans, après six années d'anarchie. Son élévation fut l'ouvrage des états assemblés qui le préférèrent au prince Otton, son frère aîné, parce que celui-ci était retenu prisonnier par les comtes de Holstein. Le premier soin de Waldémar fut de délivrer son frère, en faisant la paix avec ces comtes et le duc de Sleswick. Par un des articles, il s'engagea d'épouser Hedwige, sœur du duc, et par un autre il laissa aux comtes la Fionie avec partie du Jutland, jusqu'au remboursement d'une somme de soixante-seize mille marcs dont il leur restait redevable en vertu des précédents traités. La noblesse danoise pendant l'interrègne avait envahi la plupart des domaines du roi. Waldémar en retira de ses mains une grande partie par les voies juridiques. Mais il confirma au roi de Suède, l'an 1343, la possession de la Scanie, moyennant une somme de quarante-neuf mille marcs. Les idolâtres ayant fait irruption en Esthonie, Waldémar se rendit, au mois d'avril 1345, dans ce pays pour le défendre. Ayant trouvé les choses pacifiées à son arrivée, il partit de Revel avec Eric, duc de Saxe, pour la Terre-Sainte, d'où il revint dans ses états au commencement de l'hiver 1346. Toutefois (chose

étonnante!) il fut excommunié par le pape Clément VI, pour avoir entrepris ce pélerinage sans sa permission. S'étant fait absoudre l'an 1347, il vendit, cette même année, par contrat du 24 juin, l'Esthonie, au grand-maître de l'ordre Teutonique, pour dix-neuf mille marcs d'argent. De cette somme il racheta, des comtes de Holstein, la moitié de la Fionie et plusieurs places de Sélande qui leur étaient engagées. Waldémar était ami de Louis le Romain, margrave de Brandebourg. Apprenant qu'un imposteur, suscité par l'empereur Charles IV, voulait le supplanter, il marche, l'an 1350, à son secours. Son intérêt propre le brouilla ensuite avec les princes de Holstein. Il entra en guerre avec eux, l'an 1356, et y gagna les îles de Femeren et de Langeland. S'étant fait céder, l'an 1359, la Scanie par Magnus, roi de Suède, il y passe aussitôt, et se rend maître des principales forteresses. La ligue des princes de Holstein, renouvelée en son absence, interrompt ses progrès en le rappelant en Danemarck. Ayant bientôt mis les confédérés à la raison, il revient achever sa conquête, à laquelle il joint celle du Bleking, qu'Eric fils et collègue de Magnus, lui avait enlevé quelque tems auparavant. Magnus, l'année suivante, implore son secours pour contraindre les habitants de l'île de Gothland à payer les impôts dont il les avait chargés. Waldémar y ayant fait une descente, pille la ville de Wisbi, d'où il emporte de grandes richesses. Les villes anséatiques dont les effets étaient en dépôt dans cette place, les réclament. N'étant point écoutées, elles se liguent avec le comte de Holstein et le duc de Mecklenbourg, contre Waldémar. Mais après deux ans d'hostilités, ces alliés sont obligés de faire la paix. Marguerite, fille de Waldémar, avait été fiancée avec Haquin, roi de Norwège, fils de Magnus, roi de Suède. Mais les Suédois, comme on l'a dit sous Magnus, l'avaient ensuite obligé de préférer à cette princesse Elisabeth, fille de Henri, comte de Holstein. Celle-ci ayant été jetée, l'an 1362, sur les côtes de Danemarck en allant épouser Haquin, Waldémar la retient, et engage le monarque norwégien à épouser Marguerite; alliance qui fut célébrée à Copenhague, le 9 avril 1363. La même année, sur la fin de l'été, il se rend à Cracovie, pour assister au mariage de l'empereur Charles IV, et d'Anne de Poméranie. De là il va trouver le pape Urbain V à Avignon, et revient dans ses états, au milieu de l'été de l'année suivante. Le roi Magnus ayant été déposé par ses sujets, Waldémar lui envoie, l'an 1363, des secours pour se rétablir. Albert substitué à Magnus, est obligé d'en venir à un accommodement avec Waldémar et d'acheter de lui la paix au prix de l'île de Gothland et de plusieurs provinces de Suède, qu'il lui abandonne. La guerre recommence

l'an 1368, entre Waldémar et les villes anséatiques soutenues du roi de Suède, du duc de Mecklenbourg et du comte de Holstein. Waldémar pendant les hostilités s'absente de ses états, laissant un conseil de régence pour veiller à leur défense. Il voyage en différentes cours, et ne rentre en Danemarck qu'en 1372. La paix y régnait alors au moyen de la cession de plusieurs places de Scanie, que la régence avait faite aux villes confédérées. Depuis ce tems l'occupation principale de Waldémar fut d'acquitter ses dettes, et de retirer les villes et les provinces, des mains de ceux qui les tenaient en gage. Cette conduite ne fut point du goût de la noblesse : mais il sut la contenir par sa fermeté. Ce prince mourut de la goutte au château de Gurve, près d'Elseneur, le 24 février 1375, dans la soixantième année de son âge, sans laisser d'enfants mâles D'HEDWIGE, son épouse, fille d'Éric II, duc de Sleswick. Ingeburge, sa fille aînée, épousa Henri, prince de Mecklenbourg. Marguerite la cadette, eut d'Haquin, roi de Norwège, Olaüs qui suit. Waldémar joignait à de grandes qualités des vices qui les rendaient souvent dangereuses. Il savait commander, et était incapable de plier à propos. Il était brave, mais emporté ; politique, mais trop peu scrupuleux ; actif, mais impétueux et colère. Ce mélange de bien et de mal lui fit plus d'ennemis que d'amis en Danemarck ; mais la postérité s'accorde à le regarder comme le restaurateur de son pays. Il est le premier qui ait joint à ses titres celui de roi des Goths, titre que ses successeurs ont continué de prendre à son imitation. Sur un des sceaux de ce prince, qui est de l'an 1340, on voit un écu chargé de trois lions couronnés. Sur un autre qui est de 1364, un grande croix blanche divise l'écu bordé de petites croix. Depuis Waldémar III, les rois de Danemarck ont fait mettre la croix sur leurs sceaux.

OLAUS.

1376. OLAUS, fils d'Haquin, roi de Norwège et de Marguerite, fille de Waldémar III, fut proclamé roi de Danemarck, à l'âge d'environ cinq ans, par les intrigues de sa mère, à Slagelse en Sélande, le 13 mai 1376, dans l'assemblée des états-généraux. Albert, duc de Mecklenbourg, qui, aussitôt après la mort de Waldémar, avait fait prendre à son petit-fils, Albert, le titre de roi de Danemarck, se mit en devoir de faire valoir ses droits par les armes. Ils étaient bien fondés ; car outre que le jeune Albert était issu de la fille aînée de Waldémar III, il y avait un traité fait entre le monarque et le duc Albert, par lequel, au cas que le premier mourût sans enfants mâles, le royaume devait appartenir aux enfants de sa fille Ingeburge. La

flotte que le duc et ses alliés mirent en mer pour entrer en Danemarck, ayant été battue par la tempête, on mit l'affaire en arbitrage, et depuis ce tems il n'en est plus parlé dans l'histoire. Marguerite eut soin de gagner tous ses voisins par des traités, au moyen de quoi son fils resta en possession du Danemarck. Etant devenue veuve l'an 1380, cette princesse se trouva chargée du gouvernement de deux royaumes, et montra par sa conduite que ce lourd fardeau était encore au dessous de ses forces. L'an 1387, Olaüs, meurt à Fasterbo, en Scanie, le 3 août, dans la dix-septième année de son âge, fort regretté de ses sujets pour les belles espérances qu'il donnait. (*Voy.* Henri II et Gerhard III, comtes de Holstein.)

MARGUERITE, REINE DE DANEMARCK, DE NORWÈGE ET DE SUÈDE.

1387. MARGUERITE succéda à son fils Olaüs dans les royaumes de Danemarck et de Norwège, du consentement de tous les ordres de ces deux états. Mais ceux de Norwège, en lui accordant le sceptre sa vie durant, statuèrent qu'après sa mort il passerait au jeune Eric, son petit-neveu, fils de Wratislas, prince de Poméranie, et de Marie, fille d'Ingeburge, sœur aînée de Marguerite. Cette clause donnait dès-lors à Eric le titre de roi de Norwège. Marguerite, comme veuve d'Haquin, mort l'an 1380, joignait aux siens, celui de reine de Suède; ce qui attira de mauvaises plaisanteries à cette princesse de la part d'Albert, qui s'était mis en possession de ce royaume. Elle ne tarda guère à lui faire sentir qu'elle n'avait pas pris en vain ce titre. La noblesse de Suède, lasse du gouvernement d'Albert, s'étant déterminée, l'an 1388, à le déposer, offrit la couronne à Marguerite, qui l'accepta. Albert, battu, et fait prisonnier le 21 septembre de la même année, par les troupes de Marguerite, est amené avec son fils à Bahus devant cette princesse, qui les envoie l'un et l'autre au château de Lindholm en Scanie. Marguerite ne garda que huit ans la couronne de Suède. Ayant assemblé, l'an 1396, les états de cette monarchie dans la plaine de Mora-Steen, près d'Upsal, elle en fait proclamer roi, le 23 juillet, ERIC, son petit-neveu.

ERIC VII, ROI DE DANEMARCK, DE NORWÈGE ET DE SUÈDE, SOUS L'ADMINISTRATION DE MARGUERITE.

La couronne de Suède ne fut pas la seule que Marguerite fit passer sur la tête d'Eric. Ayant convoqué à Calmar, dans le Smaland, les états des trois royaumes de Danemarck, de Suède et

de Norwège, elle les engagea à le reconnaître pour unique souverain, et le fit couronner en leur présence, le 17 juin 1397, par l'archevêque de Lunden et un évêque de Suède. Dans une harangue qu'elle adressa ensuite à l'assemblée, elle y fit approuver l'union perpétuelle des trois couronnes du Nord. Cette union, dont l'acte fut dressé le jour de Sainte-Marguerite (8 juillet), portait principalement sur trois bases : la première, que le roi continuerait d'être électif (c'est-à-dire, choisi dans la maison régnante tant qu'elle subsisterait) comme il l'avait toujours été dans les trois royaumes ; la deuxième, qu'il serait obligé de faire tour-à-tour son séjour dans les trois royaumes, et de consumer dans chacun les revenus qu'il en tirerait ; la troisième, que chaque royaume conserverait son sceau, ses lois, et ses priviléges. « Le projet de Marguerite, » dit monsieur l'abbé de Mabli, était très-utile, mais impra- » ticable. Cette princesse n'avait pas détruit l'antipathie qui » régnait entre ses sujets. Elle n'avait pas tenté d'adoucir leurs » mœurs, et de leur donner quelques vertus de citoyens, ni de » prévenir par de sages lois, les désordres qu'une liberté licen- » cieuse et sans règle produisait en Suède et en Danemarck. » N'ayant pas même l'habileté d'affecter une exacte impartia- » lité entre ses sujets, elle favorisa souvent les Danois, et il » n'en fallut pas davantage pour porter les Suédois et les » Norwégiens à se repentir de l'union de Calmar. Marguerite » contint cependant les esprits. » Le roi Albert avait engagé Wisbi, capitale du Gothland, à l'ordre Teutonique. Marguerite, résolue de recouvrer cette place importante, la fit assiéger en 1398. Le siége traînant en longueur, les parties s'en rapportent au jugement de l'empereur Wenceslas, qui ordonne que la reine paiera neuf mille nobles à la rose pour le rachat de Wisbi et de toute l'île de Gothland. Marguerite avait des ennemis appliqués à la traverser. L'an 1399, ils apostent un fourbe, qui ose se donner pour le roi Olaüs, fils de la reine, mort douze ans auparavant. Après quelques progrès, il est arrêté, convaincu d'imposture, et brûlé vif. Albert était un autre ennemi, qui, bien que faible, donnait toujours de l'inquiétude à Marguerite. L'an 1405, elle obtient enfin de lui une renonciation en forme, à la couronne de Suède, en consentant qu'il conserve le titre de roi. Cette princesse appuyait dans le même tems la comtesse de Holstein, contre l'évêque d'Osnabruck, son beau frère, qui lui disputait la régence de ses états. Mais en prêtant les sommes d'argent dont elle avait besoin, Marguerite avait soin de se faire donner, l'une après l'autre, les villes du Sleswick, pour sûreté de ses avances. A la fin, ces deux princesses se brouillèrent, et en

vinrent à une guerre ouverte. Elle finit, l'an 1411, par une trêve de cinq ans, dont Marguerite ne vit pas la fin. Etant venue à Flensbourg, elle mourut subitement, le 27 novembre de l'an 1412, à bord du vaisseau sur lequel elle se disposait à retourner en Danemarck. Elle était dans la soixantième année de son âge. Ses qualités héroïques et les grandes choses qu'elle fit pendant trente-sept ans qu'elle exerça l'autorité royale, lui ont mérité le titre de Sémiramis du nord. Ses mœurs n'étaient pas à l'abri de la critique, mais elle en couvrait les taches aux yeux de la multitude, par ses libéralités envers les églises. (*Voy. les comtes de Holstein.*) Marguerite après l'union de Calmar fit mettre trois couronnes dans son écu.

LE MÊME ERIC, SEUL.

1412. ERIC, couronné roi des trois royaumes du Nord depuis quinze ans, n'avait commencé à mettre la main au timon du gouvernement, que peu de tems avant la mort de Marguerite. Son caractère fut le contraste de celui de cette princesse. Autant elle avait été prudente et circonspecte dans ses démarches, habile à manier les esprits, féconde en moyens et en ressources dans les conjonctures critiques, autant il fut présomptueux et inconsidéré dans sa conduite, borné dans ses vues, et ennemi des voies de conciliation. Il rompit la trêve avec les princes de Holstein, en se faisant adjuger par le sénat de Danemarck, l'an 1414, le duché de Sleswick, dont ces princes avaient recouvré la plus grande partie. La guerre ayant recommencé avec eux dura jusqu'en 1435. Eric fut obligé de la terminer à son désavantage pour se défendre contre ses propres sujets, que les procédés de ses officiers avaient révoltés. C'était en Suède qu'était le foyer de la rébellion. Les gouverneurs danois qu'il y avait mis, se comportaient en vrais tyrans. Deux gentilshommes du pays, Engelbrecht et Puke, se mirent à la tête des mécontents, l'an 1433, et ayant pris les armes, ils soumirent en peu de tems diverses provinces de Suède. Ayant assemblé, l'an 1435, les états de Suède, Engelbrecht les engage à déposer le roi dans les formes. Eric, à cette nouvelle, passe en Suède, et arrive, non sans avoir essuyé de grands dangers sur sa route, à Stockholm. Engelbrecht s'étant présenté presque aussitôt devant cette ville, on convient d'une trêve, pendant laquelle il se fait déclarer généralissime des troupes suédoises, et administrateur du royaume. Les états-généraux s'assemblent, le 3 mai, à Helmstadt, dans le Halland, et l'on y confirme l'union de Calmar, sur la promesse que fait l'archevêque d'Upsal, au nom du roi, de redresser les griefs de la nation. La diète de

Suède tenue à Stockholm au mois de novembre suivant, ratifie, non sans quelque répugnance, cette délibération. Eric après cela passe en Danemarck, laissant sur sa route des traces de son ressentiment contre les Suédois, et de la résolution où il est de ne point tenir ses engagements. Il propose aux Danois d'agréer pour son successeur, Bogislas, prince de Poméranie, son cousin germain. La demande est rejetée par les états. Indigné de ce refus, il se retire en Prusse. Une députation qui lui est envoyée l'engage à revenir. Les troubles recommencent en Suède. Engelbrecht est assassiné par ordre de Charles Canut-Son, qui s'empare de toute l'autorité. Mais la conduite tyrannique de celui-ci soulève les Suédois contre lui, et les rapproche de leur légitime souverain. Le 27 juillet 1436, diète de Calmar, où le roi confère avec les députés des trois royaumes. On y renouvelle la fameuse union avec quelques changements et quelques additions. Eric de-là passe dans l'île de Gothland, où il reste tout l'hiver, sans qu'on apprenne s'il est vif ou mort. Charles Canut-Son, profitant de cette incertitude reprend sa première autorité. Eric, au printems suivant, fait voile pour le Danemarck. On lui adresse des plaintes contre les officiers allemands qu'il y avait placés. Au lieu de révoquer ces tyrans, il s'obstine à les maintenir. La noblesse s'irrite, et menace d'une guerre civile. L'an 1438, Eric, fatigué des contradictions qu'il essuie, retourne, au mois de mai, dans l'île de Gothland, avec ses meilleurs effets, dans la résolution de s'y fixer. Les Danois, l'an 1439, après l'avoir vainement sollicité de revenir, offrent la couronne à Christophe de Bavière. Ce prince etant arrivé à Lubeck au mois de juin, y reçoit les hommages des députés de la nation. Les états de Suède assemblés par Canut-Son, déclarent de leur côté le trône vacant par la désertion d'Eric. Lui-même se regardant comme déchu de la royauté, ne mena plus, depuis ce tems-là, qu'une vie privée. Après être resté dix ans à l'île de Gothland, il en sortit l'an 1449, chassé par le roi Canut-Son, pour se retirer à Rugenwald en Poméranie, où il vécut encore dix ans dans l'obscurité et le mépris. Il avait épousé, l'an 1406, PHILIPPINE, fille d'Henri IV, roi d'Angleterre. Cette princesse, d'un mérite supérieur quitta son mari, l'an 1408, pour les mauvais traitements qu'elle en recevait, et alla finir ses jours au monastère de Waldstena en Suède. Sur les sceaux de ce prince, la croix de Danemarck remplit l'écu triangulaire. Dans le premier angle, il y a neuf cœurs placés devant trois lions figurés les uns sur autres. Trois couronnes remplissent le deuxième angle. Ce sont, dit un moderne, les plus anciennes armes des monarques danois. Il se trompe. (*Voy.* Waldémar III.)

CHRISTOPHE, ROI DE DANEMARCK, DE SUÈDE ET DE NORWÈGE.

1440. CHRISTOPHE, petit-fils de l'empereur Robert, par Jean son père, comte palatin du Rhin, et neveu du roi Eric, par Catherine, sa mère, étant arrivé, sur la fin de 1439, en Danemarck, y fut élu roi solennellement à Wibourg en Jutland, le 9 avril 1440. Les choses n'allèrent pas si vite en Suède et en Norwège. Il fallut composer avec Charles Canut-Son, pour l'engager à renoncer à ses prétentions au trône, et gagner les Norwégiens, toujours attachés au roi Eric. Enfin, l'an 1441, Christophe s'étant rendu à Calmar où les états étaient assemblés, y fut proclamé roi le 8 septembre, et de là s'étant rendu à Upsal, il y fut couronné avec les cérémonies usitées. De Suède, il passa, l'an 1442, en Norwège dont il fut sacré roi à Opslo (aujourd'hui Christiana), par l'archevêque de Drontheim. De retour en Danemarck, il se fit répéter la même cérémonie pour ce royaume, le 1er. janvier, par l'archevêque de Lunden. Christophe répondit aux espérances des trois monarchies, et réalisa les magnifiques promesses qu'il leur avait faites. Peu de tems après son dernier couronnement, il réunit à la couronne la ville de Copenhague, qui jusqu'alors avait appartenu au siége de Roschild, moyennant quelques terres qu'il donna en échange à l'évêque. Il résolut d'y faire à l'avenir sa résidence, et lui donna des lois et des privilégés. Jaloux de la puissance et du commerce florissant des villes anséatiques, il fit de grands préparatifs et forma une ligue puissante pour les attaquer. Mais avant qu'il en vînt à l'exécution, il fut surpris de la mort à Helsimbourg en Scanie, le 6 janvier 1448, sans laisser d'enfants de DOROTHÉE, fille de Jean l'Alchymiste, margrave de Brandebourg, qu'il avait épousée, l'an 1445. Sa mort fut l'époque de la désunion des trois royaumes.

CHRISTIERN, OU CHRÉTIEN Ier. ROI DE DANEMARCK.

1448. CHRISTIERN, fils de Thierri, comte d'Oldembourg, et d'Hedwige de Holstein-Sleswick, fut élu par le sénat, roi de Danemarck, à Hattersleben, le 1er. septembre 1448, sur la présentation d'Adolphe, comte de Holstein, son oncle maternel, à qui la couronne avait été d'abord offerte, comme à l'héritier le plus proche. Adolphe en effet descendait du roi Eric V, dont la deuxième fille, Richissa, femme de Nicolas, seigneur de Verle, devint mère de Sophie, mariée à Gerhard le grand, comte de Holstein. Christiern après son élection, s'étant rendu

à Lunden, y fut reçu et proclamé, le 28 du même mois. Les Suédois avaient déjà disposé de leur trône, en faveur de Charles Canut-Son. La Norwège ne s'était pas encore déclarée. L'an 1449, les états de ce royaume assemblés à Opslo, décernèrent la couronne à Christiern. Mais Canut-Son étant arrivé dans ce royaume, fit casser cette élection, et engagea les états à l'élire lui-même pour leur roi, le 21 octobre de la même année. Le 28 du même mois, Christiern est couronné à Copenhague, à l'âge de vingt-trois ans, et épouse en même-tems DOROTHÉE DE BRANDEBOURG, veuve du roi Christophe. Étant passé, l'an 1450, en Norwège, il y fait annuler à son tour l'élection de Canut-Son, et se fait couronner le 29 juillet à Drontheim. De là, il se rend à Bergen, où les sénats de Danemarck et de Norwège, renouvellent par un acte authentique l'union des deux royaumes. L'an 1457, il obtient au mois de juin la couronne de Suède, par la déposition de Canut-Son. Deux fois le parti de Christiern prévalut dans ce royaume, et à la fin il abandonna la Suède, fatigué de la mésintelligence et des soulèvements continuels des Suédois. (*Voy.* Charles Canut-Son et Stenon-Sture.) Adolphe, duc de Sleswick et comte de Holstein, étant mort l'an 1459, Christiern, son neveu du côté maternel, recueillit sa succession comme plus proche héritier. Mais comme le comte de Schawenbourg, quoique parent d'Adolphe dans un degré plus éloigné, était de la ligne masculine, Christiern fut obligé de composer avec ce prince, et de lui accorder un dédommagement pour éviter une guerre dont il était menacé. (*Voy.* Christiern Ier. *comte de Holstein.*) L'an 1469, il fait reconnaître pour son successeur à la couronne, par les états, Jean, son fils, âgé de quatorze ans. Ayant fait un vœu d'aller à la Terre-Sainte, il s'en repent, et part au mois de janvier 1474, avec un nombreux cortège, pour en aller demander dispense au pape. L'empereur Frédéric III, qu'il visite en passant à Rothembourg, érige en sa faveur le Holstein en duché. Le duc de Milan et d'autres princes d'Italie, lui font une réception pompeuse à son passage sur leurs terres. Il arrive à Rome dans les premiers jours d'avril, et obtient de Sixte IV, la grâce qu'il était venu demander, à la charge de fonder un hôpital à Rome. En retournant, il a des conférences importantes à Ausbourg avec l'empereur et d'autres princes. Ami des lettres, il fonde, l'an 1478, à Copenhague, une université, suivant la permission qu'il en avait obtenue du pape, pendant son séjour à Rome. La même année, il fait épouser à Jean, son fils, Christine, fille aînée d'Ernest, électeur de Saxe; et, à l'occasion de ce mariage, les états proclament une seconde fois ce jeune

prince successeur de son père. C'est à cette occasion qu'il institua l'ordre ou confrairie de l'Eléphant, qui dans la suite devint un ordre de chevalerie. La mort enleva ce prince, l'an 1481, à Copenhague, le 22 mai, à l'âge de cinquante-cinq ans, et dans la trente-troisième année de son règne. Son corps fut porté à Roschild, et inhumé dans la Chapelle dite du roi, qu'il avait fait bâtir lui-même. La reine Dorothée, qui lui survécut jusqu'au 25 novembre 1495, le fit père de quatre fils, dont les deux premiers moururent très-jeunes; Jean, le troisième, lui succéda; Frédéric, le quatrième, fut duc de Sleswick et de Holstein, et parvint dans la suite au trône de Danemarck. Il eut aussi de son mariage une fille nommée Marguerite, qui épousa, l'an 1469, Jacques III, roi d'Ecosse. Cette alliance termina la longue querelle qui régnait entre les monarques des deux royaumes, au sujet des îles Orcades, qui relevaient de la Norwège. Elles furent laissées au roi d'Ecosse en hypothèque de la dot de Marguerite; et depuis ce tems, elles sont demeurées attachées à ce royaume. Christiern mérita l'amour de ses sujets par sa vigilance, sa modération, son équité, son respect pour les choses saintes, et son zèle pour l'observation des lois.

JEAN, ROI DE DANEMARCK, ET IIe. DU NOM, ROI DE SUEDE.

1481. JEAN, fils aîné du roi Christiern Ier., né l'an 1455, reconnu deux fois, du vivant de son père, héritier du trône de Danemarck, y monta, après la mort de ce prince, sans aucune difficulté. Ayant convoqué, l'an 1483, les députés des sénats de Suède et de Norwège à Helmstadt dans le Halland, il y fut élu, le 14 janvier, roi de Norwège par les seconds, malgré la réclamation des Suédois inspirés par l'administrateur Stenon-Sture. Le 18 mai suivant, il fut couronné roi de Danemarck à Copenhague par l'archevêque de Lunden; et quelque tems après il reçut à Drontheim la couronne de Norwège. Enfin Stenon-Sture, ayant consenti à une conférence à Calmar avec ce monarque, le reconnut pour roi de Suède à la tête de quinze députés suédois, le 14 août de la même année. Mais on refusa de consentir à son couronnement jusqu'à ce qu'il eût restitué l'île de Gothland à la Suède. Cette île n'était plus en son pouvoir, ayant été engagée par son père à Ivar Axelson pour des avances que ce dernier lui avait faites. Jean vint à bout de la retirer des mains de cet engagiste par un accommodement. Mais l'administrateur ne pouvant se déterminer à quitter son emploi, fit naître d'autres difficultés pour en prolonger la durée. Elles conti-

nuèrent l'espace de quatorze ans, pendant lequel toute l'autorité demeura entre ses mains. Le monarque, à la fin, après avoir inutilement épuisé les voies de négociation, eut recours à la force pour se mettre en possession du trône de Suède. Etant passé dans ce pays, l'an 1497, avec une armée considérable, il vint mettre le siége devant Stockholm que l'administrateur défendit en personne. Alors on parla d'accommodement. Stenon-Sture, moyennant la Finlande, les deux Bothnies et quelques châteaux qu'on lui accorda pour sa vie, remit au roi la place, et se démit du gouvernement de l'état. Peu de tems après on convoqua tous les ordres du royaume, et le roi Jean fut couronné en leur présence à Stockholm, le 26 novembre, par l'archevêque d'Upsal. Le prince Christiern, fils aîné du roi, fut dans cette occasion reconnu pour son successeur au trône de Suède, comme il avait été précédemment reconnu pour héritier de ceux de Danemarck et de Norwège par les états de ces deux royaumes. Le roi Jean, de retour en Danemarck, conclut, l'an 1498, une triple alliance défensive avec le roi de France Louis XII et Jacques IV, roi d'Ecosse. L'an 1499, il repasse en Suède, et fait couronner la reine, son épouse, à Upsal. Il en part l'année suivante pour aller faire la guerre aux Dithmarses; guerre malheureuse où il pensa périr, et d'où il ne ramena que les débris d'une florissante armée qu'il avait conduite en ce pays. (Voy. *les ducs de Holstein.*) Nouveau voyage de ce prince en Suède. Il assemble, l'an 1501, les états à Stockholm. Stenon-Sture, après des invitations réitérées, s'y rend de Finlande avec une suite nombreuse qui donne de justes sujets de défiance au roi. Il y fait des plaintes mal fondées contre le gouvernement; et ne laisse pas de se faire un parti puissant. Le roi, qui n'était pas en force pour lui résister, se retire, après avoir congédié l'assemblée, dans la citadelle de Stockholm. Des affaires le rappellent en Danemarck. Il laisse dans la place la reine, son épouse. Les murmures augmentent après son départ, et le nombre des mécontents grossit. La reine est assiégée par Sture au commencement de l'hiver. Après s'être défendue pendant huit mois, elle capitule, le 27 mai 1502, et se retire au couvent de Wadstena. Les restes du parti danois s'évanouissent en Suède. Le roi Jean employa vainement la voie de la négociation et celle des armes, les secours de ses amis, l'autorité de l'empereur, et la médiation même du saint siége pour recouvrer ce royaume. Il fut perdu sans retour pour lui. Peut-être néanmoins ne lui manqua-t-il que de longs jours pour le recouvrer. Il était en effet sur le point d'y rentrer, appelé par une puissante faction opposée au nouvel administrateur Stenon-Sture II, lorsqu'il mourut à Albourg en Jutland, des suites

d'une chute de cheval, le 21 février 1513. Les Danois le regrettèrent, et ce fut avec justice. Il était modéré, pieux, équitable, ennemi du faste et bon économe. Son caractère le portait à la paix, et ce fut toujours la nécessité qui lui mit les armes à la main. De CHRISTINE, fille d'Ernest, électeur de Saxe, qu'il avait épousée en 1478, il laissa un fils qui suit; et Elisabeth, mariée à Joachim, margrave de Brandebourg.

CHRISTIERN II, ROI DE DANEMARCK.

1513. CHRISTIERN II, né le 2 juillet 1481, reconnu pour successeur du roi Jean, son père, dès l'an 1486, lui succéda réellement en 1513 aux royaumes de Danemarck et de Norwège. L'année suivante, il fut couronné, dans le mois de mai, roi de Danemarck, à Copenhague, par l'archevêque de Lunden, et ensuite roi de Norwège à Opslo, par l'archevêque de Drontheim. Il épousa, le 12 août 1515, ISABELLE D'AUTRICHE, sœur de Charles-Quint, princesse âgée pour lors de quinze ans. Ce fut à l'occasion de cette alliance qu'il fit venir des Pays-Bas un nombre de paysans pour apprendre aux Danois à préparer le laitage et à cultiver les légumes. Christiern les plaça dans l'île d'Amac, vis-à-vis de Copenhague; et d'une lande sablonneuse, ils en firent bientôt, comme elle est encore aujourd'hui, un jardin d'un aspect riant et d'un excellent produit. Ayant perdu, l'an 1517, sa maîtresse Dyvecke, il fait décapiter Torben-Oxe, gouverneur de Copenhague, soupçonné d'être l'auteur de sa mort. Sigebrite, mère de Dyvecke, conserve le pouvoir que sa fille lui avait procuré sur l'esprit du roi. Elle devint la principale cause des malheurs de ce monarque, par les conseils pernicieux qu'elle lui donna. Cette même année, Christiern commence à se former un parti en Suède par les intelligences qu'il entretient avec Gustave Troll, archevêque d'Upsal. L'an 1518 et l'an 1519, il fait plusieurs expéditions infructueuses en ce royaume. Mais il fut dédommagé de ces revers, l'an 1520, par une bataille où Stenon-Sture reçut une blessure, dont il mourut au mois de février de la même année.

1520. CHRISTIERN, reconnu roi de Suède par les états assemblés à Upsal, le 6 mars, ratifie à Copenhague, le 7 avril suivant, les conditions auxquelles on lui défère cette couronne. (*Voyez* les rois de Suède.) En conséquence Krumpen, son général en Suède, accorde des lettres de sûreté à tous ceux qui en demandent, soit pour leur personne, soit pour leurs biens. Christine Gyllenstierna, veuve du dernier administrateur, refusé d'accéder à la convention d'Upsal, et s'étant renfermée

dans Stockholm, elle ranime le courage des citoyens, et se met en état de soutenir le siége. La ville de Lubeck, jalouse des progrès de Christiern, envoye du secours à cette héroïne, dont l'exemple enhardit les paysans et les excite à reprendre les armes contre les Danois. Christiern, apprenant les avantages qu'ils remportent sur ses troupes, met à la voile, arrive devant Calmar, qui refuse de lui ouvrir ses portes, et va relâcher près de Stockholm, vers le milieu de mai. Cette ville, après trois mois de siége, s'étant laissée gagner par les sollicitations de deux évêques, et par les promesses magnifiques du roi, consent, malgré les représentations de Christine, à capituler. Christiern y fait son entrée, le 7 de septembre, avec beaucoup de pompe, et au milieu des acclamations publiques. Le 4 novembre suivant, il est couronné par Gustave Troll, archevêque d'Upsal. Mais la joie de cette cérémonie se change bientôt en deuil. Christiern, réfléchissant qu'il ne peut être assuré du trône de Suède, tant que les principales familles de ce royaume subsisteront, prend le parti de saisir l'occasion où elles se trouvent toutes rassemblées sous sa main pour les exterminer. Cette résolution affreuse est approuvée de son conseil, dont les membres étaient aussi vils par l'obscurité de leur naissance que par la bassesse de leurs sentiments. Pour garder néanmoins quelque forme, il fait déférer en plein sénat, par l'archevêque d'Upsal, ceux qu'il dévouait à la mort, comme coupables d'hérésie, et cela en vertu de l'excommunication prononcée deux ans auparavant par l'archevêque de Lunden contre l'administrateur et ses adhérents. Les accusés sont aussitôt arrêtés et condamnés à perdre la vie par une commission établie à ce sujet. Le lendemain (8 novembre) ils sont amenés dans la place publique au nombre de quatre-vingt-quatorze, ayant deux évêques à leur tête, et décapités à la vue du peuple qui fond en larmes. Le roi défend qu'on leur donne la sépulture, comme il avait empêché qu'on ne leur donnât des prêtres pour les préparer à la mort, et ordonne qu'ils soient jetés sur un bûcher pour être réduits en cendres. Etant sorti après cela de Stockhom, il fait dresser des gibets dans toutes les villes qu'il traverse, pour y attacher les ennemis que ses défiances lui nomment. Les historiens suédois font état de six cents personnes qu'il fit périr à la suite de son couronnement. De retour en Danemarck, l'an 1521, il nomme au siége vacant de Lunden, Dideric Slagheck, l'un de ses ministres, et celui principalement qui l'avait porté à répandre tant de sang. C'était un homme de néant, westphalien de naissance, et barbier de sa première profession. Les troubles qu'il excita en Suède, après le départ du roi, par ses rigueurs, ses extorsions et son impudente tyrannie, déterminèrent ce prince

à le rappeler et à l'envoyer prendre possession de son siége. Sur ces entrefaites arrive un nonce du pape pour se plaindre de l'exécution des ecclésiastiques enveloppés dans le massacre de Stockholm. Christiern, pour s'excuser, en rejette la faute sur les conseils de Slagheck; et pour expier son crime aux yeux du pape, il fit brûler vif cet homme, le 24 janvier 1522, dans le marché de Copenhague, sûr en cela de ne point violer, de nouveau, les immunités ecclésiastiques, parce que Slagheck n'avait point encore reçu ses bulles de Rome. Gustave Vasa, l'un des cinq ôtages que Christiern avait emmenés, l'an 1518, de Suède en Danemarck, s'était échappé depuis long-tems de sa prison. De retour en sa patrie, il travailla à la délivrer de la tyrannie de Christiern. Après avoir couru bien des dangers, il avait enfin trouvé un asile en Dalécarlie, dont les peuples s'étaient dévoués à sa fortune. Ils lui formèrent une petite armée, à la tête de laquelle il parcourut la Suède, et soumit diverses places. Son parti grossissant de jour en jour, il se trouvait au printems de 1522 presque égal en force aux Danois. Ce fut alors qu'il prit le titre d'administrateur de Suède. Les Lubeckois vinrent à son secours et lui fournirent des vaisseaux. Christiern restait cependant en Danemarck, où il était retenu par la crainte d'une révolte qui se tramait sourdement en Jutland. Elle éclata, l'an 1523, par une lettre que les états de cette province, assemblés à Wibourg, écrivirent au roi, le 20 janvier, pour lui déclarer qu'ils renonçaient à son obéissance. Dans le même tems ils députent au duc de Holstein, Frédéric, oncle du roi, pour lui offrir la couronne. Ce soulèvement s'étant communiqué rapidement aux autres provinces, Christiern, après avoir tenté inutilement de l'apaiser, prend le parti de la fuite, et s'embarque, le 24 avril, au port de Copenhague, emmenant avec lui Sigebrite, la cause de ses malheurs et l'instigatrice de ses crimes. Il est remarquable que ce qui occasionna la révolte des Jutlandais, ce fut un édit de ce prince qui aurait dû lui mériter leur estime. Par cette loi, datée du dimanche de la Trinité (15 juin) 1522, Christiern défendait de piller, comme on avait coutume, les effets des vaisseaux qui avaient fait naufrage, et ordonnait à ses officiers de les recueillir avec soin pour les rendre fidèlement aux propriétaires. On peut juger par là de la barbarie où étaient encore les Danois, et des motifs qui les animaient contre le roi Christiern. Ce prince, après avoir erré pendant huit ans en Allemagne et dans les Pays-Bas, fit, l'an 1531, à l'aide des Hollandais, une descente en Norwège, où il eut d'abord quelques succès. Mais, assiégé l'année suivante dans Opslo par les Danois, il obtint de leurs généraux un sauf-conduit pour aller trouver le roi, son neveu. Ce dernier, sans avoir voulu le

voir, le fit conduire prisonnier au château de Sonderbourg, dans l'île d'Alsen. Il y passa dix-neuf ans, au bout desquels il fut transféré dans celui de Callandbourg, en Sélande, où il mourut le 25 janvier 1559, laissant une mémoire si odieuse, qu'on l'a surnommé le Néron du Nord. Il faut néanmoins avouer que son gouvernement fut beaucoup moins odieux au peuple qu'à la noblesse. C'était sur elle que portaient presque tous ses coups; et souvent elle se les était attirés par son indocilité, par son esprit factieux, par la tyrannie qu'elle exerçait sur le peuple, dont Christiern se donnait pour le vengeur. ISABELLE, épouse de ce prince, partagea fidèlement ses disgrâces tant qu'elle vécut, et montra dans l'une et l'autre fortunes, toutes les vertus qui convenaient à son sexe, à son rang et à sa situation. Elle mourut dans un château près de Gand, le 19 janvier 1526. De son mariage sortirent trois enfants; Jean, né l'an 1518, élevé par le fameux Corneille Agrippa, et mort en 1532; Dorothée, femme de Frédéric II, électeur palatin; et Christine, mariée en premières noces à François-Marie Sforce, duc de Milan, puis à François Ier., duc de Lorraine.

FRÉDÉRIC I, DIT LE PACIFIQUE, ROI DE DANEMARCK ET DE NORWÈGE.

1523. FRÉDÉRIC, duc de Sleswick-Holstein, né, suivant M. Mallet, l'an 1471, et selon Hubner, l'an 1456, s'étant rendu à Wibourg, où les états de Jutland étaient assemblés, y fut proclamé roi de Danemarck et de Norwège, dans le mois de janvier 1523, après avoir signé une capitulation, dont un des articles accordait aux nobles le droit de vie et de mort sur leurs paysans. La Sélande et la Scanie furent les seules provinces qui refusèrent de le reconnaître. Etant passé dans la première, il investit, le 10 juin, Copenhague, avec le secours des Lubeckois, qui en tinrent le port bloqué. Il fit, en même tems, le siége de Malmoé, dans la Scanie. L'une et l'autre places se rendirent le 6 février de l'année suivante. Le 10 août de celle-ci, Frédéric est couronné à Copenhague, par Gustave Troll, archevêque d'Upsal. Peu de tems après il a une entrevue à Malmoé, avec Gustave, roi de Suéde, dans laquelle il obtient la restitution du Blecking, dont les Suédois s'étaient emparés. Il eût aussi désiré celle de l'île de Gothland. Mais elle était alors entre les mains du général Norbi qui la défendait contre l'un et l'autre monarques, et exerçait de là le métier de pirate sur la mer Baltique. Cet usurpateur fut contraint de la rendre l'année suivante au roi de Danemarck, qui lui donna en échange le gouvernement de Solwisbourg,

en Scanie. La religion éprouva, l'an 1525, une grande révolution en Danemarck. Frédéric ayant embrassé le Luthéranisme, autorisa la liberté de conscience par un édit, portant *que chacun se conduisît en sa croyance, comme devant en rendre raison à Dieu.* Ayant assemblé, l'an 1527, les états à Odensée, il y fit confirmer son édit malgré la réclamation des évêques, permettant aux religieux d'abandonner leurs cloîtres, pour rentrer dans le siècle, et aux prêtres de se marier, avec défense aux prélats de s'adresser à d'autre tribunal qu'à celui du roi, pour les affaires ecclésiastiques. La ville de Malmoé fut la première qui renonça publiquement à l'obéissance qu'elle avait rendue jusqu'alors à l'église romaine. Les autres villes de Danemarck ne tardèrent pas à suivre son exemple. L'an 1533, Frédéric meurt le 3 avril, à Gottorp, où il fit sa résidence pendant presque tout le cours de son règne. Son corps fut déposé dans la cathédrale de Sleswick. Il avait épousé, 1°., le 19 août de l'an 1500, ANNE, fille de Jean, électeur de Brandebourg (morte le 23 mai 1514) dont il laissa un fils, qui suit; et Dorothée, née l'an 1504, mariée, l'an 1525 à Albert, duc de Prusse; 2°., SOPHIE, fille de Bogislas IX, duc de Poméranie, qu'il épousa en secondes noces, l'an 1518, (morte en 1568) lui donna trois fils: Jean, né l'an 1521, mort le 2 octobre 1580, à Haterslebe où il faisait sa demeure, avec la jouissance d'un tiers du Holstein; Adolphe, duc de Sleswick et de Holstein-Gottorp; et Frédéric, né l'an 1529, évêque d'Hildesheim et de Sleswick, mort le 27 octobre 1556. Du même lit, Frédéric eut aussi deux filles: Elisabeth, née le 14 octobre 1524, mariée, 1°., en 1543, à Magnus, duc de Mecklenbourg; 2°., en 1556, à Ulric, duc aussi de Mecklenbourg; et Dorothée, femme de Christophe, autre duc de Mecklenbourg. On remarque que ce fut depuis le règne de Frédéric Ier. seulement, que la plupart des familles nobles de Danemarck se sont distinguées par un surnom. Auparavant chacun se contentait de s'appeler de son nom de baptême et de celui de son père, joint à celui de *Son* ou de *Sen*, qui veut dire *fils*. Les familles nobles ne se distinguaient que par leurs armoiries. Frédéric est le premier roi de Danemarck, qui ait fait mettre dans les siennes un lion sautant par dessus neuf cœurs.

INTERRÈGNE.

1533. Après la mort du roi Frédéric, l'intérêt de la religion divisa les Danois en deux partis, touchant l'élection de son successeur. Christiern, son fils aîné, avait pour lui les Luthériens, dont il avait embrassé les opinions. Les Catholiques

portaient Jean, son second fils, attaché à la religion de ses pères. Les divers ordres de l'état s'étant assemblés, le 24 juin, à Copenhague, les évêques y prennent le dessus, et font rendre, le jeudi après la Visitation (3 juillet), un décret favorable à la religion catholique. Mais ces prélats et leurs partisans ayant insisté à ce que les députés de Norwège fussent appelés pour le choix d'un souverain, qui devait leur être commun, l'affaire est renvoyée à la Saint-Jean de l'année suivante, par le sénat qui demeure, pendant cet intervalle, maître du gouvernement. La régence de Lubeck, voyant le Danemarck sans chef, et ses membres divisés, forme le projet de se rendre maîtresse du commerce de la mer Baltique. Marc Meyer, qui, de serrurier de Hambourg était devenu bourgmestre de Lubeck, et Georges Wullenwever, qu'il avait fait entrer dans la magistrature, s'intriguent pour faire interdire ce commerce aux Hollandais, tant en Danemarck, qu'en Suède. Ces deux hommes s'étaient rendus maîtres du gouvernement de Lubeck, après en avoir altéré la constitution. N'ayant pu entraîner le sénat de Danemarck dans leurs vués, ils feignent de vouloir rétablir le roi Christiern II, arment en sa faveur, et mettent à la tête de leurs troupes de terre Christophe d'Oldenbourg, son parent. Ce général, après avoir ravagé le Holstein, passe dans l'île de Sélande, et s'empare de Roschild, tandis que la flotte de Lubeck tient bloquée celle des Danois dans le port de Copenhague, dont les bourgeois s'étaient déclarés pour leur maître détrôné. Après quelques sommations, les portes de cette capitale lui sont ouvertes. Il y entre triomphant, et fait prêter serment de fidélité à Christiern II. De là il se rend à Malmoé, dont la conquête ne demandait que sa présence. Maître de la place aussitôt qu'il a paru, il assemble les états, et y fait proclamer roi, de nouveau, Christiern II. A cette nouvelle le sénat, assemblé à Rye, en Jutland, précipite son élection, et décide entre les deux princes qui avaient, jusqu'alors, partagé les suffrages.

CHRISTIERN III.

1534. CHRISTIERN III, duc de Holstein-Sleswick, né l'an 1502, est proclamé roi de Danemarck, par le sénat, à Rye, le 4 juillet 1534. Après avoir reçu le serment de fidélité de la noblesse et du clergé de Jutland, il conduit une armée dans l'île de Fionie, dont Christophe d'Oldenbourg venait de conquérir la plus grande partie. Il la soumet sans peine; mais aussitôt qu'il a tourné le dos, le comte d'Oldenbourg y ayant reparu avec une petite armée, la fait rentrer sous ses lois. De là il envoie un de ses officiers, nommé Clément, à la conquête

du Jutland. Clément fait des progrès dans cette province, dont la noblesse et le haut clergé se réfugient à Randers. Mais le nouveau monarque étant survenu, force Clément dans Albourg, et l'ayant pris, il le fait décapiter. Le Jutland, après cela, ne fut pas difficile à recouvrer. Les paysans de cette province, qui avaient favorisé l'invasion de Clément, sont punis par la diminution de leurs droits. La noblesse, depuis ce tems, acquit sur eux une autorité peu différente de celle des maîtres sur leurs esclaves. L'an 1535, les armes du roi font des progrès en Scanie, à la faveur d'un secours que le roi de Suède lui avait envoyé. Meyer, ce chef des Lubeckois, est pris dans Helsimbourg, où il s'était réfugié, et conduit à Vatberg, dont il a l'adresse de se rendre maître, après en avoir fait égorger la garnison. Descente du roi dans l'île de Fionie. Il y fait quelques progrès; mais la place d'Assens, qu'il assiége, lui oppose une vigoureuse résistance. Une bataille qu'il y gagne sur les ennemis, le met en possession de l'île entière. Il passe en Sélande, et forme le siége de Copenhague. Pendant le cours de cette entreprise, l'une des plus longues et des plus mémorables dans l'histoire du Nord, il prend diverses places aux environs de Copenhague, va trouver ensuite le roi de Suède, son beau-frère, avec lequel il fait un traité d'alliance, et à son retour, il trouve ses affaires si avancées, qu'il ne lui reste plus que deux places importantes à soumettre, Copenhague et Malmoé. Meyer, forcé dans Varberg, avait été conduit en Sélande, où il avait été décapité. L'an 1536, conférence de Hambourg entre les députés du roi et ceux de Lubeck. On y conclut, le 14 février, un traité de paix entre ce prince et la régence qui retire, en conséquence, les troupes qu'elle avait au service des rebelles. Le siége de Copenhague continue malgré cette défection. Malmoé se rend à composition, le 6 avril. Enfin Copenhague, après avoir vainement attendu les secours de la reine Marie, gouvernante des Pays-Bas, et de Frédéric, depuis électeur palatin, gendre du roi déposé, et avoir éprouvé, dans cette attente, toutes les horreurs de la famine, prend le parti de capituler le 29 juillet, et obtient du roi le pardon, avec la confirmation de ses priviléges. Au mois d'octobre suivant, Christiern ayant assemblé les états de Danemarck dans cette ville, y fait abolir, par un recès du lundi après la Saint-Simon (30 octobre) la religion catholique dans toute l'étendue du royaume. Les évêques, en conséquence, sont destitués, et on nomme à leur place, sur l'avis de Luther qu'on avait consulté, des surintendants, qui reprirent, dans la suite, le titre d'évêques. L'an 1537, Christiern est couronné, le 12 août, à Copenhague, avec de nouvelles cérémonies, par Jean Bugenhag,

pasteur luthérien de Wittemberg et professeur de cette université. Ce ministre fut chargé ensuite de dresser un formulaire de foi et de discipline, lequel, ayant été approuvé par Luther, fut revêtu d'un décret du roi et du sénat, puis envoyé dans tout le royaume, pour y être observé. Dans une diète, qui se tint la même année à Copenhague, on dressa un recès, dont le principal article porte : que la Norwège sera désormais et pour toujours incorporée au Danemarck. Dès ce moment la Norwège perdit son conseil d'état, fut regardée comme province du Danemarck, et administrée par des gouverneurs danois. Christiern conclut à Fontainebleau, par ses ambassadeurs, le 29 novembre 1541, un traité d'alliance avec le roi François Ier.; traité dans lequel ils se donnèrent, pour la première fois, ce titre de *frères*, devenu depuis si commun et si vain entre les princes. (Mallet.) Il n'y avait point encore alors en Danemarck de version de l'écriture sainte en langue vulgaire. Christiern, l'an 1545, chargea les professeurs de l'académie de Copenhague de la traduire en danois. Cette version fut faite sur la traduction allemande de Luther. L'an 1559, ce prince meurt à Colding, le 1er. janvier, à l'âge de cinquante-six ans. Il laissa de DOROTHÉE DE SAXE, son épouse, morte en 1571 : Frédéric, son successeur; Magnus et Jean, ducs de Holstein; Dorothée, femme de Guillaume le Jeune, duc de Brunswick; et Anne, mariée, en 1548, à Auguste, électeur de Saxe. Christiern III, persuadé que la vraie gloire des souverains consiste à faire le bonheur de leurs peuples, donna toute son application à ce grand objet. Ce fut dans cette vue qu'il protégea les arts, les sciences, l'agriculture, l'industrie et le commerce; qu'à l'éclat des exploits militaires, il préféra la voie moins brillante des négociations, qu'il abrégea les longueurs de la procédure, corrigea et réduisit en un meilleur ordre les lois du Danemarck : heureux s'il n'eût pas touché à la religion.

FRÉDÉRIC II.

1559. FRÉDÉRIC II fut reconnu sans contradiction pour successeur de Christiern, son père, qui l'avait fait couronner roi de Danemarck, suivant le rit de la nouvelle réforme, l'an 1542. Dès qu'il eut commencé à manier les rênes du gouvernement, il forma le projet de réduire les Dithmarses, peuple jaloux de sa liberté, et résolu de tout sacrifier pour la maintenir. Adolphe, duc de Holstein, son oncle, se joignit à lui pour cette expédition, dans l'espérance d'en partager le fruit. Elle fut heureuse. Les deux princes, après avoir emporté d'assaut la ville de Meldorp, gagnèrent, près de Heide, une sanglante ba-

taille qui força les Dithmarses à recevoir la loi des vainqueurs. Frédéric, l'an 1563, déclara la guerre à la Suède. Elle dura l'espace de sept ans, et finit l'an 1570, au mois de novembre, par un traité de paix avantageux au Danemarck. Frédéric, dans la suite de son règne, ne s'occupa qu'à procurer le bien de ses états. Il mourut, âgé de cinquante-quatre ans, à Anderscow, le 4 avril de l'an 1588, laissant de LOUISE DE MECKLENBOURG, qu'il avait épousée le 20 juin 1552 (morte le 4 octobre 1631), Christiern, son successeur; Jean, mort à Moscow l'an 1600, sur le point d'épouser Axanie, fille du czar Boris; Ulric, évêque de Schwerin; Anne, femme de Jacques VI, roi d'Ecosse; Hedwige, mariée, en 1602, à Christian II, électeur de Saxe; et d'autres enfants.

CHRISTIERN IV.

1588. CHRISTIERN IV, né le 12 avril 1577, succéda au roi Frédéric, son père, à l'âge de onze ans, sous la conduite de quatre régents. Devenu majeur, il fut couronné le 19 août (N. S.) de l'an 1596. Il refusa, la même année, de prendre part à la guerre de l'Espagne contre la Hollande, malgré les sollicitations qu'on lui fit de part et d'autre pour obtenir son alliance. L'amitié lui fit entreprendre, l'an 1606, un voyage en Angleterre pour voir la reine, sa sœur, et le roi Jacques, son beau-frère. S'étant brouillé, l'an 1611, avec la Suède, il lui déclara la guerre, et se mit à la tête de son armée avec laquelle il se rendit maître de Calmar : il fit en ce royaume d'autres conquêtes qui furent rendues à la paix conclue le 28 janvier de l'an 1613.

La découverte du cap de Bonne-Espérance ayant ouvert aux peuples de l'Europe le commerce des Indes orientales, Christiern voulut s'y faire un établissement. Il fit partir, dans ce dessein, l'an 1618, pour l'Inde, une escadre dont le chef acquit, sur la côte de Coromandel, un territoire où l'on a bâti depuis la ville de Tranquebar et la forteresse de Danebourg. Christiern fonda, l'an 1623, à Soroë, une académie pour la noblesse, et y attacha de grands revenus. Il bâtit, la même année, dans l'île d'Amac, la ville de Christianhafen, ou *port de Christiern*. L'an 1625, il devint chef de la ligue formée pour le rétablissement de l'électeur palatin. Il fut battu, le 27 août 1626, par Tilli, près de Lutter, et obligé, dans la même année, par Walstein, de regagner le Holstein, après avoir été chassé du Brandebourg, de la Silésie et du Mecklenbourg. L'année suivante, ses troupes, commandées par le marquis de Bade-Dourlach, s'étant laissé enfermer par ce même Walstein, le 25 septembre, furent tail-

lées en pièces ou faites prisonnières, à l'exception du général et d'un petit nombre d'officiers qui se sauvèrent par la fuite. Le Holstein presque tout entier devint le prix de cette victoire. Glukstadt et Krempen furent les deux seules places qui résistèrent aux vainqueurs. Christiern, l'an 1629, fait la paix, le 27 mai, avec l'empereur, à Lubeck. Ce fut en 1639 qu'une paysane, appelée Catherine Swens, trouva, près du village de Galbus, au comté de Schackenbourg, dans le Jutland, la célèbre corne d'or de Tondern, en donnant du pied contre cette corne qui sortait de terre. On la conserve aujourd'hui dans le cabinet royal des curiosités de Copenhague. Elle a dans sa courbure environ cinq quarts d'aune, et en droite ligne seulement une aune de long. Le gros bout a de diamètre cinq pouces. Elle est de l'or le plus pur, et son poids est de sept livres cinq onces et demie. On l'estime douze cents écus de l'empire. L'explication des figures tracées entre les sept cercles dont elle est garnie, a souffert bien des difficultés et causé bien des disputes littéraires. On trouva, l'an 1737, une pareille corne dans la même contrée. Outre la quantité de figures qui y sont tracées, on y lit une inscription en langue gothique-runique, qui signifie, suivant l'explication de Graner, *pour indiquer les heures*. C'est donc une espèce de cadran solaire. (Busching.) L'an 1643, nouvelle rupture du Danemarck avec la Suède. Ce fut Christiern qui fit la première déclaration de guerre; en quoi il fut désapprouvé par les états du royaume. Il comptait sur les secours de l'empereur Ferdinand. Mais les succès des Français et des Suédois en Allemagne ne permirent pas à Ferdinand de partager ses forces. Christiern voulut en vain intéresser la Pologne dans sa querelle. Un ambassadeur envoyé de France au roi Uladislas VII, l'empêcha de se rendre aux sollicitations du Danois. Les Suédois, par une irruption subite, se rendirent maîtres, en 1643, du Jutland et d'une partie du Holstein. Christiern, l'anné suivante, ayant armé une flotte qu'il commanda en personne, présenta la bataille aux Suédois, et reçut deux blessures dans l'action: la nuit sépara les combattants. Dans un autre combat, livré le 23 octobre de la même année, entre les îles de Fémeren et de Laland, la flotte danoise fut entièrement défaite. La France s'étant rendue médiatrice, engagea les deux couronnes à conclure, le 23 août 1645, un traité de paix qui valut aux Suédois la ville de Wisbi, le Halland et plusieurs îles que le Danemarck leur céda pour caution du traité. Christiern mourut le 9 mars (V. S.) 1648 : heureux s'il n'eût jamais suivi que ses goûts pacifiques. Ce fut lui qui bâtit, en 1600, Christianstadt, en Scanie. D'ANNE-CATHERINE DE BRANDEBOURG, qu'il avait épousée le 27 novembre 1697 (morte le 29 mars 1612) il laissa

Frédéric, son successeur. Christine Munk, sa maîtresse, lui donna trois fils et trois filles. Christiern fut brave, mais il manqua de politique, et traita durement ses sujets.

FRÉDÉRIC III.

1648. FRÉDÉRIC III, né le 18 mars 1609, fut élu par les états pour succéder à Christiern, son père, malgré les brigues du comte Waldémar, son beau-frère. Mais la noblesse qui n'avait consenti qu'avec peine à cette élection, mit des bornes si étroites à l'autorité royale, qu'elle ne laissa presque subsister que le titre de roi. Frédéric sut bien, dans la suite, se tirer des entraves où on l'avait mis. L'an 1657, le 3 juin, il déclare la guerre à la Suède. Mais il est forcé, l'année suivante, à demander la paix, et conclut, le 28 février, à Roschild, un accommodement désavantageux avec le roi Charles-Gustave, qui était venu camper devant Copenhague. Les hostilités entre ces deux princes recommencent presque aussitôt. Copenhague, le 11 août 1658, est assiégé par les Suédois. Les bourgeois font la plus belle défense; et, le 11 février 1659, après avoir repoussé un assaut donné à leurs remparts, ils obligent les Suédois à lever le siége. Frédéric, l'an 1660, signe à Copenhague, le 6 juin, un nouveau traité de paix avec la Suède, par lequel il lui cède la Scanie, l'île de Rugen, le Halland et le Blecking. Mais voici un événemnet plus mémorable de la même année pour le Danemarck. Les états assemblés, le 25 octobre, à Copenhague, défèrent au roi le pouvoir absolu, et déclarent le trône héréditaire dans sa famille. Cette étonnante révolution, l'une des plus singulières qu'offrent les annales des peuples, et peut-être la plus imprudente, fut le résultat de la délibération d'un instant. Le clergé et le peuple, également blessés de la supériorité que la noblesse s'attribuait, la forcent tout à coup de remettre entre les mains d'un seul le pouvoir législatif dont elle abusait. Depuis cette époque célèbre jusqu'à la mort de Frédéric, le Danemarck jouit d'un calme bien nécessaire après les orages qui l'avaient troublé. Ce prince termina ses jours à Copenhague, le 19 février 1670, à l'âge de soixante et un ans, laissant le royaume dans un état florissant. Il avait épousé, le 18 octobre 1643, SOPHIE-AMÉLIE, fille de Georges, duc de Lunebourg, morte le 20 février 1685, dont il laissa Christiern, son successeur; Georges, qui fut marié avec Anne, reine d'Angleterre; Anne-Sophie, femme de Jean-Georges, électeur de Saxe; Frédérique-Emilie, femme de Christiern-Albert, duc de Holstein; Guillelmine-Ernestine, femme de Charles, électeur palatin, et Ulrique-Eléonore, mariée à Charles XI, roi de Suède.

CHRISTIERN V.

1670. CHRISTIERN V, né le 18 avril 1646, déclaré, dès l'an 1655, successeur du roi Frédéric III, son père, lui succéda l'an 1670. Ce prince ayant appris, l'an 1675, la défaite des Suédois par l'électeur de Brandebourg, obligea le duc de Holstein-Gottorp, qu'il avait attiré à Rendsbourg, de consentir, par traité signé le 10 octobre, à recevoir garnison danoise dans ses places. Tranquille du côté du Holstein, Christiern déclara la guerre à la Suède. Elle dura quatre ans, et finit, l'an 1679, par une paix signée à Saint-Germain-en-Laye, le 2 septembre, avantageuse aux deux puissances. L'une et l'autre se réunirent, l'an 1691, pour conclure avec la France un traité de commerce dont elles ont retiré de grands avantages. Le duc de Holstein rompit cette union, l'an 1697, en s'alliant avec la Suède, pour se tirer de la domination du Danemarck. Christiern, instruit de cette négociation, se jette sur le Holstein, et s'empare des forts de Holm et de Sorcher. Mais ses infirmités ne lui permirent pas de pousser plus avant ses conquêtes. Il mourut à Copenhague, le 4 septembre 1699, dans la cinquante-quatrième année de son âge, laissant de CHARLOTTE-AMÉLIE DE HESSE-CASSEL, sa femme, Frédéric, son successeur; Charles, mort le 8 juillet 1729; Guillaume, mort le 23 novembre 1705; et deux filles. Le code, qui est actuellement en vigueur pour le Danemarck, fut publié par Christiern V. Ce prince fondit en un seul corps les diverses lois qui étaient en usage auparavant, et rendit la jurisprudence uniforme dans ses états. Il avait fait bâtir dans sa capitale, en 1672, le palais de Charlottembourg.

FRÉDÉRIC IV.

1699. FRÉDÉRIC IV, né le 21 octobre 1671, succéda, le 4 septembre 1699, au roi Christiern, son père. Presque aussitôt il se ligue avec le roi de Pologne, Auguste, et le czar Pierre le Grand, contre Charles XII, roi de Suède. Il déclare en même tems la guerre au duc de Holstein, à l'occasion de l'évêché de Lubeck, dont Christiern, frère de ce dernier, s'était mis en possession. Charles XII vient, l'an 1700, au secours du duc, son beau-frère, accablé par le monarque danois; et en moins de six semaines il contraint, par le traité de Traventhal, du 18 août, Frédéric à restituer toutes les places qu'il avait prises dans le Holstein. Fréderic, le 21 février de l'an 1702, rend la célèbre ordonnance par laquelle il statue qu'il n'y aura plus d'hommes attachés à la glèbe, dits vornèdes, dans ses états. « Avant que » de faire un aussi grand changement, ce prince crut devoir

» prendre des précautions pour empêcher que les paysans, sé-
» duits par leur nouvelle liberté, n'abandonnassent la culture
» des terres. Ce fut autant pour les retenir dans la dépendance
» de leurs seigneurs que pour augmenter les forces de l'état,
» qu'il institua la milice nationale par ordonnance du 21 fé-
» vrier 1701. Par une autre ordonnance du 30 décembre 1702,
» il est statué que tous les garçons qui naissent dans une terre,
» doivent être enregistrés dans les rôles de la milice depuis
» l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de trente-cinq, et qu'ils
» ne pourront plus quitter leur demeure où le service de l'état
» les retient. Ainsi c'était attacher de nouveau le paysan à la
» culture des terres, mais par des motifs qui devaient lui paraî-
» tre plus nobles, et qui tournaient en même tems au profit
» du royaume. » (*Lettres sur le Danemarck.*) Frédéric n'étant que prince royal, avait commencé à voyager dans les cours étrangères. Rappelé par son père après un an de séjour à Paris, au moment où il allait passer en Italie, il avait conservé le désir de voir ce pays. Il le satisfit en 1708, sous le nom de comte d'Oldenbourg. Après quatorze mois d'absence il rentra dans ses états, et arriva dans sa capitale le 25 septembre 1709. L'un de ses premiers soins, à son retour, fut de profiter de la déroute que Charles XII avait essuyée à Pultawa, pour recouvrer la Scanie. Il passe dans cette province, et se rend maître d'Helsimbourg au mois de novembre de la même année. Mais, l'an 1710, ses troupes, commandées par Rantzau, sont défaites devant cette place, le 10 mars, par le général Steembok. Nouvelle victoire du même général sur le roi de Danemarck, le 20 décembre 1712, à Gadebusch, en Poméranie. Frédéric a sa revanche l'année suivante. Steembok, investi par les Danois, en venant au secours de Tonningen, au duché de Sleswick, est obligé de se rendre prisonnier, avec toute son armée, le 16 mai. La garnison de Tonningen ne laissa pas néanmoins de se défendre jusqu'à l'année suivante, et ne se rendit que par la plus honorable capitulation. Les armées de Saxe et de Prusse, réunies aux Danois, s'approchent, le 13 juillet 1715, de Stralsund. Le roi de Suède, qui s'y était enfermé, s'échappe furtivement, et le 22 décembre la place se rend. L'an 1720, paix conclue entre le Danemarck et la Suède, le 14 juin, a Stockholm. Frédéric alors mit bas les armes pour ne plus les reprendre le reste de son règne. La capitale du Danemarck éprouva, l'an 1728, un grand désastre dont les lettres se ressentirent. Le 20 octobre, un incendie terrible consuma un grand nombre d'édifices, et entr'autres la bibliothèque publique qui contenait vingt mille manuscrits, avec une quantité prodigieuse de livres imprimés : tout cela devint la proie des flammes. Frédéric

ne survécut que deux ans à ce malheur, étant mort à Odensée, le 12 octobre 1730, âgé de cinquante-neuf ans. C'est à ce prince que le Danemarck est redevable de l'ordre actuellement établi dans ce royaume : ordre si sage, que le roi de Danemarck est peut-être de tous les princes celui qui est servi avec le plus d'économie, et dont les revenus entrent avec le moins de frais dans ses coffres. Il fut le premier roi de Danemarck qui obtint en France le traitement de majesté ; ce fut le régent qui le lui accorda en 1718. Frédéric avait épousé, 1°., le 15 novembre 1695, LOUISE DE MECKLENBOURG, dont il eut Christiern, son successeur, et Charlotte-Amélie ; 2°. ANNE-SOPHIE DE REVENTLAU, le 4 avril 1721, dont il ne laissa point d'enfants.

CHRISTIERN VI.

1730. CHRISTIERN VI, né le 30 novembre ou 10 décembre (N. S.) de l'an 1699, succéda au roi Frédéric IV, son père, et fut couronné le 6 juin 1731. Son règne fut paisible et florissant. L'an 1732, il posa les fondements du magnifique palais de Copenhague, qui fut habité, l'an 1740, par la famille royale. Dans le même tems il acquit pour un million, du duc de Holstein, le duché de Sleswick. Il établit la même année une compagnie des Indes, avec privilége exclusif de négocier depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Chine. Les succès de cette compagnie furent assez grands pour alarmer les Hollandais et les Anglais. Ils en témoignèrent leur mécontentement à Christiern. C'était se plaindre à un père de la prospérité de sa famille. Le monarque, dont les forces étaient dans un état respectable, ne tint compte de ces remontrances, et continua sa protection à ses sujets établis à l'autre extrémité du monde. Une nouvelle facilité que Christiern procura, l'an 1736, au commerce, en augmenta considérablement l'activité. Par lettres-patentes du 29 octobre, il accorda un octroi pour l'établissement d'une banque à Copenhague. Le roi y donne cours, dans toutes ses recettes, aux billets qu'elle créera sans obliger personne à les recevoir. En conséquence on ouvre, dans le mois de novembre suivant, à Hovécus, une souscription de mille actions, qui est aussitôt remplie. La banque, dès le 11 mars 1737, commença ses opérations. Elle prêta à quatre pour cent sur les meilleurs effets, et parvint bientôt à réduire à ce prix dans le royaume l'intérêt de l'argent, qui était de cinq à six pour cent auparavant. La reine, de son côté, signala sa bienfaisance en fondant, l'an 1738, au château royal de Walloë, près de la petite ville de Kioge, dans l'île de Sélande, une abbaye pour seize demoiselles, dont l'abbesse doit être toujours une princesse et la

prieure une comtesse. Leur marque est un ruban rouge qu'elles portent de droite à gauche, et au bout duquel pend une croix avec l'image de la sainte Vierge et l'enfant Jésus. Christiern défendit, l'an 1741, les draps venant du dehors, l'année suivante les chapeaux étrangers, et, l'an 1744, les ouvrages des tissutiers-rubaniers, tant l'industrie avait fait de progrès sous son règne! Ce prince, digne d'un long règne, n'occupa le trône que seize ans, et mourut à Christianbourg le 6 août 1746, dans sa quarante-septième année, laissant de SOPHIE-MADELAINE DE BRANDEBOURG-CULMBACH, qu'il avait épousée le 7 août 1721, Frédéric, qui lui succéda, et Louise, mariée, le 1er. octobre 1749, à Ernest-Frédéric, duc de Saxe-Hilburgausen, morte le 4 août 1756.

FRÉDÉRIC V.

1746. FRÉDÉRIC V, né le 31 mars 1723, successeur du roi Christiern, son père, fut couronné le 4 septembre 1747, et mourut le 13 janvier 1766. Ce prince donna sa principale attention au progrès de l'industrie et à l'avancement du commerce. Il peupla l'île de Tassing d'environ quatre cents allemands, occupés à fabriquer de petites étoffes de laine. A son avénement au trône, le nombre des fabricants dans Copenhague n'allait pas au-delà de douze cents; à sa mort, il était au moins de quatre mille. Les forces de l'état augmentèrent en proportion; et le Danemarck qui, au XVIe. siècle, n'entrait point dans le système politique de l'Europe, se trouva, sous le règne de Frédéric, en état d'entretenir trente vaisseaux de guerre et une armée de quarante mille hommes. Frédéric, en mourant, dit à son fils qui allait monter sur le trône: *C'est une grande consolation pour moi, à mon dernier moment, de n'avoir jamais offensé personne, et de n'avoir pas une goutte de sang sur les mains;* paroles qu'il serait à souhaiter que pussent dire tous les souverains, en déposant le sceptre. Ce prince avait épousé, 1°. le 11 décembre 1743, LOUISE, fille de Georges II, roi d'Angleterre; 2°. le 8 juillet 1752, JULIE-MARIE DE BRUNSWICK-WOLFFENBUTTEL. Il eut:

Du premier lit:

1°. Christiern VII, qui suit;

2°. Sophie-Madelaine, née le 3 juillet 1746, mariée, en octobre 1766, à Gustave III, roi de Suède;

3°. Wilhelmine-Caroline, née le 10 juillet 1747, alliée, le 1er. septembre 1764, à Georges-Guillaume, prince héréditaire de Hesse-Cassel, comte de Hanau, depuis électeur le 27 avril 1803;

4°. Louise, née le 30 janvier 1750, mariée, le 30 septembre 1766, à Charles, prince héréditaire de Hesse-Cassel, second fils du landgrave;

Du second lit :

5°. Frédéric, prince de Danemarck, né le 11 octobre 1753, d'abord coadjuteur de l'évêché de Lubeck, élu en 1756 (1), marié, le 11 octobre 1774, avec *Sophie-Frédérique de Mecklenbourg-Schwerin*, née le 14 août 1758. Il a eu de ce mariage :

a. Christian-Frédéric, prince de Danemarck, né le 18 septembre 1786, marié, 1°., le 21 juin 1806, à Charlotte-Frédérique de Mecklenbourg Schwerin, née le 4 décembre 1784; 2°., le 21 mai 1815, Caroline-Amélie, princesse de Holstein-Augustenbourg, née le 28 juin 1796. Il a eu de son premier mariage un prince:

Chrétien-Frédéric-Charles, né le 6 octobre 1808;

b. Julienne-Sophie, princesse de Danemarck, née le 18 février 1788, mariée, le 22 août 1812, au prince Frédéric-Guillaume-Charles-Louis de Hesse-Philippsthal, fils du défunt landgrave Adolphe;

c. Louise-Charlotte, princesse de Danemarck, née le 30 octobre 1789, mariée, le 10 novembre 1810, à Guillaume de Hesse-Cassel, neveu de l'électeur actuel.

CHRISTIERN VII.

1766. CHRISTIERN VII, né le 29 janvier 1749, succéda à Frédéric, son père, le 13 janvier 1766. Il épousa, le 1er. octobre de la même année, CAROLINE-MATHILDE D'ANGLETERRE, sœur du roi Georges III, née le 22 juillet 1751 : les deux époux furent couronnés le 1er. mai 1767.

Ce prince, frappé des abus et des conséquences funestes qui résultaient des mariages illicites et clandestins, avait déjà rendu, le 8 décembre 1766, une ordonnance, qui déclarait nulles ces sortes d'alliances, et conservait aux pères et mères le droit de

---

(1) Cet évêché, depuis 1586, est occupé par des princes issus de la branche ducale de Holstein. Le zèle avec lequel ils s'opposèrent à la sécularisation de cette église, engagea le chapitre à s'obliger, en 1747, envers l'évêque Jean de Holstein, à choisir successivement six évêques dans sa branche.

déshériter leurs enfants qui en contracteraient de semblables sans leur consentement. Convaincu de l'utilité des voyages pour étendre la sphère de ses connaissances, il se mit en route au commencement de mai 1768, dans la vue de parcourir les états de l'Europe les plus renommés. Arrivé dans le Holstein, il y fit de sages réglements pour la liquidation des dettes dont ce duché se trouvait accablé. De là il se rendit, sous le nom de comte de Traventhal, à Berlin, et traversa ensuite la Hollande pour aller s'embarquer à Calais. Ayant fait voile le 11 août, il arriva le même jour à Londres. (*Gazette de France.*) Après avoir soigneusement examiné tout ce que cette capitale peut offrir de plus remarquable aux yeux d'un monarque observateur, et parcouru la plus grande partie de l'île, il s'embarqua à Londres, pour la France, le 14 octobre, et arriva le 21 à Paris. Rien n'y fut oublié par les princes et les autres personnes du premier rang pour lui témoigner la joie qu'on avait de le posséder; et rien de sa part ne fut omis pour répondre à ce brillant accueil. Il partit de Paris le 9 décembre suivant, retourna par l'Allemagne dans ses états, et rentra, le 13 janvier 1769, dans Copenhague, le même jour que, trois ans auparavant, il était monté sur le trône. Christiern en voyageant avait cherché des exemples; il en donna lui-même qui malheureusement n'ont été guère suivis. La peine de mort contre le vol fut abolie; les voleurs furent condamnés aux travaux publics, et leur supplice devint utile à la patrie; on transporta les cimetières hors des grandes villes, et la nuit seule fut destinée aux convois funèbres. Le roi fonda une école vétérinaire pour remédier aux maladies épizootiques, assez communes dans le Nord. Tout semblait calme et paisible, lorsqu'en 1772 une révolution subite donna aux Danois étonnés un spectacle jusqu'alors inconnu dans leur patrie. Le 18 janvier, le comte Struensée, qui de médecin du roi était devenu son ministre et son favori, le comte Brandt, et seize autres personnes d'un rang distingué sont arrêtés. La reine, avec la princesse sa fille, est conduite au château de Cronenbourg, et le prince royal remis entre les mains d'une gouvernante. Huit jurisconsultes des plus habiles ayant été nommés pour instruire les procès de ces prisonniers, le jugement qui intervient condamne Struensée à perdre la vie, après avoir eu le poing coupé, pour *avoir fait tort de six millions à la caisse royale*, *pour avoir falsifié une assignation sur le trésor royal*, *pour avoir fait des arrangements suspects dans la capitale.* Brandt fut condamné au même supplice, *pour forfaits commis par lui directement contre la personne sacrée du roi.* Celui-ci joua de la flûte dans sa prison pendant tout le tems que dura son procès. Tous deux lurent eux-mêmes leur sentence d'un œil tranquille; tous

deux dormirent paisiblement la nuit qui précéda l'exécution ; tous deux subirent la mort avec le même courage. Leurs complices furent condamnés à diverses autres peines.

La reine sortit du royaume, et fut confinée à Zell, dans l'électorat d'Hanovre, où elle mourut le 10 mai 1775, regrettée par ses vertus et ses malheurs. Un instant avant sa mort, ayant toute sa raison à elle, elle pardonna hautement aux ennemis qui l'avaient persécutée et calomniée pendant sa vie. Une indisposition mentale obligea le roi à confier les rênes du gouvernement, au prince royal, son fils, qu'il nomma régent du royaume, en 1784. Cette nomination concilia les partis les plus opposés, et malgré les orages qui ont agité l'Europe, la sagesse du prince royal et de ses ministres, conserva aux deux royaumes de Danemarck et de Norwège, la paix intérieure et extérieure. Cette tranquillité ne fut interrompue qu'en 1788, lorsque l'alliance de la Russie força le Danemarck à envoyer un corps de troupes contre la Suède ; mais au mois d'octobre de la même année, un armistice, conclu par la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, lui rendit la neutralité, qu'il a conservée pendant les premières guerres de la révolution française, et qui a tant contribué à la prospérité de l'état et des habitants. Le papier-monnaie, dont la première émission eut lieu en 1736, avait commencé à tomber après la guerre d'Amérique ; et en 1789, il perdait déjà un quart de sa valeur nominale ; mais le commerce se releva ensuite, et devint florissant. Par une convention, depuis 1794 jusqu'en 1799, le Danemarck et la Suède s'obligèrent à protéger mutuellement leur neutralité, par une flotte composée de vaisseaux des deux nations ; cette force maritime contraignit l'Angleterre à traiter ces puissances avec plus de ménagement. En 1800, le Danemarck entre dans la ligue du Nord, formée par Paul I[er]. et Buonaparte, et s'engage à mettre sa flotte en mer contre l'Angleterre. Le 28 mars 1801, l'amiral Parker, commandant la flotte anglaise, force le passage du Sund, qui lui était refusé, et se présente devant Copenhague, avec cinquante-sept voiles, dont vingt vaisseaux de ligne, neuf frégates, sept galiotes à bombes, onze bricks et autres bâtiments légers. Le 1[er]. avril, les Anglais commencent à attaquer le port ; le lendemain, bataille de Copenhague, qui dure quatre heures, et est très-meurtrière ; l'attaque est dirigée par l'amiral Nelson, qui détruit, en partie, la flotte danoise. Par la convention qui fut alors conclue dans la rade, le Danemarck rentra en possession des îles de Saint-Thomas et de Sainte-Croix, dans les Indes-Occidentales ; mais il fut contraint d'évacuer Hambourg. En 1807, Buonaparte ayant renoué la ligue du Nord sur ses pre-

mières bases, le cabinet britannique exigea que la flotte danoise lui fut livrée jusqu'à la paix générale; cette demande impérieuse ayant été rejetée avec indignation, les hostilités recommencèrent aussitôt. Le 16 août, les Anglais débarquent leurs troupes à trois milles de Copenhague. La garnison de cette ville était de huit mille hommes; mais malheureusement l'armée était sur le continent. Les Danois ne laissèrent point de faire la plus vigoureuse défense. Dans la nuit du 29 au 30 août, ils font une sortie, s'emparent de Fridericksberg, qu'ils brûlent, enlèvent seize pièces de canon aux Anglais et leur font trois cents prisonniers. Mais le 7 septembre, Copenhague capitule après trois jours et trois nuits de bombardement, l'incendie de cinq à six cents maisons, et une blessure dangereuse, qui mit hors de combat le général Peymann. Les résultats de cette funeste journée furent la perte de magasins immenses, et de toute la flotte danoise, consistant en vingt-huit vaisseaux de ligne, dont trois de quatre-vingts canons, seize frégates, neuf bricks, dix-huit chaloupes royales et vingt-six petits bâtiments de guerre. Le prince royal, dès le 15 août, avait envoyé au général Peymann l'ordre de la brûler, plutôt que de la livrer, mais l'officier porteur de cet ordre ayant été pris par les Anglais, le général n'en eut aucune connaissance. Cette perte fut suivie de la prise, en mer, de navires danois, chargés pour plus de cent millions de marchandises, et du fort de Flekkeroë, en Norwège, que les Anglais font sauter le 15 septembre. Ils évacuent Copenhague le 17 octobre, les 18 et 19, ils remettent le vieux et le nouveau holms (ports), et le 20 la citadelle. Cet événement fit encore perdre au Danemarck, ses colonies, les îles d'Anholt et de Héligoland, et enfin le fruit de dix-sept années de paix et de travaux. Pendant cette malheureuse catastrophe, le prince royal s'était empressé de se rendre de Kiel à Copenhague, pour ramener sur le continent le roi, son père; mais Christiern VII mourut à Rendsbourg, le 13 mars 1808, laissant de Caroline-Mathilde, son épouse;

1°. Frédéric VI, qui suit:

2°. Louise-Auguste, princesse de Danemarck, née le 7 juillet 1771, mariée le 7 mai 1786, à Frédéric-Christian, prince héréditaire de Holstein-Sunderbourg.

FRÉDÉRIC VI.

1808. Frédéric VI, né le 28 janvier 1768, déjà connu par la sagesse de son gouvernement pendant sa régence, est élu roi de Danemarck et de Norwège, le 13 mars 1808. Des évé-

nements de la plus haute importance signalèrent le commencement de son règne. La veille de son avénement, le Danemarck avait déclaré la guerre à la Suède; l'attaque de la Norwège, par les Suédois, fut repoussée, et cet événement causa une très-grande fermentation à Stockholm; elle fut telle, que plusieurs voix demandèrent hautement que la tête de Frédéric VI fut ceinte du diadème scandinave. Cependant la paix fut signée, le 10 décembre 1809, à Jœnkœping; mais le Danemarck continua la guerre contre l'Angleterre. Après les désastres de Napoléon en Russie, on traita de la paix avec la Grande-Bretagne, mais le roi Frédéric VI tint encore à son système de neutralité, et, pendant l'année 1813, ce fut en vain que les puissances alliées cherchèrent à le faire entrer dans leur coalition. Les troupes danoises occupèrent les villes de Hambourg et de Lubeck. A la fin de 1813, les troupes suédoises, faisant partie des armées alliées, sous le commandement du prince royal de Suède, pénètrent dans les pays de Holstein et de Sleswick. Le 15 décembre, un armistice fut conclu, entre les armées des deux couronnes, qui fut prolongé jusqu'au 6 janvier 1814, et procura la paix du 14 du même mois. Dans le même tems Frédéric VI exposa sa conduite politique, dans un manifeste qu'il termina en déclarant qu'il se réunit aux souverains alliés contre la France, pour coopérer au retour de la paix générale, objet des vœux de toutes les nations de l'Europe. Ce prince avait de justes sujets de plaintes contre Napoléon. Lors de l'enlèvement de la flotte danoise par les Anglais, il s'était formellement engagé à fournir des hommes et de l'argent. Une armée nombreuse, en effet, entra dans ses états, mais au lieu d'être aux frais du gouvernement français, l'entretien général de cette armée retomba sur le Danemarck, dont les ressources, dans cette guerre désastreuse, se trouvaient épuisées; les réclamations que l'on adressa à l'empereur Napoléon, à ce sujet, furent sans effet. Pendant l'hiver de 1812 à 1813, les troupes de cette nation, qui, conformément à la convention, auraient dû couvrir les frontières du Holstein, disparurent; le séquestre mis sur les marchandises qui appartenaient au Danemarck, dans les villes de Lubeck et de Hambourg, tandis que les troupes danoises combattaient comme auxiliaires à côté des troupes françaises; l'enlèvement du fond de la banque, qui existait dans cette dernière, l'abandon du maréchal prince d'Eckmühl, qui devait défendre le duché de Jutland, avec vingt mille hommes, tels sont les principaux griefs qui déterminèrent Frédéric VI à faire cause commune avec les puissances alliées. Par ce traité, du 14 janvier 1814, il fut stipulé que le Danemarck recevrait en échange

de la Norwège la Poméranie suédoise; et cette puissance s'engagea à fournir un contingent de dix mille hommes à l'armée des puissances coalisées. Cependant, dans les conventions arrêtées à Paris, en 1814, il fut décidé, par les puissances alliées, que la Norwège serait réunie à la Suède. Ce fut alors que le prince héréditaire, Christian-Frédéric, cousin du roi, entreprit de défendre cette contrée. Il s'en fit déclarer roi, dans le mois de juillet; mais n'ayant pas de forces suffisantes, trahi de plusieurs des siens, et ne pouvant s'opposer à une invasion appuyée par les plus puissants souverains, il fut obligé d'abandonner son projet, et d'abdiquer son nouveau titre. Lorsque la paix fut définitivement conclue, Frédéric VI se rendit au congrès de Vienne. Ce prince, dont les lumières égalent la sagesse, avait fondé, en 1811, l'université de Konsberg, en Norwège, et celle de Christiana, en 1812. Il a rendu l'administration intérieure du Danemarck un véritable modèle; c'est un des états de l'Europe où l'on jouit le plus de la liberté publique, et de la tolérance religieuse la plus étendue. Frédéric VI a épousé, le 31 juillet 1790, MARIE-SOPHIE-FRÉDÉRIQUE DE HESSE, née le 28 octobre 1767, fille de Charles de Hesse, frère de l'électeur. De ce mariage sont issues :

1°. Caroline, princesse royale de Danemarck, née le 28 octobre 1793;

2°. Wilhelmine-Marine, princesse de Danemarck, née le 17 janvier 1808.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE SUÈDE.

Le royaume de Suède, dont les premiers habitants furent les Cimbres, colonie des Cimmeriens, était anciennement composé de deux parties, qui tantôt avaient chacune leur roi particulier, tantôt étaient réunies sous un même souverain. Outre ces deux provinces, dont la première se nomme la Gothie, ou le Gothland, patrie des Goths, l'autre la Suède, proprement dite, il comprend aujourd'hui (1780), la Scanie, la Bothnie, la Finlande, la Laponie suédoise, l'île de Rugen, avec un grand nombre d'autres îles, et la Poméranie. La Suède reçut les premiers rayons de la foi dans le même tems que le Danemarck, et par le ministère des mêmes prédicateurs, saint Anschair, et le moine Vitmar. On fonda, pour le premier, en 830, l'archevêché de Hambourg. Gaubert, parent d'Ebbon, archevêque déposé de Reims, vint ensuite sur les traces de ces missionnaires en Suède. Il y fit quelques progrès; mais il en fut de la Suède comme du Danemarck : le Christianisme n'y fut bien établi qu'au dixième siècle.

Les historiens suédois le disputent avec ceux du Danemarck, sur l'antiquité de leurs monarchies. On ne peut disconvenir qu'elles ne soient, l'une et l'autre, très-anciennes, sans les faire néanmoins remonter aussi haut que ces écrivains le prétendent. Mais pour avoir une chronologie exacte et suivie des rois de Suède, il faut descendre, avec l'abbé de Vertot, jusqu'au milieu du douzième siècle, et commencer par Eric IX. La langue suédoise vient, ainsi que la danoise, de l'ancien langage de Scandinavie. Dans les tems du Paganisme, les Suédois se

servaient de caractères particuliers que l'on nommait *Runor*. La preuve nous en est fournie par les *pierres runiques* érigées près des tombeaux des anciens païens, et que l'on trouve encore dans presque toutes les provinces de Suède; ainsi que les *aunes runiques*, sur lesquelles sont gravés, en caractères runiques, des almanachs ou calendriers perpétuels avec les calculs qui y ont rapport.

ERIC IX, DIT LE SAINT.

L'an 1150, ERIC IX, ou HENRI, fils de Jeswar, fut élu, par les Suédois, pour leur roi; mais dans le même tems, les Goths élevèrent sur le trône, Charles, fils de Suercher. Grands débats sur cette double élection. Enfin les deux partis convinrent qu'Eric régnerait seul sur les Goths et les Suédois, qui ne feraient plus qu'une même nation, que Charles lui succéderait après sa mort, et qu'ensuite leurs descendants occuperaient le trône, chacun à leur tour. Eric, attaqué par les Finlandais, en 1154, gagna sur eux une grande bataille qui le rendit maître de leur pays. Ils étaient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à la tête desquels il mit saint Henri, archevêque d'Upsal, dont le siége avait été érigé en métropole, l'an 1148, par le pape Eugène III. (Pagi.) Ce prélat gagna la couronne du martyre dans sa mission, l'an 1157 (et non pas en 1161, comme Jean Magnus le marque dans son Histoire de Suède.) Eric s'appliquait en même tems à policer ses états par de bonnes lois. On a de lui un code qui porte son nom. Le zèle de ce prince pour le bon ordre, et sa piété, lui firent des ennemis, qui l'assassinèrent le jour de l'Ascension, 17 mai, de l'an 1162. Il est honoré comme martyr. (Pagi.) Eric avait fait dresser le code d'Uplande, dont la base se trouve dans les anciennes lois de Wiger Spas. Il en retrancha seulement ce qui tenait au Paganisme. Ce code fut tellement estimé, qu'on avait coutume de dire: *La loi de Dieu et de saint Eric*, et que cela passa en proverbe. Il composa et publia lui-même un code divisé en plusieurs chapitres, sous le titre de *Gardstrœtte*.

CHARLES VII.

1162. CHARLES VII, fils de Suercher, succéda au roi saint Eric, suivant les conditions faites entre eux. Il marcha sur les traces de son devancier, et rendit, à son exemple, la religion florissante dans ses états. Canut, fils de saint Eric, persuadé qu'il avait eu part à la mort de son père, lui déclara la guerre pour venger cet assassinat. On en vint, l'an 1168,

à une bataille où Charles perdit la vie. Sa veuve, après sa mort, se retira en Danemarck, avec ses enfants encore mineurs.

CANUT, DIT ERIC-SON.

1168. CANUT, fils de saint Eric, parvint au trône de Suède après la mort du roi Charles VII. Waldémar, roi de Danemarck, fit de vains efforts pour l'en faire descendre, et y placer l'aîné des enfants du roi défunt. Canut remporta sur ce prince une grande victoire, qui le rendit maître de toute la Suède. Son gouvernement fut équitable. Il mourut à Friesberg, dans la Gothie occidentale, l'an 1192.

SUERCHER III.

1192. SUERCHER III, fils du roi Charles VII, fut élu pour succéder à Canut Eric-Son. Eric, fils de ce dernier, voulut d'abord lui disputer la couronne; mais ensuite il se contenta d'être désigné son successeur. Suercher était soupçonneux et timide; il devint bientôt cruel et tyran. Ce prince fit mourir tous les parents de son prédécesseur, dans la crainte qu'ils ne voulussent le supplanter, ou., selon d'autres, pour venger la mort de son père. Eric seul eut le bonheur d'échapper à sa cruauté. Il prit les armes, et tua Suercher dans une troisième bataille, qu'il gagna sur lui, le 17 de juillet de l'an 1210.

ERIC X, CANUT-SON.

1210. ERIC CANUT-SON, ou fils de Canut, devint roi de Suède par la mort de son rival. Il renouvela l'ancien traité avec les enfants de Suercher I, et désigna, pour son successeur, Jean, fils de ce prince. Eric, après avoir régné paisiblement l'espace de dix ans, mourut l'an 1219. De sa femme RICHSA, fille de Waldémard I, roi de Danemarck, qu'il avait épousée en 1210, il laissa Eric, qui devint roi dans la suite; Hélène et Merette, mariées, l'une et l'autre, à deux seigneurs de la maison de Falkunger, l'une des plus puissantes de Suède, et Ingeburge, femme de Birger, seigneur suédois.

JEAN I.

1220. JEAN, fils du roi Suercher, monta fort jeune sur le trône de Suède, après la mort d'Eric, et eut pour tuteur Olaüs, archevêque d'Upsal. Il envoya, par le conseil de ce prélat, des missionnaires aux Esthoniens, qui les chassèrent. Ces peuples s'étant joints ensuite aux Careliens, aux Vandales

et aux Prussiens, inondèrent la Gothie, et massacrèrent, auprès de Lincoping, le duc Charles, avec un grand nombre de seigneurs, et l'évêque du lieu. Jean, peu de tems après cet événement, fut emporté par une maladie, l'an 1223. Les rayons de sagesse qu'il fit briller dans la courte durée de son règne, lui méritèrent le surnom de Bon.

ERIC XI, DIT LE BEGUE.

1223. ERIC, fils du roi Eric Canut-Son, succéda au roi Jean, en vertu du traité de succession alternative, conclu sous les régnes précédents. Canut, de la maison de Falkunger, beau-frère d'Eric, osa lui disputer le trône, et, vainqueur dans une première bataille, l'obligea de fuir en Danemarck. Eric, étant revenu peu de tems après, livra une seconde bataille à son rival, qui périt dans la mêlée. Eric, quoique bègue et paralytique, montra beaucoup de sagesse et de prudence dans le gouvernement. Il mourut sans enfants, le 2 février 1250. L'université d'Upsal le regarde comme son fondateur.

WALDÉMAR I.

1251. WALDÉMAR I, fils du comte Birger, et neveu d'Eric le Bègue, par sa mère, fut élu roi de Suède, au préjudice des princes de la maison de Suercher. Comme il était fort jeune, Birger, son père, prit en main les rênes du gouvernement. Waldémar eut pour antagonistes les Falkungers, jaloux de voir la couronne dans une autre famille que la leur. On en vint aux armes; mais comme on était près de livrer bataille, Birger, ayant attiré les chefs des Falkungers dans une conférence, sous prétexte de vouloir traiter à l'amiable avec eux, les fait arrêter et leur fait trancher la tête. Birger s'attacha par la suite à effacer les impressions odieuses que sa perfidie avait laissées dans les esprits. Il protégea la religion, bâtit et dota des églises, fonda et fortifia la ville de Stockholm qui devint la capitale du royaume de Suède, et publia, au nom du roi son fils, plusieurs lois très-sages. On remarque surtout celle qui admet les femmes à la succession de leurs parents, dont elles avaient été jusqu'alors exclues; il fut ordonné qu'elles jouiraient, à l'avenir, de la troisième partie des biens en ligne directe, et de la moitié en ligne collatérale. Birger, après quinze ans d'administration, s'étant retiré, l'an 1266, dans un monastère, Waldémar sortit alors de tutelle. Il entreprit, l'an 1272, le voyage de la Terre-Sainte, pour expier le commerce incestueux qu'il avait eu avec sa

belle-sœur, et laissa la régence du royaume à Magnus, son frère, prince de Gothie. A son retour, l'an 1276, il conçoit de la jalousie contre Magnus, l'accuse publiquement d'aspirer à la souveraineté, et lui déclare la guerre. Magnus, secouru par Eric, roi de Danemarck, se défendit, et battit son frère en plusieurs rencontres. L'an 1279, Waldémar, se voyant méprisé de ses sujets et des étrangers, prit le parti de céder la couronne à Magnus. Il avait épousé, l'an 1263, à Jenkoping, SOPHIE, fille d'Eric VI, roi de Danemarck, dont il eut un fils et une fille, Richsa, mariée à Przémislas II, roi de Pologne.

MAGNUS I, DIT LADÉLAS.

1279. MAGNUS monta sur le trône, par la cession que lui en fit le roi Waldémar, son frère, et prit le titre de *roi des Suédois et des Goths*, que ses successeurs ont toujours conservé. La préférence qu'il donna aux étrangers sur les Suédois, excita la jalousie des Falkungers et de plusieurs autres seigneurs qui poursuivirent leurs rivaux, et massacrèrent Ingemar, beau-frère du roi. Magnus, résolu de venger cet attentat, dissimule son ressentiment : il arme en secret, surprend les chefs des mécontents, et leur fait trancher la tête. Rien ne résista plus à son autorité; Waldémar, son frère, vivait toujours. S'étant aperçu qu'il travaillait à remonter sur le trône, il le fait enfermer, l'an 1288, dans le château de Nicoping, où il mourut au bout de quatre ans. Magnus le précéda lui-même au tombeau. Ce prince y descendit le 18 décembre 1290, laissant d'HEDWIGE, son épouse, fille de Gérard I, comte de Holstein (morte en 1290), trois fils, Birger, Eric et Waldémar, avec Ingeburge, femme d'Eric VI, roi de Danemarck. Magnus, naturellement généreux et magnifique, plein de douceur et d'équité, aussi sage roi que brave guerrier, se fit aimer et respecter de ses sujets. Il doit son surnom de *Ladélas* à une ordonnance qu'il publia et qui décernait les peines les plus graves à quiconque enleverait quelque chose de la maison d'un paysan sans payer. Il serait exempt de reproche s'il fût parvenu au trône par des voies légitimes.

BIRGER II.

1290. BIRGER II, fils aîné de Magnus, fut reconnu pour son successeur à l'âge de onze ans. Torkel Canut-Son, chargé de la régence pendant sa minorité, s'acquitta de cet emploi l'espace de treize ans, avec une dureté qui souleva les peuples

et les propres frères du roi Birger, l'an 1304, lui fait couper la tête pour apaiser les mécontents. Ce sacrifice ne les satisfit pas. Birger fut arrêté, la même année, par ses frères, et mis dans une prison, où il resta près de trois ans. Délivré, l'an 1307, il est obligé de se contenter de la portion du royaume, qu'on veut bien lui accorder, c'est-à-dire environ du tiers, le reste ayant été adjugé à ses deux frères, pour en faire deux duchés indépendants, suivant la délibération des états-généraux tenus à Arboga. Birger ne tarda pas à se mettre en devoir de recouvrer ce qu'on lui avait enlevé. Il fit alliance dans ce dessein avec les rois de Danemarck et de Norwège. Ces princes lui ayant amené des troupes, firent peu de progrès contre les deux ducs, qui tenaient les meilleures places de la Suède. On fit, l'an 1310, un accommodement par lequel les deux frères du roi se soumettaient à lui faire hommage de leurs terres en qualité de vassaux de la couronne. Ce traité n'étouffa point, dans le cœur de Birger, le désir de la vengeance. Mais la puissance de ses frères, et les divers mouvements qui s'élevèrent dans le royaume, l'obligèrent longtems d'user de dissimulation. Enfin, l'an 1317, ayant attiré ces deux princes à sa cour sous prétexte d'une grande fête qu'il voulait leur donner, il les fait arrêter et les jette dans une prison où il les laisse mourir de faim. Leur mort ne resta pas impunie. Les Suédois prennent les armes pour la venger. L'an 1319, Birger, défait en plusieurs batailles, se sauve dans l'île de Gothland et de là en Danemarck, où le roi, son beau-frère, lui donne le château de Spicabourg pour sa retraite. Il y meurt de chagrin, l'an 1326. Birger avait eu de MARTHE, son épouse, fille d'Eric V, roi de Danemarck, un fils, Magnus, à qui les Suédois firent trancher la tête en 1320. Ce monarque avait publié un code de lois, qui fut appelé *la loi du roi Birger.*

MAGNUS II, DIT SMÉECK.

1320. MAGNUS, fils du duc Eric et d'Ingeburge de Norwège, fut placé sur le trône, après la fuite du roi Birger, son oncle. Les habitants de Scanie, opprimés par Gerhard, comte de Holstein, et engagiste du roi de Danemarck, se donnent au roi de Suède, par traité conclu l'an 1332, à Calmar. Seize ans après, il en arriva de même à Magnus; les Suédois, mécontents de sa conduite, déférèrent, l'an 1348, la couronne à son fils Eric. Guerre entre le père et le fils. Des médiateurs les engagent, l'an 1354, à partager le royaume entre eux. L'an 1357 (et non pas 1356, comme un moderne le marque), la reine BLANCHE, fille de Jean, marquis de Namur, femme de Magnus, et mère d'Eric, qui avait tué un de ses

favoris, empoisonne ce fils, suivant Puffendorf, avec la jeune reine BÉATRIX, son épouse, dans un festin où elle les avait d'abord accablés de caresses. Il expira, dit cet historien, après vingt jours de tourments, en disant : *Celle qui m'a donné la vie, me l'a aussi ôtée.* Mais plusieurs écrivains, aussi graves que Puffendorf, justifient la reine de ce crime, et attribuent la mort de son fils à quelques-uns de ses sujets, que le caractère violent et cruel de ce prince avait soulevés contre lui. L'an 1359, Magnus fiance Haquin, son autre fils, qu'il avait fait roi de Norwège, avec Marguerite, fille de Waldémar III, roi de Danemarck. Ce mariage, à raison de la jeunesse des parties, ne fut consommé que le 9 avril de l'an 1363. Mais la restitution de la Scanie, du Halland et du Blecking, que le roi de Danemarck se fit faire pour prix de cette alliance, et des secours que Magnus lui avait demandés, irrita les Suédois contre leur souverain. Pour se venger des habitants de l'île de Gothland, qui refusaient de payer les impôts dont il les avait chargés, Magnus, l'an 1361, engage le roi de Danemarck à faire une descente à main armée dans cette île. Wisbi, qui en est la capitale et l'une des villes les plus commerçantes du Nord, est pillée par les Danois, et dix-huit cents paysans sont passés au fil de l'épée. Le roi de Danemarck porte encore la désolation dans l'île d'Oeland. Les Suédois, poussés à bout, supplient Haquin, fils de Magnus et roi de Norwège, de prendre l'administration de la Suède. Magnus est arrêté et renfermé à Calmar, d'où il s'échappe l'année suivante. Les Suédois avaient exigé d'Haquin qu'il rompît toute alliance avec le monarque danois, et épousât Elisabeth, fille de Henri II, comte de Holstein. La princesse s'étant embarquée pour se rendre en Suède, est jetée par une tempête sur les côtes de Danemarck, et tombe entre les mains du roi Waldémar, qui la retient prisonnière dans son palais. Waldémar persuade au roi de Norwège de donner sa main à MARGUERITE, sa fille, suivant la promesse qu'il lui en avait faite; ce qui fut exécuté à Copenhague, l'an 1363. Mais ce mariage soulève les Suédois, et les détermine à offrir la couronne au comte de Holstein. Sur le refus de ce prince et par son conseil, ils choisissent, l'an 1365, Albert, fils du duc de Mecklenbourg, qui arrive aussitôt en Suède. On fit alors le procès en forme au roi Magnus, et sur les chefs d'accusation qui furent proposés, on le déclara déchu à jamais de la royauté. La même sentence fut rendue contre son fils, Haquin, comme étant son complice, disait-elle, à plusieurs égards.

ALBERT.

1365. ALBERT, deuxième fils d'Albert, duc de Mecklenbourg, et d'Euphémie, sœur de Magnus, est proclamé roi de Suède à

Stockholm, dans la même assemblée, qui avait déposé son oncle et son cousin. Il restait cependant à ces deux princes un parti considérable en Suède, lequel, ayant été renforcé des troupes de Norwège et de Danemarck, se trouva en état de faire tête au nouveau roi. Bataille entre Albert et les deux princes déposés. La victoire se déclare pour le premier. Haquin, blessé dans l'action, se sauve par la fuite, et Magnus fait prisonnier, est conduit à Stockholm, où il est renfermé. Albert, après avoir attaqué diverses places, qui firent une vigoureuse résistance par les secours qu'elles recevaient du Danemarck, prend le parti, l'an 1366, de s'accommoder avec le roi Waldémar. Il obtient la paix de ce prince en lui cédant plusieurs provinces de la Suède. Mais Haquin n'en est pas moins déterminé à faire de nouveaux efforts pour recouvrer, ou du moins faire recouvrer à son père la couronne qu'on lui avait enlevée. L'an 1371, il rentre en Suède, et vient assiéger Stockholm. Albert a recours à la négociation. Il est stipulé que Magnus sortira de prison, et vivra désormais en simple particulier, avec les revenus de certaines provinces qu'on lui assigne pour sa subsistance. Magnus accepte ces conditions, renonce au trône, et se retire en Norwège avec BLANCHE, son épouse, fille de Jean, comte de Namur, à laquelle il s'était allié l'an 1336. Il ne vécut pas long-tems dans sa retraite, s'étant noyé par accident, vers l'an 1373, dans un gué près de Lingholm. Albert, après avoir rétabli l'ordre et cimenté la paix en Suède, fait des tentatives pour recouvrer la Scanie. Il emporte, l'an 1380, la ville de Laholm; mais à la nouvelle d'une armée de danois qui s'avance, il se retire. Albert voulait être absolu dans son royaume. Ce dessein, ayant éclaté l'an 1385, le brouilla avec les seigneurs et le clergé de ses états, sur les droits ou prétentions desquels il voulait empiéter. Le peuple, qu'il favorisait, se déclara pour lui. Mais la noblesse plus forte, après avoir fait au roi d'inutiles remontrances, lui signifia qu'elle renonçait au serment qu'elle lui avait fait. En même-tems elle passe en Danemarck, et se donne à la reine Marguerite, qu'elle reconnaît pour reine de Gothie et de Suède, par traité passé le dimanche des Rameaux (22 mars 1388); traité auquel accéda le sénat de Suède, le 20 mai suivant. Albert, pour se maintenir, appelle à son secours les princes de Holstein et de Mecklenbourg, qui lui amènent un renfort de troupes bien disciplinées. A la vue de ces milices, Albert, se croyant invincible, jure de ne point mettre son bonnet qu'il n'ait vaincu Marguerite. L'événement dut le faire repentir de ce ridicule serment. L'an 1389, bataille de Falcoping, en Westrogothie, donnée le 24 février, entre Albert et Ivar Lycke, général de Marguerite. Albert la perd avec la liberté. Il est conduit prisonnier, avec son fils Eric, au

château de Lindholm, en Scanie. Cette mémorable journée acheva ce que la soumission volontaire d'une partie des Suédois avait commencé. A la réserve de Stockholm et d'un petit nombre d'autres places fortes qui tenaient encore pour Albert, tout reçut la loi de Marguerite. Les Allemands qui dominaient dans Stockholm, exercèrent leur fureur contre les citoyens suédois, qu'ils croyent disposés à se livrer à Marguerite. Jean de Mecklenbourg vient au secours de cette place assiégée par les troupes danoises, et la délivre. Après avoir continué la guerre en Suède pendant six ans, il entre en conférence avec Marguerite, et conclut avec elle à Lindholm, le 17 juin 1395, un traité par lequel il est réglé que le roi Albert et son fils seront remis en liberté, à condition que si dans l'espace de trois ans ils ne peuvent en venir à un accord final avec la reine, ils se constitueront de nouveau prisonniers, ou bien se rançonneront, soit en payant à la reine 60 mille marcs d'argent, soit en lui livrant Stockholm avec tout ce qu'ils possèdaient en Suède, et en renonçant à la couronne. Conformément à cet accord, Albert et son fils sont remis entre les mains des députés des villes hanséatiques, qui s'étaient rendues garantes de ces stipulations. (Mallet.) Marguerite, bien convaincue qu'Albert était dans l'impuissance de payer la somme à laquelle sa rançon était taxée, travaille dès-lors à faire tomber la couronne de Suède sur Eric, fils de Wratislas VII, duc de Poméranie, et petit-fils de sa sœur Ingeburge. Ayant assemblé pour cet effet les états du royaume dans une plaine voisine d'Upsal, elle les détermine, par son éloquence, à proclamer ce jeune prince roi de Suède, sous l'administration de Marguerite. (*Voyez* Albert II, *duc de Mecklenbourg.*)

ERIC XII.

1396. Eric XII, proclamé roi de Suède le 23 juillet 1396, était, comme on l'a dit, fils de Wratislas, duc de Poméranie, et de Marie, fille d'Ingeburge, sœur aînée de Marguerite. (*Voy.* son article dans la Chronol. historique des rois de Danemarck.)

CHRISTOPHE.

1441. Christophe, petit-fils de l'empereur Robert par Jean, son père, comte palatin du Rhin, et neveu du roi Eric, par Catherine, sa mère, fut proclamé roi de Suède, le 8 septembre 1441, après l'abdication d'Eric XII, et sur la renonciation que fit Charles Canut-Son, de ses prétentions au trône. Il mourut le 6 janvier 1448. (*Voy.* son article dans la Chronologie des rois de Danemarck.)

CHARLES CANUT-SON.

1448. CHARLES CANUT-SON, maréchal de Suède, voyant le trône de Suède vacant par la mort de Christophe, renouvela ses efforts pour y parvenir. Dans cette vue il revint de Finlande, où il résidait pendant le dernier règne, à Stockholm, et fit tant par ses intrigues, ses promesses et ses menaces, que les états assemblés par son ordre en cette ville le proclamèrent roi de Suède, le 20 juin, à la pluralité des voix. Son couronnement se fit le 28 du même mois, avec les cérémonies usitées. Un de ses premiers soins fut de venger la Suède des pirateries que le ci-devant roi Eric, depuis sa retraite dans l'île de Gothland, ne cessait d'exercer sur les côtes de Suède comme sur celles de Danemarck. Eric se voyant pressé par Canut-Son, eut recours à Christiern, roi de Danemarck, traita avec lui de l'île de Gothland, et après l'avoir mis en possession de la citadelle, se retira en Poméranie, où il finit ses jours, l'an 1459. Les généraux de Christiern achevèrent dans la suite la conquête de l'île qui fut perdue pour la Suède. Canut-Son fut dédommagé de ce revers par le bonheur qu'il eut de se faire élire roi de Norwège, le 21 octobre 1449, après avoir fait annuler l'élection de Christiern faite peu de tems auparavant. Le 20 novembre suivant, il fut couronné par l'archevêque de Drontheim. Mais, l'an 1450, son rival anéantit ce triomphe, en se faisant lui-même sacrer à son tour roi de Norwège, et Canut-Son fut obligé de renoncer à cette couronne par les états de Suède. Tel était l'effet des intrigues de l'archevêque d'Upsal, toujours occupé à traverser ses desseins. Ce prélat engage le roi de Danemarck à porter la guerre en Suède, l'an 1451. Lui-même en 1457, sur de légers prétextes, la déclare à Canut-Son, après avoir signifié à ce prince qu'il renonçait au serment de fidélité qu'il lui avait fait. L'ayant surpris à Strangrass, il le bat, l'oblige d'aller se renfermer à Stockholm, et vient l'investir dans cette place. Canut-Son ne s'y trouvant pas en sûreté, s'enfuit à Dantzick avec ses meilleurs effets. Les bourgeois après sa retraite ouvrent leurs portes à l'archevêque qui fait déclarer le trône vacant, et dispose les esprits à y placer le roi de Danemarck pour rétablir l'union de Calmar. Christiern arrive à Stockholm, dont on lui remet aussitôt les clefs ; de là il se rend à Upsal, où il est élu roi de Suède, le 24 juin 1457, et couronné cinq jours après. Ce prince, l'an 1463, s'étant brouillé avec l'archevêque d'Upsal, à l'occasion d'une révolte qu'il était soupçonné de fomenter, s'assure de sa personne, et l'emmène à Copenhague. Les frères du prélat et l'évêque de Lincoping, son neveu, l'ayant en vain redemandé, lèvent des troupes, excitent les peuples

à la rébellion, s'emparent de quelques places, et viennent mettre le siége devant Stockholm. Christiern repasse en Suède l'an 1464, livre bataille à l'évêque de Lincoping, en Westmanie, la perd, se retire à Stockholm, y est assiégé durant une partie de l'été par le prélat; et se voyant hors d'état de le repousser, reprend la route de Danemarck. Les mécontents rappellent alors Canut-Son, qui arrive à Stockholm dans le mois d'août avec une multitude de gens de guerre et de vaisseaux. Christiern, à cette nouvelle, se réconcilie avec l'archevêque d'Upsal, et le renvoie en Suède. Les affaires y changent de face à l'arrivée du prélat. Il poursuit Canut-Son, et le force, l'an 1465, à donner sa renonciation au trône moyennant le gouvernement de Finlande qu'on lui accorde pour sa vie. Cet acte ne rétablit pas le calme en Suède. L'archevêque et Eric Axelson, de l'illustre maison de Tott, se disputent le titre d'administrateur. Le second l'emporte. Le prélat étant mort l'an 1467, Axelson offre de nouveau la couronne à Canut-Son. Ce prince revient de Finlande, et arrive le 12 novembre de la même année à Stockholm, où on lui prête un nouveau serment de fidélité. L'an 1469, Christiern, dont le parti était encore puissant en Suède, passe en ce royaume et remporte d'abord plusieurs avantages sur son rival; mais divers échecs que lui font essuyer l'année suivante les Sture, parents de Canut-Son, l'obligent à retourner en Danemarck. Peu de tems après son départ, Canut-Son meurt le 15 mai 1470, à l'âge de soixante et un ans. Trop de confiance dans la prospérité; et, ce qui en est la suite, trop peu d'attention à ménager les esprits, rendirent ce prince le jouet des caprices de la fortune. Il laissa plusieurs filles et un fils en bas âge qui ne lui survécut pas long-tems.

STENON-STURE Ier., ADMINISTRATEUR.

1470. STENON-STURE, neveu de Charles Canut-Son, désigné par ce prince, peu de moments avant sa mort, administrateur de la Suède, fut confirmé dans cet emploi par les états en attendant qu'ils pussent s'accorder pour l'élection d'un roi. Il gouverna la Suède avec une prudence singulière, au milieu des dissensions dont elle était agitée. L'an 1477, en vertu d'un bref obtenu du pape Sixte IV, le 28 février de l'année précédente, il fonde l'université d'Upsal, dont l'ouverture se fit au mois d'octobre. Il appela en Suède, l'an 1482, l'art de l'imprimerie, qui donna pour son coup d'essai, l'année suivante, un volume sous ce titre: *Dialogus creaturarum optimè moralisatus omni materiæ morali jocondo et ædificativo modo applicabilis, incipit fæliciter.* Stenon-Sture, malgré l'élection du roi de Suède,

faite en 1483, trouva moyen, comme on va le voir, de se maintenir dans son emploi jusqu'en 1497. Obligé enfin d'y renoncer, il reçut en dédommagement la dignité de maréchal du royaume avec une portion de la Suède pour sa vie.

JEAN II.

1483. JEAN II, fils aîné du roi Christiern Ier., fut reconnu roi de Suède le 14 août 1483. Mais Stenon-Sture ne renonça à l'administration du royaume qu'en 1497, qu'il céda le trône au roi Jean, moyennant la Finlande, les deux Bothnies et quelques châteaux, avec la dignité de maréchal. Stenon-Sture s'empare une seconde fois du gouvernement en 1502. (*Voy.* l'article de Jean II dans la Chronologie des rois de Danemarck.)

STENON-STURE, *administrateur une seconde fois.*

1502. STENON-STURE, piqué de ce que le roi lui avait retiré une partie des gratifications qu'il lui avait faites, forme un parti pour le chasser de Suède; ayant réussi, il reprend, l'an 1502, le titre et les fonctions d'administrateur de Suède. Le roi fit de vaines tentatives pour le regagner. Ses efforts ne furent pas moins inutiles pour le réduire par la voie des armes. Mais la mort le délivre de ce dangereux rival, le 13 décembre 1503. Si ce fut un sujet de triomphe pour ce prince, il s'évanouit rapidement. Stenon-Sture avait communiqué aux chefs de son parti toute la haine dont il était animé contre le roi Jean.

SWANTE-NILSON-STURE, ADMINISTRATEUR.

1503. SWANTE-NILSON-STURE, maréchal du royaume de Suède, dont les dispositions et la capacité étaient déjà éprouvées, fut choisi pour succéder au dernier administrateur, et le remplaça parfaitement. Il acheva de briser le joug étranger, et rompit, par son adresse autant que par sa valeur, toutes les mesures que prirent les Danois pour obliger la Suède à le reprendre. Il sut fixer en sa faveur l'inconstance des Suédois, et les retenir dans son obéissance, malgré les pertes que les armes de son rival lui firent de tems en tems essuyer. Le 2 janvier 1512 fut le terme de ses jours. Il emporta dans le tombeau les regrets de sa nation comme eût fait le meilleur roi.

STENON-STURE II, ADMINISTRATEUR DE SUÈDE.

1512. STENON-STURE, fils de Swante-Nilson-Sture, fut élu, le 21 janvier 1512, pour lui succéder dans la charge d'administrateur. Cette élection ne fut rien moins qu'unanime. Il avait

eu pour concurrent Eric Troll, homme d'âge et d'expérience, que tous les prélats et les plus graves d'entre les nobles appuyaient de leurs suffrages. Mais les jeunes sénateurs et le reste de la noblesse, déclarés pour Stenon-Sture, l'emportèrent après de longues et vives contestations. L'an 1516, Stenon-Sture, pour regagner l'amitié d'Eric Troll, procure à Gustave, son fils, l'archevêché d'Upsal. Mais il n'obligea dans ce dernier qu'un ingrat. Gustave fut à peine installé qu'il se ligua contre son bienfaiteur avec le roi de Danemarck. Bientôt ils en vinrent à une guerre ouverte. Le prélat refuse de lui prêter serment de fidélité; l'administrateur l'assiége dans son château de Steke : l'archevêque de Lunden prend la défense de celui d'Upsal; et sur une commission obtenue du pape Léon X, par le roi de Danemarck, il excommunie, l'an 1517, l'administrateur comme chef de rebelles et comme tyran du clergé. Celui-ci n'en continue pas moins le siége. L'archevêque d'Upsal entre en négociation avec lui à dessein de le tromper. Pendant les conférences, une flotte de danois débarque près de Stockholm. Stenon vole pour leur donner la chasse, revient triomphant devant Steke, dont il se rend maître, et contraint le prélat de renoncer à son siége. L'année suivante, le roi Christiern ayant fait une descente près de Stockholm, Stenon va au-devant de lui, et le bat, le 22 juillet, dans un lieu nommé Benkirka. Christiern lui demande des ôtages pour conférer avec lui; et, les ayant obtenus, au lieu d'aller au rendez-vous, il les emmène en Danemarck. Du nombre de ces captifs était Gustave Eric-Son, de la maison de Wasa, destiné par la Providence à venger la mauvaise foi dont on usait à son égard. Christiern, l'an 1519, après avoir fait la conquête de l'île d'Oeland, est battu devant la ville de Calmar. Ayant reçu l'année suivante divers renforts d'Allemagne, de France et d'Ecosse, il fait une nouvelle descente en Suède au mois de janvier. Otton Krumpen, son général, rencontre, près de Bogesund, en Westrogothie, l'armée de l'administrateur, et lui livre un combat où ce dernier reçoit une blessure dont il mourut au mois suivant. L'armée victorieuse traverse la Suède et ne rencontre que de faibles obstacles sur sa route. Les états destitués de chef s'assemblent à Upsal. L'archevêque Gustave Troll y comparaît avec les marques de sa dignité, et détermine l'assemblée à se soumettre au vainqueur. Cette délibération fut prise le mardi après le dimanche *Reminiscere* (6 mars) de l'an 1520.

CHRISTIERN.

1520. Christiern, fils et successeur de Jean II, roi de Danemarck, reconnu roi de Suède par les états assemblés à

Upsal, le 6 mars 1520. Ses cruautés lui firent perdre la couronne en 1523. On peut voir son article dans la Chronologie des rois de Danemarck.

GUSTAVE, DIT WASA.

1523. GUSTAVE, fils d'Éric Wasa, duc de Gripsholm, qui avait péri dans le massacre de Stockholm, fut élu roi de Suède, le 6 juin 1523, par les états du royaume, assemblés à Stregnesz. Il tenait pour lors Stockholm assiégé, avec le secours des Lubeckois. Étant revenu devant cette place après son élection, il la pressa de manière que les garnisons de la ville et du château la confièrent aux troupes de Lubeck, pour la remettre au roi de Danemarck; mais elles la rendirent à Gustave. Devenu maître par là de tout le royaume, il commença par imposer de rudes taxes aux églises, pour entretenir ses troupes, et payer les dettes de l'état. Cette conduite excita des murmures parmi ceux qu'elle grevait; mais elle fut applaudie de ceux qu'elle soulageait, surtout des Luthériens qui s'étaient introduits et multipliés en Suède à la faveur des troubles. Gustave, avec le penchant qu'il se sentait pour abaisser le clergé et lui ravir ses richesses, goûta fort la doctrine de Luther, si favorable à ses vues. Il ne jugea pas, néanmoins, à propos de l'embrasser d'abord ouvertement, et se contenta de la protéger. Il conféra même l'archevêché d'Upsal au nonce Jean Magnus, après que ce ministre, envoyé de Rome pour pacifier les esprits, eut déclaré l'archevêque Gustave Troll justement déposé. L'an 1525, il publia trois édits pour restreindre la puissance ecclésiastique, portée en Suède au-delà de ses bornes, et la subordonna, en divers cas, à l'autorité civile. Gustave ayant convoqué, l'an 1526, le sénat à Stockholm, y rend un nouvel édit par lequel il s'attribue les deux tiers des dîmes, toute l'argenterie et les cloches des églises. Les paysans, irrités de l'exécution de cet édit, et excités par les plaintes du clergé, forment le complot d'une révolte à la foire d'Upsal. Le roi, qui l'avait prévue, se rend sur les lieux avec une bonne escorte, et oblige les séditieux à demander grâce. Mais peu de tems après, il s'élève un imposteur, nommé Hans, qui se donne pour fils de l'administrateur Stenon-Sture II, quoique la mort eût enlevé ce fils un an auparavant. Il fait d'abord quelques progrès en Dalécarlie; mais, poursuivi par Gustave, il se sauve en Norwège, et, chassé de là par le roi de Danemarck, il passe à Rostock, dont le magistrat, l'année suivante, pour complaire à Gustave, lui fait trancher la tête. Gustave, l'an 1527, dans les états qu'il tient à Arhusen, ou, selon d'autres, à Westeraas, propose aux évêques de lui céder de bonne grâce leurs châteaux.

L'évêque de Lincoping et le grand-maréchal s'y opposent. La proposition du roi est convertie en un ordre consigné dans un édit. L'archevêque Magnus, refusant de s'y soumettre, est persécuté sous divers prétextes. Voyant qu'il fallait obéir ou sortir du royaume, il prend ce dernier parti, et se retire à Dantzick. L'évêque de Lincoping, de son côté, va chercher un asile en Pologne. Les autres prélats, cachés dans leurs maisons, demeurent dans le silence, tandis que le roi parcourt les provinces pour faire exécuter le dernier édit. Ce prince étant arrivé en Dalécarlie, y dissipe un parti que le grand-maréchal, accompagné de l'évêque de Scara et de plusieurs nobles catholiques, s'y était formé. Gustave, voyant les progrès rapides de la prétendue réforme, lève enfin le masque, fait profession publique du Luthéranisme, et nomme Olaüs Petri, fameux disciple de Luther, pasteur de Stockholm, et Laurent Petri, non moins ardent luthérien, archevêque d'Upsal. Ce fût par ce dernier que Gustave se fit couronner à Upsal, le 12 janvier 1528. L'année suivante il tient une espèce de concile national, à Œrebro, capitale de Nericie, dans lequel il fait recevoir la confession d'Ausbourg, et abolit la religion catholique Dès-lors il s'empare de tous les biens du clergé, qu'il réunit à son domaine. Une nouvelle révolte s'étant élevée, l'an 1533, en Dalécarlie, Gustave vient à bout de l'étouffer par des actes de sévérité. Les états assemblés, l'an 1544, à Westeraas, déclarent, à sa demande, le royaume héréditaire dans sa maison. La même année, il engage le sénat à s'obliger, par serment, de ne souffrir dans l'état, que la religion luthérienne, et de n'en point tolérer d'autre. « Cependant les Suédois, suivant la remarque d'un » moderne, ont moins changé dans la religion que les autres » Luthériens : car ils ont des évêques, des prêtres et des » diacres mariés. Leurs églises sont peu différentes des nôtres ; » ils ont une lithurgie assez semblable à celle de l'église ro- » maine; aux grandes fêtes ils vont à confesse, et se mettent » quelquefois dix ou douze aux pieds de leurs ministres, pour » recevoir la pénitence. » (Fleuri, *Contin.*, liv. 132.) Gustave, après quelques hostilités commises contre la Russie, avait fait, l'an 1537, avec cette puissance, un traité de paix pour soixante et dix ans, et l'avait confirmé en 1554. Mais il le rompit l'année suivante et fit attaquer Orchez, dont il fut obligé de lever le siége. Les Russes s'etant ensuite jetés dans la Livonie, Gustave marcha au secours de cette province, qu'il défendit avec succès, suivant les historiens suédois. Les Russes disent le contraire. Quoi qu'il en soit, Gustave ayant fait la paix, l'an 1557, avec la Russie, passa le reste de ses jours dans le

repos. Ce prince les termina, le 29 septembre 1560, à Stockholm, âgé de soixante et dix ans. « Gustave, dit l'abbé Vertot, » ne dut la couronne de Suède qu'à sa valeur. Il régna avec » une autorité aussi absolue, que s'il fut né sur le trône. Il » disposa à son gré de la religion, des lois et des biens de » ses sujets, et cependant il mourut adoré du peuple et révéré » par la noblesse. » Il laissa son royaume en paix avec tous ses voisins, fortifié par l'alliance de la France et enrichi par le commerce de toutes les nations de l'Europe, le domaine royal beaucoup plus augmenté, son épargne remplie, ses arsenaux fournis abondamment, une flotte considérable dans ses ports, les places frontières fortifiées, en un mot, la Suède redoutable à ses ennemis et en état de se faire considérer par ses alliés. Il avait épousé, 1°., l'an 1531, CATHERINE DE SAXE-LAWENBOURG, dont il eut Éric, son successeur; 2°. en 1536, MARGUERITE, fille d'Abraham de Laholm, gouverneur de Sudermanie, qui lui donna Jean, duc de Finlande, Magnus, duc de Gothie; et Charles, duc de Sudermanie; avec cinq filles; 3°., en 1552, CATHERINE, fille de Gustave-Olaüs de Torpe, morte sans enfants.

ERIC XIV.

1560. ERIC, né le 13 décembre 1533, élevé, d'abord, par Norman, disciple de Luther, ensuite par Buri, calviniste venu de France, et enfin par Pehrson, autre sectateur de Calvin et fils d'un moine apostat de Westmanie, monta sur le trône de Suède après la mort de Gustave Wasa, son père. Un mélange de folie et de cruauté forma son caractère et mit le royaume en combustion. Dès l'an 1561, sa conduite souleva l'Esthonie, qui secoua le joug de la Suède, pour se donner à la Russie. Le duc Jean, son frère, ayant épousé la fille du roi de Pologne, ennemi de la Suède, Eric, irrité de cette alliance, vient l'assiéger dans Abo, l'an 1563, le force de se rendre au bout de trois mois, l'envoie prisonnier, avec sa femme, au château de Gripsholm, et fait exécuter à mort plusieurs de ses gens, dont il égorgea même quelques-uns de sa main. Eric pensait lui-même, alors, à se marier. Il rechercha, tour-à-tour, la main d'Elisabeth, reine d'Angleterre, et celle de Marie, reine d'Ecosse. Se voyant amusé par l'une et par l'autre, il tourna ses vues sur Christine, fille du landgrave de Hesse. Mais une lettre galante qu'il écrivait à la reine d'Angleterre, ayant été interceptée, et remise au landgrave dans le tems que les ambassadeurs d'Eric venaient lui faire la demande de sa fille, ceux-ci essuyèrent un refus, et furent ignominieusement congédiés. La guerre était alors déclarée entre la Suède

et le Danemarck, et ne finit qu'en 1570, après des succès variés. Dans cet intervalle, Eric n'ayant pas eu, sur les Danois, tout l'avantage qu'il espérait à la bataille de Swastera, donnée l'an 1566, s'en prend à Nilson-Sture, de la famille du dernier administrateur de Suède, et l'accuse de s'être comporté en lâche dans cette rencontre. Sur ce prétexte, il le fait promener dans les rues de Stockholm avec une couronne de paille sur la tête, au milieu des huées de la canaille. Mais il offense par-là toute la noblesse, qui se sent outragée dans la personne de ce seigneur. Eric s'en aperçoit et veut dédommager Nilson-Sture de cet affront, en le nommant ambassadeur auprès du duc de Lorraine. Un bon mouvement ou la crainte d'une révolte, le porte, vers le même tems, à rendre la liberté au duc Jean, son frère. Mais il revint bientôt à ses premiers sentiments. Nilson-Sture étant de retour de son ambassade en 1567, il prend de nouveaux ombrages contre lui; et, l'ayant rencontré fortuitement, il lui enfonce un poignard dans le sein. Nilson-Sture l'ayant retiré, le baise et le présente au roi, qui, loin d'être touché de cet acte de soumission, le fait achever par ses gens. La mort de cet infortuné fut suivie du massacre de ses parents au nombre de vingt-six. Eric, agité de remords, se sauve dans les bois où il resta caché pendant trois jours sous l'habit de paysan. On le cherche, et sa maîtresse le ramène dans son palais. Pehrson, après l'avoir élevé, comme on l'a dit, était devenu son ministre et son favori. Il calme ses agitations et le rend à sa férocité naturelle. Eric enviait toujours à ses frères leurs apanages. Pour les en dépouiller, il chercha à les faire périr, et choisit, pour l'exécution de cet abominable projet, le jour où il devait épouser sa maîtresse. Avertis à propos, ils le préviennent et l'assiégent dans Stockholm, où il se défend jusqu'au 30 septembre 1568. Obligé de capituler, il est de plus contraint de renoncer à la couronne, après quoi il est renfermé dans le château de cette capitale. Pehrson, qu'il avait précédemment soustrait à un arrêt de mort, prononcé contre lui par le sénat, n'évita point cette fois le châtiment qu'il avait mérité par ses pernicieux conseils. Il expira dans un supplice affreux qu'on lui fit subir.

Eric, dans sa prison, conserva des partisans, qui, dans le cours de neuf années, tentèrent plusieurs fois, mais toujours sans succès, de le rétablir sur le trône. A la fin, le roi, son frère, pour mettre fin à ses inquiétudes, se délivra de lui par le poison, le 22 février 1578. (De Thou.) CATHERINE, sa maîtresse, dont il fit sa femme malgré l'obscurité de sa naissance, lui donna deux enfants: Gustave, mort prisonnier en Russie, l'an 1607, après avoir parcouru différentes cours de

l'Europe; et Sirie, mariée à un baron de Finlande. Ce fut ce prince qui créa le premier (en 1561) des comtes et des barons en Suède. Les marquis vinrent ensuite.

JEAN III.

1568. JEAN III, né, le 21 décembre 1537, de Gustave Ier, et de Marguerite, parvint à la couronne de Suède le 30 septembre 1568, après la renonciation forcée d'Eric, son frère. La guerre commencée, l'an 1563, entre la Suède et le Danemarck, fut terminée, l'an 1570, par un traité de paix conclu à Stettin. Ce prince avait épousé, 1°., l'an 1562, CATHERINE, fille de Sigismond, roi de Pologne. A la sollicitation de cette princesse il entreprit de rétablir la religion catholique en Suède; mais il ne peut y réussir parce qu'il s'y prit mal. Une nouvelle liturgie de sa composition, dans laquelle il permettait aux prêtres et aux évêques mariés de garder leurs femmes, accordait aux laïques la communion sous les deux espèces, et autorisait la célébration de l'office divin en langue vulgaire, fut rejetée du pape Grégoire XIII, auquel il la fit présenter, et ne fut pas mieux accueillie des Protestants qui la trouvèrent trop favorable aux dogmes catholiques. Le roi Jean, toujours entêté de son ouvrage, employa la violence et la persécution pour le faire adopter, et vint à bout de faire passer en loi cette liturgie dans les états tenus l'an 1582, avec peine capitale décernée contre les contrevenants. Peu s'en fallut qu'il n'occasionnât par-là dans le royaume un soulèvement à la tête duquel Charles, son frère, était près de se mettre. Mais les deux princes en vinrent à une composition qui laissa chaque parti libre de suivre sa religion. La reine Catherine étant morte, l'an 1583, le roi Jean retourna au Luthéranisme qu'elle lui avait fait abjurer. Il épousa en secondes noces GUNILDE, fille de Jean de Bielke, morte en 1598. Du premier lit il eut Sigismond, son successeur, élu roi de Pologne en 1587; et du second, Jean, duc d'Ostrogothie, mort en 1618. Le roi Jean cessa lui-même de vivre le 17 novembre 1592. Outre ses enfants légitimes, ce prince eut une fille naturelle, Sophie, mariée à Pontus de la Gardie, gentilhomme languedocien, qui commanda ses troupes dans les guerres qu'il eut avec la Russie. (Voy. *les czars Ivan IV et Chouiski.*)

SIGISMOND.

1592. SIGISMOND, roi de Pologne, né le 20 juin 1566, succéda, l'an 1592, au roi Jean, son père, dans le royaume de Suède. En attendant son arrivée, le duc Charles, son oncle,

prit en main les rênes du gouvernement. L'an 1594, il est couronné à Upsal, par l'archevêque, le 19 février. On l'oblige de promettre, à son sacre, de conserver la confession d'Ausbourg. Tout ce qu'il put obtenir en faveur de la religion catholique, fut de pouvoir la faire exercer dans la chapelle du château qu'il occuperait en Suède. La mésintelligence commença dès-lors entre ce prince et le duc Charles, zélé luthérien. Elle alla toujours en croissant, et aboutit enfin à la déposition de Sigismond, qui fut prononcée aux états tenus à Nicoping, le 6 février 1604. Sigismond, avec plus de prudence et moins de hauteur et de dureté dans le gouvernement, aurait put éviter cet affront. (*Voy.* Sigismond, *roi de Pologne.*)

CHARLES IX.

1604. CHARLES IX, duc de Sudermanie, troisième fils du roi Gustave Wasa, né le 4 octobre 1550, fut reconnu roi de Suède, le 29 mars 1604, par les états assemblés à Nicoping. L'an 1605, le 27 septembre, il est défait par les Polonais devant Riga qu'il assiégait. Son couronnement se fit, l'an 1606, à Upsal. Le règne de ce prince fut agité par des guerres continuelles qu'il eut à soutenir contre le Danemarck, la Pologne et la Russie. La diète lui ayant refusé, l'an 1609, les secours qu'il demandait pour faire tête à ces trois puissances qui le menaçaient à la fois, il en conçut un tel chagrin, que son corps et son esprit en furent affectés le reste de ses jours. Il mourut, le 8 novembre 1611, à Nicoping, à l'âge de soixante et un ans. Un auteur plus récent met sa mort au 30 octobre de la même année, en comptant selon le vieux style. Il avait épousé, 1°, en 1579, ANNE-MARIE, fille de Louis, électeur palatin, dont il eut Catherine, femme de Jean Casimir, comte palatin, père de Charles X; 2°., en 1592, CHRISTINE DE HOLSTEIN, qui lui donna Gustave-Adolphe, son successeur; Charles-Philippe, né l'an 1600, mort en 1625; et deux filles. (Voy. *la Russie.*)

GUSTAVE-ADOLPHE, DIT LE GRAND.

1611. GUSTAVE-ADOLPHE, né le 9 décembre 1594 (V. S.), succéda au roi Charles, son père. Ce monarque l'avait déclaré majeur quelques mois avant sa mort en présence des états. La valeur du jeune prince était au-dessus de son âge. Déjà pour son coup d'essai, il avait enlevé la ville de Christianstadt aux Danois, par un stratagème qui donna dès-lors une grande idée de sa capacité. Parvenu au trône, il continua la guerre contre les trois puissances qui avaient attaqué la Suède sous le règne

de son père. Ce règne n'avait pas été favorable à la noblesse. Gustave, par les conseils d'Axel-Oxenstiern, chancelier de Suède, pour s'attacher ce corps important et précieux à l'état, le rétablit dans les droits et privilèges dont Charles IX l'avait dépouillé. Sa politique ne fut point trompée. Les nobles le suivirent avec ardeur à la guerre, et furent les principaux instruments de ses victoires. Celles qu'il remporta sur le Danemarck obligèrent cette puissance à conclure, par la médiation de l'Angleterre, un traité de paix avec Gustave, le 28 janvier 1613, à Knarad, moyennant un million d'écus qu'il offrit pour recouvrer Calmar, Elfsbourg et le fort de Risbi, dont les Danois s'étaient emparés. Gustave se fit couronner, le 12 octobre 1617, par l'archevêque d'Upsal. L'an 1629, maître de la Prusse, il fait, le 15 septembre, une trêve de six ans avec Sigismond, roi de Pologne. Délivré de cet ennemi, Gustave tourne ses armes contre l'empereur, à la sollicitation de la France, et sur les plaintes des Protestants. Il débarque avec huit mille hommes, le 24 juin 1630, dans l'île de Rugen, où commencent les hostilités. De là il passe dans l'Allemagne qu'il parcourt en conquérant. L'an 1631, le 7 septembre, bataille de Léipsick, qu'il gagne sur Tilli, général des Impériaux. Cette victoire lui ouvre le chemin jusqu'à Mayence, qu'il prend le 29 décembre suivant. L'an 1632, le 5 avril, il passe le Lech malgré la résistance de Tilli. Ce général perd, en cette occasion, douze mille hommes, et meurt trois jours après des blessures qu'il y avait reçues. Le 17 mai suivant, Gustave entre dans Munich. Le 16 novembre de la même année (1632) il livre bataille aux Impériaux, commandés par Walstein, à Lutzen, en Saxe. Il y perd la vie (on ne sait comment), *après avoir fait voir dans cette action fameuse*, dit le chevalier Folard, *tout ce que la guerre a de plus profond et de plus digne de l'admiration des experts.* Le duc Bernard de Saxe-Weimar soutint le combat, à la tête des Suédois, contre Papenheim, qui était arrivé de Hall avec des troupes fraîches. Ce dernier fut blessé à mort dans l'action. Gustave avait épousé, l'an 1620, ELÉONORE, fille de Jean-Sigismond, électeur de Brandebourg, dont il ne laissa qu'une fille, Christine, qui suit. Ce prince est regardé comme le créateur de l'art militaire en Europe. Ses vertus répondaient à ses talents. On ne lui reproche que deux défauts, l'emportement et la témérité. Il défendit le duel sous peine de mort, et fut exact à faire observer sa loi. On raconte que deux officiers supérieurs lui ayant demandé permission de vider une querelle qu'ils avaient, l'épée à la main, il le refusa d'abord, mais qu'ensuite il y consentit, et voulut être lui-même témoin du

combat. Arrivé sur la place, il fit environner les deux champions par un corps d'infanterie, qu'il avait amené; puis, adressant la parole au bourreau de l'armée : *Mon ami*, lui dit-il, *dans l'instant qu'il y en aura un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre.* A ces mots, les deux officiers s'étant jetés à genoux aux pieds du roi, lui demandent pardon, et se jurent l'un à l'autre une éternelle amitié. Depuis ce tems on n'entendit plus parler de duel dans les armées suédoises. Le roi Louis XIII avait tant d'estime pour Gustave-Adolphe, qu'il portait toujours sur lui le portrait de ce héros, et ne cessait d'exalter ses vertus en présence des grands de sa cour. (Voy. *les empereurs, les czars, les rois de Danemarck et de Pologne.*)

CHRISTINE.

1633. CHRISTINE, née le 18 décembre 1626, succéda, le 14 mars 1633, à Gustave-Adolphe, son père, par le choix des états. La gloire militaire que les Suédois s'étaient acquise sous le règne de ce prince, ne s'éclipsa point sous celui de sa fille. Appuyés de la France et de la plupart des princes protestants de l'empire, ils continuèrent la guerre en Allemagne sous la direction du chancelier Oxenstiern, et firent des progrès cette année, vers le Bas-Rhin, en Franconie et dans le Palatinat. Mais le sort des armes ne leur fut pas toujours favorable. Gustave Horn, l'un de leurs généraux, fut battu, le 6 septembre 1634, à Nordlingue, par le roi de Hongrie. Ce revers ne les abattit point. L'an 1636, Bannier, autre général suédois, défit les Impériaux, le 4 octobre, près de Wistock. Il entra l'année suivante dans la Saxe qu'il désola. Il donna la loi dans le Brandebourg et étendit ses conquêtes jusque dans la Poméranie. L'empereur ayant convoqué, l'an 1640, une diète à Ratisbonne, Bannier tenta de la rompre; mais il manqua son coup, et mourut le 20 mai de l'année suivante, âgé d'un peu plus de quarante ans, après avoir déclaré que Torstenson lui succèderait dans le commandement de l'armée. Ce nouveau général marcha sur ses traces, remporta divers avantages sur les Impériaux, défit l'archiduc Léopold et le général Picolomini, le 13 octobre 1642, et prit Léipsick. L'an 1643, il ravagea la Silésie et la Moravie. Etant entré en Bohême, il remporta, le 6 mars 1645, une victoire complète sur les Impériaux à Jankau ou Jannowitz, au-dessous de Thabor. Le siége de Brinn, en Moravie, qu'il alla faire ensuite, jeta la terreur dans Vienne que l'empereur fut sur le point d'abandonner. Mais la goutte obligea Torstenson, la même année, de quitter le commandement de l'armée à l'âge

de trente-neuf ans. Charles Gustave Wrangel le remplaça. Les Impériaux, l'an 1648, sont battus, le 17 avril, par ce général réuni au vicomte de Turenne, à Zusmarhausen, près d'Ausbourg. Enfin la paix de Westphalie, signée à Munster le 24 octobre de la même année, rendit la paix à l'Allemagne, et termina les conquêtes des Suédois, qui, par ce traité, demeurèrent en possession de l'archevêché de Brême, de l'évêché de Verden, de la Poméranie citerieure, de l'île de Rugen, etc. Salvius, le second des plénipotentiaires de Christine au congrès ne contribua pas médiocrement à la conclusion de cette importante affaire. La reine, pour sa récompense, l'éleva, quoiqu'il fût sans naissance, au rang de sénateur. On en murmura, parce que l'entrée du sénat n'était ouverte qu'aux personnes de la première qualité. Christine répondit qu'un mérite éminent l'emportait sur seize quartiers de noblesse, et devait en tenir lieu. Cette princesse, tandis que ses généraux étonnaient l'Europe par le bruit de leurs exploits militaires, se livrait tranquillement à l'étude des sciences et des beaux-arts au milieu des savants les plus distingués qu'elle avait appelés de divers pays. Grotius et Descartes étaient ses principaux guides, l'un pour l'érudition, et l'autre pour la philosophie. Ce goût, peu compatible avec les occupations du trône, lui avait inspiré l'amour de la vie privée comme aussi de l'aversion pour le mariage. Les états la sollicitant de se donner un époux, *ne me forcez pas*, leur répondit-elle, *de me marier; il pourrait naître aussi facilement de moi un Néron qu'un Auguste.* Pour montrer qu'elle avait irrévocablement pris son parti sur ce point, elle assembla, l'an 1650, les états, et y fit reconnaître, le 18 octobre, pour son successeur Charles-Gustave, son cousin. Cette démarche faite, elle laisse encore mûrir, l'espace de quatre ans, le dessein où elle était d'abdiquer. Enfin, l'an 1654, le 16 juin, lasse de commander à un peuple qui n'était que soldat, elle se démet solennellement de la couronne en faveur de Charles-Gustave dans l'assemblée des états, tenue à Stockholm, se réservant un revenu de deux cent quarante mille risdales sur des terres qu'elle se fit céder à titre d'apanage. Ayant fait ensuite transporter ses meubles et sa bibliothèque à Gothenbourg, elle quitte la Suède à l'âge de vingt-huit ans, traverse le Danemarck et la Hollande, travestie en homme, et arrive à Bruxelles où sa conduite et ses discours, pendant le séjour qu'elle y fit, scandalisèrent beaucoup les Flamands. De là s'étant rendue à Inspruck, elle y fit publiquement abjuration du Luthéranisme. Elle assista le même jour à une pièce de théâtre, que la ville fit jouer pour elle; sur quoi les Protestants dirent que *Christine ayant donné le matin la comédie aux Catholiques, il était bien juste que ceux-ci*

la lui donnassent à leur tour (1). Son dessein était d'aller s'établir à Rome : ce qu'elle exécuta. Mais le désir de voir Paris et la cour de Louis XIV, lui fit entreprendre deux voyages en France, l'un en 1656 et l'autre en 1657. Dans le premier elle fut reçue avec de grands honneurs, et fit son entrée à Paris le 8 septembre. On ne lui fit pas le même accueil dans le second qu'elle fit vers le milieu de l'année suivante. On l'obligea de s'arrêter à Fontainebleau, où elle resta long-tems seule. Ce fut dans cette solitude qu'elle fit massacrer, le 8 novembre 1657, Monaldeschi, son grand-écuyer, *pour des perfidies et des cruautés*, disait-elle, *envers sa personne*. C'est tout ce qu'on a pu savoir des crimes de cet officier. Son supplice fut généralement désapprouvé. Le roi, la reine-mère et le ministre en furent indignés; mais on crut devoir user de dissimulation. Christine, après avoir à peine obtenu la permission de se rendre à la cour qui était à Compiègne, partit de France dans les premiers jours du carême de 1658, pour retourner à Rome. Les arts qu'elle continua d'y cultiver ne lui firent pas oublier le trône qu'elle avait quitté. Elle vérifia la prédiction que son chancelier Oxenstiern lui avait faite, qu'elle se repentirait de cette démarche. (Voy. *ci-dessus*, Michel Coribut, roi de Pologne.) Enfin elle termina le cours de sa vie à Rome, le 19 avril 1689, dans la soixante-troisième année de son âge. Peu de princesses ont prêté plus à l'éloge et à la satire que Christine. Avec la haine de son sexe qu'elle détestait, elle en avait la plupart des défauts. Bizarre dans ses goûts, capricieuse dans ses choix, inégale dans sa conduite, singulière dans son ajustement, elle était d'autant plus femme, qu'elle affectait plus de ne point le paraître. D'un autre côté, avide de connaissances, instruite, au moins superficiellement, de tout ce qui est à la portée de l'esprit humain, protectrice des lettres, elle réunissait le génie étendu de Julien, et le caractère bienfaisant de Mecène. (Voy. *les empereurs et les rois de Danemarck.*)

CHARLES-GUSTAVE, Xe. DU NOM DE CHARLES.

1654. CHARLES-GUSTAVE X, né, le 8 novembre 1622, à Upsal, de Jean Casimir, duc de Deux-Ponts-Clebourg. et de Catherine, fille de Charles IX, succéda, le 16 juin 1654, à la

(1) Un manuscrit où l'on révoquait en doute sa conversion, lui étant tombé entre les mains, elle y mit cette apostille : *Chi lo sa non scrive, chi lo scrive non lo sa.* Celui qui le sait ne l'écrit pas, celui qui l'écrit ne le sait pas.

reine Christine dont il était cousin. L'an 1655, il déclare la guerre à la Pologne qu'il soumet presque toute entière dans le cours de cette année. Les Polonais, soutenus de la maison d'Autriche, du Danemarck et de la Russie, se relevèrent de leurs pertes dans les années suivantes. Charles néanmoins fit face à toutes ces puissances. Il fit la guerre au roi de Danemarck presque sans relâche pendant les trois dernières années de son règne, pénétra, en passant d'île en île sur la mer glacée, jusque dans le cœur de ses états ; assiégea sa capitale dont il fut sur le point de se rendre maître, et lui enleva plusieurs places importantes, dont les principales sont Helsimbourg et Cronenbourg. Une maladie violente, lorsqu'il méditait la conquête de ce royaume, le mit au tombeau, le 23 février 1660, à Gothenbourg. Ce prince laissa d'HEDWIGE-ÉLÉONORE DE HOLSTEIN, son épouse, Charles, qui suit. On prétend qu'il avait dessein d'établir le despotisme en Suède. L'impétuosité de son caractère le portait assez à ce genre de domination. (Voyez *la Pologne*.)

CHARLES XI.

1660. CHARLES XI, né le 24 novembre 1645, succéda, le 23 février 1660, au roi Charles-Gustave, son père, sous la régence d'Hedwige, sa mère, et d'un conseil. Le 3 mai suivant, fut signé le fameux traité de paix entre la Suède et la Pologne, à l'abbaye d'Oliva : l'empereur et l'électeur de Brandebourg y furent compris. La Suède se réconcilia, le 7 juin suivant, avec le Danemarck par un traité signé entre le camp des Suédois et la ville de Copenhague. On y suivit celui de Roschild, excepté que Drontheim et Bornholm retournèrent aux Danois moyennant un équivalent pour les Suédois. Mais la paix ne fut pas durable entre ces deux couronnes. Charles, excité par la France, envoie, l'an 1675, au mois de janvier, le général Wrangel avec une armée dans le Brandebourg. Le Danemarck et la Hollande viennent au secours de cet électorat. La flotte hollandaise, commandée par l'amiral Tromp, s'étant combinée avec celle de Danemarck, attaque, le 11 juin, au sud d'Oeland, la flotte suédoise, et remporte une victoire signalée qui fut suivie de la prise de quelques places. Charles se met alors à la tête de ses troupes, et gagne pour son coup d'essai, le 14 décembre, la fameuse bataille de Lunden, en Scanie : le roi de Danemarck y fut mis en fuite, après avoir laissé sept mille hommes sur la place. Charles remporta d'autres avantages, et n'en perdit pas moins les places qu'il avait en Poméranie. Elles lui furent rendues par la paix signée à Saint-Germain-en-Laye, le 2 septembre 1679, entre la Suède, le Danemarck et le Brandebourg. Charles

ayant convoqué, l'an 1680, les états-généraux à Stockholm, y réduit, avec le consentement extorqué de l'assemblée, le sénat à n'être que le conseil du prince, et les sénateurs à n'avoir que voix consultative. Deux ans après, dans une diète tenue extraordinairement au même lieu, le clergé, les bourgeois et l'ordre des paysans, pour humilier la noblesse trop dominante, confèrent au roi l'autorité absolue, et lui soumettent toutes les lois, en le laissant le maître d'employer les moyens qu'il croira les plus convenables dans l'administration du royaume. Charles usa despotiquement de ce pouvoir, et traita ses sujets avec la dureté d'un tyran. Pour quelques abus qu'il réforma, il en introduisit d'autres plus criants, tel que celui de hausser arbitrairement le prix des monnaies pour acquitter les dettes de l'état. Touchée des plaintes du peuple accablé par les impôts, la reine ose lui faire des remontrances à ce sujet. « Madame, lui dit-il, » nous vous avons prise pour nous donner des enfants, et non » pour nous donner des avis. » Une adresse que la province de Livonie, dépouillée de ses priviléges, lui présenta au mois de juin 1692, produisit encore un plus mauvais effet. Patkul, chargé de présenter cette pièce, l'appuya par un discours éloquent et pathétique, où il représentait au roi les maux de sa patrie et la nécessité de révoquer ses arrêts. Charles feignit d'approuver son zèle patriotique; mais peu de tems après il condamna à la mort et le porteur de l'adresse et les cinq landraths ou conseillers d'état qui l'avaient signée. Patkul échappa au supplice par la fuite, et se retira en Pologne. La peine des landraths, à force d'intercessions, fut commuée en une prison de six ans. Ce prince meurt, l'an 1697, à Stockholm, le 15 avril. Il avait épousé, le 16 mai 1680, ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille de Frédéric III, roi de Danemarck, morte le 5 août 1693, dont il eut Charles, qui suit; Hedwige, femme de Frédéric, duc de Holstein; et Ulrique-Eléonore, mariée au prince héréditaire de Hesse-Cassel, et depuis reine de Suède. Charles XI avait succédé, l'an 1681, au duc Frédéric-Louis dans le duché de Deux-Ponts. (Voy. *ces ducs*.)

CHARLES XII.

1697. CHARLES XII, né le 27 juin 1682, succéda, le 16 avril 1697, au roi Charles XI, son père, sous la régence de la reine Hedwige-Eléonore, son aïeule. Impatient de régner par lui-même, il se fait déclarer majeur à l'âge de quinze ans, le 27 novembre de la même année, par les états, et le 24 du mois suivant il est couronné. A cette cérémonie on remarqua qu'il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, et se la mit sur la tête avec un air de grandeur et de fierté qui en imposa

à toute l'assemblée. La grande jeunesse de Charles parut à ses voisins une occasion favorable pour faire des conquêtes sur la Suède et en détacher les portions qui étaient à leur bienséance. Dans cette vue les rois de Danemarck et de Pologne se liguent avec le czar, l'an 1699, contre le roi de Suède. Le premier était en guerre avec le duc de Holstein, et cherchait à le dépouiller. Charles vole, l'année suivante, au secours du duc, son beau-frère, dissipe la flotte danoise, pénètre dans le cœur du Danemarck et ne se retire qu'après avoir forcé le roi de Danemarck à donner pleine satisfaction au duc de Holstein. De retour dans ses états, il bat, le 30 novembre de la même année, avec huit mille hommes, une armée de quatre-vingt mille russes, devant Narva dont elle faisait le siége. Les officiers russes ayant à leur tête le duc de Croy, leur général, viennent se rendre au vainqueur qui les reçoit d'un air doux et humain, leur fait rendre leurs épées, et pousse la générosité jusqu'à leur faire distribuer de l'argent. A l'occasion de cette victoire on fit frapper à Stockholm une médaille où d'un côté l'on voyait un russe, un danois, un polonais, enchaînés, et de l'autre un Hercule avec sa massue, foulant aux pieds un Cerbère avec cette inscription : *très uno contudit ictu.*

Le czar et le roi de Pologne, sans être rebutés par leur défaite, ressèrent plus étroitement les nœuds de leur alliance. Dans une entrevue qu'ils ont ensemble, ils concertent, au milieu des festins et de la débauche, un nouveau plan d'attaque contre le roi de Suède. Mais l'activité de Charles prévient leurs opérations. Il entre dans la Livonie, passe la Dwina, et bat les Saxons : de là il vole dans la Curlande, emporte Mittau et les villes de ce duché, avec une impétuosité que rien ne peut arrêter. S'étant ensuite jeté dans la Lithuanie, il arrive dans cette ville de Birsen où peu de tems auparavant ses ennemis avaient conjuré sa perte. Tout fait joug devant lui. Il forme alors le dessein de détrôner le roi de Pologne, et joint ses armes, pour l'exécuter, aux intrigues du cardinal-primat Radjowski. La république lui ayant envoyé des ambassadeurs pour traiter de la paix, il répond qu'il ne veut traiter avec eux qu'à Varsovie. Cette ville, dès qu'il se présente, lui ouvre ses portes au mois de mai 1702. Là il déclare, par un manifeste qui se répandit dans toute la Pologne, qu'il ne sortira point du royaume que le roi Auguste, son ennemi et celui de toute la république, ne soit retourné en Saxe, et qu'on ne lui ait donné un successeur. S'étant mis ensuite en marche avec 10,000 hommes, pour aller au roi de Pologne, il le trouve posté avec vingt-deux mille hommes à Clissow, à quelques lieues de Cracovie. Le combat s'engage le 19 juillet, et la victoire se déclare pour

les Suédois. Une diète s'assemble à Varsovie, l'an 1703, pour enlever la couronne à l'infortuné roi de Pologne. Les armes de Charles font cependant de nouveaux progrès. Le 1er. mai, combat de Pultausk, sur le Naren, où il défait cinq mille cavaliers saxons qui firent peu de résistance. Il va faire ensuite le blocus de Thorn, puis au bout de trois mois il assiége la place dans les formes, et s'en rend maître le 14 octobre.

L'assemblée de Varsovie ayant déclaré, le 15 février 1704, Auguste inhabile à la couronne, Charles fait élire, pour le remplacer, le 12 juillet, Stanislas Leczinski. Mais ce nouveau roi, le 31 août, est chassé de Varsovie par son rival. Le triomphe d'Auguste fut néanmoins de courte durée. Charles ramène, le 29 octobre suivant, Stanislas à Varsovie. Auguste, poursuivi par les deux rois, prend la poste le 7 novembre, et arrive à Dresde le 13 du mois suivant. Charles, marchant toujours de succès en succès, réduit Auguste, l'an 1706, à demander la paix. Elle lui est accordée, le 24 septembre, par le traité d'Alt-Raenstadt, dont les principales conditions furent, 1°. qu'Auguste, en cédant le trône à Stanislas, conserverait le nom et les honneurs de roi; 2°. qu'il romprait toute alliance avec le czar; 3°. qu'il remettrait en liberté les princes Jacques et Constantin Sobieski; 4°. qu'il livrerait tous les déserteurs qui avaient passé à son service, et nommément Jean Patkul, ce brave livonien dont nous avons parlé sous le règne précédent. Celui-ci ayant passé du service du roi de Pologne à celui du czar, était alors ambassadeur de ce prince auprès d'Auguste. Charles, l'ayant en son pouvoir, le fait rouer vif et écarteler contre le droit des gens et sans égard pour le titre dont il était revêtu. La postérité ne pardonnera jamais ce trait de barbarie au héros de la Suède. Il était alors en Saxe où il passa toute l'année 1707 (1). Etant rentré l'année suivante en Pologne,

(1) Pendant une marche qu'il fit en ce pays, comme il passait assez près de Dresde, l'envie singulière lui prit de se détacher de son armée pour aller prendre congé du roi qu'il avait detrôné. « Il entre dans la » ville, et marche droit au palais de l'électeur, n'ayant avec lui que » trois ou quatre officiers. Auguste surpris, comme on peut le penser, » d'une pareille visite, eut à peine le tems de songer aux avantages » qu'il pouvait retirer de l'imprudence de son ennemi. Charles, après » avoir déjeûné avec lui sans façon, se fit montrer les fortifications. » Il était aussi tranquille et parlait d'un ton aussi impérieux que s'il se » fût promené dans sa capitale. Il refusa même fort sèchement la grâce » d'un livonien proscrit de Suède, que le roi Auguste lui demandait. » Enfin, après avoir satisfait sa curiosité, il prit congé de l'électeur, » en l'embrassant amicalement, et rejoignit son armée qui était dans

il forma le dessein, après en avoir chassé les Russes, d'aller attaquer le czar jusque dans le cœur de ses états. Deux chemins le conduisaient en Russie, l'un par la Livonie où tous les secours de la Suède étaient à portée de le joindre par mer : c'était la route de la nouvelle ville que le czar fondait alors sur la mer Baltique ; l'autre chemin traversait l'Ukraine, et conduisait à Moscow par des déserts impraticables. Charles se décida pour ce dernier. L'an 1709, il arrive, vers la fin d'avril, avec une armée victorieuse, mais épuisée par la disette, devant Pultawa sur la Worskla, dont il forme aussitôt le siége. Le czar vient à sa rencontre. Mais à peine a-t-il passé la rivière de Pultawa, à une lieue de la ville, que Charles, étant sorti de son camp pour aller à lui avant qu'il ne forma le sien, lui livre bataille, le 8 juillet, à la tête de vingt-un mille hommes, porté sur un brancard à cause d'une blessure qu'il avait reçue au talon, le 27 mai précédent, rompt et enfonce la cavalerie ennemie, et se croit, ainsi que ses troupes, assuré de la victoire. Mais le lendemain, Pierre le Grand ayant rallié sa cavalerie, revient à la charge et met en déroute les Suédois, dont neuf mille sont tués sur le champ de bataille, et six mille faits prisonniers. Charles, réduit à fuir après avoir perdu son armée, prend le parti d'aller chercher un asile chez les Turcs. Il passe le Borysthène, gagne Oczakow, et de là se rend à Bender, sur le Niester, en Bessarabie. Le grand-seigneur, instruit de son arrivée, ordonne qu'il y soit défrayé, avec sa suite, aux dépens de la Porte. Charles forme des intrigues à la cour ottomane pour obtenir une armée avec laquelle il puisse rétablir ses affaires. Il n'y réussit pas ; mais il vint à bout d'engager la Porte à déclarer la guerre, le 20 novembre 1710, à la Russie. Le czar, l'année suivante, environné dans son camp par l'armée des Turcs, se rencontrait sur les bords du Pruth dans la même position où le roi de Suède s'était trouvé à Pultawa. L'habileté de sa femme le tira de ce mauvais pas. Il fit la paix, le 23 juillet, avec les Turcs, au grand regret de Charles qui, étant arrivé le lendemain, accabla le visir de reproches. Enfin, après un séjour de trois ans et demi auprès de Bender, le roi de Suède reçoit, le 11 février 1713, un ordre du grand seigneur de partir le lendemain pour retourner en ses états. Sur son refus, il est assiégé

» la plus grande inquiétude. Le lendemain Auguste assembla un con-
» seil extraordinaire dont on plaisanta beaucoup dans l'armée suédoise.
» Ce fut à ce sujet que le baron de Stralenheim, fameux par ses bons
» mots, dit en riant : Auguste délibère sur ce qu'il devait faire hier. »
(*Anecd. suéd.*)

par les janissaires dans son palais. Charles s'y défend avec ses domestiques. On met le feu à l'édifice. Le roi, pressé par les flammes, sort et se jette au milieu de ses ennemis le sabre à la main. Il fait une chute qui donne occasion de le saisir. On l'emmène à Andrinople où le sultan lui fait un accueil favorable. De là il est conduit à Demir-Tocca. Cette retraite n'étant pas de son goût, il résolut de passer au lit tout le tems qu'il y serait. Il resta couché dix mois, feignant d'être malade. Ses ennemis cependant profitaient de son absence pour détruire ses armées et lui enlever non seulement ses conquêtes, mais celles de ses prédécesseurs. Il partit enfin de Demir-Tocca, le 1er. novembre 1714, avec trois compagnons seulement, et arriva, le 22 au matin, à Stralsund, en Poméranie. (d'Avrigni.) Les rois de Danemarck et de Prusse, qui lui avaient déclaré la guerre long-tems auparavant, continuent de la lui faire. L'un des grands succès de leurs armes combinées fut la conquête de l'île de Rugen, dont ils se rendirent maîtres le 17 novembre 1715. Fortifiés des troupes de Saxe, ils mettent ensuite le siége devant Stralsund. Charles, voyant la perte de cette place inévitable, passe à Carlscroon. Stralsund se rend le 22 décembre suivant. La conquête de la Norwège fut l'objet que se proposa ce prince l'an 1718. Mais étant venu faire le siége de Frédéricshall, il y est tué d'un coup de fauconneau, le 11 décembre, à l'âge de 36 ans et demi. Charles XII est appelé, par les uns, l'Alexandre, et par les autres, le don Quichotte du Nord. La première dénomination paraît outrée; la seconde est indécente. Il n'eut ni le génie ni la politique d'Alexandre le Grand; mais il lui ressembla par la valeur et l'ambition. Il avait gouverné la Suède avec l'autorité la plus absolue, ne reconnaissant d'autre loi que sa propre volonté. Le sénat, après sa mort, se vengea de l'humiliation où il l'avait réduit, sur le baron de Gortz, son premier ministre. On lui fit son procès, et il eut la tête tranchée le 2 mars 1719. (Voy. *les rois de Danemarck et le czar Pierre le Grand.*)

ULRIQUE-ÉLÉONORE, ET FRÉDÉRIC Ier.

1719. ULRIQUE-ÉLÉONORE, sœur de Charles XII et seconde femme de Fréderic, prince de Hesse-Cassel, monta sur le trône de Suède, le 31 janvier 1719. Elle y parvint, non en vertu du droit de succession héréditaire, mais par le choix libre des états; parce qu'on prétendit qu'ayant épousé un prince étranger, elle avait perdu son droit d'hérédité. Ulrique, loin de les contredire, leur offrit elle-même de les remettre en possession de leurs anciennes prérogatives. Cette offre généreuse ayant été

acceptée, la reine en conséquence publia, le 21 février, une déclaration solennelle sous le titre d'*Assurances gracieuses données par sa majesté aux états assemblés en diète à Stockholm*, dans laquelle elle se dépouillait elle-même du pouvoir souverain et absolu. Les états établirent alors une nouvelle forme de gouvernement, qui, sans anéantir l'autorité royale, y mit les bornes qu'on jugea nécessaires. Ulrique fut couronnée, le 28 mars suivant, à Upsal. L'an 1720, le 1er. février (le journal de Louis XV dit le 21 janvier, en suivant le vieux style.), paix de Stockholm entre la Suède et la Prusse. Par ce traité, la rivière de Peine sert de limite à la Poméranie suédoise. Le même jour, la Suède, par la médiation de la France, conclut une alliance défensive avec l'Angleterre. Le 4 avril de la même année, la reine, avec l'agrément des états, associe au trône le prince, son époux. Frédéric fut couronné, le 14 mai suivant, à Stockholm, après avoir confirmé, le 22 mars précédent, les engagements contractés par la reine avec les états. Le 14 juin, il signe la paix avec le Danemarck. Il ne restait plus qu'à réconcilier la Suède avec la Russie. Frédéric en vint à bout, le 30 août 1721, par le traité de Nystadt, La Suède y perdit la Livonie, l'Esthonie, l'Ingermanie, et quelques autres provinces, îles et places qu'elle céda à la Russie : mais le duché de Finlande lui fut rendu. Frédéric employa les vingt années de tranquillité qui suivirent, à réparer les maux qu'une guerre de vingt-deux ans avait causés.

Les académiciens français envoyés au Nord, en 1735, pour déterminer la figure de la terre, furent reçus avec distinction par le roi de Suède, qui leur procura toutes les facilités nécessaires pour leurs opérations. Son successeur, en 1755, fit élever une pyramide à Torneo, dans la Bothnie occidentale, pour consacrer à la postérité la mémoire de leurs travaux. La France était depuis long-tems en traité d'alliance avec la Suède. Elle le renouvela, l'an 1738, moyennant un subside de deux millions qu'elle s'obligea de lui payer. (*Anecd. suéd.*)

Une nouvelle rupture s'éleva encore, l'an 1741, entre la Suède et la Russie. Elle éclata par une déclaration de guerre que Frédéric fit au czar Ivan VI le 24 juin : il eut lieu de s'en repentir. Le 3 septembre suivant, un corps de suédois fut battu, près du fort de Wilmanstrandt, après s'être vigoureusement défendu. La place tomba ensuite au pouvoir des vainqueurs qui firent main-basse sur la garnison. La mort de la reine, arrivée le 5 décembre de la même année, à l'âge de cinquante-quatre ans, fut un nouveau malheur pour la Suède. Cette princesse emporta dans le tombeau les regrets bien mérités de ses peuples. La campagne de 1742 fut encore plus

funeste aux Suédois que la précédente. Leur armée, poursuivie par les Russes, se laissa renfermer dans Helsingfort, sans munitions et sans espérance de secours. On croyait voir, dit M. l'abbé de Mabli, les Romains aux fourches caudines : elle fut obligée de capituler, et recut, comme une faveur, la permission de rentrer en Suède, en abandonnant la Finlande à ses ennemis. Enfin la paix se fit entre les deux couronnes par la médiation de l'Angleterre, et fut signée, le 17 août 1743, dans la ville d'Abo. Les conditions en furent plus avantageuses à la Suède qu'elle n'avait sujet de l'espérer. Elle recouvra la Finlande ; mais elle crut devoir se venger du mauvais succès de la guerre sur les deux généraux Buddembroeck et Leuwenhaupt, qui en avaient eu la conduite. Condamnés par le sénat, ils furent décapités, le premier le 27 juillet, l'autre le 5 août 1743.

Frédéric rendit, l'an 1748, une ordonnance par laquelle il exemptait de toutes taxes, pendant l'espace de vingt-quatre ans, les terres qui, étant restées incultes, seraient défrichées par le clergé, par les officiers de la couronne, et par toutes les personnes ayant des seigneuries annexées à leurs charges. L'agriculture, jusqu'alors négligée en Suède, a reçu par-là un encouragement qui s'est accru sous les règnes suivants. Frédéric termina ses jours à Stockholm, le 5 avril 1751, à l'âge de soixante quinze ans, sans lignée. Il avait épousé en premières noces, le 31 mai 1700, DOROTHÉE DE BRANDEBOURG, morte en 1705. Ce prince eut besoin de toute sa prudence pour contenir deux partis qu'il vit s'élever dans l'état, et dont les efforts opposés tendaient également à envahir l'autorité souveraine. On donnait le nom de *Bonnets* à l'un, et celui de *Chapeaux* à l'autre. Les premiers étaient entretenus par la Russie dont ils secondaient les vues, et les seconds par la France. Ce fut sous le règne de Frédéric Ier. que les Calvinistes et ceux de la religion anglicane obtinrent, par édit de 1741, la liberté d'exercer leur religion dans les places maritimes, à l'exception de Landskroon, en Scanie. Ce prince, dans les dernières années de sa vie, institua, ou fit revivre trois ordres de chevalerie, savoir celui des Séraphins, celui de l'Epée et celui de l'Etoile polaire.

ADOLPHE-FREDERIC II.

1751. ADOLPHE-FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN-EUTIN, évêque de Lubeck, né, le 14 mai 1710, de Christiern-Auguste et d'Albertine-Frédérique de Bade-Dourlac, élu par la diète, le 3 juillet 1743, pour succéder au trône de Suède, fut proclamé roi le 6 avril 1751, et couronné le 7 décembre suivant. Peu de

princes ont été plus gênés que lui dans l'exercice de l'autorité royale, et ont moins mérité de l'être. Toutes ses vues tendaient au bien de l'état, et furent presque toujours traversées par les factions des Bonnets et des Chapeaux. L'une et l'autre fondaient leur opposition sur la nature du gouvernement, dont on ne pouvait se dissimuler le vice, mais que personne n'osait attaquer, parce qu'il y allait de la vie à vouloir y donner atteinte. On le vit en 1756. Un caporal du régiment des gardes ayant dénoncé à la diète un complot tramé pour changer la forme du gouvernement, le comte de Brahé, le baron de Horn et plusieurs autres furent arrêtés comme auteurs ou complices de ce dessein, et décapités, le 13 juillet, par sentence du comité secret. En vain le roi et la reine descendirent-ils aux supplications les plus humiliantes pour obtenir leur grâce : ils furent refusés avec une dureté révoltante. Ce ne fut pas le seul affront que les états firent essuyer à la reine. Ayant appris qu'on avait mis en gage à Hambourg une partie des pierreries de cette princesse, sœur du roi de Prusse, ils en prirent occasion d'exiger d'elle un inventaire des diamants de la couronne. La reine, choquée de ce procédé, répondit qu'elle ferait séparer ses propres diamants de ceux de la couronne, après quoi elle ferait remettre aux états ceux-ci, s'estimant trop pour jamais les porter davantage. Cette réponse irrita la diète. Elle s'en prit au roi, avec lequel elle ne garda plus de ménagement. Ce ne fut pas assez pour les états d'attaquer sa prérogative royale, ils entreprirent sur son autorité paternelle en se rendant maîtres de l'éducation du prince royal, dont ils changèrent les instituteurs sans aucun motif connu.

Le roi cependant ne négligeait rien pour les besoins et la sûreté de l'état. La disette s'étant fait sentir dans plusieurs provinces de Suède, en 1757, il y pourvut par une grande quantité de grains qu'il fit venir de la Russie. La Suède était alors en traité d'alliance avec cette puissance contre le roi de Prusse, à qui elle avait déclaré la guerre le 14 mars 1757, sans égard pour Adolphe-Frédéric, qui n'était point de cet avis. Au mois de septembre suivant, on vit arriver dans la Poméranie prussienne le feld-maréchal d'Ungern-Sternberg à la tête de quinze mille hommes, que le feld-maréchal Lehwald força bientôt après de se retirer. Le comte de Rosen, sénateur de Suède, prit alors le commandement des troupes, qu'il laissa, le 28 juin dans les mains du comte Hamilton. Celui-ci le remit, le 21 novembre, au baron de Lantingshausen, qui fut général en chef. Les opérations de l'armée suédoise ne furent pas décisives, quoique souvent heureuses.

La mort de l'impératrice Elisabeth, arrivée le 5 janvier 1762,

changea la face des affaires en Suède comme en Russie. Les états commencèrent à faire des observations sur la conduite du sénat ; et la déclaration de guerre ne fut point approuvée. Quelques sénateurs se démirent volontairement de leurs charges, d'autres furent déposés, et d'autres rappelés. Le prince étant entré, le 5 avril, dans le sénat, y fit conclure, deux jours après, une suspension d'armes avec le roi de Prusse. Elle fut suivie, le 22 mai, d'un traité de paix, dont on fut redevable aux bons offices de la reine.

C'était la faction des Chapeaux, favorable à la France, qui avait dominé jusqu'alors dans les états. Celle des Bonnets, portée pour l'Angleterre, qui en soudoyait les chefs, reprit à son tour le dessus. On vit, pour la première fois, au mois d'avril 1764, un ministre britannique à Stockholm, admis par le sénat. Son premier soin fut de travailler à faire rompre l'alliance qui était entre la France et la Suède, et d'engager celle-ci à renoncer au subside de deux millions que l'autre lui faisait, ainsi qu'à douze millions d'arrérages qui lui étaient dus. Mais comme l'Angleterre n'offrait point de compensation d'un si grand sacrifice, la négociation échoua. Les Bonnets revinrent néanmoins à la charge ; et, dans la diète de 1766, ils insistèrent de nouveau pour une rupture avec la France. Le roi, poussé à bout par les contracdictions qu'ils ne cessaient de lui susciter, se détermina enfin à offrir son abdication par une lettre écrite au sénat, le 12 décembre 1768, à moins qu'on ne voulût convoquer une diète extraordinaire, qui lui paraissait indispensable dans la confusion où les affaires se trouvaient. On fut obligé de la convoquer. Elle s'ouvrit au mois d'avril suivant ; et, le parti des Chapeaux y ayant prévalu après de longs et vifs débats, le résultat fut que l'on maintiendrait l'alliance avec la France, comme très-avantageuse à la Suède. Pour la cimenter, le prince royal et le prince Frédéric-Adolphe partirent de Stockholm, le 7 novembre 1770, et arrivèrent à Versailles dans le mois de janvier suivant. Bientôt après ils y reçurent la funeste nouvelle de la mort de leur père, décédé presque subitement le 13 février 1771. Ce prince, recommandable par la bonté de son caractère, ami des talents qu'il protégea et encouragea, zèlé pour l'observation des lois qu'il avait commencé à réformer, et par les progrès du commerce, est digne, à tous égards, d'être placé au nombre des bons princes. Il avait épousé, le 17 juillet 1744, LOUISE-ULRIQUE, sœur, comme on l'a dit, du roi de Prusse régnant, dont il eut Gustave, qui suit ; Charles, duc de Sudermanie, devenu régent, et depuis Charles XIII, et Albertine, princesse de Suède, vivante en 1818, née le 8 octobre 1753, coadjutrice de l'abbaye de Quedlinbourg,

en 1767. L'académie des belles-lettres, établie à Stockholm, est l'ouvrage d'Adolphe-Frédéric II. Il la fonda l'an 1753, la même année que le nouveau style fut introduit en Suède, à commencer du 1er. janvier.

GUSTAVE III.

1771. GUSTAVE, fils aîné d'Adolphe-Frédéric II, né le 24 janvier 1746, marié, le 4 novembre 1766, à SOPHIE-MADELEINE, fille de Frédéric V, roi de Danemarck, née le 3 juillet 1746, ayant appris, en France, la mort de son père, se met en route pour la Suède, débarque à Carlscroon, le 18 mai, et fait le 30 son entrée à Stockholm, avec le prince Frédéric-Adolphe, son frère et le compagnon de son voyage. Le sénat, pendant son absence, avait convoqué une diète qui s'assembla le 13 juin. Le 25, le roi harangua lui-même les états, ce qui n'était point arrivé depuis le grand Gustave, tous les successeurs de ce prince n'ayant parlé aux états que par la bouche de leurs chanceliers. Gustave III les a toujours harangués lui-même. On aurait cru que l'esprit d'animosité et de parti devait cesser sous un prince né suédois, et qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait donné des preuves de ses sentiments patriotiques. Mais le contraire arriva. L'aristocratie qui, sous le règne précédent, avait réduit presque à un vain titre la royauté, dégénéra, au commencement de celui-ci, en anarchie, par la désunion qui s'introduisit dans les états et dans le sénat. Les conflits des différents partis, que le roi s'occupa vainement à réconcilier, firent différer son couronnement jusqu'au 29 mai 1772. La disette se faisait cependant sentir en différentes parties de la Suède, et y causa des soulèvements. La Scanie, excitée par le gouverneur de Christianstadt, secoua hautement le joug du sénat, et reconnut le roi pour seul souverain. Le sénat s'en prit à Gustave de ces émeutes, et résolut de s'assurer de sa personne. Gustave, instruit qu'il devait être arrêté la nuit du 19 au 20 août, et qu'il était déjà consigné aux barrières de peur qu'il ne s'échappât, prend ses mesures pour détourner ce coup. S'étant rendu, le 19 au matin, à l'arsenal pour voir défiler le détachement du régiment de ses gardes, qui devait monter au château, il y est entouré d'un grand nombre d'officiers; et, les ayant emmenés au château, il les assemble dans le corps-de-garde, et leur expose pathétiquement le danger auquel il est exposé. Tous, à l'exception de trois, promettent de le défendre au prix de leur sang. Le même enthousiasme se communique aux soldats et passe à la milice bourgeoise. Le sénat s'étant assemblé, on met une garde devant la salle pour

l'empêcher de sortir, avec promesse de ne lui faire aucun mal. Le roi parcourt la ville à cheval; et par-tout où il passe, le peuple se précipite au devant de lui et le bénit. L'allégresse est unanime et générale dans la ville, et tout retentit des cris de *vive le roi*. Gustave ayant assemblé, le 21, les états, le secrétaire de la révision y fait lecture, par son ordre, de la forme du gouvernement qu'il avait rédigée. C'était presque la même qui avait été observée depuis Gustave-Adolphe jusqu'à la fin du règne de Charles XI, mort en 1680. Tous y applaudirent, et chaque membre de l'assemblée la signa avec un serment, dont le roi dicta la formule. Ainsi finit, en moins de trois jours, sans aucune effusion de sang, cette étonnante révolution. Le même jour, 21 août, le roi cassa le sénat, et en créa un nouveau, composé, comme l'autre, de dix-sept sénateurs, dont il limita l'autorité. Le 9 septembre, le roi congédia les états avec promesse de les convoquer au bout de six ans. A la fin de l'année, on commençait à craindre une révolution dans la Finlande Le roi s'y rendit, et, par sa présence seule, il disssipa tous les desseins des mal-intentionnés. Il fit en 1777, un voyage à Pétersbourg, et rétablit la confiance entre les deux cours. Il en fit un autre à Copenhague, dans la même vue de cimenter la paix de la Suède avec le Danemarck, et y réussit également. Les états s'assemblèrent le 19 octobre, et le roi les harangua le 30. Tout s'y passa tranquillement. La réformation des lois tant civiles que criminelles, la tolérance des religions et la sanction des lois fondamentales, consignée dans un nouvel acte d'assurance, rendront à jamais mémorable cette diète, dont la clôture se fit le 26 janvier 1779. Cette année et les suivantes, tant que dura la guerre entre l'Angleterre, la France et l'Espagne, le roi tint une escadre armée pour la sûreté de sa flotte marchande. En 1780, le ministre de Suède signa, le 21 juillet, à Pétersbourg, un traité de neutralité entre sa cour et celle de Russie; à quoi le Danemarck accéda. En 1783, le comte de Creutz signa, le 4 avril, à Paris, un traité de commerce entre la Suède et les Etats-Unis d'Amérique. Mais la paix ne fut point de longue durée entre la Suède et la Russie. Gustave irrité des efforts que faisaient les émissaires Russes, pour insurger la Finlande, prit les armes et fit équiper une flotte formidable à Carlscroon, Un traité particulier attacha à ses intérêts la Prusse et les Turcs, qui lui firent passer des subsides. Malgré ce secours, la flotte suédoise fut battue, le 17 juillet 1788, à Hogland, par l'amiral Greig. La défection de plusieurs officiers concourut encore aux succès de la Russie. Le prince de Danemarck, allié de cette puissance, force, à Quistrum, à la tête des Norwégiens, le régiment de Westro-

gothie, à capituler, s'empare d'Oudewalla, et vint mettre le siége devant Gothenbourg, ville de Suède et la plus considérable après Stockholm. Gustave envoya jusqu'à ses propres gardes au secours de cette place; courut lui-même rassembler les sauvages habitants des forêts de la Dalécarie, se mit à leur tête et marcha vers Gothenbourg. Bientôt, par la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, le prince de Danemarck leva le siége, et le traité de Varéla, signé le 14 août 1790, mit fin aux hostilités. Gustave ne demeura point étranger à la coalition du Nord contre la France, pour étouffer les principes d'une révolution effrayante. Catherine donna ordre à son ministre Slockelberg de promettre à ce prince douze mille soldats russes et un subside de trois cent mille roubles; mais la mort ne lui permit pas de commencer son entreprise. La noblesse suédoise, mécontente de ce que Gustave avait restreint ses droits en 1772, et par la diète qu'il avait assemblée à Gèfle, en 1792, forma une conjuration contre lui. Trois conjurés tirèrent au sort à qui l'assassinerait, il tomba sur Ankarstroom, capitaine dans l'un des régiments de Gustave, auquel il devait déjà la vie, pour avoir trempé dans une conspiration contre lui, pendant la guerre de Russie. Ce monstre, en qui la clémence du roi aurait dû au moins étouffer tout ressentiment, lui tire, à bout portant, un coup de pistolet à vent, chargé de deux balles et de clous, dans un bal, la nuit du 15 au 16 mars 1792. Gustave, blessé mortellement, expira le 29, ayant fait la veille un codicille, où il nomme régent son frère, le duc de Sudermanie, et le prie de faire grâce aux complices de son assassin, qui subit le supplice des régicides, et eut le poing coupé et la tête tranchée le 22 avril 1792. Un billet anonyme avait prévenu la veille le monarque du danger qu'il courait; et l'avis était d'autant plus certain, qu'il semblait émaner de l'un des mécontents; mais le caractère confiant et courageux de ce prince, lui eût fait regarder comme une faiblesse, ce que la prudence lui dictait dans cet avertissement. Voici le portrait que M. Mallet Dupan a tracé de ce prince. « Nul souverain du » dix-huitième siècle, si l'on en excepte Frédéric le Grand, » n'occupera une place si honorable dans l'histoire. Réunissant » les lumières à la capacité, le courage à l'adresse, l'application » aux talents, Gustave III a effacé tous ces monarques endor- » mis sur le trône, qui laissent errer les événements au gré » de leurs ministres. En 1772, il vengea les droits de la nation; » il reprit les siens; il rétablit les bases de l'ancienne cons- » titution; il replaça l'équilibre entre la liberté et la monar- » chie. Sous son administration vigoureuse la vénalité disparut. » Nul n'osa trafiquer de la patrie, en citant son patriotisme.

» La marine, l'armée, les forteresses, le commerce maritime, » la considération extérieure, les arts, l'industrie, se ranimèrent pendant ce règne calomnié. N'ayant pu étouffer le » germe des factions, Gustave III sut les contenir. Il punit » très-rarement, pardonna à des ingrats, sachant qu'ils ne » cesseraient pas de l'être. Nul souverain n'eut des amis plus » zèlés, des sujets plus affectionnés, des ennemis plus implacables. On lui a reproché sa dernière guerre (contre la Russie.) » Elle était juste autant qu'indispensable. Il s'agissait de décider qui régnerait à Stockholm du roi de Suède ou des » émissaires de la Russie. Cette puissance, indignée de la » révolution de 1772, n'avait cessé d'entretenir le germe de » nouveaux troubles. Gustave III pénétra avec justesse, que » son salut était attaché à celui de la Porte-Ottomane, et » que les victoires de Catherine II, vers le Bosphore, rive» raient les chaînes de la Baltique. Au moment où il se dé» clara, trente-cinq mille russes, répandus en Italie ou près » d'y arriver, allaient s'embarquer sur la flotte attendue à » Cronstadt, par le détroit de Gibraltar. Ces forces devaient » tout de suite se porter à Sinope, et s'emparer de la Morée. » La cour d'Espagne donna l'allarme; la Suède s'arma, et les » vaisseaux russes furent enfermés dans la Baltique. Ayant à » lutter contre les traîtres et les ennemis extérieurs, Gustave » remplit son but et maintint sa dignité avec les ressources » les plus médiocres. L'Europe fut témoin de son activité, de » sa bravoure, de son courage d'esprit, qu'aucun revers ne » déconcertait. Infatigable et présent partout; un jour il com» battait en Finlande, le lendemain il se rendait à Stockholm; » parcourait ses provinces sans prendre de repos; raffermissait » par sa présence la Scanie menacée, et reparaissait à la tête » de ses armées. Peu de princes ont eu l'esprit aussi cultivé; » il connaissait en homme de lettres, et parlait correctement » les principales langues de l'Europe. Il écrivait comme le » chancelier d'Oxenstiern. Son style offrait le mérite de la » concision, de la vigueur et de la clarté. La plupart des dé» pêches et des mémoires importants furent rédigés de sa » main, etc., etc... » La reine Sophie-Madeleine de Danemarck, son épouse, morte en 1809, lui avait donné un prince, qui suit.

GUSTAVE-ADOLPHE.

1792. GUSTAVE-ADOLPHE, né le 1er. novembre 1778, succéda à la couronne le 29 mars 1792, sous la régence du duc de Sudermanie, son oncle, qui ne suivit point le système

d'hostilités que Gustave III avait adopté contre la révolution française, et ne prit aucune part à la guerre allumée alors dans toutes les parties de l'Europe. Cette conduite pacifique favorisa le commerce et l'industrie. Le régent ne borna point ses soins à faire fleurir la navigation ; il forma, pour les arts, le musée de Stockholm, en faisant rassembler les antiques et les tableaux de prix épars. Il conçut, et exécuta le plan d'une académie militaire, où 200 élèves sont instruits dans les mathématiques, la tactique, la navigation, l'histoire et la géographie. Gustave-Adolphe, parvenu à l'âge de majorité, et maître du gouvernement, embrassa un tout autre système de politique, que celui que le duc de Sudermanie avait suivi, et voulut soutenir, à lui seul, une guerre contre la France, qui venait de vaincre et de soumettre toutes les puissances de l'Europe. Les Danois étaient sur la frontière, les Russes occupaient la Finlande et les Français la Poméranie. La nation suédoise, justement alarmée des projets de son souverain, et déjà accablée sous le poids des impôts, demanda avec instance, à Gustave-Adolphe, de faire la paix avec la France et les alliés, comme le seul moyen de sauver le royaume. Mais ce prince rejeta ces propositions, et se préparait à entrer en campagne, lorsqu'il apprit la marche de deux armées suédoises sur la capitale. La guerre civile était sur le point d'éclater. Gustave, que le maréchal de la cour et deux généraux, viennent supplier de changer de politique ou de cesser de régner, tire son épée, pour toute réponse, et veut s'élancer sur eux; mais seul, et n'ayant pas même les deux régiments de sa garde qu'il avait mécontentés en les assimilant à la milice, il fut désarmé et enfermé le soir même avec sa famille, dans la forteresse de Drottningholm, où le lendemain il donna son abdication. Gustave, prince royal de Suède, son fils, né le 9 novembre 1799, fut déchu de ses droits de successibilité, par acte des états, qui en investirent Christian-Auguste de Sleswick-d'Augustenbourg, titre que la mort inopinée de ce prince, fit passer, deux ans après, sur la tête du général français Bernadotte. Gustave-Adolphe, outre Gustave, a eu de la princesse FRÉDÉRIQUE-DOROTÉE-WILHELMINE DE BADE, qu'il a épousée le 31 octobre 1797, trois autres enfants, Charles-Gustave, duc de Finlande, né le 2 décembre 1802, mort en 1807; Sophie-Wilhelmine, née le 21 mai 1801; et Amélie-Marie-Charlotte, née le 22 février 1805.

CHARLES XIII.

1809. CHARLES XIII, né le 7 octobre 1748, second fils

d'Adolphe-Frédéric, fut élu roi de Suède, le 6 juin 1809, après l'abdication de son neveu, et fut couronné le 29, dans la cathédrale de Stockholm, après avoir gouverné pendant quelques mois sous le titre d'administrateur du royaume. Les premiers soins de son administration furent consacrés à procurer la paix au royaume. Dès-lors, les hostilités cessèrent avec la France, la Russie et le Danemarck. Le prince royal, Christian-Auguste d'Augustenbourg, étant mort, et le roi n'ayant point d'enfants, les états s'assemblèrent pour procéder au choix d'un successeur au trône, et élurent, le 21 août 1810, prince royal dé Suède, le général français Bernadotte; Charles XIII l'adopta, et le nomma son fils. Les Suédois avaient à se louer particulièrement de la conduite noble et généreuse de ce général; ils avaient besoin d'un guerrier qui put, en les défendant contre des voisins redoutables, rétablir la gloire de leurs armes; la reconnaissance se liait donc à la politique, dans la prononciation de ce choix. Napoléon promit au nouveau prince royal, lors de son départ, différentes concessions en faveur de la Suède, mais il ne tint compte de ses promesses; le prince insista avec force, se plaignit des exactions faites sur la marine suédoise par les corsaires français, et de l'occupation de la Poméranie; accusa hautement Buonaparte d'avoir causé à la Suède la perte de la Finlande, en l'engageant dans une lutte inégale, et d'avoir ensuite refusé de lui donner la Norwège, qu'il avait promise en dédommagement. Ces plaintes, que le prince royal accompagna de reproches amers, furent bientôt suivies d'une rupture, et la Suède entra alors dans la grande coalition qui se formait contre Napoléon. Le 18 mai, le prince royal, à la tête de trente mille hommes, débarque à Stralsund. Destiné à former l'aîle droite de la grande armée, il eut sous ses ordres plusieurs corps de prussiens et de russes, au nombre d'environ cent mille hommes, sous la dénomination d'armée du Nord. La victoire de Donnewitz, qu'il remporta le 6 septembre 1813, sur les maréchaux Ney et Oudinot, sauva la capitale de la Prusse, que Buonaparte voulait envahir. L'empereur d'Autriche le fit complimenter, et lui envoya la grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Il rendit encore des services importants aux alliés à la bataille de Leipsick, les 16, 17 et 18 octobre suivants. En 1814, dans le mois d'août, le prince royal prit possession de la Norwège, au nom de S. M. suédoise, conformément aux conventions faites avec les puissances alliées. En 1818, mort de Charles XIII. Ce prince avait épousé, le 7 juillet 1774, HEDWIGE-ELISABETH-CHARLOTTE DE HOLSTEIN-OLDENBOURG, dont il n'a point eu d'enfants.

CHARLES-JEAN.

1818. CHARLES-JEAN, né à Pau, en Béarn, le 26 janvier 1764 (nommé d'abord Jean-Baptiste-Jules Bernadotte), fils adoptif de Charles XIII, succède, en 1818, aux trônes de Suède et de Norwège. Comme général, une carrière longue et dont les succès brillants ornent, depuis vingt ans, les plus belles pages de notre histoire, assure à ce prince un rang distingué dans la postérité; comme monarque, ses lumières, sa bonté, l'amour qu'il porte aux lettres, aux sciences, aux arts, au commerce, garantissent à ses sujets un règne florissant, glorieux et régénérateur. Le roi Charles-Jean a épousé, le 16 août 1798, EUGÉNIE-BERNARDINE-DESIRÉE, née le 8 novembre 1781. De ce mariage est issu.

Joseph-François-Oscar, prince royal de Suède et de Norwège, né le 4 juillet 1799, duc de Sudermanie.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

GRANDS-PRINCES, DUCS, (1)

ENSUITE TSARS, OU CZARS,

MAINTENANT

EMPEREURS DE RUSSIE.

CE vaste pays, qu'on nomme RUSSIE depuis le milieu du neuvième siècle, et MOSCOVIE, du nom d'une de ses principales provinces, occupe la plus grande partie du nord de l'Europe, et toute la partie septentrionale de l'Asie. La différence du sol et des climats qu'embrasse sa domination, lui procure une grande variété de richesses, et un commerce d'exportation qu'aucune autre puissance ne peut égaler. Cet immense royaume était autrefois habité par un peuple particulier, qu'on appelait Russe. Ce peuple, dans la suite, s'est confondu avec les Slaves, comme il est prouvé par la langue, les usages, et les anciens monuments historiques. Les uns et les autres, c'est-à-dire les Russes et les Slaves, étaient, ainsi que tous les peuples connus, sortis de l'Orient. D'Herbelot, et les auteurs qu'il cite, font descendre les Slaves, de Seklab

(1) Le titre de duc était absolument inconnu aux anciens Russes. Ceux des derniers tems ont emprunté ce nom de la langue allemande, et ne le donnent qu'à des étrangers. Ils appelaient autrefois *veliki-kniaz* (grand-prince) leur tsar ou empereur, et nomment encore aujourd'hui *veliki-kniaz* l'héritier présomptif du trône, que nous appelons mal-à-propos *grand-duc*.

ou Saklab, et les Russes, de Rouss, tous deux fils de Japhet, troisième fils de Noé. Tous les Orientaux rendent témoignage à leur antiquité. Il n'est pas douteux qu'ils se répandirent, comme tant d'autres peuples, en différentes contrées. Mais on ne peut pas dire aussi certainement qu'ils ont peuplé la Médie, qu'ils étaient les pères de ces vaillants guerriers, qui soutinrent le mémorable siége de Troie, ou de ces Hénètes, Vénètes, ou Vénédes, qui, chassés de la Paphlagonie, vinrent, après la ruine de Troie, se réfugier au fond du golfe Adriatique, et donnèrent au pays où ils s'établirent, le nom de Vénétie, aujourd'hui Venise. Toutes ces conjectures et autres semblables, souffrent des contradictions qu'il est trop difficile de lever. Ce qui paraît constant, c'est qu'ils restèrent en grand nombre en Russie. Les anciens les ont confondus avec les Scythes, ou plutôt ne les ont point connus. La terre habitable, du tems de ces premiers auteurs, n'avait point, pour eux, de limites aussi reculées. Les Slaves, que nous nommons par corruption, Sclaves, Sclavons, ou Esclavons, n'ont commencé à être connus en Europe, que dans le quatrième siècle. Ce n'est même que par la chronique de Nestor, (in-4°. Petersb. 1767,) moine de Percherski de Kief, au commencement du onzième siècle, que nous avons pu savoir que ces Russes, ou Slavons, formaient, dans la Russie, au quatrième, une nombreuse population, divisée en plusieurs tribus distinguées par des noms différents ; Volhiniens, dans la Volhinie; Polianes, sur les bords du Dnèpre, Dniéper, Niéper, (autrefois Borysthène) etc. Mais ceux qui restèrent dans la Russie, conservèrent leur nom de Slaves, jouissaient d'une grande puissance, et imposaient tribut aux nations qui habitaient depuis la Lithuanie jusqu'aux montagnes qui bornent la Sibérie, et depuis Bielo-Ozero, et le lac de Rostof, jusqu'à la mer Blanche. Il ne faut point confondre ces peuples avec les Varaigues, ou Varèges, dont l'origine est toute différente : ceux-ci, en effet, ne formaient point un peuple particulier, mais étaient un assemblage d'individus de divers pays. Nestor dit qu'ils étaient Suédois, Normands, Anglais, nations, qui, comme on sait, venaient de race gothique, habitaient les bords de la mer Baltique, y exerçaient la piraterie sous la conduite de leurs princes, et l'ont exercée au moins jusqu'au douzième siècle. Les Russes de Kief semblent aussi faire une classe à part, et il faut avouer qu'il n'est pas possible de rapporter à la langue slavonne le nom de Kii, fondateur de Kief, ni ceux de ses frères, non plus que ceux des derniers princes de ce pays. Il est bien plus raisonnable de donner, avec plusieurs savants, une origine hunique à ces princes. La vraisemblance historique

se convertira en preuve, si l'on se rappelle qu'à peu près dans le tems où Kief sortait de ses fondations, les Huns, vainqueur des Alains, auprès du Tanaïs, descendirent vers l'Occident, où ils battirent et repoussèrent les Goths. Il est très-possible, et fort naturel, que quelques hordes de ces vainqueurs se soient arrêtées sur les bords du Borysthène, et y aient fondé une ville. Les Russes de Kief donnaient à leur souverain le nom de Kagan. Or, c'est le titre que portait le prince des Khosars: peuple incontestablement de la race des Turcs ou des Huns. Les voisins de ces Russes appelaient le pays de leur domination Khunigard, c'est-à-dire le pays des Huns: l'endroit où furent enterrés les souverains de Kief, s'est nommé long-tems Ougorskoïe, c'est-à-dire la place des Huns, comme l'Ougorie signifie le pays des Huns. Il paraît donc assez certain, que les Russes dont nous parlons étaient de l'immense famille des Huns. Et, comme les Onigours, les Ougres, ou les Huns, (car ces noms sont synonymes) se sont certainement établis autrefois sur les bords de la mer Baltique; il s'ensuit que les Varaigues Russes, se rapprochent autant de l'origine des Russes de Kief, qu'ils s'éloignent les uns et les autres de celle des Slaves. Ces Slaves, surtout ceux de Novogorod, se gouvernèrent long-tems par eux-mêmes, recevant le tribut des nations qui les environnaient. Ils étaient si redoutables, qu'on disait communément: qui oserait s'attaquer à Dieu, et à Novogorod la grande? Les hommes sont rarement paisibles s'ils ne sont enchaînés. La liberté devint funeste aux Slaves. Pour secouer le joug de leurs ennemis, ils furent obligés de se donner aux Russes Varaigues. C'est à cette époque que commence l'histoire de Russie. Celle du culte religieux de ces peuples, serait seule capable de faire connaître leur caractère et leurs mœurs, puisqu'il est vrai que partout où les hommes se sont fait à eux-mêmes leur Dieu, ils l'ont fait comme pour user de représailles, à leur image et à leur ressemblance. M. Levesque a donné une description bien exacte et bien détaillée des cérémonies religieuses de ces Slaves Russes. On y voit, non sans surprise, que l'imagination de ces peuples ne fut pas moins féconde que celle des Grecs et des Romains, ni moins absurde. L'histoire politique des Russes ne renferme pas, à beaucoup près, autant de contes et de contradictions que celle de leur culte religieux. Cependant elle a aussi ses fables, et conséquemment beaucoup d'obscurité. Il fallait le courage, la patience et le discernement de M. Levesque, pour consumer, sur les lieux mêmes, et bien loin de sa patrie, le plus beau tems de sa vie à déchiffrer les *chroniques originales*, *les pièces authentiques*, *les meilleurs historiens de la nation*, et pour en composer

l'*Histoire de la Russie* (7 vol. in-12.) C'est à la peine qu'a prise cet estimable historien de débrouiller un chaos d'absurdités plus grossières les unes que les autres, que notre littérature est redevable d'une lumière qui lui manquait. Nous lui devons nous-même presque tous les changements et les additions que nous avons faits à notre Chronologie Historique de la Russie. M. le Clerc, qui a écrit peu après M. Levesque, nous a appris, par son exemple, à marcher sur les pas d'un si bon guide, dont il ne s'écarte guère, pour la substance des faits, mais seulement par la manière de les rendre et de les apprécier. L'un et l'autre historiens démontrent qu'on a eu jusqu'à présent une fausse idée des Russes; que cette nation, dès son origine, se disposait à mériter les regards de l'Europe entière, et que Pierre I, n'a fait que l'aider à se développer et à se faire connaître pour ce qu'elle était long-tems avant lui. Le grand nombre de villes déja renfermées dans la Russie, quelques siècles avant ce prince, prouve que l'état social y avait fait de grands progrès. Kii, prince du pays de Kief, selon les uns, et selon d'autres, simple batelier qui passait dans une petite barque les voyageurs et les marchandises, d'une rive du Dniéper à l'autre, avait jeté, l'an 430, les fondements de Kief, Kiovie, ou Kiow, en Lithuanie, et ceux de Novogardie, ou Novogorod, très-grande ville de Moscovie, à cinquante lieues de la mer Baltique. Mais on ignore l'histoire de ce premier prince et fondateur, et les noms même de ses successeurs jusqu'à Rurik.

PREMIÈRE DYNASTIE
DES PRINCES DE RUSSIE.

RURIK.

Rurik n'est pas un nom slavon, mais gothique. Il est possible que quelqu'un de cette famille et de ce nom ait obtenu, par son courage, la puissance souveraine sur quelques tribus russes. Quoiqu'il en soit, Rurik et ses frères jouissaient de la plus grande autorité sur les Russes Varaigues, ou Varèges, établis dans l'Ingrie; et les Slaves de Novogorod, long-tems oppresseurs, étaient alors opprimés par leurs voisins. Gostemislas qui croit les maux de la république désespérés, persuade à ses concitoyens de Novogorod d'appeler les princes Varaigues à leur secours. L'an 861, des députés partent pour l'Ingrie, et y sont bien accuillis. L'année suivante, 862, Rurik et ses deux frères, Cinaf et Trouvor, se rendent à Novogorod. Les Novogorodiens qui entendaient se donner des pro-

tecteurs et non des maîtres, permirent à Rurik de se bâtir une ville pour les défendre contre les peuples des côtes maritimes. Cette ville fut construite auprès du fleuve Ladoga, et en prit le nom : on l'appelle le vieux Ladoga, depuis que Pierre I en a fait élever une autre du même nom à peu de distance de l'ancienne. On permit à Cinaf de s'établir sur la rive septentrionale du lac Blanc, et il y bâtit la ville de Biélozero. Vladimir la transporta, dans la suite, à l'embouchure de la Chesna. Trouvor fit sa résidence dans la ville d'Izborsk, qu'il construisit auprès de Pleskof, et qui devint un rempart assuré contre les Tchoudes, depuis nommés Livoniens. Le triumvirat produisit d'abord tous les bons effets qu'on en attendait. Cinaf et Trouvor moururent deux ans après leur arrivée à Novogorod, et ne laissèrent point d'enfants. L'ambition s'empara de l'âme de Rurik. Il donna atteinte aux priviléges des Novogorodiens, et oublia les conditions auxquelles on lui avait confié le souverain pouvoir. Vadime, citoyen de Novogorod, surnommé le Valeureux, se mit à la tête des vengeurs de la patrie. On en vint aux mains; les plus braves d'entre ceux-ci périrent presque tous les premiers, Vadime lui-même tomba, l'an 865, sous les coups de Rurik. Les droits, les priviléges et les personnes des Slaves, demeurèrent à la discrétion du vainqueur. Tous ceux qui avaient pris part à la rébellion, furent punis de mort. La victoire et la vengeance de Rurik lui assurèrent des sujets dociles au joug. Les terres et les villes furent les récompenses de ses principaux guerriers, ou de la fidélité de ses amis particuliers. Les places qui défendaient ses frontières, devinrent l'apanage des grands dont il estimait le plus la valeur. Il les intéressa à les garder en les leur conférant à titre de fiefs amovibles. Oskhold et Dir, son frère, princes varaigues, qui avaient suivi la fortune de Rurik en Russie, ne voulurent pas, disaient-ils, être les complices ou les esclaves du despote. Ils se retirèrent à Kief, y travaillèrent à discipliner des troupes, et s'en servirent pour faire quelques conquêtes chez les Cosaques et sur la Pologne. Leurs premiers succès leur inspirèrent l'audace de porter leurs armes jusque dans le cœur de l'empire. Ayant traversé le Pont-Euxin sur deux cents barques, ils entrèrent dans le détroit, et vinrent se présenter devant Constantinople, tandis que l'empereur Michel l'Ivrogne était occupé à faire la guerre aux Sarrasins. Michel, rappelé dans sa capitale par le bruit des ravages que les Russes faisaient dans les îles voisines, implora le ciel dans sa détresse, et fit, accompagné du faux patriarche Photius et de tout le peuple, une procession solennelle à l'église de Blaquernes, à l'issue de laquelle une violente tempête, qui s'éleva tout-à-coup, submergea la

flotte des ennemis, dont il ne put réchapper qu'un très-petit nombre. Ce sont les historiens de la Byzantine qui nous ont transmis cette anecdote, sur laquelle les chroniques russes gardent le silence. Les mêmes écrivains racontent que les Russes, dans les diverses courses qu'ils firent, sous le règne de Michel, sur les terres de l'empire, (car ils ne s'en tinrent pas à une seule) ayant eu occasion de connaître la religion chrétienne, Basile le Macédonien, successeur de Michel, profita de cette ouverture pour faire un traité de paix avec eux. Le patriarche Ignace, ajoutent-ils, apprenant leurs bonnes dispositions, leur envoya un archevêque, qui, en ayant converti un grand nombre, les engagea à reconnaître l'eglise grecque pour leur mère; mais le prince (c'était sans doute Rurik) et le gros de la nation restèrent encore long-tems attachés à l'idolâtrie. Ce fut à Novogorod que Rurik fixa sa résidence. Il fortifia cette ville d'un rempart de terre, soutenu d'une forte charpente, et vit, sans inquiétude, les Varaigues et les Slaves se donner aux princes de Kief. Ceux qu'ils avait conquis perdirent, sous son règne, le nom de Slaves, et ne sont plus connus que sous celui de Russes. Ce prince, après avoir gouverné dix-sept ans la Russie, mourut l'an 879, ne laissant qu'un fils, âgé de quatre ans, qui suit.

IGOR RURIKOWITCH.

879. Igor (c'est le nom du fils de Rurik), ne pouvant, à raison de son bas âge, régner par lui-même, son père lui avait désigné son parent Oleg pour tuteur. Le premier soin du régent fut d'étendre la domination de son pupille, ou plutôt la sienne. La possession de Kief, qu'il convoita d'abord, pouvait le conduire à de plus grandes entreprises. Mais il n'était pas facile de se rendre maître de cette place à force ouverte. Ayant eu recours à la ruse, il laissa derrière lui la plus grande partie de ses troupes, et cacha le reste dans des barques qui le conduisirent, comme un simple marchand qu'Oleg et Igor, déjà liés par le commerce avec les Grecs, envoyaient négocier à Constantinople : il arrive à quelque distance de Kief. Des officiers présentent ses excuses aux deux princes, Oskhold et Dir, frères, sur ce qu'une indisposition ne lui permet pas d'aller conférer avec eux. Ces princes se rendent auprès de lui sans aucune défiance. Dès qu'ils paraissent, les soldats, cachés dans les barques, en sortent et les entourent. Oleg lui-même prend le jeune Igor dans ses bras, et regardant les princes de Kief d'un œil farouche et menaçant : *Vous n'êtes, leur dit-il, ni princes, ni de race de princes, et voici le fils de Rurik, seul souverain de Russie.* Ces pa-

roles prononcées d'une voix terrible, les soldats frappent les deux frères, qui tombent morts aux pieds d'Oleg. Oskhold avait heureusement embrassé le Christianisme quelque tems auparavant. La ville de Kief, n'osant ou ne pouvant résister, se rend, l'an 883, au perfide vainqueur. Il y établit le siége de sa domination, et fonde de nouvelles villes. L'an 886, il rend tributaires les Drevliens, les Sévériens, les Radimitches, et différentes autres nations. Ce n'était encore là qu'une légère esquisse des projets ambitieux du régent : Constantinople en était l'objet principal. Laissant Igor à Kief, Oleg, avec quatre-vingt mille combattants montés sur deux mille barques, entre, l'an 904, dans le Pont-Euxin, par le Borysthène, après avoir franchi treize écueils ou cataractes (*purògui*), qui, pendant l'espace de quinze lieues, embarrassent le cours de ce fleuve. De là, il passe dans le détroit, force l'entrée du port de la ville impériale, que les écrivains russes nomment *Tsargrad* (la ville des Césars), malgré les fortes chaînes qui le fermaient, et livre au pillage, au fer et au feu les environs de cette superbe capitale de l'empire. Léon VI, dit le Philosophe, qui s'amusait à des études vaines au lieu de s'appliquer aux devoirs d'un souverain, achète la paix au prix qu'on veut lui imposer. Il la jure sur la croix; les Russes l'ayant jurée sur leurs épées et leurs dieux Pérovn et Voloss, s'en retournent dans leur pays, chargés de dépouilles précieuses, de vins et de fruits délicieux de la Grèce. Ce succès, estimé supérieur à la valeur ordinaire, fait recevoir Oleg dans Kief, avec la vénération qu'on avait pour les magiciens. Une paix avantageuse et facile invite à une nouvelle guerre. Oleg, l'an 912, demande aux Grecs de nouveaux articles. Léon le Philosophe étant mort, l'empire, dans les trouble qui l'agitait, ne put les refuser. Nestor les a conservés, et ils sont un témoignage contre les historiens russes qui datent leurs premières lois d'un siècle après Oleg. Ce nouveau traité de paix, signé par des ministres, dont aucun nom n'appartient à la langue slavone, prouve que les Varaigues seuls étaient en possession du gouvernement chez les Slaves de Novogorod. On est étonné d'y voir que ces peuples, encore si barbares, avaient un code écrit, qui mettait une juste proportion entre le crime et la peine, donnait part aux femmes dans la fortune de leurs époux, ne punissait pas la veuve et l'orphelin d'un crime du père de famille dont ils étaient innocents, ôtait aux riches coupables l'espérance de l'impunité, défendait l'héritage des citoyens contre la cupidité du souverain, et leur accordait la faculté d'en disposer par testament, même en faveur de l'amitié. Oleg avait donc ajouté à la gloire de soumettre à des lois justes un peuple courageux, la satisfaction d'avoir fait trembler les successeurs des Césars, et chargé de la honte

du tribut ceux qui se prétendaient les maîtres du monde. Oleg, toujours vainqueur dans les combats, fut terrassé par un vil reptible, qui, l'ayant mordu à la jambe, lui donna la mort l'an 913. Voilà l'histoire. La fable y ajoute des circonstances merveilleuses qu'il faut renvoyer aux livres de contes. Ce prince étant mort, tous les peuples voisins croient avoir recouvré leur liberté. L'audace et la témérité succèdent à la crainte; ils refusent le tribut à Igor. Les Drevliens, qui se soulèvent les premiers, sont punis par l'imposition d'un nouveau tribut plus pesant que le premier. Les Ouglitches disputent plus long-tems leur liberté contre le vaivode Sventeld. Péréseteben, l'une de leurs principales villes, soutient le siége pendant trois ans, et se soumet enfin au tribut d'une martre noire par feu. Les Petchénègues étant sortis, l'an 919, des bois voisins du Jaick et du Wolga, se jettent sur la Russie. Igor, surpris, ou trop faible, fait la paix avec eux. Cinq ans après, il leur livre une bataille qui les met, du moins pour un tems, hors d'état de l'inquiéter. Des pauvres, en se battant avec des misérables, n'en deviennent pas plus riches: Igor voulait le devenir. L'an 941, il court avec dix mille barques exercer le brigandage dans l'empire d'Orient. Ses troupes dévastent la Paphlagonie, le Pont, la Bythinie. Les flammes, et de longues traces de sang, marquent par-tout le passage des Russes, et la rage d'un vainqueur féroce qui n'a pas trouvé d'ennemis. Toutes les troupes de l'empire étaient dispersées. Elles se rassemblent, et les Russes, enveloppés de toutes parts, paient de leur sang celui que leur fureur a répandu. Igor revient dans son pays, à peine avec le tiers de son armée. L'espoir du butin l'aveugle sur sa propre faiblesse. Il rassemble de nouvelles forces; soudoye même les Petchénègues, ses ennemis naturels, et repart, l'an 944, pour la Grèce: mais il ne s'avance que jusqu'à la Chersonèse taurique. L'empereur Constantin Porphyrogenète lui offre le tribut qu'Oleg avait imposé aux Grecs. Igor l'accepte, se retire, et envoie les Petchénègues ravager les terres des Bulgares. L'avidité de ses officiers le détermine à tourner ses armes contre les Drevliens, qui lui accordent un tribut plus considérable que le premier. Mais, lorsqu'à la tête d'une petite troupe il entreprend de tirer d'eux une nouvelle contribution, il tombe dans une embuscade; les Drevliens l'enveloppent et le massacrent l'an 945, à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir régné trente-deux depuis la mort d'Oleg. Il avait épousé Prescrasnaia, qui prit le nom d'Olega par reconnaissance pour Oleg, qui l'avait élevée dans son enfance, et lui avait procuré la main d'Igor.

SVIATOSLAF IGOREWITCH.

945. Sviatoslaf, fils unique d'Igor, lui succéda sous la tutelle d'Oléga, sa mère. Cette princesse, aidée par les conseils et la valeur de Sventeld, ce brave général qui avait si bien servi son époux, commence par venger la mort d'Igor sur les Slaves Drevliens, ravage leur pays, et, au bout d'un an de siége, livre aux flammes Korostène, leur capitale, après avoir fait main-basse sur tous les habitants, sans réserver un seul prisonnier. Oléga, l'an 947, voulant se mettre au fait de l'état de la monarchie russe, en visite les différentes contrées dont elle régla les impôts, et y fait construire des bourgs et des villes. Ce fut cette princesse, et non Domont, prince lithuanien, vivant au douzième siècle (comme l'ont dit quelques écrivains) qui fonda la ville de Pskof, dite vulgairement Pleskof ou Pleskou, sur les bords de la Valiga, dans l'endroit où elle se jette dans un lac qui a donné son nom à la ville. De retour à Kief, où depuis le baptême d'Oskhold il restait toujours quelques chrétiens, Oléga s'étant fait instruire des dogmes de la religion chrétienne, conçoit le désir de l'embrasser. Pour mieux s'en instruire, elle fait, l'an 955, le voyage de Constantinople, à l'âge d'environ soixante-dix ans. L'empereur Constantin Porphyrogenète la tint sur les fonts de baptême, et lui donna le nom d'Hélène. Elle revint comblée de présents par l'empereur; mais elle ne put engager son fils à suivre son exemple. Il commençait alors à manier les rênes du gouvernement. Quoiqu'il n'eût point de guerre à soutenir, il avait néanmoins rassemblé autour de lui une armée moins redoutable par le nombre que par le courage féroce de ceux qui la composaient. Pour l'exercer, il la conduisit, l'an 965, chez les Kosares, peuple autrefois si célèbre, qui, étant descendu, au sixième siècle, du Mont-Caucase, s'était emparé de tout le bord oriental du Pont-Euxin, et occupa depuis les contrées méridionales de la Russie, de même que la Chersonèse taurique. Les Viatitches, nation slave qui habitait les bords de l'Oka et du Wolga, leur payaient le tribut. C'était pour s'approprier ce tribut que le prince de Kief prit les armes contre les Kosares. Ils firent d'inutiles efforts pour se défendre. Sviatoslaf les battit en plaine, emporta Starkel, leur capitale; et depuis ce tems il n'est plus parlé des Kosares; les débris de ce peuple s'étant apparemment perdus et confondus avec les Turcs. Sviatoslaf, avide de combats, vendit son assistance, l'an 967, à Nicéphore Phocas. Il prit pour lui-même les villes des Bulgares voisines du Danube, et forma le dessein d'établir sur les bords de ce fleuve, et dans la ville de Péréiaslavetz (Jamboli) le

siége de son empire. Pendant qu'il s'occupe des conquêtes nécessaires à l'exécution de ce projet, les Petchénègues ravagent la Russie, et font, l'an 968, le siége de Kief: la mère et les enfants du prince y étaient enfermés. Les habitants, réduits à l'extrémité de choisir entre la famine ou le fer de l'ennemi, avaient pris la résolution de se rendre. Un jeune homme propose au conseil d'aller lui-même avertir le général Prititch, posté sur la rive opposée, du pressant besoin que la ville avait de son secours. Il sort, une bride à la main, sans être aperçu, se mêle parmi les ennemis, et demande s'ils n'ont point aperçu son cheval. Parlant très-bien la langue des Petchénègues, ceux-ci le prennent facilement pour un des leurs. Le jeune citoyen traverse l'armée ennemie sans obstacle; chacun le suit des yeux. Arrivé sur le bord du fleuve, il se dépouille de ses habits, et se jette à la nage. La tromperie est reconnue: une grêle de flèches le menace; aucune ne l'atteint. Les Russes le reçoivent dans des barques. Prititch profite de l'avis. Les cris des soldats, le son des trompettes, les instruments militaires des assiégés, portent la terreur dans l'âme des assiégeants. Ils croyent que toute l'armée de Sviatoslaf est à leurs trousses: la ville est délivrée. Le prince de Kief arrive, défait les Petchénègues, les poursuit, et leur accorde promptement la paix afin de retourner à son entreprise sur les bords du Danube. Dans ces entrefaites, il perd la reine, sa mère, décédée dans un âge fort avancé, le 11 juillet 969. C'est elle que l'église russe honore sous le nom de Sainte-Hélène. Sviatoslaf étant entré dans la Bulgarie, y trouva plus d'obstacles qu'il ne s'était imaginé: sa valeur opiniâtre néanmoins les surmonta et le rendit maître des places qu'il attaqua. Zimisquès, successeur et assassin de Nicéphore Phocas, se persuada qu'à sa réquisition le prince de Kief évacuerait la Bulgarie conformément au traité fait avec l'empereur défunt. Le prince russe ne daigne pas seulement écouter son envoyé. Il prévient même Zimisquès, pénètre dans la Thrace, brûle, ravage tout ce qu'il rencontre, et établit son camp devant Andrinople. Une ruse du commandant délivra la ville. Zimisquès voulait encore chasser les Russes de Péréiaslavetz. La ville ayant été emportée d'assaut, huit mille russes se jettent dans la citadelle qui passait pour imprenable. Mais les Grecs parviennent à y mettre le feu. Plusieurs des assiégés se précipitent du haut du rocher: un grand nombre périt dans les flammes; le reste reçoit des fers. Sviatoslaf tient encore la campagne, et donne un exemple de férocité en faisant égorger trois cents bulgares qui lui étaient suspects. L'empereur poursuit sa victoire. Dourostole sur le Danube, la plus considérable des villes qui restaient aux Russes, est bloquée par mer et par terre. Le conseil de

Sviatoslaf l'engage à demander la paix. Le prince préfère la mort. Le lendemain les assiégés ayant fait une sortie générale, toutes les portes aussitôt sont fermées. Les Russes n'ont plus d'espérance ni de ressource que dans la victoire. Battu et mis en déroute, Sviatoslaf demande enfin la paix, et l'obtint, même à des conditions avantageuses pour lui. Alors il décampe pour retourner dans ses états, et s'embarque sur le Borysthène qu'il entreprend de remonter. Les Petchénègues, instruits de la route qu'il devait tenir, l'attendent vers les écueils que forment les fameuses cataractes de ce fleuve. La mauvaise saison l'oblige de passer l'hiver sur les bords du Borysthène. Il éprouve toutes les horreurs de la famine. Au retour du printems de l'an 973, il essaie de s'ouvrir un passage à travers l'ennemi. Il est vaincu et tué: on lui coupe la tete, et son crâne orné d'un cercle d'or, sert de tasse au prince des Petchénègues. Héros avide de gloire, de sang et de ravages, conquérant sans art, mais plein de valeur, Sviatoslaf avait vécu quarante ans, et commandé pendant dix-sept, des troupes sans discipline, sans crainte, et presque sans besoins, présidées par des chefs féroces qui ne risquaient que leur vie, et n'avaient à perdre aucune de ces superfluités devenues nécessaires à des peuples amollis. Il laissa trois fils de ses femmes, ou de ses concubines, auxquels il avait fait, long-tems avant sa mort, le partage de ses états. Iaropolk, l'aîné, fut prince de Kief; Oleg, le deuxième, eut le pays des Drevliens; et Vladimir, le troisième, la ville de Novogorod avec ses dépendances.

IAROPOLK-SVIATOSLAWITCH.

973. Iaropolk, fils aîné de Sviatoslaf et son successeur, trouva dans Svenald, l'ancien ami d'Igor, le conseiller d'Olega et le compagnon de Sviatoslaf, un ministre habile et fidèle. Mais Oleg était ennemi de Svenald. Apprenant un jour que le fils de ce ministre chassait sur ses terres, il court à lui en fureur, le saisit et le massacre. Le malheureux père ne respirant que la vengence, excite l'ambition d'Iaropolk, et réussit à lui faire prendre les armes pour envahir les domaines de son frère. Le prince de Kief étant entré, l'an 975, sur les terres des Drevliens, les armées des deux frères se rencontrent. On en vient aux mains; Oleg est mis en fuite; et, traversant un pont, il est renversé dans la rivière, noyé et étouffé par les hommes et les chevaux qui tombent sur lui. Les remords déchirent alors le cœur d'Iaropolk. Il se précipite en pleurant sur les restes insensibles de ce frère. Il s'accuse, il accuse Svenald; et néanmoins il s'empare de la succession de celui qu'il pleurait.

Vladimir effrayé se retire chez les Varaigues. Iaropolk prend encore possession des états que son frère abandonne, et les distribue à ses vaivodes. Vladimir, avec le secour des Varaigues, rentre dans ses biens, et les vaivodes ne lui opposent aucune résistance. Une nouvelle querelle s'allume, l'an 980, entre les deux frères. Iaropolk avait demandé en mariage la fille de Rogvold, prince de Poltesk, ou Polotsk (Polocski, capitale du palatinat de ce nom.) Vladimir veut l'avoir aussi pour épouse. La jeune princesse, consultée, répond qu'elle ne veut point déchausser le fils d'un esclave : (les mariées déchaussaient alors leurs époux le 1er. jour de leurs noces.) Vladimir, irrité de cette réponse, marche contre le prince de Polotsk, le défait, le tue de sa main lui et ses deux fils, et force la jeune princesse de recevoir sa main encore toute fumante du sang de son père et de ses frères. Il s'avance ensuite vers Kief. Le courage des habitants lui résista long-tems. Bloud, vaivode d'Iaropolk, comblé de ses bienfaits, rend suspects, à son maître, ses concitoyens, et lui persuade de prendre la fuite. Les Kievliens, abandonnés de leur prince, reçoivent son rival. Vladimir le poursuit, le serre de près, le réduit à toutes les horreurs de la famine. Le perfide Bloud persuade à son souverain de se mettre entre les mains de Vladimir au lieu de se retirer chez les Petchénègues Des vairaigues le massacrèrent pendant qu'il se jette entre les bras de son frère.

VLADIMIR Ier., SVIATOSLAWITCH, SURNOMMÉ LE GRAND.

980. VLADIMIR, après la mort d'Iaropolk, s'étant mis en possession de ses états, prit sa veuve pour deuxième femme, et adopta l'enfant qui était dans son sein. Pendant trois jours, il comble d'honneurs Bloud, cet infâme et faux ami d'Iaropolk, pour reconnaître les succès criminels dont il lui avait obligation; mais ensuite il lui donne la mort, en prononçant ces paroles : *J'ai rempli ma promesse; je t'ai traité comme mon ami; tes honneurs sont montés au-delà de tes désirs. Aujourd'hui, comme juge, je punis le traître et l'assassin de son prince.* L'année suivante, Vladimir s'occupe du soin de faire rentrer sous sa domination les peuples qui s'y étaient soustraits, rend d'autres nations tributaires, fait des conquêtes sur Metchislaf ou Micislas, duc de Pologne, remporte des victoires sur les valeureux Iatviges, qui habitaient alors vers le Bog, et force, l'an 983, les Bulgares, établis dans le pays appelé aujourd'hui Kazan, à lui prêter serment de fidélité. Toujours heureux dans ses entreprises, Vladimir n'oubliait pas d'en rendre grâces aux dieux; mais c'était en

leur immolant des prisonniers de guerre, et même des victimes choisies entre ses propres sujets, lorsque la superstition l'aveuglait davantage. Un grec, qualifié philosophe par les chroniques, lui ayant parlé de la religion de son pays, lui inspire le désir de la connaître. Après avoir renvoyé cet étranger comblé de présents, il charge des hommes, renommés par leur sagesse, d'aller à Constantinople vérifier son récit. Ces députés sont dans l'admiration du culte qu'ils observent dans la grande église de Saint-Sophie. Sur leur rapport, Vladimir se détermine à embrasser le Christianisme suivant le rit grec. Mais en attendant le moment d'exécuter ce projet, il assemble une armée nombreuse qu'il conduit, en 988, dans la Chersonèse, sous les murs de Théodosie (aujourd'hui Kafa.) La conquête de cette place n'était pas aisée. Le siége durait depuis six mois, et les Russes y avaient perdu plusieurs milliers d'hommes sans aucun progrès. Un citoyen perfide s'avise de lier un billet autour d'une flèche, et la lance du haut des remparts. Les Russes apprennent, par cet écrit, qu'une fontaine, sise derrière leur camp, fournit, par des tuyaux souterrains, de l'eau douce aux assiégés. On trouve cette fontaine; les canaux sont rompus, et la ville, livrée au supplice de la soif, est obligée de se rendre. Vladimir, maître de Théodosie, l'est bientôt de toute la Chersonèse. Cette conquête allume dans son cœur l'ambition de s'unir par les liens du sang aux maîtres de Bysance. Il leur fait demander leur sœur en mariage. Basile et Constantin, n'osant la lui refuser, se restreignent à demander pour condition que Vladimir se fasse chrétien. Le conquérant se soumet volontiers à cette condition, reçoit le baptême des mains du patriarche de Constantinople, Nicolas Chrysoberge, avec le nom de Basile, épouse Anne, rend à ses beaux-frères les conquêtes qu'il a faites sur eux, et ne remporte d'autre prix de sa victoire que des archimandrites, des popes, des vases sacrés, des livres d'église, des images et des reliques. Ce mariage est l'époque de l'introduction de la vaisselle d'argent en Russie, et du goût du luxe qui bientôt y devint la passion dominante. De retour à Kief, le prince renverse les idoles qui avaient fait auparavant l'objet de ses adorations. Les Russes, à son exemple, abandonnent leur culte. L'instruction qu'ils reçoivent des missionnaires grecs, jointe à l'exemple du souverain, eut tant de succès, qu'en peu de tems, sans violence, ni persécution, toute la Russie se trouva chrétienne. C'est alors vraisemblablement, c'est à-dire en 989, qu'elle adopta l'ère du monde suivant le calcul de Constantinople. Elle a conservé, comme on l'a dit ailleurs, cette manière de compter jusqu'à la fin du siècle dernier, où elle lui a substitué l'ère de l'Incarnation suivant le calendrier julien non réformé. On rapporte aussi à cette année la

fondation de la ville de Vladimer, dans le territoire de Suzdal, où le prince établit sa résidence l'année suivante. Le souverain de Kief eut de fréquentes guerres à soutenir dans la suite de son règne, sur-tout contre les Petchénègues. L'an 993, dans une des incursions de ce peuple, les deux armées étaient près de combattre. Le prince s'avance, et propose à Vladimir de vider la querelle par un combat singulier, entre deux champions. Le prince russe accepte la proposition; mais il était fort embarrassé du choix de son combattant. Nestor, et les Polonais après lui, racontent qu'un vieillard, qui se trouvait à l'armée avec quatre de ses fils, offrit le cinquième, qui était resté à la maison, comme capable par sa force prodigieuse de soutenir l'honneur de sa nation et de son prince. Le jeune homme paraît, et pour échantillon de sa valeur il arrête dans sa course un taureau vigoureux et irrité, l'abat, et en déchire la peau et les chairs. Vladimir l'avoue pour son champion, et en conçoit la plus heureuse espérance. Le moment du combat arrive. Le petchénègue ne peut retenir un souris dédaigneux en voyant devant lui un adversaire qui n'a point encore de barbe. Mais aussitôt, attaqué, saisi, pressé, comme dans un étau, entre les bras du jeune russe, il est étendu, expirant sur la poussière. Les Petchénègues épouvantés prennent la fuite. Les Russes, au mépris des conventions, les poursuivent et en font un grand carnage. Le champion victorieux, fils d'un simple corroyeur, est mis, ainsi que son père, au nombre des boïards, c'est-à-dire des grands, et donne son nom de Péréiaslavle à la ville que le prince bâtit sur le champ même du combat. Trois ans après, les Petchénègues reprennent les armes, et assiégent une ville des Russes. Vladimir veut la secourir; mais, vaincu et blessé, il ne sauve sa vie qu'en se cachant sous un pont. La mort d'un fils, celle d'une épouse, et la rébellion d'Iaropolk, l'un de ses autres fils, empoisonnent ses derniers jours. Forcé de marcher contre un enfant rebelle qui refusait de payer le tribut de vassalité pour la principauté de Novogorod, et qui avait imploré contre son père le secours des Varaigues, Vladimir meurt en chemin, le 15 juillet 1015, plus accablé de douleur que de fatigues et d'années. Il avait régné quarante-cinq ans. Ses sujets durent le regretter comme un père. Tous ceux qui pouvaient se rendre au palais, y recevaient ce qui leur était nécessaire. Des voitures établies pour cela, portaient aux malades les secours dont ils avaient besoin. Il faisait défricher des déserts par des colonies, et les y établissait. C'est sous son règne que les Russes prirent quelque connaissance de la fonte des métaux et de la sculpture en bois. Il éleva des villes, outre celle de son nom, qui appartient aujourd'hui à la Pologne avec toute la Volhinie; embellit son pays d'églises, de

palais, d'édifices publics, avec l'aide des artistes de l'Orient; érigea des evêchés, dont Kief devint la métropole, et eut pour premier évêque Michel Syrus; fonda des maisons où la jeune noblesse était élevée par les plus habiles maîtres de la Grèce. Sa patrie reçut, par ses soins, toute la lumière et l'instruction que son siècle pouvait fournir. Avant sa conversion au Christianisme, Vladimir avait cinq épouses, et un nombre prodigieux de concubines. Après son baptême, il ne garda que la princesse ANNE. Il lui restait à sa mort dix enfants mâles et deux filles. L'aîné des garçons était Sviatopolk, cet enfant dont la veuve d'Iaropolk était enceinte lorsque Vladimir l'épousa. Sviatopolk, par conséquent, était véritablement le neveu de Vladimir, et le cousin germain de Boris, de Gleb, etc., et non leur frère ni le propre fils du prince de Kief, comme le disent et le répètent les historiens, les uns après les autres. Sept de ces enfants avaient des apanages considérables. Les successeurs de Vladimir ayant morcelé comme lui leur domination, l'affaiblirent beaucoup, et introduisirent par là le gouvernement féodal, différent néanmoins de celui des autres parties de l'Europe, en ce que les chefs n'étaient pas simples seigneurs, mais princes souverains du sang de Rurik. Vladimir, païen, n'avait point eu horreur de tremper ses mains dans le sang de son frère. Devenu chrétien, il eut besoin que les évêques lui représentassent l'obligation où il était, même comme prince chrétien, de punir par la mort les grands criminels. La chronique, signée par Nicon (évidemment supposée, puisqu'elle fait reconnaître à Vladimir qu'il a reçu le métropolite de Kief des mains du patriarche Photius, mort cent ans avant son baptême), donne une étendue exorbitante à la juridiction, et aux immunités ecclésiastiques depuis la conversion du prince de Kief. La grande piété de ce prince rend vraisemblable qu'il favorisa beaucoup les ministres de l'église; et l'on peut présumer que la faiblesse humaine abusa souvent de cette faveur, dans un tems où presque tous ceux qui avaient du pouvoir en rapportaient l'exercice à leurs intérêts, à leur ambition, etc. L'histoire n'a point fait un crime à Vladimir de n'avoir pas eu plus de lumière que son siècle; et elle distingue encore ce prince de ceux qui ont porté le même nom, par le surnom de Grand. L'église russe le compte au nombre de ses saints, et en célèbre la fête le 15 juillet.

SVIATOPOLK I, VLADIMIROVITCH OU IAROPOLKOWITCH.

1015. SVIATOPOLK, neveu de Vladimir et son fils adoptif, s'empara de Kief, après la mort de ce prince, au préjudice et

en l'absence de Boris, fils aîné de Vladimir, qui l'avait chargé d'une expédition contre les Petchénègues. Boris étant de retour, ses troupes lui offrent de le placer sur le trône. Mais la crainte d'allumer une guerre civile l'engage à un refus. Son père l'ayant fait prince de Rostof, il s'en tient à ce département. Les soldats ne pouvant vaincre sa résistance, se dispersent et le laissent accompagné de quelques domestiques. Sviatopolk ne tarda pas à se faire haïr de ses sujets, dont toute l'affection se tournait du côté de Boris. Il en conçut de la jalousie, et crut ne pouvoir dissiper que par la mort de ce prince les ombrages qu'il lui causait. Quatre assassins s'étant chargés de servir sa fureur, pénètrent dans la tente de Boris au moment qu'il n'avait auprès de lui qu'un domestique hongrois. Ce fidèle serviteur, à leurs regards farouches, s'apercevant de leur dessein, couvre de son corps celui de son maître, dont il ne fait par-là que retarder la mort en avançant la sienne. L'ayant poignardé, ils lui coupent la tête pour avoir une chaîne d'or et une médaille que Boris lui avait données pour gage de son estime. Le prince, sans défense, tombe ensuite percé de plusieurs coups. On le charge sur un char pour le présenter au barbare Sviatopolk qui le fait achever par un varaigue. Cette victime ne suffisait pas à une âme aussi atroce. Gleb, autre fils de Vladimir, devint encore suspect à Sviatopolk, parce qu'il était en état de venger la mort de son frère. Il était tranquille à Mouzom, ignorant encore le trépas de son père. Sviatopolk lui fait dire que Vladimir, atteint d'une maladie mortelle, voudrait le voir avant de fermer les yeux. Gleb s'étant mis aussitôt en route, une chute de cheval lui casse la jambe et l'oblige à continuer son voyage dans une barque. A quelque distance de Smolensko, un courier dépêché par Predslava, sa sœur, vint lui apprendre la mort de leur père. Un autre survient de la part de Sviatopolk pour lui annoncer l'assassinat de Boris. Tandis qu'il délibère sur le parti qu'il doit prendre, d'avancer ou de revenir sur ses pas, il voit arriver de nouveaux émissaires du prince de Kief, qui lui déclarent qu'il faut mourir. Son propre cuisinier, comptant sur une récompense, s'offre de lui-même à faire, en cette occasion, l'office de bourreau. L'ayant saisi par les cheveux, le traître l'égorge avec son coutelas. Sviatoslaf, prince des Drevliens, apprenant les malheurs de sa famille, prend la fuite, et se sauve, disent les écrivains modernes, chez André I, roi de Hongrie, qui avait épousé sa sœur Premyslava. Mais il y a ici un anachronisme. André ne monta sur le trône de Hongrie au plutot que l'an 1046, suivant les historiens allemands, ou 1047, selon Thwrocz et les autres écrivains hongrois. C'était par conséquent auprès du roi saint Etienne que Sviatoslaf voulut se réfugier.

Mais les satellites envoyés par Sviatopolk l'ayant atteint sur les monts Krapahs, le mirent à mort au moment même où il commençait à croire ses jours en sûreté. L'église russe, ainsi que celle de Rome, ont placé, dans leur martyrologe, au 24 juillet, Boris et Gleb, l'un sous le nom de Romain, l'autre sous celui de David. Iaroslaf, leur frère, prince de Novogorod, ce fils rebelle de Vladimir, était menacé du même sort. Les Varaigues, qui l'avaient aidé dans sa révolte, se prévalurent du besoin qu'il avait d'eux pour se défendre contre son frère, et portèrent le désordre et le ravage dans Novogorod. Les habitants de cette ville, irrités de l'insolence de ces étrangers, firent main-basse sur eux et en tuèrent un grand nombre. Les Varaigues demandèrent justice de ce massacre à Iaroslaf, qui, dans la crainte de les avoir pour ennemis, se mit en devoir de les satisfaire. Ayant imaginé un prétexte pour rassembler les Novogorodiens qui s'étaient soulevés, il leur rendit le mal qu'ils avaient fait aux Varaigues. Il s'aliéna par là les cœurs de ses sujets, sans regagner ceux de ses auxiliaires. Ne voyant plus autour de lui que des ennemis prêts à le livrer à son frère, il court à la place, assemble le peuple, et, par ses prières et ses larmes, il l'engage à oublier la tragédie de la veille, et à redoubler de zèle pour son service dans la conjoncture cruelle où il se trouve. Assuré de la bonne volonté des Novogorodiens, il marche à leur tête au-devant de son frère, qui venait à lui en forces, dans la confiance de se rendre maître de sa personne et de son pays. Les deux armées, égales à-peu-près en nombre, arrivent à la fois sur les deux bords du Niéper. Pendant trois mois ni l'une ni l'autre n'ose traverser le fleuve. Un vaivode de Sviatopolk crie aux soldats novogorodiens qu'ils ressemblent à des charpentiers que leur prince, gambillard (boiteux) amène sans doute pour bâtir des maisons à Kief. L'armée, insultée, entre en fureur, veut combattre, et menace de massacrer ceux qui refuseraient de marcher à l'ennemi. Iaroslaf ne laisse pas refroidir cette ardeur. Ses soldats passent le fleuve pendant la nuit. Le prince, pour les forcer à vaincre, fait brûler les barques. L'horrible Sviatopolk, qui sait ordonner des assassinats, boire et s'enivrer, ne sait pas combattre. Il fuit avant la fin de l'action, et se réfugie auprès de Boleslas, son beau-père, roi de Pologne. Iaroslaf, victorieux, entre sans obstacle dans Kief : un incendie l'avait réduite en cendres. L'an 1018, il la rebâtit, l'embellit et l'étend. Les Petchénègues l'attaquent ; il les repousse heureusement. Boleslas saisit cette occasion pour rentrer dans quelques conquêtes de Vladimir sur la Pologne, et donne aussi du secours à son indigne gendre. Les deux armées rivales se trouvent encore une fois en présence, séparées seulement

par le Bog. Un vaivode tourne en ridicule l'embonpoint extraordinaire de Boleslas, et c'est encore le signal d'un combat. Le roi de Pologne saute le premier dans le fleuve; son armée le suit ; celle des Russes ne peut soutenir l'impétuosité des Polonais. Iaroslaf prend la fuite, accompagné seulement de trois hommes. Boleslas prend Kief par la famine, s'empare de ses richesses, remet la ville et le trône à Sviatopolk, et y distribue ses troupes en quartiers d'hiver. Quoiqu'il les y maintienne dans la plus exacte discipline, Sviatopolk néanmoins les fait égorger. Boleslas, irrité de cette atrocité, s'empare des trésors du perfide, séduit ou enlève les principaux boïards et habitants, emmène la princesse Predslava, dont il avait abusé ou de gré ou de force, et qu'il épousa depuis, si l'on en croit les chroniques russes, réunit la Russie-Rouge à sa domination, laisse le trône de Kief à son infâme gendre, et retourne dans ses états. Iaroslaf, encouragé par les conseils de ses amis, les promesses, les contributions volontaires, et le zèle de ses sujets, soudoie des varaigues dont la paie consistait en troupeaux, rassemble une nouvelle armée, et se présente aux portes de Kief, qui lui sont bientôt ouvertes par la fuite précipitée de Sviatopolk.

IAROSLAF I, VLADIMIROWITCH, IOURI, OU GEORGES.

1019. Iaroslaf, maître du trône de Kief, par la fuite de Sviatopolk, ne tarda guère à le voir reparaître avec une armée de petchénègues, qu'il avait rassemblée à la hâte. Il fallut en venir à une bataille qui dura trois jours, avec une fureur égale de part et d'autre. La victoire se déclare enfin pour Iaroslaf. Sviatopolk n'a pas le tems de se retirer chez son beau-père; la terreur affaiblit son corps et sa raison; ses jambes ne peuvent le soutenir; les plus sombres imaginations troublent son esprit; il voit continuellement le fer vengeur levé sur son sein. Cette cruelle agitation devient son supplice. Il meurt en forcené et en criant ; *Ils m'ont frappé ! ils m'ont frappé* ! Cette mort n'assure pas encore le repos d'Iaroslaf. Polotsk, son neveu, se jette, l'an 1021, sur Novogorod, entre dans la ville où il fait un butin considérable, et emmène un grand nombre de prisonniers. Iaroslaf le poursuit, l'atteint, lui enlève tout ce dont il s'était emparé, et ne le punit qu'en ajoutant deux villes à l'apanage dont ce prince jouissait. Polotsk devient un allié dont le zèle et la fidélité pour son oncle ne se démentirent jamais. Mstislaf, autre frère d'Iaroslaf, prince de Tmourakan, avait défendu avec valeur et succès les terres de son apanage

contre ses voisins. Fier de ses victoires, il vient attaquer Kief en 1022 ; et, ayant été repoussé, il se replie sur Tchernigof, dont il s'empare sans effusion de sang, et en fait la capitale de ses états. Iaroslaf, qui avait à cœur l'affront et les revers qu'il avait essuyés sur les bords du Bog, attaque Boleslas, roi de Pologne, qui lui fait essuyer une nouvelle défaite. Humilié, affaibli, il fait la paix avec son frère, et lui accorde la partie de la Russie qui est au levant et au midi du Borysthène. L'an 1026, une comète à queue paraît à Kief. Ce phénomène n'était pas de bon augure en ce tems là. Néanmoins Iaroslaf marche, en 1028, contre les Tchoudes, en Livonie, les asservit, et bâtit, dans leur pays, la ville de Derpt, en 1030. Profitant ensuite des troubles où la Pologne était tombée après la mort de Boleslas, par la faiblesse et l'imprudence de son fils Micislaf, le prince de Kief, aidé de son frère, reprend sur les Polonais, l'an 1031, la Russie-Rouge, et un assez grand nombre de prisonniers, dont il peuple les parties désertes de ses états. Enfin, il repousse des Petchénègues, qui avaient osé bloquer sa capitale lorsqu'il était à Novogorod dont il venait de donner l'investiture à Vladimir, l'aîné de ses fils. Mstislaf étant mort, l'an 1032, sans héritier, sa domination est réunie à celle de Kief. Peu de tems auparavant, les Novogorodiens avaient porté leurs armes jusqu'aux *portes de Fer*, non les portes Caspiennes, voisines de Derbent, mais les monts Oulraks, connus des anciens Russes sous le nom de Riphées, roches ou ceintures de fer, qui protégeaient la Russie contre les attaques imprévues des nations orientales. Cette expédition des Novogorodiens ayant fait périr le plus grand nombre de ceux qui l'avaient entreprise, Iaroslaf n'est pas tenté d'en faire une nouvelle jusqu'à ce qu'il y soit forcé par quelque bonne raison. Il demeurait en paix avec les Grecs, lorsque quelques marchands de cette nation prirent querelle avec des russes commerçants sur les terres de l'empire d'Orient. Un russe, qu'on croit même avoir été un ambassadeur du prince de Kief, est tué dans ce débat. Iaroslaf se croit obligé de venger cette insulte. Une armée de cent mille hommes, sous le commandement de Vladimir, son fils, entre par mer, l'an 1043, dans la Grèce. Constantin Monomaque, voulant conserver une alliance utile, offre des satisfactions convenables. Elles sont rejetées. La guerre devient inévitable. Le combat s'engage dans un port de la mer Noire, près du détroit de Constantinople. Le feu grégois consume plusieurs bâtiments russes, et met les autres en désordre. Une tempête furieuse, qui s'élève dans le même tems, fait peu de mal aux vaisseaux grecs, mieux construits et mieux gouvernés que ceux des Russes, qu'elle bat, disperse, brise contre les rochers ou jette sur le

rivage. Les Grecs tuent jusqu'à quinze mille russes. Les vainqueurs, après la tempête, reviennent à la charge avec vingt-quatre galères : mais ils n'y trouvent pas leur compte. Les Russes enveloppent cette escadre, prennent quatre bâtiments ; les autres se brisent contre les rochers. La plupart des Grecs tombent sous le fer ou dans les liens. Ceux qui peuvent retourner à Constantinople y arrivent nus et mourant de faim. Plusieurs d'entre les Russes regagnaient par terre leur patrie comme victorieux, quoiqu'après beaucoup de pertes. Les Grecs les attaquent, l'an 1044, dans la Mésie, les battent, et ont la barbarie de crever les yeux à leurs prisonniers. Les désastres communs aux Grecs et aux Russes leur procurent une trêve volontaire : elle dura trois ans, pendant lesquels tout commerce était suspendu entre les deux nations. Leur besoin mutuel les ramène à la paix en 1047. Iaroslaf avançait en âge ; et lorsqu'il se flattait de voir son fils jouir paisiblement de sa succession, la mort lui enlève ce jeune prince l'an 1052. Il meurt lui-même, le 7 février 1055, âgé de soixante-dix-sept ans, dans la trente-cinquième année de son règne. Il eut de sa femme ENGUERHERDE, fille d'Olaüs, roi de Norwège (et non pas de Danemarck) six fils, Vladimir, Isiaslaf, Sviatoslaf, Vsévolod, Igor, Viatcheslaf; et trois filles : Anne, mariée en 1051 (et non pas 1044) à Henri I, roi de France ; Elisabeth, dite par contraction Elisif, femme d'Harald le Vaillant, roi de Norwège ; et Anastasie, qui épousa André, roi de Hongrie. Le père de ces enfants rendit son règne cher à ses alliés, à ses amis, à ses sujets, et même à ses ennemis, par sa générosité, son application au bonheur public, sa franchise, sa bravoure et sa fidélité. Sa révolte contre son père est la seule tache de sa vie. L'histoire n'en dit pas les motifs. Une étude assidue de jour et de nuit avait repandu de grandes lumières dans l'esprit de ce prince. Grand nombre de copistes lui fournissait des traductions des meilleurs ouvrages de la Grèce. Il déposa ces livres dans l'église qu'il bâtit à Kief sous le titre de Sainte-Sophie, et qu'il enrichit d'or, d'argent et de vases précieux. Trois cents enfants de starostes et de prêtres étaient élevés et instruits gratuitement par ses bienfaits dans les lettres à Novogorod. Il fonda beaucoup d'églises et assura des revenus honnêtes aux ecclésiastiques, à condition qu'ils donneraient tous leurs soins à l'instruction du peuple. La foi chrétienne s'étendit beaucoup en Russie sous le règne d'Iaroslaf ; mais ce fut par son exemple et par la persuasion qu'il multiplia le nombre des fidèles. Il ne porta aucune loi de rigueur contre ceux qui persistaient dans l'erreur du Paganisme. Toutes celles qu'il donna pendant son règne et qu'on a rassemblées sous le titre de *Rouskaïa pravda*

(vérités russes) portent l'empreinte de la sagesse, de l'humanité et de la justice. Elles le firent regarder en ce tems-là comme un grand législateur. On a vu d'ailleurs, par les alliances qu'il contracta, combien son nom était fameux et respecté dans la Grèce et jusque dans l'Occident. Il est aisé d'en conclure que Voltaire était fort mal informé lorsqu'il appelle Iaroslaf *prince inconnu d'une Russie ignorée.*

ISIASLAF I, IAROSLAVITCH, CONNU EN EUROPE SOUS LE NOM DE DEMETRIUS.

1055. ISIASLAF, nommé au baptême DMITRI (Démétrius), règne après son père sur les deux principales dominations de la Russie, Kief et Novogorod. Viatcheslaf, le dernier de ses frères, étant mort en 1057, il tient conseil, en 1059, avec les quatre autres pour délivrer de prison Soudislaf, leur oncle, que leur père avait fait renfermer, on ne sait pourquoi. Ce prince infortuné, privé pendant vingt-quatre ans de sa liberté, n'en profite que pour en faire le sacrifice volontaire dans un monastère, où il prit l'habit religieux en 1060. Ses neveux, qui ne restaient plus que trois, Igor ayant de près suivi son père au tombeau, étaient destinés à une vie plus orageuse. Vsévolod, qui possédait en apanage la ville de Péréiaslavle, sur le Dniéper, avait déjà combattu avec succès les Turcs, ses voisins, l'année même de la mort de son père. Les trois frères ayant ensuite réuni leurs forces, descendirent le Dniéper pour les attaquer. Les Turcs épouvantés prennent la fuite, et deviennent presque tous les victimes du froid, de la faim et de la peste. Les restes de cette nation passèrent vraisemblablement au service des vainqueurs. Les Russes depuis et long-tems après eurent en effet des Turcs parmi leurs soldats. Les Tatars, ou Tartares descendants de ces Turcs, se rendirent bien autrement formidables aux Russes, qui les appelèrent polovtsi (chasseurs.) Ils ne vivaient effectivement que de brigandages, et habitaient entre le Don et le Jaïk. Peut-être cette nation ne faisait-elle qu'un même peuple avec les Petchénègues : au moins n'est-il plus parlé de ceux-ci dans l'histoire depuis le moment où l'on voit ces polovtsi tomber, en 1061, sur la principauté de Péréiaslavle. Vsévolod, qui ne s'attendait point à cette irruption, est défait et obligé de se renfermer dans sa ville. Les barbares s'en étant rendus maîtres, la pillent, détruisent tout ce qu'ils ne peuvent emporter, et se retirent chargés de butin. Les chroniques russes parlent, sous l'an 1062, d'une comète qui se montra pendant sept nuits en Russie, et n'en parlent que comme d'un événement naturel, sans tirer de ce phénomène aucun mauvais augure ; ce qui fait

voir que l'ignorance des Russes les avait au moins préservés des illusions de l'astrologie judiciaire. Cependant leurs divisions intestines leur préparaient les malheurs qui devaient les faire passer sous le joug des Polovtsi. Vseslaf, fils de ce prince polotsk, traité avec tant de magnanimité par Iaroslaf, son oncle, entreprend la guerre en 1066, sans aucun sujet connu de se plaindre contre ses cousins et les fils du bienfaiteur de son père. Il entre, après une faible résistance, dans Novogorod, et y porte presque partout la flamme, sans respect pour les biens des particuliers ni pour les trésors des églises. Isiaslaf et ses frères, Sviatoslaf et Vsévolod, se mettent en campagne malgré les rigueurs de l'hiver, ravagent la souveraineté de leur agresseur, et le défont lui-même en bataille rangée; après quoi ils l'invitent à une conférence, jurant sur la croix qu'il ne lui serait fait aucun mal. Vseslaf, se fiant à leur serment, se rend dans la tente d'Isiaslaf, qui le fait arrêter et jeter à Kief dans une étroite prison. La guerre était à peine terminée par ce lâche moyen, que les Polovtsi firent une nouvelle irruption sur les terres des Russes. Les habitants de Kief, irrités des ravages qu'ils exerçaient après une victoire remportée sur les trois frères, demandèrent des armes pour les repousser; et sur le refus que leur en fait le vaivode, par défiance de leur bonne volonté, ils se dispersent dans la ville. Les uns vont au palais du prince qui avait pris la fuite ainsi que le vaivode; les autres courent aux prisons, d'où ils tirent Vseslaf, dont ils font leur souverain et leur vengeur. Isiaslaf est trop heureux de pouvoir se réfugier auprès de Boleslas II, roi de Pologne. Son rival a le bonheur de délivrer l'état des Polovtsi. Mais au bout de six mois, Isiaslaf est ramené par le roi de Pologne, qui le rétablit sur le trône de Kief. Croyant devoir user de clémence, il pardonne à ses sujets leur révolte. Mais son fils Mstislas, moins indulgent, fait donner la mort ou crever les yeux à soixante et dix habitants plus coupables que les autres : conduite que le père désapprouve, au moyen de quoi tout rentre dans le calme. Vseslaf, retiré dans sa principauté de Polotsk, s'y croyait à l'abri du ressentiment d'Isiaslaf. Mais bientôt celui-ci le détrompa. Etant venu l'attaquer en 1069, il le dépouilla de ses états, dont il investit Mstislaf, son fils. Ce jeune prince étant mort peu de tems après, fut remplacé par Sviatopolk, son frère. Vseslaf n'avait pas néanmoins renoncé à son patrimoine, et l'an 1071, il vint à bout de le recouvrer. L'ambition de Sviatoslaf, prince de Tchernigof, troubla la paix dont jouissait Isiaslaf, son frère. Ayant persuadé à Vsévolod, son autre frère, que le prince de Kief s'était concerté avec Vseslaf, pour les dépouiller tous les deux, il l'engage, l'an 1073, à réunir leurs forces pour faire la guerre

à leur frère aîné. Isiaslaf, n'osant confier sa défense à ses sujets, prend la fuite avec sa femme et ses enfants, emportant avec lui de grandes richesses. Ses deux frères étant entrés sans opposition dans Kief, l'an 1074, Sviatoslaf se met en possession du trône. Boleslas, roi de Pologne, chez lequel le prince fugitif vint encore chercher une retraite, avait alors trop d'affaires en Bohême et en Hongrie, pour être en état de le venger de la perfidie de ses frères. Isiaslaf, ayant imploré aussi vainement le secours de l'empereur Henri IV, eut recours au pape Grégoire VII, et lui envoya son fils, qui fut bien accueilli. Flatté de l'occasion qui se présentait d'étendre son autorité, Grégoire, par un bref de l'an 1075, donne au fils du prince de Kief la souveraineté de la Russie, après la mort de son père, sous la condition du serment de fidélité. Il mande, en même tems, au roi de Pologne, de rendre à la Russie tout ce qu'il avait pris sur elle, parce que cet état appartiendrait désormais à Saint-Pierre. Sviatoslaf étant mort dans ces entrefaites, fut remplacé par son fils Vsévolod. Mais la jouissance de celui-ci ne tarda pas à être troublée. Boleslas ayant réussi dans ses expéditions de Hongrie et de Bohême, conduisit, l'an 1077, en Russie, ses troupes victorieuses, dont la seule présence obligea, sans combat, Vsévolod à retourner dans sa principauté de Tchernigof. Boris et Oleg, ses neveux, fils de Sviatoslaf, aidés par les Polovtsi, viennent l'y attaquer, le défont, et se rendent maîtres de sa ville. Dans son désastre il éprouva la générosité d'Isiaslaf, son frère, qui, non content de lui ouvrir un asile, arme pour sa défense et reprend Tchernigof. On en vient ensuite à une bataille où, combattant à la tête d'un corps d'infanterie, Isiaslaf est tué dans les bras de la victoire, l'an 1078, à l'âge de cinquante-trois ans. Boris y éprouva le même sort, qu'Oleg n'évita que par la fuite. Isiaslaf, célèbre par ses malheurs, emporta au tombeau les larmes de ses sujets, qu'il avait méritées par son courage, sa douceur, sa magnanimité. Il laissa deux fils, Sviatopolk et Iaropolk, dont il sera parlé dans la suite. C'est sous le règne d'Isiaslaf que Nestor, moine du monastère de Pertcharski à Kief, écrivit sa Chronique, le premier monument de l'histoire russe.

VSÉVOLOD I, IAROSLAWITCH.

1078. Vsévolod, frère d'Isiaslaf, lui succéda sans contradiction, au préjudice des deux fils de ce dernier, et cela, conformément à l'esprit national, qui était de choisir dans la maison régnante, le prince le plus âgé, comme étant le plus expérimenté, pour remplacer le souverain défunt. La paix

régna long-tems entre Vsévolod et ses neveux, au moyen des apanages qu'il leur donna pour les dédommager du trône qu'ils avaient manqué. Iaropolk, second fils d'Isiaslaf, ayant été dépouillé de sa principauté par un de ses parents, Vsévolod envoie son fils Vladimir, qui le rétablit après avoir chassé l'usurpateur. Malgré cet important service, Iaropolk, guidé par de mauvais conseils, prit les armes, l'an 1085, contre son oncle. Il eut tout lieu de s'en repentir. Vladimir s'étant mis en marche contre cet ingrat, dont il venait de sauver les états, le contraignit de prendre la fuite. Sa femme et ses enfants qu'il avait laissés dans une petite ville, tombèrent entre les mains du vainqueur. Lui-même, après avoir été vainement implorer le secours du roi de Pologne, vint se jeter dans les bras de Vladimir qui, du consentement de son père, lui rendit sa principauté. Il n'en jouit pas long-tems, et fut assassiné dans un voyage qu'il avait entrepris. Vsévolod, son oncle, régna quinze ans à Kief, où il mourut, le 13 avril de l'an 1093, à l'âge de soixante-quatre ans, avec la réputation d'un prince humain et vertueux, mais peu ferme dans le gouvernement. Ce fut sous son règne qu'Ephrem, métropolite de Kief, établit la fête de la translation des reliques de saint Nicolas, à Bari. Une bulle du pape Urbain II, qui avait envoyé ces reliques par un évêque, nommé Théodore, fixait la célébration de cette fête, au 9 mai, jour auquel les Russes la célèbrent encore aujourd'hui. Les Grecs ne l'ont jamais célébrée, ce qui prouve que la Russie alors avait plus de commerce avec l'église romaine qu'avec l'église grecque.

MICHEL SVIATOPOLK II, ISIASLAWITCH (1).

1093. MICHEL SVIATOPOLK, fils d'Isiaslaf, fut reconnu grand prince de Kief, après la mort de Vsévolod, du consentement de Vladimir, qui déclara que le trône lui appartenait comme à l'aîné de sa famille. Son début sur le trône ne fut point heureux. Les Polovtsi, lui ayant fait demander la continuation de la paix qui régnait entre eux et la Russie, sous le dernier règne, il prit cette démarche pour un aveu de leur faiblesse et fit mettre en prison leurs ambassadeurs. Il reconnut bientôt son erreur, en apprenant qu'ils étaient en marche pour

(1) Jusqu'ici nous avons ajouté, d'après les historiens modernes, aux noms des grands princes de Russie celui de leur père. Mais Vsévolod est le premier qui ait introduit cet usage, qui depuis lui s'est perpétué, surtout parmi les nobles, les grands, les princes et princesses du sang royal.

tirer vengeance de cet outrage. N'étant pas en forces pour leur résister, il relâche les ambassadeurs et demande la paix. Ne pouvant l'obtenir, il se hâte de faire venir à son secours Vladimir, qui lui amena ses troupes. Déjà les ennemis s'étaient avancés dans la plaine de Kief. Les armées combinées des deux princes s'en étant approchées, le combat s'engage à la demande des officiers de Sviatopolk et contre l'avis de Vladimir, qui voulait qu'on offrît encore la paix les armes à la main. L'issue fut telle qu'il l'avait prévue. Le centre des Russes ayant été enfoncé, les deux ailes ne purent se défendre, et furent heureuses de pouvoir faire une retraite. Vladimir reprit la route de Tchernigof, après avoir perdu une grande partie de ses boïards et de ses troupes. Le fruit de la victoire des Polovtsi, fut la prise d'une ville nommée Tortchesk, qu'ils réduisirent en cendres après en avoir emmené prisonniers les habitants qui périrent tous de misère en chemin. Alors Sviatopolk humilié, demanda la paix, en suppliant, à ces barbares, et eut le bonheur de l'obtenir, l'an 1094, en épousant la fille de Taigorkan, l'un de leurs chefs.

La tranquillité rétablie, par là, en Russie, ne fut pas de longue durée. L'ambition des princes qui s'enviaient réciproquement leurs apanages, ne tarda pas d'y ramener le trouble. Oleg, dont le père avait possédé la ville de Tchernigof, prétendait qu'à ce titre elle devait lui appartenir. Ayant mis dans ses intérêts les Polovtsi, il en chasse, l'an 1094, avec leur aide, Vladimir qui se retire à Péréiaslavle. Des conseils perfides engagent ce dernier à tirer une vengeance honteuse et basse des Polovtsi. Il feint de vouloir traiter de la paix avec eux, et donne en ôtage son fils, qui se rend dans leur camp. Itlar, l'un de leurs chefs, entre à Péréiaslavle, pour régler les conditions du traité. Tandis qu'on l'amuse, Slavata, l'un des conseillers de Vladimir, arrive de nuit, accompagné de quelques Turcs, au camp des Polovtsi, d'où il enlève le fils de ce prince, après avoir massacré tout ce qui se rencontre sous sa main. Du nombre des morts fut Kitan, autre chef des Polovtsi. Ibber, son collégue, subit le même sort à Péréiaslavle, avant d'avoir appris le malheur de ses compatriotes. Vladimir, après cette horrible perfidie, sentit ce qu'il avait à craindre des Polovtsi. Le plus sûr étant pour lui de les prévenir, il marcha contre eux avec Sviatopolk. Le sort des armes fut plus favorable aux princes russes qu'ils n'avaient droit de l'espérer. Ils battirent les Polovtsi, firent sur eux beaucoup de prisonniers, et revinrent chargés de butin. Mais les vaincus, nullement découragés par leur défaite, rentrèrent, presque sur les pas des vainqueurs, en Russie, et ne se retirèrent qu'après avoir brûlé

la ville d'Ioures, en Ukraine. La discorde cependant continuait d'agiter la Russie par les entreprises que les princes faisaient sur les domaines les uns des autres. Sviatopolk et Vladimir, pour les accorder, les invitent à une conférence qui doit se tenir à Kief. C'était une espèce de diète où les évêques, les abbés et les principaux bourgeois des villes étaient appelés : preuve que le gouvernement, alors, n'était rien moins que despotique en Russie. Elle n'eut point lieu par le refus que fit Oleg, le plus remuant de ces souverains, de s'y trouver. Mais il s'en tint une autre, l'an 1096, à Loubitch, dans la principauté de Tchernigof, où ce prince, réduit aux dernières extrémités par Mstislaf, fils de Vladimir, fut contraint de se rendre. On y fit de nouveaux partages entre les princes, qui jurèrent de s'y conformer et de vivre, entre eux, dans la plus parfaite union : vains serments qui furent violés presqu'aussitôt que prononcés. Sviatopolk avait un frère nommé Iaropolk, qui fut assassiné. David, fils d'Igor et petit-fils de Vladimir le Grand, lui persuade que Vasiko, fils de Rotislaf Vladimirowitch, est auteur ou instigateur de ce meurtre. Vasilko, passant chez lui au retour de Kief, est arrêté par ses gens, qui, après l'avoir cruellement tourmenté en présence de David, lui arrachent les yeux et le transportent à Volodimer, dans la Volhinie. Vladimir, instruit de cet attentat, se ligue avec d'autres princes russes, pour en tirer vengeance. Sviatopolk obtient la paix, en promettant de se joindre à eux pour aller attaquer David, le principal auteur du traitement fait à Vasilko. Il tint parole, après avoir essuyé plusieurs défaites, David fut dépouillé de son apanage, et réduit à quelques petites villes qu'on lui laissa pour le faire subsister.

La guerre recommença, l'an 1103, entre les Polovtsi et les Russes. Ceux-ci furent les agresseurs, et eurent presque toujours l'avantage pendant neuf campagnes que les hostilités durèrent. Sviatopolk mourut à Kief, l'an 1113, avec la satisfaction de voir la paix régner dans sa patrie et l'union entre les princes de son sang. Pendant son règne, les Juifs s'étant emparés du commerce de la Russie, amassèrent de grandes richesses au moyen des usures exorbitantes qu'ils exerçaient sur le peuple. Les Chrétiens, après la mort de Sviatopolk, se soulevèrent contre eux et en massacrèrent un grand nombre, pour se venger de la misère où les avaient réduits leurs exactions.

On a parlé ci-devant, d'après Thwrocz, à l'article de COLOMAN, roi de Hongrie, d'une expédition que ce prince fit en Russie, vers le commencement du douzième siècle, contre une *duchesse*, que cet historien nomme *Lanca*, et de la déroute qu'elle fit essuyer à cet injuste agresseur, après

avoir inutilement employé les plus humbles prières, pour l'engager à lui accorder la paix. Mais les Chroniques russes gardant un profond silence sur cet évènement, on ne peut marquer la partie de la Russie où régnait cette prétendue duchesse, dont le titre était alors inusité dans cet empire. On n'y connaissait encore que des princes et des princesses parmi les souverains.

VLADIMIR II, VSEVOLODWITCH, DIT MONOMAQUE.

1113. VLADIMIR, puîné de Vsévolod, prince de Kief, fut choisi malgré lui et par préférence à Iaroslaf, son frère aîné, pour succéder à Sviatopolk. Ce furent les exploits par lesquels il s'était distingué sous le règne précédent qui déterminèrent son élection. Dès qu'il fut sur le trône, il arrêta l'acharnement du peuple contre les Juifs; mais considérant que leurs usures étaient pernicieuses à l'état, il les bannit à perpétuité de la Russie, où jamais depuis ils n'ont été tolérés. Quatre de ses fils, de huit qu'il avait, Mstislaf, Iaropolk, André et Iouri ou Georges, soutinrent la gloire de son nom par différentes expéditions. Le premier fit des conquêtes dans la Tchoude, nommée à présent la Livonie; le deuxième défit les Polovtsi, près du Don, et leur prit trois villes: ce qui prouve que ces peuples n'étaient pas nomades; André ravagea les frontières de Pologne; Iouri remporta une victoire complète sur les Bulgares. Le père de ces princes, qui furent tous apanagés, maintint parmi eux la concorde par sa prudence et la fermeté de son gouvernement. Il mourut, l'an 1125, à l'âge de soixante et onze ans.

MSTISLAF VLADIMIROWITCH.

1125. MSTISLAF, fils aîné de Vladimir, fut son successeur dans la grande principauté de Kief. Les Polovtsi ayant tenté une nouvelle irruption en Russie, au commencement de son règne, furent repoussés par Iaropolk, son frère, quoique inférieur en forces. Les Chroniques de Russie parlent, sous les années suivantes, de plusieurs victoires que remportèrent les Russes sur ces mêmes ennemis, sur la Tchoude et sur les Lithuaniens. Mstislaf termina ses jours au milieu de ces succès, l'an 1132.

IAROPOLK II, VLADIMIROWITCH.

1132. IAROPOLK, frère de Mstislaf, le remplaça dans la principauté de Kief par le choix des habitants. Fidèle à sa mémoire,

il eut soin des princes ses enfants qu'il lui avait recommandés en mourant. Vsévolod, l'aîné de ceux-ci, était le seul pourvu d'un apanage : son père lui avait donné la principauté de Novogorod. Iaropolk assigna à ses autres neveux des souverainetés dont ils eurent lieu d'être satisfaits. Mais comme celle de Novogorod avait presque toujours été unie à la principauté de Kief, Iaropolk la retira à Vsévolod, et lui donna en échange Péréiaslavle. Ce don excita la jalousie d'Iouri qui en dépouilla Vsévolod le même jour qu'il le reçut. Bientôt néanmoins il fut obligé de le restituer; mais l'échange fut ensuite rompu. Un bruit vrai ou faux s'étant répandu en Pologne que les Russes se disposaient à faire une invasion dans ce royaume, le sénateur Vlostovicz s'offre au roi Boleslas III de détourner ce coup en enlevant le grand prince : (c'est ainsi qu'on qualifiait alors celui de Kief.) Il y réussit au moyen d'une ruse qu'il imagina. S'étant rendu à la cour de Iaropolk, il s'y donne pour un homme injustement persécuté par le roi de Pologne qu'il peint comme un tyran détesté de ses sujets tout prêts à le livrer à la première puissance qui viendra l'attaquer. Il mit tant d'artifice dans ses discours que le grand prince l'admit dans sa plus intime confiance, et s'ouvrit à lui des desseins qu'il avait sur la Pologne. Maître de son esprit, il l'engage un jour dans une partie de promenade à la campagne ; et, l'ayant tiré adroitement à l'écart, il le fait enlever par des gens apostés qui l'amènent prisonnier à Cracovie. Pour le délivrer il fallut que ses frères payassent une rançon proportionnée à l'importance du captif. Mais il eut quelques années après sa revanche. Iaroslaf, fils naturel de Vladimir Monomaque, ayant été chassé de Halicz, dans la Russie-Rouge, qu'il avait en apanage, s'était réfugié auprès de Boleslas. Les habitants, gagnés par Iaropolk, redemandent leur prince au roi de Pologne, et l'exhortent à le ramener lui-même, l'assurant qu'ils sont non-seulement disposés à le recevoir, mais déterminés à le défendre contre ceux qui s'opposeraient à son retour. Des nobles hongrois, établis dans la Russie-Rouge, appuient les instances de ces habitants, et décident Boleslas à venir le rétablir, avec promesse de leur secours. Il part avec une armée assez faible, et trouve en arrivant les Hongrois réunis aux habitants qui s'ouvrent pour laisser défiler sa troupe. Mais dès qu'elle est passée, ils enveloppent le roi qui voit paraître Iaropolk avec une armée considérable. Il se livre alors un combat entre les troupes de Boleslas et les Russes, d'où le premier n'échappa, couvert de blessures, qu'après s'être défendu avec la plus étonnante valeur. Honteux d'avoir donné dans le piége, il en mourut de chagrin la même année 1138. (Voy. *les rois de Pologne.*) Iaropolk, après s'être

vengé du roi de Pologne, eut à soutenir les attaques de divers princes de sa maison, et sur-tout des fils d'Oleg, qui étant issus de Sviatoslaf, souffraient impatiemment de se voir exclus du trône par la postérité de Vsévolod, c'est-à-dire la branche cadette. Iaropolk, ayant triomphé, non sans de grandes difficultés, de ses rivaux, termina ses jours, l'an 1140, avec la réputation d'un prince humain, juste et bienfaisant.

VIATCHESLAF VLADIMIROWITCH.

1140. VIATCHESLAF, frère d'Iaropolk et son successeur, n'eut pas la force de se maintenir sur le trône de Kief où les vœux unanimes de la nation l'avaient placé. Vsévolod, fils d'Oleg, étant venu l'attaquer, le força d'en descendre au bout de douze jours. Le prince dépossédé retourna à Tourof, son premier apanage.

VSÉVOLOD II, OLEGOWITCH.

1140. VSÉVOLOD, fils aîné d'Oleg, dès qu'il se vit maître du trône de Kief par la cession de Viatcheslaf, forma le dessein de dépouiller de leurs apanages tous les princes de la race de Vladimir Monomaque. Il excita par-là de grands troubles en Russie. La ville de Novogorod, qui se gouvernait en forme de république, montra le plus d'opposition à ses vues ambitieuses. Après avoir chassé plusieurs des gouverneurs qu'il lui avait successivement donnés, elle le fit consentir à lui accorder Sviatopolk, mari de sa sœur et fils de Mstislaf Vladimirowitch. Vladislas II, roi de Pologne, travaillait dans le même tems à reprendre sur ses frères les apanages que leur avait assignés Boleslas III, leur père. Les ayant réduits à se renfermer dans la ville de Posnanie, il engagea Vsévolod à lui envoyer du secours pour les forcer dans cet asile. Mais les troupes combinées des Russes et des Polonais s'étant livrées à la débauche dans leur camp, y furent taillées en pièces dans une sortie des assiégés, sans pouvoir se défendre, plongées comme elles étaient dans l'ivresse et le sommeil. Ce revers, qui est de l'an 1146, fut suivi de la fuite de Vladislas, et bientôt après de la mort de Vsévolod.

IGOR II, OLEGOWITCH.

1147. IGOR, frère de Vsévolod, fut élu pour lui succéder, et débuta par manquer à la promesse qu'il avait faite de sup-

primer une partie des impôts que son prédécesseur avait établis. Le mécontentement que causa cette infidélité, s'accrut par le mauvais choix qu'il fit de ses ministres, gens corrompus qui foulaient les peuples et vendaient la justice. Les Kievliens, bientôt las d'un gouvernement aussi tyrannique, firent venir Isiaslaf, fils de Mstislaf pour les en délivrer. Igor s'étant mis en campagne pour le repousser, fut abandonné des siens et obligé de prendre la fuite après un règne de six semaines.

ISIASLAF II, MSTISLAWITCH.

1147. Isiaslaf s'étant mis en possession du trône de Kief après la fuite d'Igor, envoya des troupes à sa poursuite afin de s'assurer de sa personne. On le trouva caché dans un marais d'où il fut amené au nouveau souverain qui le fit jeter dans un cachot. Viatcheslaf, tranquille jusqu'alors, sentit tout-à-coup son ambition se réveiller en voyant Isiaslaf placé sur le trône dont il avait été renversé. Il leva des troupes pour y remonter, et fit des conquêtes rapides qui semblaient lui promettre celle de la première souveraineté de Russie : mais ses revers furent aussi prompts que ses succès. Il perdit à la fin de la même campagne non-seulement ce qu'il venait de conquérir, mais encore sa principauté de Rostof dont Isiaslaf investit l'un de ses fils.

Le malheureux Igor, du fond de sa prison, causait toujours de l'inquiétude à celui qui l'avait supplanté. Il avait un frère zélé pour ses intérêts, Sviatopolk, prince de Novogorod-Severski, qui brûlait du désir de le venger. Isiaslaf envoya contre lui une armée considérable qui porta le ravage dans ses états et le réduisit à demander la paix. Mais la condition ignominieuse qu'on y mit en la lui offrant ne lui permit pas de l'accepter : c'était d'abandonner son frère. Il aima mieux s'expatrier et se retirer chez les Viatitches. Igor, apprenant dans sa retraite les malheurs de son frère, fit demander au prince de Kief la permission d'embrasser la vie monastique. On s'imagine aisément qu'elle ne lui fut point refusée. Mais son changement d'état ne rendit pas la paix à la Russie. Bientôt après on y vit reparaître Sviatoslaf avec de nouvelles forces. Isiaslaf se met en marche pour aller à sa rencontre, et charge en partant Vladimir, son frère, qu'il avait établi gouverneur de Kief en son absence, de lui envoyer du secours. Les Kievliens déclarent qu'ils sont prêts à secourir leur prince ; mais ils exigent en même-tems la perte d'Igor, la cause innocente de cette guerre. Transportés de fureur, ils courent en foule au monastère de cet infortuné, l'enlèvent au pied de l'autel où l'on célébrait la

messe, et le traînent jusqu'au portail. Vladimir survient pour le retirer de leurs mains. On se l'arrache tour-à-tour ; et enfin son protecteur parvient à l'amener dans la cour du palais dont les portes sont aussitôt fermées. Le peuple les enfonce, voit Igor dans le vestibule, le saisit, le renverse, le traîne et le massacre. Sviatoslaf, résolu de venger la mort de son frère, continua la guerre avec une nouvelle ardeur. Elle se termina, l'an 1149, par une bataille donnée près de Péréiaslavle, où l'armée du prince de Kief fut mise en déroute après une action des plus sanglantes, quoique de peu de durée. Alors s'étant sauvé dans sa capitale, il en emporta ce qu'il avait de plus précieux, et alla chercher avec sa femme et ses enfants un asile à Volodimer qu'il venait de donner à son frère en apanage.

IOURI Ier, ou GEORGES VLADIMIROWITCH.

1149. IOURI, prince de Suzdal, fils de Vladimir, placé sur le trône de Kief après la fuite d'Isiaslaf, vit bientôt reparaître son rival, accompagné des rois de Hongrie et de Pologne, ses alliés par le sang. Mais, appuyé du secours de Viatcheslaf, son généreux frère, il met en fuite les ennemis, et va faire le siége de Loutchisk, où Vladimir, frère d'Isiaslaf, s'était renfermé. André, fils d'Iouri, se fit admirer par la valeur avec laquelle il repoussa les assiégés, n'ayant que deux hommes avec lui, dans une sortie qu'ils firent. Mais ce qui mit le comble à sa gloire ce fut le conseil qu'il donna à son père de consentir à la paix qu'Isiaslaf lui demanda. Il fut convenu que chacun resterait en possession de ce qu'il avait au moment de la pacification. Iouri, croyant alors n'avoir plus d'ennemis, se livre aux plaisirs et à la débauche. Les Kievliens, indignés de cet état d'indolence, engagent Isiaslaf à revenir. Dès qu'il paraît sous les murs de Kief, Iouri, sans oser risquer le combat, se retire. Mais Vladimirko, prince de Halitz, lui ayant rendu le courage, le ramène avec une armée dont la seule présence met en fuite son rival. Celui-ci néanmoins, assuré de l'attachement des Kievliens, ne désespère point du retour de la fortune. Ayant eu l'adresse de mettre dans ses intérêts Viatcheslaf et d'obtenir de Hongrie un secours de dix mille hommes, il va se présenter devant Bielgorod, que Boris, fils d'Iouri, abandonne à son approche. Le vainqueur, de-là, s'avance vers Kief dont les portes lui sont ouvertes dès qu'il paraît. Iouri, averti de la prise de Bielgorod, avait prévenu son arrivée par la fuite.

ISIASLAF, *rétabli.*

1150. ISIASLAF en remontant sur le trône de Kief y fit

asseoir à côté de lui, par reconnaissance, son oncle, Viatcheslaf. Mais celui-ci, content de l'honneur d'être son collègue, lui abandonne les rênes du gouvernement. Isiaslaf ne les laissa pas flotter à l'exemple de son rival. La disgrâce néanmoins avait rendu le courage à ce dernier; et il n'oublia rien pour effacer la honte de sa fuite. André, son fils, et le prince Vladimirko secondèrent avec ardeur les efforts qu'il fit pour son rétablissement. Mais ni les plus sages mesures, ni les stratagêmes les mieux ourdis, ni les batailles livrées pour sa défense, n'eurent un heureux succès. Obligé d'aller se renfermer à Péréiaslavle, il se trouva trop heureux d'obtenir la paix d'Isiaslaf qui était venu l'assiéger. Elle fut jurée et presque aussitôt violée de sa part. Isiaslaf, informé qu'il sollicitait le prince de Halitz à faire de nouveaux préparatifs contre Kief, et mendiait le secours des Polovtsi, appelle de son côté les Hongrois qui arrivent au nombre de douze mille hommes. Mais ces troupes mal disciplinées furent surprises, comme elles étaient plongées dans l'ivresse, et taillées en pièces par Vladimirko. Cette défaite, disent les chroniques russes, fut bien vengée l'année suivante par Etienne, roi de Hongrie. Mais c'était alors Geisa II qui régnait en ce pays. Quoi qu'il en soit, les entreprises continuelles d'Iouri et les incursions des Polovtsi, ses alliés, dit un auteur moderne, obligèrent Isiaslaf d'avoir toujours les armes à la main jusqu'à sa mort arrivée l'an 1154.

ROSTISLAF MSTISLAWITCH.

1154. ROSTISLAF, frère d'Isiaslaf et prince de Smolensko, fut préféré, comme l'aîné de sa maison, à Mstislaf, fils du prince défunt, pour le trône de Kief. Ce fut Viatcheslaf, vivant encore alors, qui détermina ce choix. Ayant pris des ombrages contre Isiaslaf, prince de Tchernigof, il alla l'attaquer contre l'avis de ses boïards. Mais Isiaslaf s'étant présenté avec des forces prépondérantes, la frayeur saisit l'armée du prince de Kief, dont une partie l'ayant abandonné, il fut contraint de prendre la fuite; et par sa retraite il laissa le trône à son rival.

ISIASLAF III, DAVIDOWITCH.

1154. ISIASLAF, à la demande des Kievliens, prit possession du trône abandonné par Rostislaf. Mais Iouri, qui n'y avait pas renoncé, l'obligea presque aussitôt d'en descendre. Alors il retourna dans sa principauté de Tchernigof qu'Iouri, qui déjà s'en était emparé, consentit à lui rendre.

IOURI VLADIMIROWITCH, *pour la deuxième fois.*

1154. Iouri rétabli dans Kief, à l'âge de soixante-trois ans, comme il l'avait ardemment désiré, n'y goûta pas les douceurs de la tranquillité. Les Polotvsi, qui l'y avaient amené, exercèrent sur sa route, en s'en retournant, des brigandages qui soulevèrent contre eux les Russes. Ceux-ci les ayant surpris de nuit dans leur camp, leur rendirent, par un horrible massacre, le mal qu'ils en avaient reçu. Les Polovtsi, vindicatifs et brigands comme ils étaient, ne manquèrent pas de revenir l'année suivante pour prendre leur revanche. Iouri marche en personne contre eux; mais les deux armées, lorsqu'elles furent en présence, se trouvant en forces égales, n'osèrent risquer le sort d'une bataille. Le prince de Kief, plus timide, offrit aux barbares des présents avec lesquels ils reprirent la route de leur pays, laissant toujours sur leur passage des traces de leur avide férocité. Iouri avait donné pour prince aux Novogorodiens Mstislaf, son fils. Apprenant, en 1157, qu'ils l'avaient chassé, il se préparait à punir cette révolte, lorsque la mort vint terminer ses jours. Ce prince avait de grandes qualités mêlées de beaucoup de vices. Les villes qu'il bâtit sont des monuments qui perpétuent sa gloire. Les deux principales sont Volodimer, sur la Kliasma, qui devint bientôt la capitale de l'empire, et Moskou sur le confluent de la Moskaua et de la Néglina.

DEUXIÈME DYNASTIE.

GRANDS PRINCES DE VOLODIMER.

ANDRÉ Ier., IOUREWITCH.

1157. André, fils d'Iouri, pour la défense duquel il avait souvent signalé, comme on l'a vu, sa valeur, était prince apanagé de Suzdal du vivant de son père, et y avait joint Volodimer où il s'était fait bâtir un palais. A la mort d'Iouri, les habitants de ces deux villes s'accordèrent à le choisir pour leur souverain indépendant et absolu. D'autres villes et plusieurs princes apanagés lui déférèrent le même honneur. A cette époque la souveraineté de Suzdal s'étendait sur Volodimer, Rostof et Moskou : elle touchait d'un côté à Kief et de l'autre aux confins de la grande Bulgarie située à l'est du Volga. Dès-lors la domination de Kief, moins puissante et moins étendue,

continua de s'affaiblir par diverses causes, dont les principales furent les fréquents changements de règne, qui furent tels que dans le cours de quatre années elle changea neuf fois de souverains, les guerres intestines et les incursions des Polovtsi. La décadence de cette ville lui fit perdre le titre de capitale, qui fut transporté à Volodimer. Les souverains de celle-ci furent depuis regardés comme les grands princes de Russie. André, soigneux d'entretenir la paix avec les princes de son sang, tourna ses armes contre les grands Bulgares. C'était un peuple qui s'enrichissait par l'industrie et le commerce. Sa prospérité piqua la jalousie des Russes, et paraît avoir été le principal motif qui porta le grand prince à lui déclarer la guerre. Il la fit heureusement et revint triomphant de cette expédition, chargé du butin qu'il avait fait à la prise de Barkimof, capitale de la Bulgarie, et de trois autres villes qu'il réduisit en cendres. Cependant Kief commençait à se relever de ses pertes sous le gouvernement de Mstislaf Isiaslowitch, dont le fils, Roman, était devenu prince de Novogorod, par le choix libre des habitants. André, craignant qu'elle ne reprît son ancienne prééminence, rassembla une puissante armée que onze princes apanagés vinrent renforcer, et l'envoya sous les ordres de Mstislaf, son fils, contre le prince de Kief. La ville, après une vigoureuse défense, est emportée d'assaut, l'an 1168, et pillée durant trois jours. Son souverain avait eu le bonheur de s'échapper par la fuite, mais avec tant de précipitation, qu'il avait laissé sa femme et un de ses fils à la merci du vainqueur, qui les fit mettre aux fers. Kief ne put de long-tems se relever de ce désastre. La justice rigoureuse qu'André se crut obligé d'exercer contre un de ses beaux-frères, coupable d'un crime capital, fut l'occasion de sa mort. Les parents de celui qu'il avait condamné au dernier supplice, ayant formé entre eux un complot, l'assassinèrent, l'an 1170, au milieu de la nuit, dans son palais à Bogo-Lioubski, ville qu'il avait bâtie et qu'il s'occupait à embellir.

MIKHAIL, ou MICHEL, IOUREWITCH.

1175. MIKHAIL, fils d'Iouri, parvint au trône de Volodimer après une anarchie d'environ cinq ans, pendant laquelle plusieurs prétendants se disputèrent cette principauté. Son règne fut court et ne dura qu'un peu plus d'un an. Il laissa en mourant un fils, nommé Gleb, qui ne lui succéda point.

VSÉVOLOD III, IOUREWITCH.

1177. VSÉVOLOD, frère de Mikhail, et son successeur dans la

principauté de Volodimer, débuta sur le trône par la recherche des assassins d'André, qu'il fit noyer dans des corbeilles d'osier. Une victoire qu'il remporta huit jours après la mort de son frère sur Mstislaf, prince de Rostof, et les succès qu'il eut ensuite sur d'autres princes russes, répandirent la terreur de son nom dans Novogorod. Cette république si remuante et si portée à se révolter contre ses maîtres, vint au-devant du joug d'un conquérant à qui rien n'avait encore pu résister, et rechercha son amitié par tous les moyens propres à l'obtenir. Vsévolod, joignant la clémence à la valeur, s'opposa à la fureur de son peuple qui voulait crever les yeux aux princes qu'il avait vaincus. Pour les soustraire aux regards de ces forcenés, il les fit renfermer en attendant l'occasion de les renvoyer en sûreté chez eux. La Russie depuis plusieurs années jouissait d'un calme profond, lorsqu'elle vit subitement reparaître en corps d'armée les Bulgares déterminés à venger leurs dernières défaites. Cette irruption, à laquelle on ne s'attendait pas, eut tout le succès qu'ils s'en étaient promis. Ils pillèrent et massacrèrent impunément. Mais en se retirant ils laissèrent les Russes bien déterminés à prendre leur revanche. Vsévolod n'oublia rien pour la rendre complète. Fortifié du secours de plusieurs princes russes, il leva une armée considérable que les Polovtsi vinrent renforcer, et la mena, l'an 1184, devant la capitale de Bulgarie, dont il emporta les principales fortifications. Mais ayant perdu son neveu dans une sortie des assiégés, cet événement le consterna, ainsi que toute son armée qui comptait beaucoup sur la valeur et l'habileté de ce jeune prince. L'entreprise en demeura là : on convint de part et d'autre de quelques articles préliminaires de paix, et l'armée russe se retira. Les faits qui se passèrent depuis cette époque jusqu'à la fin du règne de Vsévolod ne méritent point, dit M. le Clerc, d'être rapportés. Ce prince mourut l'an 1212, quelques jours après avoir donné la souveraineté de Volodimer à son fils Iouri, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, et avoir apanagé chacun de ses autres fils au nombre de cinq.

IOURI, OU GEORGES II, VSÉVOLODOWITCH.

1212. IOURI, fils puîné de Vsévolod, devenu grand prince par le choix de son père, contraire à l'usage établi, indisposa par-là Constantin, son aîné, prince de Rostof. Mais, apprenant qu'il se préparait à faire valoir les droits de sa naissance par la voie des armes, il le prévint, et l'effraya tellement qu'il le força à demander la paix. Mstislaf, ou Micislas, jouissait alors de la principauté de Halitz, ou de Galicie. Les habitants,

mécontents de son gouvernement, obtinrent, pour le remplacer, d'André II, roi de Hongrie, Coloman, son fils, qui, s'étant rendu sur les lieux, chassa Mstislaf, et se fit couronner, l'an 1214, roi de Galicie. Mais à peine fût-il en possession de cette souveraineté, qu'il se crut tout permis. Il débuta par proscrire le rit grec et chasser le clergé russe. Il fit venir des ecclésiastiques latins, et persécuta tous ceux qui ne voulurent pas entrer dans la communion romaine. Par ce zèle imprudent, il souleva ses nouveaux sujets qui rappelèrent Mstislaf retiré à Smolensko. Bataille entre les deux rivaux. Mstislaf la perdit avec la liberté qu'il ne recouvra qu'au bout de deux ans. (*Voy.* André II, *roi de Hongrie.*) Mstislaf, rétabli dans sa principauté d'Halitz, se joignit, l'an 1217, à Constantin, dont l'ambition s'était réveillée, pour recommencer la guerre contre Iouri. Celui-ci ayant été défait dans une bataille, s'enfuit presque nu jusqu'à Volodimer, où les deux princes victorieux le poursuivent, mais à pas lents par commisération. Iouri, les voyant près d'investir la ville, vient se remettre à leur discrétion, et ne demande que la vie et la liberté. Constantin, trop généreux pour abuser du malheur de son frère, lui fait présent d'un apanage où ce prince et sa famille trouvèrent une honnête retraite.

CONSTANTIN VSÉVOLODOWITCH.

1217. Constantin, frère d'Iouri II, devenu maître de Volodimer, en partit après s'être fait prêter serment de fidélité par les habitants, pour aller réduire Iaroslaf, son autre frère, qui prétendait lui enlever cette principauté. Iaroslaf, renfermé dans Péréiaslavle, ne vit pas plutôt arriver, contre son attente, l'armée de Constantin, qu'il demanda la paix. Elle lui fut accordée de bonne grâce. Mais la mauvaise constitution de Constantin lui permit à peine de jouir du succès de ses armes. Il rapporta chez lui une maladie de langueur, qui le conduisit, l'an 1218, au tombeau. Avant que d'y descendre, il fit venir son frère Iouri, et lui rendit ses états, en lui recommandant ses enfants qu'il avait apanagés.

IOURI, *rétabli.*

1218. Iouri, en remontant sur le trône de Volodimer, y reporta la même stupidité et la même présomption qui avaient occasionné sa chute. L'an 1223, sur les menaces d'une irruption des Tartares mogols, commandés alors par Genghizkhan, les princes de Russie s'assemblent à Kief, d'où ils envoient

demander au prince de Volodimer des secours pour résister à ces ennemis. Les Tartares, instruits de la délibération de cette assemblée, envoient aux princes russes des ambassadeurs pour leur demander la paix, en protestant qu'ils n'en veulent qu'aux Polovtsi. On soupçonne de mauvaise foi ces députés, et sur ces soupçons, ils sont massacrés. La guerre est alors déclarée aux Russes par les Tartares qui passent des terres des Polovtsi, où ils avaient déjà pénétré, sur celle de Russie. Mstislaf, prince de Halitz, le plus brave et le plus entreprenant de ceux de sa nation, apprenant qu'ils ont un corps d'observation non loin du Niéper, traverse ce fleuve avec un détachement de mille hommes, et va surprendre l'ennemi qu'il bat et met en fuite. Son armée, forte de vingt mille hommes, étant venue le joindre, accompagnée de celles des autres princes et des troupes des Polovtsi, remporte une nouvelle victoire sur les Tartares qui disparaissent et fuient avec tant de précipitation, qu'en les poursuivant on fut huit ou dix jours sans pouvoir les rencontrer. Mais s'étant postés dans un terrein avantageux non loin de l'embouchure du Don ou Tanaïs, ils y attendirent l'armée des Russes, qui, les ayant attaqués témérairement et sans concert entre les chefs, fut mise en déroute avec une perte si considérable, que de cent mille hommes dont elle était composée, il ne s'en sauva pas la dixième partie. Les Tartares, après cette victoire, s'étant répandus dans la Russie, la dévastèrent impunément, et ne se retirèrent que lorsqu'ils furent las de piller et de massacrer. Délivrés de ces ennemis, les princes russes s'en firent de nouveaux entre eux par leurs dissensions. L'indolent Iouri n'y prit point de part ; lui qui, en qualité de grand prince de Russie, aurait dû employer son autorité pour les calmer. Il n'avait point participé non plus à la déroute du Tanaïs, parce que ses troupes, qu'il n'osa conduire en personne, étant parties trop tard, apprirent ce malheur sur la route. Iouri, dont la vue ne se portait jamais sur l'avenir, se flattait surtout depuis la mort de Genghizkhan, que la retraite des Tartares était sans retour. Mais, l'an 1236, tandis qu'il célèbre avec pompe les noces de deux de ses fils, il apprend que les Tartares, au nombre de six cent mille, sont rentrés dans la Russie, sous la conduite de Batou-Kan, neveu du grand khan Oktaï, et commencent le siége de Rezan. Les assiégés lui demandent un prompt secours ; il temporise, et la place est emportée d'assaut, avant que les troupes qu'il y envoyait n'arrivent. Kolomna et Moskou subissent ensuite le même sort. Enfin les vainqueurs viennent se présenter sous les murs de la capitale abandonnée par son lâche souverain. Ils en forcent les portes après une faible résistance, et se répandent dans les différents

quartiers le fer et la torche à la main. Les princes et les princesses, l'archevêque et tout ce qu'il y avait de plus distingué, s'étaient réfugiés dans la cathédrale. Ils y périssent dans les flammes. Ce désastre, qu'apprend Iouri dans sa retraite, ranime son courage. Il attendait l'ennemi avec un corps de troupes. Dès qu'il le voit paraître, la bataille s'engage. Les Russes, animés par l'exemple de leur prince, font balancer la victoire. Iouri se précipite à travers les dangers ; ses soldats le suivent ; mais il tombe sous les coups de l'ennemi : dès lors, rien ne résiste aux Tartares. Une petite ville, nommée Torjocz, qu'ils assiègent ensuite, soutient leurs efforts avec une valeur qui leur fit perdre quatre mille hommes pour s'en rendre maîtres. Ce fut le terme de leur funeste expédition. Rassasiés de sang, chargés de butin, ils retournent vers les bords du Wolga, dans le pays des anciens Bulgares, séjour qu'ils s'étaient choisi.

IAROSLAF II, VSÉLODOWITCH.

1237. IAROSLAF, prince de Novogorod et frère d'Iouri, dès qu'il apprend sa mort et la retraite des Tartares, remet sa principauté à son fils, Alexandre, et court se mettre en possession des cendres et des décombres de Volodimer. Il commençait d'en relever les ruines, lorsqu'en 1239 Batou rentra dans la Russie méridionale, où il prit sans efforts Péréiaslavle qu'il traita humainement, et saccagea Tchernigof qui lui avait résisté. De retour au Kaptchak, où il avait établi sa horde, il renvoie, l'année suivante en Russie, Mangou, pour achever la désolation de cette malheureuse contrée. Mikhail, prince de Kief, sommé par Mangou de venir lui faire ses soumissions, fait mettre à mort le député, et prend la fuite. Il est remplacé par Rostilaf, dont le namestrick ou lieutenant défend la place contre les Tartares, avec une valeur qui les étonne. Elle est emportée à la fin et saccagée. Mais Batou, qui était venu à ce siége, rend justice à la bravoure du naméstrick et le traite avec honneur. D'autres villes éprouvent le même sort que Kief ; et pour comble de malheur, la Russie, après le départ des Tartares qui étaient passés en Pologne, et de là en Hongrie, voit fondre sur elle une armé de suédois, commandée par leur roi Eric le Bègue, que les chevaliers porte-glaives de Livonie avaient excité, dit-on, à cette incursion. Alexandre, prince de Novogorod, marcha au-devant de ces ennemis, quoiqu'inférieur en forces, et leur livra, sur les bords de la Neva, une bataille qui les obligea de regagner en diligence les vaisseaux qui les avaient amenés. Cette victoire, dont l'histoire de Suède ne fait point mention, valut à celui qui l'avait remportée le

surnom de Nevski. Iaroslaf, son père, jouissait cependant de la tranquillité à Volodimer. Gaiouk-Khan ayant succédé, l'an 1246, à son père Oktaï, le prince de Volodimer fut sommé par Batou d'aller lui rendre ses hommages à Carocorom, sa capitale. Il s'acquitta de ce devoir, et fut bien accueilli du grand khan. Mais il mourut sur la route en s'en revenant.

SVIATOSLAF VSÉLODOWITCH.

1247. SVIATOSLAF ayant appris la mort de Iaroslaf, son frère, vint se mettre en possession du trône de Volodimer. Mais il en fut presqu'aussitôt renversé par Mikhail, son neveu, cinquième fils de Iaroslaf. L'usurpateur ne tarda guère à recevoir lui-même la punition de son attentat. Les Lithuaniens étant venus l'attaquer, il périt dans la bataille qu'il leur livra. Ceux de ses frères, qui possédaient des apanages dans la principauté de Suzdal, vengèrent sa mort en chassant les Lithuaniens après les avoir défaits. Le prince Alexandre, dont les Tartares n'avaient point entamé la principauté, ne se hâtait pas d'aller faire ses soumissions au grand han. Mais, craignant qu'un trop long délai n'occasionnât sa perte, il se rendit à Carocorom, avec André, son frère, et charma, par sa figure et ses manières nobles le Tartare. Non content de lui confirmer la domination sur le nord de la Russie, le khan y joignit la Russie méridionale, et donna en même-tems au prince André la souveraineté de Volodimer, avec promesse de lui fournir des troupes pour s'en mettre en possession. Il tint parole; et, avec le secours des Tartares, André, l'an 1249, contraignit Sviatoslaf, son oncle, de lui céder le trône qu'il occupait. Mais, l'an 1251, ayant encouru (on ne sait pour quel sujet), la disgrâce de ses protecteurs, il fut réduit à chercher son salut dans la fuite, après avoir perdu contre eux une sanglante bataille.

ALEXANDRE Ier., IAROSLAWITCH NEVSKI.

1251. ALEXANDRE apprit dans la grande horde des Tartares où il était resté, le malheur d'André, son frère. Nommé par le grand khan pour aller le remplacer, il se rendit à Volodimer, d'où il rassembla les familles que la crainte des Tartares avait dispersées. Il se démit en même-tems de la principauté de Novogorod, en faveur de Vassili, son fils, prince rempli de valeur, qui bientôt après la défendit successivement contre une irruption des Lithuaniens réunis aux Livoniens, et contre

les artifices de Iaroslaf, son oncle paternel, appliqué, par jalousie, à lui débaucher ses nouveaux sujets. Batou-Khan étant mort l'an 1258, eut pour successeur dans la horde du Kaptchak, Bereké, son frère, dont l'avénement au trône fut annoncé aux Russes, par des officiers qu'il avait chargés de faire le dénombrement des différentes principautés russes, d'y prendre connaissance des différentes fortunes, et d'y imposer un tribut. Les Novogorodiens, ayant Vassili à leur tête, s'opposèrent à ce dénombrement et à toute imposition de tribut. Le soulévement fut tel, qu'Alexandre, pour en prévenir les suites, s'étant rendu sur les lieux, déposa son fils et le chassa. Ce ne fut point assez pour calmer les esprits irrités, ni pour détourner les effets de la vengeance des Tartares. Alexandre fut obligé d'employer la sévérité des châtiments contre les Novogorodiens rebelles, et de faire plusieurs voyages à la horde du Kaptchak pour fléchir la colère du khan. Il eut l'habileté d'y réussir. Mais il mourut en rapportant la paix en Russie l'an 1264. L'église russe l'a mis au nombre des saints.

IAROSLAF III, IAROSLAWITCH.

1264. IAROSLAF qu'Alexandre, son frère, avait chassé de Novogorod dont il s'était emparé, et qui avait trouvé moyen d'y rentrer pendant le dernier voyage d'Alexandre à la grande horde, devint son successeur à Volodimer. Un prince lithuanien, nommé Domant, s'étant retiré à Pleskof avec sa famille pour y recevoir le baptême, les habitants, touchés de son zèle, lui déférèrent leur principauté, du consentement des citoyens de Novogorod, dont Pleskof était une dépendance. Iaroslaf voulut en vain faire casser cette élection. Ceux qui l'avaient faite la maintinrent, et n'eurent pas lieu de s'en repentir. Domant, à la tête de ses nouveaux sujets, porta la guerre en Livonie, et la fit avec succès. Les Livoniens voulurent, l'an 1269, reporter chez les ennemis les maux qu'ils en avaient soufferts. Mais voyant avancer contre eux l'armée de Novogorod, ils ne pensèrent plus qu'à demander la paix, et se crurent trop heureux de l'avoir obtenue. On désapprouva cette paix à Novogorod, et Iaroslaf se joignit à la république pour continuer la guerre. Mais, après quelques hostilités, désarmé par les supplications des Livoniens, il confirma le traité que Domant avait fait avec eux. Fier d'avoir inspiré de la terreur à des étrangers, Iaroslaf crut pouvoir de même en imposer aux Novogorodiens, et étendre parmi eux sa puissance, en resserant leur liberté. Mais ses premières tentatives les ayant soulevés, ils lui déclarèrent qu'ils ne voulaient plus demeurer soumis à son gouvernement.

En vain pour les réduire appela t-il à son secours les Tartares. Ceux-ci, après s'être mis en marche, reconnaissant que l'autorité du khan n'était point compromise dans cette querelle, rebroussèrent chemin, et laissèrent aux parties intéressées le soin de la vider. Enfin, l'an 1270, elle fut terminée par les soins charitables du métropolite de Kief, qui engagea les Novogorodiens à se rendre aux soumissions que Iaroslaf leur envoya faire, et à ouvrir leurs portes à ses députés. Peu de tems après il fut obligé de faire un voyage à la grande horde, d'où il ne revint pas, étant mort sur la route.

VASSILI IAROSLAWITCH.

1272. **Vassili**, ou **Basile**, qui s'était déclaré pour les Novogorodiens contre Iaroslaf, son frère, fut reconnu pour son successeur après sa mort. Il comptait régner également à Novogorod, comme avaient fait plusieurs des princes de Volodimer. Mais les Novogorodiens jugèrent à propos de se donner au prince Dmitri, son neveu Guerre entre les deux rivaux. Dmitri fit d'abord face à son oncle. Mais les Tartares ayant ensuite pris les intérêts de Vassili, obligèrent le neveu de lui abandonner sa principauté. L'oncle ne jouit pas long-tems de sa fortune, et mourut à la fleur de l'âge l'an 1276.

DMITRI Ier, ALEXANDROWITCH.

1276. **Dmitri**, ou **Démétrius**, fils du prince Alexandre, fut reconnu pour successeur du prince Vassili, son oncle. André, son frère, piqué de jalousie et dévoré d'ambition, cherche aussitôt les moyens de le supplanter. S'étant transporté à la horde du Kaptchak, il y représente le nouveau prince de Volodimer comme un ennemi dangereux qui fait des préparatifs en secret pour s'affranchir de la dépendance des Tartares. La calomnie prit faveur, et André rapporta en Russie un ordre de Mangou-Timour aux différents princes de réunir leurs forces à celles des Tartares qu'il envoyait sur les lieux, pour chasser le prince de Volodimer. Dmitri, voyant l'orage prêt à fondre sur lui, n'aperçoit point d'autre abri que celui de la retraite. Mais, après le départ des ennemis, il reparaît; et, s'étant adressé à une autre horde de Tartares, établie par Nogai-Khan dans la Russie méridionale, il en obtient du secours pour se rétablir. La paix s'étant faite entre les deux frères, la Russie jouit durant plusieurs années d'une assez grande tranquillité. Mais André, dont l'ambition n'était pas éteinte, y ramena le trouble et la désolation, l'an 1293, avec une nouvelle armée

de Tartares que Tokhtagou, fait depuis peu khan du Kaptchak, lui avait accordée dans une visite pleine de soumissions qu'il en avait reçue Ce fut encore un orage passager, auquel succéda la sérénité. Mais elle fut courte pour Dmitri, que la mort enleva l'an 1294.

ANDRÉ III, ALEXANDROWITCH.

1294. André, après la mort de Dmitri, son frère, monta sur le trône de Volodimer, qui avait été l'objet de son ambition et le sujet des guerres cruelles qu'il avait excitées pour y parvenir. Il avait un frère nommé Daniel, prince de Péréiaslavle, dans le département duquel se trouvait Moskou. André, trouvant cette ville à sa bienséance, voulut s'en emparer ; et par cette tentative il souleva contre lui plusieurs princes qui vinrent au secours de celui qu'il voulait opprimer. Obstiné dans son dessein, l'agresseur alla mendier la protection de la horde. Mais heureusement pour la Russie, qui se voyait à la veille d'être replongée dans les horreurs de la guerre civile, il mourut l'an 1303, en s'en retournant.

MIKHAIL IAROSLAWITCH.

1304. Mikhail, fils de Iaroslaf, fut élevé, par le vœu de la nation et le jugement du khan des Tartares, sur le premier trône de Russie, après l'avoir disputé pendant huit mois avec Georges, prince de Moskou. Celui-ci ne lui pardonna point la préférence qu'il avait obtenue. Tokhtagou, khan du Kaptchak, étant mort, l'an 1313, après un règne glorieux de six ans, eut pour successeur Usbeck, son fils, qui donna son nom à sa horde. Le grand prince s'étant rendu, suivant l'usage, auprès du nouveau khan pour le féliciter, eut lieu d'être satisfait de l'accueil qu'il en reçut. Mais pendant son absence les habitants de Novogorod s'étant soulevés contre ses officiers, à l'occasion d'une famine, se donnèrent au prince de Moskou. Mikhail apprit cette révolte à la cour du khan; et sur les plaintes qu'il lui en porta, il obtint un ordre à l'usurpateur de se rendre à la horde, et un corps de troupes avec lequel il fit rentrer dans le devoir les Novogorodiens. Georges obéit à la citation du khan, et fit sa paix avec ce dominateur intéressé, au moyen des présents qu'il lui porta. Deux ans après, dans un second voyage qu'il fit à la horde, il s'insinua si avant dans les bonnes grâces du khan, qu'il obtint sa sœur en mariage. Devenu beau-frère d'Usbeck, il l'engagea facilement à lui accorder le titre de grand prince avec la principauté à laquelle ce titre était attaché.

Mais il ne lui fut pas également aisé de déposséder son rival, malgré les secours qu'Usbeck lui avait fournis. Etant venu avec Kagvadi, général des Tartares, assiéger Twer, où le grand prince faisait sa résidence ordinaire, il fut repoussé, poursuivi, atteint et vaincu, perdit la plus grande partie de ses troupes, et vit sa femme tomber entre les mains du vainqueur. Cette princesse étant morte peu de jours après, Georges et Kagvadi accusèrent Mikhail de l'avoir empoisonnée. Cité sur cette accusation à la horde, il s'y rendit, quelques remontrances que sa famille et ses amis, plus clairvoyants que lui dans l'avenir, lui eussent faites pour l'en détourner. L'événement vérifia leurs craintes. Après être resté six semaines à la horde, sans éprouver aucun mauvais traitement, le grand prince fut tout-à-coup remis entre les mains d'une commission établie pour lui faire son procès. Ses juges, à la tête desquels était le général Kagvadi, sans égard pour ses moyens de defense, le condamnèrent unanimement à la mort, qu'il subit dans de longs et affreux tourtourments l'an 1320.

IOURI, OU GEORGES III, DANILOWITCH.

1320. IOURI, par ses intrigues criminelles, devint posseseur du premier trône de Russie. Il fit preuve de valeur contre les Suédois qui étaient entrés dans le domaine de Novogorod. Non content de les avoir repoussés, il penétra dans la Finlande, et forma le siége de Wibourg dont il ne peut se rendre maître. A son retour il fit bâtir dans l'île d'Orckhof, à l'embouchure du lac d'Onéga dans la Neva, la ville nommée aujourd'hui Schlusselbourg, pour empêcher les Suédois et les Livoniens de remonter par cette rivière, comme ils avaient coutume, dans la Russie. Le prince Mikhail avait laissé plusieurs fils, dont l'aîné, Dmitri, en faisant la paix avec Iouri, lui avait confié le tribut qu'il devait aux Tartares. Instruit qu'Iouri s'était approprié ce dépôt, il entreprit le voyage de la horde pour informer le khan de cette infidélité. Il obtint pour sa récompense la principauté de Volodimer, dont Georges fut dépouillé.

DMITRI II, MIKHAILOWITCH.

1323. DMITRI étant de retour en Russie avec une armée de tartares, que le khan lui avait fournie, prit possession du trône de Volodimer sans opposition. Mais apprenant l'année suivante qu'Iouri était à la horde, il y retourne pour rompre les mesures de cet esprit artificieux. Les deux rivaux s'étant rencontrés, leur haine mutuelle se ranime. Celle de Dmitri monta au point

qu'il assassina Iouri dans la cour du maître devant lequel il était venu plaider sa cause. Cet attentat ne pouvait rester impuni. Usbeck eut néanmoins la modération de suspendre pendant deux ans le châtiment du coupable. Ce ne fut qu'en 1326 qu'il le fit mourir.

ALEXANDRE II, MIKHAILOWITCH.

1324. ALEXANDRE, frère de Dmitri, étant à la horde avec lui, fut pourvu de sa principauté en désapprouvant le crime qui l'avait fait déposer. De retour en Russie, il établit à Twer sa résidence à l'exemple de son père. Mais, ayant été bien ou mal informé que l'armée tartare, qui l'avait ramené, devait faire main-basse sur tous les princes russes pour leur substituer des princes de sa nation, il prévint, de concert avec les habitants de Twer, ce coup, peut-être imaginaire, en faisant massacrer tous les tartares renfermés dans la ville. Usbeck, à la nouvelle de cette catastrophe, se livre aux mouvements de fureur, qu'elle devait lui inspirer. Ivan, frère d'Iouri, s'offre à servir sa vengeance. Ayant reçu du khan une armée commandée par cinq princes tartares, il la conduit à Moskou, et de là les Tartares se rendent à Twer où ils mettent tout à feu et à sang. Alexandre ne les avait pas attendus. S'étant enfui à Pleskof, il y fut reçu avec affection par les habitants qui le reconnurent pour leur prince.

IVAN I, DANILOWITCH.

1328. IVAN, surnommé KALITZ OU LA BOURSE, s'étant mis en possession des principautés de Volodimer, de Novogorod et de Moskou, à son retour en Russie, y fut confirmé par les lettres d'Usbeck; mais la principauté de Twer fut donnée à Constantin, frère d'Alexandre. Ce dernier, sommé de comparaître à la horde, hésita quelque tems s'il obéirait. Mais, par le conseil de ses amis, il prit le parti de la fuite, et se réfugia en Livonie. Il y passa environ deux ans, après quoi, cédant aux instances de ses sujets dont il était aimé, il revint à Pleskof. Ivan, le voyant de retour et prêt à se défendre en cas d'attaque, va trouver le souverain du Kaptchak pour lui demander du secours. Mais il n'en put obtenir, Usbeck ayant alors besoin de ses forces contre les Persans avec lesquels il était en guerre. Cependant Alexandre voyant que sa fermeté l'entraînerait enfin à sa perte, conçut quelque espérance de fléchir Usbeck, et lui envoya Fédor, son fils. Le jeune prince fut bien accueilli, et renvoyé à son père avec un député, pour l'engager à venir se

justifier lui-même. S'étant déterminé à faire le voyage périlleux, il n'eut pas lieu de s'en repentir. Le khan, enchanté de sa bonne mine et satisfait de ses soumissions, lui permit de retourner dans sa principauté. Mais son bonheur devait être de bien courte durée. Des ennemis qu'il s'était faits parmi ses boïards, en leur préférant des allemands pour les charges et les grades, s'étant joints à Ivan, se transportèrent à la horde, et par leurs accusations firent revivre toute la haine du Tartare contre lui. Mandé de nouveau, il envoya devant lui Fédor, son fils, et le suivit de près. Il apprit de lui en arrivant le sort funeste qui leur était préparé à l'un et l'autre; et ils ne tardèrent pas à le subir. Tous deux eurent la tête tranchée, l'an 1338, par ordre du khan. Le prince Ivan leur survécut trois ans, et mourut à Moskou, qu'il avait fait embellir, le 31 mars 1341.

SEMEN, OU SIMÉON IVANOWITCH.

1341. SEMEN, l'aîné des fils d'Ivan, fut nommé grand prince de Russie, après la mort de son père, par le khan des Tartares auprès duquel il s'était rendu. Il fut témoin, sans y prendre part, de plusieurs guerres sanglantes que se firent divers princes apanagés de Russie. Mais il ne fut pas de même spectateur tranquille d'un fléau terrible qui désola ce pays. C'était la peste qui l'emporta lui-même en 1353, à l'âge de trente-six ans.

IVAN II, IVANOWITCH.

1353. IVAN, frère de Semen, lui succéda dans la dignité de grand prince par jugement du khan d'Ianibek, rendu entre lui et son compétiteur Constantin Vassiliewitch, prince de Suzdal. Son règne, qui fut de six ans, n'offre aucun événement remarquable. Il mourut, l'an 1359, à l'âge de trente-trois ans.

DMITRI III, CONSTANTINOWITCH ET DMITRI IV, IVANOWITCH DONSKI.

1360. DMITRI, prince de Suzdal, fils de Constantin Vassilievith, se mit en possession de la principaute de Volodimer et de Moskou après un an de vacance occasionnée par les troubles qui s'étaient elevés parmi les Tartares. Ce n'était plus un seul prince qui du Kaptchak étendait sa domination sur toute la tartarie occidentale. Avdoul régnait sur les Tartares du Wolga, et Amurat sur ceux de Sarai, ville située au nord et à deux jour-

nées de la mer Caspienne. Dmitri avait pour concurrent un autre Dmitri, fils du grand prince Ivan. Amurat, au jugement duquel ils s'en rapportèrent, prononça en faveur du second sans égard pour sa grande jeunesse, par la raison générale que le fils devait hériter de son père. Mais Dmitri Constantinowitch fut soutenu par le tartare Mamai qui faisait et défaisait les khans. Les deux grands princes rivaux se disputèrent le trône pendant dix-huit ans, c'est-à-dire jusqu'en 1380, avec des succès alternatifs. Mais enfin Dmitri Ivanowitch prévalut et resta possesseur du trône de Moskou, que dès lors on commençait à regarder comme la capitale de la Russie. Il ne tarda pas néanmoins à se faire un nouvel ennemi dans Oleg, prince de Rezan, pour lui avoir enlevé la ville de Kolomna. Oleg ayant mis dans ses intérêts Jagellon, alors prince de Lithuanie et depuis roi de Pologne, tous deux font alliance avec Mamai; et, lui ayant amené toutes leurs forces, ils marchent avec lui vers Moskou. Dmitri passe le Don avec une armée de quatre cent mille hommes pour aller à leur rencontre. On en vient à une bataille où les Tartares furent défaits avec perte de trois cent soixante mille hommes. Les Tartares, irrités de leur défaite, abandonnent Mamai, et vont se mettre sous la protection de Taktamych, khan de la horde bleue. Mamai, apprenant que celui-ci est en marche pour lui faire la guerre, se sauve à Kaffa où il est assassiné. Takhtamych, proclamé khan des Tartares de Sarai et du Wolga, déclare aux princes russes qu'il veut vivre en paix avec eux. Mais au bout de deux ans il change de dispositions; fait massacrer tous les Russes qui commerçaient parmi les Tartares de Kasan; et, s'étant emparé des bâtiments marchands, il remonte le Wolga avec des troupes pour aller surprendre Moskou. Dmitri, à son approche, abandonne la ville où régnait l'anarchie, et va se renfermer dans Kostroma. Moskou, mal défendu, se rend aux Tartares qui l'inondent du sang de ses habitants. Plusieurs villes voisines éprouvent le même sort. Dmitri, après la retraite des Tartares, revient à Moskou dont il s'occupa à relever les ruines jusqu'à sa mort arrivée, l'an 1389, dans la quarantième année de son âge. Avant lui cette ville n'était bâtie qu'en bois. Ce fut lui qui fit construire en pierre le quartier des souverains, appellé *Kremlin*, c'est-à-dire forteresse. Le surnom de Donski, ou victorieux, lui vint de la grande victoire qu'il avait remportée sur les Tartares. En mourant il laissa de sa femme EUDOKIE, fille de Dmitri III, six fils, dont l'aîné fut Vassili qui suit.

VASSILI II, DMITRIEWITCH.

1389. VASSILI, ou BASILE, fils aîné de Dmitri Donski, fut

confirmé par le khan Takhtamych dans la dignité de grand prince, qui lui était acquise par le droit de sa naissance. Dans un voyage qu'il avait fait à la horde du vivant de son père, il y avait été retenu comme prisonnier; et, s'étant échappé furtivement, il était tombé entre les mains de Vitolde, petit-fils de Guidimin, grand duc de Lithuanie, qui l'avait obligé d'épouser SOPHIE, sa fille. La succession paternelle ne remplit pas son ambition; il voulut réunir dans sa main toutes les principautés de Russie. Boris, frère de Dmitri, prince de Suzdal, occupait Nijni-Novogorod. Vassili obtient de Takhtamych un ordre à Boris d'abandonner sa ville au grand prince, et des troupes pour l'y contraindre. Boris, trahi par ses sujets, est livré à son rival qui le charge de chaînes, et disperse sa femme et ses enfants en différentes villes. Tandis que le grand prince travaille à étendre sa domination, Tamerlan, maître de toute la Perse, fait trembler la Russie et semble prêt à l'envahir. Il y avait déjà pénétré avant l'an 1395, à la tête de quatre cent mille hommes, sans éprouver de résistance, et paraissait diriger sa marche vers Moskou, lorsque tout-à-coup il retourne sur ses pas. C'est contre les Tartares qu'il tourne ses armes, et travaille par là, sans y penser, à la restauration de la liberté des Russes. Sa retraite ne rendit pas néanmoins le calme à la Russie. Vitolde, prince de Lithuanie, ambitionnait la principauté de Smolensko. Ayant attiré dans son camp le prince Sviatoslaf et les grands de cette souveraineté, il les fait tous arrêter, s'empare de Smolensko, et y établit son *namestrick* ou lieutenant. Georges, fils aîné de Sviatoslaf, secondé par Oleg, prince de Rezan, son beau-père, va faire, par représailles, le ravage en Lithuanie. Il rentre ensuite dans Smolensko, perd de nouveau cette place; et, s'étant souillé d'un crime atroce qui le rend odieux à tout le monde, il va finir ses jours dans la solitude. L'an 1409, Iediguei, général du tartare Boulat-Sultan, vient se présenter avec une armée sous les murs de Moskou. Le grand prince effrayé se sauve avec sa famille à Kostroma. La discorde règne dans Moskou. Des scélérats, à la faveur des troubles, y exercent le pillage. La ville cependant est défendue par les meilleurs citoyens avec autant de succès que de valeur. Le général tartare, rappelé dans son pays dévasté par Tamerlan, se retire après avoir inondé la campagne du sang de ses cultivateurs. Délivré de la crainte des Tartares, Vassili se brouille, l'an 1415, avec la ville de Novogorod au sujet d'un nommé Photius ou Focius, qu'il avait nommé métropolite de la Russie. Les Novogorodiens rejettent ce prélat, ne voulant reconnaître que la juridiction de leur archevêque. Photius prêchait le schisme avec l'église romaine. Le grand prince, par le conseil de Vitolde, son beau-

père, assemble un synode qui dépose Photius, et lui substitue un nommé Grégoire. Mais Photius continue d'être reconnu dans la grande Russie où bientôt il fait prévaloir le schisme. Vassili termine sa carrière, le 27 février 1425, à l'âge de cinquante-cinq ans, après un règne de trente-six ans. De SOPHIE, sa femme, il laissa deux fils, Vassili et Ivan, avec trois filles, dont l'aînée, Anne, fut mariée à Jean Paléologue, empereur de Constantinople.

VASSILI III, VASSILIEWITCH TEMNOI.

1425. VASSILI III à l'âge de dix ans est placé, suivant les dernières intentions de Vassili II, son père, sur le trône de Moskou par les soins de Sophie, sa mère, qui fait prévaloir la voix de son époux défunt sur les anciens usages. Mais Iouri, ou Georges, oncle de Vassili et prince de Halitz, se prévaut de ces usages pour l'emporter sur son neveu. Après sept ans de contestations, l'un et l'autre conviennent en 1432 de s'en rapporter au jugement du khan Oulou-Mahmet. Celui-ci adjuge le trône à Vassili. Iouri, mécontent de cette décision, rassemble des troupes qu'il conduit, l'an 1433, à Moskou. Vassili marche à la rencontre de son oncle avec des troupes mal disciplinées et dont la plupart étaient ivres. Il est mis en fuite avec perte de son bagage où l'on trouve une grande quantité d'hydromel, la seule liqueur énivrante qu'il y eût alors en Russie. Le vainqueur poursuit sa victoire, et prend Vassili dans Kostroma, où il s'était retiré. Par le conseil de Morosof, son favori, il lui donna Kolomna pour apanage. Vassili était aimé. Toute la noblesse de Moskou se rend auprès de lui. Iouri, délaissé, remet volontairement sa conquête à son neveu, et retourne dans sa principauté de Halitz. Mais Vassili, à peine rétabli dans Moskou, lève des troupes et va saccager les terres de son oncle. Iouri ne tarde pas à se venger de cette perfidie. Ayant atteint son neveu, il le défait, emmène captives sa mère et son épouse, et rentre une seconde fois en vainqueur et en souverain dans Moskou. Vassili, réfugié dans Novogorod, va solliciter à la horde la protection des Tartares. Pendant qu'il est en chemin, son oncle meurt. Deux de ses cousins, fils d'Iouri, vont au devant de lui, le reconnaissent pour grand prince, et le ramènent à Moskou. Mais un troisième fils d'Iouri (c'était l'aîné), prend les armes pour lui disputer le premier trône. Il est surpris et fait prisonnier par le grand prince qui lui fait crever les yeux. Vassili, barbare, comme on l'a vu, envers son cousin, se rend coupable d'ingratitude envers le khan Oulou-Mahmet, son bienfaiteur. Celui-ci venait d'être détrôné. Au

lieu de le secourir dans sa fuite, il envoie contre lui, l'an 1438, quarante mille hommes commandés par ses deux cousins qui, malgré le traitement cruel fait à leur frère, lui étaient toujours restés fidèles. Le khan, retranché dans une ville de glace qu'il avait fait construire pour hiverner, se défend en désespéré avec trois mille hommes mal armés qu'il avait avec lui, et remporte une victoire complète. Tous les Russes qui peuvent s'échapper par la fuite, ou périssent de misère ou tombent dans les chaînes des Tartares. Le vainqueur passe le Wolga, relève les ruines de Kasan, et fonde une domination nouvelle. Le concile de Florence était alors assemblé. Le métropolite Isidore étant disposé à s'y rendre, le grand prince le laissa partir en lui recommandant de ne consentir à aucune union avec l'église romaine. Isidore néanmoins, à l'exemple de vingt-neuf grecs, tous constitués en dignité, signa, dans le mois de juillet 1439, le décret d'union. A son retour il est saisi, par ordre du grand prince, au pied de l'autel. Un concile assemblé le dépose et le fait enfermer dans un monastère. Isidore, s'étant évadé, se retire auprès du pape Eugène IV qui le fait cardinal. Pendant que Vassili satisfait sa colère contre un pontife qui s'était rendu aux lumières d'un concile général, Mahmet, poursuivant sa vengeance, vient mettre le feu, l'an 1441, dans Moskou, et emmène un grand nombre de captifs. Ses deux fils, l'an 1445, portent le ravage dans la ville de Mourom et les environs. Après avoir été battus par les troupes du grand prince, ils le battent à leur tour et le font prisonnier avec plusieurs autres princes. Vassili, couvert de blessures, privé de trois doigts de la main droite, ayant la gauche percée, et près d'expirer, est amené à Mahmet qui admire son courage, et le renvoie, en 1446, sur la promesse qu'il fait d'une rançon. Pendant sa captivité, Chemiaka, prince de Halitz, travaillait par des impostures à le supplanter. Le voyant de retour, il le fait enlever, l'an 1448, dans une église où il rendait grâces à Dieu de sa délivrance. On lui crève les yeux, et on le conduit avec son épouse à Ouglitch. Vassili Iaroslawitch, son beau-frère, forme un parti pour le délivrer. Il surprend Moskou dans l'absence de l'usurpateur qui va se renfermer, à la nouvelle de cette révolution, à Kargapol, renvoie à Vassili sa mère qu'il tenait captive, demande la paix et l'obtient. Mais l'ayant enfreinte presque aussitôt, il est encore vaincu, mis en fuite, poursuivi et dépouillé de sa principauté. Il meurt, l'an 1450, empoisonné, dit-on, à Novogorod où il avait trouvé un asile. D'autres princes de Russie, intimidés par son exemple, renoncent à leurs projets de révolte. Vassili passa le reste de ses jours en paix, et mourut le 28 mars 1462, à l'âge de quarante-sept ans, après un règne de

trente-sept: MARIE, son épouse, fille d'un prince iaroslaf, lui donna cinq fils, Ivan, Georges, André, Boris et un autre André, avec une fille nommée Marpha.

IVAN III, VASSILIEWITCH, DIT LE MENAÇANT.

1462. IVAN, successeur de Vassili, son père, à l'âge de 23 ans, forma, dès qu'il fut monté sur le trône, le projet de secouer entièrement le joug des Tartares, qui ne lui semblait plus tenir qu'à un faible chaînon, et de réunir à la tige principale, les branches séparées de la domination russe. L'an 1468, pour se venger de la captivité que son père avait essuyée à Kasan, il envoye dans ce pays une armée dont les chevaux périrent de froid, et les hommes, pour la plupart, de misère. Nullement rebuté par ce revers, il en fait marcher une seconde, au mois de janvier 1469, contre les Tchérémisses, peuple kasanais, dont elle remplit le pays de carnage et de cendres. Les frères du grand prince vont faire, l'année suivante, le siége de Kasan, et réduisent le khan Ibrahim à se reconnaître tributaire de la Russie. Mais pendant qu'il triomphe chez l'étranger, la république de Novogorod, séduite par une femme puissante et artificieuse, est sur le point de se donner à la Pologne. Le grand prince y vole, et, par des actes de sévérité, fait rentrer les séditieux dans le devoir. La révolte ayant recommencé l'an 1475, est réprimée par de nouveaux châtiments, et la république perd ses priviléges pour être réduite au niveau des autres villes. Akmet, khan de la horde dorée, ayant sommé le grand prince de lui payer le tribut ordinaire, voit arriver sur ses terres une armée de russes, dont la seule présence le met en fuite. Après quelques années de paix, s'étant allié à Casimir IV, roi de Pologne, et à deux frères du grand prince, André et Boris, il recommence la guerre. Mais tandis qu'il entre en Russie, les Nogais pénètrent dans son pays, qu'ils parcourent impunément le fer et la torche à la main. Étant accouru pour les repousser, il est tué dans un combat qu'il leur livre. En lui finit la horde dorée que Batou-Khan avait fondée, l'an 1237, et qui avait tant pesée sur la Russie. Le roi de Pologne ayant attaqué la Russie, en 1482, n'eut pas lieu de s'applaudir de cette levée de bouclier. Les Russes battirent les Polonais, et obligèrent les principaux des prisonniers qu'ils firent d'entrer à leur service. Tant de succès du grand prince dans ses entreprises faisaient rechercher sa protection. Thomas, frère de Constantin Paléologue, dernier empereur grec, lui fit proposer en mariage SOPHIE, sa fille, par le pape. Ivan, veuf alors, accepta la main de la princesse, dans l'espé-

rance d'acquérir, par là, un droit, pour lui ou pour ses descendants, au trône impérial. Sophie avait été élevée dans la religion catholique. Alliée à un prince schismatique, elle changea de religion. A l'occasion de ce mariage, le grand prince prit pour armoiries l'aigle noir à deux têtes, au lieu de saint Georges à cheval, qui est encore à présent l'empreinte de plusieurs monnaies russes. La puissance de Kasan commençait à se relever de sa chûte, sous le khan Alei. Il ose défier le grand prince par une incursion qu'il fait dans la Russie. Son armée est taillée en pièces, l'an 1487, dans une bataille donnée sur les bords de la Sviaga, où il est lui-même fait prisonnier. Sa mère, sa femme et deux de ses frères, sont pris ensuite dans Kasan. Ivan, ayant tourné ses armes, l'an 1492, contre les Livoniens, gagne sur eux, près de Pleskof, une grande bataille, après laquelle il bâtit, dans leur pays, sur une montagne escarpée, vis-à-vis de Narva, la ville d'Ivanogorod. Ses conquêtes s'étendirent depuis dans les pays septentrionaux, où nul prince russe n'avait encore pénétré. Il parvint, toujours accompagné de la victoire, jusqu'au soixante-cinquième degré de latitude. Séduit par Sophie, sa deuxième femme, il reconnaît, l'an 1497, pour l'héritier du trône, le prince Vassilli qu'il avait eu d'elle, au préjudice de Dmitri, petit-fils de Marie, sa première femme. Usé par les travaux, plus que par les années, Ivan mourut, après de longues souffrances, le 7 octobre 1505, âgé de soixante-six ans, après un règne de quarante-trois, qui fut l'époque de la liberté, de la puissance et de la splendeur de la Russie. Moskou vit, pour la première fois, de son tems, des ambassadeurs du pape, des sultans de Constantinople, de la république de Venise, du roi de Danemarck. Ivan signa des traités avec toutes ces puissances. Il attira dans ses états, par les récompenses, des ouvriers d'Italie où les arts commençaient à renaître. Ce prince exerça sur son peuple le pouvoir le plus absolu. Il soumit les habitants de la campagne, autrefois libres, à la servitude de la glèbe, et les nobles, même ceux de la première classe, à des châtiments qui n'avaient lieu, chez les peuples policés, que pour les esclaves. Tels étaient le knout et les batogues, deux sortes de fustigations, dont la première faisait ruisseler le sang dès le premier coup. L'une et l'autre sont encore en usage pour toutes sortes de conditions en Russie.

VASSILI IV, IVANOWITCH.

1505. Vassili ayant succédé, sans opposition, à son père Ivan III, commença son règne par des traités qu'il conclut

avec Alexandre, roi de Pologne, et avec Mildi-Guerei, khan de Crimée. Mais instruit de la guerre que Mahmet-Amin, khan de Kasan, méditait contre la Russie, il résolut de le prévenir. Le succès ne répondit point à ses espérances. Une armée de cent mille hommes, qu'il envoya sous les ordres de Dmitri, son frère, se laissa surprendre devant Kasan, par les Tartares, les surprit à son tour lorsqu'ils célébraient, par des festins, la victoire qu'ils avaient remportée sur elle; et par une récidive impardonnable, s'étant laissée de nouveau surprendre, fut taillée en pièces et réduite à sept mille hommes qui s'en revinrent couverts de honte et de blessures. Michel Glinski, gouverneur de Lithuanie, poursuivi par le sénat de Pologne, ayant trouvé un asile en Russie, ce fut une raison pour le roi Sigismond de déclarer la guerre aux Russes sur lesquels d'ailleurs il répétait plusieurs domaines qui avaient autrefois appartenu à la Pologne. Le grand prince, si l'on en croit les écrivains de sa nation, soutint si vigoureusement les attaques des Polonais, qu'il obligea Sigismond, l'an 1509, à demander la paix. Le roi de Pologne, après l'avoir obtenue, n'en demeura pas moins ennemi des Russes. Il provoqua de nouveau le grand prince, en faisant enfermer Hélène (1), sa sœur, veuve d'Alexandre, frère du premier. La princesse étant morte dans sa prison l'an 1512, Vassili, furieux de cet événement, se met en devoir d'en tirer vengeance. L'an 1513, il va faire le siége de Smolensko, ville appartenante aux Polonais, depuis la conquête qu'ils en avaient faite en 1403. Obligé de se retirer, il revient l'année suivante devant cette place, dont il se rend maître par la révolte de la plus grande partie des habitants contre la garnison. C'étaient des russes qui souffraient impatiemment de se voir assujétis au rit latin. Le grand prince y fut reçu comme un libérateur. Les hostilités ayant continué l'espace de neuf ans, entre la Russie et la Pologne, furent suspendues, l'an 1523, par une trêve de cinq ans. Elle était nécessaire au grand prince pour agir avec plus de vigueur contre Kasan. C'était Sip-Guerei, fils de Mildi-Guerei, khan de Crimée, qui occupait alors cette principauté, après l'avoir enlevée à Chikh-Alei, que le grand prince avait substitué à Mahmet-Amin, mort en 1508. Vassili ayant rassemblé une armée de cent cinquante mille hommes, en fit deux divisions, dont il envoya l'une par terre et l'autre par eau. Celle-ci ayant

---

(1) Ce fut Hélène, l'une des filles d'Ivan III, qui épousa Alexandre, roi de Pologne. On l'a dite mal-à-propos ci-dessus, dans la chronologie des rois de Pologne, fille d'Ivan IV Vassili.

été détruite sur le Wolga, par un stratagême des Tchérémisses, l'autre, après l'avoir inutilement attendu sur les bords de la Sviaga, fut attaquée par les Tartares, qu'elle repoussa vigoureusement. Mais c'est à quoi se termina cette expédition. L'artillerie des Russes et leurs provisions de bouche ayant péri avec leur flotte, non-seulement ils se trouvèrent hors d'état de rien entreprendre, mais leur armée se fondit par la famine, et il n'en revint que quelques débris à Moskou. Le grand prince, abattu de ses pertes, demeura six années dans un repos involontaire, attendant avec impatience le moment de satisfaire sa vengeance et sa haine. Enfin, l'an 1530, croyant avoir réparé ses forces, il fit marcher une armée, commandée par trente vaivodes, contre Kasan. Un stratagême des assiégeants, qui, pendant la nuit, vinrent à bout de mettre le feu aux remparts formés de pieux et de poutres, et aux maisons, devait les rendre maîtres de la place. Cependant ils ne la prirent pas, et leurs vaivodes n'eurent pas honte, à la tête d'une armée redoutable, de faire la paix avec les assiégés, réduits à quatorze mille homme. La mauvaise santé du grand prince ne lui permettant pas de faire de nouvelles entreprises, il reçut les satisfactions que les Tartares lui firent et confirma la paix que ses généraux avaient conclue avec eux. Le 4 décembre 1533 fut l'époque de sa mort. Il avait épousé, 1°. SALOMONÉE, qu'il répudia pour cause de stérilité, l'an 1525, contre la discipline de l'église russe, qui ne permet pas le divorce, à moins que la femme n'entre en religion; 2°. HÉLÈNE, nièce de Michel Glinski, qui, depuis 1514, languissait dans les fers pour des intelligences qu'on avait découvertes entre lui et le roi de Pologne. Ce mariage valut à Glinski la liberté. Les écrivains étrangers ont donné le titre de tzar à Vassili IV, qui le prit quelquefois lui-même sur la fin de son règne; mais les nationaux ne l'accordent qu'à ses successeurs. Il laissa d'Hélène, deux fils, Ivan, qui suit, et Iouri.

IVAN IV, VASSILIEWITCH, PREMIER TSAR OU CZAR.

1533. IVAN, fut reconnu successeur de Vassili, son père, à l'âge de quatre ans, et commença de régner sous la tutelle d'Hélène, sa mère, à qui son époux avait donné, en mourant, Glinski pour conseil. Les galanteries de cette princesse avec le knias ou knée Obolenski, dit Outchina, ayant excité du scandale, Glinski en fit de fréquents reproches à sa nièce, qui, loin de se corriger, lui fit crever les yeux, en lui supposant de mauvais desseins contre l'état: supplice dont il mourut peu de tems après. Vassili avait laissé deux frères, Georges et André,

qui tous deux prêtèrent serment à leur neveu. Mais le premier, choqué de la conduite de la régente, voulut ensuite faire revivre l'ancien usage qui l'appelait au trône. Sa partie étant mal faite, il échoua, fut pris, et mourut dans les fers. André, soupçonné de vouloir venger sa mort, devient en butte à la cour. Poussé à bout, il lève une armée qu'il abandonne sur le point de livrer bataille, pour se remettre à la discrétion de ses ennemis, qui lui font subir le même sort qu'à son frère. Siméon Belski, l'un des seigneurs mécontents de la cour, se retira vers le même tems en Pologne, où le roi Sigismond lui fit un apanage. Ce fut un motif pour la régente de déclarer la guerre à la Pologne. Elle fut courte, et ne produisit aucun événement remarquable. Hélène mourut l'an 1538, laissant le grand prince, son fils, entre les mains de trois tyrans, qui s'étaient emparés de sa personne et du gouvernement. Chouiski, le principal d'entre eux, proscrit ou dévoue à la mort tous ceux qui lui sont suspects. Siméon Belski, informé de ce qui se passe à Moskou, se rend auprès de Sip-Guerei, khan de Crimée, pour l'exciter à rompre la paix avec la Russie. La guerre se rallume entre les deux nations. Mais l'armée des Tartares prend la fuite, avec une perte considérable, à la vue de l'armée des Russes. Ivan, parvenu à l'âge de quatorze ans, ouvre les yeux sur la tyrannie de ceux qui gouvernaient en son nom. Il prononce leur arrêt de mort, et Chouiski est la première victime qu'il immole à sa justice. Délivré de ses oppresseurs, il n'en devient pas meilleur, et n'use de sa liberté que pour se livrer à l'impétuosité de ses passions, avec des favoris qui s'étudient à les enflammer. Ce délire dura l'espace de deux ans. L'an 1545, il s'avise de se faire couronner solennellement par le métropolite; cérémonie inusitée jusqu'alors en Russie, et prend le titre de tsar. Le couronnement fut suivi de son mariage avec ANASTASIE, fille de Roman Iourievitch. La princesse, par l'exemple de ses vertus et ses insinuations douces et persuasives, ramène son époux de ses égarements. Il change de conduite, et se donne tout entier au soin du gouvernement. Sa première attention porta sur la législation. Il publia, dans une assemblée de nobles, un nouveau code qui fut appelé *Ioudebnik*. La réforme de la discipline militaire vint ensuite. Ivan établit la milice des Strelitz ou archers, dont une partie forma sa garde, et le reste fut employé dans ses armées. Il substitua le fusil à l'arc. La Russie vit, pour la première fois, sous son règne, des troupes réglées, des soldats toujours en armes, une milice prête à marcher à l'ordre du souverain. Son but n'était point de faire une vaine parade de ses forces. Il avait en tête d'abattre la puissance des Tartares, et de ré-

duire cette nation sous le joug de la Russie, qu'elle avait si long-tems opprimée. Il crut devoir attaquer d'abord, comme plus voisine, la principauté de Kasan, où regnait, depuis un an, sur un trône mal affermi, Iediguer, fis de Kasim, souverain d'Astracan. Les troubles qui agitaient la capitale, favorisaient son dessein. Pour l'exécuter, il commença par faire élever, vis-à-vis de Kasan, une ville de bois, dont toutes les pièces avaient été taillées et assemblées à Moskou (1); c'était pour y faire hiverner ses troupes, au cas que la durée du siége de Kasan l'exigeât. Cette précaution fut superflue. La place, assiégée au printems de l'an 1552, fut emportée au mois d'octobre suivant, après la plus funeste résistance, et le plus horrible carnage des assiégés. Iediguer, qui les avait animés par son exemple, tomba entre les mains du vainqueur en cherchant la mort les armes à la main, et trouva en lui un prince généreux qui savait estimer la valeur et la récompenser, loin de la punir, même dans un ennemi. Iediguer devint l'ami du tzar et l'un des premiers de sa cour, après avoir reçu le baptême sous le nom de Siméon. La prise de Kasan fut suivie de celle d'Astracan, en 1554, et celle-ci de la soumission presqu'entière des Tartares, qui s'empressèrent à l'envi de venir rendre hommage au tzar, et reconnaître sa souveraineté. Gustave Wasa, roi de Suède, avait fait, l'an 1537, avec la Russie, un traité de paix qu'il confirma l'an 1554. L'ayant rompu l'année suivante, il le renoua l'an 1557. (Voy. *la Suède.*) Ivan éprouva, l'an 1563, dans la perte de son incomparable épouse, un revers dont la Russie partagea le deuil avec lui. Privé de cette princesse, il revint à son caractère féroce dont elle avait tempéré les rigueurs. Pour la remplacer, il fit demander au roi de Pologne, Sigismond-Auguste, Catherine, sa fille, en mariage. Elle fut refusée; et, si l'on en croit les historiens russes, au lieu de la princesse, on envoya au tzar une jument superbement enharnachée. Quoi qu'il en soit, la guerre à l'occasion de ce refus, se renouvela entre les deux couronnes. Elle fut désavantageuse à la Pologne, qui perdit la ville de Polocz, en Lithuanie, dont le tzar envoya l'évêque et les principaux habitants prisonniers à Moskou.

---

(1) On vend encore aujourd'hui en Russie, dans les marchés publics, des maisons de bois toutes construites; et ces maisons, entreposées dans une enceinte, y forment un bourg et des rues. On les achète sur le chantier; on les monte, on les démonte, on les prolonge à volonté; et il n'est pas rare d'y voir un palais construit dans le court espace d'un mois. (M. le Clerc.)

Ce prince donna, l'an 1568, un spectacle singulier à la Russie. Ayant convoqué une nombreuse assemblée, il y déposa le rang suprême; et, comme ses fils étaient trop jeunes pour gouverner, il abandonna le titre de tzar au tartare Iediguer, son ami, ne se réservant que celui de grand prince. Iediguer, convaincu avec le public que ceci n'était qu'un jeu, laissa Ivan dans l'exercice de l'autorité souveraine, et reçut toujours ses avis comme des commandements qu'il ne pourrait enfreindre sans s'exposer à perdre la tête.

Ivan, après cette abdication feinte, s'étant retiré dans un palais voisin de Moskou, y forma un corps nombreux de satellites, toujours prêts à remplir ses ordres sanguinaires, contre toutes les personnes qui lui étaient suspectes. Mais bientôt il reprit le timon des affaires, sans quitter le lieu de sa retraite. Selim II, sultan de Constantinople, excité par le roi de Pologne, venait de déclarer la guerre à la Russie, et faisait marcher des troupes pour lui enlever Astracan. L'entreprise ne fut pas heureuse, elle échoua par la trahison des Tartares de Crimée qui s'étaient vendus à l'armée turque. Vers le même tems, Novogorod, le berceau de l'empire de Russie, devint l'objet de la haine du tzar, sur les rapports empoisonnés qu'on lui fit des intelligences que cette ville entretenait avec le roi de Pologne. Ayant résolu sa perte, il y entra à cheval, accompagné de son fils, et entouré de ses satellites, fit main basse sur tout ce qu'il rencontra, et immola, pendant cinq semaines, à sa fureur, par divers supplices, au moins six cents citoyens par jour. Cette ville n'a jamais pu se relever de ce désastre, et se trouve aujourd'hui réduite à un simple village. Twer, et quelques autres villes, accusées du même crime que Novogorod, subirent le même châtiment. De retour à Moskou, Ivan y renouvela les scènes tragiques qu'il avait exécutées dans son voyage. Ces cruautés le rendirent odieux, non-seulement à ses propres sujets, mais aux princes voisins. Ivan, non moins habile que féroce, se maintint sur le trône dont on croyait qu'il allait être forcé de descendre, et fit face à tous ses ennemis. La guerre avec la Pologne n'était pas terminée, qu'une autre commençait avec la Suède. La Livonie en était le sujet. Ivan, ne pouvant engager les Livoniens à se soumettre à la Russie, les engagea, pour les soustraire à la Suède, à recevoir de sa main, pour roi, Magnus de Holstein, évêque luthérien de Derpt, mais ce ne fut qu'un roi titulaire, que tous les efforts d'Ivan ne purent mettre en possession de la Livonie. L'armée russe était dans ce pays lorsque les Tartares de Crimée, à l'instigation de la Pologne, firent une irruption en Russie, l'an 1571, et pénétrèrent jusqu'à Moskou, dont ils brulèrent les faubourgs. Plus de cent

mille hommes, dit-on, périrent dans cet incendie. Ivan eut sa revanche la même année, dans une grande bataille que Vorotinski, son général, gagna sur les Tartares. Ayant fait, peu de tems après, la paix avec eux, et ensuite avec la Pologne, il reprit la guerre contre la Suède. Elle durait depuis six ans, et le tzar se croyait déjà maître de la Livonie, lorsqu'en 1578, les Tartares de Crimée vinrent interrompre ses progrès par une nouvelle incursion en Russie. Les ayant engagés, par un traité de paix, à se retirer, Ivan se voit attaqué, l'an 1579, par Etienne Batthori, roi de Pologne, qui lui redemande les places qu'il occupait, tant en Lithuanie qu'en Livonie et en Curlande. La Suède se joint à la Pologne, et le roi Jean III met à la tête des troupes qu'il envoye contre la Russie, Pontus de la Gardie, gentilhomme languedocien, mari de sa fille naturelle Sophie. Ce général étant entré dans la Carelie, fut victorieux partout, tandis que les Tartares attaquaient d'un autre côté les Russes, et remportaient des avantages sur eux. le tzar, effrayé des progrès de ses ennemis et de l'epuisement de ses ressources, s'avise d'implorer la médiation du pape Grégoire XIII, pour obtenir la paix avec la Pologne. Grégoire, flatté de cette occasion d'établir une correspondance du saint siége avec la Russie, charge le P. Antoine Possevin, jésuite, d'aller négocier un accommodement entre les deux cours ennemies, avec ordre de donner en même tems ses soins pour réunir la Russie à l'église romaine. Mais l'ambassadeur n'eut aucun succès dans ce dernier objet de sa mission. On ne peut rien ajouter, suivant son propre récit, à l'accueil honorable que lui fit le tzar avec toute sa cour, qui se trouvait alors à Staritsa. De là, il se rendit au camp de Batthori qui faisait le siége de Pleskof. Il en rapporta en Russie des reponses qui n'étaient pas favorables. Enfin, après bien des allées et venues d'un prince à l'autre, il parvint à leur faire conclure, le 15 janvier 1582, non un traité de paix définitif, mais une trêve de dix ans. La Suède n'y fut point comprise, et continua la guerre avec la Russie.

Tandis que Possevin négociait auprès du roi de Pologne, un événement terrible remplit de deuil et d'effroi la cour de Moskou. Le tzar, soupçonnant son fils aîné d'avoir formé un complot pour le détrôner, punit du dernier supplice ceux qu'il regardait comme ses complices; et, sans écouter ses moyens de justification, lui déchargea sur la tête un coup dont il mourut au bout de quatre jours. Le désespoir suivit de près cet acte de barbarie, et accompagna le malheureux père jusqu'au tombeau, où il descendit le 19 mars 1584. Ce prince fut un composé de qualités héroïques et de vices énormes. En valeur, il eut peu d'égaux, et la discipline sévère qu'il établit dans ses

armées, les rendit formidables aux puissances voisines. La réforme qu'il fit dans la législation, fut aussi sage que les conjonctures le permettaient. Honteux de la grossièreté de sa nation, il appela des étrangers pour l'instruire, appela de nouveaux arts, l'imprimerie entr'autres, dans ses états, et y fit briller quelques lumières à travers les ténèbres de l'ignorance. Mais sa cruauté ternit l'éclat de ses talents et de ses grandes qualités. On ne saurait compter les victimes qui, sacrifiées à son ambition, à sa cupidité, à ses soupçons, à sa colère, à sa haine, périrent par le feu, par l'eau, par la roue, par les gibets, et souvent de la main du prince. Ce fut sous son règne qu'Iermak, l'un des hetmans, ou chefs des Cosaques, commença, pour le compte de la Russie, en 1584, la conquête de la vaste contrée de la Sibérie.

FÉDOR I, IVANOWITCH.

1584. **Fédor, ou Théodore,** fils d'Ivan IV, qui l'avait désigné pour son successeur, fut couronné tzar, le 31 juillet 1584, à l'âge de trente-cinq ans, après une élection faite pour la forme. C'était un prince faible de corps et d'esprit, à qui son père avait donné pour ministres trois de ses plus habiles généraux. Boris Godonouf, frère de la tzarine Irène, voyant l'incapacité du monarque, travaille à se rendre maître de l'état, et y réussit après avoir fait écarter ou périr, par ses calomnies, tous ceux qui pouvaient s'opposer à son ambition. Déjà il se trouvait à la tête des affaires, lorsqu'en 1586, on vit arriver à Moskou, Jérémie, patriarche déposé de Constantinople. Ce prélat y venait recueillir des aumônes pour racheter son siége que le visir avait vendu à Théolepte. Boris saisit cette occasion pour demander l'érection d'un patriarcat en Russie. Jérémie y consentit, et le métropolite Job fut revêtu de cette dignité. La reconnaissance attacha le nouveau patriarche aux intérêts de Boris, et son exemple entraîna le clergé russe. Fédor avait un frère unique nommé Dmitri, qu'Ivan, leur père, avait fait prince d'Ouglitz. Boris l'ayant fait reléguer, sous un prétexte spécieux, dans sa principauté, l'y fit assassiner, et vint à bout de persuader à son imbécille maître, que dans un délire violent il s'était lui-même coupé la gorge. Il ne restait plus qu'un pas à ce ministre pour monter sur le trône. La mort de Fédor, arrivée naturellement, l'an 1598, lui aida à le faire. Ce prince, également dépourvu de vices et de vertus, fut le dernier rejeton de la maison de Rurik, qui avait fourni cinquante-deux souverains à la Russie, pendant le cours de sept cent trente-six ans.

BORIS GODONOUF.

1598. **Boris**, après la mort du tzar Fédor, et la retraite de la tzarine Irène, sa veuve, qui préféra l'état religieux au trône qu'on lui déféra, parvint à s'y faire élever dans une assemblée des seigneurs, dont il avait gagné le plus grand nombre par ses libéralités. Le peuple, dont il s'était montré le protecteur sous le dernier règne, applaudit à cette élection. Boris répondit aux espérances de la nation dans les cinq premières années de son règne. Pour assurer sa tranquillité au-dehors, il renouvela les traités de paix conclus avec la Suède et la Pologne. Il suivit le projet, formé par Ivan IV, d'attirer en Russie des savants et des artistes étrangers pour la civiliser. Il ouvrit ses ports aux villes anséatiques, avec exemption des droits de douane, pour rendre le commerce plus florissant en Russie. Il affectait dans le même tems un grand zèle pour la religion. Mais son hypocrisie n'en imposa pas aux grands, et ne couvrit pas à leurs yeux le vice de son usurpation. S'étant aperçu qu'on le démasquait, il imagina, comme Tibère, la voie de la délation pour se défaire de ceux qui lui faisaient ombrage. On vit alors des valets soudoyés dénoncer leurs maîtres pour crime d'état, des femmes accuser du même crime leurs maris, des enfants leurs pères. Les accusations étaient toujours suivies des tortures et de la peine de mort décernées contre les accusés, quelque victorieuse que fût leur justification, qu'on ne daignait pas même entendre. La crainte et la défiance s'emparèrent alors de tous les esprits. Au milieu des troubles qu'excitait en Russie cette horrible inquisition, parut un jeune homme qui se donnait pour le prince Dmitri, que le tyran avait fait secrètement assassiner. C'était un moine basilien, dont le nom de famille était Otrépief, qu'il avait changé en religion pour celui de Grégori. L'imposteur joua si bien son rôle, qu'étant passé en Pologne il trompa les princes Vieçnovieçki, le palatin de Sandomir, et d'autres puissants seigneurs. Sous la promesse qu'il leur fit d'établir le rit latin en Russie, et d'épouser la fille du palatin, ils lui fournirent une armée pour aller détrôner Boris et se mettre à sa place. Les Cosaques du Don, également trompés, viennent se ranger sous ses drapeaux. Avec ces forces, il entre en Russie, et y fait des progrès rapides qui jettent Boris dans la consternation. Près de se voir livré à son rival, une colique violente qu'il s'était, dit-on, procurée par le poison, l'enlève de ce monde, au milieu de ses frayeurs et de son désespoir, le 23 avril 1605.

OTREPIEF, OU LE FAUX DMITRI.

1605. Le faux Dmitri apprit en même tems la mort de Boris

et l'élection tumultuaire qui avait été faite de Fédor, son fils, encore adolescent, pour lui succéder sous la régence de la czarine, sa mère. Des émissaires, qu'il envoie devant lui à Moskou, soulèvent le peuple contre le nouveau czar, et font proclamer Dmitri. Fédor avec sa famille est arrêté; la mère et le fils sont mis à mort le 10 juin, et la czarine Axenia, sœur de Fédor, est reléguée dans un couvent. Dmitri arrive, fait son entrée solennelle à Moskou le 10 juin, et le 5 du mois suivant il est couronné par le nouveau patriarche Ignace. La czarine, mère du vrai Dmitri, vivait encore. L'imposteur l'ayant fait venir de Bielozero, où Boris l'avait confinée, l'engage, moins par les démonstrations affectées de tendresse et de respect qu'il lui prodigue, que par des menaces, à le reconnaître pour son fils. Tranquille possesseur du trône, il s'occupa de son mariage arrêté avec la fille du palatin de Sandomir. Une ambassade brillante qu'il avait envoyée pour en faire la demande, l'amène accompagnée de son père et entourée d'un grand cortége de noblesse polonaise, et le mariage s'accomplit le 3 mai 1606. Cette alliance, et l'inclination que le czar marquait pour se réunir à l'église romaine, commencèrent à indisposer les Russes contre lui. Il s'élève alors des voix de gens instruits ou mal intentionnés qui se disent à l'oreille qu'un imposteur occupe le trône. Le boïard Chouiski, l'homme de Russie qui pouvait le moins en douter, puisqu'il avait examiné, dit-on, le corps du vrai Dmitri après sa mort, forme un parti pour attenter aux jours du souverain. Le complot étant découvert, il est arrêté avec ses complices, et condamné à mort. Le czar lui fait grâce, et par cette clémence travaille à sa propre perte. Chouiski renoue ses intrigues, et trame une nouvelle conspiration qui éclate la nuit du 17 mai 1606. Le czar, forcé dans son palais, saute par une fenêtre et se casse la jambe en tombant; il est pris dans cet état, chargé de chaînes; et, sur la déclaration de sa prétendue mère qu'il n'est point son fils, on lui casse la tête d'un coup de pistolet. On fit main-basse ensuite sur les Polonais, qui étaient en grand nombre à Moskou, et dont le crédit à la cour de Dmitri avait irrité les grands et le peuple contre lui.

Au reste nous avons suivi l'opinion commune dans ce qui vient d'être dit touchant l'imposture de Dmitri. Nous ne dissimulerons pas néanmoins que M. Levesque a répandu sur ce point des doutes capables de tenir en suspens des lecteurs équitables et non prévenus. On peut le consulter, tom. III, p. 226 et suivantes.

VASSILI CHOUISKI.

1606. Vassili Chouiski fut proclamé czar quatre jours

après la mort de Dmitri, par préférence au prince Galitzin, qui avait un parti considérable pour lui. Après son couronnement, qui suivit immédiatement sa proclamation, il pourvut à la sûreté des Polonais qui avaient échappé à la fureur des Russes, envoya le palatin de Sandomir et la czarine Marina, sa fille, à Iaroslaf, et fit partir un ambassadeur pour aller rendre compte à Sigismond, roi de Pologne, de ce qui venait de se passer à Moskou. L'ambassadeur s'en revint sans avoir obtenu audience. Chouiski avait promis à son couronnement de ne point se venger des outrages qu'il avait reçus étant simple particulier. Il fit le contraire, et débuta par une persécution qu'il fit à la famille des Galitzin et aux boïards qu'il jugeait opposés à ses intérêts. Cette imprudence eut des suites funestes. Les mécontents portèrent leur ressentiment dans les différents lieux où ils se répandirent, et y excitèrent des séditions. Un nouveau prétendu Dmitri, dont le nom était Nogoi, fils d'un maître d'école, ose se mettre à la place du premier, et vient à bout de persuader que celui-ci n'a pas été tué dans la révolte de Moskou, mais un officier allemand en sa place. Les Polonais et les Cosaques du Don appuient l'imposteur, et s'étant joints à l'armée russe qu'il avait rassemblée, ils remportent, au printems de 1609, sur celle de Chouiski, une victoire complète suivie de la prise de plusieurs villes; après quoi ils marchent droit à la capitale, près de laquelle ils établissent leur camp à la distance de dix versts, ou deux lieues et demie de France. Chouiski, pour désabuser le roi de Pologne, prend alors le parti de lui renvoyer le palatin de Sandomir, avec Marina, sa fille, veuve du dernier czar. Ils sont arrêtés sur la route par les gens de son rival, que Marina, par terreur et par ambition, reconnaît pour son époux qu'elle croyait mort. Cette aventure grossit le nombre des rebelles. Chouiski, pour leur faire tête, obtient de Charles IX, roi de Suède, un corps de troupes qui fut amené par Pontus de la Gardie, dont on a parlé ci-devant. Ce général, et Mikhail Chouiski Skopin, neveu du czar, qui l'était venu joindre, parviennent, après plusieurs victoires, à la capitale, où ils sont reçus comme les libérateurs de la Russie. La discorde se met alors dans le camp des rebelles. L'hetman Ielgofski conseille aux Russes d'abandonner Nogoi, et de demander pour czar, au roi de Pologne, le prince Uladislas, son fils. Les partisans de l'imposteur rejettent cet avis. On en vient aux mains; ils sont battus et mis en fuite par les Polonais. Ceux-ci le sont à leur tour par les assiégés, qui firent une sortie à la faveur de ce désordre. Le czar, excité par Catherine, sa belle-sœur, devient jaloux des succès de Skopin, son neveu, et des applaudissements qu'ils lui attirent. Ce jeune prince meurt de poison en allant défendre

Mojaïsk contre les Polonais. Les Russes, à cette occasion, disent ouvertement : *Le czar a coupé sa main droite avec sa main gauche.* Il ne tarda pas à ressentir la vérité de ce mot. Une conjuration s'étant formée à Moskou pour le détrôner, il est enlevé de son palais, l'an 1610, avec sa femme, et conduit dans un monastère où l'on veut le contraindre à se faire moine. Sur son refus persévérant, on le transporte au camp de Sigismond, roi de Pologne, qui faisait le siége de Smolensko. Piqué de la fierté de son maintien, Sigismond lui ordonne de se prosterner. *Le malheur*, lui dit Chouiski, *ne m'a point fait oublier que je suis souverain, et que je ne dois me prosterner devant personne. Ce n'est point la valeur qui m'a fait ton esclave, mais la perfidie de mes sujets. En me voyant tomber dans l'état où je suis, tu dois trembler, toi qui n'es jamais monté aussi haut que moi.* Sigismond, loin d'admirer une réponse si noble, l'envoie avec sa famille à Varsovie, où il ne vécut pas long-tems. Sa mort fut suivie de celle de ses frères. Le roi les fit tous enterrer sur le bord d'une grande route. Une colonne de marbre fut élevée au milieu de leurs tombeaux avec cette inscription : *Ici repose Vassili Chouiski, czar de Russie : son corps est au milieu de ses boïards.*

INTERRÈGNE.

1610. Après le détrônement de Chouiski, la Russie tomba dans un état d'anarchie qui donna libre carrière aux déprédations des Polonais, des Cosaques et des Tartares. Zolkieski, chef des premiers, après s'être emparé du trésor de l'état, abandonne la cause de l'imposteur à Nogoi. Celui-ci, s'étant refugié chez le khan de Cazimof, s'aperçoit qu'il veut le livrer à ses ennemis. Il le prévient et le tue. Mais la mort du khan est vengée par Ourozof, qui tranche la tête au meurtrier. Sigismond était toujours devant Smolensko. Le 11 septembre 1610, il reçoit une ambassade des habitants de Moskou, qui lui demandent pour souverain Vladislas, son fils, avec promesse de lui prêter serment de fidélité après qu'il aura été rebaptisé. Sigismond exige des ambassadeurs, pour leur accorder son fils, qu'ils lui fassent ouvrir les portes de la place assiégée. Le métropolite Philaret, leur chef, lui répond : « Nous n'avons ni la volonté, ni le pouvoir de vous livrer » Smolensko : votre fils le possédera avec les autres contrées de » Russie, dès qu'il sera installé sur le trône. » Sigismond, irrité de cette résistance, envoya les ambassadeurs chargés de chaînes en Pologne, où ils éprouvèrent une longue et dure captivité. Une trahison le rend enfin maître de Smolensko. Les Moskovites se tournent du coté de la Suède pour avoir un souverain, et font demander à Charles IX, Philippe, son second fils,

Charles l'accorde ; mais étant mort l'an 1611, il est désavoué par Gustave-Adolphe, son successeur. Les Russes étant toujours partagés entre les deux princes étrangers qu'ils ont demandés, sans pouvoir s'accorder, un troisième parti à la tête duquel était le métropolite de Moskou, s'élève et propose un sujet national qui emporte la pluralité des suffrages.

TROISIÈME DYNASTIE.

CZARS ET EMPEREURS DE LA MAISON DE ROMANOF.

MICHEL ROMANOF.

1613. MIKHAIL, connu chez les étrangers sous le nom de MICHEL ROMANOF, fut élu, à l'âge de quinze ans, vers la fin de février 1613, dans une assemblée solennelle des états de Russie, pour remplir le trône de cet empire. Il était fils de Fédor Romanof, noble russe, qui, depuis la naissance de ce fils, s'étant séparé de sa femme Marie, dont l'origine remontait à Rurik, entra dans un monastère sous le nom de Philaret, et devint ensuite métropolite de Rostof. C'est le même que Sigismond, roi de Pologne, fit transporter, chargé de chaînes, l'an 1610, à Varsovie, avec les autres ambassadeurs que la ville de Moskou lui avait envoyés. Il était encore dans les liens à l'avénement de son fils au trône. Ce jeune prince y fut porté d'un couvent de Colomna, où il avait été élevé par sa mère, qui s'y était retirée. Ce ne fut pas sans une grande répugnance et sans d'extrêmes frayeurs sur l'avenir, fondées sur le passé, qu'elle consentit à le remettre entre les mains de ceux qui l'avaient élu. Le nouveau czar n'arriva que le 18 avril dans sa capitale, où il fut couronné sans délai par le métropolite de Rezan, le siége patriarcal étant alors vacant. Un novice sorti du cloître ne paraissait guère propre à tenir le gouvernail d'un grand état agité par de violentes tempêtes. Le jeune Michel prouva par sa conduite qu'il méritait une exception. Ce qui lui importait le plus au commencement de son règne, pour réparer les maux qu'une longue anarchie avait causés, c'était d'avoir la paix avec ses voisins. Il le comprit bien ; mais ni le roi de Suède, ni le roi de Pologne n'étaient disposés à mettre bas les armes. Celles du premier (Gustave-Adolphe) étant les plus redoutables, Michel ne négligea rien pour l'engager à renouveler les traités conclus par son prédécesseur avec Chouiski. Il y réussit enfin ; et par un nouveau traité,

dont les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Hollande furent les médiateurs, il fit la paix avec la Suède le 26 janvier 1616, en lui abandonnant la Carelie et l'Ingrie, avec une renonciation formelle à la Livonie et à l'Esthonie, outre une somme d'argent qu'il donna pour les frais de la guerre. Mais les hostilités continuèrent entre la Russie et la Pologne, et ne furent terminées, après des succès variés, qu'en 1618, par une trêve de quatorze ans. Ce fut alors, par l'échange qui se fit des prisonniers, que le métropolite Philaret recouvra sa liberté. Rendu au czar, son fils, il fut aussitôt élevé à la dignité patriarcale, et mis à la tête du ministère. Ses talents et ses vertus le rendaient également digne de ces deux places.

La trêve avec la Pologne étant expirée l'an 1632, le czar recommença la guerre pour reprendre Smolensko, regardé comme une des barrières de la Russie. Des officiers français et allemands accoururent avec des troupes pour avoir part à cette expédition. Mais ce fut ce renfort même qui l'a fit échouer. La place, après deux ans de siége, était sur le point d'être emportée d'assaut, lorsque la discorde se mit parmi les assiégeants. Les Russes disputant aux étrangers l'honneur de s'établir sur la brèche, ceux-ci furent contraints par le général Chein, non sans résistance, de se retirer. L'assaut n'eut point lieu; et le roi de Pologne (Vladislas) ayant fait venir de nouvelles troupes, obligea, par famine, l'armée russe à capituler avec perte de son bagage et de sa caisse militaire. Le général Chein, à son retour, expia sa faute sur l'échafaud. Le czar fit jouir la Russie des avantages de la paix pendant le reste de son règne, qu'une mort subite, causée par un coup de sang, termina dans le mois de juillet 1645.

ALEXIS MIKHAILOWITCH.

1645. Alexis, fils du czar Michel et d'Eudochie, né l'an 1630, fut proclamé successeur de son père dans la nuit même qu'il le perdit. Le boïard Morozof, qui avait été son gouverneur, le devint de l'état entier par le choix de son élève. C'était un homme d'un jugement solide et d'un esprit pénétrant, mais d'une ambition démesurée et d'une avarice insatiable. Pour dominer sans contradiction, il écarta de la cour, en leur donnant des gouvernements éloignés, tous ceux qui avaient joui de la faveur sous le dernier règne. Non content d'être le ministre absolu du souverain, il voulut encore être son beau-frère, et le devint huit jours après que le czar eût donné sa main à Marie Ilychna, en épousant la sœur de la princesse. Alors sa tyrannie commença à se déployer. Il fit rendre la justice au gré de ses intérêts, augmenta les impôts, et en établit de nouveaux, même

sur les denrées de première nécessité. Le peuple que la disette réduisait au désespoir, s'attroupe autour du czar, comme il sortait à cheval du palais, et lui demande justice des vexations qu'il éprouve. Alexis promet de la rendre après l'examen des griefs. Mais quelques boïards ayant eu l'imprudence de pousser leurs chevaux au milieu de la foule, comme elle se retirait, et de maltraiter des russes à coups de fouet, le peuple entre en fureur, lance des pierres contre les boïards, et les poursuit jusqu'au palais, dont il veut enfoncer les portes, demandant à grands cris la tête de Morozof et celles de ses coopérateurs en sous-ordre. Le czar, à force de prières, obtient grâce pour son ministre, en donnant sa parole qu'il se corrigera. Mais il est obligé de livrer à la rage des séditieux les deux principales créatures de Morozof. L'émeute fut ainsi calmée, et le péril que le ministre avait couru fut une leçon utile dont il profita.

Le trône de Pologne étant venu à vaquer, l'an 1648, par la mort de Vladislas VII, le czar se mit sur les rangs des candidats pour le briguer. Mais il fut rejeté par la raison qu'il était trop puissant pour commander à une nation libre, et Jean-Casimir obtint la préférence. Alexis n'oublia pas l'affront que la Pologne lui avait fait. L'an 1654, il prit sous sa protection les Cosaques révoltés contre la république. (Ces Cosaques étaient Russes d'origine, sortis, vers le milieu du quatorzième siècle, de la Russie, dont ils avaient conservé la religion et même la langue, quoiqu'avec la prononciation polonaise.) Kmielnicki, leur chef, reçut du czar, en fief, l'Ukraine, qui dès-lors fut séparée pour jamais de la Pologne. Alexis ravagea l'année suivante la Lithuanie, et obligea, l'an 1656, le roi Jean-Casimir à lui céder, par le traité de Wilna, Smolensko avec toutes les autres places conquises sur les Russes par Vladislas VII.

Le czar, en paix avec la Pologne, tourne ses armes contre la Suède; il entre en Livonie avec une armée florissante, prend Derpt, Kolkenhausen, et d'autres places; manque Riga, devant laquelle il pert beaucoup de monde, se retire, et fait la paix sur la fin de 1656 avec la Suède. Ce fut à l'occasion de cette courte guerre que le roi de Suède, Charles-Gustave, obtint de l'usurpateur Cromwel, qu'il enverrait un ministre à Moskou pour offrir sa médiation; mais le czar ne voulut point recevoir cet envoyé *Il ne vient pas*, dit il, *de la part du légitime maître de l'Angleterre : je ne reconnaîtrai jamais le protecteur ni la prétendue république.* Bel exemple qui ne fut pas imité par les autres puissances de l'Europe. (*Fastes de la Russie.*)

La guerre se ralluma, l'an 1658, entre la Russie et la Pologne La Lithuanie en fut le théâtre. Le czar assiégea Wilna, dont il se rendit maître. Il ne la garda pas long-tems. Le roi Jean-

Casimir ayant fait la paix avec la Suède, tourna ses forces contre le czar et lui arracha sa conquête. Il aurait poussé plus loin ses exploits si des troubles intestins, qui mirent la république de Pologne sur le penchant de sa ruine, ne l'avaient rappelé. Les deux puissances néanmoins restèrent toujours en état de guerre.

L'épuisement où se trouvèrent les finances en 1659, fit imaginer un expédient pour les rétablir. Ce fut de faire frapper en cuivre des kopeikes, ou pièces monnayées, de la même forme que celles d'argent, et d'y attacher la même valeur. Tous les signes sont bons dans le commerce quand ils sont appuyés de la confiance publique. Ainsi les nouvelles monnaies eurent cours tant qu'elles furent regardées comme équivalentes aux anciennes. Mais la confiance cessa lorsqu'on s'aperçut que la cour attirait à elle toutes les espèces d'or et d'argent. Alors le prix des marchandises et des denrées haussa en raison du décri des kopeikes de cuivre, et décupla dans le cours de six années. Le peuple par là réduit à l'excès de la misère, demanda, les armes à la main, la punition des ministres. Alexis n'ayant pu apaiser la sédition par ses discours, la réprima par un horrible carnage, qui dut coûter beaucoup à son cœur.

L'empereur Léopold, cherchant à établir une paix solide dans le Nord, fit partir pour Moskou, l'an 1661, en qualité d'ambassadeur, le baron de Mayerberg, qui eut son audience du czar le 27 mai de la même année (1). Son séjour en cette

(1) Voici la description qu'il fait de la salle d'audience, dans la relation qu'il a fait de son ambassade. Il y avait au milieu de la salle une colonne qui en soutenait la voûte, et qui en diminuait beaucoup la beauté. On voyait de vieilles peintures sur les murailles et des plaques d'argent contre les fenêtres. Autour de la salle étaient des bancs de bois, scellés dans le mur et couverts de tapis; on y montait par un degré de quatre marches. Là les boïards étaient au côté droit du czar, la tête découverte. Le trône était placé dans un coin de la salle, à gauche de ceux qui entraient: il était de vermeil, élevé de trois marches au-dessus des bancs; mais il était si étroit, et dans un lieu si obscur, qu'on n'en pouvait découvrir toute la beauté. Au-dessus de la tête du czar pendait une image qui représentait la mère de Dieu; de l'autre côté, en face du trône, était une horloge faite en forme de tour; et dans le côté opposé il y avait une pyramide qui soutenait un globe d'or. Du haut de la voûte pendaient deux images de saints, lesquelles étaient exposées à la vénération de ceux qui étaient dans la salle. Sur un banc, placé à la droite du czar, était un bassin, un pot à l'eau, et une serviette, pour laver et essuyer sa main après que les ambassadeurs l'avaient baisée. Le czar avait sur sa tête un bonnet en pain de sucre, bordé de martres zibelines, et couvert d'une couronne d'or garnie de pierreries. (M. le Clerc.)

tour fut d'un an, et le traité de paix, qu'il était venu négocier entre la Russie et la Pologne, ne fut signé qu'après son départ.

L'année 1666 est mémorable en Russie par la déposition du patriarche Nicon, prononcée dans un concile que le czar avait assemblé. Les crimes de ce prélat, aux yeux de ses ennemis jaloux de son mérite, étaient d'avoir rendu à la version moskovite de la Bible son ancienne pureté, dans une édition qu'il en avait fait faire à Moskou; d'avoir introduit dans son église le chant en parties à l'exemple de l'église grecque; d'avoir supprimé de vieilles images que le peuple idolâtrait, et aboli quelques autres abus; d'avoir enfin établi une école pour enseigner le grec et le latin. C'est sur ces graves motifs, empoisonnés par l'envie, que Nicon, la lumière de l'église de Russie, et peut-être le seul prélat éclairé qu'elle eût alors, fut dégradé du patriarcat qu'il avait même abdiqué quelque tems auparavant (tant il y tenait peu), et relégué dans le monastère de Théropont. Il n'y resta pas oisif; car ayant rassemblé toutes les vieilles chroniques russes que le tems avait épargnées, il en fit une compilation sans laquelle l'ancienne histoire de Russie demeurerait ensevelie dans une éternelle nuit. On lui rendit enfin justice sous le règne suivant; et le czar Fédor, l'ayant rappelé à Moskou, se disposait à le faire rétablir sur son siége. Mais Nicon mourut sur la route, à Iaroslavle, le 17 août 1681. Il était le cinquième patriarche de Russie. Le czar Alexis, lorsque, séduit par une cabale, il travaillait à la déposition de ce prélat, avait une terrible guerre à soutenir contre les Cosaques du Don, que Stenko Rasin avait soulevés pour se faire roi d'Astracan. C'était le prince Georges Dolgorouki qui avait occasionné cette révolte en faisant pendre le frère de Rasin, sur le refus qu'il fit avec ses camarades de rester aussi long-tems sous le drapeau que ce général l'exigeait. L'imagination ne peut rien ajouter aux horreurs que les rebelles exercèrent pendant l'espace de cinq ans. Rasin devait s'attendre à l'échafaud s'il manquait le trône qu'il ambitionnait. Telle fut en effet sa fin. Trahi par Iaroslaf, chef d'une autre horde de Cosaques, il fut envoyé, l'an 1670, au czar qui le fit pendre à Moskou.

Alexis, l'an 1672, se voyant menacé d'une guerre par le sultan Mahomet IV, sollicita l'alliance de plusieurs princes chrétiens. Il envoya même une ambassade au pape Clément X pour l'engager dans une ligue contre la Porte ottomane, sous les offres qu'il faisait de procurer la réunion des deux églises. Mais les conditions qu'il y mettait ne furent point acceptées, et l'ambassade fut sans effet. La guerre de même n'eut point

lieu. Alexis mourut le 8 février (n. st.) 1676, laissant de MARIE, fille de Miloslauski, seigneur russe, sa première femme, Fédor qui suit et Ivan, avec quatre filles, Théodosie, Marie, Sophie et Catherine; et de NATALIE, sa seconde femme, fille de Kirilof Narischkin, colonel de hussards, qu'il fit son premier ministre, Pierre, qui viendra ci-après, et Natalie, morte en 1716. Ce prince fit des efforts pour tirer sa nation de la barbarie où elle était plongée. Il fit imprimer un code de lois, il agrandit Moskou, il peupla des déserts, vers le Wolga et le Kama, des prisonniers qu'il avait faits dans ses guerres; il fonda des bourgs assez considérables, établit quelques manufactures, fit traduire en langue russe plusieurs livres qui traitaient des sciences, et entretint des armées de troupes régulières tirées la plûpart de l'étranger; mais une mort prématurée ne lui donna pas le tems de rien perfectionner de ce qu'il avait entrepris. « Comme ce prince, dit M. Lévesque, n'avait pas » reçu une éducation bien soignée, il n'avait pas appris à ré- » primer les premiers mouvements de ses passions, ni à con- » server toujours la décence qui convenait à son rang. Porté à » la colère, il frappait du pied et de la main celui qui l'avait » irrité. Mais son ressentiment ne survivait pas à sa vengeance, » et sa bonté naturelle revenait avec le calme de ses sens. »

« Les armoiries, dit M. le Clerc, ont pris naissance sous » Alexis Mikhailowitch. Ceux des princes qui portent l'aigle à » une seule tête et un ange d'argent, descendent des princes de » Tschernikof; ceux qui portent le canon sont issus de la bran- » che de Smolensko; et ceux qui ont l'ours debout, ont pour » ancêtres les princes de Iaroslavle. »

FÉDOR II, ALEXEIOWITCH.

1676. FÉDOR, né l'an 1657, du czar Alexis et de Marie sa première femme, monta sur le trône de Russie après la mort de son père qui l'avait fait reconnaître, en 1675, pour son successeur. Ce prince montra dans un corps languissant une âme élevée et capable de former et suivre les plus hardis projets. Sous le dernier règne, les Cosaques Zaporoïski avaient été contraints de céder à la Russie la ville de Tchiguirin. Les Turcs, s'étant confédérés, l'an 1677, avec les Tartares de Crimée s'en rendirent maîtres après un siége. Mais elle fut rendue, l'an 1681, par le traité de paix que le czar conclut avec la Porte. Fédor trancha, l'année suivante, par un coup d'état, les querelles interminables des nobles touchant le mérite de leurs ancêtres, d'après lequel ils se disputaient la prééminence à la cour et à l'armée. Les ayant convoqués tous avec ordre d'ap-

porter leurs chartes et leurs priviléges, il s'empara de toutes ces pièces; et, de l'avis du patriarche, des métropolites et des boïards, il les fit tous brûler, le 12 janvier, en sa présence, déclarant en même-tems qu'à l'avenir les distinctions entre ses sujets nobles seraient fondées uniquement sur leur mérite personnel, et non sur leur naissance. Depuis ce règne les honneurs et la considération se règlent sur le grade militaire. Fédor mourut le 27 avril de la même année 1682 (d'Avrigni), à l'âge de vingt-cinq ans, sans laisser d'enfants de deux mariages qu'il avait contractés, 1°. en 1680, avec EUPHEMIE RUTESKIE, ou, selon d'autres, AGATHE GRUZESCHKA, polonaise de naissance, morte peu de tems après son mariage; 2°., l'an 1682, un mois ou environ avant sa mort, avec MARIE EUPHROSINE MARVEONA, morte le 6 janvier 1716. Fédor établit des haras dans les différentes provinces de l'empire, et fit venir à grands frais des écuyers étrangers pour apprendre l'équitation aux Russes. Ses prédécesseurs portaient une calotte et se faisaient raser la tête. Il laissa croître ses cheveux et s'habilla à la polonaise. La cour suivit l'exemple du maître. Ce fut lui qui introduisit le plain-chant dans les églises. Sous son règne les prédicateurs commencèrent à réciter de mémoire.

IVAN ALEXEIOWITCH, ET PIERRE Ier, ALEXEIOWITCH.

1682. IVAN, né, l'an 1663, du czar Alexis et de Marie, sa première femme, avait dix-neuf ans à la mort de Fédor, son frère, et le droit le plus prochain au trône. Mais il était d'une santé chancelante, et son esprit se ressentait de la faiblesse de son corps. PIERRE, son frère consanguin, avait des qualités bien différentes. Né de Natalie, le 11 juin 1672, il donnait, à l'âge de dix ans, les plus belles espérances. Les grands et les chefs du clergé s'étant assemblés au mois de juin 1682 pour l'élection d'un souverain, se réunirent après avoir été divisés quelque tems, en faveur de Pierre. La princesse Sophie, sœur germaine d'Ivan et son aînée, ne vit qu'avec douleur un frère sous le nom duquel elle comptait régner, écarté du trône, et par la préférence donnée au fils de Natalie, tous les projets qu'avait formés son ambition, renversés. Bientôt son dépit éclate. Des inconnus, par elle, à ce qu'on croit, excités, courent à cheval dans les quartiers occupés par les Strelitz, s'écriant que les Narischkin (de la famille de Natalie) ont étranglé le prince Ivan. Vingt mille hommes de cette milice, échauffés par ces cris, se rendent aussitôt, tambour battant et enseignes déployées, au Kremlin, demandant avec fureur qu'on leur

livre *les traîtres. les meurtriers du czar Ivan.* Pierre, sa mère, son frère, et les ministres, se montrent sur le vestibule; Ivan lui-même parle à ces forcenés dont il n'est ni entendu ni reconnu. Ils se précipitent dans le palais, jettent par la fenêtre Aphanosi Narischkin, frère de la czarine, que leurs compagnons reçoivent sur le fer de leurs lances. Delà ils se répandent dans la ville, et massacrent tout ce qui leur est suspect, prenant quelquefois l'un pour l'autre. Après avoir immolé le lendemain à leur rage l'autre frère de la czarine et relégué son père dans un cloître, ils remettent le gouvernement à Sophie, et ordonnent qu'Ivan partagera le trône avec son frère. Les deux czars ramenés du couvent de la Trinité, à douze lieues de la capitale, où ils avaient été transportés pendant les troubles, sont couronnés le 25 juin (n. st.) par le patriarche Adrien. Sophie connaissant le mérite du prince Vassili Galitzin, lithuanien de naissance et de l'illustre famille des Jagellons, l'associe aux fonctions de la régence sous le titre de ministre Ivan, par leur choix, épousa, vers la fin de l'an 1683, PROSKOVIA, fille de Fédor Soltykof, gouverneur de la ville de Ieniseskoi, en Sibérie. Mais le czar Pierre, par la perfide politique de la co-régente, demeure livré à une troupe de flatteurs qui l'entraînent dans des débauches et des excès capables de ruiner sa santé et de déranger son esprit. Un seul homme renversa les projets de l'ambitieuse princesse. Le Fort, natif de Genève, officier expérimenté, s'étant insinué dans les bonnes grâces du czar Pierre, l'arracha quelquefois à ces plaisirs dangereux, et lui donna les premières leçons de l'art militaire.

Les Strelitz étaient tranquilles. Des ennemis secrets de Kouanski, leur chef, l'accusent, par un placard affiché, l'an 1685, aux portes du palais, d'avoir comploté la mort des czars, de leur famille et des personnes les plus éminentes de l'état. La cour prend l'alarme sans aucun examen, et se réfugie au couvent de la Trinité. C'était un lieu fortifié, comme plusieurs monastères l'étaient alors en Russie. La princesse Sophie y ayant attiré Kouanski sous un prétexte spécieux, lui fait trancher la tête sans forme de procès. Les Strelitz, apprenant cette exécution, prennent les armes, et menacent de porter le fer et le feu au couvent où elle s'est faite. Les boïards et les gentilshommes accourent pour défendre leurs princes. De toutes parts il arrive des troupes qui viennent se joindre à eux. Les séditieux, moins touchés des remontrances que le patriarche leur fait, qu'intimidés par le nombre des ennemis qu'ils ont à combattre, déposent tout-à coup leur fureur, et se rendent au couvent deux à deux, portant un billot, et un troisième précédant avec une hache; leurs chefs les suivent la

corde au cou ; tous crient : *Nous présentons nos têtes, les czars sont nos maîtres.* La politique triomphe de la vengeance, et ils sont renvoyés absouts. Mais Galitzin leur donne un chef qui lui est entièrement dévoué.

Les troubles intérieurs étant apaisés, la regente et le ministre pensent à effectuer les engagements qu'ils avaient pris, l'an 1684, en entrant dans la ligue des princes chrétiens contre les Turcs. Mais avant de commencer les hostilités, ils ont soin de s'assurer, par traité conclu au mois de novembre 1686, avec le roi de Pologne, la possession perpétuelle des villes et seigneuries polonaises que les Russes tenaient en dépôt : c'étaient Smolensko, Kief, Tschernigof et le duché de Séverie. Un million payé comptant à la Pologne, et un autre qu'on lui promit, furent le prix de cette cession. (Coyer.) Les Russes tournèrent alors leurs forces contre les Tartares de Crimée, dans la vue d'acquérir, en les subjuguant, l'empire de la mer Noire. Mais les deux campagnes qu'ils firent en 1687 et 1688, sous les ordres de Boris Galitzin, n'eurent d'autre fruit que d'empêcher ces Tartares, ennemis naturels de la Russie, d'y pénétrer. Ces faibles avantages furent néanmoins célébrés comme des triomphes à la cour de Moskou. Le czar Pierre en témoigna son indignation au général qu'il accabla de reproches. Cependant le ressentiment des Galitzin était à craindre. Pierre, averti que sa liberté est menacée, se retire au monastère de la Trinité pour s'y mettre en état de défense. Ses partisans étant venus l'y trouver en foule, il leur déclare que, touchant à l'âge de dix-sept ans, il est tems pour lui de prendre les rênes du gouvernement. Tous applaudirent à cette résolution. Dès qu'on en est instruit à Moskou, les choses changent entièrement de face. Les ordres du prince y sont reçus comme des lois. Vassili Galitzin, arrêté avec sa famille, est relégué d'abord à Kargepol, sur l'Onéga, et de là transféré à Poustozerskoi où il finit ses jours après vingt-quatre ans d'exil. La princesse Sophie, dépouillée de son autorité, fut conduite au Novodewitchei-Monastir, où elle passa le reste de ses jours, traitée avec honneur, mais gardée sévèrement.

Pierre de retour à Moskou, trouva son frère Ivan disposé à lui remettre l'exercice de l'autorité souveraine. Il accepta l'offre, et dès-lors il porta seul le titre de czar; mais il marqua toujours des égards respectueux à son aîné. Celui-ci termina ses jours le 26 janvier 1696, laissant de son épouse, qui lui survécut jusqu'au 24 octobre 1723, trois filles, Catherine, née le 15 juillet 1692, mariée, le 19 avril 1716, avec Charles-Léopold, duc de Mecklenbourg-Schwerin; Anne, qui devint impératrice de Russie; et Proscovia, morte sans alliance le 19 octobre 1730.

PIERRE, SEUL, DIT LE GRAND,

PREMIER EMPEREUR DE RUSSIE.

1689. PIERRE faisait sa résidence la plus ordinaire à Préobrajensko, bourg voisin de Moskou, pendant la régence de Sophie. Initié, comme on l'a dit, par le Fort, aux principes de l'art militaire, il les mit en pratique avec les jeunes seigneurs qu'on avait placés auprès de lui pour l'amuser : travestit ces *divertisseurs*, comme on les appelait, en soldats vêtus à l'allemande, et les divisa par bandes commandées par des officiers étrangers qui étaient venus lui faire la cour. Pour donner l'exemple, il voulut passer dans sa troupe par tous les grades militaires, et commença par celui de tambour. Il battit effectivement la caisse, « vécut de sa paie, coucha dans une tente de » tambour à la suite de sa compagnie, et fut ensuite élevé » au grade de sergent, puis à celui de lieutenant. » (*Vie de Pierre le Grand.*) Le nombre de cette milice s'étant accru peu à peu, il en forma, dès l'an 1690, deux régiments destinés à sa garde. Il n'avait pas encore vu de siéges. Il s'en forma une idée en faisant bâtir un fort qu'une partie de sa troupe devait attaquer et l'autre défendre. Lui-même se mit au nombre des assiégeants. La place, après une longue défense et des actions variées, non sans effusion de sang, fut enfin emportée d'assaut.

La Russie manquait jusqu'alors de marine. Pierre s'étant transporté, l'an 1692, au port d'Archangel, où l'on ne voyait que des barques de pêcheurs et quelques navires marchands étrangers, y fit construire, par le nommé Brandt, hollandais, un grand vaisseau qu'il monta lui-même et avec lequel il navigua sur la mer Blanche, escorté d'un convoi de vaisseaux anglais et hollandais. Telle fut l'origine de cette marine formidable qu'on a vue de nos jours faire le tour de l'Europe et porter la terreur jusqu'à Constantinople.

La première campagne de Pierre ne fut point heureuse. Excité par l'empereur Léopold, il entreprit, l'an 1695, le siége d'Azoph, place appartenante aux Turcs, à l'embouchure du Don. La désertion du seul bon ingénieur qu'il y eût dans son armée fit échouer l'expédition. Il la reprit l'année suivante ; et pour empêcher les Turcs de secourir Azoph par mer, il fit fermer l'embouchure du Don par des galères que des ouvriers vénitiens avaient fabriquées par ses ordres. La place, serrée par mer et par terre, fut obligée de se rendre par capitulation le 28 juillet 1696. Pierre, voulant élever l'âme des Russes par le spectacle des honneurs, fit entrer son armée victorieuse

dans Moskou sous des arcs de triomphe et au milieu de tout ce qui put embellir cette fête.

Ce prince dès-lors méditait un voyage dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire par ses yeux et par ses mains des arts qu'il voulait établir dans ses états. Il part au mois d'avril 1697 comme un simple gentilhomme, accompagné de deux domestiques, et suivi de trois ambassadeurs qu'il avait nommés pour le représenter. C'étaient Le Fort et les boïards Alexis et Pierre Golokin. Ayant pris sa route par la Livonie, il y fut très-mal accueilli par le comte d'Alberg, gouverneur de Riga, qui lui permit à peine d'entrer dans la ville, et lui refusa la liberté d'en examiner les fortifications. Il fut dédommagé de cet affront en Brandebourg par les honneurs que l'électeur lui rendit à Kœnigsberg, où ils se virent. Après avoir parcouru l'Allemagne, il arrive en Hollande. Ses ambassadeurs font une entrée magnifique, lui présent et mêlé dans la foule, le 26 août, à Amsterdam. Pierre les quitte et va s'établir à Saardam, village à deux lieues de là, renommé par ses chantiers et ses magasins. Là il s'enrôle dans la compagnie des charpentiers, sous le nom de *Baas Peter Mikhaïlof*, maître Pierre, fils de Michel (1). Toujours appliqué à l'ouvrage, le czar devient en peu de tems un des plus habiles ouvriers et des meilleurs pilotes. Il prenait en même tems, sous de savants professeurs, des leçons d'anatomie et de physique expérimentale. Il vit à la Haye le stathouder Guillaume de Nassau, roi d'Angleterre, avec lequel il eut un entretien secret. Guillaume lui fit préparer des yachts, sur lesquels il passa, le 17 février 1698, en Angleterre. On lui avait préparé à Londres un superbe hôtel dans le quartier des ministres étrangers. Il préféra un logement près du chantier du roi. Il voulut tout voir dans cette immense et opulente ville; il interrogea toutes les sectes qui y régnaient, il visita tous les ateliers; il consulta tous les artistes sur leur profession; et, en ayant enrôlé plusieurs, il envoya les uns à Archangel, les autres à Moskou. Il quitta Londres, le 25 mai, après un séjour d'environ trois mois, et se rendit à Vienne, où ses ambassadeurs firent leur entrée solennelle le 26 juin (*Gaz. de Fr.*) Pierre comptait de-là, prendre la route d'Italie. Mais la nouvelle d'une sédition des Strelitz, excitée par la princesse Sophie, du fond de son cloître, le rappela promptement dans ses états. Les innovations qu'il avait faites dans les usages et les mœurs de la nation, et celles

---

(1) La terminaison en *of* est pour la roture, et la terminaison en *itch* pour la noblesse.

qu'il menaçait encore de faire, furent le prétexte de ce soulévement. Le czar arrive à Moskou, sans y être attendu, le 4 septembre, et tire une vengeance éclatante des séditieux, dont jusqu'à quatre-vingt-quatre eurent la tête abattue de sa main. Les boïards et d'autres seigneurs furent obligés de faire à son exemple de semblables exécutions (1). La milice des Strelitz fut cassée, et le czar pour la remplacer créa un nouveau corps, composé de dix-huit régiments d'infanterie et de deux de dragons. (Les régiments en Russie sont de deux mille hommes.)

Pierre, après avoir inspiré la terreur, veut aiguillonner l'émulation de ses sujets par des distinctions méritées. A l'exemple des autres cours de l'Europe, il institua, l'an 1698, un ordre de chevalerie dont il décora les officiers qui s'étaient distingués au siége d'Azoph et dans les combats contre les Turcs. Le patron de l'ordre fut Saint-André. Le Fort, à raison du Calvinisme qu'il professait, ne fut pas compris dans cette promotion. Il n'y survécut pas long-tems, étant mort le 12 mars de l'année suivante, à l'âge de quarante-six ans, avec les dignités d'amiral et de général de terre dont il était revêtu depuis 1696. « Le czar l'honnora, dit M. le Clerc, d'une » pompe funèbre telle qu'on en fait aux souverains. Il assista » lui-même au convoi, une pique à la main, marchant après » les capitaines au rang de lieutenant, qu'il avait pris au régi» ment de le Fort. »

Pierre avait appris en Hollande l'art de faire communiquer entre elles les rivières éloignées, par le moyen des écluses. Cette connaissance lui servit à joindre le Don au Wolga dans leur moindre distance, qui est environ de vingt-cinq lieues. Les finances furent un autre objet de son attention. Elles n'avaient jamais été réglées avant lui sur aucun système. Les nobles étaient en possession de lever sur leurs serfs des taxes arbitraires, dont ils versaient ce qu'ils jugeaient à propos dans les coffres du souverain. Pierre réforma cet abus, par des réglements qui ont été perfectionnés sous les règnes suivants. Voulant que ses sujets se conformassent aux usages des autres peuples de l'Europe, il mit sur les barbes et les habits longs une taxe qui fut exigée à la rigueur.

(1) Au lieu d'un billot pour l'exécution de ceux qui devaient avoir la tête coupée, on employa une longue poutre sur laquelle on obligea plusieurs des criminels à la fois de présenter leurs cous. Un d'entre eux voyant que les autres couvraient entièrement la poutre, les écarte en disant : *Eloignez-vous, et faites-moi place*. Le czar, frappé de ce trait de fermeté ou d'insensibilité, suspend la hache et lui fait grâce.

L'année 1699 fait époque en Russie par le changement qu'on y fit au calendrier. L'usage dans cet empire, comme on l'a déjà dit ailleurs, était de commencer l'année au 1er. septembre, et de compter les années par celles du monde, suivant le calcul de Constantinople ou l'ère des Grecs. Pierre ordonna que désormais l'année commencerait au 1er. janvier, et qu'on daterait de l'ère de l'Incarnation, suivant le calcul Julien non réformé.

Pierre n'avait pas oublié l'affront qu'il avait reçu à Riga, et Auguste, roi de Pologne, chez lequel il avait passé en sortant de Livonie, n'avait pas peu contribué à augmenter son ressentiment. Celui-ci, continuant de l'exciter à la vengeance, le détermine enfin, l'an 1700 à déclarer la guerre à Charles XII, roi de Suède. Le czar étant venu mettre le siège devant Narva, Charles vole au secours de la place, attaque l'armée russe, quoique fort inférieur en nombre, et remporte sur elle, le 30 novembre (n. st.), une victoire complète. Mais le czar prend sa revanche l'année suivante, et bat près de Derpt, sur la fin de septembre (1) un corps de sept mille suédois, commandé par Schlippenbach. Dans ce combat, de même qu'à la bataille précédente, il servait comme subalterne, sous le général Scheméretof. Pour désabuser et encourager ses sujets qui regardaient les Suédois comme invincibles, Pierre fit faire de grandes réjouissances à l'occasion de cette victoire. Scheméretof soutint sa gloire et celle de son maître par une nouvelle victoire qu'il remporta, l'an 1702, à Pernof, sur le général suédois. Cet avantage fut suivi de la prise de Marienbourg, sur les confins de la Livonie et de l'Ingrie, qui se rendit le 20 août par capitulation. Parmi les prisonniers qu'on y fit, se rencontra une jeune orpheline nommée CATHERINE, que la Providence destinait à monter sur le trône de Russie. Le czar, à qui elle fut présentée, lui trouva des qualités de corps et d'esprit qui l'enchantèrent; et après en avoir fait sa maîtresse, il l'épousa secrétement en 1707. (Il se croyait libre alors dans son choix, ayant répudié, dès l'an 1695, et contraint d'entrer dans un cloître, EUDOKIE LAPOUKIN, sa première femme, qu'il avait épousée le 27 janvier 1689, et dont il eut un fils qui deviendra fameux par la la suite.) La conquête de Marienbourg entraîna, le 14 octobre de la même année, celle de Notenbourg, ville située dans une île au milieu de la Neva. Pierre, devenu par-là maître non-seulement de cette rivière, mais encore du fleuve de La-

(2) La Gazette de France, d'après une lettre datée de Moskou, met ce combat au 4 octobre 1701.

doga, fit réparer la place, et changea son nom en celui de Schlüsselbourg. La capitale de Russie, le 6 décembre suivant, jouit une seconde fois du spectacle d'un triomphe où les prisonniers suédois marchèrent à la suite du vainqueur. Pierre, obligé de suspendre ses travaux guerriers pendant l'hiver, employa ce tems à fonder des écoles de mathématiques et d'astronomie, et un hôpital spacieux d'où la misère et l'oisiveté sont également bannies. Le retour du printems de 1703 l'enlève à ces paisibles soins. Il fait, sous le général Scheméretof, avec la qualité de capitaine des bombardiers, le siége de Nientchantz, ou Kantzi, qu'il oblige de se rendre après six jours d'attaque, le 1er. mai. Cette conquête lui donna ce qu'il désirait le plus ardemment, un port sur la mer Baltique. Une escadre suédoise est enlevée deux jours après, pour s'être approchée de cette place avec trop de sécurité, la croyant encore occupée par les Suédois. Ce fut le 16 du même mois que le czar jeta dans une petite île voisine de l'embouchure de la Neva, les fondements d'une nouvelle capitale de ses états. Il la nomma Saint-Pétersbourg, du nom de son patron; et personne n'ignore qu'elle est devenue l'une des plus grandes et des plus belles villes de l'Europe. Pour la défendre des attaques des Suédois du côté de la mer, il fait construire à douze lieues de là, dans l'île de Kotlin, une forteresse qui reçoit le nom de Cronslot.

Adrien, patriarche de Russie, étant mort l'an 1701, selon les historiens modernes de Russie, l'an 1703, suivant le P. le Quien (*Or. chr.*), le czar jugea à propos de supprimer cette dignité qui faisait ombrage à la sienne. Mais pour ne pas effaroucher les esprits, il déclara qu'il ne faisait que suspendre en attendant que ses grandes occupations lui permissent de faire choix d'un sujet capable de la remplir, et nomma pour en faire les fonctions dans cet intervalle le métropolite de Rezan.

La campagne de 1704 s'ouvrit par un stratagême qu'employa le czar en commençant le blocus de Narva. Ayant fait habiller à la suédoise quelques-uns de ses régiments, il donna le change par-là aux habitants qui, étant sortis en foule pour aller au-devant de ces prétendus suédois, qu'ils croyaient amenés à leur secours par Schlippenbach, furent la plupart taillés en pièces. Mais n'ayant pas encore son artillerie pour battre la place, Pierre en l'attendant, alla faire le siége de Derpt qu'il prit le 13 juillet, après dix jours d'attaque. Étant revenu ensuite devant Narva, son canon et ses bombes, qui l'avaient devancé, y firent un tel dégât qu'il réussit à prendre cette ville d'assaut le 9 août. Il empêcha le massacre que ses soldats voulaient y faire, pour se venger de la victoire que Charles XII, avec neuf mille

suédois, avait remportée, à la conquête de la même place, le 30 novembre 1700, sur une armée de soixante mille russes.

Peu de princes ont été moins effrayés que Pierre Ier. de leurs pertes, et ont mieux su les réparer et en tirer avantage. Scheméretof ayant été défait le 28 janvier 1705, à Gemavers, en Curlande, par le général suédois Levenhaupt, Pierre, un mois après, entra dans ce duché, s'empara, le 14 septembre, de Mittau, la capitale, et assiégea ensuite la citadelle qui lui fut livrée au bout de quelques jours par capitulation.

L'accommodement ignominieux que le roi de Pologne fit, l'an 1706, avec Charles XII, ayant rompu les mesures du czar, celui-ci fit porter l'année suivante, des propositions de paix au second. *Je traiterai avec lui à Moskou*, répondit le monarque suédois; sur quoi le czar dit : *Mon frère Charles veut faire l'Alexandre; mais il ne trouvera pas en moi un Darius;* et il le prouva bien. Au commencement de décembre 1707, il abandonne son repos laborieux de Pétersbourg et se rend à Moskou. Dès le mois suivant il est sur la route de Pologne, et visite rapidement tous les endroits où ses troupes avaient leurs quartiers. Scheméretof, en reculant devant Charles XII, brûle les fourrages, détruit les magasins, dévaste les campagnes, afin d'affamer l'ennemi. Charles ayant pris sa route par l'Ukraine pour entrer en Russie, son général-major Rosen, qui le devançait, est attaqué près d'un lieu nommé Dobro, par le prince Galitzin qui lui tue deux mille hommes. Cet échec n'empêche pas le roi de continuer sa marche vers la rivière de Desna. Mais il est harcelé par des partis de cosaques et de kalmouks, qui, ayant surpris son aile gauche, le mettent lui-même dans le plus grand danger : son cheval est tué sous lui, et deux de ses officiers-généraux, qui défendent sa vie aux dépens de la leur, tombent morts à ses côtés. Le czar cependant informé que Leventhaupt amenait de Livonie un renfort de troupes et de munitions au roi de Suède, vole à sa rencontre; et l'ayant atteint à Lesno, près de la Soja, remporte sur lui, le 28 septembre, une victoire qui prépara tous les succès qu'il eut dans la suite contre la Suède. Enfin la fameuse bataille de Pultawa du 27 mai 1709, où Charles est complètement défait par le czar, assure à ce dernier une supériorité que son rival, obligé d'aller chercher une retraite chez les Turcs, ne sera plus en état de lui disputer. Cette victoire étendit la domination du vainqueur depuis la mer Glaciale jusqu'à la mer Caspienne; et depuis le golfe de Finlande jusqu'à l'Océan pacifique; elle facilita de plus la conclusion d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la Russie, la Pologne, rentrée sous la puissance d'Auguste, la

Prusse et le Danemarck, contre la Suède. Charles XII, retiré à Bender, travaillait de son côté à s'allier contre la Russie avec la Porte. Celle-ci ne voyait pas sans jalousie les progrès du czar. Ayant marqué cette disposition dans une insulte qu'elle fit au ministre de ce prince, elle s'attira de sa part une déclaration de guerre, qui fut publiée le 25 janvier 1711. Mais avant de se mettre en campagne, Pierre fit reconnaître solennellement, le 6 mars, pour czarine, Catherine qu'il avait épousée secrètement, comme on l'a dit, en 1707, et dont il avait deux filles, Anne et Elisabeth. Catherine l'accompagna, malgré lui, dans son expédition. Il eut bien lieu de lui en savoir gré. Arrivé sur les bords du Pruth, en Moldavie, avec une armée exténuée par les maladies, par la faim, par la soif et réduite à dix-sept mille hommes, il se voyait à la veille d'être enveloppé par une armée de cent cinquante mille hommes, sans apercevoir aucun moyen d'échapper. Dans les convulsions dont il est agité pendant la nuit, Catherine ayant pénétré dans sa tente, malgré la défense qu'il avait faite de n'y laisser entrer personne, l'arrache à ses cruelles rêveries, et le fait consentir à demander la paix. Une lettre qu'elle fait écrire par Schereméretof, le 21 juillet (n. st.), au grand-visir Baltagi Mehemet, accompagnée de quelques présents, produit l'effet qu'elle désirait. La paix est accordée moyennant la restitution d'Azoph et de quelques forteresses que Pierre avait fait élever sur les bords de la mer Noire. Pierre étant rentré dans ses états, fait ses préparatifs pour la conquête de la Finlande, qu'il acheva l'an 1714. Pendant cette expédition où l'amiral Apraxin eut la meilleure part, il élevait à Pétersbourg le bâtiment de la fonderie des canons, ceux de l'amirauté, des magasins du port, et appelait dans cette ville le sénat qu'il avait établi l'année précédente à Moskou.

Le désir, non de perfectionner ses connaissances dans les arts, mais de s'instruire à fond des intérêts politiques des cours et de la législation des états, engagea le czar, en 1716, à faire un second voyage en Europe. Il partit de Pétersbourg, le 26 janvier 1716, avec la czarine, son épouse. Le nord de l'Allemagne et le Danemarck le retinrent jusque vers la fin de cette année. En s'acheminant vers la Hollande, il laissa sa femme à Wesel, où elle accoucha, le 14 janvier 1717, d'un fils qui ne vécut qu'un jour. Cette princesse l'étant venue rejoindre à Amsterdam, y resta par son ordre, tandis qu'il voyageait en France. Pierre n'avait pas jugé à propos de l'amener en ce royaume, pour éviter les embarras du cérémonial. Il arriva le 7 mai (et non le 26 juillet) 1717, à Paris, où il fut accueilli avec les honneurs dus à son rang, et la galanterie

ingénieuse (1) qui distingue la nation française. Il en partit le 20 juin suivant (*Gaz. de Fran.*) emportant une haute idée de la monarchie de France, des talents en tout genre que la capitale renfermait, et de l'industrie qui les mettait en œuvre. Il se rendit le 27 à Liége, et le lendemain aux eaux de Spa. Ayant quitté ce séjour le 25 juillet, il arriva, le 2 août, à Amsterdam, et de là il s'en retourna dans ses états par l'Allemagne. Le roi de Prusse le reçut, le 18 septembre, à Berlin, et Pétersbourg le revit le 21 du mois suivant. Le czarewitch Alexis, son fils, n'était plus en Russie. Ce jeune prince, élevé par ses instituteurs dans un attachement superstitieux aux anciennes coutumes, livré par tempérament à l'indolence et à la volupté, s'était attiré l'indignation de son père par sa façon de penser et sa manière de vivre. Le czar, après son départ, lui ayant mandé

(1) Pierre visita l'Arsenal, le jardin des apothicaires, les cabinets d'anatomie, les ateliers des plus célèbres artistes, « l'Observatoire, la » manufacture des Gobelins, la galerie des Plans, l'hôtel des Inva- » lides, et presque toutes les maisons royales depuis Meudon, jusqu'à » Fontainebleau. Rien ne lui échappa de ce qui pouvait exciter la cu- » riosité d'un voyageur avide de s'instruire. Il alla voir l'Académie des » Sciences; il ne dédaigna pas même d'être admis au nombre de ses » membres; et pour mériter cet honneur, il corrigea dans l'assemblée » les cartes de Russie, et surtout celle de la mer Caspienne. On lui » ménagea de ces surprises agréables qu'inspire une politesse ingé- » nieuse, et le désir d'obliger et de plaire. Il dînait (à Petit-Bourg) » chez le duc d'Antin, ministre des arts; à la fin du repas, il vit son » portrait qu'on venait de peindre (avec l'habit qu'il portait ce jour- » là), placé dans la salle, comme s'il eût été placé en un instant par » une main enchanteresse. Lorsqu'il alla voir la galerie du Louvre, » une médaille, qu'on frappait, roule à ses pieds; il la ramasse, et » reconnait sa tête : il voit sur le revers une renommée posant un pied » sur le globe : on lui explique la légende formée de ces mots de Vir- » gile : *Vires acquirit eundo;* et il ne peut s'empêcher de s'en faire à » lui-même l'application. On le conduisit à l'église et à la maison de » Sorbonne. On assure qu'il embrassa la statue du cardinal de Riche- » lieu, en s'écriant (dans sa langue, car il n'entendait pas le français), » *Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mes états pour apprendre* » *de toi à gouverner l'autre!* Les docteurs de Sorbonne lui représen- » terent qu'il serait aisé de réunir l'église russe à celle de Rome. Pierre » leur fit sentir que cette réunion n'était pas si facile qu'ils le pensaient; » mais que s'ils voulaient écrire au clergé de Russie, il lui ordonne- » rait de leur répondre. On a conservé la lettre des docteurs, dressée » par le célèbre Boursier) et les deux réponses des prélats de Russie. » Mais, de retour en ses états, Pierre fit du pape lui-même le princi- » pal personnage d'une fête burlesque. » (M. Lévesque.)

de venir le trouver à Copenhague, au lieu d'obéir, il avait été chercher un asile à Vienne auprès de l'empereur Charles VI, son beau-frère. Obligé d'en sortir par ordre de ce prince, il s'était enfui secrètement avec sa maîtresse à Naples. Il y fut découvert par deux émissaires du czar qui le ramenèrent, le 15 février, à Moskou, sous la promesse, que le monarque avait donnée lui-même par écrit, avec serment, de lui accorder son pardon. Mais celui-ci l'ayant en son pouvoir, commence dès le lendemain par le déshériter en plein conseil, par une déclaration qu'il lui fait signer. L'ayant mené ensuite à la grande église, il y fait lire une seconde fois cet acte en présence du clergé rassemblé qui prêta le serment. Le czarewitch, en consentant à son exhérédation, croyait s'être mis à l'abri de tout autre danger. Il se trompa. Le père exigea, pour lui faire grâce de la vie, qu'il dénonçât ses complices, tous ceux qui l'avaient entretenu dans son aversion pour les nouvelles institutions; tous ceux qui, dans le cas d'une exclusion du trône, avaient promis de prendre sa défense. Le malheureux fils satisfit pleinement, et au-delà même de ce qu'il aurait dû faire, à ces questions; mais ses aveux, quoiqu'ils ne fournissent aucun indice d'un complot tramé contre le czar, ne servirent qu'à assurer sa perte et celle de ses partisans. Les principaux d'entre ceux-ci sont arrêtés, et de ce nombre fut Eudokie, mère du czarewitch, que l'espoir de régner bientôt avec son fils, espoir fondé sur les infirmités du czar, avait portée à sortir de son cloître. On instruit le procès de ces prisonniers, dont la plupart sont condamnés à perdre la vie. L'archevêque de Rostof expie sur la roue une prétendue révélation qu'il disait avoir eue sur la mort prochaine du czar. Eudokie, ayant à peine échappé à la mort, est reléguée au couvent de Ladoga, avec ordre de la faire fustiger par deux religieuses. Glebof, son amant fut empalé. Le jugement d'Alexis vint ensuite; ce fut un arrêt de mort signé le 24 juin (5 juillet) 1718, par quatre-vingt-neuf officiers de différents grades militaires, trente-cinq ministres, et autres personnes de l'état civil. Le czarewitch expire le sur-lendemain dans les plus affreuses convulsions, après avoir reçu dans cette extrémité la visite du czar, qui versa, dit-on, des larmes sur le sort déplorable de son fils. (Ce fut dans la forteresse de Pétersbourg, où le prince avait été transporté le 6 avril, qu'arriva cette catastrophe.) Il avait épousé, le 25 octobre 1711, Charlotte-Christine-Sophie de Wolffenbuttel, morte le 1er. novembre 1715, du chagrin que les mépris injustes de son époux lui causèrent, après lui avoir donné Pierre qui viendra ci-après, et Natalie, décédée le 5 décembre 1728, à l'âge de quatorze ans.

Tandis que le czar donnait à la Russie le spectacle effrayant dont on vient de parler, d'autres soins l'occupaient au dehors. Rapproché de Charles XII par l'adresse du baron de Goertz, il était en voie de conclure avec lui un traité d'alliance qui devait changer la face politique de l'Europe. Mais la mort de Charles, arrivée le 11 décembre 1718, fit évanouir ce grand projet. La Suède resta en état de guerre avec la Russie, et le czar lui en fit éprouver tous les malheurs. Ils ne cessèrent qu'en 1721, par le traité de paix (1) conclu le 30 août à Neystadt, ou Neustadt, entre les deux puissances. Ce furent les plénipotentiaires du czar qui en dictèrent les conditions : tout ce qu'il avait conquis depuis les frontières de la Curlande jusqu'au fond du golfe de Finlande, et par-delà encore le long du pays de Kexholm, au Nord, lui fut cédé à perpétuité. « Ainsi, il resta souverain » reconnu de la Livonie, de l'Esthonie, de l'Ingrie, d'une » partie de la Carelie et de la Finlande, du pays de Wibourg.... » et de plusieurs îles voisines de sa nouvelle domination. » (M. le Clerc.) Cette paix, qui termina glorieusement une guerre de vingt et un ans, fut le plus beau des triomphes du czar. Des fêtes de toute espèce signalèrent la satisfaction des peuples dans tout l'empire, et surtout à Pétersbourg. Ce fut alors que le sénat et le clergé décernèrent à Pierre Ier. les titres de *Grand*, d'*empereur* et de *Père de la patrie*. Ces glorieux titres étaient dus non-seulement à ses exploits militaires, mais aux entreprises de tout genre qu'il faisait pour l'avantage de ses peuples et la gloire de son empire. Dans le tems qu'on instruisait le procès du czarewitch, il créait à Pétersbourg un lieutenant-général de police à la tête d'un tribunal dont l'inspection s'étendait d'un bout de la Russie à l'autre ; on pavait par ses ordres la nouvelle capitale, et on commençait à l'éclairer durant la nuit par ces fanaux que Louis XIV établit le premier à Paris. Tout ce qui regarde la sûreté, la propreté, et le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les priviléges donnés à des étrangers, et les réglements qui empêchaient l'abus de ces priviléges, tout fit prendre à Pétersbourg une face nouvelle : on peut en dire autant à-peu-près de Moskou. Un français forma, dans la première de ces deux villes, une manufacture de très-belles glaces ; un autre fit travailler à des tapisseries de haute lisse.

(1) Lorsque les plénipotentiaires russes eurent envoyé au czar le traité qu'ils venaient de signer, il leur répondit dans les transports de sa joie : *Vous avez dressé le traité comme si nous l'avions rédigé nous-même et si nous vous l'avions envoyé pour le faire signer aux Suédois ; ce glorieux événement sera toujours présent à notre mémoire.*

sur le modèle de celles des Gobelins.; un troisième fit réussir les fileries d'or et d'argent. Pierre donna trente mille roubles (cent trente-cinq mille livres de France), avec tous les matériaux et tous les instruments nécessaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies et des autres étoffes de laine. Cette libéralité le mit en état d'habiller ses troupes de draps faits dans le pays: auparavant on tirait ces draps de Berlin et d'autres pays étrangers. On fit à Moskou d'aussi belles toiles qu'en Hollande, et à Pétersbourg, on manufactura la soie aussi bien que dans Ispahan (*Vie de Pierre le Grand.*)

Depuis vingt ans (ou du moins dix-sept ans), la chaire patriarcale de Russie était vacante. La vénération religieuse pour cette place s'étant affaiblie dans ce long intervalle, Pierre crut pouvoir déclarer enfin, le 21 janvier 1721, qu'elle était abolie pour toujours. Il créa, pour y suppléer en quelque sorte, un tribunal, nommé le saint-synode, composé d'évêques et d'archimandrites, tous de son choix, tous amovibles, et tous obligés de reconnaître, par serment de fidélité, pour juge suprême, le souverain. C'est ainsi qu'il subordonna la puissance ecclésiastique à la sienne.

Il manquait à la Russie une place forte sur la mer Caspienne, pour faciliter son commerce avec la Perse. Pierre, à la faveur des troubles qui agitaient ce royaume, que Mahmoud venait d'enlever à Schah Hussein, se dispose à faire la conquête dont il avait besoin. Mais avant de se mettre en campagne, afin que tout se ressentit de son despotisme, il change l'ordre de la succession au trône, et ordonne, par une constitution du 16 février 1722, « que le souverain de Russie soit maître à perpétuité de nommer à son gré son successeur, de révoquer son » choix et d'en faire un nouveau. Il oblige ses sujets de se soumettre à cette loi funeste à la patrie, sous peine d'être regardés comme traîtres envers cette même patrie. C'est à cette » imprudente loi qu'on doit attribuer toutes les révolutions qui » ont affligé la Russie. C'est Pierre Ier. qui a ouvert, dans son » empire, cette source abondante de troubles et de désolation. ». (M. Lévesque.) Pierre s'étant rendu, le 8 juillet 1722, avec l'impératrice à Astracan, il y assemble une armée considérable, dont l'infanterie s'embarque avec lui sous les ordres de l'amiral Apraxin, tandis que la cavalerie va l'attendre au golfe d'Agrakan. L'ayant rejointe, il dirige sa marche vers la forte ville de Derbent, dont le naïbe ou gouverneur lui apporte les clefs dès qu'il paraît. Cet événement, qui avait été précédé d'une victoire complète remportée par le czar sur le sultan Mahmoud-Undinisch, est du mois de septembre. De retour à Moskou,

le 22 décembre, il y fit, le 29, une entrée triomphante. Peu de tems après, il reçut des plaintes sur les concussions qu'avait exercées, pendant son absence, Menzicof, ou Mentchikof, ce favori qu'il avait tiré, l'an 1703, encore enfant, de l'état le plus abject, pour l'élever par degrés au faîte des honneurs. Prince de Pleskof, général de terre, amiral, régent de l'empire toutes les fois que le souverain en était éloigné, et tout cela sans savoir ni lire, ni écrire, rien ne manquait à sa fortune que l'art d'en user avec modération. Mais les profusions où l'entraînait son penchant pour le luxe et les plaisirs, l'ayant réduit à fouler le peuple par des exactions, il en fut châtié de la main du czar (1) à coups de canne, et condamné de plus à une forte amende. Il resta néanmoins en place, après ce châtiment, et conserva toujours la même considération auprès du souverain, parce qu'il était homme de ressource par son adresse, sa valeur et son génie.

L'empereur sévit avec plus de rigueur dans une cause peut-être moins odieuse, contre Moens de la Croix, et la dame Balc, sa sœur, l'un chambellan et favori de l'impératrice, et l'autre sa dame d'atours. Tous deux convaincus d'avoir reçu des présents pour faire réussir des affaires, contre la défense que le czar en avait faite, sous peine de la vie, à toute personne en place, par une loi formelle de l'an 1714, furent condamnés par les juges. Moens à perdre la tête (2), et sa sœur à recevoir onze coups de knout. L'impératrice implora la grâce de sa favorite, et irrita, par ses prières, le monarque, qui dans sa colère cassa une glace de Venise, en lui disant : *Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poussière.* Il voulait sans doute faire une allusion cruelle à la première fortune de son épouse, et lui faire sentir sa dépendance. Elle leva sur lui, avec une douceur attendrissante, ses yeux mouillés de larmes : *Vous avez cassé*, lui dit-elle, *ce qui faisait l'ornement de votre palais ; croyez-vous qu'il en devienne plus beau ?* Ces paroles

---

(1) Pierre le Grand se permettait souvent, dans les accès de sa colère, des coups de main envers ses officiers, même les plus distingués, et s'en repentait lorsqu'elle était passée. Un jour un boïard, avec lequel il traversait une rivière en bateau, l'ayant osé contredire aigrement dans la conversation, Pierre le saisit par le corps pour le jeter dans l'eau. *Tu peux me noyer*, s'écria le boïard, *mais ton histoire le dira.* Le czar, frappé de ce mot, l'embrasse, et lui rend son amitié.

(2) Ce fut moins le zèle de la justice, selon quelques-uns, que la jalousie, qui anima Pierre le Grand contre Moens. Ce prince l'avait un jour surpris, dit-on, baisant la main de l'impératrice, et cette liberté lui en avait fait soupçonner d'autres.

calmèrent un peu l'empereur; mais toute la grâce que Catherine put obtenir de lui, fut que la dame d'atours, au lieu de onze coups, n'en recevrait que cinq.

La santé de Pierre le Grand allait cependant en dépérissant. Ce monarque, ayant réglé que Catherine, sa femme, lui succéderait, voulut, pour la rendre plus respectable aux peuples, qu'elle fût solennellement couronnée. La cérémonie se fit en grande pompe, le 7 mai 1724, dans la principale église. Mais, toujours jaloux de son despotisme, ce fut Pierre lui-même qui mit en main le sceptre à l'impératrice, et qui lui imposa la couronne en présence des archevêques qu'il avait appelés. Il approchait alors de sa fin. L'année suivante (1725), le jour de l'Épiphanie, jour consacré en Russie à la bénédiction des eaux, ayant assisté sur la Néva, pour lors glacée, à cette cérémonie qui fut très-longue, il y prit une fluxion de poitrine, dont il mourut, le 28 janvier (v. st.), à Pétersbourg (1), avec la gloire d'avoir entièrement renouvelé la face de la Russie. Ce pays lui doit tout, lois, police, discipline militaire, marine, commerce, sciences, beaux-arts. Il a tout entrepris; et ce qu'il n'a pas achevé, s'est perfectionné selon ses vues. Ce prince, en réformant sa nation, ne put cependant, comme il l'avouait lui-même avec une sorte de confusion, se réformer lui-même. Il était extrême dans son amitié, dans sa haine, dans sa vengeance et dans ses plaisirs. De son second mariage, il ne laissa que trois filles : Anne, qui fut l'aînée, épousa, le 1er. juin 1725, Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et mourut le 15 mai 1728,

(1) M. Staeslin (*Anec. Orig.* de Pierre le Grand) rapporte une autre cause de la mort de ce prince. Selon lui, dans un voyage que Pierre fit à Lakte, au mois de novembre, sur le golfe de Finlande, il aperçut en entrant dans ce port un canot portant des soldats et des matelots. Le tems était obscur, la mer agitée, le canot échoue sur des bas-fonds. Pierre envoya aussitôt une chaloupe au secours de ces malheureux. Mais voyant qu'on était trop long-tems à les dégager au gré de son impatience, il y va lui-même, et sa chaloupe ne pouvant en approcher, il se jette à l'eau et arrive au canot. Sa présence, son exemple, ses ordres font redoubler les efforts. On dégage enfin le bâtiment, et ceux qu'il portait sont tous sauvés. Mais cet acte d'humanité lui coûta la vie. Il avait eu l'année précédente une rétention d'urine dont il n'était pas entierement guéri. Le froid et l'humidité qu'il avait éprouvés lui causèrent dans la nuit un accès de fièvre et une inflammation douloureuse au bas-ventre. Il fut rapporté à Pétersbourg, et après deux mois de souffrances, il mourut. Boerhaave fut consulté sur sa maladie; mais il apprit sa mort avant d'avoir envoyé sa réponse, et s'écria : « Est-il possible que ce grand homme soit mort, tandis qu'un remède de la valeur de quelques sous aurait pu le sauver. »

après lui avoir donné Pierre, qui fut le troisième de son nom empereur de Russie. Elisabeth, seconde fille de Pierre le Grand et de Catherine, monta sur le trône, comme on le verra, l'an 1741. Natalie, la troisième, née le 20 août 1718, fut si touchée de la mort de son père, que, quoique dans un âge si tendre, elle en tomba malade, mourut pendant qu'on ordonnait les funérailles de ce prince, et fut enterrée avec lui.

CATHERINE I.

1725. CATHERINE I, deuxième femme de Pierre le Grand, fut proclamée impératrice régnante, comme tenant l'empire du choix de son époux, dans une grande assemblée du sénat, du synode et de l'état général, convoquée par le prince Menzikof. Elle se montra digne de succéder à un grand homme, en suivant son plan de gouvernement, et en achevant ce qu'il avait commencé. Il avait projeté l'établissement d'une académie des sciences. Catherine la forma, et y fit entrer d'illustres étrangers qui la rendirent, dès sa naissance, la rivale des plus célèbres de l'Europe. L'ordre militaire de Saint-André, institué, l'an 1698, par son époux, n'admettait que des officiers supérieurs ou des hommes de la plus haute naissance. Elle établit l'ordre militaire de St.-Alexandre de Neuski, en faveur des talents et des services qui ne pouvaient être récompensés par le collier de Saint-André. Elle conserva les mêmes alliances que Pierre avait contractées, et en fit une nouvelle avec l'empereur Charles VI et le roi de Prusse, pour faire valoir les droits du duc de Holstein, son gendre, sur le duché de Sleswick. Ce fut en un mot, sous le règne de Catherine, le génie de Pierre le Grand, qui était à la tête des affaires. Elle ne différa de son époux que par la clémence qui lui fit abattre, dès qu'elle fut sur le trône, les gibets et les échafauds qu'elle avait trouvés encore tout dressés en prenant les rênes du gouvernement. Mais son règne fut malheureusement trop court. Un ulcère aux poumons l'enleva le 17 mai 1727, à l'âge de trente-huit ans, trois mois et vingt jours.

PIERRE II, ALEXEIEWITCH.

1727. PIERRE, fils du tzarewitch Alexis et de Charlotte-Christine-Sophie de Wolffenbuttel, né le 23 octobre (n. st.) 1715, succéda, le 17 mai, à l'impératrice Catherine, et par le droit de sa naissance, et en vertu du testament (1) de cette prin-

(1) Les dispositions de ce testament sont trop intéressantes pour qu'il soit permis de les passer sous silence. En voici le précis : « 1°. Le

cesse. Le duc de Holstein et Menzikof, tous deux membres du conseil qu'elle avait nommé pour exercer la régence pendant la minorité du jeune empereur, se disputent la prépondérance, et le second l'emporte. Il s'empare du pouvoir, au point de se rendre maître du souverain lui-même, qu'il loge dans son palais. Un parti se forme pour élever sur le trône la duchesse de Holstein. Il est écrasé par le sous despote, et tous ceux qui le composaient sont recherchés, arrêtés et punis. Le beau-frère de Menzikof, qui était de ce nombre, est exilé en Sibérie, après avoir reçu le knout. Le duc de Holstein et son épouse, cédant

---

» grand-prince Pierre Alexeiewitch, petit-fils du feu empereur mon » époux, me succédera et gouvernera avec la même souveraineté et le » même pouvoir absolu que j'ai gouverné la Russie; et à lui succéderont ses enfants légitimes. S'il meurt sans laisser de postérité, ma » fille, Anne Petrowna, héritera en ce cas de la couronne de Russie, » et après elle ses enfants. Au cas qu'elle mourût sans enfants, le trône » de Russie appartiendra à ma fille Elisabeth Petrowna, et à ses héri- » tiers légitimes après elle; et s'il plaît au ciel de retirer de ce monde » ma fille Elisabeth sans laisser de descendants, alors le trône échoira » à la princesse Natalie Alexeiewna, petite-fille du feu empereur, mon » époux, et à ses descendants; bien entendu que les personnes nom- » mées dans mon présent testament, ou leurs descendants destinés à » porter la couronne impériale de Russie, n'y pourront parvenir s'ils » portaient une couronne ailleurs; outre ce il faut qu'ils professent la » religion grecque.

» 2°. D'autant que le grand-prince n'a pas encore l'âge de pouvoir » régner par lui-même, il y aura un conseil de régence qui gouver- » nera pendant sa minorité, et qui aura soin de son éducation. La » pluralité des voix sera une loi irrévocable dans ce conseil, qui con- » sistera en neuf personnes; savoir, ma fille aînée, Anne Petrowna, sa » sœur Elisabeth Petrowna, le duc de Holstein, le prince de Mentchi- » kof, et cinq autres sénateurs. Ce conseil de régence n'aura pas le » pouvoir de changer quelque chose dans l'ordre de succession, que » j'ai trouvé bon d'établir par mon présent testament, en forme de loi » fondamentale et irrévocable.

» 3°. Le grand-prince assistera aux délibérations de ce conseil, dont » le pouvoir décisif durera jusqu'à ce que le grand-prince ait atteint » l'âge de seize ans.

» 4°. Les princesses, mes filles, ayant cédé, comme elles céderont, » le droit à la succession de leurs père et mère en faveur du grand- » prince et de ses descendants, on leur comptera une fois pour toutes » un million de roubles (quatre millions et demi de France), outre » leur dot qui sera de trois cent mille roubles pour chacune, avec une » pension de cent mille roubles...... Elles hériteront seules de mes » joyaux, bagues, argenterie, meubles et équipages.

» 5°. On prendra à cœur l'affaire de la restitution du duché de Sles- » wick au duc de Holstein, etc. »

aux humiliations et aux dégoûts que Menzikof leur fait essuyer, prennent le parti d'abandonner la Russie, et de retourner en Allemagne. Menzikof, nommé généralissime des forces de terre et de mer, allait, pour comble de bonheur, devenir le beau-père de son maître, dont les fiançailles, avec sa fille, étaient déjà faites, lorsqu'une disgrâce imprévue renversa tout l'édifice de sa fortune. Ce fut le jeune Dolgorouki, de même âge que l'empereur, et élevé avec lui, qui ouvrit les yeux à ce prince sur la conduite insolente et perfide de son ministre. Le sort de Menzikof dès-lors fut décidé. Deux officiers de la cour s'étant rendus à son palais, le 19 septembre 1727, par ordre du souverain, lui cassent son épée, et lui arrachent le cordon de Saint-André; après quoi, ils l'emmènent, sous bonne escorte, à Raninbourg, ville qu'il avait bâtie dans le Voronèje. De là, il fut relégué, dans le mois de novembre suivant, au fond de la Sibérie, à la suite d'un jugement qui le déclarait déchu de toutes ses dignités, et le privait de la plus grande partie de ses biens. (Voyez *les ducs de Curlande.*) Il mourut dans son exil, laissant un fils et une fille qui avaient suivi sa fortune. Pierre II lui survécut peu de tems, étant mort de la petite vérole le 31 janvier (n. st.) 1730. A son avénement au trône, il avait rappelé à sa cour son aïeule Eudokie, dont la mort arriva le 8 septembre 1731.

ANNE IVANOWNA.

1730. ANNE, deuxième fille du prince Ivan, frère de Pierre le Grand, née l'an 1693, veuve, depuis le 21 janvier 1711, de Frédéric-Guillaume, duc de Curlande, fut élue par le haut-conseil pour succéder à Pierre II, préférablement à Catherine, sa sœur aînée, duchesse de Mecklenbourg, et à Pierre, encore enfant, né d'Anne, fille aînée de Pierre le Grand, et femme de Charles-Frédéric, duc de Holstein. Cette élection, contraire au testament si récent de l'impératrice Catherine, fut le fruit d'une intrigue menée par Vassili Loukitch Dolgorouki, qui avait remplacé Menzikof dans la faveur sous le dernier règne. Mais avant de notifier à la duchesse Anne son élection, l'assemblée dressa plusieurs articles, dont il fut résolu de lui faire promettre l'exécution. C'était autant de barrières que l'on mettait à l'exercice de sa puissance. Anne, à qui ces articles furent portés en Curlande par Dolgorouki et deux autres députés, promit tout, bien résolue de rompre les chaînes qu'on lui donnait, lorsqu'elle serait placée sur le trône. C'est ce qu'elle ne manqua point d'effectuer. Encouragée par le chancelier Osterman, qui, sous prétexte d'une maladie, s'était absenté de l'assemblée, elle déchira publiquement l'écrit qu'on l'avait obligée de signer,

comme une surprise faite à sa religion, et une atteinte portée à ses droits les plus légitimes par une cabale contre le vœu de la nation. La faction d'Osterman, composée de tous les ennemis des Dolgorouki, applaudit à cette réclamation, et entraîna les suffrages du public. Les Dolgorouki furent arrêtés sur plusieurs accusations assez vagues, et dispersés en différents endroits de la Sibérie (1). Une des conditions apposées à l'élection d'Anne, était qu'elle n'appellerait point, de Curlande en Russie, Biren, dit Biron, son favori. Elle fit le contraire, et Biren, établi à la cour de Pétersbourg, y devint plus puissant qu'il ne l'avait été à celle de Mittau. Par son impulsion, l'impératrice, qui n'avait pas envie de se remarier, pourvut à son successeur, l'an 1731, en adoptant sa nièce, fille de Charles, duc de Mecklenbourg-Schwerin, et de sa sœur Catherine Ivanowna; en lui faisant embrasser la religion russe, condition essentielle de son adoption, elle changea son nom de Catherine en celui d'Anne (2). La jeune princesse épousa, non le 14 juillet 1733, comme le marque constamment l'almanach royal, mais le 15 juillet 1739 (*Gazette de France*), Antoine Ulric de Bevern.

Le trône de Pologne étant venu à vaquer le 1er. et non le 11 février 1733, l'impératrice Anne se déclara pour le fils du monarque défunt, contre Stanislas Leczinski, que la diète avait

---

(1) Le chef de cette famille fut relégué dans un endroit voisin de celui où résidaient le fils et la fille de Menzikof qu'il avait supplanté. Ces deux enfants, après la mort de leur père, avaient obtenu la permission d'aller le dimanche à la ville pour y assister au service divin, mais non pas ensemble : l'un y allait un dimanche, et l'autre le dimanche suivant. « Un jour que la fille revenait, elle s'entendit appeler » par un paysan qui avait la tête à la lucarne d'une cabane, et elle re» connut avec la plus grande surprise que ce paysan était Dolgorouki, » la cause du malheur de sa famille, et victime à son tour des intrigues » de cour. Elle vint apprendre cette nouvelle là à son frère, qui ne vit » pas sans étonnement ce nouvel exemple du néant des grandeurs. Peu » de tems après, Menzikof et sa sœur, rappelés à Moskou par la cza» rine Anne, laissèrent à Dolgorouki leur cabane et se rendirent à la » cour. Le fils y fut capitaine des gardes, et reçut la cinquième partie » des biens de son père. La fille devint dame d'honneur de l'impéra» trice, et fut mariée avantageusement. » (N. D. H.)

(2) Rien n'est si souple, pour le changement de religion, parmi la haute noblesse d'Allemagne et du Nord, que les personnes nées hors de la communion romaine, lorsqu'un grand intérêt s'en mêle. C'est une réflexion du protestant la Beaumelle (*Mémoires de Maintenon*), justifiée par mille exemples auxquels on pourrait à peine en opposer un seul d'un catholique à qui l'appât même d'une couronne ait fait abandonner la religion de ses pères.

élu à l'unanimité, et parvint à le faire triompher de son rival. (Voyez *les rois de Pologne.*)

Les incursions que les Tartares de Crimée faisaient sur les terres de Russie, et l'asile que leur fournissait la ville d'Azoph dans leur retraite, firent revivre le regret qu'avait la cour de Pétersbourg, d'avoir cédé cette place aux Turcs. Le général Lasci, chargé d'en faire le siége, ouvrit la tranchée le 15 mai 1736; et, le 30 juin suivant, Azoph se rendit par capitulation. (*Journ. de Verdun.*) Ce siége ne dura donc pas six mois, comme quelques historiens l'avancent. Cette conquête n'empêcha pas néanmoins les Tartares d'entrer sur les terres des Cosaques, d'où ils emmenèrent captives jusqu'à mille familles. Le comte de Munich étant venu se présenter, le 2 juillet de l'année suivante, devant Oczakow, emporta la place d'assaut le 13 du même mois. Choczim ouvrit ses portes au même général, le 29 août 1739, après deux batailles qu'il gagna sur les Turcs, l'une sur les bords du Dniester, l'autre à Schavoutan. Yassi, capitale de Moldavie, lui envoya ses clefs le 14 du mois suivant; et, quatre jours après, les préliminaires de la paix furent signés par le comte et le visir. Il en coûta à la Russie la démolition d'Azoph, ce chef-d'œuvre d'architecture militaire, exécuté sous Pierre le Grand, et la Moldavie rentra sous la domination des Turcs.

Après avoir langui pendant huit ans dans l'exil, la maison des Dolgorouki croyait toucher au terme de ses malheurs. On s'attendait à les voir rétablis, lorsque tout-à-coup le knias Serge, ou Serguei, prince de cette maison, fut arrêté sur la fin d'octobre 1739, la veille de son départ pour aller résider à Londres, en qualité d'ambassadeur. Un ennemi secret venait de former de nouvelles accusations contre les Dolgorouki, aussi peu fondées que les précédentes, qu'elles donnèrent lieu de renouveler. Le résultat fut que les princes Ivan et Vassili, qui avaient joui sous le règne précédent de la plus grande faveur, périrent du supplice de la roue, deux autres furent écartelés, et d'autres eurent la tête tranchée. Ainsi l'une des plus anciennes maisons de Russie fut presque entièrement détruite; et tant de cruautés, dit M. Levesque, furent l'ouvrage du sanguinaire Biren. Peu de favoris ont plus abusé que lui de leur crédit. On compte plus de vingt mille objets de sa haine qu'il fit exiler en Sibérie. Ce parvenu s'étant fait élire duc de Curlande, en 1737, sans avoir pu se faire aggréger au corps de la noblesse de Russie, voulut étendre son despotisme au-delà du tombeau de sa protectrice. L'an 1740, la voyant attaquée d'une maladie mortelle, il l'engagea à se donner pour successeur, par testament du 16 octobre 1740, le prince Ivan, fils de sa nièce, Anne de Mecklenbourg, enfant d'environ deux mois,

et à le nommer lui-même régent pendant la minorité de ce prince. L'impératrice Anne mourut le 28 octobre suivant, dans la quarante-huitième année de son âge. Elle avait épousé, le 13 novembre 1710, Frédéric-Guillaume Kettler, duc de Curlande, mort sans enfants, le 21 janvier 1711. (Voyez *les ducs de Curlande.*)

Quoique la liberté de conscience fût permise aux étrangers en Russie, elle ne s'étendait pas aux sujets de cet empire, nés dans la religion grecque. Les rigueurs exercées contre quelques-uns de ceux-ci, pour l'avoir abandonnée, en sont la preuve. En voici un exemple. Le prince Galitzin avait embrassé, dans ses voyages, la communion du saint siége. « A son retour, il » fut condamné à être bouffon (de la cour), et il fut mis avec » les pages, quoiqu'il eût quarante ans. Sa femme mourut : » (l'impératrice) Anne le maria à une fille du peuple, et fit les » frais de la noce. C'était pendant l'hiver rigoureux de 1740, » dont on se souvient encore en Europe. On éleva un palais de » glace, où fut placée la couche nuptiale sur une couchette » aussi de glace. Tous les meubles, tous les ornements étaient » de glace, aussi bien que quatre canons et deux mortiers, qui » furent placés devant ce palais, et qui tirèrent plusieurs coups » sans crever. Les gouverneurs des différentes provinces de » l'empire, eurent ordre d'envoyer quelques personnes des » deux sexes de toutes les nations soumises à la Russie. Elles » furent habillées aux frais de la cour, suivant le costume de » leur pays, et firent le principal ornement de la fête. Le cor- » tège, composé de plus de trois cents personnes, passa devant le » palais de l'impératrice et dans les principales rues de la ville. » Les deux époux paraissaient les premiers, renfermés dans une » grande cage et portés sur un éléphant. Quelques-uns des » convives étaient portés par des chameaux ; les autres étaient » distribués deux à deux dans des traîneaux tirés par des rennes, » des bœufs, des chiens, des boucs, et même par des cochons. » Le dîner était préparé dans le manège de Biren, qui avait été » décoré pour cette fête. On servit à chaque nation des mets » de son pays. Le repas fut suivi d'un bal où chacun dansa la » danse de sa nation. Ensuite les deux époux furent conduits au » palais de glace, salués de l'artillerie d'une nouvelle espèce, qui » avait été construite pour eux, et couchés dans le lit glacé » qu'on leur avait préparé. Des sentinelles posées à la porte les » empêchèrent d'en sortir avant le jour. » (M. Lévesque.) C'est ainsi que le despotisme se jouait de l'humanité.

IVAN VI, ANTONOWITCH.

1740. IVAN, né le 23 août 1740, d'Antoine-Ulric de Bruns-

wick Bevern et d'Anne de Mecklenbourg, fut proclamé, le 29 octobre de la même année, empereur de Russie, en vertu du testament de l'impératrice Anne, et par ordre du duc de Biren, qui se fit reconnaître en même tems régent de l'empire. Le maréchal de Munich, qui jusqu'alors avait favorisé ses desseins, commença à prendre de la jalousie contre lui dès qu'il le vit revêtu de l'autorité suprême. Voyant la duchesse de Bevern, mère de l'empereur, et le duc, son époux, irrités des procédés hautains de Biren à leur égard et de ses menaces, il se concerte avec eux pour le perdre, et il y réussit. S'étant transporté avec une escorte, la nuit du 20 novembre, au palais du régent, il le fait enlever de force et conduire à Schlüsselbourg où il resta prisonnier jusqu'au mois de mai suivant, tandis que la duchesse de Bevern, qui s'était fait reconnaître grande-duchesse de Russie et régente, faisait instruire son procès. Convaincu de plusieurs violences atroces commises pendant son ministère sous le dernier règne, et durant le court espace de sa régence, il fut condamné à mort par arrêt du sénat, rendu le 6 février 1741; mais cette peine fut commuée en un exil en Sibérie. Sa chute fut un véritable sujet de triomphe pour ceux même qui s'étaient attachés à sa fortune.

L'exemple de Biren ne corrigea point l'auteur de sa disgrâce. Non moins ambitieux que lui, ni moins altier, Munich prétendit succéder à tous ses emplois et les exercer avec la même indépendance. La grande-duchesse crut sagement devoir les partager; et en accordant à Munich le titre de premier ministre, elle donna au grand-duc, son époux, la charge de généralissime de terre et de mer, qui livrait toutes les forces de l'état à celui qui en était revêtu. Le chancelier-comte Osterman, fils d'un pasteur luthérien de Westphalie, eut la direction des affaires du cabinet; et Golovkin, vice-chancelier, celle des affaires intérieures. Munich, réduit au département de la guerre, ne rabattit rien de son orgueil. Il se rendit odieux, par-là, non-seulement aux autres ministres, mais au grand-duc lui-même, avec lequel il voulait traiter d'égal. La guerre déclarée par la Suède à la Russie, à l'instigation de la France, le 4 août (et non le 24 juin) 1741, lui fournit l'occasion de déployer son habileté. L'armée russe, dont il donna le commandement au maréchal Lasci, fut victorieuse, le 3 (et non le 4) septembre suivant, à Villemanstrand.

Il se formait cependant, en secret, un parti en faveur de la princesse Elisabeth, fille de Pierre le Grand, qui aurait dû succéder à l'impératrice Anne, conformément au testament de l'impératrice Catherine I. L'indolente sécurité de la grande-duchesse et de son époux, qui furent avertis du complot,

ne leur permit pas de faire la recherche des conjurés. Ils dormaient tranquillement l'un et l'autre dans un même lit la nuit du 6 décembre 1741, lorsqu'ils furent enlevés avec le prince, leur fils, par trente soldats, à la tête desquels s'était mise Elisabeth. Cette révolution, préparée par M. de la Chetardie, ambassadeur de France, se fit sans effusion de sang et sans même avoir éprouvé la moindre opposition. La douceur du gouvernement de la grande-duchesse, lui méritait néanmoins des regrets.

ELISABETH PETROWNA.

1741. Elisabeth, deuxième fille de Pierre le Grand et de Catherine, née le 29 décembre 1710, fut proclamée impératrice, le 7 décembre, par les représentants de la nation, et reçut d'eux le serment de fidélité. La grande-duchesse et son époux, renvoyés d'abord en Allemagne, furent arrêtés sur la route de Riga, et renfermés dans la citadelle, où ils restèrent dix-huit mois. De là ils furent transférés à Raninbourg, où on les sépara d'Ivan, qui fut transporté à Schlüsselbourg. Eux-mêmes furent conduits ensuite à Kolmogori, dans une île de la Dwina, près de la mer Blanche, à moins de trois degrés du cercle polaire. (La grande-duchesse y mourut en couches en 1746, et son époux, en 1780.)

Les ministres Munich, Osterman, Golovkin, et deux autres, arrêtés le jour même de la révolution, furent exilés, par commutation de la peine de mort prononcée, le 29 janvier, contre eux (1), en différents endroits de la Sibérie. Munich occupa à Pelim, la maison dont il avait tracé le dessein pour Biren.

Elisabeth, après la cérémonie de son couronnement, faite à Moskou, par l'archevêque de Novogorod, le 7 (et non le 13) mai 1742, jugea à propos de rappeler Biren de son exil. La surprise de celui ci dut être grande et mêlée d'une joie maligne, lorsqu'en passant à Kasan, pour s'en revenir, il rencontra fortuitement les nouveaux exilés, ses ennemis, et surtout Munich qui allait prendre sa place.

Elisabeth, à son avénement au trône, avait jeté les yeux sur son neveu Charles-Pierre-Ulric de Holstein, pour en faire son héritier. Ce prince, s'étant rendu, le 16 février 1742, à Moskou, y fut déclaré, le 18 novembre suivant, après avoir embrassé la religion grecque, grand-duc de Russie, titre qui

---

(1) Parmi les griefs allégués contre Munich dans l'instruction de son procès, on l'accusait d'avoir fait périr beaucoup de monde dans ses expéditions. Il répondit : *On ne travaille pas le bois sans faire des copeaux.*

lui assurait la succession au trône. Le lendemain arrivèrent des ambassadeurs de Suède, pour lui offrir la couronne de ce royaume, de la part du roi Frédéric I et de la diète. Il la refusa. « Sa triste destinée le forçait, dit M. Lévesque, de régner » en Russie. » La guerre, cependant, continuait toujours entre ces deux puissances. Elle fut enfin terminée, l'an 1743, par le traité d'Abo, conclu par leurs plénipotentiaires le 27 juin, ratifié par la Russie le 14 août suivant, et trois jours après par la Suède.

Ce traité n'était pas encore conclu, lorsque la czarine découvrit une conspiration formée contre elle au milieu de sa cour. C'était le marquis de Rotta, envoyé pour lors de la reine de Hongrie à Berlin, après avoir été son ministre en Russie, qui dirigeait la trame. La dame Lapoukhin; son mari, commissaire-général de la marine; la dame Bestuchef, belle-sœur du chancelier; le chambellan Lilienfeldt et sa femme, étaient à la tête du parti. Ils furent surpris avant d'avoir un plan arrêté, et condamnés à l'exil en Sibérie, après avoir eu un bout de langue coupé et reçu le knout. Elisabeth, persuadée que le roi de Prusse était le chef muet des conjurés, embrassa, pour se venger, le parti de la cour de Vienne contre lui. Le feld-maréchal Apraxin, à la tête de l'armée russe, ayant pénétré, l'an 1757, dans la Prusse, après une longue et pénible marche, contraignit la ville de Memel, le 5 juillet, de capituler. Cette conquête fut suivie d'une victoire qu'il remporta, le 30 août, sur le feld-maréchal Lhévold, qui était venu l'attaquer près de Gross-Jagerndorff. On fut surpris de le voir, après ce double avantage, se replier vers la Pologne et la Curlande, pour y prendre des quartiers d'hiver. L'impératrice, l'ayant fait emprisonner à Narva, nomma des juges pour lui faire son procès. Il n'en vit pas la fin; une apoplexie l'emporta avant qu'il fût jugé. Le général Fermer, qui le remplaça, fit preuve d'habileté, le 22 janvier 1758, par la prise de Koenisberg et du fort de Pilau. S'étant ensuite rendu maître de Custrin, il défit, près de cette ville, l'armée prussienne, dans une bataille qui dura le 25 et 26 août. Le grand-duc, ami du roi de Prusse, ne voyait pas d'un œil satisfait les avantages que ce général remportait sur lui. Fermer s'en aperçut, et prétexta des infirmités pour obtenir sa retraite. Soltykof, qui prit ensuite le commandement, remporta, le 23 juillet 1759, une victoire signalée sur Vedel, général prussien, près de Zullichau, dans la Silésie, à une lieue de l'Oder. Les vainqueurs marcherent incontinent à Crossen, de là à Françfort-sur-l'Oder, dont ils s'emparèrent, et poussèrent leurs détachements jusqu'aux portes de Berlin. Le roi de Prusse, voulant effacer la

honte que venait de recevoir son général, attaque, le 12 août, à Cunersdorf, à deux lieues de Francfort, l'armée russe réunie aux Autrichiens commandés par Laudon et Haddick. Après un combat de huit heures, soutenu de part et d'autre avec tout l'acharnement imaginable, les Prussiens prennent la fuite, laissant huit mille hommes des leurs étendus sur le champ de bataille, et Soltykof est vainqueur d'un héros. La nouvelle de cette victoire, portée à Pétersbourg, valut à tout soldat russe, qui justifierait s'y être trouvé, l'exemption de toute corvée pour sa vie.

L'année 1760 procura de nouveaux succès aux Russes. Une de leurs divisions, commandée par le comte de Totleben, s'empara de Berlin le 9 octobre, fit la garnison prisonnière, mit la ville à contribution, et se retira. L'avantage que leur procura la campagne suivante, fut la conquête de Colberg, en Poméranie, qu'ils firent, sous les ordres du général Romanzof, le 28 décembre (n. st), après un siége d'environ six mois. La joie que répandit à Pétersbourg la nouvelle de cet événement, fut bientôt changée en deuil, par la mort de l'impératrice, arrivée le 5 janvier 1762 (n. st.), à l'âge de cinquante-ci un ans. Le gouvernement de cette princesse fit voir qu'elle avait hérité du génie de Pierre le Grand, comme de sa puissance. Elle y ajouta, comme sa mère, la clémence; vertu qui fut telle dans Élisabeth, que, pendant son règne, personne ne fut exécuté à mort, ainsi qu'elle en avait fait vœu en montant sur le trône; et cependant son règne est l'époque où les crimes commencèrent à devenir plus rares en Russie. Dans l'état le plus critique de sa dernière maladie, elle diminua l'impôt sur le sel, fit ouvrir les prisons à treize ou quatorze mille contrebandiers et à vingt-cinq mille débiteurs qui s'y trouvaient detenus, et ordonna même qu'on acquittât de ses fonds les dettes de ceux-ci, qui n'excéderaient pas la somme de deux mille cinq cents roubles.

PIERRE III, FEDOROWITCH.

1762. Charles-Pierre-Ulric, né, le 21 février 1728, de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Goltorp, et d'Anne Petrowna, fille aînée de Pierre le Grand et de Catherine, sa seconde femme, fut proclamé empereur de Russie, le 5 janvier 1762, immédiatement après la mort d'Élisabeth, sa tante. Cette princesse, en mourant, lui avait recommandé de remplir fidèlement les engagements qu'elle avait pris avec les puissances alliées. Il fit le contraire, abandonna le parti de la reine de Hongrie, fit la paix avec le roi de Prusse, et renvoya les prisonniers

faits sur lui, comblés de présents. Le dessein de ce prince était d'établir en Europe une paix générale, et de balancer le pacte de famille, de la maison de Bourbon, par une semblable alliance entre les trois branches souveraines de la maison de Holstein, qui régnaient en Suède, en Danemarck et en Russie : alliance à laquelle les rois d'Angleterre et de Prusse auraient été invités d'accéder. Il opposait ainsi toutes les forces du Nord à celles de l'Occident et du Midi. Ce projet, mêlé de quelques idées bizarres, ne détourna point son attention de l'intérieur de l'empire. Il se déclara le protecteur du commerce, en supprimant le droit de deux pour cent qu'on levait sur les marchandises venant de Perse, et sur celles qu'on apportait d'Archangel : la noblesse eut la liberté de voyager pour s'instruire, et de disposer de ses biens sans l'agrément du souverain ; la question fut supprimée dans les procès criminels ; on publia des lois pour modérer l'excès du luxe. En tout cela, Pierre III ne méritait que des éloges. Mais il s'attira le mépris de la nation par sa vie crapuleuse, la haine des troupes en voulant les assujétir à la discipline militaire des Prussiens qu'elles avaient vaincus, et l'aversion du clergé en confisquant ses biens, pour le réduire à de simples pensions. L'indifférence qu'il marquait ouvertement pour toute sorte de culte, donna même lieu de soupçonner qu'il voulait donner atteinte à la religion dominante. Enfin, le dessein qu'il laissa transpirer dans les fumées du vin, de faire casser son mariage, de déshériter son fils, et de se donner pour successeur le duc Georges-Louis de Holstein, son oncle, acheva d'indisposer contre lui tous les esprits. L'an 1762, une conjuration, à la tête de laquelle étaient des personnes du premier rang, éclate tout-à-coup, le 8 juillet (n. st.), dans Pétersbourg, et proclame l'impératrice Catherine unique souveraine de Russie. Pierre apprend cette révolution à Orienbaum, où il était occupé à faire construire un temple pour les Luthériens. Après avoir beaucoup hésité sur le parti qu'il doit prendre, il s'embarque pour Cronstadt ; mais le commandant, prévenu par les ordres de l'impératrice, menace de tirer sur lui. Il revient, et se laisse arrêter par un seul général. Conduit à Péterhof, il signe, dans les termes les plus bas et les plus lâches, sa renonciation à l'empire. On l'amène ensuite prisonnier au château de Czarko-zelo, où sept jours après (17 juillet), il meurt d'un accident hémorrhoïdal, suivant la déclaration que l'impératrice fit parvenir à toutes les cours.

CATHERINE II, ALEXEIEWNA.

1762. CATHERINE II (appelée à son baptême, Sophie-Au-

guste-Frédérique), née le 2 mai 1729, de Christian-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, et de Jeanne-Elisabeth de Holstein-Eutin, mariée, le 1er. septembre 1745, à Charles-Pierre-Ultric, duc de Holstein-Gottorp, et depuis empereur de Russie, est reconnue souveraine impératrice le 9 juillet 1762, et son fils unique, Paul Pétrowitch, né le 1er. octobre 1754, déclaré en même tems grand-duc et héritier présomptif du trône. Pendant les derniers troubles, on avait arrêté le duc Georges-Louis de Holstein. Dès qu'ils furent dissipés, Catherine le fit remettre en liberté, et lui donna de plus l'administration des états de Holstein. Biren ayant été rappelé de son exil par Pierre III, elle le rétablit dans son duché de Curlande, et écrivit, le 3 août (v. st.), une lettre, en sa faveur, au roi de Pologne, Auguste II, pour le remettre en possession de ses états. Charles, fils d'Auguste, était alors investi de ce duché. Il fut contraint, par son père, de le céder à ce rival. (Voyez *les ducs de Curlande.*) Le comte de Bestuchef, sur la fin du règne d'Elisabeth, avait été dépouillé de la charge du grand chancelier. La nouvelle impératrice, persuadée de son innocence, lui rendit cette dignité. Le 3 octobre (n. st.), elle se fit couronner solennellement à Moskou par l'archevêque de Novogorod.

Ivan VI, ce fils du prince de Brunsvick-Bevern, et d'Anne de Mecklenbourg, fait empereur, l'an 1740, à l'âge de deux mois, et déposé l'année suivante, vivait toujours renfermé dans la forteresse de Schlüsselbourg. Quoique élevé dans une profonde ignorance, et, à ce qu'on prétend, réduit presque à l'état d'imbécilité, c'était néanmoins un instrument propre à être mis en œuvre par des mécontents pour exciter une révolution. Le sort, toujours favorable à Catherine, la défit de cet épouvantail par l'extravagance la plus inconcevable d'un enfant perdu. Mirowitch (c'est le nom du sujet dont il s'agit), ukranien de naissance et sous-lieutenant d'infanterie, homme plongé dans la débauche et ruiné par la dissipation, conçoit le dessein, sans avoir jamais vu le prince Ivan, sans connoître ses dispositions, ni ses facultés naturelles, sans penser même à lui former un parti, conçoit, dis-je, le dessein de l'arracher de sa prison pour le porter sur le trône, comptant par-là parvenir à une haute fortune. Plein de cette idée plus que folle, il se rend à Schlüsselbourg, demande et obtient, malgré ses vices connus, le commandement de la garde qui se relevait chaque semaine. Le voilà donc en état d'agir. La nuit du 4 au 5 juillet (v. st.), 1764, à deux heures du matin, il éveille ses soldats, les range de front, et leur ordonne de charger à balles. Le commandant, au bruit qu'ils font, sort de son quartier, et en demande la raison à Mirowitch. Pour toute réponse, celui-ci lui décharge un coup de crosse de son fusil, et

le fait arrêter. Il attaque ensuite, à la tête de sa troupe, le petit nombre de soldats qui gardaient le prince ; mais il est repoussé. Furieux, il revient à la charge avec une pièce de canon qu'il avait fait amener d'un bastion. Le capitaine et son lieutenant, s'imaginant alors qu'on leur oppose une force insurmontable, quoiqu'aucun de leur troupe n'eût encore reçu la moindre blessure, prennent le parti de poignarder le prince qui leur est confié; et cela dans la crainte, ont-ils dit depuis, d'être punis comme traîtres, s'ils le laissaient prendre vif, et dans la vue des maux que sa délivrance attirerait sur la patrie. Mirowitch, à qui le cadavre sanglant est présenté, tombe, à cet aspect, de la fureur dans la pusillanimité, et ne fait aucun effort pour défendre sa liberté. Sa troupe, également consternée, rentre aussitôt dans le devoir. L'impératrice, instruite de cet événement en Livonie, où elle était pour lors, fait partir un lieutenant-général pour aller faire des informations sur les lieux. D'après son rapport, le sénat, les trois premières classes et les présidents de tous les colléges, condamnèrent, par un jugement solennel, qui fut exécuté, Mirowitch à perdre la tête sur un échafaud. Quelques-uns de ses complices subirent différentes punitions, et furent ensuite transportés sur les frontières de l'empire, pour y être incorporés à des régiments qui s'y trouvaient en garnison.

Assurée de la paix intérieure de l'empire, Catherine tourna son attention sur les troubles dont la Pologne était agitée pour l'élection d'un nouveau roi. Déjà l'étendard de la guerre civile y était déployé. Le prince Radziwill ayant rassemblé sous ses ordres un corps de six mille hommes, la noblesse de Lithuanie forma une confédération, et appela l'impératrice de Russie à son secours. Catherine n'hésita point à se rendre à ses vœux qu'elle avait elle-même inspirés. Bientôt la Pologne se trouve inondée de troupes russes. Le but de l'impératrice et du roi de Prusse, liés ensemble par un traité d'alliance défensive, conclu le 13 avril 1764, était d'obliger les Polonais à prendre un roi dans la nation, au préjudice de la liberté que les constitutions de l'état leur donnaient de choisir un souverain à leur gré, soit un piast, ou naturel du pays, soit un étranger de quelque nation qu'il fût. Ce parti prevalut après quelques combats; et Stanislas Poniatowski, que portaient les deux puissances alliées, fut élu roi de Pologne, le 6 septembre 1764. On s'attendait, qu'ainsi satisfaite, l'impératrice retirerait ses troupes de la Pologne. Mais l'affaire des *Dissidents* et le démembrement de la Pologne, qu'elle méditait dès-lors, l'engagèrent à les y laisser, et même à les augmenter, pendant le cours de neuf années, pour tenir la nation dans le respect, et l'amener par la contrainte au but qu'elle s'était proposé ; poli-

tique plus adroite qu'équitable, qui, soutenue par la reine de Hongrie et le roi de Prusse, enleva, l'an 1773, à la Pologne, comme on l'a déjà dit ci-devant et comme on le répétera encore ci-après, plus d'un tiers de son étendue, que partagèrent entre elles ces trois puissances. (*Voy.* Stanislas-Auguste, *roi de Pologne.*)

La cour ottomane n'avait pas vu sans intérêt pour la Pologne, les violences qu'y exerçaient les troupes russes. Les confédérés ayant imploré sa protection, elle avait ouvert un asile dans ses états à ceux qui s'y étaient réfugiés. Mais ils y avaient été plus d'une fois poursuivis par les oppresseurs de leur liberté. Le grand-seigneur, irrité de cette violation du droit des gens, fit enfermer, l'an 1768, le ministre de Russie dans le château des sept tours. C'est la manière, comme l'on sait, en Turquie de déclarer la guerre. Un manifeste, que la Russie ne laissa pas sans réponse, vint à l'appui de cette brusque déclaration. On fait, de part et d'autre, les plus formidables apprêts pour attaquer et pour se défendre : mais le succès couronna presque toujours les entreprises des Russes. Leurs premières opérations furent contre Azoph, place démantelée en vertu du traité de 1739, dont la conquête, faite sans efforts, au mois d'avril 1769, rendit très-difficile aux Turcs l'entrée de la Russie par la mer Noire. Une puissante armée des Russes, sous les ordres du prince Galitzin, vint ensuite assiéger Choczim, place forte, appartenante aux Turcs, sur les frontières de la Moldavie. Le siége, long et meurtrier, donna lieu à plusieurs actions entre les deux armées ennemies. Le 13 juillet, celle du séraskier de Romélie fut obligée de prendre la fuite devant les Russes. Malgré cet avantage, ceux-ci se voyaient à la veille d'échouer dans leur entreprise, lorsqu'un événement imprévu changea tout-à-coup la face des affaires. L'armée du grand-visir, qui marchait au secours de la ville assiégée, entreprit, le 17 juillet de passer le Dniester sur un pont de bateaux, pour en venir aux mains avec les Russes. Le pont s'étant rompu par l'effet d'une crue subite des eaux du fleuve, les Russes profitèrent de l'occasion pour tomber sur ce corps isolé qu'ils taillèrent en pièces. Consternée de ce revers, la garnison de Choczim évacue la place, qui tombe, après sa retraite, au pouvoir de l'ennemi. On vit dans le mois suivant avec étonnement, ce qui ne s'était pas encore vu, une flotte russe partir du fond du golfe de Finlande pour aller attaquer le turc dans la Méditerranée, où jamais vaisseau de cette nation n'avait osé pénétrer. Arrivée au port de Copenhague, elle en partit, le 10 septembre, pour continuer sa route par l'Océan. Après avoir passé le détroit de Gibraltar, elle alla relâcher à Port-Mahon, où elle

passa l'hiver. Ayant remis à la voile au commencement de février 1770, elle cingla vers la Morée. Mais une tempête, dont elle fut accueillie, obligea la plus grande partie de ses vaisseaux de se refugier en différentes parties de l'Italie, de la Sicile et de la Sardaigne. Le comte Orlof, commandant en chef de tout l'armement, parvint cependant le dernier jour de février, avec trois vaisseaux de ligne, au cap Matapan, l'ancien promontoire de Tenare, à l'extrémité méridionale de la Morée. Cet amiral ayant débarqué ses troupes de terre à Maina, non loin du Cap, et à cinquante milles de Misitra, l'ancienne Sparte, les Mainotes, issus des Lacédémoniens, prennent sur-le-champ les armes, et viennent par milliers se joindre aux Russes. Une foule d'autres grecs ne tardèrent pas à suivre cet exemple. Toute la Morée est en mouvement. Les vaisseaux russes, que la tempête avait dispersés, ayant ensuite débarqué à différents points, les Turcs se trouvèrent investis dans toutes les îles de l'Archipel. Les Grecs, se livrant à toute la fureur de la vengeance, massacrent tous les ottomans qui tombent entre leurs mains. Ceux-ci leur rendaient la pareille partout où ils se trouvaient les plus forts. Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces horreurs, ni des combats qui se donnèrent entre les armées ennemies, soit sur terre, soit sur mer. Le plus mémorable de ces exploits fut le suivant. Tandis que le bacha de Bosnie défendait la Morée contre les Russes avec des succès variés, leur flotte, commandée par l'amiral Spiridof, fut renforcée vers le milieu d'avril par l'escadre du contre-amiral Elphinston, qui arriva d'Angleterre (c'était un officier anglais qui s'était mis au service de la Russie.) Après quelques avantages remportés sur les Turcs, ils les poursuivirent dans l'Archipel où ils s'étaient retirés. Les deux flottes se trouvèrent en présence, le 5 juillet, dans le canal de Scio. Les Turcs, supérieurs en force, étaient couverts par des îles et par les rochers du continent. Cependant l'amiral russe ne craignit pas d'attaquer le capitan-pacha, montant la Sultane de quatre-vingt-dix canons. Les deux vaisseaux s'accrochent : les Russes couvrent de grenades le bâtiment turc et y mettent le feu; mais atteints eux-mêmes par l'incendie qu'ils ont allumé, et enveloppés dans le désastre de l'ennemi, ils ne peuvent se détacher, et les deux bâtiments sautent à la fois. Il ne se sauva de part et d'autre que les commandants et les principaux officiers. La destruction effrayante de ces deux vaisseaux, et le danger de ceux qui les avoisinaient, suspendirent un moment la fureur de l'action. Elle recommença ensuite et ne finit qu'avec le jour. Les Turcs gagnèrent alors une petite baie où leurs vaisseaux se trouvèrent si resserrés, qu'ils ne purent la plupart manœuvrer. La flotte russe environne l'em-

bouchure du havre, et deux officiers anglais, le commodore Greig et le lieutenant Dugdale, ayant attaqué l'ennemi vers minuit, le premier avec quatre vaisseaux et deux frégates, le second avec des brûlots qu'il conduisait, vinrent à bout de réduire en cendres la flotte ottomane, après un combat de six heures.

Ce succès inespéré rendit les Russes maîtres de la mer. Ayant ensuite bloqué le détroit des Dardanelles, ils interceptèrent et ruinèrent par là tout le commerce du Levant. Ils auraient forcé le passage et pénétré dans la Propontide, sans l'habileté d'un ingénieur français, le baron de Tott, qui les arrêta. Chargé par la Porte de pourvoir à la défense du détroit, et de mettre les châteaux à l'abri de toute insulte, il s'acquitta si bien de cette commission difficile, qu'aux approches de l'hiver les flottes russes abandonnèrent leur station près des Dardanelles. Telles furent en abrégé les opérations des Russes au midi de l'empire ottoman dans le cours de l'an 1770. Ils n'avaient pas ouvert avec un égal succès la même campagne au-delà du Danube. Obligés, le 25 mars, d'évacuer Bucharest, capitale de la Valachie, ils avaient ensuite abandonné la partie de la Moldavie située sur la rive droite du Pruth. Mais la fortune ayant changé tout-à-coup, un corps nombreux de turcs et de tartares fut battu, le 18 juillet, par le comte Romanzof. Le même général eut un nouveau succès encore plus brillant le 1er. août. Il mit en déroute, sur les bords du Danube, l'armée du grand-visir, forte de cent cinquante mille hommes, et se rendit maître d'Ismaïlof. Son exemple piqua d'émulation ses collègues dans le commandement. Le comte Panin emporta d'assaut, le 27 septembre, la ville et le château de Bender, et peu de jours après le comte de Tottleben assaillit, avec le même bonheur, l'importante ville de Kutatis, capitale du petit royaume d'Imerète, situé entre le Caucase, la mer Noire, la province de Guriel et la Géorgie.

Le prince Dolgorouki se couvrit de gloire, l'an 1771, par la conquête qu'il fit de la Crimée en moins d'un mois, à commencer du 25 juin, jour auquel il commença l'attaque des lignes de Précop, qui passaient pour imprenables, et que le khan Selim-Guerai défendait à la tête de cinquante mille tartares et de sept mille turcs. Le khan, désespéré de ce revers, en mourut de regret, peu de tems après, à Constantinople, où il s'était retiré.

L'expédition navale des Russes ne produisit rien d'intéressant en 1771, et à en juger par les effets ce ne fut qu'une guerre de pirates. Elle acheva de ruiner le commerce du Levant, et ne fut pas moins funeste aux Chrétiens qu'aux Ottomans. La peste,

qui infecta ceux-ci, se communiqua aux Russes qui la portèrent dans leur patrie où elle fit de grands ravages, sur-tout à Moskou. Des imposteurs fanatiques de cette ville avaient persuadé au peuple que l'image d'un certain saint guérissait les pestiférés, et préservait de la contagion ceux qui ne l'avaient pas encore contractée. Aussitôt on vit se rassembler autour de l'image et sains et malades en si grande foule que plusieurs y furent écrasés. Les pestiférés communiquèrent leur mal à ceux qui ne l'avaient pas, tandis que les uns et les autres versaient leurs offrandes dans un tronc que les imposteurs avaient placé devant l'image. Ambroise, archevêque de Moskou, voulant arrêter cet abus, fit enlever l'image et sceller le tronc. Le peuple en fureur court au palais du prelat, et de là dans un monastère où il s'était réfugié. Il l'arrache de l'autel, qu'il tenait embrassé, et le massacre. Un corps de troupes, arrivé trop tard, fait feu sur ces forcenés, et en tue un grand nombre; d'autres furent pris vifs, et condamnés à différentes peines.

Les campagnes de 1772 et de 1773 se passèrent en guerres de chicane et en négociations pour la paix entre les Russes et les Turcs. On tint, l'an 1772, à Foczani, dans la Valachie, à seize milles de Bucharest, un premier congrès où les ministres de Russie étalèrent autant de faste que les Turcs montrèrent de simplicité. Le comte Orlof, chef des commissaires de Russie, y parut tout resplendissant de pierreries, faisant ostentation de ses plaques et de ses cordons. Osman Effendi, du côte des Turcs, avait un doliman de camelot verd, bordé d'hermine, et rien ne le distinguait des autres commissaires ottomans qu'une canne à pomme d'or. Les conférences s'ouvrirent le 15 juillet et finirent au mois de septembre sans qu'on pût rien terminer. Elles se renouèrent avec aussi peu de fruit, le 29 octobre suivant, à Bucharest, entre le reis Effendi pour les Turcs, et M. Obrescof, plénipotentiaire de Russie.

Le grand-seigneur Mustapha III étant mort le 21 janvier 1774, son successeur Abdoul Ahmid, résolu de continuer la guerre, fit l'armement le plus considérable dont la révolte de Pugatcheu lui semblait assurer le succès. Ce rebelle était un cosaque du Don, qui, sans avoir aucune ressemblance avec le feu czar Pierre III, ose se donner pour ce prince, disant qu'il n'était pas mort, comme le bruit en avait couru, mais qu'il s'était retiré dans un ermitage. Ayant persuadé ce conte absurde aux Tartares du royaume de Kasan, il eut bientôt une multitude infinie de sectateurs, et entr'autres plusieurs nobles du gouvernement d'Orenbourg et des pays voisins. La sédition qu'il excita parut si sérieuse à la cour de Pétersbourg, qu'elle

publia, le 23 décembre 1773, un manifeste contre cet imposteur et ses adhérents, et fit marcher le général Bibikof, avec un corps de troupes contre ces fanatiques. Malgré les défaites sans nombre qu'essuya le parti de Pugatcheu, la révolte ne fit qu'augmenter. En vain la cour fit-elle promettre par Bibikof cent mille roubles (450 mille livres), avec tous les ordres de chevalerie, à celui qui livrerait mort ou vif l'imposteur: il ne se trouva pas un seul homme parmi les Tartares, tout barbares qu'ils étaient, qui voulût mériter de si grandes récompenses par une perfidie. Mais ces sentiments d'honneur ne furent pas à l'épreuve des frayeurs de la mort. Des cosaques du Jaïk, faits prisonniers, le 25 août, dans un combat où les séditieux furent entièrement défaits par les troupes du comte Panin, offrirent de découvrir Pugatcheu, qui s'était sauvé avec cent hommes, et de l'amener en vie au général, si on voulait leur accorder leur pardon. L'offre ayant été acceptée, la condition fut remplie, et Pugatcheu fut remis, dans le mois de septembre 1774, entre les mains du général russe qui le fit conduire dans une cage de fer à Moskou. Il y expia sur la roue sa rébellion et les cruautés inouies qu'il avait exercées contre les nobles qui étaient tombés entre ses mains.

Revenons à la guerre contre les Turcs. Le feld-maréchal Romanzof, chargé de la campagne de 1774, ayant reçu un renfort de dix mille hommes, fit ses dispositions pour le passage du Danube. Le comte Soltykof, fils du vainqueur de Frédéric, débarqua le premier avec sa division, près de Tutukai, la nuit du 16 au 17 juin, malgré la résistance très-forte que lui opposèrent les Turcs sur le fleuve et à terre. Les généraux Kamenski et Souwarow passèrent également à la tête de leurs divisions. Ils furent suivis, quatre jours après, par Romanzof avec le reste de l'armée. Soltykof ayant été vivement attaqué, le 20 juin, par le pacha de Rusziek, les Turcs furent obligés d'abandonner le champ de bataille, après avoir fait des prodiges de valeur pendant plusieurs heures. Ce fut la dernière journée où ils donnèrent des preuves de vigueur. Le même jour, le reis effendi ayant marché pour arrêter les généraux Kamenski et Souwarow, est défait sans coup férir; ses troupes, à la vue de l'ennemi, ayant abandonné lâchement leurs drapeaux, pour s'en fuir chacun de son côté, de peur d'être pris. Tout le camp turc, avec une très-belle artillerie de bronze, fondue sous la direction du chevalier de Tott, fut la récompense de cette victoire, qui coûta si peu. Dès ce moment le désordre et la mutinerie se mit parmi les armées ottomanes: elles refusèrent l'obéissance aux officiers qu'elles pillèrent et massacrèrent. On fait état de cent quarante mille hommes qui, ayant déserté,

se retirèrent vers l'Hellespont, marquant leur route par toute sorte d'horreurs. Le visir, investi dans son camp de Schumla par Romanzof, se vit obligé de demander la paix et de souscrire, le 26 juillet 1774, aux articles que ce général lui prescrivit dans un nouveau congrès. Ils furent plus modérés que la Porte, dans la détresse où elle se trouvait, n'avait lieu de l'espérer : aussi le grand-seigneur et le divan n'hésitèrent-ils point à les ratifier. La cour de Pétersbourg rendit toutes les conquêtes qu'elle avait faites pendant la guerre, à l'exception d'Azoph et de Taganrok. Mais elle se fit accorder la liberté de naviguer sur toutes les mers dominées par le Turc, et le passage des Dardanelles, avec tous les privilèges et toutes les immunités dont jouissent les nations les plus favorisées de la Porte ottomane. L'indépendance de la Crimée et des hordes qui en relèvent, fut encore une des clauses du traité.

La guerre de l'impératrice de Russie avec les Turcs ne l'avait pas obligée de rappeler les troupes qu'elle avait en Pologne. On s'attendait qu'elles allaient évacuer ce pays, lorsqu'en 1772, on vit arriver, en ce royaume, les troupes de la reine de Hongrie et du roi de Prusse, non pour les contraindre à désemparer, mais pour les renforcer. Ce fut alors que chacune des trois couronnes de Vienne, de Pétersbourg et de Berlin, fit connaître les prétentions qu'elle formait sur différentes portions de la Pologne. Abandonnés des puissances alliées et garantes de leurs droits, les infortunés Polonais ne purent que se soumettre. « Le » roi, la diète, rien n'osa résister, et la république ravagée, » ensanglantée depuis tant d'années, perdit en 1773 plus d'un » tiers de ses domaines, et ne put encore obtenir le repos au » prix de tant de sacrifices. Les provinces qui composent au» jourd'hui les gouvernements de Polotsk et de Mohilow devin» rent le partage de la Russie. » (M. Lévesque.)

Tandis que Catherine II était le plus occupée à défendre ses états et à les agrandir, elle donnait ses soins pour les policer et les enrichir par de sages réformes et d'utiles institutions. Il n'était aucun pays en Europe où les lois fussent plus incertaines, plus embrouillées qu'en Russie. Les tribunaux y jugeaient sans régle et par conséquent sans équité. Le pouvoir des juges étant arbitraire et sans bornes, ils faisaient, à leur seule volonté, donner la question, ou exilaient en Sibérie. Catherine s'occupa sérieusement de remédier à ces abus. Dès l'an 1767, elle publia des instructions pour la confection d'un nouveau code, qui font encore l'admiration des légistes. Elle établit dans le ministère de la justice diverses cours, ou conseils spéciaux, qui, n'ayant à prononcer chacun que sur un seul genre d'affaires, suivirent dès-lors une jurisprudence plus uniforme

et plus régulière. Toutes les provinces de la Russie, et même les nations barbares qui vivent dans les parties les plus reculées de ce vaste empire, eurent ordre d'envoyer des députés à Moskou pour présenter leurs idées sur les lois qui leur étaient les plus propres. Catherine se rendit elle-même dans cette capitale. L'ouverture des états se fit avec une pompe extraordinaire. C'était un spectacle intéressant et nouveau de voir des députés de peuples nombreux, si différents par leurs mœurs, leur costume, leur langage, étonnés de se trouver ensemble pour discuter leurs lois, eux qui jusqu'alors n'avaient su qu'obéir aux volontés d'un maître que souvent ils ne connaissaient pas. L'impératrice s'était fait ménager, dans la salle, une tribune d'où, sans être aperçue, elle pouvait tout voir et tout entendre. On commença par lire les instructions traduites en langue russe, dont l'original écrit en français, et presque tout entier de la main de Catherine, a été déposé dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg. Les applaudissements en interrompirent souvent la lecture. Les seuls députés des Samoyèdes osèrent rester sans marque d'admiration. L'un d'eux même prit la parole et dit : « Nous sommes simples et justes; nous faisons paître » tranquillement nos rennes; nous n'avons pas besoin d'un code » nouveau ; mais faites pour les Russes, nos voisins, et pour » les gouverneurs que vous nous envoyez, des lois qui arrêtent » leurs brigandages. » D'autres séances ne furent pas aussi tranquilles. On avait parlé de donner la liberté aux paysans : ceux-ci commençaient à se rassembler. Des députés ayant laissé entrevoir des idées funestes au pouvoir absolu, l'impératrice se hâta de dissoudre les états. Avant leur séparation, ils décernèrent à cette princesse le titre de *Grande* et de *Mère de la Patrie*. Elle fit distribuer à chacun des députés une médaille d'or, destinée à transmettre à la postérité le motif qui les avait fait rassembler, et s'empressa d'adresser son nouveau code à la plupart des souverains. « Sémiramis (écrivait à cette occasion le roi de Prusse » au comte de Solms) commanda des armées; Elisabeth d'An» gleterre est comptée au nombre des grands politiques; Marie» Thérèse d'Autriche a montré beaucoup d'intrépidité à son » avénement au trône ; mais aucune femme n'avait encore » été législatrice. Cette gloire était réservée à l'impératrice de » Russie. » Après ce travail important, Catherine en ordonna un autre non moins utile : ce fut de faire voyager plusieurs savants dans l'intérieur de ses vastes états, à peine connus, pour en observer la position, les productions, les ressources. Pallas et Folk parcoururent les rives du Wolga, et parvinrent jusqu'à Kasan ; Gmélin et Guldenstedt visitèrent les bords du Tanaïs jusqu'au Borysthène, et toutes les contrées qui s'étendent depuis

Astracan jusqu'aux frontières de la Perse. Blaumayer fut chargé de vérifier les découvertes déjà faites dans l'archipel du Nord, et d'en tenter de nouvelles; Valchen-Stedz pénétra dans les gorges du Caucase; Billings, assisté de Hall, de Bering et du fameux mécanicien Edwards, parcourut l'Océan oriental jusqu'aux côtes du Japon. Pallas, dans son voyage, avait recueilli beaucoup d'objets d'histoire naturelle qui formait un cabinet précieux; l'impératrice en ordonna l'acquisition. L'académie de Pétersbourg obtint de nouveaux priviléges; et celle des arts reçut un plus grand nombre d'élèves. Catherine, par son exemple, fit adopter l'inoculation dans ses états : elle invita le grand-duc à l'imiter. Une peste affreuse, qui emporta cent mille habitants à Moskou, et menaçait de ravir le reste, fut arrêtée dans son invasion. Dans le même tems, l'un des plus beaux diamants de l'univers fut acquis par Catherine, d'un grec qui, après l'avoir apporté d'Ispahan, l'avait déposé à la banque d'Amsterdam. Elle le paya 100,000 livres sterlings, et assura en outre au vendeur une pension de quatre mille roubles. La fameuse statue de Pierre I[er]. fut inaugurée; un immense rocher brut, transporté avec les plus grands frais des marais de la Carélie à Pétersbourg, lui servit de piédestal. En même tems l'impératrice recevait à sa cour le roi de Suède, l'empereur Joseph II, le prince héréditaire de Prusse; elle accueillait Diderot, et le faisait asseoir à côté d'elle. Des banques publiques étaient ouvertes à Pétersbourg pour les nobles et les marchands, et à Tobolsk pour donner plus d'activité au commerce de la Sibérie. Catherine n'épargnait rien pour la splendeur de la manufacture d'acier de Toula, dont les ouvrages rivalisent de perfection avec ceux d'Angleterre. Elle favorisait les tanneries, les fabriques de fil d'or et d'argent, les fonderies de caractères d'imprimerie; faisait planter le mûrier dans l'Ukraine, et y naturalisait le ver à soie. Pour bannir l'oisiveté, elle établit, en 1782, des courtiers à qui pouvaient s'adresser tous les jours, à une heure indiquée, tous ceux qui demandaient de l'occupation ou des ouvriers, et une maison de travail à Pétersbourg, pour renfermer les paresseux et les mendiants valides; elle affranchit de la capitation ceux qui se livraient au négoce, et les exempta de tirer au sort pour le recrutement de la marine et de l'armée. Elle calma les Tartares Baschkirs qui s'étaient révoltés, et menaçaient de quitter son empire, comme avaient fait les Tourgouts qui, pour éviter les vexations des gouverneurs russes, étaient allés se réfugier en Chine. Elle accorda de grands secours pour rétablir la ville de Twer, presqu'entièrement consumée par un incendie; elle fonda, en 1778, celle de Kherson, sur les bords du Niéper, au-dessus de l'embouchure du Bogh; peu de tems après on y vit

plus de quarante mille habitants, et il sortait de ses chantiers des vaisseaux marchands et de guerre qui devinrent l'effroi des Ottomans. Le commerce, dans la mer Caspienne et avec la Perse fut favorisé. Malgré les obstacles du khan Mahmed, les navires russes allèrent échanger leur fer, leur acier, leurs fourrures contre la soie et le coton de Guilan, les tapis de Perse, le schamaï et le lorsas, poissons excellents, et les chiens de mer, dont les Moscovites vendent la peau aux Anglais, et dont ils emploient la graisse à faire du savon. Le commerce avec la Chine ne reçut pas de moindres encouragements. En 1653, des sibériens et des boukares avaient formé des caravanes qui, traversant la Tartarie Chinoise, allaient trafiquer jusqu'à Pékin. Elles y portaient des fourrures, et recevaient en échange de l'or, des pierreries, du thé, des porcelaines; mais ce négoce avait été interrompu. Catherine le ranima. Elle écrivit à l'empereur de la Chine, qui consentit à faire de la petite ville de Kiachta le rendez-vous des marchands russes et chinois. Pour faciliter cette communication, l'impératrice fit partir pour Pékin plusieurs jeunes gens chargés d'étudier la langue et les usages de la Chine. Les établissements de la Russie dans plusieurs îles de l'archipel du Nord la rapprochèrent du Japon; Catherine conçut le dessein d'ouvrir une branche de commerce avec cet empire, et accueillit un jeune japonais, jeté par la tempête sur l'île de Cuivre, lequel lui fut amené à Pétersbourg par le docteur Laxmann, et à qui elle donna des maîtres de langues russe et tartare, pour qu'il pût servir d'interprête aux deux nations. D'un autre côté, elle s'empressa de seconder l'empereur, qui désirait la libre navigation de l'Escaut, et de favoriser les voyages dans la mer du Nord pour y tenter le passage aux Indes. Enfin, un immense canal fut commencé par ses ordres pour ouvrir une communication intérieure aux vastes contrées situées entre la Baltique et la mer Caspienne. L'instruction de ses sujets ne fut pas moins l'objet des soins de Catherine. Une commission d'enseignement fut établie; non-seulement toutes les villes eurent des maisons d'éducation, mais les campagnes obtinrent des écoles normales sur le plan de celles d'Allemagne, et celle des cinq cents demoiselles russes, fondée dans le faubourg de Saint-Alexandre-Newski, reçut un revenu fixe et annuel. La maison des cadets de terre lui dut son extension. Sept cents jeunes russes y reçoivent tous les principes de l'art militaire, et ne peuvent quitter l'établissement que leur instruction ne soit terminée et complète. Catherine établit encore, 1°, une maison pour six cadets de la marine, qui font chaque année une campagne sur la mer Baltique, et sont sous la direction spéciale d'un amiral; 2°. une autre pour quatre cent soixante jeunes

russes destinés au génie ou à l'artillerie ; 3°. une pour deux cents élèves grecs, albaniens, italiens ou moscovites, auxquels on enseigne la plupart des langues étrangères, et qui, après leurs cours, entrent dans le militaire, ou deviennent interprêtes au service de Russie ; 4°. trois écoles de médecine et de chirurgie, une école pratique d'accouchement, une autre de clinique ; 5°. une école des mines pour soixante élèves instruits aux frais du gouvernement ; 6°. une pour les beaux-arts ; 7°. une autre spécialement consacrée à l'art théâtral ; 8°. enfin une école de navigation, où soixante-cinq élèves apprennent l'hydrographie, l'astronomie, l'architecture navale et la langue anglaise. Catherine, sachant que les peuples de la Russie-Blanche montraient beaucoup d'attachement pour les Jésuites, fonda un séminaire pour cet ordre éteint, et demanda que la cour de Rome le rétablît dans ses états. Pour récompenser le courage et les actions utiles à la pàtrie, elle institua divers ordres de chevalerie ; celui de Saint-Georges, en faveur des généraux qui, commandant une armée en chef, auront gagné une bataille ; celui de Saint-Wolodimir, pour ceux qui auront bien servi l'état dans quelque emploi civil.

Au milieu de ces nombreux détails d'un gouvernement immense, Catherine pacifia l'Autriche et la Prusse, qui se disputaient l'électorat de Bavière. Dans la guerre entre les Etats-Unis, la France et l'Angleterre, elle conçut et exécuta le plan de mettre les autres états à l'abri des atteintes hostiles, et de faire respecter leurs pavillons, par une confédération de la Russie, du Danemarck, de la Suède, de la Prusse, de l'Autriche et du Portugal. On appela cette confédération *la Neutralité armée*. Les Hollandais ayant hésité à s'y réunir, l'Angleterre leur déclara la guerre ; mais la médiation de Catherine la termina. C'est alors qu'elle voulut exécuter le projet, qui, depuis long-tems, occupait son esprit, de chasser le turc de l'Europe, et de se faire couronner impératrice d'Orient à Constantinople. Joseph II devait entrer dans son plan ; elle le pria d'en venir conférer avec elle, soit à Mohilow, ville de Lithuanie, où elle arriva le 30 mai 1780, soit à Moskou, où l'empereur fut reçu avec une extrême magnificence. Dans leurs entretiens l'attaque des Ottomans fut concertée, ainsi que le partage de leurs dépouilles. Catherine commença, en 1783, à déposer Sahim-Ghérai, khan de la Crimée, et à s'emparer de cette péninsule de l'île de Taman et de tout le Kuban. Elle restitua alors à ces contrées leurs anciens noms ; la Crimée reprit celui de Tauride, le Kuban celui de département du Caucase. Trente mille tartares périrent dans cette conquête, soixante mille zaporaviens furent enlevés à leur pays et conduits sur les côtes de

la mer d'Azoph et de la mer Noire, où cette colonie fournit aujourd'hui des matelots aux escadres russes dans ces mers. En 1787, le 18 janvier, Catherine part de Pétersbourg pour visiter ces immenses contrées, avec une suite brillante et nombreuse. De distance en distance on avait ordre d'allumer de grands feux pour marquer son passage. Toutes les maisons où elle s'arrêta furent réparées ou bâties exprès pour la recevoir, et meublées à neuf. Après un mois de route rapide, l'impératrice arriva à Kief, où les princes et nobles polonais vinrent l'accueillir. Des rochers gênaient la navigation du Niéper, on les brisa, et le fleuve reçut cinquante galères magnifiquement préparées pour porter Catherine et sa suite. A Kaniow, le roi de Pologne, voyageant sous son ancien nom de Poniatowski, vient à sa rencontre; il se retira satisfait de l'avoir vue, après avoir reçu d'elle la décoration de l'ordre de Saint-André. Quelques jours après, l'empereur Joseph II la rejoignit à Kaïdek, et l'accompagna dans une grande partie de son voyage. Arrivée à Kherson, Catherine reçut les hommages de ses sujets. Là, elle vit lancer à l'eau un vaisseau de soixante-six canons et une frégate de quarante. A Burschiserai, elle logea dans le palais du khan des Tartares, et y jouit du spectacle d'une montagne si prodigieusement illuminée, qu'elle parut toute en feu. Conduite à Pultawa, on lui présenta l'image de la fameuse bataille dont ce lieu avait été le théâtre entre le czar Pierre I[er]. et Charles XII, roi de Suède. Lorsqu'on lui fit remarquer la faute que firent les Suédois : « *Voilà donc*, s'écria-t-elle, *à quoi tiennent les desti-* » *nées des empires? Sans cette faute, nous ne serions pas ici.* »

Au retour de Catherine, la guerre ne tarda pas à être déclarée à la Porte. Potemkin fut mis, en 1787, à la tête de l'armée russe; l'amiral Kruse eut le commandement de la flotte. Le premier combat se donna près d'Ockzakow, et les Turcs y furent vaincus. Quelques jours après, le prince de Nassau-Siégen attaqua leur flotte dans le Liman, en brûla trois vaisseaux et en prit plusieurs autres. Tandis que le général Tamara s'empare de la Georgie, que le prince de Saxe-Cobourg, à la tête de l'armée autrichienne, prend Chockzim, et Potemkin celle d'Ockzakow, le 6 décembre 1788, après six mois de siége, et dont il fait massacrer les nombreux habitants, pour venger la perte de plus de vingt mille russes, que l'opiniâtreté de ce siége lui avait coûté; Kamenskoï brûle Galatza, la plus commerçante ville de la Moldavie; celle de Bender se rend à discrétion; le prince de Galitzin triomphe à Matzin, et Sourwarow, après avoir gagné la bataille de Foksan, donne l'assaut à la ville d'Ismaïlow, où il fait passer trente mille turcs au fil de l'épée. Catherine, en apprenant tant de succès, conçut

l'espoir de réaliser bientôt le projet de porter, sous un climat plus heureux, le siége de son empire; mais la politique des autres cours de l'Europe vint y mettre un obstacle, et l'impératrice fut forcée par elles à conclure la paix avec les Turcs, par le traité fait à Yassy, en 1792. Les articles fixèrent les limites de la Russie au Niester, confirmèrent les droits des principales villes de la Moldavie et de la Valachie, et assurèrent la tranquillité du département du Caucase. A peine cette paix fut-elle signée, que Catherine, ne pouvant pardonner à la Pologne, ni les actes de la diète de 1788, qui avait abrogé la constitution qu'elle avait dictée, ni celle qui avait été établie à Varsovie le 3 mai 1791, lui déclara la guerre, et détermina le partage définitif de son territoire. La diète reçut cette déclaration avec courage, et ordonna des préparatifs de défense; mais les Polonais ne surent jamais réunir leurs forces, et malgré les talents de Taddée Kosciusko, ils furent bientôt subjugués par les armées russes. Les restes de cet ancien royaume furent partagés entre la Russie et la Prusse. L'impératrice y réunit quelques tems après la Curlande, la Semigale et le cercle de Pilten, qui par acte du 18 mars 1795, se soumirent à elle. Catherine ne songea plus dès-lors qu'au rétablissement de la monarchie française, et au moyen d'empêcher les principes révolutionnaires de cette contrée, de pénétrer dans ses états. Dès le 2 février 1792, elle avait fait une proclamation contre ces principes et les peuples qui les adopteraient. Elle défendit jusqu'à l'introduction des marchandises et des vins de France, et joignit à la flotte anglaise douze vaisseaux de ligne et huit frégates. Elle venait de promettre une armée de quatre-vingt mille hommes à la coalition, lorsque, le 17 novembre 1796, elle succomba à une violente attaque d'apoplexie, à dix heures du soir, dans la soixante-huitième année de son âge : elle fut inhumée avec la plus grande solennité. Paul Ier., son successeur, fit sortir pour cette cérémonie, le cercueil de Pierre III, de l'église où depuis trente-cinq ans il était déposé. On plaça au-dessus la couronne impériale, et il fut mis sur un lit de parade à côté de celui de l'impératrice, auquel il fut attaché par une guirlande portant cette inscription : *Divisés pendant leur vie, unis à leur mort.*

Catherine préférait les écrivains français à ceux de toutes les autres nations. Elle entretint une correspondance suivie avec Voltaire et d'Alembert, et fit offrir à ce dernier vingt-quatre mille livres de pension pour venir achever l'Encyclopédie dans ses états, et y surveiller l'éducation du grand-duc. D'Alembert ne voulut point quitter sa patrie. L'impératrice n'en acheta pas moins sa bibliothèque. Instruite que Diderot vou-

lait vendre la sienne, pour en faire la dot d'une fille unique, elle la fit acquérir, en laissa la jouissance au philosophe, et y réunit un traitement de bibliothécaire. Peu de tems après la mort de Voltaire, elle fit demander ses livres à madame Denys, sa nièce, et lui écrivit, lorsqu'elle les eut obtenus : « Les » âmes sensibles ne verront jamais cette bibliothèque sans se » souvenir que votre oncle sut inspirer aux humains cette » bienveillance universelle que tous ses écrits respirent, même » ceux de pur agrément, parce que son âme en était profon- » dément pénétrée. Personne avant lui n'écrivait comme lui : » à la race future, il servira d'exemple et d'écueil. » La sus- cription portait ces mots : « A madame Denys, nièce d'un » grand homme qui m'aimait beaucoup. » M. Castera, qui a publié, en 1800, une histoire de cette princesse (4 vol. in-12), en a tracé le portrait suivant : « Catherine avait été belle » dans sa jeunesse, et conservait, dans les derniers tems de » sa vie, de la grâce et de la majesté. Sa physionomie ne » manquait pas d'expression ; mais cette expression montrait » peu ce qui se passait dans l'âme de Catherine, ou plutôt » elle ne lui servait qu'à le mieux déguiser. Les jours de » cérémonie, cette princesse réunissait sur sa personne et » dans sa cour tout ce que l'élégance européenne peut ajouter » d'éclat à la pompe asiatique. Alors ses cheveux et sa robe » étaient couverts de pierreries, et sa tête était parée d'une » couronne de diamants d'un prix inestimable. » Dans une lettre qu'elle écrivait, en 1789, au célèbre médecin Zimmerman, c'est ainsi qu'elle se peint elle-même : « Si mon siècle » m'a crainte, il a eu grand tort ; je n'ai jamais voulu ins- » pirer de terreur à personne. J'aurais désiré d'être aimée, » et estimée ce que je vaux : rien de plus. J'ai toujours pensé » qu'on me calomniait, parce qu'on ne me comprenait pas. » Je n'ai jamais haï ni envié personne. Mon désir et mon » plaisir auraient été de faire des heureux ; mais comme chacun » ne saurait l'être que selon son caractère, mes souhaits en » ceci ont souvent trouvé des obstacles. Mon ambition, assu- » rément, n'était pas méchante ; mais peut-être ai-je trop » entrepris que de croire les hommes susceptibles de devenir » raisonnables, justes et heureux. La race humaine, en gé- » néral, penche au déraisonnement et à l'injustice. J'ai fait » cas de la philosophie, parce que mon âme a toujours été » singulièrement républicaine : je conviens que c'est peut-être » un singulier contraste que cette trempe d'âme avec le pou- » voir illimité de ma place ; mais aussi personne en Russie » ne dira que j'en ai abusé. J'aime les beaux-arts par pure » inclination. Pour mes écrits, je les regarde comme peu de

» chose : j'ai aimé à faire des essais en différents genres ; il
» me semble que tout ce que j'ai fait est assez médiocre : aussi
» n'y ai-je attaché aucune importance, passé l'amusement.
» Pour ma conduite politique, j'ai tâché de suivre les plans
» qui m'ont paru les plus utiles pour mon pays, et les plus
» supportables aux autres ; si j'en avais connu de meilleurs,
» je les aurais adoptés ; l'Europe a eu tort de s'alarmer de
» mes desseins, auxquels, au contraire, elle ne pouvait que
» gagner. Si j'ai été payée d'ingratitude, au moins personne
» ne dira-t-il que j'ai manqué de reconnaissance ; souvent
» je me suis vengée de mes ennemis en leur faisant du bien
» ou en leur pardonnant. »

Du mariage de Catherine et de Pierre III est issu un fils unique, Paul Ier qui suit.

PAUL Ier, PETROWITCH.

1796. PAUL Ier, né le 1er octobre 1754, fut élu empereur de Russie le 17 novembre 1796. Il s'allia aux autres puissances pour faire la guerre à la France, et envoya, sous les ordres du général Souwarow, une armée considérable, qui pénétra en Italie, en 1799, et y fit des conquêtes qui furent perdues presque aussitôt. « Rigoureusement juste, dit un historien, » il fut accessible à la vérité, pour peu qu'elle lui fût pré- » sentée avec courage et avec adresse ; et lorsqu'il l'ignora, ce » fut moins sa faute que celle de ceux qui, pouvant la lui » faire parvenir, se turent. » Paul Ier, avec un esprit inquiet et souvent chagrin, se livra, dans l'intérieur de ses états, à une foule d'innovations, dont beaucoup ne furent point goûtées. Ce prince fut assassiné dans son lit, la nuit du 24 au 25 mars 1801. Il était instruit et possédait diverses connaissances ; fit ouvrir des canaux utiles, bâtir le beau palais de Michaïlow, à Pétersbourg, revêtir la Moïka de pierres de taille ; on lui doit encore l'établissement de la maison des orphelins militaires, où huit cents enfants sont élevés, instruits, et placés ensuite convenablement. C'est à Paul Ier. que La Harpe adresse les lettres qui forment sa Correspondance littéraire. Ce prince avait épousé, 1°. WILHELMINE, nommée depuis qu'elle eut embrassé le rit grec, NATALIE-ALEXIEWNA DE HESSE DARMSTADT, née le 25 juin 1755, morte le 26 avril 1776 ; 2°. le 13 octobre 1776, SOPHIE-DOROTHÉE-AUGUSTE-MARIE-FEODOROWNA DE WIRTEMBERG-STUTGARD, née le 25 octobre 1759. De ce dernier mariage sont issus :

1°. Alexandre Ier. Paulowitch, qui suit ;

2°. Constantin Paulowitch, césarewitch et grand-duc de Russie, né le 8 mai 1779, marié, le 26 février 1796, avec *Anna-Feodorowna-Julie-Henriette-Ulrique de Saxe-Cobourg*, née le 23 septembre 1781;

3°. Nicolas Paulowitch, grand-duc de Russie, né le 2 juillet 1796, marié, le 13 juillet 1817, avec *Alexandra-Feodorowna-Louise-Charlotte-Wilhelmine de Prusse*, née le 13 juillet 1798;

4°. Michel Paulowitch, grand-duc de Russie, né le 8 février 1798;

5°. Alexandra Paulowna, grande-duchesse, née le 9 août 1783, mariée, le 30 octobre 1799, à *Joseph-Antoine-Jean*, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Léopold II, morte le 11 mars 1801;

6°. Hélène Paulowna, grande-duchesse, née le 24 décembre 1784, mariée, le 19 mai 1799, à *Frédéric-Louis*, prince héréditaire de Mecklenbourg-Schwerin, morte le 24 septembre 1803;

7°. Marie Paulowna, grande-duchesse, née le 15 février 1786, mariée, le 3 août 1804, à *Charles-Frédéric*, prince héréditaire de Saxe-Weimar;

8°. Catherine Paulowna, grande-duchesse, née le 21 mai 1788, mariée, 1°. au prince *Pierre-Frédéric-Georges de Holstein-Oldenbourg*, mort le 27 décembre 1812; 2°. le 24 juin 1816, à *Guillaume*, roi de Wurtemberg;

9°. Anne Paulowna, grande-duchesse, née le 18 janvier 1795, mariée, le 11 février 1816, à *Guillaume-Georges-Frédéric*, prince d'Orange, fils du roi des Pays-Bas.

ALEXANDRE Ier, PAULOWITCH.

1801. ALEXANDRE Ier., né le 23 décembre 1777, empereur de toutes les Russies le 24 mars 1801, roi de Pologne le 9 juin 1815, a épousé, le 9 octobre 1793, LOUISE-MARIE-AUGUSTE-ELISABETH-ALEXIEWNA, princesse de Bade, née le 24 janvier 1779, sœur du grand-duc de Bade. (*Les événements politiques et militaires qui ont eu lieu sous ce règne, seront mentionnés dans la seconde partie de cet ouvrage.*)

PRINCIPES

DE LA

CHRONOLOGIE CHINOISE.

LA tradition ancienne et constante des Chinois, dit M. Freret, que nous abrégeons (*Mém. de l'acad. des inscrip. et belles-lettres*, *tom. XVIII*, *p.* 178 *et suiv.*), nous apprend que dès le tems d'*Yao*, c'est-à-dire plus de 2000 ans avant Jésus-Christ, il y a eu à la Chine deux années différentes ; une année civile qui était lunaire, et une année astronomique qui était solaire, et qui servait à régler l'année civile. Cette année civile était composée de douze lunes, auxquelles on en ajoutait de tems en tems une treizième. Dès le tems même d'*Yao*, l'année solaire était supposée de 365 jours et 6 heures, égales à notre année julienne, et chaque quatrième année était de 366 jours, comme l'année bissextile ; c'est un fait prouvé par le *Chou-king* ; l'intercalation d'une treizième lune dans l'usage civil est encore un fait prouvé par le même livre.

Les jours chez les Chinois, au rapport du P. Gaubil, étaient divisés en cent *ké* ; chaque *ké* avait cent minutes, et chaque minute cent secondes. Cet usage a subsisté jusqu'au dernier siècle, où les Chinois, de l'avis du P. Schall, président du tribunal des mathématiques, ont commencé à diviser chaque jour en 24 heures, chaque heure en 60 minutes, et chaque minute en 60 secondes, etc., de manière que le jour n'est composé que de 96 *ké*, et chaque *ké* équivaut à 15 minutes ou un quart d'heure, suivant notre manière de compter. Au surplus, le jour civil commence à minuit et finit à minuit suivant.

On partage la durée d'une révolution solaire, depuis un solstice jusqu'à l'autre, en douze portions égales, chacune de 30 jours 10 heures 30 minutes; on donne à chacune de ces portions le nom de *tsé*, et on la subdivise en deux parties distinguées par les noms de *tchong-ki* et de *tsié-ki* (1) : le *tchong-ki*, ou le *ki*, placé au milieu des deux *tsié* qu'il sépare, répond, dans notre méthode astronomique, au premier degré de chaque signe. C'est ce *tchong-ki* qui détermine le nom de la lune dans laquelle il se trouve; ainsi la lune du solstice est celle pendant le cours de laquelle le soleil se trouve au *tchong-ki*, ou au premier degré de *Caper*.

Depuis les *Han* (205 ans avant Jésus-Christ) jusqu'à présent, les Chinois ont commencé leur année civile par le premier jour de la lune, dans le cours de laquelle le soleil entre dans le signe qui exprime notre signe des poissons. Les douze lunes de l'année civile sont distribuées en quatre classes, qui portent le nom des quatre saisons. La première lune a le nom de *tching*, exprimé par un caractère qui signifie ce qui est juste, ce qui est conforme à la règle établie; et on ajoute ordinairement à ce caractère celui du printems : *Au printems lune tching* et *au printems seconde* ou *troisième lune*. Pour les trois autres portions, au nom de la saison, on ajoute quelquefois, du moins dans les anciens livres, le lieu de cette lune dans la saison, *première*, *seconde* ou *dernière de l'été*. Par exemple, quelquefois on désigne cette lune par le lieu qu'elle occupe dans l'année civile; *en été*, *quatrième lune; en automne*, *septième lune; neuvième en hiver*, *dixième lune*, *etc.*

M. Freret observe que le détail des anciens calendriers est très-peu connu, et qu'on ignore, 1°. quel était l'ordre des intercalations par rapport aux années; 2°. comment on distribuait les mois de 30 et de 29 jours, ou les lunes *grandes* et *petites*, comme les nomment les Chinois. Il ajoute ensuite que, sous les *Han*, on se servait d'un cycle de 19 ans, dans lequel on intercalait la 3e., la 6e., la 9e., la 11e., la 14e., la 17e. et la 19me. années; mais on n'a point de preuve que cet usage ait été suivi dans les tems plus anciens; on n'en a pas non plus du contraire.

Les astronomes du tems des *Han* disent que la lune intercalaire était toujours la 9e. de l'année civile : ils ajoutent que les lunes étaient alternativement grandes et petites, c'est-à-dire de 30 et de 29 jours; mais sur ce pied-là, le cycle de 19 ans

(1) Il y a eu dans la suite quelques changements dans l'usage de ces noms de *Tchong ki* et de *Tsié-ki*, ce dernier ayant été employé pour marquer la première partie du *Tsé*.

aurait été plus court de 7 jours 18 heures que les 235 lunaisons dont il est composé. En effet, la révolution périodique de la lune se fait dans 27 jours, 32 *ké*. Or la lune fait 254 de ces révolutions, tandis que le soleil n'en fait que 19; mais il ne se trouve que 235 conjonctions de la lune et du soleil, qui font 6939 jours et 75 *ké*. Cette révolution s'exprime par le caractère *tchang*. Une année commune a 12 mois lunaires; ainsi 19 années communes ont 228 mois lunaires. Dans 19 ans solaires, il y a cependant 235 mois lunaires (1); la différence de 228 à 235 est 7; donc il doit y avoir, dans un *tchang* de 19 ans, sept mois intercalaires de 30 jours. La lune intercalaire ne pouvait pas non plus être toujours la 9e.; la raison en est simple. La différence du mois lunaire au mois solaire est de 90 *ké*, 66 minutes 36 secondes. Prenez le moment où commence le *tchang* ou cycle de 19 ans; ensuite, à chaque conjonction, ajoutez 90 *ké*, 66 minutes 36 secondes; quand vous trouverez un nombre égal ou supérieur à celui du mois lunaire, il faut intercaler cette lune qui ne porte le nom d'aucun *tchang-ki*, mais s'appelle *jun*. En suivant cette méthode, les lunes intercalaires sont, à la troisième année, 9e. lune; à la sixième année, 6e. lune; à la neuvième année, 3e. ou 2e. lune; à la onzième année, 11e. lune; à la quatorzième année, 7e. lune; à la dix-septième année, 4e. lune; et à la dix-neuvième année, 12e. lune. Ainsi il y a plus d'apparence que l'intercalation dépendait des astronomes chargés de la confection du calendrier, comme le conjecture M. Freret.

Les Chinois ont eu de très-bonne heure, outre la distinction des *tchong-ki*, ou signes dans l'année astronomique, et des lunes dans l'année civile, une méthode singulière pour déterminer les jours et pour en marquer le quantième. Dans leur calendrier, les jours sont distribués par soixantaines, c'est-à-dire par des cycles de soixante, de même que les nôtres le sont par semaines (2), ou cycles de sept jours: quelques changements et quelques réformations qui aient été faits à ce calendrier, soit pour les intercalations, soit pour la quantité des lunes, soit

---

(1) Les 19 révolutions solaires font 14 heures 32 minutes au-delà du nombre des jours; les 235 lunaisons, 16 heures 32 minutes; c'est une erreur de 2 heures, ou 2 heures 1 minute, dont les 235 lunaisons surpassent les 19 révolutions: différence qui n'allait qu'à 1 jour en 228 ans dans le lieu de la vraie syzigie.

(2) Les Chinois ont aussi un cycle de sept jours, suivant l'ordre des sept planètes, le même absolument que notre semaine, mais qui ne paraît pas aussi ancien que le cycle de soixante jours. (*Nouveaux Mémoires de la Chine.*)

pour le lieu de la lune *tching* dans l'année astronomique, on n'a jamais touché à l'ordre des jours. Ces jours ont eu, dans le cycle de 60, l'ordre qu'ils auraient eu, s'il n'y avait point eu de changement, à peu près comme il est arrivé dans notre calendrier lors de la réformation grégorienne : le quantième du jour dans le mois fut changé sans que l'on touchât à son quantième dans le cycle hebdomadaire ; c'est-à-dire que le jour, qui, sans la réformation, eût été le 5 octobre 1582, fut compté pour le 15e. de ce mois; mais ce jour demeura le 6e. du cycle, ou le vendredi, comme il l'aurait été sans la réformation.

Nos chronologistes ont éprouvé, en bien des occasions, de quel secours était pour eux, dans la vérification des dates, le quantième du mois joint au quantième du cycle hebdomadaire ; par-là, ils ont démontré qu'un événement marqué, par exemple, à un lundi 6 janvier, ne pouvait être arrivé dans telle année, et qu'il fallait le rapporter à une autre année. La méthode chinoise a le même usage dans la chronologie ; on désigne la date d'un événement en joignant au quantième du cycle le nom de la lune dans laquelle s'est trouvé ce jour, et quelquefois même le quantième de la lune ; on y joint le nom du prince qui régnait alors, et ordinairement on marque l'année de son règne. En voici un exemple pris du *Chi-king*, ou livre des Cantiques. Sous le règne de *Yéou-vang*, empereur de *Tchéou*, le premier de la dixième lune, au jour *Sin-mao*, vingt-huitième du cycle, il y eut une éclipse de soleil ; la Chronique de *Tsou-chou* marque la sixième année de *Yéou-vang*, laquelle est, par son calcul, de même que par celui de *Sse-ma-tsien*, l'an 776 avant Jésus-Christ. Il faut examiner, par le calcul, si le premier jour de cette dixième lune, ou de celle du signe de *libra* du *tchong-ki* de l'équinoxe d'automne, fut 1°. le vingt-huitième d'un cycle, 2°. le jour d'une syzigie écliptique. On trouve par le calcul, 1°. que le 6 septembre de cette année, fut le vingt-huitième d'un cycle ; 2°. que le soleil étant au cinquième degré de *virgo* ou du neuvième *tchong-ki*, il y eut ce même jour une syzigie écliptique. Cette dixième lune dure 30 jours : ainsi ayant commencé au cinquième degré de *virgo*, elle finit au cinquième degré de *libra*, et elle contient l'entrée du soleil dans le dixième *tchong-ki*, ou dans celui de l'équinoxe d'automne.

On voit par-là que ce cycle de 60 est d'un grand usage pour vérifier les époques dans la Chronologie chinoise. Il est vrai que dans les dates où le quantième de la lune n'est pas déterminé, il peut y avoir une incertitude de quelques années. Supposons, par exemple, que l'on marque un événement dans la première lune, au premier jour du cycle, sous le règne d'un empereur, mais sans spécifier ni le quantième de son règne, ni celui de la

lune; supposons encore que le calcul nous donne pour une des années de ce règne le quantième marqué du cycle au vingt-neuvième de la lune; alors il arrivera que pendant quelques-unes des années suivantes, le même jour du cycle pourra se trouver encore dans la même lune : mais, 1°. cela n'ira qu'à quelques années; 2°. il n'y a guère d'époques dans lesquelles l'année du règne ne soit pas marquée; 3°. la durée du total des règnes étant connue, il arrive rarement que toutes les années auxquelles le calcul peut convenir, se trouvent renfermées dans le même règne; 4°. enfin, si on n'avait qu'une seule de ces dates, on pourrait peut-être attribuer au hasard le rapport donné par le calcul; mais comme on en a plusieurs, et qu'il s'en trouve parmi elles qui sont peu éloignées les unes des autres, si l'on aperçoit dans toutes le même rapport, alors il n'est plus possible de l'attribuer au hasard.

Le cycle chinois de 60 a un autre avantage qu'il est bon de remarquer. Chaque année solaire ayant seulement cinq des soixante notes du cycle des jours qui reviennent sept fois, et les cinquante-cinq autres ne revenant que six fois, cette méthode l'emporte de beaucoup sur la nôtre, dans laquelle le même jour de la semaine revient jusqu'à 52 ou même 53 fois dans une seule année; ainsi le même jour de l'année julienne revient en général au même jour de notre semaine toutes les septièmes années, au lieu que ce n'est qu'à la 81e. année que ce jour revient au même quantième du cycle chinois de 60, parce que le plus petit des nombres divisibles par 60 que peuvent donner ces années, c'est celui de 29,220 jours, ou de 80 ans juliens. C'est déjà beaucoup, comme l'on voit; car le tems de l'événement dont on examine la date, étant rarement sujet à une incertitude de 80 ans, on sait certainement à laquelle de ces 80 années on doit le rapporter.

Mais il y a plus; les années civiles, employées dans l'histoire pour la chronologie, sont des années lunaires réductibles à des périodes de 27,759 jours, ou 76 ans, supposés ramener les syzigies au même jour de l'année solaire. Cette période, qu'on nomme *pou*, contient 39 jours au-delà des cycles, et il faut 20 de ces périodes, ou 1520 ans, pour ramener les mêmes jours des lunaisons au même jour du cycle et de l'année astronomique. Je parle ici, dit M. Freret, en conséquence des fausses hypothèses des astronomes chinois; car ces 1520 ans contiennent 11 jours 18 heures au-delà des révolutions solaires vraies, et 4 jours 21 heures au-delà des mois synodiques vrais; et pour trouver une période astronomique qui donnât le retour de tous ces mêmes caractères chronologiques, il faudrait lui donner une quantité de plusieurs milliers d'années.

Le cycle de 60 a encore deux usages dans le calendrier chinois. Le premier est de dater les années; par exemple, l'année 1783 est la 40e. d'un cycle, l'année 1784 est la 41e., et l'an 1804 la première du cycle suivant; on marque à la tête du calendrier de chaque année son quantième dans le cycle, et cet ordre n'est jamais ni interrompu ni dérangé.

Le second usage du cycle de 60 est celui que l'on en fait pour désigner les lunes de l'année civile; cet usage est du tems des *Han* au plutôt, et les lunes intercalaires n'étant jamais comptées, mais seulement les lunes ordinaires, ce cycle se renouvelle tous les cinq ans, qui contiennent cinq fois douze ou soixante lunes régulières. Ainsi la première lune de cette année 1783 ayant été la cinquante-unième d'un cycle, les premières lunes de toutes les sixièmes années, soit en remontant, comme 1778, 1773, etc., soit en descendant, comme 1788, 1793, etc., seront aussi les cinquante-unièmes d'un cycle.

M. Freret soutient, d'après l'opinion commune et ancienne des Chinois, suivie du tems même de Confucius, ou du moins avant la destruction des anciens livres, 1°. que l'empereur Hoang-ti avait, le premier, réglé la forme de l'année; 2°. qu'il avait établi l'usage du kia-tse ou cycle de 60 jours, qui servait, dans l'usage civil et populaire, à distinguer les jours de la même manière que les semaines y servent parmi nous; 3°. que le jour duquel on avait commencé à compter le premier des cycles, avait été celui d'un solstice d'hiver; 4°. qu'au commencement de ce premier jour des cycles, c'est-à-dire à l'heure de minuit, le soleil et la lune avaient été réunis au signe de *Caper* au point du solstice, et que ce moment avait été celui d'une syzigie; 5°. que vers l'an 400 avant Jésus-Christ, on comptait plusieurs mille ans depuis ce solstice; c'est-à-dire qu'il y avait au moins 2000 ans. Ces trois derniers points sont rapportés dans l'ouvrage de Meng-tzé, qui vivait plus de 300 ans avant Jésus-Christ. Finalement M. Freret place le commencement du premier cycle et de l'empereur Hoang-ti à l'an 2455 avant Jésus-Christ; il ajoute ensuite, qu'ayant calculé pour toutes les années voisines du tems auquel a pu régner Hoang-ti, afin de découvrir si, dans quelqu'une de ces années, le solstice et la syzigie ont pu se trouver réunis vers l'heure de minuit d'un jour kia-tse commençant, il n'a trouvé que la seule année 2450 avant Jésus-Christ qui donnât cette réunion. Cette année 2450 était la sixième du règne de Hoang-ti, suivant la chronologie de Tsou-chou; et c'est par cette raison que M. Freret place le commencement du cycle chinois à l'an 2455. Cependant il est évident, par le calcul, que cette année 2455 n'est que la troisième année d'un cycle, et non

la première, puisqu'il est certain que l'année 1744 de Jésus-Christ est aussi la première d'un cycle. Ainsi le premier cycle aura dû commencer à l'an 2457 avant Jésus-Christ, et on peut supposer que ce premier cycle, suivant M. Freret, précède de deux ans le règne d'Hoang-ti.

Le cycle de 60 est composé de deux autres cycles, l'un de dix et l'autre de douze caractères, lesquels, combinés ensemble, reviennent toujours les mêmes de soixante en soixante ans. (*Hist. gén. des Huns.* tom. I, pag. 46 et 47.)

CYCLE DE X.		CYCLE DE XII.	
1 Kia.	6 Ki.	1 Tse	7 Ou.
2 Y.	7 Keng.	2 Tcheou.	8 Ouy.
3 Ping.	8 Sin.	3 Yn.	9 Chin.
4 Ting.	9 Gin.	4 Mao.	10 Yeou.
5 Vou.	10 Quey.	5 Chin.	11 Su.
		6 Se.	12 Hai.

Le cycle de 60 ans est, dit-on, de la première antiquité. L'histoire chinoise que l'empereur Kang-hi, mort à la fin de 1722, a fait traduire en tartare, commence à mettre les caractères du cycle à l'an 2357 avant Jésus-Christ; d'où l'on conclut que l'empire chinois remonte au-delà de cette époque. Mais cette raison ne paraît point démonstrative : on a pu après coup, et depuis que ce cycle est inventé, l'appliquer aux années qui ont précédé son invention, comme nous avons appliqué l'ère de Jésus-Christ à tous les siècles qui ont précédé Denis le Petit, qui en est l'inventeur. Ces caractères sont *Kia-chin*, qui appartiennent à la 41e. année d'un cycle. Ainsi il faut supposer que ce cycle a commencé l'an 2397, 40 ans avant le règne d'Yao. Dans le tribunal des mathématiques, c'est un usage immémorial de fixer la première année du premier cycle à la 81e. année de l'empereur Yao. Cet usage est une raison un peu meilleure; mais après tout, elle ne prouve pas qu'il soit de la première antiquité. Cette invention pourrait n'être que du premier siècle de Jésus-Christ, ou plus tard même, et l'usage en être aujourd'hui immémorial. Pour décider cette question, il faudrait savoir qui est le premier qui s'en est servi, et en quel tems il a vécu. L'an 1684, 23e. de Kang-hi, était le premier du LXVIIe. cycle de 60 ans dans le tribunal. Ainsi, dans cette hypothèse, le commencement du premier cycle est de l'an 2277 avant Jésus-Christ. Mais, suivant l'histoire chinoise déjà citée, traduite par ordre de Kang-hi, cette même année 1684 est la première du LXIXe. cycle.

La table suivante des cycles fait voir la manière de réduire à nos jours et à nos années les jours et les années des Chinois.

Cycle de 60 jours, qui commence le 27 février 1784.

1 Kia-tse. 27 Février.	2 Y-tcheou. 28	3 Ping-yn. 29	4 Ting-mao. 1 Mars.	5 Vou-chin. 2	6 Ki-se. 3	7 Keng-ou. 4	8 Sin-ouy. 5	9 Gin-chin. 6	10 Quey-yeou. 7
11 Kia-su. 8 Mars.	12 Y-hay. 9	13 Ping-tse. 10	14 Ting-tcheou. 11	15 Vou-yn. 12	16 Ki-mao. 13	17 Keng-chin. 14	18 Sin-se. 15	19 Gin-ou. 16	20 Quey-ouy. 17
21 Kia-chin. 18 Mars.	22 Y-yeou. 19	23 Ping-su. 20	24 Ting-hay. 21	25 Vou-tse. 22	26 Ki-tcheou. 23	27 Keng-yn. 24	28 Sin-mao. 25	29 Gin-chin. 26	30 Quey-se. 27
31 Kia-ou. 28 Mars.	32 Y-ouey. 29	33 Ping-chin. 30	34 Ting-yeou. 31	35 Vou-su. 1 Avril.	36 Ki-hay. 2	37 Keng-se. 3	38 Sin-tcheou 4	39 Gin-yn. 5	40 Quey-mao. 6
41 Kia-chin. 7 Avril.	42 Y-se. 8	43 Ping-ou. 9	44 Ting-ouy. 10	45 Vou-chin. 11	46 Ki-yeou. 12	47 Keng-su. 13	48 Sin-hay. 14	49 Gin-tse. 15	50 Quey-tcheou. 16
51 Kia-yn. 17 Avril.	52 Y-mao. 18	53 Ping-chin. 19	54 Ting-se. 20	55 Vou-ou. 21	56 Ki-ouey. 22	57 Keng-chin. 23	58 Sin-yeou. 24	59 Gin-su. 25	60 Quey-hay. 26

Et ainsi de suite en recommençant un nouveau cycle.

La table ci-contre de la correspondance des années chinoises avec celle de Jésus-Christ est dressée pour 30 cycles, c'est-à-dire depuis l'an 4 de notre ère jusqu'à l'an 1803 inclusivement, et cela en faisant remonter le commencement du premier cycle à l'an 2397 (1) avant Jésus-Christ : cependant il y a des historiens qui placent ce commencement à l'an 2697.

La première colonne à gauche contient les 60 années du cycle chinois, et à côté de chaque année se trouve le caractère qui la désigne.

Les chiffres romains qui sont en tête de la table, indiquent l'ordre numérique de chaque cycle, et dans la colonne au-dessous de ce chiffre se trouvent les années de Jésus-Christ qui concourent avec chaque année du cycle chinois qui se trouve dans la première colonne à gauche.

On observera que le même caractère chinois revenant de 60 ans en 60 ans, les années correspondantes de notre ère, qui se trouvent dans les colonnes perpendiculaires, croissent de 60 ans sur chaque ligne horizontale de la colonne précédente. Ainsi, par exemple, l'an 4 de Jésus-Christ est la première année du XLIe. cycle, et l'an 64 est la première du cycle suivant : il en est de même de toutes les autres colonnes qui suivent du haut en bas l'ordre numérique.

Il y a une autre manière de compter les années, fort usitée à la Chine, mais peu familière aux Européens. Cette manière, qui a commencé sous le règne d'Ouen-ti, l'an 163, avant l'ère chrétienne, s'appelle *Nien-hao*. Un empereur, à son avénement au trône, donne le nom aux années de son règne. Il ordonne, par exemple, qu'elle s'appellera *Ta-té* : en conséquence de cet édit, l'année suivante sera nommée *première année Ta-té* ; on continuera de nommer les autres années, *seconde*, *troisième année Ta-té*, *etc.*, jusqu'à ce qu'il plaise au même prince ou à son successeur de rendre un autre édit en conséquence duquel l'année ne s'appellera plus *Ta-té*, mais prendra le nom, par exemple, de *Hoang-kin*, ou tel autre qu'il plaira au souverain de lui imposer.

Comme les écrivains chinois, depuis l'an 163 avant Jésus-Christ, ne connaissent guère d'autre méthode d'indiquer les époques, il est indispensable pour ceux qui veulent étudier l'histoire de la Chine dans les sources, d'avoir continuellement sous les yeux non-seulement une idée exacte du cycle chinois,

(1) Quelques-uns ne comptent que 2396, attendu que l'année qui précède la première de l'ère vulgaire est comptée parmi les astronomes pour 0.

ANNÉES DU CYCLE et Caractères chinois correspondants.	…	LI	LII	LIII	LIV.	LV
	IST.					
1 Kia-tse,		604	664	724	784	844
2 Y-tcheou,		605	665	725	785	845
3 Ping-yn,		606	666	726	786	846
4 Ting-mao,		607	667	727	787	847
5 Vou-chin,		608	668	728	788	848
6 Ki-se,		609	669	729	789	849
7 Keng-ou,		610	670	730	790	850
8 Sin-ouy,		611	671	731	791	851
9 Gin-chin,		612	672	732	792	852
10 Quey-yeou,		613	673	733	793	853
11 Kia-su,		614	674	734	794	854
12 Y-hay,		615	675	735	795	855
13 Ping-tse,		616	676	736	796	856
14 Ting-tcheou,		617	677	737	797	857

44 Ting-ouy,	947	1007	106
45 Vou-chin,	948	1008	106
46 Ki-yeou,	949	1009	106
47 Keng-su,	950	1010	107
48 Sin-hay,	951	1011	107
49 Gin-tse,	952	1012	107
50 Quey-tcheou,	953	1013	107
51 Kia-yn,	954	1014	107
52 Y-mao,	955	1015	107
53 Ping-chin,	956	1016	107
54 Ting-se,	957	1017	107
55 Vou-ou,	958	1018	107
56 Ki-ouey,	959	1019	107
57 Keng-chin,	960	1020	108
58 Sin-yeou,	961	1021	108
59 Gin-su,	962	1022	108
60 Quey-hay,	963	1023	108

1668	1728	1788
1669	1729	1789
1670	1730	1790
1671	1731	1791
1672	1732	1792
1673	1733	1793
1674	1734	1794
1675	1735	1795
1676	1736	1796
1677	1737	1797
1678	1738	1798
1679	1739	1799
1680	1740	1800
1681	1741	1801
1682	1742	1802
1683	1743	1803

A[illegible] et Ca co	CLES LXIII	LXIV	LXV	LXVI	LXVII	LXVIII	LXIX	LXX
	JÉSUS-CHRIST.							
1	1324	1384	1444	1504	1564	1624	1684	1744
2	1325	1385	1445	1505	1565	1625	1685	1745
3	1326	1386	1446	1506	1566	1626	1686	1746
4	1327	1387	1447	1507	1567	1627	1687	1747
5	1328	1388	1448	1508	1568	1628	1688	1748
6	1329	1389	1449	1509	1569	1629	1689	1749
7	1330	1390	1450	1510	1570	1630	1690	1750
8	1331	1391	1451	1511	1571	1631	1691	1751
9	1332	1392	1452	1512	1572	1632	1692	1752
10	1333	1393	1453	1513	1573	1633	1693	1753
11	1334	1394	1454	1514	1574	1634	1694	1754
12	1335	1395	1455	1515	1575	1635	1695	1755
13	1336	1396	1456	1516	1576	1636	1696	1756
14	1337	1397	1457	1517	1577	1637	1697	1757
15	1338	1398	1458	1518	1578	1638	1698	1758
16	1339	1399	1459	1519	1579	1639	1699	1759
17	1340	1400	1460	1520	1580	1640	1700	1760
18	1341	1401	1461	1521	1581	1641	1701	1761
19	1342	1402	1462	1522	1582	1642	1702	1762
20	1343	1403	1463	1523	1583	1643	1703	1763
21	1344	1404	1464	1524	1584	1644	1704	1764
22	1345	1405	1465	1525	1585	1645	1705	1765
23	1346	1406	1466	1526	1586	1646	1706	1766
24	1347	1407	1467	1527	1587	1647	1707	1767
25	1348	1408	1468	1528	1588	1648	1708	1768
26	1349	1409	1469	1529	1589	1649	1709	1769
27	1350	1410	1470	1530	1590	1650	1710	1770
28	1351	141[illegible]	1471	1531	1591	1651	1711	1771
29	1352	1412	1472	1532	1592	1652	1712	1772
30	1353	1413	1473	1533	1593	1653	1713	1773
31	1354	1414	1474	1534	1594	1654	1714	1774
32	1355	1415	1475	1535	1595	1655	1715	1775
33	1356	1416	1476	1536	1596	1656	1716	1776
34	1357	1417	1477	1537	1597	1657	1717	1777
35	1358	1418	1478	1538	1598	1658	1718	1778
36	1359	1419	1479	1539	1599	1659	1719	1779
37	1360	1420	1480	1540	1600	1660	1720	1780
38	361	1421	1481	1541	1601	1661	1721	1781
39	362	1422	1482	1542	1602	1662	1722	1782
40	363	1423	1483	1543	1603	1663	1723	1783
41	364	1424	1484	1544	1604	1664	1724	1784
4[illegible]	[illegible]	[illegible]	1485	1545	1605	1665	1725	1785
			1486	1546	1606	1666	1726	1786

mais encore un catalogue des *Nien-hao*, avec leur rapport aux années de notre ère avant et depuis Jésus-Christ. Cette tâche a été pleinement exécutée par M. des Hauterayes à la tête du douzième volume de l'histoire de la Chine du P. de Mailla. C'est là que nous renvoyons nos lecteurs pour la table des *Nien-hao*, attendu qu'elle occuperait trop d'espace dans un ouvrage où nous sommes obligés de nous resserrer autant qu'il est possible.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

EMPEREURS DE LA CHINE,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'ÈRE VULGAIRE.

La Chine, désignée en général dans les livres chinois sous le nom de Tien-hia, *ciel inférieur*, et de Tchong-koué, *royaume du milieu*, a porté successivement les noms des différentes familles impériales qui l'ont gouvernée. Celui de Chine que nous lui donnons, vient des Tartares et des Indiens qui le prononcent *Thsine*; et il est certain que c'est le nom que cet empire portait vers le milieu du troisième siècle avant Jésus-Christ, dans le tems qu'il était gouverné par la famille de *Thsin*, qui trouva moyen d'en réunir les différentes parties sous sa puissance, en détruisant les princes qui les possédaient.

Cet empire, dont la population surpasse de beaucoup celle de l'Europe entière, dont l'antiquité remonte à des siècles fort reculés, dont le gouvernement a éprouvé pour la forme le moins de variations, s'étend aujourd'hui, et même depuis plusieurs siècles, sur une longueur de sept cent cinquante lieues, et une largeur de cinq cents. Il est divisé en seize grandes provinces, savoir: *Pé-tchéli*, dont la capitale, *Pé-king*, est aujourd'hui celle de l'empire, *Kiang-nan*, *Chan-si*, *Chan-tong*, *Ho-nan*, *Chen-si*, *Tché-kiang*, *Kiang-si*, *Hou-kouang*, *Ssé-tchuen*, *Fou-kien*, *Kouang-tong*, *Kouang-si*, *Yun-nan*, *Koueï-tchéou*, *Léao-tong*.

Les Chinois, de même que les Phéniciens, les Egyptiens,

les Babyloniens, les Assyriens, et d'autres peuples de l'Orient, ont été policés, cultivés et savants dès leur origine, et ne remontent point comme les Grecs, les Romains, et les autres peuples de l'Europe, à des siècles d'ignorance et de barbarie.

A l'égard de leur origine, il est vraisemblable qu'ils étaient une des colonies de la dispersion qui fut occasionnée dans les plaines de Sennaar par la confusion des langues. Ce fut YAO (1) qui amena, dit-on, cette colonie dans la Chine, et qui fonda la monarchie chinoise avec CHUN, qu'il fit son collègue et qui devint son successeur.

Les souverains qui, depuis *Chun*, ont possédé la Chine jusqu'à nos jours, se divisent en vingt-deux dynasties ou familles, dont la première est celle des HIA, qui a pour auteur YU, surnommé TA ou le Grand, et commence, suivant l'opinion la plus probable, à l'an 2198 (et non 2207), avant Jésus-Christ.

Yu-ta, que *Chun* s'était associé préférablement à ses propres enfants, fut le premier qui rendit la couronne et le sacerdoce qui y était joint, héréditaires dans sa famille. Depuis ce tems-là, il fut défendu, sous peine de la vie, à tout autre qu'à l'empereur d'offrir des sacrifices (2).

A la dynastie des Hia, qui subsista quatre cent quarante et un ans sous dix-sept empereurs, succéda, l'an 1766 avant J.-C., celle qui porta d'abord le nom de CHANG, ensuite celui de YNG. Elle dura l'espace de six cent cinquante-six ans sous trente empereurs.

La troisième dynastie, dont OU-VANG fut le chef, nommée des CHEOU ou TCHEOU, subsista l'espace de huit cent cinquante-cinq ans, depuis l'an 1110 avant Jésus-Christ, jusqu'à l'an 255, sous trent-cinq empereurs, qui, pour avoir érigé des provinces en royaumes tributaires, ne conservèrent guère que le titre et quelques prérogatives de la dignité impériale, sans être en état de se faire obéir par des vassaux devenus beaucoup plus puissants qu'eux.

---

(1) Tout ce qu'on raconte sur les tems qui ont précédé *Yao*, n'est, au jugement de tous les bons critiques, qu'un amas de fables et de traditions obscures qui ne méritent aucune créance.

(2) La chronologie chinoise, quoiqu'en disent ses partisans, n'est rien moins que certaine. C'est ce qu'avoue un habile chinois de nos jours dans un savant mémoire sur l'antiquité des Chinois. « Aussi un lettré, » dit-il, du siècle passé, quoiqu'infidèle, a prouvé que tous les fondements » de notre chronologie, avant l'époque de 841 (avant Jésus-Christ), » portent en l'air, et vont flottant d'un système à l'autre, sans qu'on » puisse les fixer faute de monuments authentiques. Pour bâtir après » avoir détruit, il imagine de recourir aux livres des Européens et de » s'aider de leur chronologie pour fixer la nôtre. »

La quatrième dynastie, nommée des TSIN, ne subsista que quarante-trois ans, depuis l'an 246 avant Jésus-Christ, jusqu'en 203, sous quatre empereurs, dont le second, TCHÉ-HOANG-TI, successeur de CHENG-SIANG-VANG, laissa un monument de sa puissance, qui étonne encore aujourd'hui ceux qui le voient : nous voulons parler de cette fameuse muraille de briques, longue d'environ cinq cents lieues, qui sépare la Chine de tous les peuples qui l'environnent. Mais il ternit la gloire de cette entreprise par la guerre qu'il fit aux gens de lettres, et aux livres d'histoire, de morale et de jurisprudence, qu'il vint à bout de supprimer presque entièrement. Ce fut lui qui éteignit les royaumes tributaires, et les remit dans leur premier état de provinces.

La cinquième dynastie, appelée des HAN, reconnaît pour fondateur LIEN-PANG, soldat de fortune qui monta sur le trône l'an 203 avant Jésus-Christ, et prit le nom de KAO-TSOU. C'est sous son règne qu'on inventa le papier (de soie), l'encre et les pinceaux qui tiennent lieu de plumes à la Chine.

SUITE DE LA DYNASTIE DES HAN.

HAN-PING-TI.

Le trône impérial de la Chine, la première année de l'ère chrétienne (58e. année *Sin-yeou* du 40e. cycle), était possédé depuis deux siècles par la dynastie des HAN, fondée par KAO-TSOU, lorsque Lieou-yen, fils du prince de Tchong-chan et petit-fils de l'empereur Han-yuen-ti, y fut placé à l'âge de neuf ans, après la mort de l'empereur Han-ngaï-ti, décédé sans enfants. Ce fut l'impératrice OUANG-CHI, veuve de Han-ngaï-ti, qui fit ce choix avec le premier ministre Ouang-mang. Le jeune prince, à son inauguration, prit le nom de HAN-PING-TI, c'est-à-dire *empereur pacifique des Han*. Ouang-mang, pendant sa minorité, fut chargé de la régence ; et, comme il n'avait pas moins d'ambition que de talents, il se servit de son autorité pour se frayer la route du trône. Kong-kouang, qu'on avait donné pour gouverneur à l'empereur, faisait obstacle par sa vigilance et sa probité aux vues ambitieuses du ministre. Mais la mort l'enleva la 5e. année de notre ère. Ma-kong, qui le remplaça, garda cet emploi peu de tems, et se retira. Le jeune empereur, étant à la merci du perfide Ouang-mang, ne tarda pas à devenir la victime de sa scélératesse. Il mourut, l'an 6 de notre ère, du poison qu'il lui avait fait donner.

L'an 2 de Jésus-Christ, le 30e. jour de la 10e. lune, et non pas de la 9e., 23 novembre, arriva une éclipse de soleil.

On doit se rappeler que la règle que nous avons suivie pour vérifier l'ordre numérique des lunes chinoises, est fondée sur ce principe, que la première lune de l'année est celle pendant le cour de laquelle le soleil entre dans le signe qui répond à notre signe des poissons. (Voyez *la forme de l'année chinoise.*) Nous avons supprimé plusieurs éclipses, comme douteuses, qui se trouvent rapportées dans la nouvelle histoire de la Chine, par la raison que M. Pingré n'en fait pas mention dans sa Chronologie écliptique : les dates juliennes que nous avons employées sont d'après les calculs de ce savant académicien.

YU-TSÉ-YNG.

L'an 6 de notre ère (3e. année *Ping-yn*, du XLIe. cycle.) YU-TSÉ-YNG, fils de Lieou-hien, n'avait que deux ans lorsque l'impératrice douairière, toujours vivante, le choisit, de concert avec Ouang-mang, pour l'élever à l'empire. On ne le proclama pas néanmoins empereur, et on se contenta de lui donner le titre de prince héritier, jusqu'à ce qu'il fût en état de régner. Ce fut Ouang-mang qui eut, pendant l'interrègne, tous les honneurs de la représentation, et toute l'autorité attachée à la dignité impériale. Son dessein, et celui de l'impératrice, était de disposer par-là les peuples à le reconnaître un jour pour véritable souverain. Lieou-tchong, prince de Nan-tchong, indigné de voir un étranger usurper la couronne destinée à un rejeton de sa famille, invita, par un manifeste qu'il répandit, tous les descendants de Han-kao-ti, à venger l'injure qu'on faisait à sa dynastie, et à punir Ouang-mang de sa témérité. Ayant assemblé quelques milliers de soldats, il prit les armes; mais comme il ne fut pas soutenu, Ouang-mang l'eut bientôt écrasé avec toutes les forces de l'empire. Tché-y, gouverneur de Tong-kiun, ayant ensuite opposé une armée de cent mille hommes au régent, n'eut pas un meilleur succès. Ouang-mang la dissipa par un simple manifeste, où il donna le démenti à ceux qui l'accusaient de vouloir supplanter son pupille. Rien n'était néanmoins plus réel. L'an 8 de notre ère, à la 12e. lune, Ouang-mang, dans un conseil des grands qui lui étaient dévoués, fait arrêter que le sceau de l'empire sera retiré de l'appartement du jeune prince héritier pour lui être remis, que l'empire ne s'appellera plus Han-tchao, ou l'empire des Han, mais Sin-tchao ou l'empire des Sin, et que l'impératrice-régente sera pareillement qualifiée impératrice de la dynastie des Sin. Tout cela fut exécuté le premier jour de l'année suivante.

Eclipse du soleil sous le règne de Yu-tsé-yng, arrivée l'an 6 de Jésus-Christ.

Le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la dixième, 11 septembre.

OUANG-MANG.

L'an 9 de notre ère (6e. année *Ki-se* du XLIe. cycle.) OUANG-MANG, s'étant mis en possession du trône de la Chine sans opposition, commence par faire descendre d'un degré tous les princes de l'empire capables de lui nuire, au nombre de deux cent douze. Il fit plus à l'égard de ceux des Han, il les réduisit, l'année suivante, au rang du peuple. Ces changements, quelque violents qu'ils fussent, ne produisirent néanmoins aucun trouble. Ouang-mang voulut ensuite s'assurer des Tartares. Mais le Tchen-yu, ou khan des Tartares Kiong-nou, s'étant aperçu des embûches qu'il lui tendait, se jette sur les frontières de la Chine, qu'il dévaste impunément. Les peuples des royaumes de l'Ouest font les mêmes dégâts de leur côté. Ouang-mang, après être resté quelque tems dans l'inaction, envoie contre eux des armées qui remportent d'abord quelques avantages, mais qui, foulant en même tems les provinces qu'elles étaient venues défendre, les portent à se soulever. Le mécontentement se communique insensiblement à toutes les parties de l'empire. Mais le silence que gardaient les princes de la dynastie des Han, empêche le gros de la nation d'éclater. A la fin, trois fils de Lieou-kin, descendants de l'empereur Han-king-ti, s'étant concertés avec leurs amis pour venger leur famille, levèrent des troupes, l'an 22, et déclarèrent la guerre à l'usurpateur. Après divers échecs qu'ils lui firent essuyer, les principaux du parti, n'ayant point encore de chef proprement dit, s'assemblent le premier jour de la 2e. lune de l'an 23, et mettent à leur tête Lieou-hiuen, sous le titre de prince. Ouang-mang, poursuivi par les confédérés, dont les forces augmentaient de jour en jour, se retire dans Tchang-ngan, capitale alors de la Chine, où bientôt il se vit assiégé (1). Malgré sa vigoureuse défense, la place fut emportée d'assaut le premier jour de la 9e. lune. Ouang-mang fut pris dans une tour par les sol-

(1) Dans le siége de Tchan-ngan, le feu prit au palais, et consuma tous les livres d'histoire, chartes, mémoires, recueils de cartes, compilations de lois, mémoires sur l'agriculture, et manuscrits que les empereurs de la dynastie des Han avaient pu rassembler pendant 180 ans. (*Mém. conc. les Chin.* tom. Ier., pag. 39.)

dats qui lui coupèrent la tête, et la portèrent à Lieou-hiuen, qui tenait alors sa cour à Ouao-hien.

Eclipses du soleil sous le règne de Ouang-mang.

L'an 14, le trentième jour de la troisième lune, 18 avril.
L'an 15, le trentième jour de la septième lune, 2 septembre.

LIEOU-HIUEN.

23. (20e. année *Quey-ouy*, du XLIe. cycle.) LIEOU-HIUEN, se voyant à la tête de l'empire de la Chine avec le titre de prince, transporta sa cour à Lo-yang. Mais il ne put réussir à se faire reconnaître empereur. Plusieurs des chefs du parti qui s'était élevé contre Ouang-mang, dont le plus redoutable était Fan-tchong, ayant à ses ordres une faction appelée les *Sourcils rouges*, se maintinrent dans l'indépendance. On vit, outre cela, paraître un imposteur nommé Ouang-lang, qui se donnait pour le prince Tsé-yu, fils de l'empereur Han-tching-ti. Il séduisit un grand nombre de personnes, qui lui formèrent une armée pour soutenir ce nom et les droits qu'il se donnait à l'empire. Lieou-sieou, le plus distingué de la famille des Han par sa valeur, marcha contre cet aventurier; et, l'ayant forcé dans Han-tan, où il s'était retranché, lui fit voler la tête d'un coup de sabre. Mais sa mort ne rétablit pas le calme dans l'empire. Des troupes de brigands s'y répandirent, et commirent de grands ravages. Lieou-sieou en détruisit une partie, et le prince Lieou-hiuen, de son côté, remporta une victoire sur les *Sourcils rouges*. Ce revers n'abattit pas ces derniers. Ils s'en relevèrent bientôt, et devinrent plus formidables qu'auparavant. Les seigneurs chinois, jugeant Lieou-hiuen incapable de leur résister, et regardant d'ailleurs le trône impérial comme vacant, contraignirent Lieou-sieou, après des refus réitérés, d'y monter.

KOUANG-OU-TI (2).

25. (22e. année *Y-yeou*, du XLIe. cycle.) KOUANG-OU-TI fut le nom que prit Lieou-sieou, lorsqu'il eut accepté l'empire. Il débuta par assurer de son amitié Lieou-hiuen, et lui en donna des preuves en le créant prince de Hoai-yang. Mais celui-ci rejeta fièrement cette faveur, et aima mieux se jeter dans le parti des *Sourcils rouges*. Il n'y trouva pas ce qu'il avait espéré. Fan-

(2) Il est nommé dans les *Portraits des célèbres Chinois*. HAN-KOANG-OUTI.

tchong, leur chef, ne lui témoigna aucune considération; et, sur ce qu'on apprit qu'une faction se disposait à le retablir, un des officiers de Fan-tchong l'assomma. Kouang-ou-ti continua la guerre contre les brigands, et, dans le cours de deux ans, il vint à bout de les dissiper entièrement. Des révoltes qui s'élevèrent ensuite, furent étouffées de même; et, l'an 37 de notre ère, la paix fut rétablie dans l'empire; mais elle ne dura que trois ans. Une femme du Tong-kin, nommée Tching-tsé, entreprit d'affranchir son pays de la domination des Chinois, devenue odieuse par la tyrannie des gouverneurs qu'ils y envoyaient. Cette héroïne, s'étant mise à la tête des mécontents, gagna sur les Impériaux une grande bataille, leur enleva soixante-cinq villes, et se fit proclamer reine. Mais ayant été battue complètement, l'an 42, dans une nouvelle action, son parti fut totalement détruit. La Chine, depuis ce tems, demeura tranquille jusqu'à la mort de Kouang-ou-ti, arrivée dans la 3e. lune de l'an 57 de notre ère, la 33e. de son règne, et la 63e. de son âge. Il fut regretté de ses peuples qu'il avait défendus avec valeur, et gouvernés avec une sagesse égale.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 26, le premier jour de la première lune, 6 février.

L'an 27, le trentième jour de la sixième lune, et non pas de la cinquième, 22 juillet.

L'an 30, le trentième jour de la dixième lune, et non pas de la neuvième, 14 novembre.

L'an 31, le trentième jour de la quatrième lune, et non pas de la troisième, 10 mai.

L'an 40, le trentième jour de la troisième lune, 29 avril.

L'an 41, le trentième jour de la deuxième lune, 19 avril.

L'an 46, le trentième jour de la cinquième lune, 22 juillet.

L'an 49, le trentième jour de la troisième lune, 20 mai.

L'an 53, le premier jour de la deuxième lune, 9 mars.

L'an 55, le trentième jour de la cinquième lune, 13 juillet.

L'an 56, le trentième jour de la onzième lune, 25 décembre.

HAN-MING-TI.

57. (54e. année *Ting-se*, du XLIe. cycle.) HAN-MING-TI, fils de Kouang-ou-ti et son successeur, commença son règne par faire revivre les cérémonies prescrites dans les king ou livres de la religion. Les académies destinées aux exercices militaires et à l'étude de la morale, lui durent aussi leur établissement. Il en avait une dans son palais pour y élever les enfants de la première qualité, et il ne dédaignait pas d'assister lui-

même à leurs exercices. Ce prince, par les soins qu'il eut d'éclairer la conduite des mandarins et des autres officiers publics, maintint la tranquillité dans l'intérieur de l'empire: mais il refusa d'entrer dans les querelles des princes tributaires de la Chine, sans souffrir néanmoins qu'ils attaquassent impunément ses frontières. Il eut cependant la faiblesse de protéger la secte de Foé, qui, des Indes où elle était déjà fort ancienne, s'introduisit en Chine, et y établit la doctrine de la métempsycose avec celle des deux principes, le néant et le vide. Han-ming-ti finit ses jours la 8e. lune, en automne de l'an 75, dans la quarante-huitième année de son âge et la 18e. de son règne, emportant dans le tombeau la réputation d'un prince vigilant, équitable et modéré. Entre ses femmes, il avait donné la préférence à MA-CHI, en la nommant impératrice: mais comme elle était stérile, il lui avait fait adopter un fils qu'il avait d'une autre femme, et qu'il destinait pour être son successeur.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 60, le trentième jour de la huitième lune, 13 octobre.

L'an 65, le trentième jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 16 décembre.

L'an 70, le trentième jour de la neuvième lune, et non pas de la dixième, 23 septembre.

L'an 73, le trentième jour de la sixième lune, et non pas de la cinquième, 23 juillet.

HAN-TCHANG-TI.

75. (12e. année *Y-hay*, du XLIIe. cycle.) HAN-TCHANG-TI, fils et successeur de Han-ming-ti, témoigna sa reconnaissance envers l'impératrice Ma-chi, sa mère par adoption, en élevant au rang de princes ses frères, malgré les remontrances qu'elle lui fit pour l'en détourner. L'événement vérifia les craintes de l'impératrice. L'élévation fit tourner la tête à quatre de ses frères, au point que leur mauvaise conduite obligea l'empereur de les reléguer dans leurs terres. Han-tchang-ti mourut à la première lune de l'an 89, laissant de sa femme TEO-CHI, qu'il avait déclarée impératrice en l'an 78, un fils, qui suit.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 75, le trentième jour de la onzième lune, 5 janvier.

L'an 80, le premier jour de la deuxième lune, 10 mars.

L'an 81, le trentième jour de la septième lune, et non pas de la sixième, 23 août.

L'an 87, le trentième jour de la neuvième lune, et non pas de la huitième, 15 octobre.

HAN-O-TI.

89. (26e. année *Ki-tcheou*, du XLIIe. cycle.) HAN-O-TI, fils de Han-tchang-ti, lui succéda à l'âge de dix ans, sous la régence de TEO-CHI, sa mère, qui s'associa dans cet emploi Teou-hien son frère. Celui-ci, pour se rendre maître entièrement des affaires, fit donner à trois de ses frères, les principales charges de l'état. Mais bientôt il abusa de son pouvoir, et commit des injustices, dont la conviction, acquise dans un comité tenu par ordre de l'impératrice, le fit condamner à perdre la vie. La princesse commua la peine en celle d'aller faire la guerre aux Tartares Hiong-nou, d'où il n'y avait pas d'apparence qu'il dût revenir. Mais il trompa l'attente du public par des victoires signalées qu'il remporta sur les Tartares; ce qui rétablit son crédit à la cour. Il ne tarda pas d'en abuser de nouveau. L'empereur, qui était majeur pour lors, irrité de son insolence, lui ordonna de se donner la mort. Mais il le suivit de près au tombeau, dans la vingt-septième année de son âge, et la 12e. lune de l'an 105. Les heureuses dispositions qu'il faisait paraître lui méritèrent des regrets.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 90, le trentième jour de la deuxième lune, 20 mars.

L'an 92, le premier jour de la septième lune, et non pas de la sixième, 23 juillet.

L'an 95, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la quatrième, 22 mai.

L'an 100, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 23 août.

L'an 103, le trentième jour de la quatrième lune, 22 juin.

HAN-CHANG-TI.

105. (42e. année *Y-se*, du XLIIe. cycle.) HAN-CHANG-TI, âgé seulement de cent jours à la mort de Han-o-ti, son père, lui succéda sous la régence de l'impératrice, sa mère, et mourut à la 8e. lune de l'année suivante.

HAN-NGAN-TI.

106. (43e. année *Ping-ou*, du XLII cycle.) HAN-NGAN-TI,

neveu de l'empereur Han-o-ti, devint le successeur de Han-chang-ti, à l'âge de quatorze ans, par le choix de l'impératrice, mère de ce dernier. Cette princesse ambitieuse conserva la régence, malgré les murmures des Chinois, jusqu'à sa mort, arrivée l'an 121. Han-ngan-ti ne lui survécut que quatre ans, étant décédé dans la 3e. lune de l'an 125. Comme il ne laissait point d'enfants de l'impératrice YEN-CHI, sa femme, il avait désigné, pour son successeur, le fils qu'il avait eu d'une reine que Yen-chi fit mourir pour se délivrer d'une concurrente qui aurait pu lui enlever l'autorité. Ce crime ne suffit pas à Yen-chi; elle substitua un de ses petit-fils au légitime héritier, et le fit couronner. Mais la mort ayant fait justice de cet intrus, dans la 10e. lune de la même année, rendit le trône à celui auquel il appartenait de droit.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 107, à la troisième lune, 11 avril.

L'an 111, le premier jour de la première lune, 27 janvier.

L'an 113, le trentième jour de la quatrième lune, 1er. juin.

L'an 114, à la troisième lune, 22 mai; et le premier jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 15 novembre.

L'an 115, le trentième jour de la neuvième lune, 4 novembre.

L'an 116, à la troisième lune, 31 mars.

L'an 117, le premier jour de la deuxième lune, 21 mars.

L'an 118, le premier jour de la huitième lune, 3 septembre.

L'an 119, le premier jour de la douzième lune, 18 janvier 120.

L'an 124, le trentième jour de la neuvième lune, 25 octobre.

L'an 125, le premier jour de la quatrième lune, et non pas de la troisième, 21 avril.

HAN-CHUN-TI.

126. (3e. année *Ping-yn*, du XLIIIe. cycle.) HAN-CHUN-TI, fils de Han-ngan-ti, ayant été reconnu pour empereur, malgré l'impératrice, sa belle-mère, commença par la condamner à une prison perpétuelle, pour venger la mort de sa mère et l'injustice qu'elle lui avait faite à lui-même en s'efforçant de l'exclure du trône. Mais il se repentit bientôt de ce traitement; et l'ayant rappelée, il la rétablit dans les honneurs dont elle avait joui. Mais la mort lui permit à peine de reparaître à la cour. Han-chun-ti, avec de belles qualités, manqua de discernement dans le choix de ses ministres. Gouverné par les eunu-

ques du palais, il mit, par leurs conseils, à la tête de plusieurs provinces, des mandarins corrompus, qui, par leurs concussions, provoquèrent de frequentes révoltes. L'an 143, le pays de Leang-tcheou éprouva, pendant trois mois, de fréquents tremblements de terre, où périt une infinité de monde. Effrayé du récit qu'on lui fit de ces désastres, l'empereur en tomba malade, et mourut l'année suivante à la 8e. lune, dans la trente-unième année de son âge, laissant un fils, âgé de deux ans, qui suit.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 135, le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la huitième, 25 septembre.

L'an 138, le premier jour de la douzième lune, 18 janvier 139.

L'an 140, le trentième jour de la cinquième lune, 2 juillet.

L'an 141, le trentième jour de la dixième lune, et non pas de la neuvième, 16 novembre.

HAN-TCHONG-TI.

144. (21e. année *Kia-chin*, du XLIIIe. cycle.) HAN-TCHONG-TI, fils de Han-chun-ti, fut porté dans son berceau sur le trône, et mourut dans la première lune de l'année suivante.

HAN-TCHÉ-TI.

145. (22e. année *Y-yeou*, du XLIIIe. cycle.) HAN-TCHÉ-TI, nommé à sa naissance Lieou-tsouon, fils du prince de Poukaï, et descendant de l'empereur Han-tchang-ti, fut choisi par les grands pour empereur à l'âge de neuf ans. Il montrait dès-lors un grand sens, et donnait les plus belles espérances : mais le prince Leang-ki, frère de l'impératrice-mère, les fit évanouir, en lui donnant du poison, dans la deuxième année de son règne.

HAN-HOUON-TI.

147. (24e. année *Ting-hay*, du XLIIIe. cycle.) HAN-HOUON-TI, fut le nom que prit Lieou-tchi, prince de Ping-yuen, après le choix que les grands, de concert avec l'impératrice, firent de lui pour remplir le trône. Sa proclamation se fit le premier jour de la première lune 147, jour remarquable par une éclipse de soleil. Comme il n'avait que quinze ans, l'impératrice garda la régence jusqu'à la première lune de l'an 150, qu'elle lui remit le gouvernement. Des famines,

causées par l'intempérie des saisons et entretenues par l'avarice des mandarins, troublèrent les premières années de son règne par les révoltes qu'elles excitèrent. Les Tartares voulurent profiter de ce désordre pour secouer le joug de la Chine; mais on vint à bout de les réprimer. Han-houon-ti se déshonora par sa vie molle et voluptueuse, par son luxe excessif, et par l'influence qu'il accorda aux eunuques dans les affaires du gouvernement. Il entretenait jusqu'à mille femmes dans le palais, et dix mille chevaux dans ses écuries. Ce prince mourut sur la fin de l'an 167, dans la trentième année de son âge, sans laisser de postérité de l'impératrice TEOU-CHI, sa femme.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 147, le premier jour de la première lune, 17 février.

L'an 149, le trentième jour de la cinquième lune, et non pas de la troisième, 23 juin.

L'an 154, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la neuvième, 25 septembre.

L'an 157, le trentième jour de la sixième lune, et non pas de la quatrième, 24 juillet.

L'an 158, le trentième jour de la cinquième lune, 13 juillet.

L'an 165, le trentième jour de la première lune, 28 février.

L'an 166, le premier jour de la première lune, 18 février.

L'an 167, le trentième jour de la cinquième lune, 4 juillet.

HAN-LING-TI.

168. (45e. année *Von-chin*, du XLIIIe. cycle.) HAN-LING-TI (Lieou-hong), petit-fils, à la quatrième génération, de l'empereur Han-tchang-ti, fut proclamé empereur à l'âge de douze ans, par les grands, sur la présentation de l'impératrice Teou-chi, qui prit les rênes du gouvernement, comme régente, pendant sa minorité. Cette princesse voulut d'abord maintenir les eunuques du palais dans le crédit dont ils jouissaient sous le règne précédent. Mais, forcée par les mécontents d'en livrer quelques-uns au tribunal des crimes, elle devint la victime d'une cabale qui se forma contre elle, et contre ceux qui l'avaient fait agir. Les eunuques qu'elle avait épargnés s'étant ligués ensemble, vinrent à bout de persuader au jeune empereur qu'elle avait comploté avec ceux qui s'étaient déclarés, leurs ennemis, pour le détrôner. En conséquence, ils firent expédier des ordres pour la faire renfermer, et livrer au bras de la justice ceux qui s'étaient montrés jaloux de leur crédit. Ces

violences ne manquèrent pas de causer des soulèvements ; mais loin de déprendre le prince de ses favoris, ils ne servirent qu'à le rendre plus docile à leurs conseils et plus ardent à les suivre. De là les proscriptions, les emprisonnements décernés, non-seulement contre les rebelles, mais contre ceux qui étaient soupçonnés de les favoriser. Les hommes de mérite, et surtout les gens de lettres, furent les principaux objets de la haine des eunuques. On fait état de plus de dix mille personnes que ces tyrans sacrifièrent à leur vengeance. Le ciel, si l'on en croit le P. de Mailla, fidèle disciple du P. le Comte, se déclara par des prodiges éclatants, contre un gouvernement si atroce. « Le 15 de la 4e. lune, dit-il, de la 2e. année du règne de Han-» ling-ti, tous les grands étant assemblés dans la salle d'au-» dience, à peine l'empereur fût-il monté sur son trône, qu'un » coup de vent furieux, sorti d'un des coins de la salle, vint » le frapper. On vit en même tems sortir de dessus la grande » poutre, un serpent noir monstrueux, long de plus de qua-» rante pieds, qui vint s'entortiller autour du siége du trône. » L'empereur en fut si fort effrayé, qu'il tomba évanoui. Les » mandarins d'armes, coururent à son secours, et le trans-» portèrent hors de la salle. Le serpent disparut, et quelques » perquisitions qu'on en fît, il fut impossible d'en découvrir » les traces. » (*Tome III*, p. 489.) Neuf ans après, les choses continuaient encore sur le même pied. Nouvel avertissement, selon le même auteur. « L'an 178 (après deux tremblements » de terre arrivés à la 4e. lune), on entendit, pendant plu-» sieurs jours de suite, dans les cours du palais, les coqs » chanter comme les poules, et les poules imiter le chant des » coqs. A la 6e. lune, une exhalaison noire, qui répandit une » odeur infecte, ayant la forme d'un dragon, et longue de » plus de cent pieds, apparut dans la salle d'audience, et envi-» ronna le trône. A la 7e. lune, et en automne, un arc-en-» ciel embrassa de son ceintre tout l'appartement de l'empereur.» Le prince, épouvanté, commande aux grands de lui expliquer la cause de ce phénomène. « La cause de ces présages » sinistres, lui répond Yang-tsé, n'est autre que l'abus de » l'autorité entre les mains des femmes et des eunuques. Les » gens les plus vils et les plus méprisables sont consultés sur » les affaires du gouvernement : n'est-ce pas obscurcir la » lumière du soleil et de la lune ?.... On ne voit dans les » emplois que ceux qui prodiguent la flatterie ou l'argent aux » eunuques..... Nous lisons dans le *Chou-king*, que lorsque le » Tien (le ciel) manifeste sa colère par de pareils avertisse-» ments, le prince doit renouveler la vertu dans sa personne » et dans l'empire, etc. » (*Ibid.* p. 501.) Ainsi, Dieu faisait

des miracles parmi les Chinois, comme autrefois parmi les Juifs, pour les faire rentrer dans le chemin de la vertu, lorsqu'ils s'en étaient écartés; et il se trouvait chez les uns comme chez les autres, des sages qui donnaient la véritable explication de ses prodiges. Han-ling-ti, ajoute-t-on, fut frappé du discours de Yang-tsé; mais cette impression fut bientôt effacée par l'idée sinistre et fausse que les eunuques lui donnèrent de celui qui l'avait causée. Le crédit de ces favoris alla même toujours depuis en croissant, et les troubles augmentèrent dans la même proportion. L'an 184, un certain Tchang-kio, qui s'était fait un nom en traitant, par des opérations magiques, une maladie contagieuse, s'avisa de prétendre à l'empire, et eut même assez de bonheur, pour rassembler sous ses drapeaux, jusqu'à cinq cent mille hommes, auxquels il fit prendre pour livrée, des bonnets jaunes. La mort de ce chef, arrivée peu de tems après, ne détruisit point son parti. Deux de ses frères, qu'il s'était associés, le relevèrent et donnèrent de l'exercice aux armes de Han-ling-ti, pendant tout le reste de sa vie, qu'il termina dans la 4e. lune de l'an 189. En mourant, il laissa de l'impératrice HOCHI, sa femme, un fils âgé de quatre ans, nommé Lieou-pien, et de la reine Ouang-mei, un autre fils appelé Lieou-hiei. L'impératrice, après sa mort, fit déclarer empereur, son fils; mais une révolution, dans laquelle périrent tous les eunuques du palais, changea la face des affaires. Le général Tong-tcho, s'étant rendu maître du gouvernement, fit empoisonner l'impératrice, avec son fils, et placer sur le trône le fils de la reine Ouang-mei.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 168, le trentième jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 17 décembre.

L'an 169, le trentième jour de la dixième lune, 6 décembre.

L'an 170, le trentième jour de la troisième lune, 3 mai.

L'an 171 le premier jour de la quatrième lune, et non pas de la troisième, 22 avril.

L'an 174, le trentième jour de la douzième lune, 8 février 175.

L'an 177, le premier jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 8 décembre.

L'an 178, le premier jour de la onzième lune, et non pas de la deuxième, 27 novembre.

L'an 179, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la quatrième, 24 mai.

L'an 181, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.

L'an 186, le trentième jour de la cinquième lune, 4 juillet.

L'an 189, le premier jour de la quatrième lune, 3 mai.

LIEOU-HIEI.

190. (7e. année *Keng-ou*, du XLIVe. cycle.) LIEOU-HIEI commença son règne à l'âge de dix ans, sous la régence de Fong-tcho qui avait procuré son élévation. Ce ministre exerça dans son emploi le plus odieux despotisme. Il débuta par transférer la cour à Tchang-ngang, et contraignit, par des violences inouies, les habitants de Lo-yang à s'y transporter eux-mêmes, après avoir mis le feu au palais et à une partie des maisons de cette ville. Sa tyrannie ne manqua pas de soulever la plupart des grands contre lui. Ayant levé des troupes, ils lui livrèrent des combats dont il sortit avec avantage. Mais au commencement de l'an 192, il reçut le prix de ses forfaits de la main de Liu-pou, son fils adoptif, qu'il avait voulu percer de sa lance, dans un accès de colère. Ce jeune homme, ayant esquivé le coup, l'attendit quelque tems après avec d'autres conjurés, aux portes du palais, et l'assassina comme il y entrait en grand cortége. Sa famille fut enveloppée dans son désastre, et ses biens, qui étaient immenses, furent livrés au pillage. Tout scélérat qu'il était, il trouva des vengeurs, dont la principale victime fut le général Ouang-yun, l'instigateur de sa mort, qui fut massacré dans le palais, sous les yeux de l'empereur. De nouveaux troubles succédèrent par l'ambition des grands, dont chacun se mit à la tête d'un parti, dans la vue de se rendre maître de l'empereur et de l'état. Ce prince fut obligé de mener une vie errante pendant près de deux ans, jusqu'à ce que le général Tsao-tsao, ayant pris le dessus, l'empereur, pour lequel il s'était toujours déclaré, lui remit les rênes du gouvernement. Ce fut alors qu'on vit renaître le calme à la cour; mais l'empire resta plongé dans la même confusion. Les gouverneurs des provinces travaillèrent, non-seulement à se rendre indépendants chacun dans son département, mais à se dépouiller les uns les autres. Tsao-tsao eut, pendant vingt-six ans, les armes à la main pour les réduire. Le bonheur l'accompagna presque toujours dans les combats qu'il leur livra, quoiqu'il eût affaire à d'excellents capitaines, tels qu'un Koan-yu, que les Chinois révèrent comme leur dieu Mars. Mais la gloire qu'il acquérait par ses exploits, ne rejaillissait pas sur l'empereur, qui tombait de plus en plus dans le mépris. Les courtisans, à la fin, pressèrent, l'an 219, le ministre de prendre la place

de son maître, dont il avait entre les mains toute l'autorité. Mais il eut la politique et la générosité de se refuser à leurs sollicitations. S'il y eût consenti, il n'aurait pas joui long-tems du plaisir d'être assis sur le trône ; car étant parti de Tchang-ngan pour Lo-yang, à peine y fut-il arrivé, qu'il mourut à la première lune de l'an 220, avec la réputation de l'un des plus habiles ministres et des plus grands généraux que la Chine eût eus. Il laissa un fils, Tsao-pi, qui lui succéda dans le ministère et la principauté de Ouei, qu'il possédait. Mais ce qui est plus important, ce fils avait hérité de ses qualités sublimes. Les grands, las de n'avoir qu'un fantôme sur le trône, le contraignirent d'accepter l'empire, dont ils le mirent en possession avec les cérémonies usitées. Han-hien-ti, dans la crainte qu'on n'usât de violence pour lui arracher sa démission, fut des premiers à le reconnaître. Mais Lieou-pei, qui était de la race des Han, avantage que Tsao-pi n'avait pas, prétendit que l'empire lui appartenait par le droit de sa naissance, et prit le titre d'empereur, que son parti lui déféra. La Chine alors se trouva divisée en trois empires, qui subsistèrent en même tems; celui des Heou-han, celui des Ouei, et celui des Ou ; et c'est ce que les Chinois appellent San-koué, ou les trois royaumes.

La dynastie des Heou-han, qui étaient une branche des Han, posséda les seules provinces de Pa et de Cho, et ne subsista que quarante-trois ans, ayant fini l'an 265 ; celle des Ouei domina quarante-cinq ans dans la partie septentrionale de la Chine ; celle des Ou posséda pendant cinquante-neuf ans la partie méridionale de la Chine, et établit sa cour à Tchang-son, puis à Nan-king. Ces trois puissances furent abattues par les Tsin qui réunirent tout l'empire sous leur obéissance, et fondèrent la dynastie de leur nom, en 265.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 193, le premier jour de la première lune, 19 février.
L'an 194, le trentième jour de la sixième lune, 4 août.
L'an 200, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.
L'an 201, le premier jour de la troisième lune, 22 mars.
L'an 208, le premier jour de la dixième lune, 27 octobre.
L'an 210, le premier jour de la deuxième lune, 13 mars.
L'an 212, le premier jour de la sixième lune, 14 août.
L'an 216, le premier jour de la cinquième lune, 2 juin.
L'an 219, le trentième jour de la deuxième lune, 2 avril.
L'an 220, le premier jour de la deuxième lune, 22 mars.

VIe DYNASTIE.

DES HEOU-HAN, OU HAN POSTÉRIEURS.

TCHAO-LIÉ-TI.

221. (38e. année *Sin-tcheou*, du XLIVe. cycle). TCHAO-LIÉ-TI, connu jusqu'alors sous le nom de Lieou-pei, prince de Chou, descendant en ligne droite de Tchong-chan, fils de l'empereur Han-king-ti, est regardé à la Chine comme le successeur légitime de l'empereur Lieou-hiei préférablement à Tsao-pi, dont l'élévation a toujours passé chez les Chinois pour une violence et une usurpation. « Un de ses premiers soins, après être monté » sur le trône, fut de donner une nouvelle vigueur au gouver- » nement civil de l'état, et de faire revivre toutes les lois que » la faiblesse des derniers empereurs et la licence des armes » avaient, pour ainsi dire, abrogées. Aidé de Tchou-ko-leang, » qu'il choisit pour son premier ministre, il vint bientôt à » bout, sinon de rendre ses sujets heureux, du moins d'adou- » cir leurs maux et de leur faire concevoir l'espérance d'un ave- » nir plus doux. Le long usage lui avait fait connaître les » hommes ; il savait les employer à propos, chacun selon ses » talents. Il donnait des récompenses particulières à ceux qu'un » mérite particulier distinguait des autres ; et personne n'en » était jaloux, parce qu'il traitait tout le monde avec bonté. » Lorsqu'il n'était encore que simple citoyen, il s'était lié d'a- » mitié avec Tcho-ko-leang ; lorsqu'il fut sur le trône, il vécut » encore avec lui comme avec son ami. Sans hauteur, sans ca- » price, sans défiance, sans soupçons, ils traitaient ensemble » les plus grandes affaires, comme ils avaient coutume de trai- » ter auparavant celles de l'armée, lorsqu'ils commandaient » ensemble comme égaux. » (*Portr. des célèb. Chinois.*) Un si amable souverain n'occupa le trône impérial qu'environ deux ans, et mourut dans la 4e. lune de l'an 223.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 221, le trentième jour de la sixième lune, 5 août.

L'an 222, le premier jour de la première lune, 30 janvier ; et le trentième jour de la sixième lune, et non pas de la onzième 25 juillet.

HAN-HEOU-TCHU.

223. (39e. année *Gin-yn*, du XLIVe. cycle). HAN-HEOU-

TCHU, fils de Tchao-lié-ti, lui succéda à l'âge de dix-sept ans, sous la régence de Tchou-ko-leang, que son père avait désigné pour cet emploi. Le régent ne perdit pas de vue le dessein qu'il avait formé sous le règne précédent, de réunir toute la Chine sous l'obéissance des Han, en détruisant les deux royaumes qui concouraient avec celui de son pupille. Il n'oublia rien pour le faire réussir. Le plus redoutable était le royaume de Ouei, gouverné par Tsao-pi. Mais ce prince avait pour général Ssé-ma-y, l'un des plus grands capitaines de son tems. Tchou-ko-leang ne crut pas les forces de son pupille suffisantes pour attaquer un ennemi si redoutable. Il fit alliance avec Sun-kiuen, prince de Ou. Mais Tsao-pi mourut sans enfants à la 5e. lune de l'an 226, laissant pour héritier de ses états Tsao-youi, son frère, qui prit, à son imitation, le titre d'empereur et continua, à Ssé-ma-y, le commandement de ses troupes. Tchou-ko-leang ayant fait ses préparatifs pour l'expédition qu'il méditait, conduisit dans le pays d'Ouei, l'an 227, une armée considérable qu'il ramena, l'année suivante, sans avoir remporté aucun avantage. Jusqu'alors, Sun-kiuen n'avait pas encore pris le titre d'empereur, quoiqu'il en exerçât toute l'autorité dans ses états. Il le prit enfin, l'an 229, de la manière la plus solennelle, et renouvela, peu de tems après, la ligue qu'il avait conclue avec Tchou-ko-leang contre les princes de Ouei. L'an 234, ils entrent chacun de son côté dans les états de Tsao-youi, que l'habileté de Ssé-ma-y ne leur permit pas d'entamer. La mort de Tchou-ko-leang, arrivée l'année suivante, plongea dans le deuil la cour de Chou. (*Mém. des h. cel. de la Ch.*) Celle de Ou n'y fut pas moins sensible dans la crainte que cet événement n'enhardît Tsao-youi à recommencer les hostilités contre les deux empereurs, ses rivaux. Il envoya effectivement, l'an 238, Ssé-ma-y dans le Leao-tong, où il fit des progrès. Mais la mort de Tsao-youi les arrêta l'année suivante. N'ayant point d'enfant mâle, Tsao-youi avait transmis ses états à son neveu Tsao-fang, âgé seulement de huit ans, dont la minorité fut orageuse par les querelles de ses deux gouverneurs, Ssé-ma-y et Tsao-chuang. Mais le premier ayant prévalu, l'an 249, fit condamner son collègue avec toute sa famille à perdre la vie. Il ne jouit pas longtems de son triomphe, étant mort à la 8e. lune de l'an 251. Huit mois après, Sun-kiuen, prince de Ou, le suivit au tombeau, laissant ses états exposés à de grands troubles par le choix qu'il fit de Sun-leang, son bâtard, pour le trône, préférablement à Sun-ho, son fils légitime. Ce dernier, par la valeur de Sun-tchin, ministre de Sun-leang, fut obligé de céder. Mais le sort de Sun-leang n'en devint pas meilleur. Tyrannisé par son ministre, il voulut s'affranchir du joug, et fut prévenu par

celui-ci qui le fit déposer l'an 258, et fit mettre à sa place Sun-hieou. Il préparait par ce choix, sans le prévoir, le châtiment que méritait sa perfidie. Sun-hieou, lorsqu'il se vit affermi sur le trône, vengea la déposition de son prédécesseur, en faisant couper le tête à Sun-tchin au milieu de son palais, où il l'avait mandé. Il arriva dans les états de Ouei, vers le même tems, une révolution à peu près semblable. Ssé-ma-tchao, prince de Tçin, et ministre de Tsao-fang, irrité contre son maître qui voulait le faire périr, le fit descendre du trône, et lui substitua, de l'avis des grands, Tsao-mao, neveu de Tsao-youi. Après avoir étouffé les mouvements qu'excita ce changement, Ssé-ma-tchao entreprit d'agrandir la puissance de son nouveau maître. Sachant que l'empereur Han-heou-tchu négligeait les affaires du gouvernement pour se livrer aux plaisirs, il envoya, l'an 263, le général Teng-ngaï avec une armée de cent soixante mille hommes pour faire irruption dans les états de Chou. Une victoire, remportée par ce général, mit tellement hors de mesures l'empereur, qu'il vint lâchement se remettre entre les mains du vainqueur, contre l'avis de son fils, qui se donna la mort de désespoir. Teng-ngaï le reçut avec honneur. Telle fut la fin de la grande et illustre dynastie des Han. L'empereur déposé mourut sans postérité dans la 11e. lune, avec le titre de prince de Ngan-lo qu'on lui avait accordé.

Mais Ssé-ma-tchao, loin de récompenser les services du brave Teng-ngaï, le fit assassiner, dans la crainte qu'il ne se prévalût de ses succès, comme il en était soupçonné, pour se révolter. Sun-hieou mourut dans l'année 264, ne laissant qu'un fils en bas âge, nommé Sun-ouan. Les grands préférèrent à cet enfant Sun-hao, qui était aussi de la famille royale, prince que la nature semblait avoir formé pour régner : mais il ne soutint pas sur le trône les belles espérances qu'il avait données. A peine y fut-il assis sous le nom de YEUN-TI, qu'oubliant ses devoirs, il se livra à la débauche, et passa de là à la cruauté. Pour réprimer les soulèvements que sa conduite occasionnait, Ssé-ma-yen, successeur de Ssé-ma-tchao, mort l'an 265, contraignit, sur la fin de la même année, Yuen-ti de lui céder l'empire.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 223, le trentième jour de la onzième lune, 8 janvier 224.

L'an 232, le trentième jour de la onzième lune, 29 décembre.

L'an 233, le premier jour de la sixième lune, et non pas de la cinquième, 25 juin.

L'an 243, le premier jour de la cinquième lune, 5 juin.

L'an 244, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la quatrième, 24 mai.

L'an 247, à la troisième lune, 24 mars, et non pas à la deuxième.

L'an 260, le premier jour de la première lune, 30 janvier.

VIIe. DYNASTIE.

DES TÇIN.

TÇIN-OU-TI.

265. (22e année *Y-yeou*, du XLVe. cycle.) TÇIN-OU-TI (c'est le nom que prit Ssé-ma-yen en montant sur le trône) employa les premières années de son règne à renouveler le gouvernement. Sun-hao, prince de Ou, craignant qu'il n'eût des vues sur ses états, lui députa Ting-tchon, l'un de ses premiers officiers, pour lui demander son amitié. L'ambassadeur fut bien reçu; mais à son retour, loin de rendre un compte fidèle du succès de sa négociation, il n'oublia rien pour engager son maître à déclarer la guerre à Tçin-ou-ti. Sun-hao fut détourné par son conseil de suivre cet avis. Il laissa cependant transpirer des dispositions qui, rapportées à Tçin-ou-ti, lui firent juger que tôt ou tard ils en viendraient à une rupture ouverte. Il résolut donc de le prévenir. Mais avant que de provoquer ce prince par des actes d'hostilité, il voulut commencer par régler tout sur les frontières, afin d'écarter les troubles que les peuples pourraient y élever. La réduction des Tartares Sien-pi, ses voisins, l'occupa l'espace de quinze ans. Ayant triomphé d'eux en l'an 280, il envoya dans le pays de Ou une armée de deux cent mille hommes, divisée en cinq corps. Sun-hao avait prévu cette irruption; et, sachant que l'empereur de Chou devait l'attaquer par terre et par eau, il avait fait barricader le fleuve de Kiang qui traversait son pays, par de grosses chaînes et par des barres de fer terminées en pointes, qu'il y avait enfoncées en différents endroits. Mais l'habileté de Ouang-siun, l'un des généraux de l'empire, surmonta ces obstacles, et rendit libre la navigation du Kiang. Deux victoires, qu'il remporta sur cette rivière et sur terre, jetèrent une telle consternation dans la principauté de Ou, que la plupart des commandants et des gouverneurs de places vinrent se soumettre à l'empereur. Sun-hao tenait sa cour à Kien-yé. Une nouvelle bataille, gagnée sur ses généraux à Pan-

piao, détermina Ouang-siun à faire le siége de cette capitale assise sur le Kiang. En conséquence, il fait partir sur ce fleuve une flotte montée par quatre-vingt mille hommes, qui, secondée par un vent favorable, parut en peu de jours devant Kien-yé. Ssé-ma-tchao, de l'autre côté, n'en était pas éloigné avec un corps de troupe destiné à soutenir Ouang-siun, en cas de besoin. Sun-hao, se croyant alors perdu, vint à se dernier la corde au cou et son cercueil à ses côtés. Ouang siun lui ôta ses liens, brûla son cercueil, et lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Sun-hao lui donna le dénombrement de ses états qui consistaient en quatre grandes provinces divisées en quarante-trois départements, cinq cent vingt-trois tant villes que bourgs et villages, et deux cent trente mille soldats. Ayant été amené la 5e. lune à la cour de Chou, l'empereur le déclara prince de Kouei-mang et ses enfants mandarins (1). Sun-hao s'était rendu odieux à ses peuples par divers actes de violence et par les impôts dont il les avait surchargés. Tçin-ou-ti, réunissant sous sa puissance tout l'ancien empire de la Chine, ne fut pas à l'épreuve des dangers d'une trop grande prospérité. N'ayant plus d'ennemis sur les bras, il abandonna le gouvernement à ses ministres pour se livrer aux plaisirs. Il mourut, peu regretté, l'an 290, laissant l'empire, suivant le désir de l'impératrice YANG-CHI, à Ssé-ma-tcheou, le treizième des quinze fils que les historiens lui donnent.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 266, le trentième jour de la deuxième lune, et non pas de la sixième, 24 mars; et le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la dixième, 16 septembre.

L'an 271, le premier jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 20 novembre.

L'an 272, le premier jour de la dixième lune, 8 novembre.

L'an 273, le premier jour de la quatrième lune, 4 mai.

L'an 274, le premier jour de la quatrième lune, et non pas de la troisième, 24 avril.

---

(1) Il y a à la Chine neuf ordres de mandarins ou degrés de noblesse, qui ont pour marque divers animaux. Le premier a une grue pour marque de son rang; le second, un lion; le troisième, un aigle; le quatrième, un paon, etc. On compte en tout 32 ou 33 mille mandarins à la Chine. Il y a des mandarins de lettres, et des mandarins d'armes; les uns et les autres passent par plusieurs examens. Depuis que les Tartares se sont rendus maîtres de la Chine, la plupart des tribunaux sont mi-partis, c'est-à-dire qu'au lieu d'un président, on en a établi deux, l'un tartare, l'autre chinois. (Le Comte.)

L'an 275, le trentième jour de la septième lune, 7 septembre.
L'an 277, le premier jour de la première lune, 20 février.
L'an 278, le premier jour de la première lune, 9 février.
L'an 283, le premier jour de la troisième lune; 15 avril.
L'an 285, le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la huitième, 16 septembre.
L'an 286, le premier jour de la première lune, 11 février.
L'an 287, le premier jour de la première lune, 31 janvier.
L'an 288, le premier jour de la sixième lune, 16 juillet.

TÇIN-HOEI-TI.

290. (47e. année *Keng-su*, du XLVe. cycle.) TÇIN-HOEI-TI est le nom que Ssé-ma-tcheou prit en montant sur le trône. Borné dans les facultés de son âme, et incapable d'application, il se déchargea du soin de l'état sur Ouang-siun, son premier ministre. Il éleva KIA-CHI, l'une de ses femmes, à la dignité impériale, quoiqu'il n'en eût point d'enfants. Mais Siei-keou lui avait donné long-tems auparavant un fils, nommé Ssé-ma-yeou, que Ouang-siun fit déclarer héritier de l'empire. Ce choix eut des suites funestes. L'impératrice Kia-chi, princesse jalouse, ambitieuse, violente et cruelle, vint à bout de faire périr, par ses artifices, et le ministre et la mère du jeune prince. Celui-ci, plusieurs années après, succomba encore aux embûches que sa marâtre lui dressa. Ssé-ma-lun, grand-général des troupes, fit enfin ouvrir les yeux à l'empereur sur la méchanceté de cette mégère; et, l'ayant d'abord fait dégrader, il la fit ensuite empoisonner dans le lieu qu'on lui avait assigné pour sa retraite. Mais les intentions de Ssé-ma-lun n'étaient nullement droites. En se défaisant de l'impératrice, il cherchait à supplanter l'empereur lui-même. Pour mieux voiler son ambition, il fit déclarer, à la 5e. lune de l'an 300, prince héréditaire Ssé-ma-tsang, fils de Ssé-ma-yeou. Mais, l'année suivante, il leva entièrement le masque; et, le premier jour de cette année, s'étant rendu en pompe au palais, il alla droit à la salle du trône, sur lequel s'étant assis, il déclara qu'il en prenait possession, et reçut les hommages des mandarins. Il conserva néanmoins à Tçin-hoei-ti le titre d'empereur; mais il le fit sortir du palais, et l'envoya à Kin-yong-tching, où il le fit garder. Les princes de la maison impériale ne manquèrent pas de s'armer pour venger cet attentat. Vainqueurs en différentes batailles, dans l'espace de soixante jours, de la grande armée que l'usurpateur envoya contre eux, ils se rendirent à la cour où ils trouvèrent l'empereur rétabli sur la nouvelle de leurs

premiers succès. Ssé-ma-lun avait été lui-même arrêté par les siens, et mis dans une prison où les princes le firent mourir. Ssé-ma-kiung, qui les avait le mieux secondés, resta auprès de l'empereur en qualité de ministre : emploi dont il s'aquitta d'abord avec sagesse ; mais il devint par la suite hautain, ambitieux, et insupportable même à ses proches. Comme l'empereur n'avait point de fils, il l'engagea à désigner Ssé-ma-tan, son petit-fils, âgé de huit ans, prince héréditaire, et se fit en même tems nommer son gouverneur. Croyant alors n'avoir plus rien à ménager, il irrita tous les grands par ses procédés. Deux princes de ses parents, gouverneurs de provinces, s'étant rendus avec des troupes à Lo-yang, l'assiégèrent dans son hôtel ; et, l'ayant forcé au bout de trois jours, ils le mirent à mort, l'an 302, avec sa famille et tous ses gens. Ssé-ma-y, qui le remplaça, quoique plus modéré, n'eut pas un meilleur sort. L'empereur ayant substitué à celui-ci Ssé-ma-yng, prince de Taï, son frère, se laissa ensuite prévenir contre lui, au point qu'il le confina dans une prison où il mourut tragiquement l'an 306. Tçin-hoei-ti le suivit au tombeau sur la fin de la même année.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 299, le premier jour de la onzième lune, 10 décembre.

L'an 300, le premier jour de la quatrième lune, 5 mai.

L'an 301, le premier jour de la quatrième lune, et non pas de la troisième, 25 avril.

L'an 305, le premier jour de la première lune, 10 février.

L'an 306, le premier jour de la septième lune, 27 juillet.

TÇIN-HOAÏ-TI.

307. (4e. année *Ting-mao*, du XLVIe. cycle.) TÇIN-HOAI-TI (Ssé-ma-tchi), frère de l'empereur Tçin-hoei-ti, lui succéda par le choix des grands. Ce fut son mérite qui détermina ce choix. Mais il ne lui suffit pas pour rétablir le calme dans l'état. Kisang, ancien officier de Ssé-ma-yng, sous prétexte de venger la mort de son général, leva le premier l'étendard de la révolte. S'étant joint à Ché-lé, tartare hiong-nou, il remporta d'abord quelques avantages, qui furent suivis d'une défaite, à la suite de laquelle il fut tué par ses gens. Ché-lé ramassa les débris de l'armée, et les amena à Lieou-yuen, tartare comme lui, qui prenait le titre de roi de Han, s'arrogea même, en 308, celui d'empereur de la Chine et se fit reconnaître en cette qualité dans tous les lieux de sa dépendance. Ses troupes, commandées par Ché-lé, firent de rapides conquêtes, et s'a-

vancèrent même jusqu'à Lo-yang : mais divisées par le fleuve Hoang-ho, elles ne purent se réunir pour attaquer cette ville. Lieou-yuen étant mort en 310, son fils Lieou-tsong suivit ses desseins, et continua Ché-lé dans son emploi. Ce général, après deux batailles gagnées près de Lo-yang, força la porte principale de cette ville, d'où l'empereur n'eut que le tems de se sauver. Mais, ayant été pris dans sa fuite, il fut conduit à Ping-yang au roi de Han, qui lui assigna un hôtel où il le fit servir par des officiers sur lesquels il pouvait compter. Les sujets les plus fidèles de ce malheureux prince ne manquèrent pas de faire des efforts pour le rétablir. Mais les avantages qu'ils remportèrent sur les Han ne servirent qu'à précipiter sa perte. Lieou-tsong, furieux d'une grande bataille qu'ils avaient gagnée sur ses troupes, condamna ce prince à mort dans la première lune de l'an 313, deux jours après un repas où il l'avait obligé de le servir en habit de deuil. Dès qu'on apprit à Tchang-ngan, autrefois capitale de l'empire, cet évènement, les grands allèrent saluer Ssé-ma-yé, qui, peu de mois auparavant, avait été reconnu prince héritier, et le déclarèrent empereur sous le nom de Tçin-ming-ti.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 307, le premier jour de la sixième lune, et non pas de la onzième, 16 juillet.

L'an 308, le premier jour de la onzième, et non pas de la première, 30 novembre.

TÇIN-MING-TI.

313. (10e. année *Quey-yeou* du XLVIe. cycle.) TÇIN-MING-TI fut à peine assis sur le trône, qu'il vit arriver aux portes de Tchang-ngan un corps de cavalerie des Han, qui ne lui laissa que le tems de fuir avec précipitation. La ville, quoique réduite à cent familles, ne fut pas cependant prise. Les ennemis se contentèrent d'en brûler les faubourgs. Plusieurs des officiers qui avaient défendu la dynastie des Tçin, persuadés qu'elle allait finir, pensèrent alors à s'en détacher et à s'élever sur ses ruines. Ouang-tsiun, le plus puissant d'entre eux, songeait à se former un état indépendant. Ché-lé, qui devina son dessein, lui fit offre de services par lettres, dans la vue de le tromper. L'ayant ainsi leurré, il se mit en marche avec ses troupes, comme pour les lui amener, et arriva sans obstacle jusqu'aux portes de Ki-cheou, dont il se saisit et où il posa des gardes. De là étant allé droit au palais, il fait prisonnier Ouang-tsiun, et le fait conduire à Siang-koui, où il le fit mourir avec tous ceux

de son conseil, puis envoya sa tête au roi de Han. Celui-ci, l'an 316, envoie une armée devant Tchang-ngan. La place n'étant pas en état de soutenir un siége, Tçin-ming-ti écrivit à Joui-king, petit-fils de Sée-ma-y et général des troupes de Ngan-toung, de venir promptement à son secours. Mais, avant que d'obéir, Joui-king voulut s'assurer de la fidélité des peuples de la province qu'il commandait, afin de ménager une retraite à son maître en cas de malheur. Ce délai perdit tout : la ville fut prise, et l'empereur fut emmené prisonnier à Ping-yang, où Lieou-tsong tenait sa cour. Celui-ci lui fit essuyer l'accueil le plus humiliant, et continua, dans la suite, de l'accabler d'outrages qui se terminèrent, vers la fin de l'an 317, par le faire assassiner. A la nouvelle de sa mort, les grands assemblés à Kien-kang ou Nan-king, pressèrent et contraignirent Joui-king d'accepter l'empire qu'il avait gouverné pendant la captivité de Ming-ti. (*Mém. des h. cel. de la Ch.*)

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne

L'an 316, le premier jour de la sixième lune, 6 juillet.

La même année, le premier jour de la douzième lune, 31 décembre.

L'an 317, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la onzième, 20 décembre.

TÇIN-YUEN-HOANG-TI (1).

318. (15e. année *Vou-yn*, du XLVIe. cycle.) TÇIN-YUEN-HOANG-TI fut le nom que prit Joui king à son installation. Tous ceux qui étaient affectionnés à la dynastie régnante, crurent son rétablissement prochain, quand ils apprirent que celui vers lequel tous les cœurs étaient tournés, était enfin revêtu de la sublime dignité de *fils du Ciel*. Ils eussent voulu que le nouvel empereur se mît incessamment à la tête de ses troupes et allât attaquer le roi de Han, lui enlever tout ce qu'il avait usurpé sur les Tçin, et le traiter comme il avait traité les empereurs Hoai-ti et Ming-ti. Mais Joui-king ne voulut rien précipiter. La mort de Lieou-tsong, arrivée dans la 6e. lune de l'an 318, lui offrait une belle occasion pour entrer dans ses états, avant que Lieou-tsan, fils aîné du défunt et son héritier, eût le tems de s'affermir sur le trône. Mais il crut devoir encore temporiser, et laissa ralentir l'ardeur des siens, dont plusieurs se tournèrent

(1) Il est appelé TOUNG-TSIN-YUEN-TI dans les *Portraits des célèbres Chinois*.

contre lui. Lieou-tsan hérita de la valeur de son père, de sa passion pour les femmes et de sa cruauté. Ce nouveau roi débuta par le massacre de ses deux frères, que Ki-tchun, l'un de ses officiers, lui avait rendus suspects dans la vue de le perdre lui-même. Etant devenu son premier ministre, Ki-tchun, à la tête d'une troupe de soldats déterminés, l'assassina dans le palais; puis, après une recherche exacte de ceux qui étaient de la famille des Han, il les fit tous périr sans distinction d'âge et de sexe. Lieou-yao, qui prit la place de Lieou-tsan, fit exterminer à son tour Ki-tchun avec sa famille. Ayant rejeté ensuite avec outrage les offres de services que Ché-lé lui avait faites, il s'en fit un ennemi qui lui enleva une partie de ses états. Ché-lé entreprit aussi sur ceux de l'empereur Tçin-yuen-hoang-ti, qui, d'ailleurs affecté de la révolte de son général Ouang-tun, tomba dans un chagrin qui le conduisit au tombeau dans la 11e. lune (intercalaire) de l'an 322. Ssé-ma-tchao, son fils aîné, lui succéda sous le nom de Tçin-ming-ti.

L'an 318, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la quatrième, 16 mai, arriva une éclipse de soleil.

TÇIN-MING-TI.

323. (20e. année *Quey-ouy*, du XLVIe. cycle.) TÇIN-MING-TI, en montant sur le trône, s'appliqua à gagner Ouang-tun en lui permettant de disposer de tous ses gouvernements à son gré, pour lui ôter tout sujet de mécontentement. Mais cette faveur ne put faire perdre à cet ambitieux l'envie de s'élever à l'empire. Tçin-ming-ti, instruit de ses mouvements, se contenta de l'observer, craignant de se mesurer avec lui. Mais l'an 325, apprenant qu'il était malade, il marcha contre son général Ouang-han, qu'il battit si complètement, que la nouvelle de cette victoire, étant parvenue à Ouang-tun, lui donna le coup de la mort. Ché-lé, dans le même tems, poussait vivement la guerre contre Lieou-yao, qu'il contraignit de regagner Tchang-ngan, où il tomba malade. L'empereur Tçing-min-ti aurait pu tirer avantage de cette discorde. Mais la mort l'enleva dans la 7e. lune de la même année, à l'âge de vingt-sept ans: prince dont les belles qualités semblaient promettre qu'il releverait l'empire de l'état de faiblesse où il était tombé. Il laissa un fils, âgé de cinq ans, sous la régence de l'impératrice, sa mère. En élevant cet enfant sur le trône, on lui donna le nom de Tçin-tching-ti.

L'an 325, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la onzième, 22 décembre, arriva une éclipse de soleil.

TÇIN-TCHING-TI.

326. (23e. année *Ping-su*, du XLVIe. cycle.) TÇIN-TCHING-TI commença son règne au milieu des troubles qui s'élevèrent entre les trois ministres que son père avait nommés pour seconder l'impératrice régente. Yu-leang, à la fin, l'emporta, parce qu'il était soutenu par cette princesse, qui était sa sœur. Mais l'abus qu'il fit de son autorité ne tarda pas à le rendre odieux. Le général Sou-tsiun, qu'il avait voulu faire périr, étant venu l'attaquer avec ses troupes, l'obligea de prendre la fuite, et alla prendre sa place dans le ministère. Mais l'an 328, Yu-leang étant revenu, accompagné du brave Ouan-kiao, prince de Sun-yang, chez lequel il s'était réfugié, livra une bataille à Sou-tsiun, qui périt dans l'action. Ché-lé remporta, la même année, une grande victoire sur Lieou-yao. L'ayant en son pouvoir, il voulut l'obliger d'écrire à Lieou-hi, son fils et son successeur, de se soumettre à lui. Lieou-yao fit le contraire en présence de Ché-lé, qui, ne pouvant contenir sa fureur, lui fit abattre la tête sur-le-champ. Ché-hou, général de Ché-lé, poursuit Lieou-hi et Lieou-yn, qu'il prend, l'an 329, dans une grande bataille, et les fait ensuite mourir. Par la mort de ces deux princes, le royaume de Han passa entre les mains de Ché-lé qui devint alors très-puissant. Ché lé, ayant encore fait depuis d'autres conquêtes, prit le titre d'empereur, en 330, à la sollicitation des grands de sa cour. Il mourut l'an 333, laissant pour héritier Ché-hong, son fils, dont Ché-hou se déclara lui-même le premier ministre. Ce dernier, décidé à régner, obligea, l'an 334, Ché-hong à lui céder l'empire, et peu de de tems après il le fit mourir avec sa femme. S'étant fait ensuite bâtir un palais magnifique dans la ville de Yé, il y transporta sa cour, en 336. Depuis ce tems, pour se livrer aux plaisirs, il abandonna presque entièrement le soin des affaires à Ché-soui, son fils aîné, qu'il avait institué son héritier. Mais ayant appris quelque tems après, que ce fils ingrat et dénaturé conspirait contre ses jours, il le fit mourir avec vingt-six de ses complices, et lui substitua Ché-siuen, son autre fils. Tçin-tching-ti maintenait cependant la paix dans la portion de l'empire de la Chine que son père lui avait transmise. La mort l'enleva dans la 6e. lune de l'an 342, à l'âge de vingt-deux ans. Ssé-ma-yo, son frère, lui succéda sous le nom de Tçin-hang-ti.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 327, le premier jour de la cinquième lune, 6 juin.

L'an 331, le premier jour de la troisième lune, 25 mars.

L'an 341, le premier jour de la deuxième lune, 4 mars.

TÇIN-KANG-TI.

342. (39e. année *Gin-yn*, du XLVIe. cycle.) TÇIN-KANG-TI n'occupa le trône qu'environ deux ans, étant mort à la 9e. lune de l'an 344, au même âge que son frère.

L'an 342, le premier jour de la huitième lune, et non pas le premier jour de l'an, le 17 août, arriva une éclipse de soleil.

TÇIN-MO-TI.

344. (41e. année *Kia-chin*, du XLVIe. cycle.) TÇIN-MO-TI fut le nom qu'on donna à Ssé-ma-tan, fils de l'empereur Tçin-kang-ti, lorsqu'on le porta sur le trône, à l'âge de deux ans, après la mort de son père. L'impératrice, sa mère, reconnue régente, nomma Ssé-ma-yu grand-général de l'empire. Cette princesse eut la satifaction de voir rentrer sous la domination des Tçin, la principauté de Tching, que Houan-nun, gouverneur de King-tcheou, lui remit l'an 347, après en avoir fait la conquête. Les troubles, cependant, agitaient la cour de Ché-lé, empereur de Tchao. Ché-siuen, qu'il avait déclaré son héritier, fit tuer par jalousie Ché-tou, son frère; et, craignant ensuite la vengeance de son père, il complota sa mort avec sa femme et ses gens. Ché-lé, ayant découvert cette abominable intrigue, extermina Ché-siuen avec toute sa famille. Ce fut un de ses derniers actes. Il mourut l'an 349, laissant encore deux fils, dont le second, nommé Ché-ci, lui succéda par son choix. Mais Ché-tsun, l'aîné, qu'il avait fait gouverneur de Koan-yu, étant survenu quelques jours après, le renversa du trône pour s'y placer lui-même, et le priva ensuite de la vie avec l'impératrice, sa mère. Lorsqu'il crut sa puissance affermie, il voulut se défaire du général Ché-min, auquel il devait son élévation, par la seule crainte que lui inspirait sa valeur et son habileté. Mais Ché-min le prévint, en le faisant poignarder dans son palais. Ché-kien, qu'il lui substitua, le paya de la même ingratitude. A peine fut-il inauguré, qu'il pensa à se défaire de son bienfaiteur. Ché-min, ayant mis en fuite les assassins envoyés contre lui, va droit au palais, enlève Ché-kien, et l'enferme dans une prison où, l'année suivante, il le fait mourir; ensuite de quoi il exerce, l'an 350, la même vengeance sur la race de Ché-hou. Ainsi, délivré de tout ce qui lui faisait ombrage, il monta sur le trône par les suffrages des grands, et débuta par une perfidie, en faisant assassiner Li-nong, au refus

duquel il devait son élévation. Ce forfait le fit généralement détester. Plusieurs districts de sa principauté l'abandonnent pour se donner aux Tçin. D'autres princes voisins lui déclarèrent la guerre; il se défendit en capitaine aussi brave qu'expérimenté. Mais enfin, l'an 352, ayant perdu une grande bataille contre les Tartares, il fut pris en fuyant et conduit à Long-tchin, où il fut mis à mort. L'empereur Tçin-mo-ti lui survécut environ neuf ans, étant mort à la 5e. lune de l'an 361, dans la dix-neuvième année de son âge. On lui donna pour successeur Ssé-ma-pi, prince de Lang-yé, fils aîné de l'empereur Tçin-ching-ti, qui prit le nom de Tçin-ngaï-ti.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 351, le premier jour de la septième lune, et non pas de la première, 8 août.

L'an 352, le premier jour de la première lune, 2 février.

L'an 356, le premier jour de la dixième lune, 9 novembre

L'an 360, le premier jour de la huitième lune, 28 août.

TÇIN-NGAI-TI.

361. (58e. année *Sin-yeou*, du XLVIe. cycle.) TÇIN-NGAÏ-TI porta sur le trône de grandes vertus et une réputation sans tache. Mais les Tao-Ssé, espèce de magiciens, s'étant emparés de son esprit, vinrent à bout de lui persuader qu'ils le rendraient immortel au moyen d'une boisson qui était de leur composition. L'effet de ce breuvage, dont il faisait un usage habituel, fut de le conduire au tombeau, l'an 365, à l'âge de vingt-cinq ans. Ssé-may, son frère, lui succéda sous le nom de Tçin-y-ti.

L'an 362, le premier jour de la douzième lune, 2 janvier 363, arriva une éclipse de soleil.

TÇIN-Y-TI.

365. (2e. année *Y-tcheou*, du XLVIIe. cycle.) TÇIN-Y-TI fut à peine sur la trône, qu'il se vit attaqué par Ssé-ma-yun, qui voulut se rendre maître du pays de Chou. Mais le brave Hoan-ouan qui vivait encore et continuait d'exercer les fonctions de premier ministre, envoya contre lui une armée qui lui livra une bataille où il périt. L'an 369, ce ministre échoue dans la tentative qu'il fait pour se rendre maître de la principauté de Yen. Ayant voulu revenir à la charge l'année suivante, il est arrêté par le conseil impérial qui n'approuve pas ce dessein. Pour se venger, il fait déposer, l'an 371, Tçin-y-ti,

et place sur le trône Ssé-ma-yu, qui est reconnu par tous les grands sous le nom de Tçin-kien-ou-ti.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 368, le premier jour de la troisième lune, 3 avril.
L'an 370, le premier jour de la septième lune, 8 août.

TÇIN-KIEN-OU-TI.

371. (8e. année *Sin-ouy*, du XLVIIe. cycle.) TÇIN-KIEN-OU-TI ne monta qu'avec répugnance et en tremblant sur le trône. La mort l'en fit descendre à la 7e. lune de l'année suivante, dans la cinquante-troisième année de son âge. En mourant, il laissa un fils, nommé Ssé-ma-tchang, qui lui succéda sous le nom de Tçin-hiao-ou-ti.

TÇIN-HIAO-OU-TI.

372. (9e. année *Gin-chin*, du XLVIIe. cycle.) TÇIN-HIAO-OU-TI n'avait que dix ans lorsqu'il parvint à l'empire. Fou-kien, prince de Tsin, profita de sa minorité pour continuer les conquêtes que ceux de sa dynastie avaient faites sur les empereurs précédents. Il en fit effectivement de considérables ; mais, l'an 384, les deux fils de Siu-ngan, premier ministre de l'empereur, remportèrent sur lui une victoire complète, qui ruina entièrement ses affaires. Les vainqueurs l'ayant assiégé, l'année suivante, dans Tchang-ngan, il fut obligé de s'évader par la fuite, après une longue et vigoureuse résistance. Pour comble de malheur, il tomba entre les mains de Yao-tchang, qui le fit étrangler. L'empereur Tçin-hiao-ou-ti se livrait cependant à la débauche, abandonnant le soin du gouvernement à son ministre. La princesse Tchang-chi, l'une de ses femmes, piquée d'une raillerie qu'il lui avait dite, l'étouffa l'an 396, comme il dormait plein de vin, dans la trente-cinquième année de son âge. Son fils, Ssé-ma-té-tsong, lui succéda sous le nom de Tçin-ngan-ti.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 375, le premier jour de la dixième lune, 10 novembre.
L'an 381, le premier jour de la sixième lune, 8 juillet.
L'an 384, le premier jour de la dixième lune, 31 octobre.
L'an 392, le premier jour de la cinquième lune, 7 juin.
L'an 395, le premier jour de la troisième lune, 6 avril.

TÇIN-NGAN-TI.

396. (33e. année *Ping-chin*, du XLVIIe. cycle.) TÇIN-NGAN-TI, étant placé sur le trône, prit pour ministre Ssé-ma-tao-tsé, qu'il fit prince de Koueï-ki. Se croyant, par ce choix, déchargé du poids du gouvernement, il s'abandonna tellement à l'oisiveté, qu'il ne savait pas même ce qui se passait dans ses états. Il résulta de cette négligence une confusion extrême. Plusieurs gouverneurs de provinces s'érigèrent en souverains. Un pirate, nommé Sun-nghan, ravagea impunément les côtes de la Chine, et eut même la hardiesse d'envoyer des partis jusqu'aux portes de Kien-kang, où résidait la cour depuis que l'empire était réduit aux seules provinces méridionales de la Chine. Mais le général Lieou-lao-tchi, envoyé, l'an 400, contre lui, arrêta ses progrès. Cet officier ne fut pas apparemment récompensé comme il l'espérait; car peu de tems après, il entra dans la révolte de Hoan-hieu, le plus puissant des gouverneurs de l'empire. Ils marchèrent ensemble à Kien-kang, où, étant entrés sans résistance, ils se saisirent du ministre que Hoan-hiuen fit mourir après s'être mis en sa place. Mais Lieou-lao-tchi, n'étant pas satisfait des marques de la reconnaissance de Hoan-hiuen, se retira chez lui, et se pendit de désespoir. Il eut pour successeur, dans le commandement des troupes, Lieou-yu, qui avait été son lieutenant, et l'effaça par sa valeur et son habileté. Voyant Hoan-hiuen disposé à s'emparer du trône, Lieou-yu s'opposa ouvertement à son ambition. Après divers avantages remportés sur lui, il l'obligea, l'an 404, d'abandonner Kien-kang, et s'étant mis à sa poursuite, il arracha de ses mains l'empereur qu'il emmenait avec lui, et pensa le faire lui-même prisonnier dans un combat qu'il lui livra sur le fleuve qui traverse la province de Kin-tcheou. Mais le rebelle, dans sa fuite, tomba entre les mains de Fong-tsien qui lui abattit la tête d'un coup de sabre. Lieou-yu, après avoir terrassé un autre rebelle nommé Tsiao-tsong, somma le prince de Tsin de rendre à l'empereur les villes de la province de Nan-kiang dont il s'était rendu maître, et les obtint, sans tirer l'épée, par la seule terreur de son nom. L'an 413, il fit encore rentrer sous l'obéissance de l'empereur tout le pays de Chou, dont s'était emparé Tsiao-tsong, que le désespoir porta à s'étrangler. Il entreprit ensuite, l'an 416, de dépouiller entièrement Yao-king, nouveau prince de Tsin, et l'obligea, l'année suivante, à venir se remettre à sa discrétion. On le retint à Kien-kang, et quelques tems après, ayant été mis à mort comme rebelle, sa principauté fut confisquée et réunie à l'empire. La dignité de prince du troisième ordre fut le prix que

l'empereur décerna aux services de Lieou-yu. Elle ne remplit point son ambition. Pour se venger, il complota la mort de Tçin-ngan-ti avec les eunuques du palais, qui, s'étant jetés sur lui comme il était seul, l'étranglèrent avec sa propre ceinture, l'an 418. Il laissa un fils, nommé Ssé-ma-té-ouen, que Lieou-yu fit reconnaître sous le nom de Tçin-kong-ti.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 400, le premier jour de la sixième lune, 8 juillet.
L'an 403, le premier jour de la quatrième lune, 7 mai.
L'an 407, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 19 août.
L'an 414, le premier jour de la neuvième lune, 30 septembre.
L'an 415, le trentième jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 19 septembre.
L'an 417, le premier jour de la première lune, 3 février.

TÇIN-KONG-TI.

418. (55e. année *Vou-ou*, du XLVIIe. cycle.) TÇIN-KONG-TI n'occupa le trône qu'environ deux ans. Craignant les embûches que Lieou-yu lui dressait, il prit le parti, l'an 420, pour mettre sa vie en sûreté, de lui résigner l'empire en grande cérémonie.

L'an 419, le premier jour de la onzième lune, 3 décembre, arriva une éclipse de soleil.

VIIIe. DYNASTIE.

DES SONG.

KAO-TSOU-OUTI (1).

420. (57e. année *Keng-chin*, du XLVIIe. cycle.) KAO-TSOU-OUTI fut le nom que Lieou-yu prit en montant sur le trône. Il voulut que la dynastie qu'il fondait, portât celui de SONG ; il distribua les principautés les plus considérables de l'empire à sa famille, et éleva aux plus importantes charges ceux qui l'avaient le mieux servi. L'an 421, après avoir nommé prince hé-

(1) Il est appelé SOUNG-OUTI dans les *Portraits des célèbres Chinois*.

ritier Lieou-yu-fou, son fils, il chercha à se défaire de Kong-ti par le poison, dans la crainte qu'après sa mort il ne travaillât à remonter sur le trône. Kong-ti ayant refusé plusieurs fois les breuvages empoisonnés qu'il lui envoyait, des assassins apostés l'étouffèrent dans la couverture de son lit. Kao-tsou-outi survécut peu à cette abominable action, étant mort à la 5e. lune de l'an 422, dans la soixante-septième année de son âge; prince doué de toutes les qualités politiques et guerrières, et affectant les dehors des vertus morales.

CHAO-TI.

422. (59e. année *Gin-su*, du XLVIIe. cycle.) CHAO-TI, successeur de Kao-tsou-outi, son père, ne marcha point sur ses traces. To-pa-ssé, prince des Oueï tartares, le voyant livré aux plaisirs et à la chasse, envoya une puissante armée pour recouvrer Tchang-ngan que Kao-tsou-outi lui avait enlevé, et faire sur les Song d'autres conquêtes. Son général Ki-kin eut des succès d'abord assez rapides; mais le brave Mao-te-tso, ayant pris le commandement de l'armée impériale, les rallentit, et lui fit acheter bien cher quelques places qu'il emporta. Celle que Mao-te-tso défendit avec le plus de valeur fut Hou-lao, que To-pa-ssé vint assiéger en personne. Elle fut prise après deux cents jours d'assauts continuels, et Mao-te-tso, étant resté presque seul sur la brèche, tomba vif entre les mains des vainqueurs. Mais To-pa-ssé mourut peu de jours après des fatigues du siége, et eut pour successeur To-pa-tao, son fils aîné. Chao-ti cependant prenait aussi peu d'intérêt à cette guerre que si elle ne l'eût point regardé. Les grands, indignés de cette indifférence, le déposèrent à la 5e. lune de l'an 424, le firent mourir ensuite, et mirent à sa place Lieou-y-tong, son frère puîné.

OUEN-TI.

424. (1re. année *Kia-tse*, du XLVIIIe. cycle.) OUEN-TI (Lieou-y-tong), proclamé malgré lui successeur de Chao-ti, son frère, à l'âge de dix-huit ans, après l'avoir pleuré se mit en devoir de venger sa mort par celle de ses assassins, et y réussit. L'an 430, il déclara la guerre à To-pa-tao, prince de Oueï, dans la vue de recouvrer le pays de Ho-nan, dont il se rendit maître en effet dès la première attaque, et que To-pa-tao reprit l'année suivante, après avoir conquis presque en entier la principauté de Hia. La paix se fit à la fin de l'an 432, à la demande du prince de Oueï, qui garda néanmoins toutes ses conquêtes. L'an 436, Ouen-ti, étant tombé dangereusement

malade, fit mourir Tan-tao-tsi, le meilleur de ses généraux, sur des soupçons injustes qu'on lui inspira de sa fidélité. Ce prince et To-pa-tao employèrent le repos que leur procura la paix, à faire fleurir les lettres, chacun dans leurs états. Mais le dernier agrandit les siens sans tirer l'épée, par la seule réputation de son mérite. En 438, seize principautés vinrent lui rendre hommage et se soumettre à sa domination. En 444, il donna un édit pour proscrire les Samanes, espèce de religieux d'une superstition très-austère, et leur doctrine. Les Brahmes soupçonnent que leur culte a succédé à celui de ces sectaires dans le Malabar. L'an 450, To-pa-tao, jugeant qu'une longue paix avait énervé les troupes de l'empire, y fait une irruption subite, et vient mettre le siége devant Hiuen-hou; mais il échoua dans cette entreprise par la valeur et l'habileté du commandant Tchin-hien. La guerre continua avec peu de succès pour le prince de Oueï jusqu'à sa mort, arrivée à la 2e. lune de l'an 452, par la perfidie de Tson-ngaï, l'un de ses généraux, qui l'étrangla dans son palais, et se sauva. To-pa-yu, son petit-fils, que Tson-ngaï lui fit substituer, eut peu de tems après un semblable sort par la perfidie du même ministre. Il fut remplacé par To-pa-siun, son cousin, qui fit mourir Tson-ngaï avec tous ceux qui avaient trempé dans les meurtres de To-pa-tao et de To-pa-yu. La cour de l'empereur Ouen-ti était cependant livrée aux plus grandes agitations. Lieou-chao, son fils, qu'il avait déclaré prince héritier, craignant d'être dégradé pour de justes sujets de mécontentement qu'il lui avait donnés, porta la barbarie jusqu'à le faire assassiner en 453. Il ne jouit pas impunément de son crime. L'année suivante, To-lieou-tsiun, son frère consanguin, fut élevé sur le trône après une victoire remportée sur lui et sa faction, et prit le nom de Ou-ti.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 427, le premier jour de la sixième lune, 10 juillet.

L'an 428, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la onzième, 22 décembre.

L'an 429, le premier jour de la onzième lune, 12 décembre.

L'an 435, le premier jour de la première lune, 14 février.

L'an 438, le premier jour de la onzième lune, 3 décembre.

L'an 440, le premier jour de la quatrième lune, 17 mai.

L'an 442, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 20 septembre.

L'an 447, le premier jour de la sixième lune, 29 juin.

OU-TI.

454. (31e. année *Kia-ou*, du XLVIIIe. cycle.) OU-TI était

dans son camp à la mort de Ouen-ti. Les grands et le peuple s'empressant de le reconnaître pour empereur, Tsang-tchi, son ministre, se rendit à Kien-kang pour prendre possession du trône en son nom. Il y rencontra Lieou-chao qu'il amena au nouvel empereur, qui le fit mourir avec ses quatre fils, et tous ceux qui avaient eu part à la mort de Ouen-ti. Tsang-tchi, quelque tems après, mécontent de Ou-ti, forme le dessein de détruire son propre ouvrage en le détrônant. Il se ligue avec Lieou-y-siuen, prince de Nan-kiun, dont l'empereur venait de déshonorer la fille, et le fait proclamer empereur dans Kiang-ling. Combat sur les bords du Kiang, où les rebelles sont défaits. Tsang-tchi est atteint en fuyant par le brave Siei-ngan-to, qui lui coupa la tête, et l'envoya par un courier à Kien-kang. Lieou-y-siuen n'eut pas un meilleur sort. Tchu-siou-tchi l'ayant surpris sur la route de Kiang-ling, le conduisit en cette ville, où il le fit mourir avec seize de ses fils et tous ceux de son parti qui tombèrent entre ses mains. Devenu paisible possesseur de trône, Ou-ti engage les princes de sa famille à lui remettre l'autorité souveraine qu'ils exerçaient dans les vastes pays de leurs départements. Il fit en conséquence une loi qui subordonnait également à sa pleine puissance toutes les principautés de l'empire. Cette précaution n'empêcha pas la révolte de Lieou-tan, prince du sang des Song, que l'empereur provoqua par les ombrages qu'il prit de l'estime universelle dont il jouissait. L'ayant envoyé à Kouang-ling en qualité de gouverneur pour l'eloigner de sa cour, il avait mis autour de lui des espions qui se trahirent par leur indiscrétion. Lieou-tan les fit mourir, et l'empereur par représailles fit massacrer les parents et amis de ce prince jusqu'au nombre de mille. La guerre fut alors déclarée entre eux. Lieou-tan, s'étant vu abandonné de ses troupes, se renferme dans Kouang-ling, où il fut forcé, l'an 459, après deux mois d'une vigoureuse défense. Ayant pris alors la fuite, il fut atteint par un officier de l'armée impériale, qui lui coupa la tête. Ou-ti, depuis ce tems, négligea le soin de l'état pour se livrer à des excès de débauches qui le conduisirent au tombeau dans la 5e. lune intercalaire de l'an 464, à l'âge de trente-cinq ans. Lieou-tsé-nié, son fils, âgé de seize ans, lui succéda préférablement à dix-sept autres de ses frères, sous le nom de Fi-ti.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 454, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 10 août.

L'an 461, le premier jour de la neuvième lune, 20 septembre.

FI-TI.

464. (41ᵉ. année *Kia-chin*, du XLVIIIᵉ. cycle.) Fi-ti fut un monstre en débauche et en cruauté. Il mettait ses délices dans les plus sales voluptés, et se faisait un jeu d'immoler à sa haine les têtes les plus précieuses de l'état. Son précepteur fut du nombre des victimes de sa fureur. On ne manqua pas de conspirer contre lui. Mais le secret fut trahi par l'indiscrétion des complices dont on fit un massacre horrible. Le châtiment dû à un tyran si affreux ne fut néanmoins différé que de quelques mois. L'an 466, comme il était occupé à consulter des magiciens sur des songes funestes qu'il avait eus, un de ses eunuques lui abattit la tête d'un coup de sabre. Ce prince n'était âgé que de dix-neuf ans. Il tenait alors trois de ses oncles, frères de l'empereur Ou-ti, en prison. Lieou yu, l'un d'entre eux, fut aussitôt proclamé empereur sous le nom de Ming-ti.

MING-TI.

466. (43ᵉ. année *Ping-ou*, du XLVIIIᵉ. cycle.) Ming-ti, reconnu pour empereur à Kien-kang, ne le fut pas également dans tout l'empire. Teng-ouan, qui avait travaillé pour Lieou-tse-hiun, prétendit que ce prince, étant fils de l'empereur Ou-ti, l'empire lui appartenait de droit Dix grands départements se déclarèrent pour ce dernier qui n'avait alors que douze ans. Mais, après divers échecs, s'étant renfermé dans Kiang-tcheou avec Teng-ouan, il eut le malheur de perdre son général, tandis que les troupes impériales faisaient le siége de cette place. Celui qui avait mis à mort Teng-ouan, ayant ensuite livré ce prince au général de l'empereur, la guerre fut terminée par-là. La tête de Lieou-tse-hiun fut envoyée à Kien-kang avec celle de Teng-ouan. Mais dans la crainte de nouveaux sou èvements, Meng-ti fit périr, par une politique barbare, les treize autres fils de Ou-ti, ses neveux.

La sévérité de Ming-ti, qu'il portait jusqu'à la cruauté, lui aliéna plusieurs de ses officiers qui passèrent au service de To-pa-hong, prince de Oueï, et l'engagèrent, l'an 467, à lui déclarer la guerre. Elle dura deux ans, et finit par un traité de paix, qui laissa To-pa-hong en possession des provinces de Tsing-tchéou et de Ki-tchéou, qu'il avait conquise l'année précédente. Ming-ti fit périr, par le poison, deux de ses frères, pour assurer le trône à Lieou-yu, né, l'an 462, d'un de ses favoris et d'une princesse, qu'il avait adopté pour son fils. Ce prince, dans le même dessein, versa le sang de plusieurs grands

de l'empire ; et se préparait à faire d'autres actes de cruauté lorsque la mort l'enleva dans la 4e lune de l'an 472, après avoir désigné Lieou-yu, l'un de ses fils adoptifs, âgé de dix ans, pour son successeur, et fait promettre aux grands, à qui il croyait devoir plus de confiance, d'élever ce prince à la dignité impériale ; ce qu'ils exécutèrent.

L'an 469, le premier jour de la dixième lune, 21 octobre, arriva une éclipse de soleil.

FI-TI II, OU LIEOU-YU.

473. (50e. année *Quey-tcheou*, du XLVIIIe. cycle.) FI-TI fut le nom que donnèrent à Lieou-yu les grands à qui son père l'avait recommandé en mourant. Lieou-hiou-fan, frère de Ming-ti, qui l'avait épargné à cause de son peu d'ambition et de capacité, ne vit point sans envie l'élévation de cet étranger sur le trône de sa maison. Guidé par les avis de Hiu-kong-yu, chef du conseil, il leva des troupes, et, s'étant approché de Kien-kang, il y jeta la terreur. Mais deux grands de la cour s'étant venu présenter à lui, comme pour embrasser son parti, l'assassinèrent lâchement. L'an 475, un nouveau rival s'éleva contre l'empereur. C'était Lieou-king-sou, le seul prince qui restât de la famille des SONG. Il fut pris dans King-keou quelques jours après s'être déclaré, et paya de sa tête, ainsi que ses officiers, cette levée de boucliers. L'empereur ne méritait nullement, par sa conduite, d'avoir des défenseurs. C'était un furieux qui comptait pour rien la vie des hommes, courait les rues, massacrant tous ceux qu'il rencontrait, et faisait mille autres actions qui déshonoraient l'humanité. L'an 477, à la 7e. lune, il périt par les ordres de Siao-tao-tching, son ministre, qui, le lendemain, fit reconnaître empereur le troisième fils adoptif de Ming-ti, sous le nom de Chun-ti.

L'an 473, le premier jour de la douzième lune, 4 janvier 474, arriva une éclipse de soleil.

CHUN-TI.

477. (54e. année *Ting-se*, du XLVIIIe. cycle.) CHUN-TI, dont le nom propre était Lieou-tchun, monta sur le trône à l'âge de onze ans. Mais deux ans après, Siao-tao-tching, qui l'y avait élevé, l'obligea d'en descendre par une abdication forcée ; et, s'y étant placé lui-même, il donna l'origine à une neuvième dynastie qui fut celle des TSI.

L'an 478, le premier jour de la neuvième lune, 12 octobre, arriva une éclipse de soleil.

L'an 479, le premier jour de la troisième lune, 8 avril, arriva une éclipse de soleil.

IXe. DYNASTIE.

DES TSI.

KAO-TI.

479. (56e. année *Ki-ouey* du XLVIIIe. cycle.) KAO-TI fut le nom que prit, à son inauguration, Siao-tao-tching. Il eut un compétiteur nommé Lieou-tchang, issu de la famille des SONG qui donna de l'exercice à sa valeur à l'aide du prince de Oueï, qu'il avait mis dans ses intérêts. Kao-ti, après avoir triomphé de ses efforts, s'appliquait à rétablir l'ordre dans l'empire, lorsque la mort l'enleva, l'an 482, à la 3e. lune, dans la cinquante-sixième année de son âge. Siao-tsé, l'un des quatre fils qu'il avait eus, lui succéda sous le nom de Ou-ti.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 480, le premier jour de la troisième lune, et non pas de la neuvième, 27 mars.

L'an 481, le premier jour de la septième lune, 11 août.

OU-TI.

482. (59e. année *Gin-su*, du XLVIIIe. cycle.) OU-TI porta sur le trône des vertus, et surtout un grand amour du bien public. Pour empêcher les malversations des mandarins, il régla qu'ils n'exerceraient pas plus de trois ans la même charge, et qu'au bout de ce tems, ils rendraient compte de leur conduite pour être élevés à de plus hauts grades, si elle était louable, ou punis s'ils avaient malversé. Regardant la guerre comme un fléau, il l'éloigna, autant qu'il lui fut possible, de ses états. To-pa-hong, prince de Oueï, était dans les mêmes dispositions. Un brouillon cependant trouva moyen de mettre aux prises ces deux monarques. Mais, après quelques hostilités, ils s'envoyèrent réciproquement des ambassadeurs qui rétablirent la paix entre eux. Ou-ti, n'ayant plus rien à craindre au dehors, abandonna le soin des affaires à Siao-tchong-mao, son fils, pour se livrer entièrement à sa passion pour la chasse. Ce jeune prince avait des vices qui le rendaient indigne de cet emploi. Heureusement il ne l'exerça pas long-tems, la mort l'ayant enlevé au commencement de l'an 493. Son père le

regretta plus qu'il ne méritait. Le chagrin que lui causa cet événement le conduisit lui-même au tombeau, dans la 7e. lune d'automne de la même année, à l'âge de cinquante-quatre ans, après avoir déclaré prince héritier Siao-tchao-yé, son petit-fils, qui lui succéda.

L'an 483, le premier jour de la douzième lune, 14 janvier 484, arriva une éclipse de soleil.

SIAO-TCHAO-YÉ.

493. (10e. année *Quey-yeou*, du XLIXe. cycle.) SIAO-TCHAO-YÉ, fils de Siao-tchang-mao, en montant sur le trône, fut menacé d'une invasion par To-pa hong, prince de Oueï, qui avait fait ses préparatifs du vivant de Ou-ti, et s'était déjà avancé, à la tête de trois cent mille hommes, jusqu'à Lo-yang. Mais le mauvais état des chemins que la pluie avait rendus impraticables, l'obligea de s'en retourner à Ping-tching, d'où il était parti, et d'abandonner son entreprise. Siao-tchao-yé ne tarda pas à indisposer ses sujets par sa mauvaise conduite. Siao-loun, son parent, à qui son aïeul l'avait recommandé en mourant, ne voyant en lui que des inclinations basses, conçut le dessein, après lui avoir fait d'inutiles remontrances, de le détrôner. L'empereur, instruit de son dessein, voulut le prévenir. Mais Siao-loun étant entré dans le palais à la tête d'une troupe de soldats, le poursuivit comme il fuyait monté sur son char; et, l'ayant atteint dans le marché de l'Occident, il le fit mettre à mort. Alors, il fit couronner empereur le jeune prince Siao-tchao-ouen, et prit pour lui-même le titre et la qualité de grand-général de l'empire. Mais peu de jours après, de peur d'une nouvelle révolution, il fit mourir ce nouvel empereur, et se mit à sa place sous le nom de Ming-ti.

MING-TI.

494. (11e. année *Kia-su*, du XLIXe. cycle.) MING-TI ne fut pas reconnu empereur sans contradiction. Mais il eut le bonheur de dissiper les factions que les princes de la maison impériale avaient formées contre lui. To-pa-hong, prince de Oueï, crut l'occasion favorable de recommencer la guerre contre l'empire. Mais des échecs continuels qu'il reçut, l'obligèrent, l'an 495, à mettre bas les armes, et à donner ses soins au rétablissement de la police et des lettres dans ses états. Ming-ti, délivré de cette guerre, se livra à sa cruauté naturelle, et l'exerçá contre tous ceux qui lui faisaient ombrage. Il n'excepta pas même le brave Siao-yu, qui l'avait le mieux servi contre les Oueï. To-pa-hong, apprenant qu'il avait fait mourir ce général, lui déclara de nou-

veau la guèrre. Elle dédommagea cette fois le prince de Oueï, des mauvais succès de la précédente. Le chagrin qu'en conçut Ming-ti lui causa une maladie qui, loin de le corriger, ne servit qu'à le rendre plus farouche. Les descendants des empereurs Kao ti et Ou-ti subsistaient encore en assez grand nombre. Voyant que les princes de sa branche étaient faibles et peu en état de lui résister, il résolut de faire périr les premiers, et exécuta ce dessein sur dix d'entre eux, qui étaient princes du premier ordre. La maladie cependant augmentait, et devint bientôt supérieure à tous les remèdes. Il mourut enfin, l'an 498, dans la quarantième année de son âge, après avoir désigné pour son successeur Hoen-heou, son troisième fils, qui prit le nom de Pao-kuen.

L'an 494, le premier jour de la sixième lune, 19 juin, arriva une éclipse de soleil.

PAO-KUEN.

498. (15e. année *Vou-yn*, du XLIX cycle.) PAO-KUEN monta sur le trône avec la résolution de continuer la guerre contre le prince de Oueï, et l'espérance de réparer les pertes que son père et lui avaient faites. Tchin-hien-ta, son général, débuta par d'heureux succès; il battit les ennemis en diverses rencontres, et se rendit maître de la ville de Ma-kiuen, après quarante jours de siége. Mais une bataille ensuite gagnée sur lui par Yuen-hia, général des Oueï, qui lui tua ou fit prisonniers trente mille hommes, avec perte de son bagage, et l'obligea de fuir déguisé dans les montagnes, lui fit perdre toute la réputation qu'il avait acquise. To-pa-hong, prince de Oueï, était cependant réduit à l'inaction, par une maladie qui empirait chaque jour. Voyant qu'il n'en pouvait revenir, il nomma pour son successeur Yuen-kio, son fils, et mourut à la 4e. lune de l'an 499, emportant dans le tombeau l'estime et les regrets de ses peuples. L'empereur Pao-kuen était bien différent de ce prince. Corrompu dès son adolescence, il ne mit plus de frein à ses passions dès qu'il fut monté sur le trône. Pour s'y livrer plus librement, il abandonna le timon de l'état à ses ministres, qui jouissaient tous d'une autorité presque égale. La division ne tarda pas à se mettre entre eux. Ils s'accusèrent réciproquement de mauvais desseins contre l'empereur, qui les fit tous mourir l'un après l'autre. Plusieurs autres grands officiers lui ayant été déférés, subirent le même sort. De ce nombre fut Siao-y, frère de Siao-yen, qui commandait dans la province de Yong-tchéou : l'empereur ne doutant point que celui-ci ne se disposât à venger la mort de son frère, voulut le prévenir, et chargea Tching-tchi de le faire

périr de quelque manière que ce fut. Siao-yen fut averti de cet ordre, et sut peu de tems après, par ses espions, que l'empereur, ayant conçu des soupçons contre Siao-pao-yong, son propre frère, prince de Nan-kang, voulait lui retirer les troupes qu'il commandait. Alors, s'étant joint à ce dernier, il rassembla tous ses amis; et, ayant formé une nombreuse armée, il fit éclater sa révolte. L'empereur, à cette nouvelle, fit marcher contre lui Tchang-tchong, gouverneur de Yng-ching. Ouang-mao, lieutenant de Siao-yen, l'ayant battu près du Kiang, l'obligea de se retirer, avec les débris de son armée, dans Yng-ching, où il alla aussitôt l'investir. Cependant, Siao-yen arriva à Kiang-lin avec Siao-pao-yong, et d'autres officiers s'y étant rendus en même tems, s'accordèrent à déposer Pao-kuen comme incapable de régner, et à proclamer empereur, en sa place, Siao-pao-yong, qui prit le nom de Ho-ti.

HO-TI.

501. (18e. année *Sin-se*, du XLIXe. cycle.) HO-TI ne fut point paisible possesseur du trône aussitôt qu'il y fut monté. Tchang-hin-taï, envoyé contre lui de Kian-kang par l'empereur déposé, ne servit ni celui qui l'employait, ni celui auquel on l'opposait. Mais après avoir massacré ou mis en fuite les officiers que Pao-kuen lui avait adjoints, soit pour lui faire honneur, soit pour l'engager à bien faire son devoir, il s'avisa de déclarer empereur Siao-pao-yn, autre frère de l'empereur. Cette action le perdit. Abandonné de ses soldats, il fut pris et conduit à Kian-kang, où il subit le supplice dû à sa démarche téméraire et mal combinée. Pao-kuen fut servi plus fidèlement par d'autres généraux. Mais trop faibles contre Siao-yen, ils n'essuyèrent que des revers, et lui laissèrent, en faisant retraite, la liberté de pénétrer jusqu'aux portes de Kian-kang. Tandis qu'il en formait le blocus, deux des principaux officiers de Pao-kuen, avertis que ce prince songeait à se défaire d'eux, entrèrent dans le palais, le poignardèrent, et portèrent sa tête à Siao-yen. Ce général eut encore à combattre d'autres serviteurs fidèles de Pao-kuen, ou plutôt de la famille impériale, qui s'apercevaient qu'il cherchait à la détruire. Siao-yen, en effet, encouragé par Chin-yo, l'un de ses principaux officiers, pour se frayer la route du trône, commença par se défaire, sous divers prétextes, de ceux qui pouvaient y prétendre; après quoi, il prit le titre de prince de Léang, nom de la province où il commandait. L'empereur Ho-ti s'apercevant du terme où il voulait arriver, prit le parti, pour mettre ses jours en sûreté, de lui céder le trône, et se contenta du titre de prince du premier ordre, que Siao-

yen lui accorda. Mais peu de jours après, ce compétiteur le fit étrangler. Ainsi fut éteinte la famille des Tsi, l'an de notre ère 502.

Xᵉ. DYNASTIE.

DES LÉANG.

LÉANG-OU-TI.

502. (19ᵉ. année *Gin-ou*, du XLIXᵉ. cycle.) LÉANG-OU-TI fut le nom que prit Siao-yen à son inauguration. Le pas hardi qu'il venait de faire en montant sur le trône, et le meurtre de l'empereur Ho-ti, ne manquèrent pas de lui faire de puissants ennemis. Le premier d'entre eux et le plus distingué fut Lieou-ki-lien, de la race des Han, gouverneur de Yu-tchéou, province éloignée de la cour, dont il avait dessein de former un royaume. L'empereur envoya contre lui Teng-yuen-ki, l'un de ses généraux, qui l'assiégea dans Tching-tou, et réduisit la place à un tel excès de famine, que les hommes se mangeaient les uns les autres. Lieou-ki-lien, dans cette extrémité, consentit à se rendre, sous la promesse qu'on lui fit de la vie privée. Yuen-kio, prince de Oueï, prit occasion de ces troubles pour faire des excursions sur les terres de l'empire; mais ils ne les fit pas impunément. Après des succès variés, son général Yuen-yng ayant assiégé, l'an 507, la ville de Tchong-li, sur le bord du Hoang-ho, fut attaqué par Oueï-joui, général de Ou-ti, qui lui fit essuyer l'une des plus terribles défaites dont on ait jamais ouï parler. Yuen-kio mourut l'an 515, et eut pour successeur son fils Yuen-hiu, qu'il avait de son vivant déclaré prince au préjudice de son fils aîné, dont il était mécontent. La reine Hou-chi, femme d'esprit et de tête, que Yen-hiu, son fils, éleva au rang d'impératrice, prit au commencement de son règne les rênes du gouvernement, et les mania d'abord avec assez d'habileté. Mais au bout de cinq ans, la licence de ses mœurs donnant prise sur elle, deux favoris du prince, Lieou-ting et Yuen-y, se prévalurent de son inconduite pour la supplanter. Le dernier même, quelque tems après, se rendit maître de toute l'autorité. Les choses n'en allèrent pas mieux; elles empirèrent au contraire; et les concussions journalières que les officiers du prince exerçaient dans les provinces, occasionnèrent des révoltes. La princesse Hou-chi profita de ces circonstances pour se venger du ministre, et vint à bout de lui faire perdre la tête en 525. Elle avait entamé la guerre avant sa disgrâce contre l'empereur Ou-ti; elle

la reprit après son rétablissement, et la fit avec succès. Mais des révoltes qui s'élevèrent ensuite, donnèrent la facilité à l'empereur de reprendre le dessus. Le prince de Oueï, cependant déjà en âge de gouverner, commençait à se lasser de la tutelle où sa mère le tenait. Des courtisans, à qui le joug de la régente ne pesait pas moins, encouragèrent leur maître à les en délivrer eux-mêmes en le secouant, et dépouillant sa mère d'une autorité précaire dont elle abusait. Dans cette disposition, Yen hiu fit approcher son armée de Lo-yang. La princesse Hou-chi s'étant aperçue de son dessein, le prévint; et, l'ayant fait enfermer, elle mit en sa place Yuen-chao, jeune enfant de trois ans, fils de Lin-tao, frère du prince déposé, dont elle ne tarda pas à se défaire par le poison. Cette révolution est de l'an 528. Mais le général Ertchu-yong, indigné des procédés violents et dénaturés de la princesse, fit proclamer et reconnaître par son armée Yuen-tse-yu, empereur de Oueï; et, l'ayant amené à Lo-yang, il l'intronisa sans opposition; après quoi, s'étant mis à la poursuite de Hou-chi, qui avait pris la fuite avec l'enfant qu'elle avait substitué à son fils, il les atteignit près du fleuve Hoang-ho, où il les fit précipiter l'un et l'autre. Le massacre qu'il fit faire ensuite de deux mille hommes des plus qualifiés de l'empire, occasionna bientôt un soulèvement contre lui et le souverain qu'il avait donné à l'état. A ce dernier, une faction puissante opposa Yuen-hao, prince de la maison impériale, qu'elle proclama empereur; mais la mauvaise conduite de ce rival, après quelques succès assez heureux, détacha de lui ceux qui avaient embrassé le plus hautement son parti. Se voyant abandonné, il se sauva à Lin-yng, dont les habitants le mirent à mort l'an 529. Ertchu-yong, après avoir affermi l'autorité de l'empereur qu'il avait créé, vit son crédit décroître par les ombrages qu'on avait donnés à ce prince contre lui. Ayant osé les braver, il devint la victime de sa hardiesse, et fut mis à mort, l'an 530, avec Yuen-tien-mou, son ennemi le plus redoutable. Mais il laissait des amis en grand nombre, qui se chargèrent de venger sa mort. Ertchu-chi-long, son frère, s'étant mis à leur tête, fit reconnaître pour empereur, dans une de leurs assemblées, Yuen-yé, prince de Tchang-kouang. Le général Ertchu-chao s'avance en même tems avec son armée vers Lo-yang, dont la garnison ne fait qu'une très-faible résistance. On charge de chaînes le prince déposé, qui est conduit dans un château voisin, sur la route duquel Ertchu-chao le fait étrangler. Bientôt un parti se forme contre le nouvel empereur. Le général Kao-hoan, qui en était l'âme, fait proclamer, l'an 531, empereur des Oueï, dans son camp, Yuen-lang, gouverneur de Pou-haï; et peu

de jours après, lui procure une victoire sur son rival, par la défaite de l'armée d'Ertchu-chao. Vainqueur encore l'année suivante dans une autre bataille, Kao-hoan, dégoûté de Yuen-lang, le force d'abdiquer, et lui substitue Yuen-siou. Deux ans après, s'étant brouillé avec ce dernier, il fait décerner par sa faction le trône de Oueï à un enfant de onze ans, nommé Yuen-chan, dont il transporte la cour dans la ville de Yé. Les états de Oueï se trouvèrent alors partagés en deux royaumes; celui de Oueï oriental où régnait Yuen-chan, et celui de Oueï occidental, dont le prince Yuen-siou resta le maître. Les deux partis ne cessèrent de se faire la guerre jusqu'à ce qu'épuisés, l'an 539, par une grande bataille qui leur fut également funeste, ils se déterminèrent à rester en paix quelques années pour se refaire de leurs pertes.

L'empereur Ou-ti, livré aux superstitions des bonzes (1), ne profita point des troubles qui régnaient dans les états de Oueï, pour reculer à leurs dépens les limites des siens. Son unique soin était d'écarter ce qui pouvait altérer sa tranquillité. L'an 541, la faiblesse de son gouvernement enhardit les peuples de Kiao-tchi à secouer le joug de la Chine, et à se mettre en liberté. L'empereur envoya contre eux ses généraux, qui furent occupés six ans à les réduire.

Kao-hoan avait repris les armes, dans le même tems que les Kiao-tchi s'étaient révoltés, et continua la guerre l'espace d'environ six ans. Sa dernière expédition fut le siége de Ya-pi. Cette place, défendue par le gouverneur Oueï-hiao-koan, fit la plus vigoureuse défense, et obligea Kao-hoan, après cinquante jours d'attaques, à se retirer épuisé de fatigues, et malade du chagrin que ce mauvais succès lui avait causé. Il mourut peu de jours après, laissant Kao-tching, son fils, héritier de ses emplois et de son ambition.

Heou-king, gouverneur de la province de Ho-nan, passa, dans le même tems, du service des Oueï occidentaux à celui de l'empereur Ou-ti, qui le déclara prince de Ho-nan. Ce déserteur ne tarda pas à se brouiller avec son nouveau maître par ses infidélités. Ayant enfin mis bas entièrement le masque, il lui déclara la guerre, et vint l'assiéger dans sa capitale. L'empereur étant peu en état d'agir, remit au Tay-tsée, ou prince héritier (2), la défense de la ville, et se dépouilla de toute son

(1) Bonze à la Chine, lama en Tartarie, et talapoin dans le royaume de Siam, ces trois noms signifient un religieux ou un prêtre.

(2) Tay-tsée est le titre que portent en Chine les princes héritiers présomptifs de la couronne. C'est comme en France le titre de Dauphin.

autorité entre ses mains. Le jeune prince soutint le siége avec beaucoup de valeur. Mais au bout de quatre mois, les vivres commencèrent à manquer dans la place. Les assiégeants éprouvèrent la même disette dans leur camp. Heou-king, pour tromper l'empereur, lui fit proposer une suspension d'armes. Ou-ti l'accepta; mais Heou-king n'en continua pas moins ses attaques; et étant parvenu à introduire ses troupes dans la ville, il alla saluer l'empereur dans la posture la plus humiliante, se battant la tête contre le pavé, et témoignant le plus vif regret de sa révolte. Mais après cette vaine cérémonie, il changea la garde du prince et de son fils, et se rendit maître du gouvernement. L'empereur ne survécut pas à cet événement. Agé de quatre-vingt-six ans, il tomba malade, et mourut, accablé de chagrin, à la 5e. lune de l'an 549. L'attachement de ce prince à la doctrine extravagante de Foé, et aux mystiques rêveries des Bonzes, lui fit négliger le soin de l'état pour se livrer aux pratiques superstitieuses de ces visionnaires, dont il imita l'abstinence au point de se priver de vin et non-seulement de viande, mais de tout aliment qui venait d'animal vivant. Son vêtement était assorti à ce genre de vie; ce n'était que la toile la plus simple; et il n'en changeait que lorsqu'elle ne pouvait plus servir. Le P. de Mailla regrette qu'il ait abandonné *la saine doctrine* pour donner dans ces travers; faisant entendre par-là que la religion ancienne des patriarches s'était conservée pure et saine dans la Chine. Leang-ou-ti, environ neuf ans avant sa mort, avait perdu un fils nommé Tchao-ming, qui, dès l'âge de cinq ans, savait tous les King par cœur : c'est à peu près comme si l'on disait chez nous qu'un enfant de cinq ans a retenu toute la Bible, et est en état de la réciter. Jusque-là, sa science ne différait guère de celle d'un péroquet; mais cinq ans après, il sut rendre raison de tout, et expliquer même les endroits difficiles de l'Y-king, du Chou-king et du Ché-king. Il s'appliqua ensuite à l'histoire, et y devint habile. Mais une maladie, causée par l'assiduité du travail, l'emporta à l'âge de vingt-cinq ans.

Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 506, le premier jour de la troisième lune, 9 avril.

L'an 516, le premier jour de la troisième lune, 18 avril.

L'an 520, le premier jour de la première lune, 5 février.

L'an 522, le premier jour de la cinquième lune, 10 juin.

L'an 523, le premier jour de la onzième lune, 23 novembre.

L'an 534, le premier jour de la quatrième lune, 29 avril.

L'an 538, le premier jour de la première lune, 15 février.

L'an 540, le premier jour de la sixième lune, et non pas de la cinquième, 20 juin.

L'an 547, le premier jour de la première lune, 6 février.
L'an 548, le premier jour de la septième lune, 21 juillet.

OUEN-TI.

549. (6e. année *Ki-se*, du Le. cycle.) OUEN-TI fut le nom que prit Siao-y, en succédant à l'empereur Leang-ou-ti, son père. Il était alors en fuite depuis le massacre que Heou-king avait fait de tous les princes de la maison impériale, qui étaient tombés entre ses mains. Le général Tchin-pa-sien s'étant déclaré pour lui, se mit en route, avec ce qu'il avait de vieux soldats, pour aller le joindre; et, ayant forcé tous les passages, il poursuivit l'ennemi jusqu'à Nan-kang, dont il se rendit maître. Ce général continua à gagner des batailles et à prendre des villes. Il se couvrit d'une gloire immortelle par une grande victoire qu'il remporta sur Heou-king, et par la prise de la ville de Ché-téou qui en fut le fruit. De toute l'armée formidable que Heou-king lui avait opposée, il ne resta que quelques amis de cet usurpateur, qui cherchèrent leur salut dans la fuite; le reste fut tué ou fait prisonnier, ou se rangea du côté de Tchin-pa-sien. Peu de jours après, Heou-king lui-même fut atteint dans une barque, où il s'était jeté, et coupé en pièces. Ce fut alors que Siao-y prit les marques de la dignité impériale, et se fit reconnaître solennellement sous le nom de Siao-yuen-ti.

SIAO-YUEN-TI.

552. (9e. année *Gin-chin*, du Le. cycle.) Ce nouvel empereur n'avait pas les qualités requises pour conserver l'empire dans des tems si orageux. Un de ses frères, nommé Siao-ki, s'était réfugié chez les Tartares, au pays de Chou. Ayant appris la mort de Heou-king, il entreprit de ravir le trône à son frère; mais il fut vaincu par Fan-meng, général des troupes impériales, qui, l'ayant pris, le fit massacrer. L'empereur, après ce succès, crut n'avoir plus rien à craindre. Il envoya ses généraux avec les meilleures troupes à des expéditions éloignées. Mais pendant leur absence, les Tartares qui avaient donné du secours à Siao-ki, vinrent assiéger l'empereur dans Kiang-ling, où ils l'avaient obligé de se réfugier, après l'avoir battu en rase campagne. La place après s'être défendue pendant un mois, fut emportée par l'infidélité d'un traître qui en ouvrit une des portes aux ennemis. Yu-kin, leur général, fit mourir l'empereur avec les princes de sa famille, après quoi la ville fut saccagée. Ceci est de l'an 555. (De Mailla, et *Mém. des H. cél. de la Chine.*)

KING-TI.

555. (12ᵉ. année *Y-hai*, du Lᵉ. cycle.) KING-TI, dont le nom propre était *Siao-fang-tche*, fut celui que les grands assemblés à Kiang-ling après la retraite des Tartares, élevèrent sur le trône impérial. Il était le seul des fils de Siao-yuen-ti qui eût échappé au massacre où périt ce prince. Le général Ouang-seng-pien, trouvant qu'il était trop jeune pour être mis à la tête de l'empire, entreprit de le détrôner pour mettre à sa place Siao-yuen-ming, fils de Ouen-ti et oncle du jeune empereur. Tchin-pa-sien s'opposa à ce dessein comme injuste, et vengea le bon droit de King-ti dans un combat où, vainqueur de Ouang-seng-pien, il le fit mettre à mort. Mais s'étant rendu ensuite maître du gouvernement, il obligea King-ti à lui résigner l'empire.

XIᵉ. DYNASTIE.

DES TCHIN.

OU-TI.

557. (14ᵉ. année *Ting-tcheou*, du Lᵉ. cycle.) OU-TI fut le nom que prit Tchin-pa-sien en montant sur le trône dont il ne jouit pas tranquillement. Le général Ouang-ling lui opposa Siao-tchuang, de la famille des Léang, qu'il fit reconnaître empereur à la tête de son armée. Les offres avantageuses que Tchin-pa-sien fit faire à Ouang-ling pour l'attirer à son parti, suspendirent quelque tems les hostilités. Mais, l'an 559, Ouang-ling, ayant appris que Tchin-pa-sien avait fait mourir l'empereur King-ti, reprit aussitôt les armes. Celui qu'il attaquait ne survécut guère à ce renouvellement d'hostilités, étant mort dans la 6ᵉ lune de la même année, à l'âge de cinquante-neuf ans. Dans ses derniers moments, il avait désigné pour son successeur Tchin-tsien, son neveu.

Kao-yang, prince de Tsi, mourut dans la même année que Ou-ti, après avoir souillé le trône par ses débauches et ses cruautés. Il eut pour successeur Kao-yen, son frère, par les artifices de Lieou-chi, sa mère, qui le fit élire au préjudice de son neveu, fils du prince défunt.

L'an 559, le premier jour de la sixième lune, et non pas de la cinquième, 21 juin, arriva une éclipse de soleil.

OUEN-TI.

559. (16ᵉ. année *Ki-mao*, du Lᵉ. cycle) OUEN-TI fut le

nom que prit Tchin-tsien lorsque les grands de la Chine l'eurent contraint d'accepter le trône impérial, qu'il avait d'abord résolu de refuser. Il était pour lors âgé de trente-huit ans. Le général Ouang-ling fit de nouveaux efforts en faveur de Siao-tchuang, qu'il fut obligé d'abandonner.

L'an 561, à la 11e. lune, une chute de cheval que Kao-yen, prince de Tsi, fit à la chasse, le précipita dans le tombeau. Son fils, Kao-pe-nien, qu'il avait désigné pour son successeur, fut supplanté par Kao-tchin, son frère, comme lui-même avait supplanté son neveu. L'empereur Ouen-ti, après avoir triomphé de Ouang-ling et de sa faction, en vit d'autres successivement éclore, qui ne lui permirent pas de jouir de la tranquillité, qui était le grand objet de ses vœux. Elles n'eurent pas un meilleur succès que les premières. Mais à peine en fut-il délivré, que la mort trancha le fil de ses jours, à la 4e. lune de l'an 566, dans la septième année de son règne, et dans la quarante-cinquième de son âge.

Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 561, le premier jour de la quatrième lune, 30 avril.

L'an 562, le premier jour de la dixième lune, et non pas de la neuvième, 14 octobre.

L'an 563, le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la troisième, 3 octobre.

L'an 564, le premier jour de la deuxième lune, 28 février.

La même année, le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la huitième, 21 septembre.

PÉ-TSONG.

566. (23e. année *Ping-su*, du Le. cycle.) PÉ-TSONG succéda en bas-âge à l'empereur Ouen-ti, son père. Mais le prince Tchin-yu, son oncle, s'étant rendu maître du gouvernement par violence, le fit descendre du trône sur la fin de l'année suivante, et se mit à sa place. On donne au prince déposé le titre de Lin-haï-ouang, c'est-à-dire, prince de Lin-haï.

La mort de Kao-tchin, prince de Tsi, concourut avec cet événement, et délivra ses peuples d'un monstre en débauche et en cruauté. Son fils, dont on ne marque pas le nom, lui succéda.

Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 566, le premier jour de la septième lune, et non pas de la première, 1er. août.

L'an 567, le premier jour de la septième lune, et non pas de la première, 22 juillet, et la même année une autre, le premier jour de la douzième, et non pas de la onzième, 16 décembre.

SUEN-TI.

569. (26e. année *Ki-tcheou*, du Le. cycle.) KAO-TSONG-SUEN-TI fut reconnu solennellement empereur de la Chine, le premier jour de l'an 569. Quelques révoltes qui s'élevèrent au commencement de son règne furent aisément réprimées par ses généraux. L'an 573, se voyant possesseur tranquille de l'empire, il fit demander au prince de Tsi deux places qui étaient à sa bienséance; et sur son refus, il lui déclara la guerre. Ou-ming-tché, son général, battit l'armée du prince de Tsi, beaucoup plus forte que la sienne; après quoi il entreprit le siége de Chéou-yang, ville importante où commandait le fameux Ouang-ling, qui s'etait retiré dans les états de Tsi. La place fut emportée malgré la brave défense de ce commandant qui fut fait prisonnier et envoyé à Kien-kang. Ou-ming-tché, voyant tous les esprits agités à l'occasion de son malheur, craignit qu'ils ne fissent les derniers efforts pour obtenir sa délivrance : il envoya, pour les prévenir, un courrier après lui, avec ordre de le mettre à mort, ce qui fut exécuté. D'autres conquêtes qu'il fit dans la même campagne, surpassèrent les désirs de l'empereur, et l'engagèrent à terminer la guerre. Peu sensible à ses pertes, le prince de Tsi ne profita de la paix dont l'empereur le laissa jouir, que pour se livrer à ses amusements, dont le principal était celui de faire travailler à des jardins de plaisance, qu'il faisait recommencer sans cesse. Ses ministres, auxquels il abandonna le timon du gouvernement, abusèrent bientôt de sa confiance, et excitèrent un mécontentement universel par les différentes sortes de vexations qu'ils exercèrent. Yu-ouen-yong, prince de Tchéou, profita de ces conjonctures pour faire une invasion dans les états de Tsi, dont il se rendit maître dans le cours d'un an. Il survécut peu à sa conquête, étant mort l'an 578, à l'âge de trente-six ans. Yu-ouen-pin, son fils, qui lui succéda, fut un monstre en débauche et en cruauté. La mort l'ayant enlevé l'an 580, il laissa un fils en bas-âge, que son premier ministre, Yang-kien, extermina l'année suivante avec tous les princes de la famille des Tchéou, qui n'avait occupé le trône que vingt-six ans. La dynastie des Soui, qui la remplaça dans sa personne, éteignit quelques années après celle des Tchin, et se mit par-là en possession de l'empire entier de la Chine. L'empereur Suen-ti mourut à la première lune de l'an 582, dans la cinquante-deuxième année de son âge.

Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 570, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la dixième, 20 mai.

L'an 571, le premier jour de la quatrième lune, 9 mai.

L'an 572, le premier jour de la neuvième lune, 23 septembre.

L'an 574, le premier jour de la deuxième lune, 9 mars.

L'an 575, le premier jour de la septième lune, et non pas de la douzième, 23 juillet.

L'an 576, le premier jour de la sixième lune, 12 juillet.

L'an 580, à la dixième lune, 24 octobre.

HEOU-TCHU.

582. (39e. année *Gin-yn*, du Le. cycle.) HEOU-TCHU succéda à l'empereur Suen-ti, son père, qui l'avait déclaré prince-héritier. Son goût pour le faste et les plaisirs ne tarda point à se manifester sur le trône. Il débuta par faire construire un nouveau palais, composé de trois tours qui communiquaient ensemble par des galeries, et étaient assez vastes pour le loger, lui, ses femmes et toute sa cour. Ce fut dans ce domicile, où il avait rassemblé tout ce qui peut flatter les sens, qu'il se renferma pour se livrer à la mollesse et à la débauche, laissant à ses eunuques le soin du gouvernement. Les murmures qu'excita cette conduite, réveillèrent l'ambition de Yang-kien, prince des Soui, et lui persuadèrent que le tems était venu de réunir dans sa main toutes les parties de l'empire de la Chine. Il commença, l'an 587, par enlever au prince de la dynastie des Léang, la ville de Kiang-ling où il tenait sa cour; ce qui fut suivi de la perte de tous ses états. Alors, tournant toutes ses forces contre l'empereur, il envoya une armée de cinq cent dix-huit mille hommes, divisée en cinq grands corps, sous la conduite d'autant de généraux, pour entrer par cinq endroits différents sur les terres impériales. Tout plia sous des forces aussi redoutables. L'empereur se voyant investi dans Kien-kang, alla se cacher, avec l'impératrice, sa femme et son fils, âgé de quinze ans, dans un puits, d'où quatre soldats ennemis les ayant retirés, les gardèrent jusqu'à l'arrivée de Yang-kouang, généralissime des Soui. Yang-kouang traita l'empereur avec distinction; et après avoir fait ce que l'humanité lui suggéra, pour le consoler, dans son malheur, il rassembla tous les grands de Kian-kang, et les fit conduire, ainsi que l'empereur, à Tchang-ngan. Ainsi finit en 589 la dynastie des Tchin.

Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 583, le premier jour de la deuxième lune, 28 février.
L'an 584, le premier jour de la première lune, 17 février.
L'an 585, le premier jour de la septième lune, et non pas de la première, 1er. août.
L'an 587, le premier jour de la cinquième lune, 12 juin.

XIIe. DYNASTIE.

DES SOUI.

QUEN-TI.

590. (47e. année *Keng-su*, du Le. cycle.) KAO-TSOU-OUEN-HOANG-TI, par abréviation OUEN-TI, est le nom sous lequel l'empereur Yang-kien est connu dans l'histoire. L'empire de la Chine, depuis long-tems divisé, se trouva entièrement réuni sous ses lois. Ce prince était d'un port majestueux. Il eut le talent de se faire craindre, et ses ordres étaient exécutés avec une diligence et une exactitude surprenantes. Sans cesse occupé des affaires de l'état, il ne s'en laissait distraire par aucun amusement. L'agriculture et l'entretien des mûriers pour les soiries furent deux grands objets de sa vigilance. Son défaut le plus remarquable etait la colère; mais il ne s'y livrait pas toujours aveuglément, et savait quelquefois pardonner à propos. On lui reproche encore d'avoir été trop soupçonneux et trop facile à croire ceux qu'il honorait de sa bienveillance. L'an 599, après avoir obligé, l'année précédente, par la terreur de ses armes, le roi de Corée à reconnaître sa souveraineté, il envoya une armée considérable contre le kohan ou khan des Tartares tou-kuieï, ou septentrionaux, pour se venger d'une insulte qu'il avait faite cinq ans auparavant à ses ambassadeurs. Le kohan fut pris en fuyant, après la perte d'une première bataille, et amené à l'empereur qui envoya l'officier qui avait fait cette capture, se saisir de son pays. Ouen-ti n'était point homme de lettres, et ne faisait pas grand cas de ceux qui les cultivaient. Croyant que la multitude des colléges était onéreuse à l'état, il les supprima l'an 602, à l'exception de celui de la ville impériale. Les lettrés lui firent en vain des représentations à ce sujet. Il tint ferme, et il n'y eut sous son règne aucun collége de rétabli. Du reste, il ne survécut que deux ans à cette suppression, étant mort au commencement de l'an 605, d'un accès de colère.

Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 591, le trentième jour de la huitième lune, et non pas de la deuxième, 23 septembre.

L'an 592, le trentième jour de la deuxième lune, et non pas de la septième, 19 mars.

L'an 593, le trentième jour de la sixième lune, et non pas de la septième, 2 août.

L'an 601, le premier jour de la deuxième lune, 10 mars.

YANG-TI ET KONG-TI.

605. (2e. année *Y-tcheou*, du LIe. cycle.) YANG-TI fut le nom que prit Yang-kouang en montant sur le trône après la mort de Ouen-ti, son père. Résolu de transporter sa cour à Lo-yang, il employa les trésors que son père lui avait laissés, à y faire construire un vaste et superbe palais qui coûta des travaux immenses. Deux millions d'hommes, si l'on en croit le P. de Mailla, furent employés à conduire par eau pour cet édifice, les bois les plus précieux du Kiang-ling et des provinces voisines. Dans le même tems, l'empereur ordonna de faire des canaux pour joindre ensemble plusieurs rivières, afin de faciliter la communication entre les provinces de l'empire pour le transport des marchandises. Un million d'hommes fut commandé pour creuser ces canaux qui avaient quarante pas de largeur, et dont quelques-uns furent revêtus de pierres; mais tous furent bordés d'allées d'arbres. On prétend que, tant ceux que Yang-ti fit à neuf, que ceux qu'il refit et répara, formaient une étendue de plus de seize cents lieues. Par le moyen de ces canaux, dont quelques-uns subsistent encore, le Hoang-ho ou fleuve Jaune, le Kiang, les rivières de Kou-choui, de Lo-choui, et beaucoup d'autres, communiquaient ensemble. Cependant comme l'empereur ne voulait pas abandonner Tchang-ngan, il fit bâtir plus de quarante châteaux sur la route de cette ville à Lo-yang. Tous ces ouvrages ne rendirent pas l'empereur plus cher à ses peuples, parce qu'il en effaçait le mérite par le déréglement de ses mœurs. Il s'éleva, l'an 616, jusqu'à six révoltes à la fois dans les différentes parties de l'empire. Celle qui prévalut avait pour chefs Li-yuen, prince de Tang, et Li-chi-min, son fils. De conquêtes en conquêtes ils parvinrent, l'an 617, jusqu'aux portes de Tchang-ngan, qu'ils assiégèrent, et qui ne fit qu'une faible résistance. S'en étant rendus maîtres, ils délibérèrent avec les principaux officiers de leur armée, sur le choix d'un nouvel empereur, et ne purent s'accorder. Yang-ti cependant retiré à Kiang-tou, y vivait dans

la plus grande insensibilité, livré entièrement à la crapule et à la volupté. Les grands qui l'environnaient, irrités de son indifférence, prirent le parti, pour la plupart, de l'abandonner à son mauvais sort. Il ne resta auprès de lui que les ministres de ses débauches. Les autres ayant assemblé des troupes, vinrent assiéger le palais, et l'ayant forcé après un rude combat, ils se saisirent de l'empereur et l'étranglèrent.

Li-yuen avait déjà fait proclamer empereur, sous le nom de KONG-TI, le jeune prince Yang-yeou, petit-fils du fondateur de la dynastie. Mais il eut pour rival Siao-sien, prince de Léang, qui, s'étant fait un parti considérable, prit aussi le titre d'empereur, et établit sa cour à Kiang-ling. Yang-yeou se trouvant hors d'état de lutter contre lui, prit le parti de descendre du trône, et le céda à Li-yuen qui l'y avait placé. Celui-ci ne fit aucune difficulté de l'accepter, et ainsi finit la dynastie des Soui.

Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 616, le premier jour de la cinquième lune, 21 mai.
L'an 618, le premier jour de la dixième lune, 24 octobre.

XIIIe. DYNASTIE

DES TANG.

KAO-TSOU.

619. (16e. année *Ki-mao*, du LIe. cycle.) KAO-TSOU fut le nom que prit Li-yuen à son inauguration. Dès la première année de son règne, il éteignit les restes des princes de Léang, de Tsin et de Oueï, et au bout de six ans il réunit sous son obéissance tout l'empire, après avoir détruit les autres princes qui pouvaient le lui disputer. Li-chi-min, son fils puîné, prince de Tsin, fut celui qui contribua le plus à le faire triompher de ses ennemis. Ce jeune prince étant entré victorieux dans Lo-yang, ne put retenir son indignation en considérant le magnifique palais que Yang-ti y avait fait élever. « Tant de » faste et d'orgueil, s'écria-t-il, pouvait-il se soutenir long- » tems, et ne devait-il pas entraîner la chute de ceux qui s'en » occupaient, au lieu de chercher à rendre leurs peuples heu- » reux ? » Les succès de Li-chi-min excitèrent la jalousie de ses frères, et les portèrent à conspirer, de concert avec les reines, contre sa vie. Ayant échappé du poison qu'ils lui avaient

donné, il se vit attaqué par eux et leurs gens à force ouverte; mais il fut vainqueur, et les deux chefs des agresseurs périrent dans le combat. L'empereur, son père, instruit de la manière dont il s'était défendu, approuva sa conduite, et le déclara prince-héritier. Bientôt après, se sentant affaibli par l'âge et ses fatigues passées, il lui remit le sceptre entre les mains, et le contraignit de l'accepter. Cette démission est de la 8e. lune de l'an 626. Kao-tsou n'avait cependant encore que soixante-deux ans. Il vécut encore neuf ans, et mourut à la 5e. lune, ou le 25 juin de l'an 635. Ce fut sous son règne que Li-chi-min composa cette fameuse académie d'où sont sortis tant d'hommes célèbres en plusieurs genres, et qui subsiste encore aujourd'hui, sous le nom de *Han-lin-yuen*. L'empereur l'aggrégea au conseil suprême, et voulut qu'elle devînt la pépinière des gouverneurs, des magistrats, et de cette foule de mandarins sur lesquels le monarque se décharge de quelque portion de son autorité. (*Portraits des célèbres Chinois.*)

L'an 621, le premier jour de la huitième lune, 22 août, arriva une éclipse de soleil.

TAI-TSONG.

626. (23e. année *Ping-su*, du LIe cycle.) TAÏ-TSONG fut le nom que Li-chi-min prit à son inauguration. Il commença son règne par congédier trois mille concubines du palais, qu'il renvoya chez leurs parents. Il déclara ensuite impératrice TCHANG-SUN-CHI, son épouse, princesse vertueuse et modeste, qui se renferma toujours dans les bornes de son devoir. Taï-tsong se livra tout entier aux affaires du gouvernement, et ne chercha qu'à rendre ses peuples heureux et à se faire respecter de ses voisins. Les Tartares Tou-kieï, ses vassaux, lui ayant refusé l'hommage, il marcha contre eux, et les fit rentrer dans le devoir, moins par la force que par la terreur de ses armes; car ils n'osèrent jamais se mesurer avec lui dans une bataille rangée. L'an 643, ayant découvert une conjuration formée contre lui, par le prince-héritier, son fils, il le déclara déchu de son rang, et punit de mort ses complices. Li-tchi, son troisième fils, fut substitué, de l'avis de son conseil, au prince dégradé. Li-tchi accompagna son père, l'année suivante, dans la guerre qu'il porta dans la Corée, contre l'avis de ses plus sages officiers, pour la défense des peuples du royaume de Sin-lo, à qui le roi de Corée voulait ôter la communication avec la Chine. Cette expédition, qui l'occupa trois campagnes avec des succès variés, finit, l'an 646, par un siége qu'il fut obligé de lever, après avoir fait les plus grands efforts pour se rendre

maître de la place assiégée. Le chagrin que cet échec lui causa, joint aux fatigues qu'il avait essuyées dans cette guerre, le jeta dans un état de langueur dont il ne put relever. Après y être resté l'espace de deux ans, il mourut à la 6e. lune de l'an 648, à l'âge de cinquante-trois ans, emportant dans le tombeau les regrets de ses sujets qui le pleurèrent comme leur père. Ce fut sous son règne que le Chou-king, le plus ancien des livres chinois et le premier de leurs livres classiques, fut publié l'an 640. Mais ce qui est plus remarquable, c'est sous ce même règne que la religion chrétienne pénétra en Chine, et y fut prêchée par Olopen et ses compagnons. « On n'en trouve, » il est vrai, aucune trace dans l'histoire, quoi qu'il soit dit » dans le monument trouvé dans le Chen-si, que Taï-tsong » envoya au-devant d'Olopen et de ses compagnons, qui ap- » portaient les vrais livres saints. On peut apporter plusieurs » raisons pour expliquer ce silence de l'histoire. La première » est que Taï-tsong voulut qu'on ne conservât de ses ordon- » nances, édits, etc. que ce qui pouvait être utile à ses sujets » et à la postérité. Or les lettrés d'alors, extrêmement attachés » à l'ancienne doctrine du pays, et ne voyant qu'avec regret » les doctrines étrangères s'établir dans l'empire, firent tous » leurs efforts pour en arrêter les progrès. Ils confondaient la » religion chrétienne, par cela seul qu'elle était étrangère, » avec la religion que les Bonzes publiaient ; et loin de s'ima- » giner qu'elle fût utile, ils la regardaient comme funeste, en » ce qu'elle tendait à renverser des usages reçus de père en » fils, depuis un tems immémorial. Dans cette persuasion, » ils n'eurent garde d'insérer dans le recueil qu'ils firent, des » principaux édits du prince, celui qui autorisait la religion » enseignée par Olopen et ses compagnons. Cependant, malgré » ce silence de l'histoire, silence qui n'est qu'apparent, comme » l'a prouvé M. de Guignes dans le savant mémoire qui est » à la fin du trentième tome de l'Académie des Belles-Lettres, » on ne saurait douter que le grand Taï-tsong n'ait été favo- » rable à la religion chrétienne, dont il permit l'exercice dans » la capitale de son empire. On peut même conjecturer que » l'impératrice, son épouse, la pratiquait secrètement dans » l'enceinte de son palais. Les vertus de cette illustre prin- » cesse, ce qu'elle dit à son fils, lorsqu'elle était sur le point » de mourir, et un assemblage de circonstances, fournissent » quelques lumières sur ce point, qui n'est pas d'une petite » importance. » (*Portraits des célèbres Chinois.*)

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 626, le premier jour de la dixième lune, 26 octobre.

L'an 627, le premier jour de la troisième lune, 21 avril.
Même année, le premier jour de la neuvième lune, 15 octobre.
L'an 628, le premier jour de la troisième lune, 10 avril.
L'an 629, le premier jour de la huitième lune, 24 août.
L'an 630, le premier jour de la septième lune, 13 août.
L'an 632, le premier jour de la première lune, 27 janvier.
L'an 634, le premier jour de la cinquième lune, 1 juin.
L'an 637, le premier jour de la troisième lune, 1 avril.
L'an 638, le premier jour de la deuxième lune, 21 mars.
L'an 639, le premier jour de la huitième lune, 3 septembre.
L'an 643, le premier jour de la sixième lune, 21 juin.
L'an 644, le premier jour de la dixième lune, 5 novembre.
L'an 646, le premier jour de la troisième lune, 21 avril.

KAO-TSONG.

648. (45e. année *Vou-chin*, du LIe. cycle.) KAO-TSONG est le nom que prit le prince-héritier Li-tchi, en succédant à Taï-tsong, son père. Rien de si beau que les commencements de son règne. Après les cérémonies ordinaires, il convoqua une assemblée de tous les grands et des gouverneurs de provinces, qui se trouvèrent à la cour, pour leur dire qu'étant (lui) peu instruit de l'état des peuples, ils eussent à examiner ce qui pouvait leur être à charge, afin de lui en faire leur rapport ou de bouche ou par écrit, si l'affaire le demandait; et chaque jour il travaillait, avec dix de ses grands, plusieurs heures à chercher les moyens de les soulager. Tché-pi, kohan ou khan des Tartares Tou-kieï, ayant refusé de venir lui rendre hommage, il envoya contre lui une armée, sous la conduite de Kao-kan, qui, l'ayant surpris, l'amena à Tchang-ngan, où il obtint grâce de l'empereur, par ses soumissions. Pendant environ cinq ans, Kao-tsong gouverna l'empire avec une application et une prudence qui le firent chérir de ses peuples et respecter de ses voisins. Il avait déclaré impératrice, dès qu'il fut sur le trône, la princesse OUANG-CHI, sa légitime épouse. Mais ayant aperçu dans un concert, l'an 654, la princesse Ou-chi, l'une des femmes de son père, il en devint amoureux, et voulut l'épouser malgré les remontrances de ses plus fidèles conseillers, sur l'indécence de ce mariage. Ou-chi, femme ambitieuse et adroite, s'empara tellement de son esprit, qu'il devint l'esclave de ses volontés. Par ses calomnies, elle vint à bout de supplanter l'impératrice et de se faire nommer à sa place. Craignant ensuite que cette princesse ne regagnât le cœur de son époux, elle la fit périr avec la première des

reines, et l'empereur fut lui-même témoin en partie de l'exécution. Les grands qui s'étaient opposés à son élévation, devinrent aussi les victimes de sa vengeance. Elle n'épargna pas même le prince-héritier Li-tchong, fils aîné de l'empereur, qu'elle fit descendre de son rang, et qu'elle contraignit même, quelques années après, de se donner la mort. Malgré le mécontentement que la conduite tyrannique de cette princesse causa parmi les grands, elle sut tellement les contenir, qu'aucun d'eux n'osa former un parti contre elle. Les généraux d'armée qui avaient les forces de l'empire entre les mains, ne les employèrent que pour l'exécution de ses ordres. Elle en fut si bien servie, qu'ils firent pour elle la conquête du royaume de Corée et de quelques petits états des Tartares septentrionaux. La tête de l'empereur, à mesure qu'il avançait en âge, allait toujours en s'affaiblissant. Dans ses dernières années, il perdit presqu'entièrement la vue; et enfin, l'an 683, à la 12e. lune, une maladie l'emporta dans la trente-sixième année de son règne, et la cinquante-sixième de son âge. En mourant, il exhorta le prince-héritier, Li-tché, son fils, de consulter l'impératrice Ou-heou, la même que Ou-chi, sa mère, dans toutes les affaires, et d'agir de concert avec elle, tant fut persévérant l'ascendant qu'elle avait pris sur l'esprit de son époux.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 648, le premier jour de la huitième lune, 24 août.
L'an 660, le premier jour de la sixième lune, 13 juillet.
L'an 669, le premier jour de la première lune, et non pas de la sixième, 6 février.
L'an 667, le premier jour de la huitième lune, 25 août.
L'an 670, le premier jour de la sixième lune, 23 juin.
L'an 671, le premier jour de la onzième lune, 7 décembre.
L'an 672, le premier jour de la onzième lune, 25 novembre.
L'an 674, le premier jour de la troisième lune, 12 avril.
L'an 680, le premier jour de la onzième lune, 27 novembre.
L'an 681, le premier jour de la dixième lune, 16 novembre.
L'an 682, le premier jour de la quatrième lune, 12 mai.

TCHONG-TSONG.

684. (21e. année *Kia-chin*, du LIIe. cycle.) TCHONG-TSONG, fut le nom que prit le prince Li-tché en montant sur le trône après la mort de son père. Dès qu'il eut été reconnu, il déclara impératrice OUEÏ-CHI, son épouse, et voulut élever le père de cette princesse à une des premières dignités de l'état. On lui fit sur ce dernier article des remontrances qu'il n'écouta

point. L'impératrice Ou-heou, sa mère, prit le parti des remontrants; et, protectrice de l'empire, en vertu de sa qualité de mère et d'impératrice, elle déclara son fils déchu du trône et réduit à la qualité de prince de Liu-ling. Mais comme il fallait au moins un fantôme d'empereur, elle lui substitua le prince Li-tan, sans permettre qu'on communiquât aucune affaire à ce dernier. A l'égard de l'empereur déposé, elle le craignait si peu, qu'au lieu de le faire mourir, comme l'intérêt de son ambition semblait le demander, elle se contenta de l'enfermer avec sa femme, et de les faire changer de tems en tems de prison. Résolue de faire passer le sceptre dans sa famille, elle écarta les princes de la maison impériale, avec les grands qui pouvaient nuire à ce dessein, et les envoya tous comme en exil, vers Yang-tchéou. Se voyant ainsi réunis, ils ne manquèrent pas de se concerter pour tirer vengeance de leur disgrâce; et bientôt ils mirent sur pied une armée de cent mille hommes. L'impératrice leur en opposa le double, et fut si bien servie et par la mésintelligence qui régnait entre eux et par la valeur de ses généraux, que dans le cours de quatre années elle dissipa leur parti. Depuis ce tems elle régna sans contradiction. Les Chinois, cependant, regrettaient en secret leur souverain légitime, et l'usurpatrice fit des tentatives inutiles pour les engager à recevoir un empereur de sa famille. Enfin, l'an 701, avertie par l'âge de songer à la retraite, et sollicitée par la nation de rétablir Tchong-tsong sur le trône, elle fit revenir ce prince avec sa femme, et se contenta d'abord de lui rendre son premier titre de prince-héritier, sans l'associer au gouvernement. Elle le tint près de cinq ans dans cet état d'inaction, qu'il supportait sans faire aucun mouvement pour en sortir. Un homme respectable, par son âge, ses vertus et son rang, Tchang-kien-tchi, président du tribunal des crimes, las des délais qu'elle apportait à se démettre, fit un parti pour l'y contraindre, en lui ôtant ses deux ministres qui faisaient son principal appui. C'est ce qu'il exécuta l'an 705, par l'assassinat de ces deux hommes. Alors Ou-heou, voyant, par la manière dont lui parlèrent ensuite les conjurés, qu'elle ferait de vains efforts pour se maintenir, remit Tchong-tsong sur le trône d'où elle l'avait fait descendre. Le peuple, en l'y voyant remonter, témoigna une joie extraordinaire. Mais les belles espérances qu'il avait conçues de son gouvernement, ne tardèrent pas à s'évanouir. L'impératrice Oueï-chi prit sur l'esprit de Tchong-tsong, le même ascendant que Ou-heou avait eu sur celui de son époux. Elle en fit encore un plus mauvais usage: plus débauchée, aussi méchante et moins habile que Ou-heou, elle ne garda aucune modération dans sa conduite.

L'empereur, averti des excès de sa femme et du mécontentement de la nation par différents placets, n'y répondit qu'en livrant les accusateurs à la vengeance de cette princesse. Il n'ouvrit les yeux que lorsqu'il apprit qu'elle travaillait à lui enlever le sceptre pour le faire passer à un prince de sa famille. Mais informée par ses espions de la disgrâce qu'il lui préparait, elle le prévint, l'an 710, en l'empoisonnant dans une sorte de pain qui lui était propre. Elle voulut ensuite, à l'exemple de Ou-heou, remplir, par un vain simulacre, le trône vacant. Mais Li-tan, frère de l'empereur défunt, ayant rassemblé une troupe de soldats déterminés, les envoya, sous la conduite de Li-long-ki, son fils, au palais, où ils mirent à mort l'impératrice; après quoi Li-tan prit possession du trône que personne ne lui contesta.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 686, le premier jour de la deuxième lune, 28 février.
L'an 688, le premier jour de la sixième lune, 3 juillet.
L'an 691, le premier jour de la quatrième lune, 3 mai.
L'an 693, le premier jour de la neuvième lune, 5 octobre.
L'an 695, le premier jour de la deuxième lune, 19 février.
L'an 700, le premier jour de la cinquième lune, 23 mai.
L'an 702, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.
L'an 703, le premier jour de la troisième lune, 22 mars.
L'an 707, le premier jour de la sixième lune, 4 juillet.
L'an 708, le premier jour de la douzième lune, 17 décembre.

JOUI-TSONG.

710. (47e. année *Keng-su*, du LIIe. cycle) JOUI-TSONG fut le nom que Li-tan prit à son inauguration. Peu de jours après il déclara prince-héritier Li-long-ki, quoiqu'il ne fut que son deuxième fils, et il le fit à la demande de l'aîné qui céda généreusement son droit de primogéniture à son frère, par estime pour son mérite. L'empereur, l'ayant aussitôt associé au gouvernement, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était plus capable que lui d'en manier les rênes. Loin d'en être jaloux, il les lui remit en 713, et l'obligea, malgré ses refus réitérés, de les accepter. Li-long-ki prit alors le nom de Hiuen-tsong.

L'an 712, le premier jour de la neuvième lune, 5 octobre, arriva une éclipse de soleil.

HIUEN-TSONG.

713 (50e. année *Quey-tcheou*, du LIIe. cycle.) HIUEN-

TSONG commença son règne par faire déclarer impératrice la princesse OUANG-CHI, son épouse. Cette promotion enflamma la jalousie de la princesse Taï-pong, tante de l'empereur, à qui elle ne pouvait déjà pardonner son élévation au trône, après avoir fait tous ses efforts pour l'empêcher. Hiuen-tsong, convaincu, quelques tems après, qu'elle intriguait pour le faire périr, lui fit signifier un ordre de se faire mourir elle-même : ce qu'elle exécuta. Ce prince eut lieu, dans la suite, de se repentir de l'honneur qu'il avait fait à sa femme dont il n'eut point d'enfants. Ayant appris, l'an 724, qu'elle pratiquait certaines superstitions pour s'en procurer, il en fut si outré, qu'il la dégrada, et la réduisit au rang de simple servante. Ouang-chi ne put survivre à cet affront, qui lui causa un chagrin dont elle mourut. Hiuen-tsong avait jusqu'alors maintenu l'empire dans une profonde paix, et l'avait entretenue avec ses voisins. Mais, l'an 727, piqué de la hauteur avec laquelle le kohan des Tartares Kou-fan lui écrivait, il lui déclara la guerre dans le dessein de l'humilier. Elle finit, l'an 730, par des excuses que le kohan fit à l'empereur. Mais elle recommença, l'an 738, avec moins de succès pour ce dernier. Son général Ko-chu-han, eut cependant la gloire de reprendre, l'an 749, l'importante ville de Ché-pou-tching, que les Kou-fan avaient enlevée à la Chine. L'empereur avait alors pour ministre d'état Li-lin-fou, et pour grand général, Ngan-lo-chan, qu'il éleva à la dignité de prince. Ces deux hommes, abusant de sa confiance, s'entendaient pour le tromper. L'an 755, Ngan-lo-chan, qui méditait depuis long-tems une révolte, leva le masque, et se mit en campagne avec une armée de cent vingt mille hommes. Après avoir battu deux fois le général Fong-tchang-tsing, qu'on lui opposa, il marcha droit à Lo-yang, dont il se rendit maître ; ce qui fut suivi de la conquête de toutes les autres villes du Ho-nan, et de presque toutes les provinces orientales. Ses progrès furent tels, que l'année suivante, l'empereur, ne se croyant plus en sûreté dans Tchang-ngang, sa capitale, prit le parti d'en sortir avec toute sa cour, pour se retirer dans le pays de Chou. La ville de Tchan-ngang ne tarda pas à se rendre aux rebelles après son départ. Le prince-héritier, son fils, l'accompagnait dans sa fuite ; mais sur les représentations qu'on lui fit dans la route, que tout abandonner c'était se mettre dans l'impossibilité de recouvrer la couronne, il quitta son père à Ma-oueï, et prit lui-même à Ling-ou, dans la 8e. lune, le titre d'empereur, donnant à son père le titre de Chang-hoang-tien-ti, qui veut dire *au-dessus d'empereur*, et changeant son propre nom en celui de Sou-tsong.

Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 715, le premier jour de la septième lune, 4 août.

L'an 719, le premier jour de la cinquième lune, 24 mai.

L'an 721, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.

L'an 729, le premier jour de la dixième lune, 27 octobre.

L'an 732, le premier jour de la deuxième lune, 1 mars.

Même année, le premier jour de la huitième lune, 25 août.

L'an 733, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 14 août.

L'an 734, le premier jour de la douzième lune, 30 décembre.

L'an 735, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la dixième, 19 décembre.

L'an 738, le premier jour de la dixième lune, et non pas de la neuvième, 18 octobre.

L'an 740, le premier jour de la troisième lune, 1 avril.

L'an 746, le premier jour de la cinquième lune, 25 mai.

L'an 754, le premier jour de la sixième lune, 25 juin.

SOU-TSONG.

756. (33e. année *Ping-chin*, du LIIIe. cycle.) SOU-TSONG, en prenant la place de l'empereur Hiuen-tsong, son père, rendit le courage aux fidèles Chinois, qui accoururent de toutes parts pour se ranger sous ses drapeaux. Cette révolution ne déconcerta pas toutefois Ngan-lo-chan. S'étant rendu à Tchan-ngan dès qu'il eut appris que ses troupes s'en étaient emparées, il en fit transporter à Lo-yang, ce qu'il y avait de plus rare, et surtout des chevaux, des éléphants, des rhinocéros, qu'on avait dressés à faire divers tours. Il avait d'une concubine deux fils, Ngan-king-siou et Ngan-king-nghen, dont il voulait nommer le cadet son successeur au préjudice de l'aîné. Celui-ci, outré de dépit, se concerte, pour se venger, avec des mécontents, lesquels étant entrés dans la tente de Ngan-lo-chan, le poignardèrent pendant la nuit au commencement de l'an 757. Ngan-king-siou prit la place de son père; mais il ne la remplit pas, étant d'un esprit fort médiocre, et d'ailleurs adonné aux femmes et au vin. Ses affaires, malgré l'habileté de ses généraux, allèrent toujours en décadence. Cette même année, les Impériaux, vainqueurs en deux batailles, reprirent les villes de Tchang-ngan et de Lo-yang. L'an 759, Ssé-ssé-

ming, grand capitaine, que Ngang-king-siou avait appelé à son secours, s'étant brouillé avec lui, le fit mettre à mort en sa présence, après lui avoir reproché son parricide. Ssé-ssé-ming, devenu par-là chef des rebelles, éprouva le même sort deux ans après, ayant été tué, l'an 761, par Tsao, son capitaine des gardes. Ssé-tchào, son fils aîné, qui avait eu part à sa mort, par la crainte qu'il ne le fît mourir lui-même, fut aussitôt déclaré empereur par Tsao, sans que personne osât s'y opposer. Sur ces entrefaites, l'empereur Hiuen-tsong, mourut dans son palais à Tching-tou, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Le chagrin que causa cette perte à Sou-tsong, son fils, lui fit prendre le parti d'abdiquer et de remettre l'empire entre les mains du prince-héritier qui suit. Il mourut au commencement de l'année suivante.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 756, le premier jour de la dixième lune, 28 octobre.
L'an 761, le premier jour de la septième lune, 5 août.

TAI-TSONG.

762. (39e. année *Gin-yn*, du LIIIe. cycle.) TAÏ-TSONG, fils aîné de Sou-tsong, après avoir pris possession du trône, se mit en devoir de réduire Ssé-tchao qui poursuivait les conquêtes de son père. Il envoya contre lui d'habiles généraux, qui lui enlevèrent la plûpart des villes dont son père s'était emparé, et remportèrent sur lui, en deux campagnes, trois grandes victoires, dont la dernière, l'ayant mis hors de mesures, l'obligea de se pendre l'an 763. Sa mort causa la ruine de son parti qui se dissipa. Mais la paix, qui par là fut rendue à l'empire, ne fut pas de longue durée. Comme la dernière guerre avait obligé de dégarnir les frontières de la Chine, les tartares Tou-fan et les Tou-ko-eï rassemblèrent leurs forces et pénétrèrent, sans obstacle, jusqu'à Tchang-ngan, que l'empereur, sur le bruit de leur marche, avait abandonné. Après avoir pillé cette capitale qu'ils trouvèrent presque déserte, ils y mirent le feu et la réduisirent à l'état le plus malheureux. Le général Kono-tsé-y, qui avait triomphé de la révolte de Ssé-tchao, sauva encore la Chine de cette invasion. Il chassa les Tartares et rétablit l'empereur à Tchang-ngan. Mais, l'an 764 (41e année *Kia-chin*), il fut obligé de marcher contre un nouveau rebelle. C'était Pou-kou-hoain-ngen qui, ayant mis les Tartares dans ses intérêts, eût causé peut-être une révolution funeste dans l'empire, si la mort ne l'eût enlevé l'année suivante. Ses alliés ne laissèrent pas de continuer la guerre pendant le cours de

huit à neuf années, mais avec peu de succès, par l'effet de la mésintelligence qui se mit entre eux. L'an 779, l'empereur Taï-tsong mourut à la 5e. lune, de la cinquante-sixième année *Ki-ouey*, et dans la dix-septième année de son règne, à l'âge de cinquante-trois ans.

« Les Chinois ont eu, dès le commencement de leur Mo-
» narchie, des tribunaux pour l'histoire, dont le devoir est de
» recueillir les principales actions et les discours les plus ins-
» tructifs des empereurs, des princes et des grands, pour les
» transmettre à la postérité,... Ces historiographes, animés du
» seul désir de dire la vérité, remarquent avec soin et écrivent
» sur une feuille volante, chacun en leur particulier, et sans
» le communiquer à personne, toutes les choses à mesure
» qu'elles se passent; ils jettent cette feuille dans un bureau par
» une ouverture faite exprès; et afin que la crainte et l'espé-
» rance n'y influent en rien, ce bureau ne doit s'ouvrir que
» quand la famille régnante perd le trône ou s'éteint, et
» qu'une autre famille lui succède. Alors on prend tous ces
» mémoires particuliers pour en composer l'histoire authen-
» tique de l'empire, » (de Mailla.) Celle du règne de l'empereur Taï-tsong qui nous occupe, rapporte que ce prince demanda un jour à Tchou-soui-leang, président du tribunal des historiens de l'empire, *s'il lui était permis de voir ce qu'il avait écrit de lui dans ses mémoires. — Prince*, lui répondit ce président, *les historiens écrivent les bonnes et les mauvaises actions des princes; leurs paroles louables ou répréhensibles, et tout ce qui se commet de bien ou de mal dans leur administration. Nous sommes exacts et irréprochables sur ce point, et aucun de nous n'oserait y manquer. Cette sévérité impartiale doit être l'attribut essentiel de l'Histoire, si l'on veut qu'elle serve de frein aux princes et aux grands, et qu'elle les empêche de commettre des fautes. Mais je ne sache point qu'aucun empereur jusqu'ici ait jamais vu ce qu'on écrivait de lui. — Eh quoi!* dit l'empereur, *si je ne faisois rien de bon, ou si je venais à commettre quelque mauvaise action, est-ce que vous, Tchou-soui-leang, l'écririez aussi? — Prince, j'en serais pénétré de douleur, mais étant chargé d'un emploi aussi important qu'est celui de présider le tribunal de l'empire, est-ce que j'oserais y manquer?* (de Mailla, *Préf.*)

L'an 775, le premier jour de la dixième lune, 29 octobre, arriva une éclipse de soleil.

TÉ-TSONG.

779. (56e. année *Ki-ouey*, du LIIIe. cycle.) TÉ-TSONG, fils de Taï-tsong, nommé Li-kou du vivant de son père, lui

succéda comme il l'avait ordonné. Les deux premières années de son règne furent paisibles. Mais, l'an 781, le refus d'une grâce qu'un officier général avait demandée à l'empereur, occasionna une révolte qui obligea, l'an 783, ce monarque et sa cour d'abandonner Tchang-ngan, dont les rebelles se rendirent maîtres. Tchu-tsé, qui les commandait, fier de ce succès, prit le titre d'empereur, et, résolu d'exterminer la famille impériale des Tang, il en fit mourir soixante et dix qui étaient restés dans la capitale. Après cette sanglante exécution, Tchu-tsé partit avec une puissante armée pour aller assiéger la ville de Fong-tien, où l'empereur s'était retiré. Mais il échoua dans cette entreprise; et après avoir essuyé d'autres échecs à la suite de celui-ci, il ne lui resta d'autre place que Tchang-ngan, dont le général Li-chin vint faire le siége, en 784. La ville fut emportée après une vigoureuse défense; et Tchu-tsé, dans sa fuite, ayant été tué par un de ses officiers, l'empereur fut ramené dans sa capitale par le brave Hou-kien, qui avait fait la belle défense de Fong-tien contre ce rebelle. Avant que d'être étouffée, cette révolte en enfanta une autre qui donna encore de l'exercice aux armes impériales, l'espace de deux ans. Les Tou-fan, à la suite de ces guerres intestines, recommencèrent leurs courses sur les frontières de l'empire. Des mécontents se joignirent à eux, et la paix ne fut rendue à l'empire, par leur entière défaite, qu'en 802. L'empereur finit ses jours à la première lune de l'an 805 (22e. année *Y-yeou*, du LIVe. cycle), dans la vingt-sixième année de son règne et la soixante-quatrième de son âge. Prince naturellement doux et ami de la paix.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 779, le premier jour de la septième lune, 16 août.
Même année, le trentième jour de la douzième lune, 10 février 780.
L'an 787, le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la huitième, 16 septembre.
L'an 792, le premier jour de la onzième lune, 19 novembre.
L'an 796, le premier jour de la huitième lune, 6 septembre.
L'an 801, le premier jour de la cinquième lune, 15 juin.

TCHUN-TSONG.

805. (22e. année *Y-yeou*, du LIVe. cycle.) TCHUN-TSONG, fils et successeur de Té-tsong, ne fit que paraître sur le trône, y étant monté avec une très-faible santé qui alla toujours en dépérissant. Se trouvant hors d'état de donner aux affaires l'ap-

plication qu'elles demandaient, il remit le sceptre à la 8e. lune de l'an 805, entre les mains de Li-chun, son fils, qu'il avait déclaré prince-héritier. Celui-ci prit alors le nom de Hien-tsong sous lequel il régna. Son père mourut au commencement de l'année suivante.

HIEN-TSONG.

805. (22e. année *Y-yeou*, du LIVe. cycle.) HIEN-TSONG monta sur le trône après l'abdication de Tchun-tsong, son père, et s'annonça d'abord par un grand mépris du faste et des vains amusements. Le refus qu'il fit à Lieou-pi du gouvernement de Si-tchuen, engagea cet officier à une révolte, qui fut étouffée l'année suivante par la prise et la mort de son auteur. A cette révolte en succédèrent d'autres presque sans interruption pendant le cours du règne de ce prince, qui ne manquait pas de sens et de bonne volonté. Mais il manqua de force, et donna trop de confiance aux eunuques du palais, qui desservirent souvent auprès de lui de bons officiers, et les engagèrent par là à se révolter. Une autre faiblesse de Hien-tsong fut de protéger la secte des Tao-ssé, qui se vantaient d'avoir un breuvage qui donnait l'immortalité. L'expérience qu'il fit de ce merveilleux secret, le conduisit au tombeau à l'âge de quarante-trois ans, dans les premiers mois de l'an 820.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 808, le premier jour de la septième lune, 27 juillet.
L'an 815, le premier jour de la huitième lune, 7 septembre.
L'an 818, le premier jour de la sixième lune, 7 juillet.

MOU-TSONG.

820. (37e. année *Keng-tse*, du LIVe. cycle.) MOU-TSONG, fils de Hien-tsong et son successeur, commença son règne par faire mourir le Tao-ssé qui avait donné le breuvage funeste à son père, et fit ensuite chasser de sa cour tous ceux de la même secte. Au bout d'une lune ou d'un mois, on fut très-scandalisé de lui voir quitter le deuil qui est de trois ans, à la Chine, pour la mort des pères et des mères. Sa passion pour les richesses et les autres divertissements lui fit oublier la bienséance et mépriser les avis qu'on lui donna pour l'y ramener. Hien-tsong n'avait pas laissé un grand trésor. Mou-tsong employa ce qu'il trouva dans ses coffres en dépenses folles et en libéralités indiscrètes. Sa négligence laissant aux ministres la liberté de

régler les affaires à leur gré, les séditions et les révoltes ne tardèrent pas à s'élever. Il fallut composer avec les rebelles pour avoir la paix. Les Tao-ssé qu'il avait bannis, trouvèrent moyen de regagner sa faveur et de se faire rappeler à la cour. L'exemple de son père, que ces imposteurs avaient fait mourir avec leur breuvage d'immortalité, ne l'empêcha point d'user de la même recette. Elle abrégea également ses jours, qu'il termina dans la quatrième année de son règne, à l'âge de trente ans.

L'an 822, le premier jour de la quatrième lune, 25 avril, arriva une éclipse de soleil.

KIN-TSONG.

824. (41ᵉ. année *Kia-chin*, du LIVᵉ. cycle.) KIN-TSONG, fils aîné de Mou-tsong et son successeur, désigné par lui-même, marcha sur ses traces, préférant au devoir le plaisir, et gardant encore moins de décence que son père dans ses divertissements. Les eunuques du palais, qu'il maltraitait et faisait battre souvent pour des sujets légers, l'ayant saisi dans un moment d'ivresse (d'autres disent comme il changeait d'habit au retour de la chasse), l'étranglèrent secrètement un jour de la 11ᵉ. lune de l'an 826 : il n'était encore âgé que de dix-huit ans. Ses assassins ne restèrent pas impunis. Trois officiers, s'étant mis à la tête d'une troupe de soldats, se jetèrent sur ces scélérats et les massacrèrent avec leurs complices.

OUEN-TSONG.

826. (43ᵉ. année *Ping-ou*, du LIVᵉ. cycle.) OUEN-TSONG, nommé auparavant Li-han, deuxième fils de Mou-tsong, monta sur le trône, après la mort de son frère, à l'âge de dix-sept ans. Bien différent de l'un et de l'autre, dès qu'il eut le pouvoir en main, il s'occupa du soin de maintenir la paix dans l'empire, d'en éloigner le luxe et la débauche, et commença par en donner lui-même l'exemple. Il renvoya plus de trois mille femmes du palais, fit mettre en liberté tous les oiseaux de proie, et supprima ses meutes et tous les gens inutiles qui étaient à son service. Il chargea de la dépense du palais les censeurs de l'empire, et se fit un devoir d'assister, tous les jours impairs du mois, au conseil, suivant l'ancien usage négligé par Kin-tsong. le plus grand obstacle à ses bonnes intentions était l'autorité que les eunuques s'étaient attribuée, et dans laquelle ils se maintenaient par leurs créatures, qu'ils avaient élevées aux premiers postes. L'amour de la paix, et la crainte d'exciter une

révolution dangereuse, ne lui permirent pas d'attaquer des hommes si puissants. Il crut devoir les ménager, en veillant sur leur conduite. Mais, par cette politique, il ne put contenir ceux qui désiraient leur perte, ni empêcher les intrigues et les cabales de renaître continuellement à la cour. Les eunuques s'étant aperçu qu'il voulait enfin abaisser leur trop grande puissance, ne lui donnèrent pas le tems d'exécuter ses projets: ils prirent eux-mêmes leurs mesures pour se rendre de jour en jour plus indépendants. Ils massacrerent les ministres, toute la garde du prince, et ceux des grands dont ils croyaient avoir sujet de se défier. Ouen-tsong, se voyant sans autorité et comme prisonnier dans son palais, mourut de chagrin, l'an 840. après un règne de quinze ans commencés. (*Portr. des cél. Chin.* tom. V, pag. 418.) Peu de jours avant sa mort, il avait nommé prince-héritier, son fils. Mais à peine fut-il expiré, que les eunuques, jaloux de ce qu'il avait donné d'autres conseillers qu'eux-mêmes à ce prince, supposèrent un nouvel ordre de lui pour déclarer son successeur Li-tchin, son frère. La fourberie ayant pris faveur, ils engagèrent Li-tchin à faire mourir le prince-héritier et son frère. (De Mailla.)

L'an 834, le premier jour de la deuxième lune, 14 mars, arriva une éclipse de soleil.

OU-TSONG.

840. (57e. année *Keng-chin*, du LIVe. cycle.) OU-TSONG (c'est le nom que prit Li-tchin à son inauguration), monta sur le trône par la fourberie des eunuques qui fabriquèrent, comme on l'a dit, un ordre de Ou-tsong, portant que son fils étant trop jeune pour régner, il nommait ce prince son héritier. On ne douta guère de la supposition de cet ordre; mais le nouvel empereur le prit sur un si haut ton en commençant, que personne n'osa contester la légitimité de son droit. Il donna ses premiers soins à se procurer de bons ministres. Il travaillait avec eux, et se faisait rendre compte des finances et des autres parties du gouvernement. Il établit une loi par laquelle tous les grands officiers et les magistrats des premiers tribunaux de la capitale, seraient appelés de cinq ans en cinq ans, ou de sept ans en sept ans, pour rendre compte de leur administration. Il établit encore une espèce de confession, que les mandarins des différents tribunaux doivent faire au souverain lui-même. Ceux qui sont en charge doivent s'accuser dans cette confession, qui est encore en usage aujourd'hui, de toutes les fautes qu'ils ont commises relativement à l'emploi dont ils sont chargés. L'empereur donne une pénitence proportionnée à la grièveté des

délits : les uns sont cassés, les autres sont abaissés seulement de quelques degrés. Comme il ne s'agit dans cette confession, que des fautes extérieures, ceux qui sont coupables n'oseraient les pallier ni les excuser, parce qu'ils ont tout lieu de croire que le prince est déjà instruit de ce qui les concerne. (*Portr. des cél. Chin.*, tom. V, p. 418.) Ce sage empereur fit aussi des réformes importantes dans la religion, abolit près de quatre mille temples d'idoles, n'en laissant qu'un seul pour chaque ville, et fit un retranchement proportionné parmi les bonzes et bonzesses employés à les desservir. Il était d'ailleurs bon soldat et grand capitaine. Il vainquit, à la tête de ses troupes, les Tartares, et les chassa de la province de Chan-si, dont ils occupaient les plus importantes places. Mais il eut le malheur de donner dans les rêveries des Tao-ssé, et de se laisser leurrer par la promesse qu'ils lui firent de l'immortalité, malgré l'expérience funeste que ses prédécesseurs avaient faite de la prétendue recette qu'ils donnaient pour procurer ce bonheur. Il fit donc l'essai de leur breuvage, et fut, comme eux, la victime de sa crédulité, cette potion lui ayant causé la mort à la 3ᵉ. lune de l'an 846, dans la trente-troisième année de son âge, après six ans de règne. (De Mailla.)

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 844, le premier jour de la deuxième lune, et non pas de la troisième, 22 février.

L'an 845, le premier jour de la septième lune, 7 août.

SIUEN-TSONG.

846. (3ᵉ. année *Ping-yn*, du LVᵉ. cycle.) SIUEN-TSONG, nommé auparavant Li-y, ou Li-tchin, treizième fils de Hien-tsong, monta sur le trône après Ou-tsong. Par son intégrité, sa vigilance, son attention à punir le crime et à récompenser les services, il maintint le bon ordre dans l'empire, et empêcha que nul de ceux qui avaient le pouvoir en main n'en abusât. Il fit des tentatives pour ôter aux eunuques l'influence qu'ils avaient dans les affaires publiques, et conçut même le dessein de les exterminer; mais les conjonctures ne lui permirent pas d'en venir à l'exécution. Il fallut qu'il se bornât à les tenir en bride et à mettre en défaut leurs intrigues. Il profita des dissensions qui s'élevèrent entre les différentes hordes des Tartares, voisins de de la Chine, pour étendre les limites de son empire. On est étonné qu'avec le bon sens et le discernement qu'il fit paraître dans sa manière de gouverner, il n'ait pas été en garde contre les impostures si grossières et si décriées des Tao-ssé. Le désir de

l'immortalité lui fit prendre le breuvage mortel qui, suivant ces charlatans, devait la lui procurer. L'usage fréquent qu'il en fit lui causa des douleurs aiguës au milieu desquelles il expira vers la fin de l'an 859, dans la cinquantième année de son âge et la quatorzième de son règne. (De Mailla.)

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 846, le premier jour de la douzième lune, 22 décembre.
L'an 854, le premier jour de la septième lune, et non pas de la première, 28 juillet.

Y-TSONG.

860. (17e. année *Keng-chin*, du LVe. cycle.) Y-TSONG, parent, on ne dit pas à quel degré, de Siuen-tsong, commença son règne sous des auspices malheureux. Un certain Kieou-fou, qui avait une grande réputation de valeur, prit les armes dans la province de Tché-kiang, désola la campagne, et emporta de force la ville de Siang-chan, après avoir battu en plusieurs rencontres les troupes impériales. Mais ayant été renforcées, elles se mirent à sa poursuite. Il soutint leurs efforts dans cent combats qu'elles lui livrèrent presque coup sur coup. A la fin, s'étant retranché dans Yen-tchéou, il y fut pris et envoyé à l'empereur, qui le condamna au dernier supplice. Cette révolte fut suivie, l'an 861, de la prise d'armes que fit le prince de Nan-tchao, vassal de l'empereur, mécontent du refus qu'on lui avait fait du diplôme impérial, pour le confirmer dans la souveraineté qu'il tenait de ses ancêtres. Cette guerre, dont le Ngan-nan ou le Tong-kin fut le théâtre, dura six ans, avec des succès variés, et finit en 866, à l'avantage de l'empire, par la conquête du pays où elle se fit. On a dû remarquer jusqu'ici que rien n'était plus facile à un officier mal intentionné que d'exciter des révoltes à la Chine, et de rassembler des forces pour la soutenir. Quelques milliers de soldats, tirés des garnisons de Siu-tchéou et de Sé-tchéou, pour être transportés dans le Ngan-nan, n'ayant pu, à la fin de la guerre, obtenir la permision de retourner en leur pays, se soulevèrent, l'an 868, à l'instigation de Kiu-ki, l'un de leurs officiers, et se donnèrent pour général Pong-hiun, son ami, qui, en peu de tems, eut une armée capable de faire tête à celle de l'empire. Il eût exercé long-tems l'habileté des généraux qui furent envoyés contre lui, sans une bataille sanglante où il périt, l'an 869, après y avoir combattu en héros. A cette guerre en succéda une autre qui fut déclarée par le roi de Ngan-tchao. Un mandarin l'avait provoquée en faisant assas-

siner l'envoyé de ce prince à la cour impériale. On aurait pu la prévenir en punissant le coupable ; mais l'empereur donnait si peu d'attention aux affaires de l'état, qu'il ne s'informa pas même de quel côté était le tort dans celle-ci. Livré entièrement à de vains amusements, il entretenait à sa cour jusqu'à cinq cents comédiens et musiciens qu'il préférait à ses ministres. Y-tsong, quoique d'une complexion robuste, ne passa pas l'âge de trente et un ans, étant mort à la 7e. lune de l'an 874.

L'an 863, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 18 août, arriva une éclipse de soleil.

HI-TSONG.

874. (31e. année *Kia-ou*, du LVe. cycle.) HI-TSONG, fils aîné de Y-tsong, n'avait que douze ans lorsqu'il lui succéda. « Jamais, dit le P. de Mailla, l'empire n'avait eu plus besoin » d'un prince éclairé pour le tirer du triste état dans lequel Y- » tsong l'avait plongé par sa mauvaise administration ; et mal- » heureusement son fils, trop jeune pour prendre les rênes » du gouvernement, les remit entre les mains des grands, des » eunuques, et d'autres qui, divisés de sentiments, excitèrent » des troubles qui perdirent enfin la dynastie des Tang. » Presque tout le cours de son règne fut un enchaînement de révoltes qui naissaient les unes des autres, et souvent s'entredétruisaient par la mésintelligence des chefs ; ce qui sauva l'empereur, souvent prêt à voir le sceptre échapper de ses mains. Nous épargnerons à nos lecteurs le détail de ces tristes événements, où d'ailleurs les bornes fixées à notre travail ne nous permettent pas d'entrer. Hi-tsong finit ses jours dans la vingt-septième année de son âge, le premier jour de la 3e. lune (15 avril) de l'an 888 de Jésus-Christ : époque mémorable par une éclipse totale de soleil. Comme il ne laissait point d'enfants mâles, il désigna pour son successeur, avant sa mort, son septième frère, à la sollicitation de l'eunuque Yang-fou-kong, contre l'avis des grands qui avaient désiré qu'il choisît Li-pao, son frère aîné, plus capable de régner.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 876, le premier jour de la cinquième lune et non pas de la neuvième, 27 mai.

L'an 877, le premier jour de la dixième lune, et non pas de la quatrième, 9 novembre.

L'an 888, le premier jour de la troisième lune, 15 avril.

TCHAO-TSONG.

888. (45e. année *Vou-chin*, du LVe. cycle.) TCHAO-TSONG, frère puîné de Y-tsong et son successeur, prince bien fait et d'une physionomie heureuse, porta sur le trône un esprit mûr, solide et éclairé par l'étude, avec la résolution de rétablir le gouvernement, beaucoup déchu sous le dernier règne. Mais l'esprit d'indépendance qui animait les gouverneurs des provinces et les inimitiés qui les divisaient, ne lui permirent pas d'effectuer ses bonnes intentions. Le mal alla même en croissant, et l'empire n'avait jamais été dans un plus grand désordre sous la dynastie des Tang qu'il le fut tandis que ce prince en occupa le trône. Les gouvernements devenaient la proie du plus fort; et après qu'on s'en était emparé, on en demandait, pour la forme, l'agrément à l'empereur qui n'osait le refuser de peur de perdre encore cette ombre de dépendance. Il n'y eut que le pays de la cour où l'on reçut ses ordres absolus; encore en les donnant fallait-il user de beaucoup de ménagemens. Les eunuques avaient eu sous le dernier règne un grand pouvoir; et pour se maintenir, ils se donnaient des fils adoptifs auxquels ils faisaient prendre leurs noms. Le plus puissant d'entre eux était Yang-fou-kong. L'empereur, pour diminuer son pouvoir, lui opposa Tchang-siun, son ennemi, qu'il nomma ministre. Mais ce choix ne fut pas heureux; et le mauvais succès d'une guerre que Tchang-siun entreprit contre le mandarin Li-ke-yong, obligea Tchao-tsong, l'an 891, à le destituer. Li-ki, fait ensuite premier ministre, ne manqua pas d'avoir des jaloux. Li-meou-tchin s'étant ligué contre lui avec deux autres gouverneurs, ils s'avancent à la tête de leurs troupes jusqu'à la vue de Tchang-ngan. L'empereur sort de la ville pour leur demander quel est leur dessein. Li-meou-tchin lui répond d'un ton menaçant, et l'oblige de souscrire à des conditions fort dures. Li-ké-yong, prince tartare, indigné de cette insolence, offre à l'empereur ses services contre ces rebelles. Cependant les partisans de Li-meou-tchin, semaient l'effroi dans la cour impériale, et assiégèrent même le palais. Tchao-tsong ne se croyant pas en sûreté à Tchang-ngan, l'abandonne et se fait conduire à Ché-men-tchin. Li-ké-yong, averti du danger que court l'empereur, lui envoie du secours. Li-meou-tchin voyant que les affaires tournaient mal pour lui, fait sa paix avec l'empereur. Ce monarque ayant récompensé les services de Li-ké-yong par le titre de prince qu'il lui donna, Tong-chang, gouverneur de Yen-tchéou, croit l'avoir aussi mérité, mais l'ayant demandé, il essuya un refus; ce qui

l'ayant porté à se révolter, il prit, à l'instigation de ses amis, le titre d'empereur. Mais, l'an 896 (53e. année *Ping-chin*, du 55e. cycle), il eut la tête tranchée. Les quatre années suivantes se passèrent en guerres que se faisaient les gouverneurs de provinces, en changements de ministres et en intrigues de cour. L'empereur au milieu de ces désordres ne montrant que de la faiblesse, on en vint au point, l'an 900, de l'arrêter et de reconnaître à sa place le prince-héritier. Mais ce parti ne fut point unanime. Plusieurs mandarins se concertèrent pour rétablir l'empereur, et y réussirent. Ce succès les enhardit à demander à l'empereur l'expulsion des eunuques du palais, comme des auteurs de tous les troubles. Tchao-tsong, après en avoir délibéré avec son conseil, se contenta de restreindre leur autorité. Mais ceux-ci voyant que leurs ennemis s'acharnaient à leur perte, ameutèrent leurs partisans, et excitèrent par là de nouveaux troubles qui obligèrent l'empereur à transporter sa cour à Fong-siang. Il y resta sous la puissance de Li-meou-tchin jusqu'en 903 (dernière année du 55e. cycle), qu'il fut ramené à Tchang-ngan. T'chu-ouen, rival de Limeou-tchin, s'étant rendu maître alors de la personne du prince, le fit passer, l'an 904, avec sa cour, à Lo-yang. Ce fut là que ce perfide ministre voyant un parti puissant déterminé à l'arracher de ses mains, prit le parti de le faire assassiner la même année, et de mettre un de ses fils à sa place. Ainsi périt Tchao-tsong dans la trente-huitième année de son âge.

TCHAO-SIUEN-TI.

904. (première année *Kia-tse*, du LVIe. cycle.) TCHAO-SIUEN-TI, neuvième fils de Tchao-tsong, fut placé par Tchu-ouen, sur le trône impérial, à l'âge de treize ans, après que tous ses frères eurent été mis à mort par ordre de ce ministre. Pour faire accroire au public qu'il était innocent de celle de Tchao-tsong, il alla pleurer devant son cerceuil, et condamna au dernier supplice son fils aîné, comme s'il eût été le seul de sa famille coupable de ce parricide. Maître de la personne du nouvel empereur, il se fit donner le titre de prince de Léang, et se défit de trente des premiers d'entre les grands qu'il savait être les plus opposés à son ambition. L'empereur, tout jeune qu'il était, voyant les progrès qu'elle faisait, s'aperçut bien qu'en lui résistant il en serait tôt ou tard la victime. Il prit donc le parti, l'an 907, de céder le trône de bon gré à Tchu-ouen dans l'espérance d'en obtenir du moins par là un bon traitement. En conséquence il lui envoya l'acte de sa démission, signé de sa main, avec le sceau de l'empire et les autres marques de la puissance suprême. Tchu-ouen les reçut à Ta-

léang; et ayant déclaré Tchao-siuen-ti, prince titulaire de Tsi-yn, il l'envoya demeurer à Tsao-tchéou, dans une misérable maison où il le fit mourir au bout d'un an. Ainsi finit la dynastie des Tang.

L'an 906, le premier jour de la quatrième lune, 26 avril, arriva une éclipse de soleil.

XIVe. DYNASTIE.

DES HEOU-LEANG, OU LEANG POSTÉRIEURS.

TAI-TSOU.

907. (4e. année *Ting-mao*, du LVIe. cycle.) TAÏ-TSOU fut le nom que Tchu-ouen prit en montant sur le trône. Mais il s'en fallut bien qu'il fut universellement reconnu. L'empire était alors divisé en dix parties, dont cinq avaient des princes qui les gouvernaient d'une manière absolue et indépendante. Le nouvel empereur, désespérant de se les attacher, créa d'autres nouveaux princes qui acceptèrent cet honneur sans embrasser ses intérêts. Li-ké-yong, prince de Tçin, fut celui qui lui fut le plus opposé. Ce prince, en mourant, l'an 908, désigna pour son successeur Lit-tsun-hiu, son fils, qui hérita aussi de sa valeur. Il le prouva bientôt en forçant l'empereur, après lui avoir fait dans une surprise plus de dix mille prisonniers, d'abandonner le siége de Lou-tchéou, capitale du Hotong, devant laquelle il était depuis un an. Ce ne fut pas le seul avantage que Li-tsun-hiu remporta sur Taï-tsou. Les autres princes ne lui donnèrent pas moins d'exercices par leurs soulévements. Enfin, l'an 912, Taï-tsou, épuisé de fatigues et voyant approcher sa fin, ordonna de faire venir Tchu-yeou-ouen, son fils aîné, pour lui remettre l'empire. Tchu-yeou-koué, frère de celui-ci, l'ayant appris, entra furieux, accompagné des plus déterminés de ses officiers, dans l'appartement de son père, et le fit percer d'une lance, à ses yeux, par un esclave. Après cet assassinat, le parricide envoya un de ses confidents à son frère Tchu-yeou chin, avec un ordre supposé de l'empereur de faire mourir Tchu-yeou-ouen, qui devait succéder à l'empire, afin, portait cet ordre, de prévenir une révolte qu'il méditait depuis long-tems. Tchu-yeou-chin, par un excès de crédulité, ne doutant point de la vérité de l'accusation, fit exécuter comme rebelle son frère aîné Tchu-yeou-ouen. Mais ayant depuis reconnu son erreur, il assemble une troupe de soldats qu'il envoie, sous la conduite de braves officiers,

à Lo-yang, où son abominable frère, par une nouvelle fourberie, s'était déjà fait reconnaître empereur. Fidèles aux ordres qu'ils avaient reçus à leur arrivée dans cette ville, ils marchent droit au palais impérial dont ils enfoncent les portes. Tchu-yeou-koué, voyant qu'il est perdu, se sauve dans une tour où il est poignardé avec sa femme par le misérable esclave dont il s'était servi pour assassiner son père.

L'an 911, le premier jour de la première lune, 2 février, arriva une éclipse de soleil.

MO-TI.

912. (9e. année *Gin-chin*, du LVIe. cycle.) MO-TI fut le nom que prit Tchu-yeou-chin en montant sur le trône impérial qui lui fut déféré par les grands affectionnés à sa dynastie. Son inauguration se fit à Pien-tchéou, parce que sa famille y avait pris naissance. Mais son élection ne fut point ratifiée par toute la nation. Le prince de Tçin, inviolablement attaché à la famille des Tang, se déclara hautement contre lui et forma un parti très-puissant pour le supplanter. Il y réussit après une guerre de onze ans où il donna toujours, à la tête de son armée, de grandes preuves de valeur et d'habileté. Mo-ti, au contraire, enfermé dans son palais, décourageait les siens par sa faiblesse et sa pusillanimité. Ils l'abandonnèrent successivement, persuadés que la ruine de la dynastie des Léang était inévitable. Le prince de Tçin, sollicité par les grands de prendre le titre d'empereur, y consentit à une condition qu'on accepta. Comme il n'avait pris les armes que pour venger la dynastie des Tang, il déclara qu'il ne prétendait pas en établir une nouvelle. Il voulut donc que sa famille, quoique d'une nation étrangère, conservât le nom de Tang qu'il donnait à la dynastie qu'il fondait. En conséquence, l'an 923, à la quatrième lune, ayant assemblé les grands à Oueï-tchéou; il y fut salué avec acclamation comme légitime empereur.

L'an 921, le premier jour de la sixième lune, 8 juillet, arriva une éclipse de soleil.

XVe. DYNASTIE.

DES HEOU-TANG, OU TANG POSTÉRIEURS.

TCHUANG-TSONG.

923. (20e. année *Quey-ouy*, du LVIe. cycle.) TCHUANG-TSONG fut le nom que le prince de Tçin prit à son inaugura-

tion. Avant de partir de Oueï-tchéou pour aller à Tçin-yang faire les cérémonies superstitieuses à ses ancêtres, suivant la coutume, il changea le nom de la ville, où il venait de monter sur le trône, en celui de Hing-tang-fou, et il y établit sa cour orientale : il redonna à la ville de Tçin-yang, dont il fit sa cour occidentale, son ancien nom de Taï-yuen-fou, et à la ville de Tchin-tchéou celui de Tchin-ting-fou, qu'il déclara sa cour septentrionale. Il songea ensuite pour sa sûreté à détruire entièrement la famille des Léang. L'empereur déposé avait un parti considérable bien déterminé à le défendre, et pour général Ouang-yen-tchang, le plus grand homme de guerre qu'il y eut alors à la Chine. Mais, après avoir remporté de grands avantages sur les Tang, ce général fut supplanté par des envieux qui étaient incapables de le remplacer. Réduit au commandement d'un petit corps de troupes, il fit encore tête à l'ennemi, jusqu'à ce que abandonné des siens dans une attaque, il fut pris après avoir reçu une blessure et fait une chute de cheval en fuyant. Tchuang-tsong fit marcher alors son armée, droit à Ta-léang où résidait Mo-ti, qui, voyant sa perte inévitable, se fit donner la mort par un de ses officiers qui se la donna ensuite à lui-même. « Mo-ti, dit le P. de Mailla, était » un excellent prince, d'un naturel doux et affable; réglé dans » sa conduite; il fuyait les plaisirs, et était ennemi de la dé- » bauche; timide, soupçonneux, trop crédule, d'un esprit » borné et facile à tromper : ces défauts causèrent sa perte et » celle de sa famille. » Tchuang-tsong, pour se délivrer de » toute inquiétude, fit exterminer tout ce qui restait de la famille des Léang et tous ceux qui lui étaient attachés. Mais la sécurité le plongea dans l'oisiveté. Passionné pour la musique et la comédie, il remplit sa cour de musiciens et d'histrions, donna même à l'un de ceux-ci, malgré les représentations de Ko-tsong-tao, son premier ministre, un des meilleurs gouvernements. Cependant les princes de Chou et de Ou refusaient de reconnaître l'autorité de Tchuang-tson. Le premier avait même pris le titre d'empereur, et s'en faisait rendre les honneurs sans avoir les talents pour soutenir cette dignité. L'an 925, son fils Li-ki-ki, prince de Oueï, accompagné de Ko-tsong-tao fit, la conquête de cette principauté, consistant en dix grands gouvernements, ce qui fut l'ouvrage de soixante-dix jours. Le prince de Chou fut amené avec ses mandarins, la corde au cou, les mains liées derrière le dos, au vainqueur qui les fit délier et leur accorda une amnistie. Mais le long séjour que Ko-tsong-tao fit en ce pays avec le prince de Oueï, donna lieu aux eunuques du palais, ennemis du premier, de le rendre suspect à l'empereur, comme s'il eût eu l'ambition de s'approprier cette con-

quête. L'impératrice en conséquence manda, comme de la part de l'empereur, au prince Li-ki-ki, son fils, de faire abattre la tête à ce général; ce qu'il exécuta sur-le-champ. Il fit plus; craignant le ressentiment des fils de ce ministre, il les fit encore assassiner. Ces exécutions révoltèrent les troupes, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les apaiser. Un écrit, que l'empereur publia pour se justifier, aigrit de nouveau les esprits. Les soulévements recommencèrent dans plusieurs villes. Celle de Yé-tou donna le plus d'inquiétude à l'empereur, parce qu'elle avait une garnison nombreuse, composée des meilleurs soldats, et commandée par d'habiles chefs. Li-sse-yuen, que l'empereur envoya contre ces rebelles, se vit abandonné de ses soldats, et obligé d'entrer en conférence avec le commandant de la place. Instruit qu'elle ne voulait reconnaître que lui pour maître, dans la crainte d'être exterminée en se rendant à l'empereur, il écrivit à la cour pour lui marquer l'état des choses, et n'en reçut point de réponse. Alors, craignant pour lui-même, il rassembla les troupes de son gouvernement et celles que ses amis lui fournirent, dans la vue de se justifier en sûreté. L'empereur, apprenant qu'il est en marche pour venir à lui, quitte le séjour de Ta-léang pour se retirer à Lo-yang. Peu de jours après son arrivée, Ko-tsong-kien, l'un de ses comédiens, qu'il avait fait commandant d'un corps de troupes qui l'accompagnait, veut se rendre maître de sa famille. L'empereur en se défendant reçoit un coup de flèche qui le blesse dangereusement. On le porte au palais où l'un de ses officiers tire la flèche de sa plaie. Mais peu après l'opération, il mourut d'un breuvage que l'impératrice lui avait envoyé.

L'an 923, le premier jour de la dixième lune, 11 novembre, arriva une éclipse de soleil.

MING-TSONG.

926. (23e. année *Ping-su*, du LVIe. cycle.) MING-TSONG fut le nom que prit Li-sse-yuen en acceptant le trône impérial qui lui fut déféré après la mort de Tchuang-tsong. Il était tartare de nation, et, s'étant mis au service de Li-ké-yong, père de de Tchuang-tsong, il avait mérité par sa conduite d'être déclaré son fils adoptif. Au commencement de son règne il fit de grandes réformes à la cour. Les Tartares Khitan lui ayant déclaré la guerre pour avoir des terres au-delà du fleuve Hoang-ho, il la soutint avec avantage et la termina heureusement. Ming-tsong était un bon prince; mais il avait pour ministre Ngan-tchong-hoeï, qui, par son extrême sévérité, causa plusieurs révoltes. Comme elles renaissaient à mesure qn'on les détrui-

sait, l'empereur se vit obligé de sacrifier son ministre aux rebelles, et lui fit abattre la tête en 931. Cette exécution ne rendit pas néanmoins la paix à l'empire. Les Khitan recommencèrent leurs courses sur les terres de la Chine; et les gouverneurs, qu'on voulait déplacer, se servirent d'eux pour se maintenir dans leurs départements. L'empereur était cependant réduit à l'inaction par le mauvais état de sa santé qui dépérissait de jour en jour. Li-tson-jong, prince de Tçin, l'un de ses fils, le voyant à l'extrémité, craignit qu'il ne lui préferât un de ses frères pour l'empire; et dans cette pensée, il rassembla un corps de troupes pour s'emparer du palais. L'empereur envoya contre lui ses gardes qui dissipèrent ce parti. Li-tsong-jong fut tué dans sa fuite avec son fils. L'empereur leur survécut à peine, étant mort vers la fin de l'an 933.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 926, le premier jour de la huitième lune, 10 septembre.

L'an 927, le premier jour de la huitième lune, 30 août.

L'an 928, le premier jour de la deuxième lune, 24 février.

L'an 930, le premier jour de la sixième lune, 29 juin.

MIN-TI.

933. (30e. année *quey-sé*, du LVIe. cycle.) MIN-TI, appelé auparavant Li-tsong-heou, l'un des fils de Ming-tsong, fut reconnu pour son successeur. Ce prince était, comme son père, d'un caractère doux et facile; il s'était toujours bien accordé avec ses frères, et surtout avec Li-tsong-kou, prince de Lou, l'un d'entre eux. Mais lorsqu'il fut monté sur le trône, des hommes pervers mirent la division entre eux par de faux rapports, dont l'empereur, à raison de sa jeunesse, ne put discerner la méchanceté. L'inimitié de Min-ti et de Li-tsong-kou fut portée au point que celui-ci vint à bout de détrôner son frère et de se faire proclamer empereur à sa place en moins d'un an après la mort de leur père. Min-ti n'en fut pas quitte pour cette disgrâce. S'étant retiré chez le gouverneur de Oueï-tchéou, il y fut mis à mort par l'ordre de celui qui l'avait supplanté.

LOU-OUANG.

934. (31e. année *Kia-ou*, du LVIe. cycle.) LOU-OUANG fut le nom que prit Li-tsong-kou à son inauguration impériale. Ché-king-tang, gouverneur du Ho-tong, et gendre de l'empereur Ming-tsong, était depuis long-tems son rival. Ne pouvant s'accoutumer à fléchir le genou devant un homme dont il

s'estimait l'égal en services et en belles actions, il pensa à se révolter. Les incursions fréquentes des Tartares Khitan dans le Ho-tong obligeaient l'empereur d'entretenir de nombreuses troupes dans cette province. Le gouverneur, sous prétexte de pourvoir à leur subsistance, contraignit, l'an 935, avec une dureté extrême et sans égard pour la mauvaise récolte, ce département à fournir son contingent de blé. Il en fit venir même d'autres côtés et en forma des magasins extraordinaires. Cette conduite donna de l'inquiétude à l'empereur. Ce prince, afin d'ôter au gouverneur les moyens de remuer, envoie Tchang-king-ta dans le Ho-tong, avec qualité de lieutenant-général de la province et de commandant d'une bonne partie des troupes. Le reste de cette année se passe en effet assez paisiblement. L'année suivante 936, Ché-king-tang a plus d'une occasion de se persuader qu'on n'a pas eu intention de le soulager seulement dans l'administration pénible d'une grande province. Il demande son changement. Le prince le lui accorde. Le gouverneur, décidé à lever le masque, déclare, par écrit, à l'empereur qu'il ne veut plus se déplacer, ni obéir désormais au fils adoptif de Ming-tsong, qui ne règne qu'au préjudice de Li-tsong-y, prince de Hiu, fils légitime et véritable héritier du trône. Lou-ouang casse aussitôt Ché-king-tang de tous ses emplois, envoie ordre au lieutenant-général de marcher contre lui, et fait mettre à mort, au commencement de la septième lune, les fils et les frères du gouverneur de Ho-tong, au nombre de quatre. De son côté le rebelle rassemble en diligence tout ce qu'il peut trouver de troupes. Satisfait de la promesse que lui fait le gouverneur de se reconnaître son sujet et de lui céder la province de Lou-long avec toutes les villes qui sont au nord de Jenmen-koan, le roi des Khitans vient au secours, à la tête de cinquante mille hommes, dans la neuvième lune, et se range en bataille près de Hou-pé-kéou (la grande muraille au nord-nord-est de Pé-king). Les Tartares avaient déjà engagé l'action contre la cavalerie impériale, lorsque Ché-king-tang détacha un corps de troupes pour la soutenir. Les Impériaux sont battus, et perdent dix mille hommes. Les débris de l'armée impériale se retirent à Tçingan. Ils y sont investis par les Tartares. L'empereur, informé de cette nouvelle, marche en personne, quoiqu'affligé d'une maladie sur les yeux, contre les rebelles. Les nouvelles troupes, qu'il conduit au blocus, ne peuvent établir aucune communication avec les anciennes. Une partie de ces troupes déserte; une autre partie est prête à abandonner son prince au moindre mécontentement. Le peu de fidélité de la plupart des officiers rend inutiles ceux qui restent attachés à l'empereur. Té-kouang, roi des Tartares, ne doute point du

succès de ses services, et offre déjà l'empire de la Chine à son protégé. Le gouverneur se fait un peu prier, et accepte enfin à la sollicitation de ses officiers. Le roi des Tartares Khitans fait expédier une longue patente, où il donne à Ché-king-tang le trône de la Chine et le titre d'empereur, sous le nom de Tçin, en mémoire sans doute du lieu où la victoire lui avait inspiré tant de confiance en sa puissance. On procède aussitôt à l'inauguration du nouveau souverain de la Chine. Le roi se dépouille de ses propres habits et de son bonnet, et en revêt Ché-king-tang. Des mottes de terre, entassées les unes sur les autres, forment une espèce de trône où l'on fait asseoir le nouvel empereur. Tous les officiers de l'armée saluent et reconnaissent comme tel Ché-king-tang. Le protecteur ne tarda pas à demander le prix de ses bienfaits. Il n'y avait point de sûreté à refuser ou à différer. Ché-king-tang, comme empereur, comme maître de la Chine, cède à Té-kouang seize villes qui pour la pluplart servaient aux Chinois de barrières contre les Tartares, et s'engage de donner, lorsqu'il sera paisible possesseur du trône, trois cent mille pièces de soie à celui qui l'y a placé. Cependant l'armée impériale, toujours investie, manquait de provisions, de fourrages, et il ne lui arrivait aucun secours. La plupart des officiers sollicitaient Tchang-king-ta, ce gouverneur et lieutenant-général que l'empereur avait substitué à Ché-king-tang dans le gouvernement de Ho-tong, de se sou-» mettre aux Tartares. « Je n'ajouterai point, répond cet » homme vertueux, au crime de m'être laissé battre par ma » faute, celui de me donner aux ennemis de mon maître. J'at-» tends du secours. Si l'espérance d'en recevoir se perd, alors » vous pourrez me tuer, et vous soumettre aux Tartares. » Quelques jours après, Yang-kouang-yuen, autre lieutenant-général, voyant qu'il n'y avait plus de ressource pour l'armée bloquée, coupe la tête à Tchang-king-ta, et va se donner au roi des Khitans. Té-kouang le reçoit, puis se tournant vers les officiers du nouvel empereur : « Vous avez devant » les yeux, leur dit-il, et dans la personne de Tchang-king-» ta, un bel exemple de ce que vous devez être ; il faut que » vous tâchiez d'imiter son zèle et sa fidélité. » Le monarque donna ensuite des ordres pour qu'on lui fît une sépulture honorable. Les autres corps de troupes impériales n'opposent plus qu'une impuissante résistance. Lou-ouang voit tout perdu pour lui et nulle sûreté pour sa personne. Pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, il retourne à sa capitale, monte dans une des tours de son palais, s'y enferme avec les deux impératrices, les princes, ses fils, avec tous les attributs de la dignité impériale, et s'y brûle avec toute sa famille.

XVIe. DYNASTIE.

DES HEOU-TÇIN.

KAO-TSOU I.

937. (34e. année *Ting-yeou*, du LVIe. cycle.) KAO-TSOU est le nom que se donna Ché-king-tang en montant sur le trône. Il était originaire de Chato, et s'était concilié l'estime et l'affection de Ming-tsong par sa bravoure et ses talents militaires. Le deuxième empereur de la dynastie des Tang postérieurs ne dédaigna pas même de lui donner en mariage la princesse Tçin-koué-tchang, sa fille. Kao-tsou, parvenu lui-même à l'empire par les moyens qu'on a vus plus haut, ne jouit pas tranquillement des honneurs et des avantages du trône. Plusieurs gouverneurs et commandants de places ne voulurent pas reconnaître le nouvel empereur, ou ne lui rendirent qu'une obéissance simulée. Fan-yen-kouang, gouverneur de Tien-hiong, fut du nombre de ces derniers. Les villes que l'empereur avait cédées au roi Té-kouang ne portaient le joug qu'avec peine. Un ambitieux pouvait trouver en elles de quoi seconder ses desseins. Ces considérations déterminèrent Kao-tsou à transporter sa cour à Tan-léang, comme la place d'où il serait le plus à portée de contenir les villes dont on soupçonnait la fidélité. Fan-yen-kouang ne tarda pas à se déclarer. A la sixième lune, aidé de Fan-yen, gouverneur de Tchen-tchéou, Fan-yen-kouang fait passer le Hoang-ho à un corps de ses troupes, livre au pillage le bourg de Tsao-chi et le réduit en cendres. A la septième lune, l'empereur, sachant que l'armée du rebelle était à Li-yang-kéou, ordonne à Tchang-tsong-pin de l'y aller chercher et de l'amener à une action générale. Cet officier principal entre lui-même dans le parti des révoltés, tue Ché-tchong-sin, un des fils de l'empereur et gouverneur de Ho-yang, y entre sans coup férir et se saisit de Ché-tchong-y, son frère. Partant de là, il arrive à Tan-choui. Té-kouang l'attaque vivement, et fait courir le bruit qu'il se propose d'éteindre entièrement la famille régnante. Cependant Tou-tchong-koeï, autre général de l'empereur, marche au secours de Tan-choui. Il y trouve dix à douze mille hommes qu'il taille en pièces. Tchang-tsong-pin se noie en passant le Hoang-ho. Ses deux principaux officiers sont envoyés à Ta-léang, où ils sont décapités. Leurs familles sont condamnées à être éteintes; mais celle de Tchang-tsiuen-y, qui avait très-bien servi l'empire par son patriotisme

et ses écrits, est exceptée de cette condamnation. Fan-yen-kouang commence à désespérer du succès de ses entreprises. Il tente une réconciliation. L'empereur, qui croit n'avoir plus rien à craindre, rejette ses supplications. Néanmoins il accordait tout, or, présents les plus précieux, soumissions les plus basses, au roi des Tartares, à sa famille et à ses ministres. Cette année, Té-kouang, qui tendait à se rendre maître de toute la Chine, introduit parmi ses grands et ses officiers les coutumes chinoises, et préfère les Chinois aux Tartares dans la distribution des emplois. Comme il avait conquis tout le Léao-tong, ses Tartares abandonnent le nom de Khitan, prennent celui de Léao, et le donnent à leur dynastie. Les princes de Ou se donnent le titre d'empereurs et se font appeler les Tang méridionaux. Fan-yen-kouang, n'espérant plus de grâce, se résout à vendre chèrement sa tête, qui est mise à prix. Assiégé dans Kouang-tçin, il se défend pendant plus d'un an avec tant d'opiniâtreté, et tue aux assiégeants tant de monde, que l'empereur envoie un de ses premiers eunuques lui offrir son pardon avec un des grands gouvernements de l'empire. Fan-yen-kouang perd la foi à l'horoscope qui lui avait promis le trône, se soumet à son prince et reçoit ses faveurs L'année suivante 940, à la deuxième lune, Fan-yen-kouang demande et obtient de l'empereur la permission de se retirer dans sa patrie avec ce qu'il possédait. Yan-kouang-yuen, qui avait résolu sa perte, donne ordre à son fils de courir après lui à la tête d'une troupe de cuirassiers. Le fils n'obéit que trop bien à l'ordre de son père, et fait jeter Fan-yen-kouang dans le Hoang-ho. On publie que le malheureux officier s'est noyé lui-même. L'empereur, qui redoute Yan-kouang-yuen, fait semblant de croire le bruit public, mais diminue l'autorité de son ministre, lui enlève tous les officiers qui lui étaient attachés, comme pour les récompenser de leurs bons services attestés par le ministre, et l'envoie lui-même gouverner la province du Ping-lou. L'an 941, les Tartares Leao réclament auprès de l'empereur contre les émigrations des Toukouhoen qui habitaient au nord du Yemen, l'une des contrées que Kao-tsou avait cédées au roi Té-kouang. L'empereur envoie des troupes pour engager ou pour forcer ces peuples à se soumettre au roi tartare. Ngan-tchong-jong, gouverneur de Tching-té, se met à la tête des mécontents. Mais la rencontre des troupes impériales le force de reculer et d'aller se renfermer dans Siang-tchéou. Quelque tems après, sachant que l'empereur était à Yé-tou, il en prend la route dans le dessein de l'y surprendre. Le général Tou-tchong-oueï le rencontre au sud-ouest de Tsong-tching, et, après trois batailles, l'oblige, l'an 942, à se sauver avec une partie de son monde dans la ville

de Tchin-tchéou. Cette place est aussitôt investie. Un officier de la garnison fait entrer secrètement les troupes impériales par une fausse porte. L'intrépide Ngan-tchong-jong s'y défend avec la plus grande valeur. A la fin il est tué après avoir perdu vingt mille hommes. Le commandant impérial ternit la gloire de cette journée, en faisant mourir, par une cruelle et basse jalousie, l'officier qui l'avait introduit dans la place. La tête du rebelle, présentée à Té-kouang, ne le satisfait point. Il se trouve offensé de ce que Lieou-tchi-yuen avait reçu les soumissions des Toukouhoen qui ne voulaient point d'autres maîtres que les Chinois. Il en témoigne son ressentiment à l'empereur en termes si outrageants, que ce prince en tombe malade de chagrin, et meurt à la sixième lune de cette année, à l'âge de cinquante et un ans, et la septième année de son règne. Il avait désigné Ché-tchong-joui, son fils encore en bas âge, pour son successeur. Le ministre Tong-tao et King-yen-kouan, commandant-général des gardes de l'empereur, ne trouvent point convenable au bien de l'état de mettre un enfant sur le trône. Ils y appellent Ché-tchong-koué, neveu et fils adoptif de Kao-tsou. Il est proclamé le même jour sans la moindre contradiction.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 938, à la première lune, 3 février.
L'an 939, le premier jour de la septième lune, 19 juillet.

TSI-OUANG.

942. (39e. année *Gin-yn*, du LVIe. cycle.) TSI-OUANG, reconnu sous ce nom par les grands pour légitime successeur au trône de la Chine, semblait pouvoir se promettre un règne heureux. Le rebelle Ngan-tsong-tçin, assiégé depuis près d'un an dans Siang-tchéou, voyant sa ville emportée d'assaut, venait de périr avec toute sa famille au milieu des flammes allumées par sa propre main. Mais le repos de l'empire ne pouvait être solide que par une paix constante avec les Tartares. Le nouvel empereur ne voulut pas dégrader sa dignité, jusqu'à se dire, comme son prédécesseur, sujet d'un roi barbare. Dans sa lettre, de l'an 943, à Té-kouang, pour lui notifier la mort de Kao-tsou et son avénement à la couronne, Tsi-ouang se qualifiait seulement petit-fils du roi tartare. Le monarque, qui se croit offensé, se dispose à se mettre en campagne. L'empereur, sur le bruit qui s'en répand, retourne à la cour orientale. La famine cependant affligeait l'empire, et le défaut d'espèces aug-

mentait la calamité. Les Tartares, profitant du malheur des tems, investissent Peï-tchéou, l'an 944, sous les ordres de leur roi Té-kouang. Chao-ko, officier de garnison, mécontent de ce qu'on l'avait cassé, fait mettre le feu au magasin d'armes, et introduit les ennemis dans la place par le poste même qu'il gardait. Malgré cette trahison, les Tartares ne sont maîtres de Peï-tchéou qu'après avoir tué dix mille hommes de la garnison. Ou-loan, qui la commandait en l'absence du gouverneur, s'abandonne au désespoir et se précipite dans un puits. L'empereur, consterné de cette perte, fait des tentatives pour obtenir la paix. N'étant point écouté, il ne songe plus qu'à se défendre des nouveaux malheurs qui le menacent. A l'aide de ses généraux, il réussit à mettre en fuite les Tartares, après en avoir tué, noyé, ou fait prisonniers plusieurs milliers. Le roi des Leao devient furieux à la nouvelle de cette déroute, et fait massacrer tous les prisonniers chinois qu'il avait en son pouvoir. Le courage des Impériaux n'en devient que plus ardent. Ils sont vainqueurs, sous la conduite de l'empereur, après de grands efforts, dans une bataille donnée le premier jour de la troisième lune au nord de la ville de Tchen-tchéou. L'empereur, de retour à Ta-leang après la retraite des Tartares, chargea Li-cheou-tchin d'aller réduire le rebelle Yang-kouang-yuen, enfermé dans Tsing-tchéou. La place se défendit pendant huit mois, au bout desquels elle fut rendue par le fils du rebelle à l'insu de son père. Les Tartares étant revenus l'année suivante sur les terres de la Chine, expièrent, par une déroute que l'empereur leur fit essuyer, les dégâts qu'ils y avaient faits. Mais, rappelé par ses plaisirs dans sa capitale, ce monarque y apprit bientôt les plus funestes nouvelles de son armée, qu'il avait laissée sous le commandement de Tou-oueï. Le roi tartare, par les avantages qu'il remporta sur elle coup sur coup, réduisit le général et les principaux officiers à se remettre à sa discrétion. L'empereur, averti de cette défection, vit presque aussitôt arriver un corps de tartares, qui s'empara, sans coup férir, de sa capitale. Alors, dans son désespoir, il met le feu à son palais, et, le sabre à la main, il oblige ses femmes et ses concubines à se jeter dans les flammes. Il voulait s'y précipiter lui-même; mais un de ses officiers déserteurs, le retint, le fit prisonnier, et mit ensuite le feu à la ville. Té-kouang n'usa pas de sa victoire avec insolence. Après avoir reçu de l'empereur son abdication écrite dans les termes les plus humbles, il lui écrivit pour le consoler, et donna ordre qu'il fût traité avec toute sorte d'humanité. Il arriva lui-même le premier jour de l'an 947 à Ta-leang, dont il rassura les habitants effrayés par l'incendie et le pillage de leur ville, et livra à leur vengeance

l'auteur de ces désordres. L'empereur lui ayant été présenté, il le fit conduire avec toute sa suite dans un *miao*, ou temple d'idoles, avec ordre de ne le laisser manquer de rien. Ayant ensuite assemblé tous les grands, il dissipa leurs craintes, et les tranquillisa par un discours affectueux qu'il réalisa en diminuant les tributs et les corvées. Il prit même et fit prendre à ses Tartares l'habit des vaincus; déclarant qu'il voulait en tout se conformer au gouvernement chinois. Tous les gouverneurs des villes et des provinces ayant reçu ses ordres, s'y soumirent, à l'exception d'un seul: mais tous ne le firent pas sincèrement. Lieou-tchi-yuen, prince de Pé-ping et gouverneur du Ho-tong, malgré ses démoustrations d'attachement pour le roi des Léao, travaillait sourdement à venger la Chine du joug qu'il venait de lui imposer. Toutes ses dispositions étant faites, il se fit proclamer empereur par ses troupes dans le tems que Té-kouang se préparait à retourner dans le Nord, pour éviter, disait-il, les chaleurs du Midi. Celui-ci s'étant mis en route, fut attaqué d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. A la nouvelle de cet événement, Lieou-tchi-yuen se met en marche pour Ta-léang. Il y fut reçu sans opposition; et à la prière des grands de la maison de Tçin, qui étaient venus au-devant de lui, il prit possession du palais et du trône impérial, déclarant qu'étant de la grande famille des Han, il voulait que sa dynastie portât le même nom. Il établit sa cour à Ta-léang.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 943, le premier jour de la quatrième lune, 7 mai.
L'an 945, le premier jour de la huitième lune, 9 septembre.
L'an 946, le premier jour de la deuxième lune, 6 mars.

XVIIe. DYNASTIE.

DES HÉOU-HAN, OU HAN POSTÉRIEURS.

KAO-TSOU II.

947. (44e. année *Ting-ouy*, du LVIe. cycle.) KAO-TSOU fut le nom que prit à son inauguration Lieou-tchi-yuen. Les princes et les grands, dont plusieurs n'avaient d'abord vu dans lui qu'un usurpateur, se réunirent bientôt en sa faveur et lui rendirent leurs hommages à l'envi. Mais il ne jouit pas longtems de l'autorité impériale et de la satisfaction d'avoir délivré sa patrie de l'oppression des Tartares. Etant tombé malade, il

sentit que sa fin approchait. Dans cet état il recommanda son jeune fils, à quatre de ses principaux mandarins, et mourut le premier jour de la 2e. lune de l'année 948.

YN-TI.

948. (45e. année *Vou-chin*, du LVIe. cycle.) YN-TI, fils de Kao-tsou, placé sur le trône par les quatre mandarins à qui son père avait confié ses dernières volontés, ne sera plus connu dans l'histoire sous son premier nom de Lieou-tching-yeou. Trois frères, Sun-fang-kien, gouverneur de You, Sun-hing-yeou, gouverneur de Y-tchéou, et Sun-fang-yu, gouverneur de Tsin-tchéou, tous trois pleins de valeur, reprirent sur les Tartares toutes les places que le chef de la famille des Tçin leur avait cédées, et les chassèrent, après plusieurs combats heureux, de toute la Chine. Li-cheou-tchin, gouverneur de Hou-koué, faisait au contraire tous ses efforts pour dépouiller son souverain. Tchao-ssé-ouen s'étant déclaré ouvertement pour lui, s'empara de Tchang-ngan, et lui envoya un habit pareil à celui de l'empereur. Le gouverneur de Hou-koué prit alors le titre de prince de Tçin, et donna le commandement de ses troupes à Ouang-ki-hiun, l'un des plus grands capitaines de son siècle. Les rebelles forcèrent Tong-koan, Yong-hing et Fong-siang. L'empereur ayant fait marcher des troupes dans le Ho-tchong, elles furent toujours battues. Kouo-oueï, l'un de ces quatre mandarins que Kao-tsou avait jugés dignes de sa confiance, se transporta dans les provinces occidentales avec tous les pouvoirs de l'empereur, pour pacifier ces troubles. Sa sagesse, sa prudence et ses libéralités, lui gagnèrent l'estime et l'affection des troupes impériales. Elles investirent la place où le chef des rebelles s'était enfermé. Ho-tchong fut bloquée et tellement resserrée qu'il ne fut pas possible aux assiégés d'avoir aucune communication au-dehors. Li-cheou-tching, après s'être vaillamment défendu pendant plusieurs mois, après avoir été vainement secouru par le prince de Chou, voyant le général Kouo-oueï qui l'assiégeait, maître des faubourgs, s'enferma dans son palais avec sa femme et ses enfants, et y périt avec eux dans les flammes qu'il avait allumées. Le vainqueur étant entré dans la ville, fit conduire Li-tsong-yu, fils du commandant avec quelques-uns de ses officiers à Ta-leang, où ils furent mis en pièces au milieu des rues. Tchao-ssé, le second rebelle, également poussé à bout dans Tchang-ngan, se livra à sa fureur qu'il exerça sur les enfants des bourgeois, et sur le refus qu'il fit du pardon qui lui fut offert par l'empereur, il fut pris et massacré publique-

ment avec trois cents de ses complices. Ouang-king-tsong le troisième rebelle, non moins obstiné que les deux autres, s'enterra, plutôt que de se rendre, sous les ruines de son palais qu'il réduisit en cendres. Enflé de ces succès, Yn-ti se livra à la débauche, nomma Kouo-oueï, l'an 950, généralissime de ses troupes, avec les plus amples pouvoirs, et se déchargea du soin des affaires civiles sur d'autres mandarins. Mais l'intégrité de ces ministres indisposa contre eux les jeunes courtisans, qui, sans cesse appliqués à flatter les passions du monarque, réussirent à lui rendre suspects ces graves censeurs de sa conduite. Yang-ping, ce mandarin qui avait joui de la confiance de Kao-tsou, fut le premier qu'ils immolèrent à leur haine. Il fut mis à mort avec Ouang-tchang, par une troupe de soldats, comme ils entraient l'un et l'autre dans le palais pour y faire les fonctions de leurs charges. L'empereur donna ordre ensuite à Lieou-tchu d'exterminer les familles de ces deux mandarins. Le brave généralissime, menacé d'un semblable sort, cède aux instances de l'armée qui veut l'entraîner à la cour pour dissiper les mauvaises impressions que l'empereur avait prises de lui. Le bruit de sa marche parvient à Ta-léang. L'empereur sort de la ville avec un corps de troupes considérable pour aller le combattre. Mais au premier choc il est abandonné de presque tous ses soldats qui désertent ou se donnent à l'ennemi. Ayant voulu rentrer dans la ville, il en trouve les portes fermées, et se retire vers l'ouest. On le poursuit jusque dans un village éloigné, dont les habitants s'étant mis en devoir de le défendre, sont passés au fil de l'épée. L'empereur est tué lui-même sans être connu. Ses trois ministres, qui l'avaient accompagné, se donnent la mort pour ne pas tomber vivants entre les mains du vainqueur. Il arrive le lendemain à Ta-léang; et, s'étant rendu au palais de l'impératrice, il l'invite à nommer, de concert avec les mandarins, un successeur à l'empire. Les suffrages se réunissent en faveur de Lieou-pin, neveu du défunt empereur, qui l'avait adopté. Mais bientôt le mécontentement qu'excite cette élection, oblige l'impératrice à la révoquer. Elle nomme Kouo-oueï, régent de l'empire, en attendant qu'on en fasse une nouvelle. Mais tous les grands et les mandarins engagent celui-ci à s'asseoir dès ce moment sur le trône.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 948, le premier jour de la sixième lune, 9 juillet.

L'an 949, le premier jour de la sixième lune, 28 juin.

L'an 950, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la onzième, 12 décembre.

XVIIIe. DYNASTIE.

DES HÉOU-TCHÉOU.

TAI-TSOU Ier.

951. (48e. année *Sin-hay*, du LVIe. cycle.) TAÏ-TSOU est le nom que prit Kouo-oueï à son inauguration. Elle avait été précédée, le premier de l'an 951, d'un ordre de l'impératrice, adressé à tous les grands pour leur enjoindre de reconnaître pour empereur celui qu'elle avait nommé régent de l'empire. Le nouveau souverain prétendant descendre d'une des branches de la grande famille des Tchéou, déclare que sa dynastie portera le nom de Tchéou. Taï-tsou, commença son règne par accorder une amnistie générale. Lieou-tsong, frère de l'empereur défunt et père de Lieou-pin, croit pouvoir se passer de cette grâce. Il se soumet néanmoins en apparence à Taï-tsou; mais sur le refus qu'il fait de lui rendre son fils qu'il retenait comme prisonnier, il se concerte avec le roi de Léao pour lever l'étendard de la révolte. Taï-tsou, pendant que ses généraux sont occupés à réduire ce rebelle, tombe dangereusement malade, et voyant, malgré les sacrifices qu'il fait au Tenn et aux esprits, sa fin approcher, il désigne pour son héritier, Kouo-jong, prince de Tçin, neveu de sa femme, qu'il avait adopté pour son fils, faute de postérité. Il meurt dans la 1re. lune de l'an 954, à l'âge de cinquante-trois ans, après avoir ordonné qu'on l'enterrât avec l'habit de bonze; ce qui fut exécuté.

L'an 952, le premier jour de la quatrième lune, 26 avril, arriva une éclipse de soleil.

CHI-TSONG.

954. (la 51e. année *Hia-yn*, du LVIe. cycle.)) CHI-TSONG, auparavant nommé Kouo-jong, fut à peine sur le trône, qu'il eut à se défendre contre Lieou-tsong, prince des Han et frère de l'empereur Yn-ti, qui voulait remettre l'empire dans sa famille. Aidé d'un corps de troupes que le roi des Léao lui fournit, le prince des Han livra, près de Kao-ping, une bataille sanglante à l'empereur sans aucun succès décidé. Les Impériaux ayant ensuite pénétré dans les terres de Han, y firent des conquêtes rapides; mais ils échouèrent devant Tçin-yang, dont Lieou-tsong les obligea de lever le siége. Accablé des fatigues

qu'il y avait essuyées, ce prince en tomba malade et mourut à la 11e. lune de l'an 954, après avoir remis ses états de Han à Lieou-tching-kiun, son fils. Celui-ci, naturellement pacifique, se borna au gouvernement de son patrimoine, et laissa Chi-tsong en paisible possession du trône impérial.

Les temples des idoles s'étaient prodigieusement multipliés à la Chine sous les derniers règnes. Chi-tsong, à la 5e. lune de l'an 955, en détruisit jusqu'à trente mille qui n'avaient point de fondations authentiques, en chassa les bonzes et les bonzesses, et défendit d'en recevoir à l'avenir sans le consentement par écrit des plus proches parents. La Chine, malgré cette réforme, ne laissa pas de compter encore deux mille six cent quatre-vingt-quatorze temples habités par plus de soixante mille bonzes ou bonzesses.

L'empereur voyant avec chagrin l'empire partagé en une multitude de petits états, entreprit de les réduire en provinces par la voie des armes. Dès qu'on s'aperçut de son dessein, les princes de Chou, de Tang et les Han septentrionaux, formèrent une ligue entre eux pour leur commune défense. Chi-tsong les attaqua successivement, et commença par les états de Chou, dont il conquit, par ses généraux, les principales villes, non sans avoir éprouvé une vigoureuse résistance. Fong-tchéou, la plus importante de leurs places, ayant été emportée au bout d'un mois de siége par un des plus terribles assauts, le commandant Tchao-tsong-po, fait prisonnier avec sa garnison, ne put survivre à son malheur, et se laissa mourir de faim. Chi-tsong tourne ensuite ses armes contre le prince de Tang, et va continuer en personne, l'an 956, le siége de Chéou-tchéou, dans le Hoai-nan, déjà entamé par son général Li-k[illegible]. Informé que les habitants étaient disposés à prendre la fuite, il les prévient en les assurant qu'ils peuvent rester tranquillés dans leurs foyers sans crainte d'aucune violence. Lieou-gin-chen défend la place avec la plus grande valeur et la constance la plus inébranlable. Quoique malade du chagrin de ne point recevoir de secours, il ne cessa point de veiller à tout et de tenir sévèrement la main au maintien de la discipline militaire. Son fils, pour l'avoir violée par un excès de bravoure, fut puni de sa désobéissanse par un châtiment qui inspira la terreur à toute la garnison. Ayant osé traverser le fleuve Hoai-ho contre les ordres de son père, pour aller surprendre l'ennemi, il fut arrêté et ramené dans la ville. Tout le monde s'intéressa pour ce jeune homme qui donnait les plus belles espérances; mais le père et la mère furent inflexibles, et l'infortuné coupable eut la tête tranchée. Le commandant suivit de près son fils au tombeau. La défection d'un officier général des Tang, qui se donna avec ses troupes à

l'empereur, et une victoire signalée que ce monarque remporta sur celles qui accouraient à la délivrance de la place, mirent le comble à ses chagrins et le réduisirent à l'extrémité. Son lieutenant, voyant qu'il n'y avait point d'espérance d'être secouru, prend le parti de se rendre, l'an 957, après quinze mois de siége, et fait porter à Kin-ling le commandant moribond. L'empereur voulut voir ce brave homme, et lui témoigna son estime en le nommant prince du second ordre, comme il rendait le dernier soupir. La longueur du siége de Chéou-tchéou, ayant réduit les habitans à une extrême disette, le généreux vainqueur leur fit distribuer des grains, après quoi il reprit la route de Ta-léang. Sur la fin de la 10e. lune 957, il se remet en marche pour reprendre la guerre contre le prince de Tang. Ses armes eurent dans cette expédition les mêmes succès que dans les précédentes. Il avait sur le Hoai-ho une grande quantité de barques qu'il désirait de transporter sur le Kiang pour faire le siége de Tsing-haï par terre et par eau. Mais une grande levée, construite entre les deux fleuves, n'en permettait point la jonction. Chi-tsong surmonta cet obstacle qui paraissait invincible; et par un canal qu'il pratiqua, fit entrer ses barques dans le Kiang, au moyen de quoi la place fut emportée en peu de jours. Ses progrès dans le Hoaï-nan furent si rapides, que le prince de Tang lui fit offrir ce qui restait à conquérir dans ce département, en demandant que le Kiang servit de limite aux deux états. L'offre acceptée, il quitta le titre de grand gouverneur, et se réduisit à celui de simple gouverneur sous la dépendance de la dynastie impériale des Tchéou, dont il se reconnut tributaire. Chi-tsong ayant augmenté par là ses domaines de soixante villes du second ordre, fit ses préparatifs pour attaquer les Tartares de Léao. Han-tong, qu'il envoya devant lui, à la 4e. lune de l'an 959, avec une partie de ses troupes de terre pour lui frayer le chemin, répandit la terreur dans plusieurs villes, qui se rendirent, dès que l'empereur parut, sous leurs murs. Les Tartares, craignant pour Yeou-tchéou, la plus forte de leurs places, vers laquelle il s'avançait, avaient fait approcher une nombreuse cavalerie pour la défendre. Mais Chi-tsong, dans sa marche, fut atteint d'une maladie qui l'obligea de retourner à Ta-léang. Il y mourut, l'an 959, à l'âge de 39 ans, après avoir désigné pour son successeur Kouo-tsong-hiun, son fils, prince de Léang, âgé de sept ans, qu'il mit sous la conduite du brave Tchao-kouang-yu. La Chine compte Chi-tsong au nombre de ses meilleurs souverains.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 955, le premier jour de la deuxième lune, 25 février.

L'an 958, le premier jour de la septième lune, et non pas de la cinquième, 19 juillet.

KONG-TI.

959. (56e. année *Ki-ouey*, du LVIe. cycle.) KONG-TI, auparavant Kouo-tsong-hiun, fut mis en possession du trône sans opposition après la mort du défunt empereur, son père. Mais les ministres, qui devaient manier pour lui les rênes du gouvernement, prirent ombrage du mérite, de la réputation et des exploits de Tchao-kouang-yn. Pour l'éloigner de la cour et des affaires, ils l'envoyèrent gouverner Song-tchéou, autrement Koué-té. Le jour de son départ, l'an 960, le peuple l'accompagna hors des murs de la ville. L'armée, qui l'y attendait, se mit tout à coup à crier que Tchao-kouang-yn était digne du commandement et du trône. Un parélie, qui parut le lendemain matin, fut interprêté par un astrologue en faveur de cette émeute. Les officiers en conséquence décidèrent que le prince assis sur le trône étant trop jeune pour savoir estimer et récompenser le mérite, il était de l'intérêt de l'état de proclamer empereur Tchao-kouang-yn. Forcé de céder aux vœux de la multitude, il se laisse conduire à Kai-fong-fou, où devait se faire son couronnement. Les ministres eux-mêmes, par la crainte d'être mis en pièces, donnent les mains à cette élection, et déterminent Kong-ti à descendre volontairement du trône, pour se réduire à l'état de prince de Tching, qui lui fut accordé. On conserva aussi le titre d'impératrice à sa mère.

XIXe. DYNASTIE.

DES SONG.

TAI-TSOU II.

960. (57e. année *Keng-chin*, du LVIe. cycle.) TAÏ-TSOU fut le nom que prit Tchao-kouang-yn à son inauguration. Ayant été auparavant gouverneur de Koué-té-chéou, qu'on appelait aussi Song-tchéou, il donna par cette raison le nom de Song à sa dynastie. Quoique peu habile dans les lettres, ce prince aima les sciences, protégea ceux qui s'y appliquaient, rétablit les colléges, et les pourvut de tout ce qui pouvait y entretenir le bon ordre et exciter l'émulation. A la 2e. lune, Tou-chi, sa mère, fut déclarée impératrice. Elle était vraîment digne de l'être, par la haute idée qu'elle avait des devoirs des souve-

rains. Ce fut Taï-tsou qui, le premier, adopta le rouge pour la couleur impériale. Malgré tous les suffrages que recevait journellement son élection, Li-yun, gouverneur de Loutchéou, ne put être déterminé ni par caresses, ni par honneurs, à reconnaître le nouveau maître de l'empire. Il leva des troupes, publia un manifeste dans lequel il accusait l'empereur de plusieurs crimes, envoya des gens affidés à Tçé-tchéou, qui s'emparèrent de la place et en tuèrent le gouverneur. Lieou-kiun, prince des Han du Nord, se déclara son protecteur, et marcha à son secours. Sur la fin de la 5e. lune, l'empereur se mit lui-même à la tête d'une nombreuse armée, dont une division, commandée par Ché-chéou-sin, rencontra le rebelle au sud de Tçé-tchéou, le battit complètement, et le poursuivit vivement jusqu'à Tçé-tchéou. Li-yun, investi et vigoureusement attaqué, met de désespoir le feu à son hôtel, et périt dans les flammes. Li-tchong-sin, gouverneur du Hoaï-nan, qui, ayant été le collègue de Tchao-kouang-yn, ne pouvait le reconnaître pour son souverain, se précipita de même dans les flammes avec toute sa famille, au milieu de Kouang-ling où l'empereur était venu l'assiéger. Tout fléchit sous la puissance de Taï-tsou, et les tartares Nu-tchin, sauvages jusqu'alors indomptables, vinrent eux-mêmes lui apporter leur tribut, qui consistait en chevaux. L'empereur pour prévenir les révoltes, diminua considérablement l'autorité des gouverneurs de provinces, et réunit plusieurs principautés à son domaine. L'an 963, à la 4e. lune, Ouang-tchu-no, assesseur du président des mathématiques, composa un calendrier réformé, qui fut admis sous le nom de Yng-tien-ly, et substitué à celui nommé Kin-tien-ly. Mong-tchang, prince de Chou, ligué avec les Han du Nord, ayant osé provoquer Taï-tsou, l'an 965, attira sur lui les armes de ce monarque qui, dans l'espace de soixante-six jours, lui enleva 45 tchéou ou départements, composés de 198 hien ou villes du troisième ordre, et de 5,003,499 familles payant tribut. Mong-tchang, abattu par cette conquête, vient se présenter lui-même à Pien-tchéou, avec sa famille et ses principaux officiers, dans l'état le plus humble, devant l'empereur qui l'accueille avec bonté, et le congédie avec honneur, en le déclarant prince du troisième ordre. Mais Mong-tchang ne survécut guère à sa dégradation ; et sa mère, désespérée de ce qu'il était mort sans gloire, se laissa elle-même mourir de faim. Taï-tsou subjugua avec le même succès d'autres princes tartares. La réunion qu'il fit, en 971, du royaume de Nan-han, au domaine impérial, l'augmenta de 60 tchéou et de 240 hien, où l'on comptait 17,263 familles sujettes au tribut. L'une de ses dernières expéditions fut la conquête de Kiang-nan, qu'il

acheva l'an 975. Elle augmenta encore son domaine de 19 tchéou et de 180 hien. Mais le souvenir du sang répandu et des maux causés par la guerre, troublaient la satisfaction qu'il avait de voir tout l'empire ne composer plus qu'une seule famille. Les Tartares de Léao, voyant la puissance de Taï-tsou prendre de tels accroissements, se hâtèrent de faire la paix avec l'empire. Taï-tsou apprenant que les Han commençaient à remuer, se disposait à marcher contre eux, lorsqu'une maladie l'arrêta et suspendit les hostilités. Elle l'emporta dans la 10e. lune de l'an 977, à l'âge de cinquante ans. Ce prince bon, affable envers tout le monde, actif, ennemi du faste, de la tromperie et de la fraude, n'était content de lui-même, que lorsqu'il s'était bien acquitté des devoirs de sa place. Il regardait ses sujets comme ses enfants, ne punissait de mort que dans les cas les plus graves, et ne fut sévère qu'à l'égard des mandarins qui foulaient son peuple.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 960, le premier jour de la cinquième lune, 28 mai.
L'an 961, le premier jour de la quatrième lune, 17 mai.
L'an 967, le premier jour de la sixième lune, 10 juillet.
L'an 970, le premier jour de la quatrième lune, 8 mai.
L'an 971, le premier jour de la dixième lune, 22 octobre.
L'an 972, le premier jour de la neuvième lune, 10 octobre.
L'an 974, le premier jour de la deuxième lune, 25 février.
L'an 975, le premier jour de la septième lune, 10 août.

TAI-TSONG.

977. (14e. année *Ting-tcheou*, du LVIIe. cycle.) TAÏ-TSONG, frère de l'empereur défunt, en montant sur le trône de la Chine, comptait 297 tchéou ou grands départements, et 1086 hien ou villes du troisième ordre, habités par 3,090,504 familles payant tribut, au lieu de 111 tchéou, 638 hien, et 967,353 tributaires que son prédécesseur avait trouvés sous sa domination au commencement de son règne. Jusqu'à celui de Chi-tsong, tous ceux qui appartenaient à la famille de Confucius étaient exempts des impôts et des corvées. Taï-tsong renouvela ce privilége à la septième lune de l'an 979, et s'acquit par-là l'estime des Chinois. Le prince de Han, comme on l'a dit, faisait ses apprêts pour une révolte sur la fin du dernier règne. L'empereur envoie contre lui et contre ses alliés les Tartares de Léao, ses généraux, qui parviennent jusque sous les murs de Taï-yen, après avoir passé sur le ventre de tous les ennemis qu'ils rencontrèrent. L'empereur arrive, à la quatrième lune de l'an 980, et dans l'espace de quinze jours il réduit la

place aux abois. Le prince de Han prend alors le parti de la soumission. La guerre fut plus longue contre les Tartares de Léao. Elle eut des succès alternatifs, et la victoire pencha tantôt du côté des Chinois, tantôt du côté des Léao, qui changèrent de nom durant le cours de cette guerre, et reprirent celui de Khitan. Taï-tsong, pour les repousser au-delà de la grande muraille, joignit ses armes, l'an 985, à celles des Coréens, et fit entrer, l'année suivante, quatre corps d'armées dans leur pays. Après avoir essuyé différentes pertes, les Tartares deviennent tout-à-coup maîtres de la campagne, et reprennent ce qui leur avait été pris en-deçà de la muraille. Ils font même de nouvelles conquêtes sur l'empire. Mais, l'an 990, ils essuyèrent un échec terrible qui les obligea de reculer au loin, et leur fit perdre l'envie de revenir si avant dans l'intérieur de la Chine. Les Nu-tchin, qu'ils attaquèrent l'année suivante, se donnèrent à eux sur le refus que leur fit l'empereur des secours qu'ils demandaient. Taï-tsong perdit encore, l'an 992, un de ses alliés dans la personne du prince de Corée, qui se donna aux Khitan. Des révoltes qui s'élevèrent ensuite en différentes parties de l'empire, donnèrent de l'exercice aux armes de Taï-tsong pendant le reste de son règne, qu'il termina avec le cours de sa vie, dans la troisième lune de l'an 997, à l'âge de cinquante-neuf ans. Les Chinois font l'éloge de son discernement, de son équité, et de la sagesse avec laquelle il distribuait les récompenses et les châtiments. Peu de tems avant sa mort il avait fait une nouvelle division de l'empire en quinze provinces.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 977, le premier jour de la onzième lune, 13 décembre.

L'an 981, le premier jour de la neuvième lune, 30 septembre.

L'an 982, le premier jour de la troisième lune, 28 mars; autre le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la douzième, 20 septembre.

L'an 983, le premier jour de la deuxième lune, 17 mars.

L'an 985, le premier jour de la douzième lune, 13 janvier 986.

L'an 991, le premier jour de la deuxième lune intercalaire 18 mars.

L'an 993, le premier jour de la deuxième lune, 24 février.

Même année, le premier jour de la huitième lune, 20 août.

L'an 994, le premier jour de la douzième lune, 4 janvier 995.

TCHIN-TSONG.

997. (34e. année *Ting-yeou*, du LVIIe. cycle.) TCHIN-TSONG, troisième fils de Taï-tsong, qui l'avait désigné pour son successeur, fut inauguré sans contradiction après la mort de son père. Les Khitan ayant recommencé leurs courses en 999, assiégèrent et pillèrent toutes les villes qui se rencontraient sur leur route. Pour les recouvrer, les Chinois furent obligés de faire des efforts extraordinaires de valeur et de courage. La présence de l'empereur animait ses troupes. Mais à peine fut-il de retour de cette expédition, que le général Ouang-kiun, dont il avait châtié la mauvaise conduite, se mit à la tête d'une révolte qui s'était élevée dans la province de Ssé-tchuen, et prit le titre de prince de Chou. Poussé à bout, ce rebelle se pendit de désespoir pour ne pas tomber vif entre les mains du vainqueur. La paix se fit enfin, l'an 1005, sous les murs de Tchan-tchéou, entre l'empereur et le roi des Khitan, au moyen de deux cent mille pièces de soie et cent mille taëls d'argent qui furent promis au second. Tchin-tsong, bientôt après, se repent de ce traité qu'on lui avait représenté comme honteux à l'empire. Le chagrin qu'il en conçoit le jette dans une mélancolie qui le rend méconnaissable. Livré à des imposteurs, il ne s'occupe plus que de sacrifices aux esprits, de visions, de songes, de divinations, de livres descendus du ciel, de prodiges, etc. L'an 1014, dans la douzième lune, il ordonna un dénombrement des familles de son empire sujettes au tribut. Il se trouva monter à 9,955,729 familles, faisant 21,096,965 personnes. Tchin-tsong, l'an 1020, tomba dans un état de langueur qui ne lui permit plus de s'occuper du gouvernement. Il s'en déchargea sur l'impératrice, et mourut à la deuxième lune de l'an 1022, dans la cinquante-cinquième année de son âge et la vingt-cinquième de son règne.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 998, le premier jour de la dixième lune, 23 octobre.
L'an 1000, le premier jour de la troisième lune, 7 avril.
L'an 1002, le premier jour de la septième lune, 11 août.
L'an 1004, le premier jour de la douzième lune, 13 janvier 1005.
L'an 1007, le premier jour de la cinquième lune, 19 mai.
L'an 1009, le premier jour de la troisième lune, 29 mars.
L'an 1012, le premier jour de la huitième lune, 20 août.
L'an 1015, le premier jour de la sixième lune, 19 juin.

L'an 1019, le premier jour de la troisième lune, 8 avril.
L'an 1021, le premier jour de la septième lune, 11 août.

GIN-TSONG.

1022. (59e. année *Gin-su*, du LVIIe. cycle.) GIN-TSONG fut le nom que Tchao-tcheou, fils de Tchin-tsong, prit à son inauguration, étant âgé pour lors de treize ans. L'excellent naturel du jeune prince donna lieu d'espérer que son règne serait heureux. L'impératrice, sa mère, pensa d'abord à soulager les peuples surchargés d'impôts. La superstition et le fanatisme ne leur causaient pas de moindres maux. La régente donna ordre à tous les gouverneurs de l'empire de raser les temples où se faisaient les sortiléges et toutes les opérations magiques dont le peuple s'était infatué sous le règne précédent. L'an 1024, l'empereur, naturellement studieux, alla visiter le collége impérial, et y salua publiquement Confucius comme son maître. Gin-tsong étant parvenu, l'an 1030, à l'âge de commander, ses ministres le pressent de prendre les rênes du gouvernement. Mais le respect qu'il a pour sa mère ne lui permet pas de se rendre à leurs sollicitations. Cette princesse, l'an 1033, à l'occasion d'une grande comète qui parut à la deuxième lune, prit le bonnet et les habits impériaux; et, s'étant rendue avec un pompeux cortége dans la salle des ancêtres de la famille impériale, elle y fit les cérémonies que les seuls empereurs avaient droit de pratiquer. Un mois après elle termina par sa mort un gouvernement de vingt ans, sévère, mais toujours réglé par les lois, et presque toujours heureux. L'empereur et les grands, pour se conformer aux dernières volontés de cette princesse, décernent le titre d'impératrice à Yang-chi, concubine de Tchin-tsong, parce que l'empire devait avoir une mère. Gin-tsong se met dans le même tems en possession du gouvernement à la grande satisfaction de ses sujets. Il avait une épouse légitime nommée Kouo-chi, princesse altière, qui, jalouse des faveurs que l'empereur accordait à deux de ses concubines, donne à Chang-chi, l'une d'entre elles, un soufflet en présence de ce monarque. Il veut l'empêcher de redoubler, et reçoit lui-même un coup. L'affaire est mise en délibération dans le tribunal des censeurs de l'empire. Kong-tao-fou, descendant de Confucius, leur chef, décide avec dix de ses collègues, qu'il faut réconcilier les deux augustes époux, suivant les beaux exemples laissés par les grands empereurs Yao et Chun, et non les séparer d'après d'autres empereurs désapprouvés en ce point par les plus sages de tous les tems. L'avis des opinants est mal reçu; ils sont cassés et éloignés de la cour. La reine est dégradée et confinée

dans un palais qui lui sert de prison. Elle est remplacée à la neuvième lune de l'an 1034 par la princesse Tsao-chi, fille du brave Tsao-pin, que l'emperenr déclara son épouse légitime, et quelque tems après impératrice.

L'an 1042, l'empereur, après avoir réprimé les entreprises des Tartares Hia, se voit inquiété par le roi des Khitan, qui lui redemande dix villes que l'empereur Chi-tsong avait reprises sur eux. On négocie, et à la neuvième lune l'empereur consent que le roi des Khitan, en envoyant les présents accoutumés en argent et en soieries, se serve de la lettre *na* qui n'exprime que du respect, au lieu de celle de *hien* qui désigne la soumission.

Un fanatique de la lie du peuple, nommé Ouang-tcé, s'avisa, l'an 1046, de prédire l'avenir et de s'annoncer comme un homme inspiré par le dieu Foé. Il eut bientôt une foule prodigieuse de sectateurs, à la tête desquels il prétendit fonder un nouveau royaume qu'il nomma Ngan-yang, se donnant à lui-même le titre de *Pacificateur de l'Orient.* La cour résidait alors à Taï-fong-fou. L'an 1048, elle envoyà une armée pour étouffer cette révolte. L'imposteur est assiégé dans Peï-tchéou. Il est pris après un long siége, et mené à la ville impériale où il est mis en pièces. Gin-tsong mourut au printems de l'an 1063, à l'âge de cinquante-quatre ans, dans la quarante et unième année de son règne, peu de tems après avoir adopté, au défaut d'enfant mâle, le prince Tchao-tsong-ché, fils de son frère.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 1022, le premier jour de la septième lune, 31 juillet.

L'an 1026, le premier jour de la dixième lune, 12 novembre.

L'an 1028, le premier jour de la troisième lune, 28 mars.

L'an 1030, le premier jour de la huitième lune, 31 août.

L'an 1033, le premier jour de la sixième lune, 29 juin.

L'an 1040, le premier jour de la première lune, 15 février.

L'an 1043, le premier jour de la cinquième lune. 9 juin.

L'an 1045, le premier jour de la quatrième lune, 19 avril.

L'an 1046, le premier jour de la troisième lune, 9 avril.

L'an 1049, le premier jour de la première lune, 5 février.

L'an 1052, le premier jour de la onzième lune, 24 novembre.

L'an 1053, le premier jour de la onzième lune, et non pas de la dixième 13 novembre.

L'an 1056, le premier jour de la huitième lune, 12 septembre.

L'an 1058, le premier jour de la huitième lune, 22 août.
L'an 1059, le premier jour de la première lune, 15 février.

YNG-TSONG.

1063. (40e. année *Quey-mao*, du LVIIIe. cycle.) YNG-TSONG fut le nom que prit à son inauguration Tchao-tsong-ché, fils adoptif de l'empereur Gin-tsong et son successeur désigné. Étant tombé malade peu de tems après, il laissa la régence à l'impératrice mère, qui s'acquitta de cet emploi avec la plus grande capacité. Revenu en santé, l'an 1064, il reprit le gouvernement, et se conduisit comme l'impératrice, suivant les maximes des anciens et par l'avis des grands. Son règne ne fut que de quatre ans commencés. Il mourut à la première lune de l'an 1067, à l'âge de trente-six ans, après avoir déclaré son héritier Tchao-yu, prince de Yn, son fils aîné. Ce fut sous son règne que fleurit le célèbre Colao-su-ma-quang, l'un des plus habiles historiographes de l'empire. Il est auteur d'un corps d'histoire, extrait de plus de mille volumes, qui commence à Hoang-ti, le troisième empereur de la Chine.

L'an 1066, le premier jour de la neuvième lune, 22 septembre, arriva une éclipse de soleil.

CHIN-TSONG.

1067. (44e. année *Ting-ouy*, du LVIIIe. cycle.) CHIN-TSONG (Tchao-yu), s'étant mis en possession du trône impérial, donna toute sa confiance à Ouang-ngan-ché. A la dixième lune, Ouei-ming-chan, qui dépendait du roi d'Hia, se soumet à l'empire avec quinze mille familles et dix mille hommes de troupes réglées. Tchong-ou, pour conserver à l'empereur cette acquisition, veut bâtir une ville dans ce pays. Le roi des Hia envoie des troupes pour s'opposer aux travaux. Elles sont battues et obligées de se retirer. Une nouvelle doctrine se débite à la cour en 1068, et y prend faveur. Ce fut celle du fatalisme, qu'enseigna le docteur Ouang-ngan-ché. Elle fut réfutée avec force, l'an 1069, par Fou-pié. L'empereur ne laissa pas néanmoins d'élever Ouang-ngan-ché aux premières charges de l'état, et de lui accorder sa confiance. Le nouveau ministre change le gouvernement, exile ceux qui croisent ses vues, et révolte par ses innovations tous les gens en place, dont la plupart vont chercher ailleurs de l'emploi. Les Tartares Kiang et les Tou-fan (Thibet), instruits de la fermentation que les nouveaux réglements produisaient dans l'empire, croient l'occasion favorable pour faire quelques courses sur les frontières de

la Chine. Par la bonne conduite des généraux que le ministre leur opposa, ces hostilités procurèrent plus de bien que de mal à l'empire. Les Kiang, battus, mettent bas les armes et se soumettent. L'année suivante 1074, Mou-tching, chef des Toufan, après avoir perdu sept mille hommes, voyant son pays sur le point d'être entièrement dévasté par les armes impériales, vient, avec quatre-vingts chefs de peuplades, se mettre à la discrétion de Ouang-chao, qui le fait conduire à la cour impériale. Cet avantage ne console point l'empereur d'un fléau qui affligeait l'empire dans le même tems. C'était une sécheresse qui dura l'espace de huit mois. Ce prince, revenu de sa prévention pour la doctrine de Ouang-ngan-ché, attribue ce désastre à une puissance supérieure. Il s'accuse lui-même d'avoir fait des fautes considérables dans le gouvernement, surtout en autorisant les nouveautés introduites par son ministre. Un certain Tching-hia, que celui-ci avait lui-même produit et avancé à la cour, fait, dans un mémoire à l'empereur, la peinture des malheurs dont il avait été témoin. Le prince, sensible et vraiment ami de ses sujets, y voit avec la plus grande douleur que de pauvres habitants de la campagne ont été traînés la corde au cou dans les tribunaux, maltraités, estropiés, chargés de chaînes, que quelques-uns ont même expiré au milieu des supplices, que d'autres se sont pendus de désespoir ; d'autres, en grand nombre, ont quitté leurs terres, leurs maisons, leurs familles, pour se mettre à couvert des poursuites ; que d'autres enfin, ont été réduits à se nourrir de feuilles et d'écorces d'arbres, ou d'herbes sauvages ; et tout cela, par une suite des nouveaux réglements, sur-tout par celui qui, au printems, prêtait des grains au cultivateur, sous la condition de rendre à l'automne plus que la quantité prêtée par le gouvernement. Emu de ce spectacle, l'empereur casse dès le lendemain dix-huit articles des réglements. Ce même jour il tombe, dit-on, une pluie abondante. Mais l'ascendant du ministre fait que bientôt Tching-hia est livré à la justice pour être jugé, et l'ordre de suppression est révoqué. Cependant, pour apaiser les murmures du peuple et donner quelque satisfaction à l'impératrice mère et à son frère, Chin-tsong envoie Ouang-nganché gouverner la ville de Kiang-ning-fou. Mais au bout de sept jours, et au commencement de 1075, il sent qu'il ne peut se passer de son ministre. Il le rappelle à la cour, et personne n'est plus admis aux emplois que ceux qui se conforment à ses volontés. Néanmoins, ce retour de faveur ne fut pas durable. Ouang-ngan-ché, s'apercevant qu'elle déclinait, demanda sa retraite et l'obtint avec un emploi médiocre. L'empeur alors changea tous ses ministres. Ou-tchong, le prin-

cipal entre les nouveaux, se proposa de rétablir le gouvernement sur l'ancien pied, et pria le prince de rappeler les ministres qu'il avait révoqués. Le fameux Tchao-yong n'avait jamais voulu accepter ni ministère ni mandarinat, préférant la paix et la félicité qu'il goûtait dans l'étude des lettres, à l'éclat des grandeurs. Il mourut, l'an 1077, avec la réputation du plus habile littérateur chinois. L'empereur, contre l'avis de son conseil, accorda, l'année suivante, aux Kiao-tché la restitution des villes que les Impériaux leur avaient enlevées. Il perdit, l'an 1079, à la dixième lune, l'impératrice Tsao-chi, sa mère, princesse estimable par les qualités du cœur et de l'esprit. Malgré son amour pour la paix, il se vit obligé, trois ans après, de prendre les armes contre les Tartares Hia. Cinq corps d'armée, sans compter les Tou-fan auxiliaires, entrèrent par cinq endroits différents dans les états de Ping-tchang, l'an 1082, pour prévenir les entreprises de ce dangereux voisin, ou sa réunion aux Khitan, qui avaient repris le nom de Léao. Presque tout l'avantage de cette campagne fut pour ceux-ci. Depuis un tems immémorial, l'empire n'avait point reçu d'échec aussi terrible que celui que les Chinois essuyèrent au-delà du Hoang-ho, par l'imprudence de leurs cinq généraux, ou le défaut de concert entre eux. Cette funeste expédition coûta à l'empereur plusieurs centaines d'officiers et plus de deux cent mille soldats ou travailleurs, six places d'armes, tous ses magasins de vivres, et sa caisse militaire qui était considérable. C'en était bien assez pour rappeler Chin-tsong à son inclination pacifique. Les Tartares Hia demeurèrent, après cela, tranquilles. A la douzième lune de l'an 1083, fut achevé le nouveau dénombrement de l'empire, qui faisait monter le nombre des familles payant tribut à 17 millions 211 mille 713; ce qui fait presque le double de celui de 1014. L'an 1084, l'empereur étant tombé malade le premier jour de la troisième lune, nomme son fils Tchao-yong son successeur, et déclare régente l'impératrice. Le mal augmentant de plus en plus, ce prince meurt peu de jours après, dans la trente-huitième année de son âge et la dix-huitième de son règne. Son fils monte sur le trône et prend le nom de Tché-tsong.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 1068, le premier jour de la première lune, 6 février.
L'an 1069, le premier jour de la septième lune, 21 juillet.
L'an 1073, le premier jour de la quatrième l'une, 9 mai.
L'an 1075, le premier jour de la huitième lune, 13 septembre.

L'an 1078, le premier jour de la sixième lune, 11 juillet.
L'an 1081, le premier jour de la onzième lune, 3 décembre.
L'an 1082, le premier jour de la quatrième lune, 30 avril.
L'an 1083, le premier jour de la neuvième lune, 14 octobre.

TCHÉ-TSONG.

1085. (2e. année *Y-tcheou*, du LIXe. cycle.) TCHÉ-TSONG était le sixième fils de Chin-tsong et de la princesse Té-feï, et non de l'impératrice régente, qui n'avait point eu d'enfants. Té-feï, déclarée impératrice mère par la régente même, fut reconnue en cette qualité par tous les grands. Mais la régente tint les rênes du gouvernement pendant la minorité de Tché-tsong, et justifia, par toute sa conduite, la confiance que le feu empereur lui avait marquée. Son conseil privé était composé de ce qu'elle connaissait de plus sage et de plus habile. Cette princesse, dont la régence a été comparée aux règnes de Yao et de Chun, termina ses jours l'an 1094. Tché-tsong veut alors gouverner lui-même; mais au lieu de suivre la route que la régente lui a tracée, il en prend une toute opposée. Tous ceux qu'elle avait appelés auprès d'elle pour rétablir l'ancien gouvernement, sont écartés de la cour, et remplacés par ceux qu'elle en avait éloignés à cause de leur attachement au système de Ouang-ngan-tché. Le principal d'entre eux fut Tchang-tun, qui, ayant été fait ministre d'état, prit un tel ascendant sur l'esprit du prince, qu'il s'empara de toute l'autorité. Il fait condamner les anciens ministres à l'exil, supprime tout ce qu'ils avaient écrit, et entreprend même de flétrir la mémoire de la feue régente. Mais la colère et l'indignation de l'impératrice mère font échouer ce noir dessein. Le ministre réussit néanmoins à faire répudier l'impératrice Mong-chi, que la régente avait donnée à Tche-tsong, et à faire mettre Lieou-tsieï-yu à sa place. Hia-tching, roi des Tou-fan, prince sanguinaire et turbulent, donnait, par ses mouvements, de l'inquiétude aux Chinois occidentaux. L'empereur fait marcher, l'an 1099, contre lui, Ouang-chan, gouverneur de Ho-tchéou. Le roi de Tou-fan, aux approches de l'armée chinoise, se voit abandonné de ses sujets, dont il était détesté. Dans cette détresse, il vient se donner au général ennemi et lui offre, pour avoir la paix, tout le pays de Tsing-tang. L'empereur donne cette contrée à Ouang-chan, et par là tout l'occident de la chine est en sûreté. La joie que ce succès inspire à l'empereur, est comblée par la naissance d'un fils que Lieou-tsieï-yu lui donne à la huitième lune. Mais la mort ravit cet enfant au bout de deux mois, et l'empereur est si vivement

affecté de cette perte, qu'il en tombe malade et meurt à la première lune de l'an 1100, à l'âge de vingt-cinq ans, sans laisser de postérité. Tchang-tun, voulant encore, après la mort de son maître, donner la loi, fit ses efforts pour élever sur le trône Msao-tché, prince de Kien, ou Tchao-pi, son aîné, prince de Chin, l'un et l'autre frères utérins de l'empereur défunt. Mais l'impératrice fixa son choix sur Tchao-ki, prince de Touan, onzième fils de l'empereur Chin-tsong, que son épouse avait eu intention de nommer son héritier. Les grands élevèrent aussitôt une estrade devant le cercueil de Tché-tsong, sur laquelle ils placèrent un siége où ils firent asseoir Tchao-ki, et le saluèrent empereur. L'impératrice, à la prière du jeune prince et des grands, consentit à se charger, pour quelque tems, du gouvernement. Tchao-ki déclara qu'il voulait régner sous le nom de Hoeï-tsong.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 1087, le premier jour de la septième lune, 1er. août.
L'an 1091, le premier jour de la cinquième lune, 21 mai.
L'an 1094, le premier jour de la troisième lune, 19 mars.

HOEI-TSONG.

1100. (17e. année *Keng-chin*, du LIXe. cycle.) HOEI-TSONG commença son règne par des actes de vigueur. Il rétablit dans ses emplois Tséou-hao, qui seul avait osé parler contre la répudiation de l'impératrice Mong-chi, rendit à cette princesse son rang d'impératrice, répara la mémoire des ministres et des officiers que Tchang-tun avait indignement flétrie, cassa enfin Tchang-tun lui-même de toutes ses charges et l'envoya en exil, ainsi que plusieurs de ses créatures. L'an 1101, à la première lune, l'impératrice en titre meurt. Yéliu-hong-ki, roi des Léao, finit aussi ses jours à cette même époque. Yéliu-yenhi, son petit-fils, lui succède. Hoeï-tsong, aussi jeune que lui, ne soutient déjà plus la fermeté qu'il avait annoncée, et se livre aux courtisans. Ce prince, naturellement curieux, aimait les choses rares et bien travaillées. Tsaï-king, partisan de Ouang-ngan-ché et de Tchang-tun, grand ami de Toug-koan, homme adroit et rusé, veut mettre à profit le faible de son maître. Il ramasse avec grand soin tout ce qu'il peut trouver de plus rare, de plus précieux, de mieux fait en peintures, en diamants, en ouvrages mécaniques, etc. et l'envoie à la cour. Tong-koan sait faire valoir ces superfluités auprès de l'empereur. Bientôt toutes les femmes et les eunuques du palais parlent de Tsaï-king comme d'un grand homme et n'en reconnaissent point

d'autre dans tout l'empire aussi capable du ministère. Enfin Tsaï-king revient à la cour l'an 1102. Elevé à la dignité de ministre d'état et jouissant de la plus haute faveur, il rétablit les lois et le gouvernement de Chin-tsong. Un ordre de l'empereur, gravé sur un marbre, condamne plus de six cents des premières familles, qui avaient été dans les emplois, à rentrer dans le rang du peuple, et les déclare incapables de posséder jamais aucune place. Hoeï-tsong se voit comme forcé de dégrader de nouveau l'impératrice Mong-chi. Ouang-ngan-té, au contraire, est placé comme un homme incomparable dans la salle de Confucius. L'an 1106, à l'occasion d'une comète qui effraie l'empereur, on abat les marbres diffamants élevés par Tsaï-king à la porte du palais; les exilés sont rappelés, leur réputation réhabilitée, Tsaï-king lui-même est reconnu pour un méchant, un fripon, et chassé du ministère. Tchao-ting-tchi lui succède. Quelque tems après Oueï-yen-nao, roi ou chef de Li-tong, royaume des barbares du midi, se soumet à la Chine. On divise son pays comme il était autrefois, en quatre départements. Nouvelle révolution à la cour impériale. L'an 1107, à la première lune, Tsaï-king rentre dans le ministère par une légèreté du prince, qui le fait mépriser de ses sujets. Le premier usage que fait le favori de l'autorité, est de se venger cruellement de tous ceux qui avaient contribué à sa disgrâce. Tchang-kang-koué, parvenu aux premières charges par le crédit de Tsaï-king, se brouille avec son protecteur en désapprouvant sa conduite. Le protégé meurt subitement, et personne ne doute que cette mort ne soit l'effet de la vengeance du ministre. On imagine une imposture pour en déprendre l'empereur. Le magicien Kouo-tien-siu, qui a supputé les Koua de l'Y-king, dit qu'il y a vu très-clairement que Tsaï-king doit troubler l'empire. Hoeï-tsong, très-crédule aux Tao-ssé, renvoie encore une fois son ministre; il lui laisse cependant une place honoraire à la cour. Mais à la 5e. lune de l'an 1110, le prince cède aux instances de ceux qui demandent l'éloignement de Tsaï-king; il l'exile, sans emploi, à Hang-tchéou. Tchang-chang-yng lui est substitué. Ce nouveau ministre ne pense qu'a soulager les peuples des impôts que son prédécesseur avait établis pour fournir au monarque des curiosités frivoles. Mais à la 8e. lune de l'an 1111, une cabale le fait déposer. On propose à l'empereur de détruire les Tartares Léao qui habitaient au midi de la grande muraille. Il adopte le projet. Mais il fallait pour cela faire alliance avec les Nu-tchin, et établir une communication entre eux et les Chinois par Teng-tchéou et Laï-tchéou. Le conseil impérial s'oppose à l'ouverture de cette communication qui peut devenir dangereuse. Le

prince, qui n'aime point la contradiction, veut un ministre qui entre dans toutes ses vues. Tsaï-king, l'an 1112, est encore rappelé à la cour. On n'ose plus parler contre lui que tout bas.

L'an 1113, la secte des Tao-ssé commence à s'élever au-dessus des autres. Ils obtiennent des lettres-patentes qui leur permettent d'habiter les villes. L'empereur, à la 11e. lune, va faire un sacrifice au Tien dans le Nan-kiao, et se fait accompagner par une centaine de ces imposteurs. Il a lui-même une vision. On bâtit un temple dans l'endroit où il croit avoir vu l'esprit du ciel descendre sur son empire. (C'étaient des vapeurs qui s'élevaient de la terre sous différentes formes et étaient mues en divers sens par les courants de l'air.) On recueille avec grand soin tous les livres des Tao-ssé, pour les distribuer dans leurs temples. Trois de ces sectaires, l'an 1114, entrent dans la plus grande faveur, et sont les chefs de vingt-six sortes de grades qui leur sont subordonnés. A la 8e. lune on achève un magnifique palais commencé depuis plusieurs années. On eût dit qu'on y avait rassemblé toutes les beautés de la terre pour en faire un nouveau ciel. Yen-fo-kong (palais de la Félicité continuée) est le nom qu'on lui donne. Hoeï-tsong s'éloignant de plus en plus de la simplicité de ses prédécesseurs, et tout livré à la superstition ne s'occupait plus de ce qui se passait en Tartarie. Cependant les Kin (1) ou Niu-tchin, fai-

(1) Ces Kin viennent originairement d'un certain Ouxi, chef d'une horde habituée dans le royaume de Souchin, ces Tartares, sous les empereurs chinois Oueï, se divisèrent en sept hordes. Sous la dynastie des Tang, Ouxi changea son nom, et prit celui de Moho, qu'il ajouta aux noms des autres hordes pour les tenir dans la soumission. Néanmoins sous la dynastie des Soui, les hordes Héchoui-moho, et Sou-mo-moho, se retirèrent dans la Corée. Lorsque Li-tsi fut battu, la horde de Souxmo se saisit sur la Corée du Tong-méou, dont elle forma le royaume de Pou-haï, et celle de Héchoui s'établit dans le Souchin. Au commencement du règne de l'empereur Hiuen-tsong, les Héchoui se mirent sous la protection de la Chine. Dans la suite le royaume de Pou-haï, devenu beaucoup plus puissant, soumit les Héchoui et rompit avec l'empire. Alors les Léao détruisirent le royaume de Pou-haï. Les Héchoui du sud se soumirent à eux et en reçurent le nom de Niu-tchin civilisés. Ceux du nord qu'on appela Niu-tchin sauvages, se retirèrent auprès de la rivière de Hong-tong-kiang. Sous le règne de Gin-tsong, un certain Hanpou, civilisé, s'établit chez les sauvages dans une dépendance de la horde de Ouan-yen. Il épousa la fille de Ouan-yen, et en eut deux fils, Oulou ou Oualou. C'est ce Hanpou que les Kin regardent comme le chef de leur famille. Oulou, son héritier, eut pour fils Pahi qui succéda à son père, et Pahi eut pour fils et suc-

saient une terrible guerre aux Léao sous la conduite d'Akouta, leur général. Volant de conquête en conquête, ils enlevèrent aux Léao, avec l'aide des Chinois leurs alliés, la plus grande partie de leurs places, et réduisirent leur roi Ye-liu-yen-hi à mener une vie errante. La mort termina, l'an 1123, dans la 8e. lune, les exploits d'Akouta toujours victorieux. Il fut remplacé par Ou-ki-maï, son frère, qui parvint, l'an 1125, à se rendre maître de la personne d'Ye-liu-yen-hi. Ce prince infortuné mourut peu de tems après, épuisé de fatigues et accablé de chagrins, à l'âge de cinquante-six ans, dans la vingt-quatrième année de son règne. En lui finit la dynastie des Léao orientaux, fondée en 907. (Celle des occidentaux, dans le Kirman, subsistait toujours, et ne fut éteinte qu'en 1201 dans la personne de Tchi-lou-kou.) Les Chinois ne tardèrent pas à se brouiller avec les Kin à l'occasion des limites des deux états. Ceux-ci demandant que le Hoang-ho en fît la séparation, voulaient en conséquence qu'on leur cédât le Ho-tong et le Ho-pé, deux contrées que les Chinois n'étaient pas disposés à leur céder. On en vint aux armes. Le sort en fut si favorable aux Kin, que l'empereur prit le parti d'abdiquer. Ayant obligé le prince-héritier de monter sur le trône, il se retira dans un antre palais, où il passa le reste de ses jours dans l'état de particulier.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 1100, le premier jour de la quatrième lune, 11 mai.
L'an 1101, le premier jour de la quatrième lune, 30 avril.

---

cesseur Souhiko. Celui-ci se fixa à Haï-cou-choui, et fut le premier qui construisit des maisons et l'espèce de ville de Nacouli. Son fils Chilou força les Niu-tchin à recevoir des lois, et en les poliçant il commença à les rendre formidables. Chilou laissa le gouvernement à Oucounaï, son fils. Oucounaï eut neuf enfants. Helipou, le second, fut son héritier et un grand et infatigable capitaine. Il avait onze fils, et choisit néanmoins Poulassou, l'un de ses frères, pour son successeur. Poulassou fut remplacé par son frère Ynkou. Celui-ci eut à combattre contre Asou, chef de la horde Hechilieï qui s'était révoltée. Asou, battu, se retira auprès du roi des Léao qui le prit sous sa protection. Ynkou eut pour son successeur son neveu Ouyassou, après lequel Akouta, son frère, généralement estimé de sa nation, s'empara du gouvernement. Il prit le titre de Toupoukilieï (c'est-à-dire commandant-général avec une autorité absolue) Ce nouveau chef des Kin désirait la guerre avec les Léao, dont les Kin d'ailleurs n'avaient pas lieu d'être contents. Akouta fait redemander au roi des Léao, Asou, ce rebelle qui s'était retiré auprès de lui. Le monarque refuse de le remettre. Tel fût le sujet ou le prétexte d'une guerre qui ruina le royaume des Léao, et fonda la monarchie des Kin.

L'an 1106, le premier jour de la septième lune, 1er. août.
L'an 1107, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la onzième, 16 décembre.
L'an 1108, le premier jour de la cinquième lune, 11 juin.
L'an 1113, le premier jour de la troisième lune, 19 mars.
L'an 1115, le premier jour de la septième lune, 23 juillet.
L'an 1118, le premier jour de la cinquième lune, 22 mai.
L'an 1119, le premier jour de la quatrième lune, 11 mai.
L'an 1120, le premier jour de la dixième lune, 24 octobre.
L'an 1123, le premier jour de la huitième lune, 22 août.

KIN-TSONG.

1125. (42e. année *Y-se*, du LIXe. cycle.) KIN-TSONG (c'est le nom du nouvel empereur) dès qu'il fut sur le trône envoya une ambassade au roi des Kin pour lui demander son amitié. Mais celui-ci insistant sur la cession des deux départements qu'il avait demandés à Hoeï-tsong, la guerre continua. L'armée des Kin étant arrivée, l'an 1126, jusqu'aux portes de Caï fong-fou, la capitale, l'empereur, effrayé, députe au général Ounlipou, pour traiter avec lui de la paix. Le tartare, pour l'accorder exigea cinq cent mille taëls d'or, cinquante millions de taëls d'argent, dix mille bœufs ou chevaux, un million de pièces de soie; et de plus, que l'empereur chinois rendît à celui des Kin le même respect qu'un frère cadet doit à son aîné. Quelques dures que fussent ces conditions, Kin-tsong se mit en devoir de les remplir; mais les fonds de son épargne ne se trouvèrent pas suffisants pour acquitter les sommes demandées. Le brave Li-kang cependant défendait toujours Caï-fong-fou contre les attaques des Kin. Ces barbares s'étant enfin rendu maîtres, par escalade, des murailles et des portes de la ville, Kin-tsong prit le parti d'aller conférer avec leur général à Tsing-tching. Celui-ci, non content des sommes qu'il avait déjà reçues, imposa encore à l'empereur, pour nouvelle taxe, les sommes de dix millions de petits pains d'or, de vingt millions de pains d'argent et de dix millions de pièces de soie; de plus il tira de lui un écrit par lequel lui et l'empereur, son père, encore vivant, se soumettaient à Ou-ki-maï, roi des Kin. Ce prince, ayant reçu cet acte, fit signifier à la cour de Caï-fong-fou qu'il privait de leurs dignités les deux empereurs, père et fils, avec ordre de les amener en Tartarie avec toute la famille impériale. Des officiers chinois, traîtres à leurs princes et à la patrie, exécutèrent cet ordre avec la dernière rigueur. Plus de trois mille personnes de la famille impériale furent conduites avec leurs bagages, leurs bijoux et leurs trésors au camp des Tartares, et de-là emmenés en Tar-

tarie. Il ne resta que le prince Kang-ouang, neuvième fils de Hoeï-tsong, parce qu'il était éloigné de la cour, lorsque les Kin faisaient le siége de Caï-fong-fou. Ou-ki-maï, en dégradant les deux empereurs avait donné ordre de placer sur le trône de la Chine Tchang-pang-tchang, qui feignit d'accepter cet honneur jusqu'au départ des Tartares. Dès qu'ils furent retirés, Tchang-pang-tchang dépêcha un courrier au prince Kang-ouang, pour le presser de revenir. Il rappela aussi l'impératrice Mong-chi, que les Tartares avaient negligée, parce qu'ayant été répudiée, elle n'était plus censée appartenir à la famille impériale.

KAO-TSONG.

1127. (44e. année *Ting-ouy*, du LIXe. cycle.) KAO-TSONG fut le nom que se donna Kang-ouang, lorsque Tchang-pang-tchang l'eût obligé de monter sur le trône de la Chine. On déféra en même-tems la régence à l'impératrice Mong-chi. Le nouvel empereur partit de Tsing-tcheou pour se rendre avec sa cour à Yng-tien-fou, nommé depuis Nan-king, dont il voulait faire sa capitale. Mais à la dixième lune de la même année 1127, changeant de dessein, il alla s'établir à Yang-tchéou. Les Tartares cependant n'avaient pas entièrement désemparé la Chine : ils y avaient laissé plusieurs corps de troupes pour achever de la subjuger entièrement. Ou-tcheou, qui les commandait voulut se rendre maître de Caï-fong-fou. Mais l'habileté de Tsong-cé, général des Impériaux, rompit sa marche, et ne lui permit pas d'arriver jusquà cette ville. Tsong-cé, par malheur, était le seul chinois fidèle qui fût en place. Le chagrin qu'il eut de voir les révoltes, que la mauvaise conduite des ministres occasionnait, lui causa une maladie dont il mourut l'an 1128. Ce fut un perte irréparable pour l'empire. Lorsque les Tartares apprirent sa mort, ils se disposèrent à continuer leurs conquêtes à la Chine, et levèrent plusieurs corps d'armées pour l'attaquer en même-tems par plusieurs endroits. La plupart des places, devant lesquelles ils se présentèrent, se rendirent par la lâcheté ou par la trahison des gouverneurs. L'empereur fut sur le point, l'an 1129, d'être enlevé dans Yang-tchéou, et n'eut que le tems de traverser le Kiang dans une barque avec un petit nombre de ses gens pour se retirer à Tchin-kiang.

Les eunuques s'étaient emparés des affaires, et disposaient de tout à leur gré. Les soulèvements qu'excita leur tyrannie obligèrent l'empereur d'abandonner les deux principaux à la fureur des mécontents qui les mirent en pièces. Mais la sédition n'en demeura pas là. On contraignit l'empereur de céder le

trône à son fils encore enfant, et l'impératice fut chargée de l'administration. Mais Tchang-siun, indigné de cet attentat, leva des troupes pour en tirer vengeance, et effraya tellement Miao-fou, chef des rebelles, qu'il lui fit mettre bas les armes avec sa troupe, et l'obligea d'aller prier l'empereur de remonter sur le trône. Heureusement les Tartares s'étaient retirés avant ces troubles. Étant revenus quelque tems après, ils firent de nouvelles conquêtes dont la plus importante fut celle de Kien-kang. L'empereur en fut si consterné qu'il alla se réfugier avec sa cour à Ming-tcheou, port célèbre de la Chine. Ou-tchéou, général des Kin, se mit en marche, l'an 1130, vers cette place dont l'empereur, en se sauvant par la mer, laissa la défense à Tchang-tsiun. L'ayant prise, il poursuivit l'empereur sur mer sans pouvoir l'atteindre.

Les Tartares n'obtinrent pas les mêmes succès du côté du nord. Ou-tchéou néanmoins eut l'avantage dans une bataille que Tchang-siun lui livra, près de Fou-ping, à la tête de quatre cent mille hommes. Mais le général Chinois fit une retraite qui ne permit pas à l'ennemi de recueillir le fruit de sa victoire.

Les Tartares ayant regagné leur pays, l'empereur croyant n'avoir plus rien à craindre de leur part, descendit à terre et vint mettre sa cour à Yueï-tchéou. Il se trompait; ces barbares ne tardèrent guère à reparaître, sous la conduite du général Ou-tchéou. Mais Ou-kiaï, général chinois, leur fit essuyer un si terrible échec devant Ho-chang-yuen, dans le Chen-si, qu'ils furent contraints d'abandonner ce pays. Ou-kiaï, l'an 1133, remporta sur eux dans le Sse-tchuen de nouveaux avantages qui ruinèrent entièrement leur armée, et engagèrent plusieurs d'entre eux, pour éviter la mort, à se donner à lui. Une autre armée des Kin fut battue la même année par Yo-feï, qui remit par-là tout le pays de Siang ban sous l'obéissance de l'empereur. Les Tartares reçurent la même année un troisième échec près du fleuve Hoang-ho, où la plupart d'entre eux se noyèrent en fuyant. Ce fut encore pour les Kin un grand revers que la mort d'Ou-ki-maï, leur roi, arrivée à la première lune de l'an 1135, dans la treizième année de son règne. Ils perdirent en lui un de leurs plus grands monarques. Sous son règne les Kin commencèrent à se policer et à établir des lois. Dans le choix qu'il fit de son successeur, il préféra son fils Hola, ou Holoma. L'empereur Hoeï-tsong, prisonnier des Tartares, qui avait perdu l'empire et la liberte par sa faute, prince dépourvu de sens et rempli de présomption, mourut à la 4e. lune de l'an 1135. L'empereur son fils, Kao-tsong, fut près de deux ans sans apprendre sa mort. Les Tartares avaient opposé à Kao-tsong un rival dans la personne de Lieou-yu, qui prenait aussi le titre

d'empereur et régnait sur une portion de la Chine. Le mauvais succès de la campagne qu'il fit en 1136, contre Tchang-tsiun, général des Impériaux, qui ruina entièrement son armée, dégoûta de lui les Tartares, et fit concevoir à Ou-tcheou le projet de lui ôter l'empire. Mais il était la créature de Niya-moho, général et ministre du roi des Kin, qui lui étaient redevables en grande partie de leur puissance. Cet appui lui manqua, l'an 1137, par la chute de Niya-moho, qui, se voyant dégradé et réduit à l'état du peuple, s'empoisonna à la 7e. lune de cette année. La déposition de Lieou-yu suivit de près cet événement. Hola, roi des Kin, devint alors plus traitable envers les Song, et consentit, non-seulement à leur renvoyer les corps de l'empereur Hoeï-tsong et de l'impératrice, sa mère, mais encore de restituer le Ho-nan et le Chen-si. Mais les lettres-patentes qu'il fit expédier à ce sujet, corrompirent tout le fruit du bienfait, parce qu'elles donnaient à entendre que toutes les provinces situées au nord du Kiang lui appartenaient, et que l'empereur de la Chine ne tenait celles du midi que sous la dépendance des Kin. Les plus sages du conseil de Kao-tsong, étaient d'avis qu'on renvoyât ces lettres. Mais par le conseil de Tsin-hoeï, son premier ministre, il les accepta, et fit publier, au commencement de l'an 1139, un pardon général pour signaler la paix honteuse rendue à l'empire. Plusieurs gouverneurs aimèrent mieux quitter leurs postes que de le publier. Cependant les Kin soutenaient une rude guerre contre une nouvelle horde de Tartares, qui, dès la fin de l'an 1135, avait commencé à faire des courses sur leurs terres. C'était celle des Mongous ou Monkous. Ces barbares féroces voyaient, dit le P. de Mailla, de jour comme de nuit. Hou-cho-hou, envoyé contre eux par le roi Hola, ne put les contraindre, pendant trois ans, d'en venir à une action générale. Obligé de s'en retourner faute de vivres, les Mongous, dès qu'il partit, se mirent à ses trousses, et taillèrent son armée en pièces. La cour des Kin, piquée de cette défaite, envoya contre eux une armée encore plus formidable. Dans le même tems, Hola, par le conseil de Ou-tcheou, se détermina à se mettre, par la voie des armes, en possession des provinces de Ho-nan et de Chen-si. Ou-tcheou, chargé lui-même de cette expédition, en vint facilement à bout, parce que ces provinces étaient dégarnies de troupes. Mais, ayant voulu pousser ses conquêtes plus loin, il eut en tête le brave Yo-faï, dont il avait déjà éprouvé la valeur. Une cabale de la cour impériale le délivra de ce général qu'elle fit périr par le poison. Le ministre Tsin-hoeï, qu'elle avait à sa tête, demanda la paix aux Kin, et l'obtint, l'an 1141, par un traité qui réduisit l'em-

pire des Song aux deux parties du Tché-kiang et du Hoaï, aux Kiang-ton, Kian-si, Hou-nan, Hou-pé, au pays de Chou, au Fou-kien, au Kouang-tong, au Kouang-si et quatre départements de la province de Chen-si : le tout comprenant cent-quatre-vingt-cinq villes du premier ordre, et sept-cent-trois hien. Tout le reste fut cédé aux Kin.

La guerre durait toujours entre les Kin et les Mongous. Le général Ou-tcheou fut obligé, l'an 1147, de faire la paix avec ces barbares en leur abandonnant vingt-sept places, avec promesse de leur fournir annuellement un certain nombre de bœufs et de moutons. Ainsi, cette nouvelle nation de Tartares commença dès-lors à s'élever aux dépens et sur les ruines des Kin. Ceux-ci perdirent, à la dixième lune de l'année suivante, le général Ou-tcheou, le seul appui qu'ils eussent depuis la mort de Niya-moho, et deux autres officiers. Hola, leur roi, dont la cruauté allait toujours en croissant, fut assassiné, l'an 1149, par Ticou-naï, qui se mit en sa place, l'égala en férocité et le surpassa en lubricité. Ce nouveau roi des Kin n'était nullement disposé à maintenir le traité de paix conclu par son prédécesseur. Mais des révoltes qui s'élevèrent dans ses états, l'obligèrent de suspendre la guerre qu'il voulait rénouveler avec l'empire. Il fit connaître d'ailleurs à Kao-tsong, ses mauvaises dispositions par les apprêts qu'il faisait pour rentrer sur les terres de l'empire, dès qu'il en aurait la liberté. Ce ne fut qu'en 1161, qu'il se vit en état d'exécuter son dessein. Mais cette même année fut le terme de ses jours. Plusieurs de ses officiers, excédés par ses traitements barbares, l'assassinèrent dans sa tente. Il eut pour successeur, Oulo, petit-fils d'Akouta, qui témoigna d'abord vouloir vivre en bonne intelligence avec l'empereur. Mais des difficultés survenues entre les deux cours pour le cérémonial, chose essentielle à la Chine, écartèrent la paix, et firent prendre à Kao-tsong la résolution d'abdiquer; ce qu'il exécuta dans la 5e. lune de l'an 1161, après avoir déclaré Tchao-oueï prince-héritier. Kao-tsong était un prince doux, humain, affable, aimant véritablement son peuple. Mais il avait peu d'esprit et ne donnait pas assez d'attention au gouvernement qu'il abandonnait à ses ministres.

Eclipses du soleil arrivées sous ce régne.

L'an 1129, le premier jour de la dixième lune, et non pas de la neuvième, 15 octobre.

L'an 1135, le premier jour de la première lune, 16 janvier.

L'an 1137, le premier jour de la onzième lune, et non pas de la deuxième, 15 novembre.

L'an 1143, le premier jour de la douzième lune, 6 janvier 1144.

L'an 1145, le premier jour de la sixième lune, 22 juin.

L'an 1147, le premier jour de la dixième lune, 26 octobre.

L'an 1148, le premier jour de la quatrième lune, 20 avril.

L'an 1149, le premier jour de la troisième lune, 9 avril.

L'an 1154, le premier jour de la cinquième lune, 12 juin.

L'an 1155, le premier jour de la cinquième lune, 1 juin.

L'an 1160, le premier jour de la huitième lune, 2 septembre.

L'an 1161, le premier jour de la première lune, 28 janvier.

HIAO-TSONG.

1161. (18e. année *Sin-se*, du LXe. cycle.) HIAO-TSONG fut le nom que prit Tchao-oueï à son inauguration. Son caractère modéré le portait à désirer la paix. Tang-ssé-toui, son premier ministre, la désirait encore plus ardemment que lui, et comptait pour rien les conditions humiliantes que les Kin avaient exigées jusqu'alors. Mais les autres conseillers de l'empereur voulaient qu'elle se fît sans dégrader la majesté impériale. Pour mettre l'empereur dans la nécessité de la conclure à quelque prix que ce fût, le ministre fit avertir les Tartares que le meilleur expédient était pour eux de faire entrer sur ses terres une armée formidable. Ils suivirent cet avis, et, l'an 1164, ils livrèrent aux Impériaux, à Hoaï-yang, non loin du fleuve Hoaï-ho, une sanglante bataille dont ils sortirent vainqueurs. Oulo, roi des Kin, ne s'énorgueillit point de ce succès, et se rendit aux propositions raisonnables qu'on lui fit pour obtenir la paix. Mais Tang-ssé-toui, convaincu de trahison, fut tellement effrayé du supplice dont il était menacé, qu'il en tomba malade et mourut peu après. L'empire, dans la suite du règne de Hiao-tsong, jouit d'une paix profonde, et les Tartares vécurent en bonne intelligence avec les Song, par la prudence et la sagesse de Oulo, le plus grand prince qu'aient eu les Kin. Sentant la vieillesse approcher, il s'occupa sérieusement à prolonger au-delà de sa vie, par de sages réglements, le bonheur de ses sujets. L'an 1175, il donna une preuve éclatante de son équité. Le gouverneur de la partie occidentale du royaume de Corée, révolté contre son prince, se déclara sujet des Kin, avec quarante villes de sa dépendance. Oulo, non-seulement rejeta l'offre du gouverneur, mais ayant fait saisir l'officier qu'il lui avait envoyé, il le fit conduire au roi de Corée. Ce prince, outré de la perfidie du gouverneur, lui fit trancher

la tête. Oulo mourut à la première lune de l'an 1189, extrêmement regretté de ses peuples, qu'il regardait et traitait comme ses enfants.

Hiao-tsong résolut la même année d'abdiquer l'empire, et de le céder à Tchao-chun, son fils, prince de Kong. Après l'avoir placé lui-même sur le trône à la deuxième lune, il lui abandonna le palais impérial, et alla résider dans un autre qu'il avait préparé.

§ *Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 1162, le premier jour de la première lune, 17 janvier.
L'an 1163, le premier jour de la sixième lune, 3 juillet.
L'an 1164, le premier jour de la sixième lune, 21 juin.
L'an 1169, le premier jour de la huitième lune, 24 août.
L'an 1173, le premier jour de la cinquième lune, 12 juin.
L'an 1174, le premier jour de la onzième lune, 26 novembre.
L'an 1176, le premier jour de la troisième lune, 11 avril.
L'an 1177, le premier jour de la neuvième lune, 23 septembre.
L'an 1183, le premier jour de la onzième lune, 17 novembre.
L'an 1188, le premier jour de la huitième lune, 24 août.
L'an 1189, le premier jour de la deuxième lune, 17 février.

KOUANG-TSONG.

1189. (46e. année *Ki-yeou*, du LXe. cycle.) KOUANG-TSONG, fut le nom que Tchao-chun, prit à son inauguration. Il était alors âgé de quarante ans. Timide de son naturel, et borné dans ses connaissances, ennemi du travail et d'ailleurs valétudinaire, il fut toujours sous la tutelle de Li-chi, son épouse, qu'il déclara trop tôt impératrice. Les eunuques, qu'il haïssait, et dont il avait projeté la perte, trouvèrent moyen de le brouiller avec l'empereur, son père, et d'inspirer à l'impératrice les mêmes dispositions. Kouang-tsong, gouverné par sa femme, fut sourd à toutes les remontrances que les mandarins lui firent pour l'engager à se réconcilier avec l'auteur de ses jours. Il porta l'indifférence, ou plutôt l'aversion, jusqu'à refuser, l'an 1194, de lui rendre visite dans sa dernière maladie, feignant lui-même une maladie qui ne lui permettait pas de sortir du palais. Hiao-tsong, mourut à la sixième lune de l'an 1194; et son fils refusa non-seulement d'assister à ses obsèques, mais de prendre le deuil pour lui, alléguant toujours sa prétendue maladie. L'impératrice, que les mandarins supplièrent

de pourvoir elle-même à la pompe funèbre de l'empereur, usa de défaites qui les obligèrent à se charger de ce soin. Hiao-tsong méritait néanmoins plus de reconnaissance de sa famille ; » car de tous les empereurs des SONG qui ont régné dans les » provinces méridionales, c'est lui qui a rendu de plus grands » services aux siens. Vigilant, attentif, éclairé sur ses vrais » intérêts, jamais aucun ministre ne put lui en imposer comme » à Kao-tsong. Plein de fermeté et de zèle pour l'honneur de » l'empire, il ne voulut jamais faire la paix avec les Kin, qu'il » n'eût effacé la honte dont des ministres perfides l'avaient » couvert. » (de Mailla.)

Les grands, voyant Kouang-tsong obstiné à ne vouloir point rendre les derniers devoirs à son père, prièrent l'impératrice de l'engager à nommer prince-héritier, son fils, Tchao-kou, déjà prince de Kia. Il y consentit, et le jeune prince alla en habit de deuil, à la place de son père, honorer de sa présence les funérailles de son aïeul. Kouang-tsong renonça dès-lors aux fonctions de la dignité impériale, dont il ne conserva que les honneurs.

NING-TSONG.

1194. (51e. année *Kia-yn*, du LXe. cycle.) NING-TSONG, fut le nom sous lequel Tchao-kou voulut régner. Les lettrés étaient alors partagés entre eux au sujet du docteur Chu-hi, que les uns, et c'étaient les plus savants, regardaient comme le plus habile interprête des Kin, et que les autres traitaient de visionnaire. La chaleur des deux partis fut telle, qu'ils en vinrent à une espèce de schisme qui menaçait la tranquillité de l'état. Ning-tsong se déclara d'abord pour Tchu-hi, à l'exemple de son père qui l'avait nommé mandarin, et lui avait accordé un logement dans le palais pour lui expliquer les livres classiques. Mais le ministre Han-to-tcheou, ennemi de Tchu-hi et de sa doctrine, réussit, par ses intrigues, à le faire congédier et à éloigner tous ses disciples de la cour; ce qui ne contribua pas à calmer les disputes. Mais tandis qu'on s'échauffait sur des subtilités métaphysiques, qui roulaient plus sur les mots que sur les choses, on négligeait les sciences exactes, surtout l'astronomie; et l'on peut dire qu'il n'y a point eu de dynastie si peu fertile en habiles astronomes que celle des Song. (de Mailla.) Tchu-hi mourut à la 3e. lune de l'an 1200, laissant un grand nombre d'écrits qu'il avait composés dans sa retraite, et que ses disciples recueillirent avec grand soin. Sa mort à la 6e. lune de la même année, fut suivie de celle de l'impératrice Li-chi, princesse impérieuse, qui perdit Kouang-tsong, en lui faisant tenir, à l'égard de son père, une conduite de-

naturée, que l'empereur, son fils, lui fit expier en s'abstenant pendant cinq ans de lui rendre visite. Kouang-tsong ne survécut que très-peu de tems à son épouse, étant mort à la 8e lune de la même année.

La discorde, cependant, regnait dans le royaume des Kin. La cour impériale voyant l'occasion favorable pour recouvrer les provinces qu'ils lui avaient enlevées, fit des préparatifs pour recommencer la guerre. Les Kin s'en étant aperçus, malgré les prétextes allégués par les ministres de l'empereur pour couvrir l'objet de leur armement, se mirent en etat de défense. Les Impériaux levèrent enfin le masque, et commencèrent, en 1206, les hostilités. Mais la campagne tourna si mal pour les agresseurs, qu'ils furent obligés, l'année suivante, de demander la paix. Les Kin ne consentirent à l'accorder, qu'en exigeant, 1°. la confirmation des anciens traités; 2°. une augmentation du tribut en argent et en soieries; 3°. le remboursement des frais de la guerre; 4°. la tête du premier ministre Han-to-tcheou, l'auteur de la rupture de la paix. Ce fut une nécessité pour les Impériaux d'en passer par là, et tout ce qu'ils purent obtenir, fut une modération du surcroît de tribut exigé. Madacou, roi des Kin, reçut, au milieu de sa cour, l'an 1208, la tête de Han-to-tcheou, qu'il fit exposer sur le grand chemin; après quoi il ratifia la paix. Ce fut sa dernière opération. Il mourut peu de tems après, laissant le royaume à Tchong-heï, qu'il avait nommé son successeur.

Le fameux Temoutchin, ou Temougdin, surnommé depuis Genghizkhan ou Tchinkis-han, chef de la horde des Mogols, ou Mongous, se distinguait alors par ses exploits contre les Tartares. Après avoir subjugué par la force ou par la terreur de ses armes plusieurs de leurs hordes, il gagna, l'an 1204, une sanglante bataille contre Tayang-han, roi des Tartares Naymans, qui périt dans la mêlée. Cette victoire le rendit maître des hordes de Toloupan, de Tatar, de Hadakin et de Sakïou. Il acheva la destruction des Naymans, en 1208, et entra, l'année suivante, pour la première fois dans la Chine. Tchong-keï, roi des Kin, l'ayant fait sommer, l'an 1211, de venir lui rendre hommage et lui payer tribut, Temoutchin, qui avait pris alors le nom de Tchinkis-han, pour réponse, se jeta sur ses terres à main armée, et lui fit essuyer en peu de tems des pertes multipliées. Houcha-hou, que Tchong-heï avait mis à la tête de ses troupes, après avoir soutenu quelque tems les efforts des Mongous, se tourna contre son maître, et, l'ayant pris dans sa capitale, il le fit assassiner l'an 1213; mais il reçut peu de tems après la peine du talion. Un officier, qu'il voulait faire mourir, pour s'être laissé battre par les Mon-

gous, l'ayant assailli dans son palais, lui fit couper la tête par ses soldats, et, l'ayant portée à Outoubou, nouveau roi des Kin, et frère de Tchon-heï, il obtint facilement son pardon. Outoubou, l'année suivante, accepta la paix que Tchinkis-han, déjà maître du Hopé et du Chan-tong, lui offrit; après quoi ce conquérant reprit la route de Tartarie; mais c'était dans le dessein de revenir à la première occasion pour achever de subjuguer les Kin. Le roi des Kin la lui fournit en quittant le séjour d'Yen-kin, sa capitale, pour transporter sa cour dans les provinces méridionales. Regardant, ou feignant de regarder cette retraite comme une marque de défiance, et un dessein de recommencer la guerre, Tchinkis-han envoya, la même année, un corps de troupes à Canta, chef d'une nouvelle révolte, pour l'aider à investir Yen-king. Mouholi, général mongou, se rendit maître bientôt après de la cour orientale, par une tromperie, sans coup férir. Cette conquête valut aux Mongous plusieurs milles *ly* (1) de pays, cent mille soldats, et une quantité prodigieuse de richesses. La prise d'Yen-king fut, l'an 1215, un nouveau sujet de triomphe pour les Mongous.

Jusqu'en 1216, l'empereur Ning-tsong n'avait pris aucune part à la guerre des Mongous, contre les Kin, et s'était contenté de refuser à ceux-ci le tribut auquel ils l'avaient assujetti. Mais le roi des Kin, appréhendant qu'il ne se joignît tôt ou tard aux Mongous, pour recouvrer les provinces qu'il lui avait enlevées, s'avisa de lui déclarer la guerre, et le fit d'abord avec désavantage. Il répara ensuite ses pertes, et fit plusieurs nouvelles conquêtes sur les Song. Elles ne compensèrent pas néanmoins celles que le général Mouholi faisait sur lui.

Tandis que Mouholi se couvrait de gloire par les avantages continuels qu'il remportait sur les Kin, Tchinkis-han, de son côté, faisait de grands progrès dans les pays occidentaux, le Karisme, l'Irac-Agemi (2), le Ghilan (3), le Tabristan (4), etc. Le prince Toleï, son fils, se rendit maître en 1222, de la grande ville de Thous dans le Korasan, et de Rischabour dans la même province, entra ensuite dans le royaume des Moulaï, qu'il pilla; après quoi il alla rejoindre son père avec lequel il emporta la ville d'Hieri, ou Herat.

Les Mongous et les Kin firent, chacun de leur côté, l'an 1223, une perte considérable; les premiers, dans la personne

---

(1) Le *ly* est de 250 pas.
(2) Province dont Ispahan est la capitale.
(3) Province de Perse au bord de la mer Caspienne.
(4) L'ancienne Hircanie.

du général Mouholi, que la mort enleva dans la 3e. lune; les seconds, dans la personne d'Outoubou, leur roi, qui termina ses jours dans la 12e. lune, à l'âge de soixante-un ans. L'empereur Ning-tsong les suivit au tombeau, dans la 8e. lune de l'an 1224.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 1200, le premier jour de la sixième lune, 12 juillet.
L'an 1202, le premier jour de la cinquième lune, 23 mai.
L'an 1203, le premier jour de la quatrième lune, 12 mai.
L'an 1210, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la quatrième, 17 décembre.
L'an 1211, le premier jour de la onzième lune, 7 décembre.
L'an 1214, le premier jour de la neuvième lune, 5 octobre.
L'an 1216, le premier jour de la deuxième lune, 19 février.
L'an 1217, le premier jour de la septième lune, 4 août.
L'an 1221, le premier jour de la cinquième lune, 23 mai.
L'an 1223, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.

LI-TSONG.

1224. (21e. année *Kia-chin*, du LXIe. cycle.) LI-TSONG, fils adoptif de Ning-tsong, qui l'avait désigné prince-héritier préférablement à son propre fils Tchao-hong, dans lequel il reconnaissait peu de talents pour régner, monta sur le trône avec assez d'indifférence, après avoir rendu les honneurs funèbres au cercueil de celui qui l'avait nommé. Il était auparavant prince de Y, et se nommait Tching-tching-tchi. Son élévation fit des mécontents, à la tête desquels se mit Pan-gin, riche particulier de la ville de Hou-tchéou. Ces rebelles étant entrés dans le palais du prince Tchao-hong, le forcèrent de prendre la couleur jaune et d'accepter le titre d'empereur. Mais ce parti fut bientôt dissipé par les soins même de Tchao-hong, qui donna promptement avis à la cour de la violence qu'on lui avait faite. Cependant le ministre Sse-mi-yuen, homme timide, craignant que l'exemple de cette révolte ne l'enhardit à exciter des troubles dans l'empire, eut la cruauté de le faire étrangler secrètement.

L'an 1227, Tchinkis-han termina ses exploits militaires par la conquête du royaume de Hia, qui subsistait dans la même famille depuis Likitsien, son fondateur. Celui-ci s'étant révolté, l'an 989, contre l'empereur Tai-tsong, avait érigé ce pays, dont il était prince, en monarchie, et ses successeurs l'agrandirent considérablement. Ils durent l'indépendance, dans

laquelle ils se maintinrent si long-tems, à l'attention qu'ils eurent d'agir toujours suivant les circonstances, et de se déclarer à propos pour ou contre les Song, les Léao et les Kin; ils ne faisaient point difficulté de se dire tributaires des uns ou des autres, pourvu qu'il y allât de leur intérêt. Cette politique leur réussit, et ils ne se perdirent que lorsqu'ils s'en écartèrent, en refusant de se joindre aux Kin contre les Mongous, qui détruisirent enfin leur puissance et celle des Léao. Tchinkis-han, après cette expédition, étant repassé au nord de la Chine, y mourut, le 12 de la 7e. lune (24 août), de l'an 1227, à l'âge de soixante-six ans, laissant trois fils de neuf qu'il avait eus. L'aîné de ces enfants, nommé Touschi, ou Tchoueï, mort avant son père, avec la réputation d'un grand capitaine, transmit à ses trois fils les vastes états que Tchinkis-han lui avait cédés. (*Voyez* l'art. de GENGHIZKHAN, dans la chron. des Mogols.)

Ogotaï, ou Octaï, son fils, qu'il avait nommé son successeur, était alors à Ho-pou. Touli, ou Toleï, dit aussi Tuhican, son cadet, fut déclaré régent pendant son absence, et gouverna les pays orientaux avec beaucoup de prudence et d'équité. Ogotaï, étant de retour l'an 1229, Tchahataï, ou Zagataï, son frère aîné, déterminé par Toleï, fut des premiers à lui rendre hommage. Résolu d'exterminer les Kin, dont le roi Ninkiassou avait succédé à Outoubou, son père, il envoya contre eux, l'an 1230, Toleï, qui leur enleva plus de soixante places fortes dans le Chen-si. Antsar, son général, lui soumit, l'année suivante, non sans de longs et pénibles efforts, la ville importante de Fong-siang, dont la perte entraîna celle de plusieurs autres; ce qui engagea Ninkiassou à transporter sa cour à Caï-fong-fou, parce que le Hoang-ho et la forteresse de Tong-koan étaient comme des remparts sur lesquels les Kin fondaient leur tranquillité. Ogotaï avait alors pour ministre le sage Yeliu-tchoutsaï, que son père lui avait laissé. Par ses conseils, il mit de l'ordre et de l'équité dans la perception des tributs, et adopta la sage doctrine de Tcheou-kong et de Confucius, pour l'administration d'un empire. On voulut perdre ce ministre dans l'esprit de son maître, parce qu'il n'était pas favorable à l'ambition et à l'avidité des grands; mais son innocence triompha de la calomnie.

Ninkiassou ne trouva pas à Caï-fong-fou la sûreté qu'il s'était promise en y transportant sa cour. Les Mongous l'y poursuivirent, et firent sur la route plusieurs conquêtes pour y parvenir. L'an 1232, Soupataï, l'un de leurs généraux, fit attaquer cette place, durant seize jours, avec une telle ardeur, qu'il périt de part et d'autre environ un million d'hommes. Voyant qu'il ne pourrait venir à bout de la réduire, il fit dire aux assiégés qu'il

était inutile de se battre, puisqu'on tenait des conférences pour la paix. Il promit de se retirer, et tint parole à la 4ᵉ. lune, étant allé camper entre le Hoang-ho et le Lo-ho. La peste, après la retraite des Mongous, se mit dans la ville, et y fit tant de ravages, qu'en cinquante jours qu'elle dura, il sortit de cette ville plus de neuf cent mille cercueils, sans compter un grand nombre de pauvres qui ne laissaient pas, après leur mort, de quoi s'en procurer.

Les conférences pour la paix furent rompues par le massacre que quelques soldats des Kin firent des envoyés d'Ogataï à Caï-fong-fou, et par le refus que Ninkiassou fit de punir cette violation du droit des gens. Dans le tems qu'on recommençait les hostilités, mourut le prince Toleï, laissant huit fils, dont les quatre premiers, nommés Mengko ou Mongou, Houlagou, Coublaï et Ariboga ou Articbougha, héritèrent de la valeur de leur père, et dont nous verrons les deux premiers se succéder, l'un à l'autre, dans l'empire des Mongous.

Les Mongous étant revenus devant Caï-fong-fou, le roi des Kin en partit avec sa cour le dernier jour de l'an 1232, et se retira à Koué-té-fou, où il arriva le 16 janvier suivant. Pour comble de malheur, ce prince eut le chagrin de se voir trahi par deux hommes qu'il avait jugés les plus dignes de sa confiance. Le général Tsouili, qu'il avait laissé pour la défense de Caï-fong-fou, loin de répondre à son attente, voulut profiter de l'extrémité où la ville était réduite, pour s'en rendre maître. Sur un ordre supposé de l'impératrice mère, il nomma régent de l'empire le prince Tsong-kio, et prit pour lui les emplois de premier ministre et de généralissime de l'empire. Pour étayer son autorité chancelante, il envoya sa soumission à Soupoutaï, général des Mongous; et, l'étant venu trouver, il lui rendit tous les honneurs et toutes les déférences qu'un fils respectueux observe à l'égard de son père. Rentré dans Caï-fong-fou, il s'y comporta en tyran, s'empara de tous les bijoux de la couronne, qu'il envoya au général mongou, et enjoignit aux habitants de lui apporter tout ce qu'ils possédaient en or et en argent. Les violences qu'il employa pour faire exécuter cet ordre, coûtèrent la vie à un si grand nombre de citoyens, qu'en moins de huit jours on compta un million de cercueils qui sortirent de la ville par différentes portes. Tsouili étant ensuite sorti de la ville, les Mongous y entrèrent, et firent main-basse sur toutes les richesses qu'il avait amassées. La coutume de ces barbares était de mettre à feu et à sang les villes qui leur avaient résisté. Soupoutaï, sur les remontrances du chinois Yeliu-tcheou-tsaï, qu'il honorait de sa confiance, écrivit à Ogotaï pour être dispensé de faire ce traitement aux habitants de Caï-fong-fou. Le prince fut si frappé

des raisons que le chinois avait suggérées à son général, qu'il abolit la loi inhumaine de sa nation, et défendit non-seulement de verser le sang des habitants de Caï-fong-fou, mais de ceux de toute autre ville qui tomberait en son pouvoir. On fait état de quatorze cent mille familles à qui cette défense sauva la vie à Caï-fong-fou. Combien grande dût être donc la population de cette ville lorsque la cour y résidait !

Ninkiassou n'était pas mieux servi à Koué-té-fou qu'à Caï-fong-fou. Mayong et Poutcha-koannou, ses deux principaux officiers, vivaient dans une mésintelligence dont le premier fut la victime, ayant été assassiné par ordre du second. Celui-ci, pour s'assurer l'impunité, fit mettre des gardes aux portes du palais, enleva les mandarins qu'il enferma dans une espèce de prison, fit massacrer le gouverneur de la ville, et excita une sédition où périrent plus de trois mille personnes. L'infortuné souverain, dans l'impuissance de punir ces forfaits, se vit réduit à laisser son autorité entre les mains du scélérat qui les avait commis. L'abus énorme qu'il continua d'en faire épuisa enfin la patience de Ninkiassou, qui trouva moyen de s'en défaire, l'an 1233, en le faisant poignarder comme il entrait dans le palais où il était venu pour le braver.

Cependant l'empereur Li-tsong, devenu l'allié des Mongous, avait envoyé le général Mong-kong pour se joindre à eux contre le roi des Kin. Les avantages que ce général remporta, ne laissant plus de sûreté à Ninkiassou dans Koué-té-fou, l'obligèrent à se réfugier à Tsaï-tchéou. Après y avoir joui pendant quelques jours d'une assez grande tranquillité, il vit arriver les Mongous sous la conduite de Tatchar, fils de Porhou, l'un des quatre généraux de Tchinkis-han, qu'on nommait les intrépides. Les Song, commandés par Mong-kong, s'étant réunis aux Mongous, se rendirent maîtres des remparts de Tsaï-tchéou, après un rude assaut, dans la onzième lune de l'an 1233. Le roi des Kin, voyant alors tout désespéré, résigna sa couronne, dans la première lune de l'année suivante, à Tching-lin, son parent, en présence des grands qu'il avait assemblés ; après quoi il leur distribua ce qu'il avait de plus précieux en meubles et en bijoux. Un nouvel assaut, donné à la place pendant l'inauguration du nouveau prince, y ayant introduit les assiégeants, Ninkiassou se pendit dans une maison qu'il avait fait entourer de matières combustibles, avec ordre d'y mettre le feu dès qu'il aurait cessé de vivre. Dans le tems qu'on exécutait ses dernières volontés, Tchin-lin fut tué dans un tumulte ; et en lui finit la dynastie des Kin, après avoir duré cent dix-huit ans sous dix princes.

Le but des Song, en s'unissant aux Mongous contre les Kin, était de rentrer en possession du Ho-nan, qu'on avait promis de leur remettre après la destruction de ces derniers. Cepen-

dant lorsqu'on vint à fixer les limites respectives des deux empires, il fut déterminé que les villes de Tchin-tchéou et de Tsaï-tchéou formeraient la ligne de partage; que ce qui était au sud-est de ces deux villes dans le Ho nan appartiendrait aux Song, et que la partie du nord-ouest serait aux Mongous. Li-tsong, mécontent de ce partage, se laissa engager par des mauvais conseils à le casser et à déclarer la guerre aux Mongous. Cette entreprise lui réussit mal. Au commencement de l'an 1235, la cour impériale fut obligée d'envoyer traiter d'accommodement avec les Mongous; mais depuis cette époque il n'y eut plus de paix dans les pays situés entre le Hoang-ho et le Hohai-ho. Ogotaï, ayant divisé en cinq corps d'armée ses troupes, formant en tout quinze cent mille hommes, les confia à divers généraux pour faire la guerre en même tems en différents pays. Cotouan, son deuxième fils, fut envoyé avec six cent mille hommes contre les Song dans le pays de Chou. Témoutaï et Tchang-jeou marchèrent à la tête d'une autre armée dans le pays de Han; deux autres généraux en conduisirent une troisième dans le pays de Kiang-hoaï. Ainsi on attaqua les Song par trois endroits. Ils se défendirent avec valeur et des succès alternatifs. Les hostilités duraient encore lorsque la mort enleva Ogotaï, sur la fin de l'an 1241, à l'âge de cinquante-six ans. Un excès de vin, défaut auquel il était sujet, abrégea ses jours. On prétendit néanmoins qu'il avait été empoisonné par une de ses favorites; et le frère du Plan-Carpin, cordelier, raconte qu'après le couronnement de Kouéyeou ou Gaiouk, son successeur, on fit mourir cette femme après lui avoir fait son procès pour ce crime. Ogotaï avait, suivant le P. de Mailla, d'excellentes qualités, de la droiture, de la grandeur d'âme, beaucoup de courage. Yeliu-tchoutsaï, son ministre, lui avait inspiré le goût des lettres, l'amour du bon-ordre et la science du gouvernement. Il laissa de ses diverses femmes cinq fils, Haïtou, Kouéyeou, Kotouan, Kutchou et Holarchu. Chelimen ou Schiramoun, son petit-fils, fut celui qu'il nomma son successeur. Cependant, au mépris de ses dernières volontés, la princesse Tourakina, l'une de ses femmes, dite aussi Naima-tchin-ssé, s'empara des rênes du gouvernement. Elle les mania l'espace de six ans, sous le titre de régente, mais avec une faiblesse qui suspendit pour quelque tems les projets ambitieux des Mongous contre les Song. A la septième lune de l'an 1246, les seigneurs mongous, las de son administration, s'assemblèrent pour donner un successeur à Ogotaï, et nommèrent Kouéyeou, ou Gaïouk, dont le règne ne fut que d'un an et quelques mois. Ce prince, selon l'estime de Plan-Carpin, pouvait avoir quarante à quarante-cinq ans. Il était d'une taille médiocre, si grave et si sérieux dans son maintien, qu'on ne le voyait presque jamais

rire. Plan-Carpin dit qu'à son inauguration il assista au moins quatre mille tant princes qu'ambassadeurs, qui apportaient des présents et des tributs. Il fit la guerre avec peu de succès aux Coréens qui s'étaient relevés des pertes que son père leur avait fait essuyer. Il avait formé d'autres projets dont sa mort empêcha l'exécution.

Les princes et les seigneurs mongous s'étant assemblés, l'an 1251, à Carocorom, pour élire un nouveau khan, donnèrent leurs suffrages à Meng-ko, ou Mangou, fils de Toleï, dont la bravoure était connue de tous les peuples que les Mongous avaient soumis à leur empire. Chélimen, ou Schiramoun, prétendit faire valoir ses droits les armes à la main. Mais Meng-ko, s'étant assuré de sa personne, fit punir de mort ses complices. Houpilaï, nommé par Meng-ko, son frère, généralissime des Mongous et des troupes chinoises qui étaient au sud du Chamo, profita des lumières de Yao-tchou, seigneur chinois, qui avait été son précepteur, par rapport aux pays dont on lui avait confié le gouvernement. Plusieurs bourgs et villes du Ho-nan, du Hou-kouang et du Kiang-nan, étaient sans habitants depuis que les Mongous en avaient fait la conquête. Houpilaï, par les conseils de Yao-tchou, y attira des cultivateurs par les avances qu'il leur fit pour mettre les terres en valeur. Ce prince, aimé et respecté des Chinois par la douceur de son caractère et la sagesse de sa conduite, eut des envieux qui le rendirent suspect au grand khan, comme ayant des vues sur sa couronne. Meng-ko, naturellement ombrageux, crut à ces malignes insinuations. En conséquence il dépouilla Houpilaï de son gouvernement, l'an 1257, et lui substitua son ministre Alantar, homme brusque et cruel, dont les peuples eurent beaucoup à souffrir. Heureusement pour eux Houpilaï vint à bout, la même année, de désabuser son frère, qui le rétablit, et révoqua le successeur qu'il lui avait donné.

Meng-ko, dès l'an 1253, avait envoyé son frère Houlagou dans le pays de Kichémi, ou l'Irak, c'est-à-dire la Perse, où il avait conquis plus de dix royaumes, dont il eut pour sa récompense le gouvernement. Meng-ko, l'an 1258, après que ses généraux lui eurent soumis le Tong-kin, déclara la guerre aux Song pour venger un de ses ambassadeurs qu'ils avaient tué, et d'autres qu'ils avaient maltraités. Ayant pénétré par des conquêtes jusqu'aux portes de Ho-tchéou dans le Se-tchuin, il trouva cette place défendue par Ouang-kien, officier expérimenté, qui brava tous ses efforts pendant près de six mois. Il périt, le 9 août 1259, dans un assaut qu'il donna, ou de maladie, selon les autres, à quelque distance de la ville. Il était alors dans la cinquante-deuxième année de son âge et la neuvième de

son règne. Ce prince n'aimait ni la débauche, ni les folles dissipations. Zélé pour le bon ordre, il fit revivre les sages réglements établis par Ogotaï, et fut très-rigide à les faire observer. Il était passionné pour la chasse comme ses ancêtres, et préférait cet exercice à la mollesse et au faste des princes étrangers. L'un de ses défauts les plus remarquables était son attachement pour les devins et les diseurs de bonnes fortunes, dont sa cour était toujours pleine. Il n'entreprenait jamais rien sans les avoir consultés.

Le brave Houpilaï, quatrième fils de Toleï, fut celui sur lequel les Mongous jetèrent les yeux pour remplacer le grand khan Meng-ko. Il était alors occupé à faire la guerre contre les Song, qu'il poussa jusque sur les bords du Kiang. Ayant contraint, après l'avoir passé, le général Kia-ssé-tao de faire un traité de paix qui rendait les Song tributaires des Mongous, et fixait au Kiang la limite des deux empires, il arriva, dans la 3e. lune de l'an 1260, à Carping-fou dans la Tartarie, où tous les princes mongous devaient se rendre pour l'élection du grand khan. Il y réunit en sa faveur les suffrages de tous ceux qui étaient présents, et même celui d'un député de Houlagou qui faisait alors la guerre en Perse. Mais Arighbouga ou Alipouco, frère aîné de Houpilaï, ayant appris à Holin, ou Caracorom, cette élection, souffrit impatiemment la préférence qu'on avait donnée à son cadet sur lui. Ayant mis dans ses intérêts Alantar et d'autres officiers généraux, il les envoya avec un corps de troupes dans le pays de Ssé-tchaen ou de Chou. Mais Alantar ayant été tué dans une bataille que le prince Hatan lui livra, toute son armée se dissipa, et le pays n'eut plus rien à craindre. Arighbouga, persistant néanmoins dans sa révolte, fut encore battu, l'an 1261, dans le pays de Simouton, par le prince Hatan; après quoi il se retira fort avant dans le nord, où le khan ne jugea pas à propos de le poursuivre. A la fin, jugeant, par l'inutilité de ses tentatives, qu'il ne pouvait disputer l'empire des Mongous à son frère, il prit le parti d'implorer sa clémence, et vint le trouver avec les princes qui avaient suivi son parti. Il obtint grâce, mais ceux qui lui avaient conseillé sa révolte furent punis de mort.

Les Chinois, instruits de la paix honteuse que Kia-ssé-tao avait faite avec les Mongous, refusèrent d'en tenir les conditions, et résolurent, malgré leur faiblesse, de continuer la guerre. L'empereur Li-tsong n'en vit pas la fin. Il mourut, l'an 1264, à la 10e. lune de la 40e. année de son règne, à l'âge de soixante-deux ans. « Ce prince fut à peu près du caractère de
» Gin-tsong, avec cette différence que dans le nombre des
» ministres qui rendirent le règne de ce dernier malheureux,

» on en compte cependant quelques-uns qui ne furent pas sans » mérite, au lieu que Li-tsong n'en eut aucun, et que Kia-ssé-» tao, qu'il fut à la fin obligé d'exiler, fit lui seul plus de mal » aux Song que les Mongous. » (de Mailla.)

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 1227, le premier jour de la sixième lune, 15 juillet.
L'an 1228, le premier jour de la sixième lune, 3 juillet.
L'an 1233, le premier jour de la neuvième lune, 5 octobre.
L'an 1237, le premier jour de la douzième lune, 19 décembre.
L'an 1242, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.
L'an 1243, le premier jour de la troisième lune, 22 mars.
L'an 1246, le premier jour de la première lune, 19 janvier.
L'an 1249, le premier jour de la quatrième lune, 14 mai.
L'an 1252, le premier jour de la deuxième lune, 11 mars.
L'an 1253, le premier jour de la deuxième lune, 1 mars.
L'an 1260, le premier jour de la troisième lune, 12 avril.
L'an 1261, le premier jour de la troisième lune, et non pas de la deuxième, 1er. avril.

TOU-TSONG.

1264. (1re. année *Kia-tse*, du LXIIe. cycle.) TOU-TSONG fut le nom sous lequel monta sur le trône Tchao-ki, neveu de Li-tsong, qui l'avait déclaré son héritier. Ayant rappelé de son exil Kia-ssé-tao, il le rétablit dans le ministère; et ce fut une première faute qu'il fit dans le gouvernement. Il perdit peu de tems après un habile officier dans la personne de Lieou-tching, qui, pour quelque mécontentement, passa au service des Mongous. Celui-ci voulant faire sa cour à Houpilaï en excitant son ambition, lui fit entendre que la ville de Siang-yang avait autrefois fait partie de ses états, qu'usurpée injustement par les Chinois, elle était devenue l'une de leurs plus fortes places, au point même de donner de l'inquiétude : il ajouta que s'il pouvait se rendre maître de cette ville, il le serait bientôt de la rivière de Han, qui se jette dans le Kiang, dont l'entrée, rendue par là très-facile, lui assurerait infailliblement la conquête de toute la Chine. Houpilaï approuva ce dessein, et chargea Lieou-tching, auquel il joignit Assou, d'aller faire le siége de Siang-yang avec une armée dont il leur confia le commandement. Mais la place avait pour gouverneur Liu-ouen-hoan. Défendue par cet officier, renommé par sa valeur et sa capacité, elle soutint un siége opiniâtre de cinq ans. Les Mongous assiégèrent en même tems la ville de Fan-tching, qui n'était séparée de Siang-yang que par la rivière. Ces deux places tombèrent enfin, l'an 1273, sous

la puissance des Mongous : mais la conquête de la dernière fut l'effet de la désertion du gouverneur séduit par Houpilaï.

Le khan Meng-ko avait achevé de rendre tributaire la presqu'île de Corée (1) ; entreprise commencée par Tchinkis-han. Ouang-tchi, roi de ce pays, ayant été détrôné par les grands qui avaient mis à sa place Ouang tchang, son oncle, Ouang-tsen, son fils, vint porter ses plaintes de cet attentat, l'an 1269, à la cour de Houpilaï. Celui-ci, après avoir ajourné les deux rivaux devant lui, envoya sur les lieux une armée qui rétablit Ouang-tchi, et punit de mort les conseillers de Ouang-tchang.

L'empereur Tou-tson, prince fort adonné aux femmes et au vin, mourut à la 7e. lune de l'an 1274, à l'âge de trente-cinq ans, dans la dixième année de son règne : « indifférent » pour le bonheur de ses sujets, il déposa toute son autorité » entre les mains de Kia-ssé-tao et de ses autres ministres, » qui, à l'exemple de leur maître, peu jaloux de soutenir » l'honneur de l'empire, facilitèrent la conquête des villes de » Fan-tching et de Siang-yang, en négligeant de les secourir. » (de Mailla.)

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 1265, le premier jour de la première lune, 19 janvier.
L'an 1267, le premier jour de la cinquième lune, 25 mai.
L'an 1268, le premier jour de la dixième lune, 6 novembre.
L'an 1270, le premier jour de la troisième lune, et non pas de la deuxième, 23 mars.
L'an 1272, le premier jour de la huitième lune, 25 août.

KONG-TSONG.

1274. (11e. année *Kia-sú*, du LXIIe. cycle.) KONG-TSONG est le nom sous lequel fut placé sur le trône, à l'âge de quatre ans, Tchao-hien, second fils de Tou tsong, par le ministre Kia-ssé-tao, préférablement à Tchao-ché, son frère aîné, en faveur duquel tous les grands penchaient unanimement. Le but du ministre était de perpétuer l'autorité qu'il avait usurpée sous

---

(1) La Corée, large d'environ cent lieues, située entre la Chine et le Japon, tient par le nord au pays des Tartares Niu-tché, et à celui des Orançais par le nord-ouest. La rivière d'Yalo, à laquelle on donne trois lieues de largeur, la sépare du continent. On divise la Corée en huit provinces. Sior en est la capitale. Les Coréens sont originaires de la Chine, dont ils ont conservé la langue, les mœurs et le gouvernement. Ils s'adonnent aux sciences et entendent fort bien la marine.

le règne précédent, en mettant le sceptre entre les mains d'un enfant. Il fit en même tems déclarer l'impératrice Sieï-tchi, mère du nouvel empereur, gouvernante et régente durant sa minorité. Houpilaï, choqué de ce que les Song ne lui avaient pas annoncé la mort du feu empereur, selon l'usage pratiqué entre les têtes couronnées, leur déclara la guerre par un manifeste où il faisait revivre tous ses anciens griefs contre cette puissance. Ayant incontinent levé une armée de deux cent mille hommes, il l'a partagea en deux corps qu'il envoya, l'un dans le pays de King-hou, sous les ordres de Peyen, l'autre dans le Hohaï-si, sous le commandement de cinq autres généraux. Ngan-lo-fou, ville située au nord de Hou-kouang, sur le bord du Han-kiang, fut la première place que Peyen attaqua. Il fit en même tems divers détachements pour aller faire le siége d'autres villes des environs, dont ils se rendirent maîtres avec assez de facilité. Plusieurs des gouverneurs de ces places, après une légère défense, se donnèrent volontairement aux Mongous, sur les offres avantageuses qu'on leur fit. Kia-ssé-tao, voyant que Peyen avait passé le Kiang, se transporta sur les bords de ce fleuve, à la tête de cent trente mille hommes, non pour le combattre, mais pour lui faire des propositions de paix. Peyen lui manda qu'elles étaient trop tardives, et continua ses conquêtes le long du Kiang. Kia-ssé-tao, ayant pris la route de Yang-tchéou, envoya de tous côtés pour rassembler les soldats dispersés; mais dégoutés de son service, ils ne lui répondirent que par des injures. La régente, voyant ce ministre poursuivi par la haine publique, prit enfin le parti de le casser de ses emplois, et peu de tems après un mandarin délivra l'empire de ce lâche et perfide sujet : mais ceux qui le remplacèrent ne rétablirent pas les affaires. La valeur des généraux qu'ils employèrent, ne put arrêter les progrès des Mongous. La cour des Song s'étant transportée à Hang-tchéou, Peyen s'avança vers cette ville à grands pas. La régente alors lui envoya le sceau de l'empire, comme un signe qu'elle se soumettait. Le général le fit porter à son maître qui résidait à Chang-tou. Atahaï, son lieutenant, étant entré dans Hang-tchéou, annonça à l'empereur et à l'impératrice régente qu'il fallait se disposer à partir incessamment pour la cour de Houpilaï. Ce jeune prince et sa mère se prosternèrent à genoux, la face tournée vers le ciel, et firent, suivant l'étiquette, les neuf battements de tête, comme si le Han eût été présent; après quoi on les fit monter sur un char, suivis de tous les princes, des grands, des ministres, des mandarins et du collége des lettrés, pour les conduire à la cour du Nord. Des seigneurs chinois, zèlés pour leur souverain, formèrent un parti de

quarante mille hommes pour enlever l'empereur sur la route. Ayant atteint le convoi, ils se battirent contre les troupes qui l'environnaient. Mais les efforts de leur courage furent inutiles, et l'empereur, avec sa suite, fut amené devant Houpilaï. Ce prince le reçut avec bonté, et l'ayant créé prince du troisième ordre, il l'envoya dans un monastère de Lama.

L'impératrice régente, avant ce désastre, avait eu la précaution d'éloigner de la cour, pour les mettre en sûreté, les deux princes du sang, Y-ouang, frère de l'empereur Kong-tsong, et Sin-ouang, en faisant partir le premier pour la capitale du Fou-kien, et le second pour Siuen-tchéou, deux villes maritimes de la même province, à la hauteur de l'île de Formose, où il leur était aisé de se réfugier en cas de nécessité. Lorsque les deux princes furent parvenus à Fou-tchéou, capitale du Fou-kien, les officiers, qui les avaient suivis en grand nombre, proclamèrent Y-ouang, empereur des Song, sous le nom de TOAN-TSONG, à la 5e. lune de l'an 1276. Ce fut comme un tocsin qui réveilla tous les Chinois fidèles à leur patrie, et les rassembla autour de ce prince. Les villes de Fou-kien chassèrent les Mongous qui s'en étaient emparés, et celles qui ne les avaient pas encore admis, leur fermèrent leurs portes. On vit les campagnes couvertes de partis chinois qui en venaient souvent aux mains avec ces barbares, et presque toujours avec succès. Dans le cours de ces hostilités, Toan-tsong étant tombé malade dans l'île de Kang-tchéou, y mourut dans la 4e. lune de l'an 1278, à l'âge de onze ans.

Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 1275, le premier jour de la sixième lune, 25 juin.
L'an 1277, le premier jour de la dixième lune, 28 octobre.

TI-PING.

1278. (15e. année *Vou-yn*, du LXIIe. cycle.) TI-PING, dernier fils de l'empereur Tou-tsong, nommé d'abord Oueï-ouang, fut élevé sur un tertre après la mort de Toan-tsong, et salué comme empereur. S'étant réfugié avec sa flotte dans un port excellent, situé entre deux montagnes, à quatre-vingts *ly* au sud de Sien-hoeï-hien, Tchang-chi-kie, son ministre, y fit construire en bois un palais et des maisons pour les gens de la suite du prince, qui avait encore avec lui plus de deux cent mille personnes. Ouen-tien-siang, son général, après avoir été battu par les Mongous, avait rassemblé les débris de son armée à Tchao-yang où deux officiers l'étaient venus joindre avec des troupes nombreuses. Averti que les Mongous venaient à lui avec

une armée fort supérieure à la sienne, il se retira à Haïfong. Cette précaution n'empêcha pas qu'il ne fût surpris par le général Tchang-hong-tching, qui le fit prisonnier avec presque tous ses officiers. Ayant été amené devant le vainqueur avec Lieou-tsé-siun, son ami, celui-ci voulut lui sauver la vie en prenant son nom, ne doutant point qu'on ne le fit mourir sur cette simple déclaration. Mais Ouen-tien-siang lui donna le démenti. Voyant ensuite qu'on brûlait à petit feu Lieou-tsé-siun, il demanda la mort, et ne put l'obtenir, quoiqu'il eût refusé de battre de la tête en signe de soumission. On lui rendit même la liberté, avec les effets qu'on lui avait enlevés, tant on faisait d'estime de sa générosité.

La flotte des Song étant rangée, l'an 1279, à l'ouest de l'île de Yaï, fut attaquée par celle des Mongous, commandée par Tchang-hong-fan. Un incident ayant rendu celle-ci pleinement victorieuse, Lou-siou-fou, l'un des officiers généraux de l'autre, dans son désespoir, commence par faire jeter à la mer sa femme et ses enfants; puis, ayant pris le jeune empereur sur ses épaules, il s'y précipite avec lui, pour le soustraire à la honte de l'esclavage. Telle fut la fin de la dynastie des Song, qui avait occupé le trône trois cent vingt ans.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.